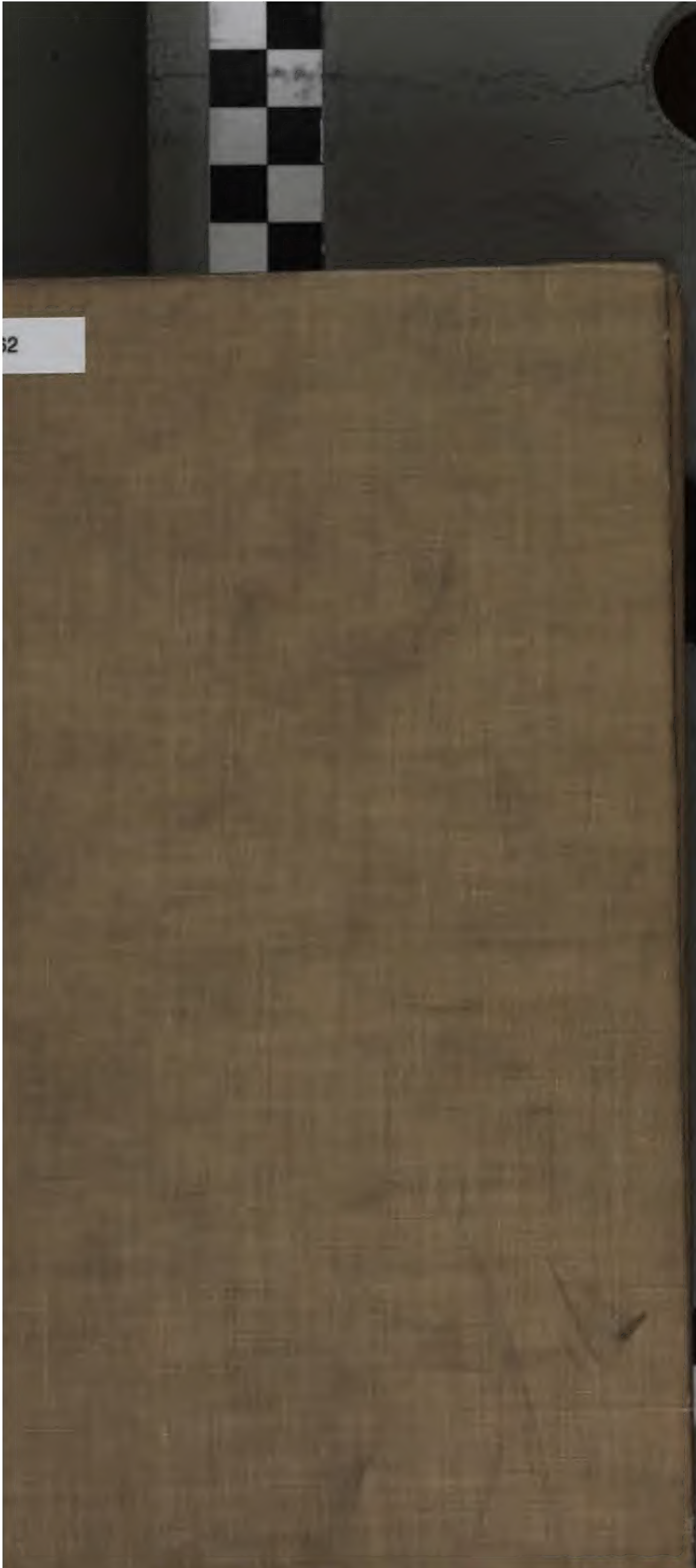
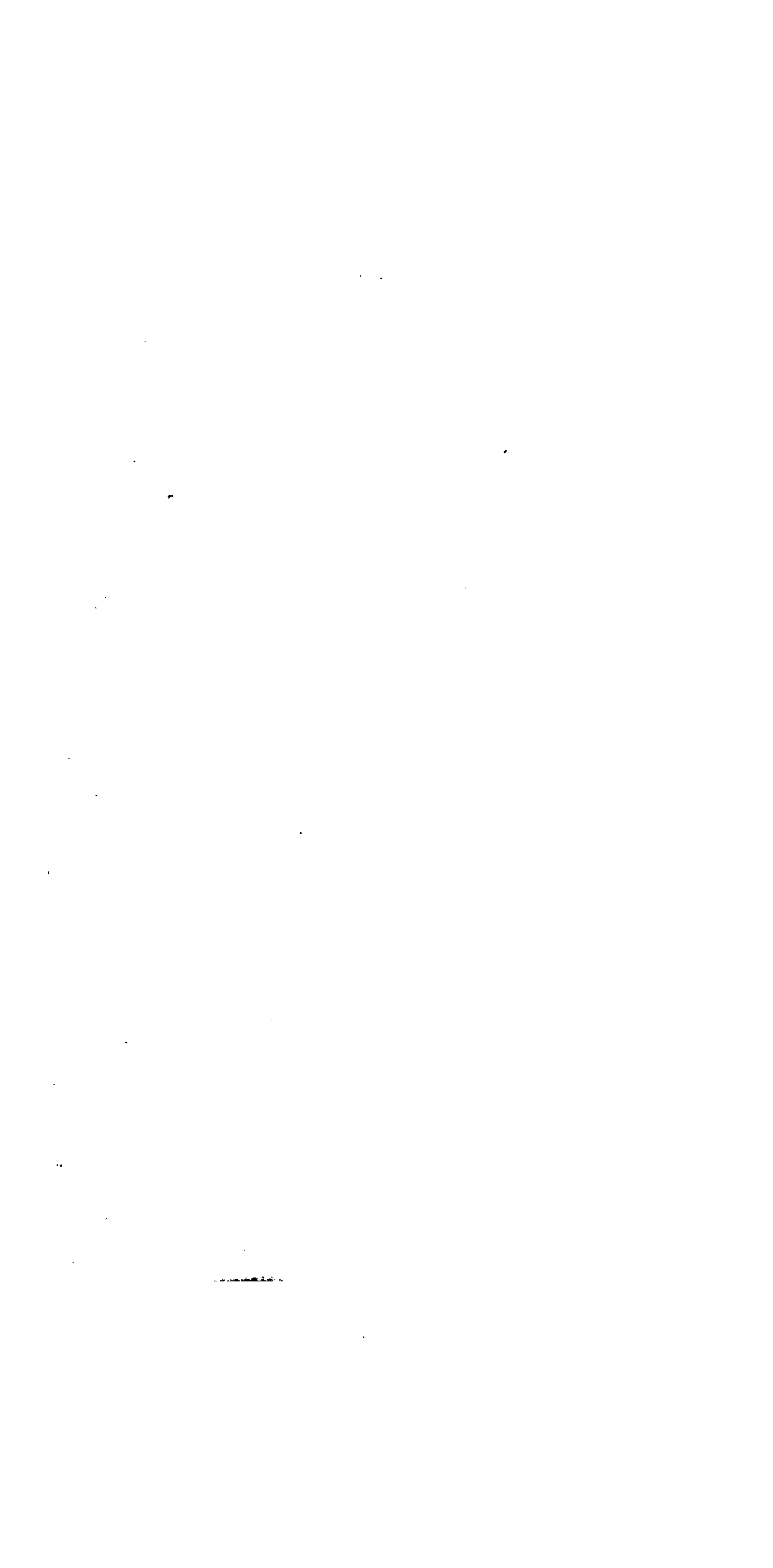






HISTOIRE DES BASQUES

DEPUIS LEUR ÉTABLISSEMENT DANS LES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE DES BASQUES

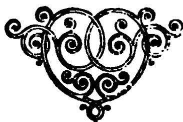
UIS LEUR ÉTABLISSEMENT DANS LES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

LE VICOMTE DE **BELSUNCE.**

TOME III.



BAYONNE,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE P. LESPÉS, RUE BOURG-NEUF, N. 1.

1847.

HISTOIRE DES BASQUES

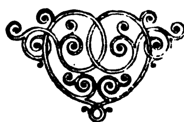
DEPUIS LEUR ÉTABLISSEMENT DANS LES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

LE VICOMTE DE **BELSUNCE.**

TOME III.



BAYONNE,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE P. LESPÉS, RUE BOURG-NEUF, N. 1.

—

1847.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Pages.

TROISIÈME PARTIE.

MAISON DE CHAMPAGNE.

Pages.

Pages.

Pages.

Pages.

DERNIÈRE PARTIE.

ÉPOQUE MODERNE.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME





HISTOIRE DES BASQUES.

DEUXIÈME PARTIE.

LES ARABES-MAURES. — SUITE.

phonse le Batailleur récompensa en roi les princes et 1119
eurs étrangers qui avaient si efficacement concouru à importante conquête. Saragosse tombée, le boulevard si long-temps, avait arrêté les armes chrétiennes n'exis-ılus; aussi le roi ne prit que peu de repos. Dès le com-;ement du printemps il partit avec son armée victo-e, et courut les deux rives de l'Ebre. Il repoussa les 'es vers Fraga, Lérida et Tortose; puis il entra dans ienne Celtibérie, où il se rendit maître de Rueda sur le n; et remontant jusqu'au-dessous de Ricla, la vieille polis fondée par Léovigilde, il courut s'emparer de l'an-: Belsino, aujourd'hui Borya. Il prit encore Alagon sur le ıgo. De là le roi se dirigea sur Tarazone, ville peuplée, , située au versant occidental du mont Cauno, de nos . Moncayo, et nommé par les Cantabres, Ithurriasoa. es ces conquêtes furent faites avec une rapidité telle lphonse semblait plutôt ramasser en courant des uilles que continuer la guerre.

ourdis par la défaite de Cutanda, atterrés par la perte ıaragosse, les Maures n'osaient plus se montrer, et ient plus en état de résister. Tarazone, malgré sa force

et ses ressources, fut enlevée d'assaut. L'évêque Don Guillaume de Pampelune, et une partie de son clergé à son exemple, suivaient le roi dans cette campagne, comme ils l'avaient fait dans les précédentes. Aussi Don Alphonse fit-il don à perpétuité à l'évêque et à la cathédrale de Pampelune, de l'église Santa-Maria-Magdalena de Tudèle, avec tous ses revenus, appartenances et dépendances : « En reconnaissance, dit-il dans l'acte de donation signé par lui, des bons offices et services que nous a rendus l'évêque Don Guillaume dans les siéges de Saragosse, Tudèle et Tarazone, pendant la durée desquels nous lui avons fait la présente donation, et l'avons signée. »

1120 L'année suivante Don Alphonse se remit en campagne de bonne heure, pour ne pas laisser aux infidèles le temps de se reconnaitre. Il pénétra plus avant qu'il ne l'avait fait encore, dans la Celtibérie et mit le siége devant Calatayud. Cette ville, à la nombreuse population, aux fertiles campagnes, riche et
1121 assise sur les rives du Xalon, se rendit le vingt-quatre juin. Le roi rentra ensuite dans ses états, et donna tous ses soins à l'amélioration, au solide établissement de son gouvernement. La quantité des Mahométans soumis alors à sa domination nécessitait des lois fortes, de sages mesures. Deux années furent consacrées à ces utiles travaux, ainsi qu'au repeuplement, au rétablissement des villes. Don Alphonse fit cependant détruire les fortifications de Saragosse. Il disait qu'une capitale devait moins être défendue par des murailles que par le courage de ses habitants. Cette grande cité fut entièrement peuplée de chrétiens, gratifiés de toutes les franchises, immunités et priviléges des infançons. Tudèle reçut une population pareille, et fut dotée de notables avantages.

Le six février 1122 mourut Don Guillaume évêque de
1122 Pampelune, prélat renommé par ses vertus chrétiennes et guerrières. Il fut inhumé, disent Sandoval et Garibay, dans l'église de Sainte-Marie de Pampelune. Cette même année Puente-la-Reyna, ou de Arga, fut considérablement augmentée. Le roi y appela de nouveaux habitants, et leur donna en toute propriété les terres qui partent du pont de Puente-la-

Reyna jusqu'au lieu d'Ovanas, près de Murrubarren, à la charge par eux d'y construire des maisons. Dans ces actes, et ceux qui favorisent cette colonisation, Don Alphonse s'intitule empereur d'Espagne. Puenta-la-Reyna existait déjà dans l'antiquité sous le nom euskarien de Gares; et Pline en nomme les habitants *Garenses*.

Les Almoravides d'Espagne étaient affaiblis. Ali-Jusef, 1123
occupé à contenir et combattre des révoltes multipliées et étendues en Afrique, ne pouvait leur envoyer de secours; il avait lui-même besoin de toutes ses forces. Don Alphonse, qui venait de passer deux années dans la paix et le repos, s'était avancé, dès le printemps de 1123, dans le royaume de Valence, et chargé de butin dans cette opulente contrée; celle de Lérida avait été traitée de même. Le roi d'Aragon et Navarre fier de tant de succès, tourna ses pas vers le royaume de Murcie. Les Maures, paralysés en quelque sorte par l'audace de cette marche, n'offrirent que peu de résistance. Cependant l'armée chrétienne n'était pas nombreuse; elle se trouvait loin de chez elle, engagée au milieu des pays ennemis. La retraite lui devenait impossible, le combat dangereux, la victoire indispensable. Les valis de l'Espagne orientale, au nombre de onze, encouragés par ces motifs, réunirent leurs moyens et leurs soldats.

Don Alphonse le Batailleur se retirait pour prendre ses quartiers d'hiver. Les valis profitèrent de ce moment pour tomber sur lui, couper ou du moins troubler sa retraite, et lui enlever le butin dont s'étaient enrichis lui et ses hommes. Les Musulmans atteignirent l'armée chrétienne près d'Alcoraz, au voisinage de la Sierra Morena. Malgré l'infériorité du nombre, les soldats d'Alphonse, dans les rangs desquels étaient ses auxiliaires habituels cis-pyrénéens, persuadés de la nécessité de vaincre, attaquèrent les Maures avec tant d'audace et d'impétuosité, déployèrent tant de ténacité et de courage, qu'ils battirent complétement les onze valis et leur armée. Le roi prit ses quartiers d'hiver à Alcoraz même.

Dès que la saison le lui permit, il se remit en campagne; 1124
et tandis que les Maures lui supposaient l'intention de se retirer, Don Alphonse se jeta sur l'Andalousie, et ravagea

les environs de Jaen et Cordoue. La défaite d'Alcoraz avait désarmé ses ennemis.

Pendant que le roi se dirigeait sur Grenade, il reçut une députation secrète des Muzarabes de la Sierra Morena, d'Alcoraz, et d'Alpujoraz, contrées dans lesquelles ils s'étaient toujours maintenus. Ils lui promettaient de venir le joindre en masse, et de l'aider dans la conquête de Grenade. A Gayama les Muzarabes, munis de leurs armes et de leurs chevaux, vinrent en grand nombre grossir les rangs d'Alphonse. Après avoir parcouru et désolé les riches environs de Grenade, Don Alphonse fut surprendre Alcala, Cabra et quelques autres places, qui furent rançonnées. Se repliant ensuite vers le sud, il descendit du côté de la mer. Les Al-Moravides, trop faibles pour l'attaquer, le flanquaient de loin, et éclairaient sa marche. Voyant le roi témérairement engagé dans les montagnes d'Alpujoraz, les Musulmans s'emparèrent d'un défilé qu'Alphonse ne pouvait éviter. Dès que la tête de l'armée y fut engagée, les Al-Moravides l'assaillirent brusquement. Cette agression subite troubla les chrétiens; ils résistèrent mollement et prirent la fuite, abandonnant bagages et butin à la merci de l'ennemi. Les infidèles, vainqueurs, se mirent à piller, au lieu de poursuivre.

Ils n'avaient eu affaire qu'à l'avant-garde d'Alphonse qui, averti par les fuyards, se mit à la tête de quelques escadrons. Devançant le gros des troupes avec ce détachement, il fondit sur les Al-Moravides avec tant de fureur qu'il les dispersa à son tour. Les plus braves des Mahométans furent tués; le reste disparut, et depuis ce moment Don Alphonse continua sa route sans être inquiété davantage. Cette affaire reçut le nom de Llerena, du lieu où elle se passa.

L'armée navarraise traversa la petite rivière de Motril, à un gué encaissé entre des rochers à pic. Du fond de ces profondes gorges, levant les yeux en haut, le roi ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu! combien il serait facile ici de nous enterrer, si les Al-Moravides, du haut de ces montagnes, jetaient de la terre sur nous! »

Des bords de la mer Don Alphonse retourna sur Grenade,

›vant laquelle il assit son camp. L'alarme fut grande dans
 ville. Témin, revenu d'Afrique en toute hâte, y était
ıfermé et en avait rétabli les fortifications. Le roi resta
ıelques jours sans rien entreprendre ; il voulait donner du
pos à ses troupes, en prendre lui-même, avoir le temps
› recueillir les contributions frappées, et recevoir les
uzarabes, qui accouraient vers lui avec tout leur avoir.
est là que dix mille familles vinrent lui demander sa pro-
ction. Il les emmena en Aragon et en peupla les places
Arisa, Molina, et autres dont il s'était emparé lors de son
tour.

Plusieurs seigneurs français, prétextant que le roi les avait 1125
oins bien rétribués que de coutume, se retirèrent avec
urs colonnes. Les Mahométans le surent; renforcés par les
cours venus d'Afrique, ils se jetèrent en grand nombre
r les terres d'Aragon et assouvirent leur haine et leur ven-
ance, en les mettant à feu et à sang. A cette nouvelle, le
i s'empressa d'envoyer aux seigneurs français, ses anciens
liés, des récompenses qui les satisfirent. Don Alphonse
manda de nouveaux renforts; les vicomtes de Béarn et
gorre, le comte Rotrou du Perche, et plusieurs autres lui
nenèrent des troupes d'élite, avec lesquelles il couvrit ses
›ntières et repoussa les Musulmans.

Aux premiers beaux jours Don Alphonse fit une pointe 1126
r le royaume de Valence, qu'il dévasta. Amorga, gouver-
ur de la ville, s'était vanté d'arrêter l'armée chrétienne;
prit la fuite à son approche. Il fut joint par Al-Hamin, qui
i conduisait du monde ; et pendant que le roi de Navarre,
la poursuite de quelques troupeaux, s'engageait impru-
mment dans les montagnes de Valence, les deux scheiks
emparèrent des défilés et y enfermèrent l'armée chrétienne.
›n Alphonse entouré, comme assiégé, et dans l'impossibi-
é de faire vivre ses hommes, comprit qu'il ne lui restait
ı'un parti; se faire jour la lance au poing. Il fit implorer
ıssistance de Dieu par toute son armée, et marcha résolu-
ent à l'ennemi.

C'était le treize août, à la pointe du jour. Le combat dura
ute la journée, opiniâtre et sanglant. Vers le soir Alphonse

vainqueur s'ouvrit un passage sur les cadavres ennemis. Indépendamment de la supériorité numérique, les infidèles avaient encore l'avantage de la position. L'embarras du roi était grand, le danger plus pressant encore; la victoire fut une des plus brillantes et des plus importantes remportées, en Espagne, par les armes chrétiennes sur les Musulmans. Don Alphonse rétrograda vers l'Aragon.

Le dix mars 1126, était morte la reine Doña Urraca. Son fils Alphonse Raymond, qui avait enfin triomphé des intrigues du comte de Lara, s'était fait reconnaître roi de Castille
1127 et Léon. Il voulait rentrer dans les places qu'Alphonse le Batailleur lui détenait injustement. Parmi celles-ci, Carrion, Villafranca de Occa, Burgos et Naxera, étaient restées attachées au jeune Don Alphonse Raymond, en haine de Doña Urraca.

L'année suivante le roi de Navarre, qui tenait à conserver le reste de ses possessions dans la Vieille-Castille, s'avança en force et le roi de Léon vint au-devant de lui avec l'élite de ses royaumes. Les armées se rencontrèrent à Tamara.
1129 Les prélats et les grands des deux partis gémissaient sur les funestes conséquences d'un engagement qui ne pouvait qu'être meurtrier. Ils profitèrent du peu d'empressement que les deux rois montraient à tirer définitivement l'épée, et obtinrent que les princes rivaux s'aboucheraient. Tout se termina à l'amiable, le Batailleur restitua les places qu'il avait gardées jusqu'alors, et les hostilités restèrent suspendues.

1130 L'humeur envahissante de Guillaume duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, sous la domination duquel était la ville de Bayonne, l'entraîna à porter ses vues sur le Labourd et la Basse-Navarre. Ces provinces, depuis des siècles, reconnaissaient comme protecteurs et seigneurs, les rois de Pampelune. Guillaume venait de marier sa fille Eléonore à Louis, depuis Louis le Jeune, roi de France, et fils de Louis VI dit le Gros, alors régnant, prince vaillant et guerrier. Outre l'Aquitaine, Eléonore portait en dot la Guienne, le Poitou, la Gascogne, et sinon en réalité, du moins nominativement *les provinces limitrophes des Pyrénées et la Biscaye*. Cette prétention était

une vaine jactance ; néanmoins une telle usurpation convenait fort au roi de France, que nous voyons mentionné ainsi qu'il suit, dans la chronique du moine Hugon : « Celui-ci « (Louis VII de France) dont le père Louis étendit son royaume « de tous côtés, maria son fils avec la fille de Guillaume « duc d'Aquitaine et comte de Poitiers ; et par ce mariage il « acquit toute l'Aquitaine, la Gascogne, *la Vasconie et la* « *Navarre jusqu'à la croix de Charles.* » Cette croix est celle qui fut érigée dans le Val-Carlos, en commémoration de la défaite de Charlemagne.

Attaqué dans ses droits, Alphonse le Batailleur, à la tête de son armée, traversa les monts Pyrénéens et chassa les troupes étrangères qui s'en étaient approchées. Bayonne était le centre des opérations et des forces de l'envahisseur; c'est de là qu'il s'élançait pour ravager les contrées voisines; là qu'il se retirait derrière des murs réputés inexpugnables; là enfin qu'étaient entassées des ressources imposantes en hommes et en armes. Don Alphonse, après en avoir parcouru tous les environs sans rencontrer d'opposition, s'avança fièrement vers cette ville, ancien repaire des pirates normands, et détruite autrefois par eux ; il la cerna de partout. Bayonne se trouvait défendue par ses fortifications et les deux rivières qui la baignent, et servaient à l'approvisionner. Le roi commença par couper toutes les communications de terre, fit venir quelques bâtiments des ports voisins de Biscaye et Guipuzcoa, en construisit d'autres sur les rives même de l'Adour, et resserra ainsi la place par eau. Bayonne était abondamment fournie de vivres, et sa population grossie de toutes les troupes et habitants des alentours, qui s'étaient repliés devant les armes du Navarrais. La plus grande partie de l'année se passa en combats partiels, et sans grande conséquence. Cependant le vingt-six octobre le roi, à force de machines de guerre et de travaux bien dirigés, s'empara d'une des trois citadelles de la ville.

L'éloignement de Don Alphonse, dont le nom seul était un objet d'effroi pour eux, encouragea les Musulmans de Valence, Tortoza et Lérida, à se jeter sur l'Aragon. Don Arnaud Dot évêque de Huesca, et Gaston de Béarn marché-

rent aux infidèles. Ils furent défaits; l'évêque fut tué et le valeureux Gaston IV, ricombre de Navarre et pair d'Aragon, emporta ce même jour dans la tombe sa gloire et les titres dont l'avait décoré la munificence de son royal ami.

Don Alphonse apprit cette triste nouvelle pendant les
1131 travaux du siége; rien ne put l'en détourner; il les continua tout l'hiver avec l'opiniâtreté qui lui était naturelle. Des frontières de Navarre, du Guipuzcoa, de la Biscaye, de la Basse-Navarre, du Labourd, il accourait du monde sous les étendards du Batailleur. La vallée de Bastan fournit le plus nombreux contingent. Cette recrue d'hommes accoutumés au métier des armes, servait à remplacer ceux que les fatigues et les sorties enlevaient. Le printemps vint ajouter encore à l'activité des assiégeants. Don Alphonse Raymond, auquel les Navarrais n'avaient pas remis toutes ses places, voulut profiter aussi de l'absence du roi pour les recouvrer. Il vint en conséquence mettre le siége devant Castroxeriz, dans les premiers jours de mai.

Cette place était commandée par Don Oriolo Garcies, homme d'un grand renom militaire, qui reçut les Castillans avec fermeté. Don Alphonse de Léon comprit que Castroxeriz, forte par sa position autant que par sa garnison, lui coûterait beaucoup de monde et de temps; il prit le parti de la bloquer. Il forma en conséquence une circonvallation de fossés fortement palissadés et attendit que la famine réduisît la ville. Pendant six mois Don Oriolo supporta courageusement toutes les privations. Au bout de ce temps, ayant vu périr de faim et de soif la plus grande partie de ses défenseurs, sans pouvoir faire usage de leurs armes, il fit demander au roi de Léon et Castille l'autorisation d'envoyer prévenir son maître de sa position, avec promesse de se rendre s'il n'était secouru avant la fin du mois; c'était en octobre. La condition fut acceptée.

Le roi de Navarre, absorbé par son entreprise sur Bayonne, n'envoya aucun secours et laissa rendre Castroxeriz. Don Alphonse était menacé du côté de France. Louis le Gros faisait de grands préparatifs, et marchait sur Bayonne pour en faire lever le siége. L'intrépide Navarrais n'en continua

pas avec moins de persévérance l'œuvre commencée, et préféra attendre le danger à reculer devant lui. On ignore quel motif arrêta la marche de l'armée française, et priva la ville de Bayonne d'un secours aussi nécessaire. Le roi entra enfin dans cette ville par capitulation, au commencement de novembre. Quoique les auteurs français gardent le silence sur ce fait, et ne mentionnent même pas le siége de Bayonne, il est constaté par Garibay, Blancas, Moret, Zurita et autres. Il existe des lettres, donations, actes du roi Alphonse, datées de cette ville; le roi fit même son testament en 1131 dans la citadelle dont il s'était emparé l'année précédente. Zurita, dans ses annales et indices, dit formellement que, depuis cette époque, Alphonse le Batailleur établissait dans tous ses actes qu'il régnait de Belorado à Pallas, et de Montréal à Bayonne. Le mois de décembre suivant nous le montre à Tiermas (*).

Don Alphonse, retiré dans ses états, s'occupa d'établir la 1132
population de Cantabria, sur les bords de l'Ebre, en face du petit village de Varca. Il appela autour de la forteresse de Cantabria les habitants de l'ancienne Sanguesa; ils n'étaient pas encore descendus de leur position élevée et escarpée dans les plaines riches et riantes où ils vinrent s'établir sur l'invitation du roi. Don Alphonse leur accorda ces terres fertiles avec des priviléges, et régularisa la navigation de l'Ebre. C'est par cette voie qu'il faisait venir en Aragon les pièces de bois destinées à la confection des machines de guerre et de siége. Dès le commencement de mars, Don
Alphonse fit descendre de Varca tous les bateaux construits 1133
à la fin de l'année précédente; il comptait s'en servir pour le siége de Tortosa.

Les troupes du royaume et les auxiliaires avaient été réunis. Le roi devait passer par Mequinenza, place forte, défendue par une nombreuse garnison, et située au confluent de la Ségre et de la Cinca. Il jugea à propos de s'en emparer avant de pousser à Tortosa, et l'attaqua immédiatement.

(*) Zurit.— Sandov.— Garib.— Abarc.— Blanc.— Rod. Tol.— Luc. Tud. — Chén.— Conde.— Moret.— Mayern.— Princip. de Vian.

La résistance fut des plus opiniâtres; elle retint l'armée chrétienne jusqu'au mois de juin. Le roi multiplia les assauts, et enfin enleva la place, dont tous les défenseurs furent passés au fil de l'épée. Dans cette expédition on remarque, entre autres, l'éclatante conduite du comte Rotrou du Perche, Centulle vicomte de Bigorre, l'infant Don Garcia Ramire seigneur de Monzon, Don Lopego Garcez, Don Sancho Jaunez, Don Pedro Tézon, Gaston de Biel et surtout trois chevaliers, Don Pedro Béota capitaine des guides, Don Inigo Fortuñaz et Don Ximeno Garcez, auxquels le roi donna, en pur don, le lieu de Nonaspé, en récompense des grands services rendus par eux dans cette circonstance.

Alphonse le Batailleur, accoutumé à voir la victoire suivre ses armes, remonta la Cinca jusqu'à Fraga, située au nord de Méquinenza, à l'ouest de Lérida et à peu près à égale distance de ces deux forteresses. Fraga, déjà reprise par les Maures ainsi que Méquinenza, était défendue par sa position. Assise sur une colline escarpée dont les bords surplombent sur la rivière, elle est entourée de montagnes, et tous ses abords présentent de grandes difficultés. Sa population d'ailleurs était courageuse, nombreuse était sa garnison, et tous comprenaient l'importance de cette ville, dont la chute entraînait nécessairement et Tortose et Lérida.

Alphonse n'ayant pas assez de monde pour commencer un siége en règle, demanda l'assistance des seigneurs français, qui la lui promirent. Il se borna, en attendant, à un blocus, qu'il maintint tout le reste de l'année. Le vali de Valence Aben-Gania avait convoqué les valis ses voisins et les Almoravides, contre le redoutable roi de Navarre. Ne les voyant pas arriver au gré de son impatience, Aben-Gania, avec les forces qu'il avait déjà ramassées, fut attaquer Don Alphonse. Il en résulta pour le Mahométan une défaite complète, et la destruction d'une bonne partie de ses soldats. Il se retira sur Valence, où il joignit ses débris à un corps plus considérable, qu'il y trouva réuni; et sans être découragé par sa dernière déconfiture, il vint attaquer de nouveau les quartiers navarrais. Sa déroute fut plus complète encore

que la première fois, ses pertes plus grandes et ses ressources 1133-1134
d'avenir épuisées. Toute perspective de secours fut ainsi enlevée aux habitants de Fraga qui, affaiblis déjà par les pertes faites dans leurs sorties et la diminution de leurs vivres, sollicitèrent une capitulation. Ils demandaient la vie et l'avoir sauf, avec la liberté de se retirer où bon leur semblerait. Le roi exigea la reddition à discrétion. Cette condition leur parut trop dure et trop éventuelle; ils refusèrent, et résolurent d'attendre, enveloppés de leurs bonnes murailles, une assistance inespérée, un évènement fortuit, ou la mort. Mort glorieuse sur la brèche, et sous l'étendard de leur religion.

Don Alphonse continuait le blocus, repoussant les sorties qui devenaient de plus en plus molles et rares. Il avait deux fois vaincu le vali Aben-Gania, et abattu de son épée les espérances inspirées aux assiégés par l'approche du Musulman. Tranquille désormais de ce côté, le roi envoya en Aragon la plupart des Aragonais de son armée, leur accordant quelques jours dans leurs foyers, jusqu'à la réunion des convois de vivres qu'ils devaient ramener au camp. Aben-Gania, loin de se rebuter, avait provoqué une levée générale au nom de la loi du prophète, en faveur de Fraga. Tout son valia, ceux de Séville, Cordoue et Grenade avaient couru aux armes, et Ali-Jusef-Ben-Taxfin roi de Maroc venait d'envoyer dix mille Almoravides, qui se réunirent à l'armée déjà nombreuse d'Aben-Gania. Celui-ci apporta tous ses soins à dérober à Don Alphonse ses nouvelles ressources, sa marche, et jusqu'à ses moindres mouvements. Tous les environs de la Sègre étaient pour lui; il pouvait donc aisément couvrir ses combinaisons. Aben-Gania passa cette rivière la nuit, à Lérida, à trois lieues seulement de Fraga.

Tout s'exécuta avec un tel mystère que le dix-sept juin au matin l'alarme fut jetée au camp chrétien par les batteurs d'estrade qui, voyant la sécurité du roi, n'étendaient pas au loin leurs reconnaissances. Ils rentraient à toute bride, répandant qu'ils avaient vu tous les environs couverts d'une multitude de Maures, qui étaient à proximité, et

nants pour ainsi dire. Des troupes fraîches relevaient celles que la résistance avait lassées ; d'autres escadrons remplaçaient ceux qui étaient tombés ; le combat se soutenait acharné, furieux. Mais plus il durait, plus il devenait fatal aux chrétiens.

Alphonse le Batailleur portait partout ses coups et sa présence ; la mort le respectait. Un cri formidable se fit entendre sur les derrières de l'armée ; un gros de cavalerie arabe, retardé ou égaré dans sa marche et joint à la garnison de Fraga, accourait prendre les chrétiens en queue. Ils avaient pillé leur camp en passant ; ils voulaient encore leur part du massacre. Obligée de faire face de tous côtés, l'armée royale se trouva bientôt rompue. Il ne resta d'autre ressource que de se former par groupes isolés et de combattre, non plus pour vaincre, non plus même pour conserver sa vie, mais pour la vendre chèrement.

Le roi lui-même était en grand danger ; des sept cents cavaliers nobles de sa garde, qui le suivaient partout, deux cents avaient été tués dans les secours portés à leurs frères d'armes. Alphonse, à découvert et reconnu, devint aussitôt le but principal de toutes les attaques. Cette petite troupe de cinq cents chevaliers se regardait comme dépositaire du salut de l'état entier, dans la personne du roi ; et bien qu'entourés d'un cercle profond d'ennemis, elle se défendait avec une intrépidité au-dessus de l'expression. Les charges tumultueuses et serrées des Maures furent constamment repoussées, et leurs nombreux cadavres marquaient l'endroit où le choc avait eu lieu. Les Musulmans s'éloignaient de temps à autre, pour laisser leurs archers lancer des volées de flèches contre ces hommes de fer qui brisaient tous leurs efforts ; puis lorsqu'ils en voyaient un certain nombre tombé, la cavalerie fondait de nouveau sur eux. Ces preux avaient été percés, un à un, autour de leur roi. Il n'en restait plus que dix, qui lui faisaient encore un abri de leurs poitrines, dévoués à mourir avant lui, s'il leur fallait renoncer à le sauver.

Le Batailleur, l'épée ensanglantée au poing, n'avait rien perdu de sa fierté ni de son audace. Presque seul, entouré

des cadavres de ses plus fidèles serviteurs, et de ceux plus nombreux encore de l'ennemi, il prit une résolution désespérée, digne de cœurs aussi fortement trempés. Il leur fallait périr, baignés dans le sang musulman, ou se faire jour à travers leurs épais escadrons. Ce fut un mot pour s'entendre, un instant pour exécuter. Pressant étroitement leurs chevaux l'un contre l'autre, sur une ligne, le roi au milieu, tous la lance en arrêt, ils s'élancent. C'est l'éclair, c'est la foudre; les rangs ennemis s'ouvrent ou tombent. Quatre des chevaliers restent, sanglants jalons, semés, morts, sur la route rapide; les autres passent, traversent, franchissent: Alphonse le Batailleur est sauvé. De ces guerriers immortels, l'histoire ne nous a conservé qu'un nom sur six; celui de Don Garcia Ramire, digne petit-fils du Cid.

Sur le funeste champ de bataille gisait la fleur des chevaliers de tant de provinces; les sept cents nobles de la garde navarraise du roi; l'élite des troupes de tous ses états, de la Basse-Navarre, de la Soule, du Labourd, de l'Aquitaine, du Béarn, de la Gascogne. Tous hommes qu'avaient aguerris trente années de combats; colonnes du trône, défenseurs de l'autel, soutiens de la cause de la liberté montagnarde et espagnole. Parmi les morts, le vicomte de Béarn, Centule de Bourgogne, Aimoin de Narbonne, Don Gomez de Luña, Don Lopé Gajal, et les chefs les plus expérimentés, les plus braves; l'évêque de Huesca, celui de Rhoda, et grand nombre de seigneurs aragonais. La perte des Musulmans fut effrayante; mais avec la pépinière d'Afrique, ils pouvaient encore se relever; tandis que l'armée des chrétiens gisait tout entière sur les plaines de Fraga.

Don Alphonse traversa Saragosse, et fut s'enfermer au monastère de San-Juan de la Peña. Là, ce que n'avaient pu faire les armes mahométanes, le chagrin l'opéra. Le grand roi mourut de honte et de douleur huit jours après. Il fut inhumé dans le couvent. Ennemi implacable et terreur des Mahométans, il leur avait livré vingt-huit combats et batailles rangées, qui furent vingt-huit victoires. La vingt-neuvième, qui renversa ses drapeaux et anéantit son armée, lui coûta la vie. Saragosse, Tarrazone, Ayerbe, Boba, Grados, Tudèle,

Daroca, Calatayud, la presque totalité de la partie méridionale de l'Ebre, furent adjoints par lui à ses états, et formèrent l'Aragon tel qu'il est de nos jours. Ce prince, qui s'intitulait empereur d'Espagne, terrible dans les combats, inflexible sur le point d'honneur, était d'une grande douceur de caractère, et ses soldats, et les grands, et le peuple le chérissaient.

Par son testament, écrit à Bayonne au mois d'octobre 1131, Alphonse fit des donations à plusieurs églises; et comme il ne laissait pas de postérité, il nomma pour ses successeurs, en termes formels : « Premièrement le saint « Sépulcre qui est à Jérusalem, et ceux qui, commis à sa « garde, y servent Dieu; secondement l'hôpital des pauvres « de cette ville; troisièmement le temple de Salomon avec les « chevaliers qui y veillent à la défense de la chrétienté. A « ces trois héritiers je lègue mon royaume, ainsi que les « seigneuries, principautés et juridictions qui me sont pro- « pres, dans toute l'étendue de ces territoires, et que j'exerce « sur les prêtres, religieux, évêques, abbés, chanoines, « moines, seigneurs, chevaliers, laboureurs, hommes, « femmes, etc., etc.; en un mot tout ce que mon père, mon « frère et moi avons possédé et gouverné jusqu'à ce jour et « devons, de droit, posséder et gouverner. Je donne à la « cavalerie du Temple mon cheval de bataille et les armes et « armures à mon usage personnel. Et si Dieu me permet le « retour à Tortosa, j'entends et prétends que cette ville « entière soit du domaine spécial de l'hôpital de Jérusa- « lem, etc., etc. » Ce testament, conservé dans les archives de Santa-Maria de Pampelune, relaté par Mayerne, Abarca, Rodrigue Sancius, Rodrigue de Tolède et la plupart des écrivains espagnols, fut confirmé par Don Alphonse à Sariñena peu de temps avant le décès du roi (*).

La mort d'Alphonse Ier dit le Batailleur, avait été tenue

(*) Arch. de Santa-Maria de Pampelune. — Princip. de Vian. — Hist. de Tolèd. — Marian. — Moret.— Hist. Arab. — Rod. Tolet. — Ferrer. — Luc. Tud.— Blanca. — Hist. d'Arag.— Abarc. — Zurit. — Sandov.— Mayern.— Rod. Sanc.— Chén.— Conde.

ıcrète pendant quelques jours. Il fallut néanmoins la ublier, et après les premiers moments accordés à de justes ıgrets, les états d'Aragon et de Navarre convinrent de se ẻunir à Borya, ville située sur les confins des deux royauıes. L'ambition, ainsi qu'il arrive en pareil cas, mit bientôt n jeu toutes ses intrigues. Les états commencèrent par écider unanimement, sur la proposition des Navarrais, que ı clause du testament de Don Alphonse appelant à la succession au trône les trois ordres de chevalerie religieuse e Jérusalem, était annulée, abrogée et cassée de droit. Ils e reconnaissaient pas aux rois, ces hommes jaloux de leurs bertés et qui n'avaient institué chez eux la royauté que omme dépositaire et gardienne de leurs fors et priviléges, ȝ pouvoir de disposer d'une couronne élective, propriété e la nation qui conservait toujours l'initiative de choisir ɔn mandataire et son chef. Si la couronne suivait parfois ı filiation du sang et semblait héréditaire, il n'en fallait pas ıoins l'assentiment, la sanction du peuple et des grands.

Divers seigneurs furent proposés par les Aragonais, entre ıtres Don Pedro Alarez, descendant des rois par Don anche Ramire son aïeul, et fils naturel de Don Ramire Ier ɔi d'Aragon. Les Navarrais s'y opposèrent, alléguant l'illégimité de la descendance, et que jamais sang bâtard n'avait ẻgné, ni ne règnerait sur les Navarrais. Les états se sépaẻrent sans avoir rien conclu, sans être convenus d'une nouelle réunion. Les Aragonais s'assemblèrent entre eux à ſonzon.

Les Maures, enhardis par leur victoire de Fraga, devenus ılus audacieux encore par la mort de Don Alphonse, menaıaient d'envahir les frontières et les royaumes de Navarre et l'Aragon. Don Alphonse Raymond de Castille, de son côté, ırmait activement, et l'on craignait qu'il ne voulût profiter ıussi de l'absence de souverain et de la division qui affliȝeait ces deux royaumes, si forts dans leur réunion, si ıffaiblis par leurs dissentiments. Un autre grief des Navarrais ẻtait la prétention de l'Aragon à la nomination d'un roi, sans le concours de ses voisins, et sa disposition patente à une complète scission. D'ailleurs les Navarrais connaissaient

l'élection faite par les états d'Aragon, et presque clandestinement, de Don Ramire Sanchez, frère du Batailleur et moine depuis quarante et un ans. Ils convoquèrent donc leur assemblée à Pampelune, et tout d'une voix élurent l'infant Don Garcia Ramirez, descendant de Sanche le Grand en ligne directe et légitime, par son fils aîné le roi Don Sanche de Naxera. La royauté n'avait été interrompue dans cette famille que par la faute et l'ambition trompée d'Alphonse VI de Castille. On se rappelle qu'à la mort malheureuse de Don Sanche de Peñalen, les Castillans s'étaient emparés des enfants mineurs de ce prince, aspirant à la tutelle de leurs états, ou plutôt convoitant leur héritage de leur vivant.

L'assemblée de Navarre convint de faire avertir secrètement l'infant Don Garcia de la décision prise, de presser son départ autant que possible, et d'envoyer à Monzon, où il se trouvait, au cœur de l'Aragon, les seigneurs les plus influents et les plus considérés des Cortès. Le choix tomba sur Don Guillaume Aznarez de Oteyza, et Don Fortuño-Iniguez de Lehet. Ils pénétrèrent mystérieusement auprès de l'infant, qui accepta. Le prince suivi des deux députés et d'un petit nombre de serviteurs fidèles, s'évada furtivement, dit Don Rodrigue de Tolède, des Cortès de Monzon qui ne s'aperçurent de son départ que lorsqu'il était déjà loin. Don Garcie Ramirez, avec sa faible escorte, traversa rapidement l'Aragon, une partie de la Navarre, et arriva à Pampelune, où de générales démonstrations de joie l'accueillirent. Il fut conduit à la cathédrale, jura le maintien des Fors de Navarre, fut élevé sur le bouclier par les ricombres, les grands, les délégués des universités, et proclamé roi au milieu des fêtes et des acclamations. Ainsi se séparèrent, après cinquante-huit ans de réunion, ces deux provinces qui, sous une même couronne, avaient fait trembler les Musulmans, et pris une si grande extension. Les Aragonais mirent le sceptre aux mains de Don Alphonse Ramire le vieux moine, qu'ils avaient tiré de son monastère du Languedoc, pour lui ceindre l'épée d'Alphonse le Batailleur.

Cependant, les Maures brûlaient de reprendre Saragosse;

en attendant, ils ravageaient les frontières d'Aragon. Don Alphonse VII de Castille entra dans ce royaume avec ses troupes et marcha sur Saragosse, sa nouvelle capitale. Le roi de Pampelune, aussitôt les cérémonies du couronnement terminées, se rendit avec ses fils et sa femme, cousine du comte Rotrou du Perche, à Tudèle, que la reine lui avait portée en dot avec Corella et autres lieux conquis et donnés à elle par son cousin. Don Garcia s'occupa de mettre Tudèle en état de défense, et de couvrir ses frontières du côté de l'Aragon. Mécontents les uns des autres, ces deux peuples limitrophes, si long-temps associés par les armes, oublieux maintenant de leur ancienne confraternité de gloire et de l'ennemi qui était à leurs portes, se disposaient à soutenir par l'épée leurs élections et les droits de leurs nouveaux rois. Il est à remarquer que Don Pedro Alarez, porté par une faction autant que de son propre aveu pour compétiteur à la double couronne, suivait déjà la cour de Don Garcie. Il indiquait par cette conduite qu'il reconnaissait au Navarrais plus de titres à régner qu'à Don Ramire.

Le reste de l'année, depuis la mort d'Alphonse le Batailleur, se passa en apprêts de guerre et en préparatifs de défense aux frontières. Il était temps d'y songer ; car dès le mois de décembre, Don Alphonse Raymond de Léon et Castille, avec toutes les forces de son royaume, s'était déjà porté en Aragon, vers l'Ebre, du côté de Soria, portion des conquêtes faites par le roi défunt. Les Musulmans s'étaient flattés de pouvoir impunément reculer leurs frontières par l'envahissement des riveraines ; la présence des Castillans les contraignit à rentrer dans leurs limites. Don Ramire le Moine, ainsi que le désignent les historiens, craignait aussi que les hostilités préparées par le roi de Castille tombassent sur lui. Il se sentait d'ailleurs trop faible pour résister à tant de puissance, et prit le parti de la retraite. Il s'en fut cacher ses terreurs et sa honte dans les âpres montagnes de la Sobrarbe, et demander à leurs cimes inaccessibles, à leurs impénétrables forêts un asile contre l'envahisseur qu'il n'osait combattre. Don Alphonse Raymond déclara généreusement qu'il était venu, non pour usurper une couronne

qui n'était pas à lui, non en conquérant ambitieux, mais pour réprimer l'insolence des Mahométans, que leur victoire de Fraga avait enivrés. Cette déclaration provoqua la reconnaissance et les remercîments de Don Ramire et des grands du royaume; et le roi d'Aragon vint saluer et fêter son bienfaiteur, qui retourna dans ses états après avoir mis, avec le consentement du pouvoir aragonais, une forte garnison dans Saragosse.

Ce secours avait du moins une apparence de générosité; le Castillan y mettait-il autant de sincérité et de désintéressement qu'il s'en donnait l'air? Secourir un prince voisin nouvellement promu et faible encore, est beau et grand; Alphonse Raymond avait intérêt à le faire et à maintenir dans une attitude respectable un état aussi voisin des siens. Voilà quel était son secret et son moteur; le roi d'Aragon se trouvait délivré de ses frayeurs, et ne vit dans cette œuvre politique qu'une protection qu'il adopta avec empressement.

1135 Les trois provinces vascones, le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava, de tout temps attachées à la couronne de Navarre, reconnurent Don Garcie, son élection, ses droits, et continuèrent ainsi, sans interruption, pendant tout son règne, celui de son fils Sanche le Sage, et de Sanche le Fort son petit-fils, jusqu'à la campagne de ce dernier en Afrique. Peu de temps après sa nomination, Don Garcie occupa également la Rioja, et y mit des gouverneurs. Une division jalouse régnait entre la Navarre et l'Aragon; les deux souverains furent plus d'une fois au moment de se déclarer la guerre. De raisons plausibles, ils n'en avaient point; d'intérêts matériels, encore moins; ils les compromettaient tous au contraire par leur mésintelligence, et la saine politique leur dictait également l'union contre leurs ennemis communs. La conduite de Don Ramire lors de l'entrée d'Alphonse Raymond en Aragon, montrait assez la faiblesse de ce prince, et son peu d'aptitude pour la défense de ses peuples et des droits qui lui avaient été confiés. Don Garcie, accoutumé aux fatigues de la guerre, au maniement des armes, brave, actif, était aussi un voisin dangereux pour le moine roi.

Les hommes sensés des deux royaumes, les prélats et tous ceux qui jouissaient de quelque influence, réunirent leurs efforts pour opérer un rapprochement entre les deux couronnes, et leur faire contracter un traité d'alliance. La garnison castillane de Saragosse, malgré le bon vouloir apparent de Don Alphonse Raymond, ne laissait pas que d'inquiéter les Aragonais. Les conjonctures présentes offraient d'ailleurs au roi de Léon une conquête belle et facile ; et l'on ne croit qu'avec peine au désintéressement d'un monarque, surtout quand il est fort et puissant. Il semble donc plus rationnel de regarder ce prince comme un adroit politique qui, sous de loyaux dehors, cherchait à s'emparer d'abord d'une des parties dissidentes, pour écraser ensuite l'autre de tout le poids de sa supériorité. La conclusion de ces réflexions fut l'urgence de rétablir la consistance que les deux états avaient avant leur séparation, tout en ménageant les intérêts de chaque parti. Les rois consentirent à laisser entamer les négociations.

Les plénipotentiaires de la Navarre furent le comte de Ladron, Don Guillen Asnarez de Oteyza et Don Ximeno Asnarez de Torrez. L'Aragon délégua les seigneurs Don Cayal, Don Ferriz de Huesca, et Don Pedro Alarez, qui avait déserté la cour de Don Garcie. Le lieu de la réunion fut Vadoluengo, illustré par Don Sanche le Grand, et situé sur les confins des deux royaumes. Cette localité, où la rivière Aragon devient guéable sur son lit de rochers, est au-dessous de la nouvelle Sanguesa. Après de longs débats, il fut statué que chacun des rois conserverait le gouvernement de ses états, tout en régnant conjointement avec l'autre ; c'est-à-dire que Don Garcie commanderait en roi à tous les grands, seigneurs, chevaliers, nobles, armées et troupes des deux états ; tandis que Don Ramire garderait dans ses attributions les finances, la justice, le culte, et tout le reste de l'administration chez les deux peuples. Qu'en outre, comme le roi d'Aragon était frère du feu roi et déjà assez avancé en âge, Don Garcie, plus jeune, lui reconnaîtrait une paternelle suprématie ; ces conditions furent acceptées.

L'Aragonais ne pouvait songer à conquérir la Navarre ; il

souscrivit. Don Garcie, dans la force de l'âge, comptait sur l'héritage royal du vieux Ramire qui devait, aux termes du traité, le regarder comme son fils: il souscrivit aussi. Tous deux étaient mécontents des conventions. Chacun aurait voulu que le résultat eût été d'étendre son pouvoir déjà existant; et celui de l'un et de l'autre au contraire se trouvait restreint. Il y avait dans cette combinaison un enchevêtrement de commandements qui devait indubitablement amener rupture et conflit; ce résultat prévu ne tarda pas d'arriver.

Il eût été plus sage de laisser à chacun, sans y toucher, ce qu'il possédait, ce que lui allouait son titre; et d'établir une alliance offensive et défensive, sur les anciennes bases posées entre Don Ramire Ier d'Aragon et l'infortuné Don Sanche de Peñalen. Au lieu de cela, l'arrangement de Vadaluengo introduisait deux rois dans chacun des royaumes, imposait deux maîtres à la noblesse et aux peuples, et devait forcément rendre flottants l'obéissance et le dévouement des sujets.

Ce qui devait arriver advint. Dans l'acte de donation de la terre de Fontevera à l'église de Santa-Maria de Uncastillo, Don Ramire s'intitula sans hésiter *roi des Aragonais et Pampelunais*. Mieux encore; il termina l'acte par ces mots: « Régnant en Aragon, Sobrarbe, Ribagorza, et ayant sous notre autorité immédiate Don Garcia Ramirez, roi à Pampelune. » La fierté de Don Garcie et des Navarrais eux-mêmes se révolta de ces expressions, qui leur semblaient élever une prétention à la couronne de Pampelune, et désigner Don Garcie comme un lieutenant, un vice-roi de l'Aragon ou de la Navarre. Ceci se passait dans les premiers jours de l'année 1135, vers le mois de février. Mais ce qui acheva d'exaspérer la Navarre et Don Garcie, c'est que, pendant les pourparlers, tandis que Don Ramire signait la convention par laquelle il s'engageait à regarder et traiter Don Garcie comme son fils, convention qui entraînait l'héritage de la couronne, on avait secrètement négocié un mariage pour le moine-roi. Les dispenses avaient été données par Anaclet, qui s'était fait intituler pape à Avignon, et avait causé le

schisme dans l'église. On vit bientôt Don Ramire épouser Agnès, sœur de Guillaume comte de Guienne et Poitou, et beau-père de l'héritier présomptif de France, fils de Louis le Gros. Les esprits s'aigrirent de part et d'autre, au point que l'on en agit comme en guerre ouverte. Les deux rois munirent leurs places frontières de gouverneurs et de garnisons, et se préparèrent à entrer en campagne.

Vers le mois de mai Don Alphonse Raymond, sacré empereur à son retour de Saragosse, se rendit dans la Rioja, et s'aboucha avec Don Garcie. Le motif ostensible de cette entrevue était le désir qu'avait l'empereur de posséder cette province en tout ou en partie. Mais son intention principale et secrète était un arrangement, une sorte de compromis avec le roi de Navarre pour se l'attacher, et empêcher tout rapprochement entre Don Garcie et l'Aragonais. L'empereur sentait tout ce qu'une pareille union, dégénérée en ligue, eût pu faire naître de dangereux pour lui. Il était donc de son intérêt d'y obvier. Don Garcie, d'un autre côté, de peur de voir s'établir une alliance entre l'empereur et le moine couronné, abandonna quelques terres, avec la condition d'hommage. Don Ramire, lui aussi, tâchait d'attirer Don Alphonse Raymond dans son parti, et ne cachait nullement son envie et son projet d'accaparer la Navarre. Cette disposition des esprits ferma la porte à tout accommodement, et le Castillan en profita pour s'étendre et s'agrandir.

Vers le mois de septembre l'empereur se rendit à Saragosse, qui lui avait été donnée en pur don par le roi d'Aragon. Il y régla les affaires de ce royaume ; à Pradilla, aux bords de l'Ebre, il eut ensuite une seconde entrevue avec le roi de Pampelune. L'empereur donna à Don Garcie les états de Saragosse, avec l'Ebre pour limite, et jusqu'à Albarracin. Alphonse jugeait ces contrées trop éloignées de son siége pour pouvoir être efficacement défendues contre les Musulmans. Il pensait que le roi navarrais, avec sa bravoure, son expérience de la guerre et sa proximité, les préserverait plus facilement de retomber au pouvoir de l'ennemi. Don Alphonse reçut en échange la Rioja et Naxera, que depuis long-temps il convoitait. Les deux princes se

réunirent une troisième fois deux mois après; ils confirmèrent alors le traité fait précédemment.

Pendant le cours de cette année l'empereur se rendit fréquemment à Naxera, y agit en maître et fit maintes donations aux églises et aux seigneurs. Cependant Don Garcie conserva toujours Logroño, et parfois aussi rentra dans Belorado; l'empereur possédait la plus grande partie de Naxera, et la Rioja. Les conditions du traité furent souvent mal observées. De là le germe de mésintelligence qui, plus tard, devait ensanglanter les terres chrétiennes. Cet état de choses se soutint pendant un an; le suivant vit éclore des troubles faciles à prévoir.

1136 Du mariage du moine-roi avec Agnès de Guienne naquit une fille qui fut nommée Pétronille, du nom d'une nièce de sa mère, la plus jeune des filles du duc Guillaume. Don Ramire, appelé au trône par l'affection des Aragonais pour son frère Don Alphonse le Batailleur, se montra tellement inepte aux affaires du gouvernement, surtout sous le rapport militaire, tellement ridicule et maladroit dans sa conduite privée et ses airs de hauteur, qu'il tomba dans le mépris. Il était devenu un objet de risée, et les seigneurs de sa cour se jouaient de lui ouvertement. Les historiens de l'époque le représentent monté à cheval, un certain jour, avec la lance à la main droite, et la gauche embarrassée de son écu. Il vint à demander de quelle façon se tenaient et se gouvernaient les rênes. Un seigneur de sa suite lui répondit en raillant, qu'on les mettait entre les dents; ce que fit le pauvre monarque, aux grands éclats de rire de tous les assistants.

Cependant l'amour-propre du vieux moine était vivement blessé du peu d'égards qu'on lui témoignait. Il résolut de se faire craindre du moins, s'il ne pouvait être aimé ni respecté. Dans ce but, il envoya quelques affidés à l'abbé de Saint-Ponce de Tommières, son ancien supérieur, pour savoir de lui la conduite qu'il devait tenir. L'abbé était dans son jardin à l'arrivée des députés. Pour toute réponse à la demande du roi, il prit l'épée d'un des envoyés, et marchant d'un pas rapide, abattit les têtes des choux les plus élevées;

puis il congédia les Aragonais sans un mot de plus. Les émissaires de Don Ramire lui racontèrent le fait.

Le roi, résolu à suivre le muet mais frappant message de l'abbé, convoqua les états à Huesca. Lorsque les principaux du royaume furent réunis, le vindicatif Ramire fit saisir les quinze dont son orgueil avait eu le plus à souffrir, et leur fit trancher la tête sans autre formalité. Cette injuste cruauté, jointe à son mauvais gouvernement, le rendit odieux à tout le peuple.

Vers le mois d'août de l'année suivante, l'empereur vint 1137
à la ville d'Alagon sur l'Ebre, à quatre lieues de Saragosse. Dans l'entrevue qu'il y eut avec le roi d'Aragon fut agité le mariage de l'infante Pétronille, âgée d'un peu plus d'un an, avec Don Raymond Béranger IV, comte de Barcelone et beau-frère de l'empereur. Don Alphonse avait épousé en 1127 Bérangère, la sœur du comte, renommée pour sa rare beauté. Il pressentait que Ramire pouvait régner longtemps encore et que Bérangère lui succédant, l'Aragon deviendrait en quelque sorte une dépendance de la Castille, ou que du moins elle n'aurait rien à redouter de ce côté. Les fiançailles furent convenues.

Don Ramire espérait par ce moyen s'acquérir les secours de l'empereur dans la guerre qu'il méditait contre la Navarre. Alors Don Alphonse Raymond, oubliant qu'il avait donné Saragosse et ses terres à Don Garcie de Pampelune, en fit présent à l'Aragonais, à titre de foi et hommage. De tout ce vaste état, il se réserva Alagon, Calatayud et Soria; Don Ramire, en possession du reste, se reconnut vassal de l'empereur. Ce procédé outra le roi de Pampelune; il invoqua la donation à lui faite à Pradilla, et renouvelée à Naxera il y avait moins d'un an. Avec la franchise d'un prince soldat, il argua de duplicité contre l'empereur. Il l'accusa de l'avoir leurré et trompé par le feint abandon de Saragosse, pour lui extorquer Naxera et la Rioja; il se plaignit hautement que l'empereur, substituant le pouvoir à la justice et la force brutale au bon droit, n'avait d'autre but que de le dépouiller.

Don Garcie demandait la restitution des provinces dont

la conquête, disait-il, n'avait jamais coûté une goutte de sang aux Castillans, et qui avaient été tant de fois arrosées de celui des Navarrais; il les voulait, parce qu'il perdait ce qui lui avait été donné en échange, et en voyait passer le prix dans des mains ennemies, par fraude insigne et sans combat. Il ajoutait que puisqu'Alphonse ne voulait pas employer son ascendant et sa puissance pour opérer le rapprochement des royaumes de Navarre et d'Aragon, du moins il gardât la neutralité et jouît paisiblement d'avoir acheté la tranquillité de son empire par la rivalité, la discorde et le sang de ses voisins. Que sans doute l'empereur redoutait pour lui-même le renouvellement des conséquences et des dangers que pourrait amener l'union des deux rois, ainsi qu'il l'avait déjà éprouvé au temps de son parâtre le Batailleur; mais que fouler aux pieds la foi des traités en attirant de nouveaux ennemis à celui qui lui avait loyalement accordé une portion de sa domination, était astuce, félonie, procédé indigne d'un gentilhomme, d'un prince surtout qui se parait du titre d'empereur. Don Garcie, au milieu de sa juste et vive indignation, calculait que non-seulement Don Alphonse Raymond venait d'augmenter territorialement le royaume de son rival Don Ramire, mais qu'il lui avait encore donné un défenseur redoutable, guerrier habile, homme d'exécution, qui amenait derrière lui toutes les forces de Barcelone et de la Catalogne.

Il prévit l'orage qui allait fondre sur lui, et se voyait seul pour soutenir les efforts du reste de la chrétienté espagnole. Mais le nombre et la force de ses ennemis ne firent pas faillir le cœur haut placé du roi de Pampelune. Confiant dans la justice de sa cause, la fidélité et la valeur des Navarrais, les difficultés des montagnes, et l'amour de ses peuples, il résolut de maintenir par l'épée, et jusqu'à son dernier homme et son dernier soupir, ses droits outrageusement violés. Il ne voulait cependant jeter ses sujets dans les horreurs d'une guerre civile qu'à l'extrémité, et qu'après avoir épuisé tous les moyens humainement possibles, pour le maintien de la paix. Don Garcie députa le comte de Ladron à Naxera, où s'était rendu l'empereur à l'issue du concile de Burgos

résidé par le cardinal-légat Guido. Le comte fit à Don .lphonse Raymond des représentations et réclamations au om de son roi; il en rappela le bon droit, la généreuse onduite, et demanda la neutralité du Castillan. Cette sage .émarche demeura sans résultat.

Don Ramire méprisé, de plus en plus détesté, haï des ıragonais, voyant en outre les affaires se compliquer et .épasser ses forces, eut le bon esprit de se reconnaître ncapable de supporter le fardeau dont il avait prétendu se :harger. Le onze d'août il convoqua les états à Barbastro; il ' fiança publiquement sa fille Pétronille à Don Raymond léranger de Barcelone, qui devait gouverner le royaume usqu'à la majorité de l'infante, l'épouser alors, ou en hériter i elle venait à mourir avant cette époque. Les états ayant ıgréé la proposition, Don Ramire abdiqua et fut reprendre, lans le cloître de Saint-Pierre de Huesca, les habitudes nonacales qu'il n'aurait jamais dû interrompre. Il y vécut dix ns, sans regret du rang élevé auquel il avait renoncé. laymond Béranger, à partir de ce moment, administra 'Aragon en roi, ajoutant à son titre de comte celui de prince l'Aragon. Don Garcie devint dès lors son irréconciliable :nnemi. Le roi de Pampelune s'avanca sur Tudèle au com- 1138
nencement de l'année suivante; cette ville faisait partie des :onquêtes d'Alphonse le Batailleur. Aussi Don Garcie crai- ;nait-il que Béranger n'élevât quelques prétentions à sa ›ossession; car le comte se liait chaque jour plus étroite- nent avec son beau-frère, qui semblait vouloir l'aider à ;tendre de plus en plus son pouvoir.

Don Garcie jeta une forte garnison dans Tudèle, et songea ı prévenir la réunion des deux armées ennemies. Mais pour ;'assurer cette ville par le soutien de quelques autres ›laces voisines, il entra en Aragon, attaqua et prit le château 'ort de Malon qu'il garnit de Navarrais sous les ordres d'un :apitaine nommé par Zurita, Guiral le Diable. De là Don Garcie se porta sur Frescano, place plus importante, et s'en :mpara. Il y laissa Robert Matalon, avec les troupes néces- saires. Passant ensuite à Bureta, il l'enleva d'assaut, et la :onfia au capitaine Roger, avec garnison navarraise. La prise

de ces deux dernières villes incommodait beaucoup celles de Borya et Magallon, dont les communications se trouvèrent interceptées. Le comte Raymond Béranger, qui n'était pas en mesure de s'opposer à Don Garcie, se rendit en hâte à Carrion, où il trouva l'empereur. Il lui demanda, sous condition de perpétuel vasselage, de lui abandonner entièrement Saragosse, Tarazone, Calatayud, Daroca et d'autres places occupées encore par les troupes castillanes. Il l'obtint avec un secours, et s'en retourna à la ville de Luesia, où il se prépara à la guerre contre la Navarre, qu'il regardait déjà comme sa proie, avec l'aide de l'empereur.

Au mois de septembre Don Garcie et la reine Doña Margarita, étaient à Estella. Ils y engagèrent à Don Aznar, abbé de Sainte-Marie de Yrache, la ville et les dépendances de Munarizqueta, avec le palais et les droits royaux dans le Val-Dorva, en nantissement de quatre cents sous d'or, empruntés pour les premiers besoins de la guerre.

1139 Béranger cependant mettait en mouvement tout l'Aragon, et la Catalogne qui n'était pas moins étendue. Il assemblait ses troupes, pendant que celles de l'empereur s'approchaient de l'Ebre. Don Garcie tenait à éloigner le théâtre de la guerre de ce point, rendez-vous facile et naturel des armées de Catalogne, d'Aragon et de Castille, par Saragosse et les autres lieux qu'occupaient les armes d'Alphonse Raymond. En soldat expérimenté, en bon tacticien, le Navarrais comprit que l'initiative de l'offensive était déjà un avantage. Porter la guerre chez un ennemi qui la lui préparait, prévenir ses mouvements en ravageant ses campagnes et lui prenant les places les plus aisées à enlever par des coups de main ; c'était lui créer une double occupation, en l'obligeant à se défendre et à réparer, tant bien que mal, les dévastations faites chez lui. Il ne voulait pas non plus laisser aux coalisés le temps d'opérer leur jonction, et visait à éloigner du point de ralliement le prince d'Aragon avec lequel il brûlait de se mesurer.

Don Garcie prévit que Jaca et ses environs étant le point le plus reculé de ses états vers les Pyrénées, serait aussi celui vers lequel Béranger se dirigerait, d'abord qu'il serait

enacé. Le roi de Pampelune se porta en conséquence sur ›tte ville, passant le Val-Donzella et la vallée dite Canal ꝫ Jaca. Son armée était composée, outre les hommes qui : joignirent à lui dans cette contrée, de Navarrais, monta-ıards de Biscaye, Guipuzcoa, Alava et des cis-pyrénéens. traversa la rivière Aragon, et se répandit dans les campa-ıes, s'abstenant toutefois de les ravager et de les piller; il ›pérait les acquérir et les conserver sous sa domination. arcie passa par le couvent des filles de Sainte - Croix, et ›lui de San-Juan de la Peña, distants seulement d'une emi-lieue l'un de l'autre. Arrivé à Jaca, il en ouvrit nmédiatement le siége, et comme il tenait à s'en emparer ı plus vite, il donna presqu'aussitôt l'assaut aux faubourgs. es habitants, la garnison et tous ceux qui s'étaient joints eux, essayèrent de défendre les faubourgs contre les avarrais. Pendant le combat, reconnaissant qu'ils n'étaient ıs en état d'arrêter les progrès de l'ennemi, ne le voulant ıs laisser se loger aussi près d'eux, ils se défendirent à ıtrance, et les assiégeants, irrités d'une aussi vive résis-nce, mirent le feu aux faubourgs, qui furent consumés.

Don Garcie avait déployé le premier l'étendard de la ıerre, lorsqu'il apprit que l'empereur s'avançait en per-nne vers les bords de l'Ebre, suivi de tous les grands de n royaume. Le roi de Pampelune leva le siége de Jaca, et ırtit à grandes journées, avec la rapidité qui lui était natu-lle. Il fut couvrir et défendre les frontières de son royaume faire tête à l'armée de Don Alphonse Raymond. L'empe-ur, fort du nombre de ses troupes, jugeait facile et plus orieux pour ses armes de vaincre et d'écraser son adver-ire sans attendre le prince d'Aragon. Il pénétra donc dans Navarre comme un déluge, par les terres de Milagro, unes, Falces et Péralta. Alphonse Raymond, pour amener on Garcie à lui livrer bataille, dévasta la Navarre. Mais le ›i savait que la conservation de ses places, par conséquent e son royaume, dépendait de celle de son armée.

Battre l'empereur, c'eût été l'irriter plus encore qu'il ne était, sans diminuer en rien la grande facilité à réparer ses ertes que lui donnaient l'étendue et la force de ses états.

Etre battu par lui, dans les conjonctures présentes, c'était perdre la couronne sans retour, et voir ce beau fleuron ajouté à celle de son puissant ennemi. Don Garcie jugea donc plus prudent de ne pas s'en remettre à l'éventualité si journalière des armes, et à faire une guerre d'expectative. Epier tous les mouvements de l'empereur, renforcer les garnisons des places menacées, les en retirer ensuite et en grossir ses rangs aussitôt l'éloignement de l'ennemi, le harceler sans cesse, s'emparer des positions les plus avantageuses, éviter les engagements généraux, multiplier les escarmouches, flanquer les Castillans et les fatiguer avec ses agiles montagnards, voilà le plan qu'adopta prudemment Don Garcie. Il préserva ainsi toutes ses places fortes; pas une ne lui fut enlevée. L'empereur reconnut l'impossibilité de contraindre le roi à une affaire décisive. Epuisé par ce genre de guerre, qui lui coûtait du monde sans lui acquérir de gloire, il imagina qu'en frappant au cœur le royaume, il en viendrait à ses fins. Changeant de marche, il fut présenter le siége devant Pampelune.

Cette manœuvre inquiéta peu Don Garcie; Pampelune était bien défendue, bien approvisionnée, et les habitants dévoués. Le Navarrais ne désirait qu'éloigner son ennemi de l'Ebre. Pour mieux cacher son plan de campagne à l'empereur, il feignit un grand désappointement de voir sa capitale assiégée, manœuvra long-temps sur les flancs du Castillan, puis avec son exacte connaissance des lieux et l'audace de ses vieilles bandes, se glissa entre le front de l'empereur et les murs de Pampelune dont il couvrit ses derrières. Il vint ainsi asseoir son camp en face de l'ennemi. Le Castillan crut tenir l'armée navarraise et pouvoir la forcer au combat. Don Garcie, fidèle à son système, se borna aux escarmouches jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'il attendait impatiemment. C'était l'avis que Béranger avait enfin réuni toutes ses forces de Catalogne et d'Aragon, et commencé son mou-
1140 vement sur la Navarre. Le comte était suivi de la noblésse de deux provinces qui avaient à cœur de donner à leur nouveau souverain des preuves de leur valeur et de leur fidélité.

Béranger s'avançait sur Tudèle; ce plan était concerté avec l'empereur, qui s'était chargé d'occuper tellement Don Garcie par le siége de Pampelune, qu'il ne pourrait songer à secourir Tudèle; de sorte que cette ville serait forcée de se rendre. Le comte d'Aragon en prétendait la possession, objectant que c'était une conquête d'Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon. Don Garcie déclarait élever des prétentions tout aussi fondées à la conservation de cette place, par la raison que le Batailleur était également roi de Navarre, et que les Navarrais avaient pris, dans ses conquêtes, au moins autant de part que les Aragonais. En outre de cette parité de droits, Don Garcie se prévalait de ce que Tudèle lui était échue comme faisant partie de la dot de la princesse sa femme. Au surplus, l'adresse et la promptitude du roi déjouèrent toutes les combinaisons de l'empereur et de son beau-frère.

Don Garcie fit garder par des chefs intelligents toutes les avenues par lesquelles la nouvelle de sa manœuvre aurait pu transpirer. Il laissa également dans le camp quelques troupes pour dérober sa marche pendant les premiers jours. Elles avaient ordre de se montrer souvent et sur tous les points, d'allumer les feux la nuit comme si toute l'armée eût été présente, et de venir le rallier à époque et lieu fixés. S'en rapportant ensuite au courage et à la constance des Pampelunais pour la défense de la ville, Don Garcie, enveloppé des ténèbres de la nuit, prit, dans le plus grand silence, la direction de Tudèle, et se porta au-devant du comte d'Aragon.

Sa marche était une course; les montagnards, allégés de bagage, faisaient un chemin prodigieux. Ce plan hardi et heureusement exécuté était dicté par la prudence, bien qu'il puisse sembler hasardé. D'ailleurs la nécessité parlait. Le roi devait, à tout prix, prévenir la jonction des deux beaux-frères, dont chacune des armées était supérieure à la sienne. Il devait donc risquer un engagement avec son limitrophe, qui était le moins fort, pour l'empêcher de l'inquiéter de quelques temps.

Le déplacement d'une armée ne saurait long-temps rester

un mystère. L'empereur apprit peu de jours après le départ précipité de Don Garcie. Il pénétra ses intentions et leva le siége subitement pour courir après le roi, et le placer entre lui et le comte d'Aragon. Mais il avait affaire à des Navarrais, hommes infatigables. Il les poursuivit à marche forcée, et ne réussit qu'à harasser ses soldats, sans résultat autre ni meilleur; il ne put joindre Don Garcie. Celui-ci avait appris aux portes de Tudèle que Raymond s'approchait à grandes journées des limites du royaume, et jugea plus à propos de l'aller chercher.

Dans son impatience de rencontrer le comte au plutôt, Don Garcie franchit les frontières d'Aragon, et trouva Béranger entre les villes de Cortez et Gallus. C'était le dix avril. Au comble de ses vœux, le Navarrais rangea aussitôt son armée en bataille; le comte Raymond Béranger prit également ses dispositions. Il croyait l'empereur au moment d'arriver, et voulait avoir l'honneur de vaincre seul. Pendant que les deux rivaux s'apprêtaient à en venir aux mains, les coureurs castillans, qui s'étaient étendus fort loin, retournèrent à toute bride vers Don Alphonse Raymond, lui rapporter ce qu'ils avaient vu. L'empereur, laissant à l'infanterie l'ordre de le suivre aussi rapidement que possible, partit à la tête de sa cavalerie. Pendant ce temps la bataille commençait, fougueuse et acharnée. Après avoir échangé quelques volées de flèches en marchant l'une sur l'autre, les armées s'étaient prises corps à corps, à l'arme blanche. Egales en courage, formées ensemble sous les mêmes maîtres, elles avaient la même manière de combattre, la même résolution de ne pas plier, celle de tomber en place sous le fer de leur adversaire ou de l'étendre à leurs pieds. Vieilles cohortes du fameux Batailleur, elles déployaient de part et d'autre la même obstination valeureuse, et jetaient même quantité de sang dans les balances de la victoire, qui ne penchaient d'aucun côté. Le carnage était horrible; un effrayant silence, le silence du lion qui déchire sa proie, régnait sur cette scène de destruction. On n'entendait que le bruit des fers heurtés ou brisés, les encouragements des chefs; pas une plainte, pas un cri.

Don Garcie savait que l'empereur était à sa poursuite. Il ui était urgent de vaincre vite, sous peine de se voir écraser ›ar l'armée castillane. Il porta sur la première ligne toute a réserve, composée d'hommes d'élite et donna lui-même 'exemple du mépris de la vie et de la plus haute valeur. ›rince adoré de ses troupes, il s'exposait comme un simple ›oldat ; sòn audace redoubla celle des Navarrais. Par un derıier et définitif élan, les rangs aragonais et catalans furent ·ompus. Le comte Béranger et tous ses chefs faisaient l'incroyables et inutiles efforts pour les contenir et les rallier; ls leur criaient que l'empereur, avec toutes les forces de ›astille et Léon, était au moment d'arriver. Ces mêmes notifs ajoutaient à l'impétuosité des Montagnards. Triompher à l'instant même ou se voir bientôt vaincus, était l'unique alternative des Navarrais, et le roi ne le leur laissait pas gnorer.

Bientôt le flottement de l'armée de Béranger devint du lésordre, et se changea en déroute. Les Navarrais avaient out enfoncé, tout culbuté. Ils trouvèrent encore des résisances partielles dans quelques groupes, serrés isolément utour de leurs drapeaux pour les préserver de tomber aux ıains de l'ennemi. Mais rien ne put arrrêter les vainqueurs, ı'enflammaient encore les cris de victoire dont l'air retenısait. Don Garcie poursuivait chaudement les vaincus, de ınière à les disperser assez pour rendre impossible leur liement et leur formation par l'empereur qui approıit.

›on Garcie était revenu sur le champ de bataille, après ir rassemblé son armée. Il lui partageait le butin, lorsque, un mamelon qui dominait cette vaste plaine, parut l'emur accompagné seulement de trente cavaliers et du ›-étendard royal. La rapidité de sa marche n'avait pas is aux corps de cavalerie de le suivre. Don Alphonse arrivé à point pour devenir témoin oculaire de la te de son allié, son beau-frère, dont il condamnait la ›itation, et pour assister au partage des dépouilles fait ı vainqueurs. Don Garcie savait que l'empereur n'était oigné. Aussi il veillait à tout, interrogeait de l'œil

toutes les directions pour ne pas être surpris, et ne se pas voir arracher des mains une victoire aussi chèrement achetée. Il aperçut bientôt les trente cavaliers, et les prit d'abord pour des éclaireurs. Mais reconnaissant le pennon impérial, il s'imagina que Don Alphonse en personne, et toute son armée étaient en halte de repos derrière la hauteur, avec l'intention d'attaquer promptement les Navarrais disséminés encore sur le champ de bataille, et fatigués d'un âpre et long combat.

Sans perdre un instant le roi fit sonner de tous côtés le ralliement, reforma ses bataillons et les mit en ligne, comme prêts à commencer un nouvel engagement. La bonne discipline des troupes, la nouvelle de l'arrivée des Castillans, la vue de la bannière d'Alphonse Raymond, tout concourut à la prompte réunion de l'armée. Les soldats s'allégèrent d'une partie de leur butin; le roi de Pampelune ébranla son armée à un pas grave et lent, et reprit la route de Tudèle, prêt à se régler sur les mouvements de l'empereur. Celui-ci attendit long-temps son corps d'armée, que la longueur du chemin et une marche précipitée au départ, avaient épuisé et retardé. Par une de ces bizarreries que l'on ne saurait prévoir dans les événements de la guerre, les dépouilles des vaincus furent recueillies, non par leurs ennemis vainqueurs, mais par leurs propres alliés, par une armée qui n'avait même pas combattu. L'empereur, au lieu de se mettre à la poursuite de Don Garcie, se contenta de garnir les frontières d'Aragon, et se dirigea sur Naxera, licenciant ses troupes de distance en distance. Il fit publier ensuite dans toutes les localités de Castille et Léon, que les hommes d'armes, cavaliers et fantassins de l'empire, sans exception, eussent à se réunir à Naxera vers le milieu de mai suivant; en même temps il proclama la guerre contre la Navarre (*).

1141 La campagne heureusement terminée, Don Garcie se rendit à Pampelune, où d'unanimes acclamations accueillirent son retour. Il se préparait cependant à continuer les

(*) Sandov.—Zurit.—Blanc.—Rod. Sanc.—Luc. Tud.—Rod. Tol.—Moret.—Turq.—Chén.—Conde.—Princip. de Vian.—Chron. de Alonz.

hostilités. Dès les premiers jours de l'année il s'occupa de renforcer ses frontières riveraines de la Castille. L'empereur avait pris une attitude menaçante; néanmoins il n'entreprit rien alors de ce côté. Il fut occupé par la guerre contre Don Alphonse Henriquez comte de Portugal. Le comte, dont les armes avaient été si brillantes dans ses campagnes contre les Maures, s'était vu saluer du titre de roi le vingt-cinq juillet 1139, par son peuple. L'empereur regarda cette démonstration comme attentatoire à ses droits, dans une province qui relevait de lui. Don Henriquez, de son côté, pensa que son nouveau titre l'affranchissait de la suzeraineté des souverains de Castille, fondateurs du comté du Portugal.

De ces deux prétentions rivales et contradictoires naquit la rupture. Quelques places furent livrées au Portugais par la trahison des gouverneurs impériaux; dans ce nombre était la ville de Tuy. Cette diversion avait déterminé Don Alphonse à conclure, sinon un traité de paix, du moins une suspension d'armes avec Don Garcie, qui s'était allié à Don Henriquez. Le comte fit cependant une trêve avec l'empereur, appelé contre les Mahométans qui recommençaient leurs ravages. Don Alphonse-Raymond profita de l'interruption des hostilités entre chrétiens pour aller mettre le siége devant Aurelia, aujourd'hui Oroja. Cette place formidable le retint depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'octobre, époque de sa capitulation. Pendant ce temps, Don Garcie avait ramené toute son armée sur l'Aragon. Il entra dans ce royaume par Sanguesa, et assiégea la ville de Sos. En dépit de la force de cette place, à laquelle concouraient son assiette avantageuse, les travaux de l'art, le nombre et la qualité des troupes qu'elle renfermait, le roi la prit, y mit garnison navarraise et en nomma gouverneur Don Guillen Aznarez de Oteyza, commandant déjà Sanguesa. Don Garcie en fit de même à Filera, qu'il confia à Don Ramire Garcès, et à Pitillas où il nomma Don Ximeno Fortuñez. De là il se mit en course dans toute cette portion de l'Aragon, afin de compenser par le pillage le butin perdu par ses soldats aux champs de Cortez et Gallus.

Le prince d'Aragon avait été tellement affaibli par sa

défaite qu'il n'opposa aucune résistance. Le roi de Pampelune se retira en Navarre, et Pitillas, depuis cette époque, a constamment fait partie de ce royaume, bien qu'entourée de localités aragonaises.

L'année avait commencé menaçante pour Don Garcie; elle devint plus sombre encore, mais le courage ne faillit point au roi. Le comte de Barcelone s'était rendu auprès de son beau-frère pour réclamer son intervention. Battu l'année précédente, ravagé présentement dans ses états, trop maltraité par ses pertes pour résister seul à l'intrépide et actif Navarrais, Don Raymond sollicitait le secours de l'empereur. Avec lui, il regardait la Navarre comme conquise d'avance ; aussi les deux beaux-frères en arrêtèrent-ils le partage entre eux. Avant d'y procéder, il fut statué que Marañon et toutes les conquêtes d'Alphonse le Batailleur, depuis l'Ebre jusqu'à l'Aragon, resteraient à l'empereur. Toutes les places et terres conquises sur l'Aragon par Don Garcie, et telles qu'en avaient joui le roi Don Ramire Sanchez et son fils Don Pedro, devaient être abandonnées purement et simplement au prince Béranger. Le reste de la Navarre était destiné à former trois lots ; l'un, qui comprendrait Estella et ses dépendances, reviendrait à Don Alphonse Raymond ; les deux autres, dans lesquels serait compris Pampelune, au comte Béranger, moyennant foi et hommage à la couronne de Castille et Léon. Ainsi furent convenus entre ces princes le démembrement et la répartition d'un royaume qu'ils avaient encore à conquérir. « De cette manière, dit « l'évêque Sandoval, ils se distribuèrent le manteau du « juste. Mais comme ce partage était contraire à l'équité, il « n'eut pas lieu, et ils sortirent de leur entreprise plus mal « qu'il ne le pensaient. »

L'entrevue des deux beaux-frères avait eu lieu à Carrion, et nous devons mentionner que dans la suite du prince d'Aragon se trouvait Don Guillen Raymond, sénéchal de Catalogne, premier seigneur de Moncade et chef de l'illustre maison de ce nom, devenue plus tard souveraine de Foix et Béarn. Don Garcie prévoyait que le théâtre des opérations serait Tudèle : il y porta son armée, après avoir toutefois

mis ses frontières en état de résister aux premiers efforts de l'ennemi. Chaque jour ses rangs se grossissaient des volontaires qui accouraient sous ses drapeaux.

L'empereur, parti de Carrion avec toutes ses forces, se dirigea sur Soria. Il voulait se rapprocher des limites d'Aragon et recueillir, chemin faisant, les troupes de son beau-frère. Il se porta ensuite sur l'Ebre, qui sépare à cet endroit les terres d'Aragon de celles que possédait la Navarre, jusqu'à Moncayo. Don Alphonse passa par Calahorra, dont il fit sa pla[illegible]d'armes. Don Garcie vint asseoir son camp en face de l[illegible]rès d'Alfaro; il appuya ses derrières à cette place. Les armées restèrent assez long-temps en présence, préludant, par de fréquentes et chaudes escarmouches, à l'affaire qui se préparait décisive et terrible.

Mais la providence avait d'autres vues, et tous ces sanglants apprêts d'une scène de désolation se changèrent bientôt en proposition de paix, en préparatifs de fêtes et de réjouissances. Les évêques Don Sanche de Calahorra et Don Miguel de Tarazone, le prieur de Santa-Maria de Naxera, d'autres prélats et plusieurs seigneurs s'entremirent. Ils exposèrent l'audace toujours croissante des Musulmans, qui venaient insulter les frontières des chrétiens, pendant que ceux-ci s'entre-détruisaient. Ils disaient que l'infidèle attendait le jour où, victorieux, il pourrait venir s'établir sur leurs ruines; ils ajoutaient que l'humanité, la religion, la liberté des peuples, demandaient à grands cris l'emploi des forces et du courage de tant de vaillants hommes contre l'ennemi commun. Non-seulement l'empereur prêta volontiers l'oreille à ces raisons et les adopta, mais encore il fit demander à Don Garcie la main de Doña Blanca, infante de Navarre, pour son fils aîné l'infant de Castille, Don Sanche le Désiré. Cette proposition fut agréée, et le mariage, ses pompes, ses fêtes brillantes, ses joies, ses banquets eurent lieu sur l'emplacement destiné, d'après les prévisions humaines, à être ensanglanté par les Aragonais, Castillans, Euskariens et Navarrais. Le prince d'Aragon ne fut pas compris dans le traité de paix, quoique l'empereur lui eût demandé d'y souscrire, afin de pouvoir l'adjoindre à l'expédition

méditée contre les Maures d'Andalousie. Béranger ne voulut accorder que de courtes trèves et quelques suspensions d'armes.

Soulagé de toute crainte du côté de la Castille, Don Garcie réunit la majeure partie de ses forces disséminées dans les forts et sur les frontières, et s'avança contre le prince d'Aragon. Il s'empara promptement du Val-Donzella, dont tous les châteaux furent occupés par les Navarrais.

Cette année vit mourir la reine de Navarre, Doña Margarita nièce du comte du Perche, Rotrou, qui avait brillé sous Alphonse le Batailleur.

1142 Les hostilités continuèrent du côté de l'Aragon, et on voit dans le grand cartulaire, que Don Garcie donna, en janvier 1142, sous la date de Tudèle, les villes de Cabanillas et Fustiñana avec leurs dépendances, aux chevaliers de l'hospice de Jérusalem. Villavieja leur fut octroyée vers la même époque, par lettre patente datée de Puente-la-Reyna. Raymond Béranger, irrité de l'abandon de l'empereur et prenant à cœur de prouver qu'il pouvait se passer de lui pour continuer et soutenir la guerre, avait puissamment armé. Il se porta avec ses Aragonais et ses Catalans vers Sanguesa ; et sans s'arrêter à reprendre les places perdues au Val-Donzella, il pénétra jusqu'à Lumbier. Il pensait surprendre plus facilement cette ville, que sa position dans l'intérieur de la Navarre devait laisser sans défiance. Il songeait aussi qu'une fois qu'il en serait maître, il s'y maintiendrait facilement et que les environs tomberaient bientôt en son pouvoir.

Lumbier, assise sur une éminence, domine toute la plaine qui s'étend au loin ; elle est en outre entourée par les rivières Iraty et Sarrasaz qui confluent à peu de distance, et versent ensuite leur eaux dans l'Aragon, proche Sanguesa. Le gouverneur de la ville était Don Guillen Aznarez de Oteyza. Non loin est Aybar, que commandait le comte Don Lope. Le plan de Béranger fut bientôt deviné par ces deux seigneurs. Formés à l'école de Don Garcie, ils réunirent les populations des nombreux villages des environs, les enfermèrent dans leurs places, et attendirent le siége sans

inquiétude, sûrs que le roi ne tarderait pas à venir les appuyer. Leur attente ne fut pas trompée ; en un moment la Navarre prit les armes, et le roi, avec sa promptitude accoutumée arriva en force devant Lumbier. Le comte Raymond, à la nouvelle de l'approche de Don Garcie, avait levé le siége dans lequel il avait déployé toutes les ressources de l'art pendant les quinze jours de sa durée. Il se retira en Aragon.

L'année suivante le roi de Navarre entra en Aragon et 1143
assiégea Tarazone par réprésailles du siége de Lumbier. Malgré sa belle défense Don Garcie l'emporta, y laissa des troupes, se mit à courir toute la contrée, les bords de l'Ebre, et s'approcha tellement de Saragosse que ses coureurs arrivaient jusqu'aux portes de la ville. Maître du fleuve, Don Garcie interceptait les secours de tout genre que Saragosse recevait par eau. Il y répandit la terreur, mais ne l'assiégea pas. Au surplus, Béranger était entrepris aussi par les Mahométans ; le Navarrais fut donc libre de croiser le pays dans tous les sens, sans trouver nulle part d'antagoniste. Ces courses occupèrent tout le printemps ; Don Garcie, content de la prise de Tarragone dont il comptait se servir pour la conclusion de la paix, retourna en Navarre, chargé d'un riche butin.

Le comte Béranger était en effet très-occupé avec les Maures, lorsqu'une nouvelle affaire vint compliquer ses embarras. Les chevaliers du Temple de Jérusalem avaient eu connaissance du testament d'Alphonse le Batailleur ; et des députés, envoyés par eux, en avaient réclamé l'exécution. Cette réclamation arrivait fort mal à point pour Béranger; habile et prudent, il s'arrangea de façon à faire tourner ce contre-temps à son avantage. Il offrit et promit aux templiers des terres et revenus pour ceux d'entre eux qui viendraient se fixer dans son royaume ; il fallait pour cela la sanction du pape et du patriarche de Jérusalem ; on l'obtint. L'église du Saint-Sépulcre fut, en conséquence, fondée à Calatayud; et peu après, six châteaux et leurs revenus furent également concédés aux templiers, du consentement des grands et des prélats, sous la condition unique et spéciale que les

chevaliers défendraient les frontières d'Aragon contre les Musulmans.

1144 Don Garcie continua ses préparatifs encore cette année, et porta le siége de la guerre à la jonction des trois royaumes de Navarre, Castille et Aragon. Il ajouta aux fortifications de Péralta, et donna des fors avantageux à ses habitants, en reconnaissance de leur fidélité et leurs loyaux services lors de la première entrée de l'empereur; il fut ensuite assiéger Erga. Le comte de Barcelone, désireux d'obtenir une suspension d'armes, s'était adressé à Don Alphonse Raymond. Ce prince avait fait des démarches en faveur de son beau-frère. Mais Don Garcie s'était montré peu disposé à la paix.

Béranger venait de perdre son frère, le comte de Provence Béranger Raymond, récemment tué par un arbalétrier Génois dans le port de Melgueil, où il s'était embarqué pour s'aller venger de Gênes à main armée. Le comte de Provence avait laissé un fils, qui devait lui succéder, et dont la tutelle était confiée à son oncle le prince d'Aragon, dont il portait le nom de Raymond Béranger. Le comte de Barcelone devait se rendre en Provence, y diriger la guerre contre les seigneurs de Baux, pour assurer l'héritage paternel à son neveu. Il l'amena même peu après à sa cour, selon Don Vaissette, lorsque sa mère Béatrix comtesse de Melgueil, se remaria avec Bernard Petit seigneur d'Alais. Don Alphonse Raymond, irrité du refus de Don Garcie, arma contre lui, résolu à conquérir la paix.

Tous les dangers qu'il avait précédemment courus dans sa royauté, auxquels il avait échappé d'une manière inespérée, se retracèrent au Navarrais, menaçants et immédiats. Veuf depuis trois ans, il demanda la main d'une fille naturelle de l'empereur, qui la lui accorda. La principale condition fut une trève avec l'Aragon; elle fut conclue. Cette fille de la jeunesse de l'empereur, nommée Doña Urraca, avait pour mère Doña Gontrada ou Gontrande Perez, issue de Don Pedro Diaz et Doña Maria Ordoñez, de l'illustre famille des comtes de Carrion. Le mariage se célébra avec magnifi-

cence le vingt-quatre juin. Toute la noblesse de Castille, Asturies et Léon, le comte de Toulouse Alphonse Jourdain, cousin de l'empereur, y accoururent. Don Garcie avait aussi réuni tous les ricombres et chevaliers de Navarre, Alava, Biscaye, Guipuzcoa, vicomté de Soule et provinces cis-pyrénéennes. Il fit son entrée solennelle à Léon à la tête de ce brillant cortége.

Le chroniqueur d'Alphonse donne sur cette cérémonie et la splendeur des fêtes qui l'accompagnèrent, de grands détails, dont plusieurs sont assez curieux, et prouvent l'antiquité de certains jeux et certaines coutumes qu'on retrouve encore de nos jours dans ces contrées. Après Don Garcie l'infante Doña Sancha sœur de l'empereur, accompagnant l'infante Doña Urraca, entra par la porte de Toro, escortée d'évêques, de comtes, de princes, d'amis de la première noblesse d'Espagne, et suivie d'une foule de personnes de tous les états. Sur la partie la plus élevée d'un vaste amphithéâtre étaient placés Don Alphonse VII, et le roi Don Garcie Ramirez; au-dessous d'eux se classaient les seigneurs, la noblesse et le clergé, par hiérarchie. Des joûtes, des tournois furent célébrés; il y eut aussi des courses de taureaux, dont quelques-uns étaient attaqués par des chiens courageux, et les autres attendus et renversés par la lance ou l'épieu de quelques hommes exercés à ce genre de divertissement. D'autres jeux, propres à l'époque, eurent lieu aussi. Mais il est assez remarquable de trouver les courses de taureaux, aujourd'hui encore le spectacle favori des Espagnols, en usage déjà et en vogue il y a sept cents ans.

Les présents de l'empereur à son gendre furent royaux. C'étaient des vases d'or et d'argent, de riches joyaux, de superbes pierreries, des chevaux et des mulets de somme richement équipés. L'infante Doña Sancha suivit son époux, avec un splendide cortége, jusqu'à Pampelune. Là les fêtes recommencèrent, éblouissantes et joyeuses. Elles durèrent plusieurs jours, et Don Garcie congédia les seigneurs léonais et castillans, comblés de présents. Il les fit accompagner

jusqu'aux confins de son royaume, par une brillante escorte de nobles et chevaliers navarrais (*).

Il est une réflexion, qui se présente ici naturellement, à laquelle il n'est pas inutile de répondre. Nos mœurs actuelles s'effarouchent à l'idée de seigneurs, grands d'un royaume, princes ou princesses, rois mêmes qui épousent les enfants naturels des souverains. De nos jours il n'y a plus aucune distinction, aucune différence entre cette dénomination et celle de *bâtards*. Tous se trouvent enveloppés dans le sens général de l'illégitimité, et dans la défaveur jetée sur ceux que leur naissance relègue dans cette catégorie. Alors il n'en était pas de même; la distance était grande entre les *bâtards* et les *enfants naturels*. Un roi avait la faculté de prendre une ou plusieurs femmes, auxquelles il se liait par certaines cérémonies et engagements, indépendamment de celle qu'il épousait et montrait à tous les yeux avec la couronne en tête et le titre de reine. Les enfants provenant de ces unions morganatiques, étaient dits : *naturels*. Les *bâtards* étaient ce qu'ils sont aujourd'hui, le fruit d'un commerce passager, et que n'autorisait aucune convention entre leurs auteurs. Les bâtards étaient exclus du droit de succession, tandis que les enfants naturels y en avaient de reconnus; moins étendus peut-être que ceux des descendants légitimes qu'ils ne faisaient que suppléer, mais cependant réels et respectés. Ils étaient toujours copartageants avec les enfants légitimes. A défaut de ceux-ci, ils devenaient incommutables héritiers. Les exemples en sont fréquents. Cet usage existait encore à la cour de France à une époque bien plus rapprochée de nous. Cette cérémonie était intitulée *Mariage de la main gauche*, et nos rois en faisaient une certaine consommation. C'était licite alors, et la seule réflexion que l'on puisse faire à ce sujet, c'est que le temps a beau épurer les coutumes, les mœurs dans son creuset; la tolérance viendra toujours s'asseoir à côté du pouvoir.

(*) Zurit.— Rod. Tol.— Luc. Tud.—Chron. de Alonz.— Sandov.— Moret. — Abarc.— Ferrer.— Ann. Tol.— Turq.

L'empereur, dont les regards tournés vers les Mahométans les voyaient se déchirer et s'affaiblir dans des guerres de rivalité et d'extermination, désirait ardemment profiter de leurs divisions. Il avait employé l'année précédente à maintenir la paix entre son beau-frère et Don Garcie, à préparer une prolongation de trêve entre eux. Son projet était de joindre les forces des deux rois aux siennes, afin de frapper à coups plus sûrs et plus décisifs la domination chancelante des Musulmans. 1146

Le brillant et court empire des Al-Moravides était sapé dans toutes ses bases. En Afrique un homme né dans une classe obscure, mais ardent, mais ambitieux, cherchait à élever un trône nouveau sur les débris de celui de Jusef-Taxfin, déjà ébranlé par la révolution. Le feu qui devait achever de le dévorer s'était allumé au fond du désert, dans les populations féroces et guerrières, voisines de l'Atlas. Le puissant mobile de la religion fut mis en jeu pour les armer et les entraîner. Muhamad, proclamé Méhédi ou docteur de la loi, puis ensuite iman ou prince des fidèles, par des hommes que ses prédications fanatisaient, avait institué un gouvernement dont il s'était réservé la direction. La vaillante et remuante tribu des Berbères l'avait reconnu, et lui avait fait serment de fidélité à toute épreuve. Sous le titre d'Al-Méhédi, Muhamad leva une armée de dix mille hommes, choisis parmi la foule de ses disciples; il leur donna un étendard blanc, en signe de la pureté de leur foi. Al-Méhédi avait inspiré à ses sectateurs une haine profonde contre les Al-Moravides, dont il prétendait que la religion s'était corrompue. Ces puritains du coran, tirés des tribus de Tinmal, d'Herga, Hiuteta, Gidenyna et Hescura, toutes intolérantes et farouches, furent combattre et vaincre les troupes et le pouvoir d'Ali-Taxfin. Du titre de leur chef, ces agents aveuglés du prosélytisme avaient tiré la dénomination d'*Al-Mohades*.

Leurs victoires avaient obligé Ali, roi de Maroc, à rappeler d'Espagne son frère Témin, qui y jouissait d'une grande et juste réputation de valeur et d'habileté. Le départ de ce général et de ses troupes avait considérablement

affaibli les Al-Moravides de la Péninsule, contre lesquels s'étaient ligués les Arabes - Maures. Alî ne pouvait faire passer aucun secours à la défense de sa couronne menacée en Espagne; il en mécontentait en outre les scheiks et les populations musulmanes, par les impôts excessifs dont il les frappait.

Muhamad Al-Méhédi était mort, et son successeur avait été le fougueux et toujours vainqueur Abd-El-Mumen, qui poursuivit avec ardeur l'œuvre commencée par Muhamad. Le pouvoir de plus en plus déclinant des Al-Moravides, allait s'éclipser devant la fortune et les progrès des Al-Mohades. Alî le reconnaissait avec douleur, et ne trouva d'autre moyen pour retarder sa chute, que de retirer d'Espagne le prince Taxfin son fils, pour l'associer à l'empire sous le titre de son successeur. Ce prince, après avoir emporté d'assaut les villes insurgées d'Alarcon et Cuenca, et passé au fil de l'épée tous leurs habitants indistinctement, obéit aux instances et aux ordres réitérés de son père; il passa en Afrique avec l'élite de ses troupes africaines, et quatre mille cavaliers muzarabes, dont il avait composé sa garde.

A son départ l'Andalousie éclata; toutes les autres provinces de la domination arabe-maure se joignirent secrètement à elle, et cherchèrent le meilleur expédient pour se délivrer de la cruauté, de la rapacité, et du joug de fer des Al-Moravides. Les uns proposèrent de les expulser par les armes et sans retour; d'autres insistaient pour qu'ils fussent tous massacrés; quelques-uns penchaient vers une alliance, moyennant vassalité, avec l'empereur Don Alphonse Raymond. Les deux premières opinions, l'exil et la mort, furent généralement adoptées. Les doctrines du Méhédi avaient pénétré jusques dans l'Algarve, et faisaient de nombreux prosélytes. Ahmed - Ben - Hussein - Ben - Coraï s'était établi leur iman. Plusieurs autres chefs de la secte s'étaient élevés aussi; tel que Muhamad-Ben-Omar un des plus riches habitants de Silves dans l'Algarve; le fils du vazir d'Evora, Abu-Muhamad; Al-Cabela dans Séville, et beaucoup d'autres. Ils s'accordèrent sur le but et les opérations, et attaquèrent les Al-Moravides en Espagne, comme ils l'étaient en Afrique.

Les villes de la Péninsule se soulevaient l'une après l'autre ; Al-Moravides aujourd'hui, demain Al-Mohades, un autre jour Arabes-Maures. C'étaient partout des incendies, des ravages, des pillages continuels, des siéges, des combats furieux ; et toujours et partout des torrents de sang. Mais aucune unité de plan ni d'intention ne dirigeait les Andalous ni leurs adhérents. En vain avaient-ils vu précipiter le dernier des Omeyas ; en vain ils regardaient tomber les Al-Moravides ; chacun des hommes d'audace, d'influence et d'ambition qui se trouvait dans leurs rangs, visait au pouvoir. Tous voulaient à leur tour s'essayer sur un trône à terre, et qui ne pouvait rester debout. L'Espagne musulmane était divisée en deux grandes factions ; les Andalous et les Africains. Chacune de ces factions avait une foule de subdivisions, toutes armées, toutes se disputant et se voulant arracher mutuellement les sanglants lambeaux qu'aucune ne pouvait conserver. Les Al-Mohades seuls, cachant avec soin leur soif d'invasion et de domination exclusive, marchaient d'un pas ferme vers un but déterminé, sans en dévier ; le prétexte avoué de ces apôtres armés du coran était la réforme des abus glissés dans la croyance et les cérémonies de leurs coreligionnaires.

A la tête des Arabes-Maures était Muhamad, issu du sang royal. Il enleva d'assaut Mestella, dont tous les habitants furent massacrés, ainsi qu'à Lérida, Murcie, Valence, Tortose et beaucoup d'autres endroits. L'Al-Mohade Aben-Gania assiégeait Cordoue pendant qu'un autre parti d'Al-Mohades s'emparait de Séville et Malaga, et que les troupes auxiliaires de l'empereur pressaient Andujar et Baëza. Toutes les leçons de l'expérience étaient donc perdues pour les Mahométans. Les jalousies secrètes et les inimitiés déclarées avaient prévalu partout, dans toutes les classes, et les haines étaient implacables. Elles ne pouvaient s'éteindre que dans le sang. Jamais conjonctures plus favorables ne s'étaient présentées aux chrétiens pour travailler efficacement au renversement de leurs ennemis. Aussi l'empereur se décida-t-il à se rendre en Navarre auprès de son gendre, pour conclure entre lui et son orgueilleux et inflexible compétiteur, un

traité qui rendit leurs forces disponibles pour cette guerre de saine politique et de religion. Don Garcie tenait alors ses états à Estella, d'après le grand cartulaire. Il se transporta avec la reine Doña Urraca à Tudejen, où l'empereur avait désiré que fût l'entrevue. Don Alphonse était accompagné de Doña Béranguela, de l'infant Don Sanche, et d'une suite nombreuse de seigneurs et de prélats. Cette entrevue dura plusieurs jours, qui se passèrent en courses et fêtes de tout genre. L'empereur démontra ensuite à Don Garcie la nécessité de la paix à conclure avec le roi d'Aragon, dans les intérêts de la chrétienté, et lui parla chaudement de l'urgence d'attaquer conjointement l'Andalousie. Le roi de Navarre adopta ce projet avec ardeur, objectant seulement qu'il ne pouvait s'exposer à abandonner ses états sans la certitude que le comte Raymond ne profiterait pas de son absence pour les attaquer. L'empereur se détermina alors à s'aboucher avec le comte son beau-frère, pensant que sa présence et ses discours produiraient plus facilement ce que ses lettres et ses ambassades n'avaient pu obtenir. Il partit donc de Tudejen avec Don Garcie, et se rendit à San-Esteban de Gormaz, où il manda Raymond Béranger.

L'Espagne chrétienne gémissait de ces dissensions intestines qui la livraient à ses ennemis, appauvrie et sans défense, au lieu de profiter de leurs divisions pour s'en affranchir. Le prince d'Aragon comte de Barcelone se rendit à l'invitation de l'empereur, et se refusa à la paix. Il ne voulait abandonner aucune de ses prétentions sur ce qu'il disait lui revenir comme ancienne appartenance des rois d'Aragon ses prédécesseurs. Don Garcie, à son tour, ne voulait se désister de rien de ce que lui avait donné son bon droit, et conservé sa bonne épée. Tout ce que put obtenir Don Alphonse fut une trêve qui devait durer autant que la guerre contre les Musulmans. L'empereur fit alors part à ses alliés du plan qu'il avait formé de s'emparer d'Almérie, port de la rive d'Andalousie, refuge et réceptacle des pirates mahométans qui, de là, se répandaient sur les côtes chrétiennes, et y jetaient la terreur et la désolation. Ce projet fut pleinement approuvé par le comte Raymond, dont les rivages de

Catalogne étaient fréquemment pillés et ravagés par ces hardis corsaires. Le prince d'Aragon s'engagea donc à se trouver devant Almérie, avec sa flotte, au premier août suivant. Guillaume VI de Montpellier, les républiques de Gênes et de Pise, auxquels l'empereur avait député dans ce but Don Arnaldo évêque d'Astorga, promirent leur concours et leurs vaisseaux pour la même époque, à des conditions arrêtées.

La fin de l'année et le commencement de l'autre furent 1147
employés par Don Garcie à réunir les forces de son royaume, des provinces d'Alava, Guipuzcoa, Biscaye, sa noblesse et ses alliés habituels. Il les convoqua au nom de la guerre sainte, de la foi, de la religion. C'était un Al-Gibedh chrétien. La Catalogne, l'Aragon, les royaumes de Galice, Léon, Castille, Asturies, tout retentit des mêmes appels à la croisade, et la chrétienté fut bientôt toute entière en armes. Pendant ces préparatifs guerriers, le roi de Navarre n'en veillait pas moins à préparer l'ordre et la tranquillité intérieure de ses états, pour le temps de son absence. Il donna la seigneurie d'Irazqueta à sa sœur Doña Elvire, ainsi appelée du nom de sa mère Doña Elvire fille du Cid. Il partit ensuite d'Estella pour Tudèle; il se rapprochait ainsi de la Nouvelle-Castille, où il devait rejoindre ses troupes qui avaient pris les devans. Il se mit à leur tête à Tolède, rendez-vous général. Le plan de campagne y fut concerté avec l'empereur, et cette immense armée fut mise en mouvement.

Calatrava, dont la proximité gênait Tolède, fut prise. Les souverains s'acheminèrent vers l'Andalousie, du côté d'Andujar, l'antique Illiturghy, dont ils s'emparèrent en passant, et traversèrent la Sierra Morena, les Montes Marianas d'autrefois. Baños et Cazlona se rendirent, et l'on marcha sur l'opulente et jadis si florissante Cordoue : Aben-Gania la commandait. Ancien allié de l'empereur, à l'assistance duquel il devait la possession de cette ville et sa victoire sur Zafadola fait prisonnier par les auxiliaires castillans, qui le tuèrent en s'en disputant la possession, Aben-Gania voyant toute cette puissance s'avancer vers Cordoue

vint offrir sa ville à foi et hommage à Don Alphonse Raymond. L'empereur, calculant qu'il s'affaiblirait en laissant dans une ville aussi grande, et qui deviendrait infailliblement le but constant des attaques des Maures, la garnison qu'elle exigeait, préféra en continuer le commandement à Aben-Gania, sous serment de fidélité. Les princes entrèrent cependant dans cette ville, et ne parcoururent pas sans émotion les rues, les places, les édifices somptueux de cette ancienne capitale des Oméyas, terreur des chrétiens pendant tant de siècles; ville d'où étaient sortis les Abderahman et les Al-Manzor. Et celui qui la gouvernait actuellement, Aben-Gania était le vainqueur de Fraga, l'unique vainqueur d'Alphonse le Batailleur, l'irréconciliable ennemi de la chrétienté; aujourd'hui le vassal, le tributaire de la puissance chrétienne. Les rôles et les temps avaient changé.

L'armée arriva vers le mois de mai devant la place de Baëza qui, bien approvisionnée, munie d'une forte garnison, opposa une chaleureuse résistance. Cette place importante des Al-Moravides présenta de grandes difficultés. Les Musulmans en rendirent le siége dangereux et plus long, en envoyant sans cesse des troupes qui inquiétaient les assiégeants. Mais comme elles étaient toujours repoussées sans pouvoir jeter aucun secours dans Baëza, la ville, après avoir essuyé des assauts répétés, fut obligée de se rendre vers le milieu de juin. Don Alphonse y laissa le comte Almarico, ou Manrique de Lara, et partit pour Almérie. Il arriva devant cette ville avec le roi de Navarre, le premier août, après avoir traversé, sans presque d'opposition, les possessions mahométanes. Au même temps la flotte combinée manœuvrait pour resserrer la place par mer.

Almérie, entourée de fortifications, renforcée par un bon château, avait en outre une grande population, augmentée encore par les nombreuses bandes de pirates qui infestaient la Méditerranée et l'Océan. Gens d'exécution, familiers des combats de terre et de mer; gens intrépides, et d'autant plus déterminés à se défendre à toute outrance, qu'ils savaient n'avoir aucun quartier à espérer. Un autre mobile non moins puissant les excitait à résister avec acharnement.

C'était la conservation des dépouilles de tant de nations, amassées depuis longues années, et dont Almérie était l'entrepôt général.

La répartition des quartiers chrétiens se fit par population; les troupes des diverses provinces furent classées séparément. L'assiette du camp fut inquiétée par les Maures, dont les fréquentes sorties troublaient l'établissement des logements. Une partie de l'armée était obligée de rester toujours sous les armes. Cependant les chrétiens vinrent à bout de camper, de former leurs retranchements, les tranchées, et divers travaux du siége qui commença aussitôt. Les travailleurs, sans cesse interrompus, avaient besoin d'être fortement couverts. La multitude d'hommes renfermés dans Almérie faisait que leurs sorties occasionnaient, non des escarmouches, mais de véritables combats. Ils étaient fréquents et devenaient toujours sanglants par l'opiniâtreté et le courage mutuels.

Les ouvrages, néanmoins, avaient été poussés vivement; déjà ils arrivaient aux fossés, que les chrétiens franchirent. A l'abri de solides manteaux établis contre les murailles, ils commencèrent à les battre avec ardeur. Les assiégés faisaient pleuvoir sur ces couvertures, ou tortues, des quartiers de pierre et de rochers. Mais elles résistèrent. A la fin, la constance et les efforts des chrétiens triomphèrent de la solidité des murs, qui cédèrent dans quelques parties, et aussitôt l'assaut fut ordonné.

Les brèches étaient étroites, les assiégés nombreux et couverts, l'intrépidité égale : les assaillants furent repoussés. La nuit les assiégés réparaient à la hâte les dégâts du jour, et le lendemain voyaient crouler de nouveau leurs travaux, et les brèches s'élargir. Enfin le dix-sept octobre, l'armée chrétienne tout entière s'approcha des fossés; l'assaut devait être général. L'émulation était grande parmi ces corps formés de tant de diverses provinces; chacun avait sa bannière à signaler, sa réputation à soutenir. Une ceinture d'hommes déterminés et d'armes brillantes entourait, par terre, la ville d'Almérie; tandis qu'un menaçant cordon de bâtiments de guerre ceignait, par mer, cette

populeuse cité. Le signal partit, et, comme le lion du cirque, s'élancèrent à grands cris les premiers rangs chrétiens. En un instant les brèches sont garnies de fer et de soldats, au point qu'elles semblent mouvantes. Assaillants, défenseurs, tout se mêle, tout se touche, combat et tombe, sans avoir remué de sa place. La foule des Maures s'oppose à la foule des chrétiens, et les brèches sont presque bouchées par des monceaux de cadavres. Le reste de l'armée est enfin lancé au soutien de ses frères.

L'intrépidité musulmane reçoit cette nouvelle nuée d'ennemis sans pâlir. A la fin, les remparts sont emportés et le combat, toujours soutenu, toujours terrible et acharné, recule pied à pied et parcourt toutes les rues d'Almérie. Rien n'échappa au fer ni à la furie des chrétiens. Cent mille individus furent passés au fil de l'épée, et la riche Almérie, autel fumant du sang d'une horrible hécatombe, resta debout et déserte. Ses trésors passèrent aux mains du vainqueur; ils étaient immenses. Alphonse, fidèle à ses engagements, les divisa en cinq lots répartis entre le roi Garcie, le comte Raymond, Guillaume de Montpellier, les Pisans et les Génois. Pour lui, il lui suffisait d'avoir immolé cent mille infidèles, et de posséder une grande ville (*).

Pendant que les armes chrétiennes frappaient à larges coups la puissance mahométane en Andalousie et dans les états de Grenade, Don Henriquez de Portugal travaillait aussi à étendre sa domination. Déjà plusieurs places des environs de Lisbonne étaient tombées devant ses entreprises; Henriquez assiégeait la capitale de l'ancienne Lusitanie avec plus de courage et de constance que de réussite. Il est même probable que le manque de forces l'aurait obligé à abandonner Lisbonne, si un secours inopiné ne lui était survenu. Une centaine de voiles, cinglant du nord et portant des chevaliers croisés qui se rendaient en Palestine, vinrent mouiller près de là. Henriquez vit dans cet événement un coup de la providence; il s'aboucha avec le chef de la

(*) Chron. Var. ant. — Ann. Tol. — Chron. Alonz. — Moret. — Rod. Tol.

croïsade, lui dit que combattre le croissant en Portugal ou en Asie c'était également satisfaire à ses vœux; que d'ailleurs la ville renfermait de grandes richesses, et qu'il en aurait sa part. Adjurés au nom de la foi, les croisés, dont la piété ne consistait peut-être qu'à guerroyer et s'enrichir, débarquèrent et se joignirent aux Portugais. Le siége fut plus activement poussé; au bout de cinq mois, le vingt-cinq octobre, à la suite d'un rude combat, Lisbonne fut enlevée. L'espérance du roi n'avait pas été vaine; elle fut dépassée encore par la quantité des richesses trouvées dans la ville, et qui le mirent en état de récompenser magnifiquement les alliés du hasard.

Le roi d'Aragon, pendant le siége d'Almérie, avait formé le projet de s'emparer de Tortose, mouillage important pour lui et voisin de la Catalogne. Il obtint le concours des Pisans et des Génois pour cette expédition, effectuée au retour des côtes de Grenade. La ville prise fut divisée, d'après les conventions, en trois parties dont le roi s'en réserva une, et abandonna les deux autres à ses auxiliaires. Parmi ceux-ci, outre les vaisseaux de Pise et Gênes, étaient Guillaume VI de Montpellier, ses fils, la fière Ermengarde vicomtesse de Narbonne, qui marchait à la tête des troupes de sa vicomté, et Béranger abbé de la Grasse, oncle d'Ermengarde.

Cordoue était retombée au pouvoir des infidèles; Aben-Gania l'avait abandonnée. Ce traître, effrayé des rapides conquêtes de l'empereur, atterré, comme tous ses coreligionnaires, par la prise d'Almérie, forma le projet de délivrer l'islamisme de son plus redoutable ennemi. Il résolut de l'assassiner. Tributaire et allié d'Alphonse Raymond, Aben-Gania lui fit dire que s'il voulait se rendre secrètement et avec une faible escorte du côté de Jaen, il lui remettrait cette place importante de l'Andalousie. L'empereur fut détourné d'y aller; il envoya à sa place Don Manrique de Lara et quelques autres seigneurs. Aussitôt qu'Aben-Gania les eut en son pouvoir, il les fit jeter en prison, eux et leur suite. Le peuple de Jaen, qui ignorait le dessein et la perfidie du gouverneur, se souleva contre lui par crainte de la colère et de la vengeance de l'empereur. Pendant l'émeute

les prisonniers furent rendus à la liberté, soit par les insurgés, soit en se sauvant eux-mêmes. Le perfide Aben-Gania fut poignardé.

1148 Le commencement de l'année suivante n'amena aucune hostilité entre la Navarre et l'Aragon; la trêve de San-Estevan n'était pas expirée. Don Garcie s'était rendu à Burgos auprès de l'empereur; il y fut choisi comme juge dans le duel des seigneurs Don Gonzalo Antolinez, et Don Martin Martinez. Ce choix était un hommage rendu à la droiture et l'impartialité du roi, en même temps qu'à sa parfaite connaissance des armes et des lois de la chevalerie. Telle était au surplus alors, telle a été long-temps encore depuis, la manière de vider les querelles entre nobles et guerriers. Ainsi se blanchissait-on d'une inculpation fausse; ainsi l'esprit chevaleresque et galant de l'époque faisait prendre la lance pour soutenir et défendre l'opprimé, le faible, l'innocence et la beauté; généreux sentiment qui mettait le bras et la vie de l'homme fort et valeureux à la disposition de l'impuissance ou du malheur qui le requérait. C'était encore les armes à la main que se plaidaient les différents. La lame d'une épée était le code d'alors; la perte du sang entraînait celle du procès.

L'impératrice Doña Bérangère mourut le trois février de cette année, emportant des regrets universels; elle fut enterrée à Saint-Jean de Compostelle. Vers le mois de mars Don Alphonse Raymond convoqua les états à Léon; avec leur consentement il partagea l'empire entre ses deux fils, qu'il fit proclamer rois. L'aîné, Don Sanche, eut la Castille, les montagnes de Burgos, la Biscaye et Tolède. Don Ferdinand fut roi de Léon, avec la Galice et les Asturies (*).

A l'expiration de la trêve Don Garcie, piqué de se voir prévenu dans le siége de Tortose qu'il avait aussi projeté, s'en vengea au vif regret de la chrétienté, et entra en Aragon. Il s'empara de Los Fayos située aux environs de Tarrazone, et de Tauste place plus forte et plus populeuse;

(*) Zurit.— Marian. — Rod. Tol.— Rod. Sanc.— Abarc.— Ferrer.— Luc. Tud — Chron. de Alonz.— Turq.— Vaisset.— Chén.— Conde.

il y mit garnison sous le commandement de Don Ximeno de Aybar et parcourut, dit Zurita, les deux rives de l'Ebre. Vers la fin de l'année Don Garcie gratifia les habitants de Montereal du For d'Estella, ainsi qu'on le trouve en original dans le grand cartulaire. Le nom primitif et euskarien de Montereal est Ela; le second lui fut donné au sujet de la position élevée du château, et des fortifications qui y furent ajoutées.

Le comte Raymond continuait la guerre contre les Musulmans, avec le même bonheur; il leur prit Fraga et Lérida. Les Al-Mohades, auxquels quatre ou cinq années de guerre et de propagande avaient suffi pour renverser, avec Maroc, l'empire des Al-Moravides, les détruire et s'affermir sur leurs débris, songèrent alors à faire disparaître de la surface de l'Espagne le reste de leurs rivaux. Ils débarquèrent nombreux, aguerris, fanatisés, ne comprenant le prosélytisme qu'une torche d'une main et le glaive de l'autre. Les côtes d'Andalousie les avaient reçus, la terreur fit reconnaître Abd-El-Mumen comme souverain. Célèbres par leurs fréquentes et rapides victoires, redoutés pour leur courage farouche, couverts du sang des Al-Moravides d'Afrique, les Al-Mohades venaient dans la Péninsule chercher d'autres Al-Moravides et encore du sang. Déjà de Séville à Grenade, à Jaen, à Cordoue, le patronage du roi de Maroc avait été accepté. Les Arabes-Maures tremblaient devant la nouvelle puissance à laquelle ils se soumettaient, bien qu'ils connussent sa soif ardente de domination; le joug écrasant et barbare des Al-Moravides leur était devenu insupportable. Ils espéraient quelque adoucissement dans un changement de maître, ou du moins l'expulsion, l'anéantissement de leurs tyrans. 1149

Le christianisme était un crime irrémissible aux yeux des Al-Mohades. Aussi tous les chrétiens habitant les quatre villes que nous venons de nommer, furent-ils égorgés. Ceux des places de moindre importance et des campagnes, eurent en partie le même sort; le reste fut mis aux fers et envoyé esclave sur la terre inclémente d'Afrique. Les royaumes de Murcie et Valence réussirent néanmoins à se

soustraire encore à la domination de ces cruels ennemis;
1150 Abd-El-Mumen envoya alors de nouveaux renforts en Espagne. Don Alphonse Raymond craignit de voir les Al-Mohades élever un nouvel empire dans le midi de la Péninsule. Il comprit toute l'ambition d'Abd-El-Mumen et la puissance dont les infidèles pouvaient s'entourer, appuyés qu'ils étaient de toutes les ressources de l'Afrique,

L'empereur fit de grands préparatifs et, convaincu de la nécessité indispensable du concours des princes chrétiens, il arriva à Zamora avec les rois ses fils. Don Garcie et le prince d'Aragon y furent convoqués et s'y rendirent. Une trève fut alors conclue entre ces deux souverains, qui retournèrent dans leurs états pour se préparer à suivre l'empereur dans sa guerre contre les Mahométans. Les alliés cis - pyrénéens, parmi lesquels Pierre de Béarn, accoururent joindre leurs armes à celles de leurs frères d'Espagne.

L'armée chrétienne fut réunie dans les environs de Tolède, d'où elle fut dirigée directement sur Cordoue. Trente mille Al-Mohades, suivis d'un grand nombre d'Arabes-Maures d'Andalousie, se portèrent au-devant des chrétiens vers les approches de cette ville ; ils marchaient en bataille, prêts à l'attaque. L'empereur les attendit en bon ordre; les armées se heurtèrent avec une égale furie. L'armée combinée, malgré ses phalanges aguerries, éprouva d'abord quelque désordre par suite de l'impétuosité des Musulmans. Elle se rétablit néanmoins bientôt; le combat devint alors plus disputé, et les Al-Mohades s'étonnèrent à leur tour de la résistance qu'ils rencontraient ; leurs coups devenaient moins pressés. Les chrétiens s'en aperçurent, redoublèrent d'efforts, s'étendirent sur les ailes, portèrent leurs attaques, vives et intrépides, sur tous les points, et firent plier les Africains. L'arrière-garde s'enfuit à Cordoue; le reste de l'armée la suivit bientôt. Tous s'enfermèrent dans la ville, que l'empereur fit aussitôt investir. Mais les difficultés du siége, la presqu'impossibilité de conserver, en cas de réussite, une conquête aussi éloignée et placée aussi immédiatement sous les coups des Al-Mohades, fit

renoncer Don Alphonse à son projet. Il se dirigea sur Jaen qu'il saccagea, et s'approcha ensuite de Séville, qu'il voulait assiéger. Il comptait sur Louis le Jeune de France, qui devait l'aider dans cette difficile entreprise. Une flotte française devait remonter le Guadalquivir, bloquer et attaquer Séville par eau ; mais elle ne parut pas, et Don Alphonse termina là sa campagne.

Peu de mois après son retour, le roi de Navarre se rendit d'Estella à Pampelune avec la famille royale. Comme il courait à cheval, l'animal s'abattit à la hauteur de Lorca, à une lieue d'Estella, et le roi, allant heurter de tête contre un arbre, se rompit les vertèbres du cou. Il mourut le vingt et un novembre, regretté, pleuré de toute la Navarre et toute sa domination.

Prince d'une haute valeur, d'une grande prudence, d'une justice parfaite, d'une piété sincère, Don Garcie Sanchez régna et fit la guerre pendant seize ans. Sa mort fut particulièrement sentie chez les montagnards Basques, dont il avait éprouvé la valeur et la fidélité, qu'il estimait et affectionnait, et desquels il s'honorait et se glorifiait, ainsi qu'il le constate lui-même dans plusieurs lettres et chartes conservées. Il fut inhumé à Sainte-Marie de Pampelune, en laquelle il avait une grande dévotion. De son premier mariage avec la reine Marguerite, nièce du comte Rotrou du Perche, Don Garcie avait eu Don Sanche qui lui succéda, et les infantes Doña Blanca mariée à Don Sanche le Désiré roi de Castille, et Doña Margarita qui épousa depuis Roger roi de Sicile. De son second mariage avec Doña Urraca sœur de l'empereur, il eut l'infante Doña Sancha, mariée plus tard à Gaston VII vicomte de Béarn. Devenue veuve sans lignée, elle épousa en secondes noces Pierre comte de Molina.

Don Sanche septième du nom succéda à son père, et obtint les surnoms de *Vaillant* et de *Sage*, ainsi que le dit l'écrivain anonyme du roi Don Théobalde ou Thibault. Don Rodrigue archevêque de Tolède, qui avait connu ce prince, dit également que Don Sanche était prudent, magnanime et valeureux. Les historiens lui ont consacré le titre de Sage.

Don Sanche trouva les finances de l'état délabrées, et s'occupa de les réparer. Les guerres continuelles et lointaines dans lesquelles avait été engagé son père, avaient causé ce dérangement. Pour surcroît d'embarras, la trève avec l'Aragonais était au moment d'expirer, et la reprise des hostilités imminente. La nouvelle de la mort de Don Garcie avait réveillé avec plus d'intensité que jamais, chez le roi d'Aragon, le désir d'une nouvelle rupture. La jeunesse du roi et son peu d'expérience lui semblaient un encouragement à la guerre.

1151 Il y eut à Tudejen, au mois de février 1151, une entrevue de l'empereur et de Don Béranger. Quelques auteurs prétendent que l'ancienne ligue de ces deux princes fut renouvelée avec la condition du partage de la Navarre entre eux. Mais cette opinion tombe devant les événements qui suivirent de près la rencontre des deux beaux-frères.

Le comte de Barcelonne célébra alors son mariage avec Doña Pétronille héritière d'Aragon et fille de Don Ramire, le moine couronné; l'infante était entrée dans sa quinzième année. Ce fut encore à cette époque que Raymond Béranger rétablit le diocèse de Tortose. L'empereur tenait aussi à conclure au plus tôt le mariage, depuis long-temps arrêté, entre son fils aîné l'infant Don Sanche roi de Castille, et l'infante Doña Blanca de Navarre. Les noces furent célébrées le quatre de février, avec beaucoup de pompe et de magnificence, à Naxera. Doña Urraca, reine douairière et sœur de Don Alphonse Raymond, retourna avec lui en Castille, et son frère lui donna le gouvernement des Asturies.

1152 Après dix-huit mois de suspension d'armes Don Alphonse retourna en Andalousie. Il ravagea les environs de Guadix, Ubeda et Baëza, et fut asseoir le siége devant Jaen. Pendant qu'il y était occupé, un corps nombreux d'Al-Mohades s'approcha pour ravitailler la place. Le roi Don Sanche de Castille s'avança à sa rencontre, et après un vif combat, le défit entièrement. Malgré cet avantage des assiégeants Jaen se défendit avec tant d'opiniâtreté que l'empereur dut renoncer à s'en emparer. Il retourna à Tolède, laissant sur les fron-

tières un cordon de bonnes et vieilles troupes commandées par ses meilleurs généraux.

Don Raymond d'Aragon avait porté la guerre du côté de Tudèle, et cette ville était menacée. Sanche le Sage, outre Don Rodrigue de Azagra qui en était gouverneur, y envoya 1153
encore son frère l'infant Don Gonzalez. Une forteresse voisine de cette place, et de peu d'importance, fut prise, reprise, et à la fin rasée, sans que le cartulaire de Don Théobalde, qui fixe ce fait au mois de février, dise par qui fut détruite cette tour, nommée d'après lui, de Calchetes. Les places frontières de la Navarre se maintinrent et résistèrent. Don Sanche le Sage conserva de plus celle de Tauste, et les autres que son père avait prises antérieurement sur l'Aragon.

Don Béranger Raymond se rendit à Soria pour assister au double mariage de son beau-frère l'empereur Don Alphonse Raymond, avec la princesse Richilde fille d'Agnès d'Autriche et de Ladislas second roi de Pologne, et celui de Don Sanche de Pampelune avec Doña Sancha, fille de l'empereur. Ainsi un double lien resserra le nœud qui unissait déjà les deux familles, puisque Don Sanche de Castille avait épousé Blanche de Navarre, sœur de Don Sanche le Sage.

Le jeune roi navarrais n'avait pas encore été armé chevalier ; il reçut ce grade de la main de son beau-père, qui mit toute la solennité et l'éclat possible à cette noble cérémonie. Le comte Raymond profita de cette circonstance, qui le faisait oncle de Sanche de Navarre, pour conclure une trève avec lui. Il reprit aussitôt la guerre contre les Musulmans; elle fut heureuse. Il leur enleva plusieurs places qu'ils occupaient encore en Catalogne ; entre autres Mirabet, qui fut emportée d'assaut. Le comte fit présent de cette ville aux Templiers et secourut, contre les Al-Mohades, Ben-Lope roi de Murcie et Valence. Ce prince s'était reconnu vassal du comte Raymond. Les armes de l'empereur n'obtinrent pas le même succès. Il fut obligé d'abandonner Andujar, devant laquelle il avait perdu plusieurs officiers de mérite et de renom.

1154 Après la mort du célèbre Suger abbé de Saint-Denis, qui s'était si courageusement opposé à la croisade et au divorce de Louis VII de France, le roi réussit en cour de Rome, et répudia la reine Doña Eléonore, à laquelle il restitua sa dot, composée de la Guienne et du Poitou. Il fit demander à Don Alphonse Raymond la main de sa fille Doña Constance, qu'il obtint.

1155 Les Musulmans étaient plus divisés que jamais; une guerre intestine et cruelle les affaiblissait aux dépens les uns des autres. L'empereur résolut d'en profiter. Il traversa la Manche à la tête d'une nombreuse armée, et la terreur lui ouvrit les portes de plusieurs villes. Franchissant ensuite la Sierra-Morena, il fondit sur l'Andalousie. Andujar, cette ville si forte, fière d'avoir résisté à des armées entières, et l'année précédente à l'empereur lui-même, capitula cette fois. Pertroche, Santa-Eufemia, tombèrent aussi devant le Castillan. Pendant le cours de ses victoires il apprit que sa fille Doña Constance et Louis le Jeune, son gendre, faisaient un pèlerinage à Compostelle. Don Alphonse fit complimenter les royaux époux et leur envoya dire qu'aussitôt la campagne terminée, il les attendrait à Tolède. Les illustres pèlerins arrivèrent dans cette ville, dès qu'ils furent informés du retour de l'empereur. La réception fut splendide, et les rois de Navarre, Castille et Léon, accompagnèrent les augustes voyageurs jusqu'aux limites de leurs états.

Le onze novembre 1155, Doña Blanca reine de Castille donna le jour à un fils qui reçut le nom d'Alphonse, et devint un des plus grands rois d'Espagne. Cette princesse de Navarre ne survécut à ses couches que peu de mois, et sa mort porta le deuil dans la famille impériale.

1156 L'année suivante, le comte Raymond arrêta les fiançailles de son fils Don Alphonse avec Doña Sancha, enfant au berceau, issue du mariage de l'empereur avec Richilde de Pologne. A cette occasion le prince d'Aragon, qui n'avait encore pu renoncer à ses prétentions sur la Navarre ni à une ligue avec l'empereur pour se la soumettre, réussit à conclure une alliance avec ce prince. Les deux beaux-frères convinrent d'unir leurs armes contre Sanche le Sage, au

mépris de tous les liens de famille qui les unissaient à lui.

La trève expirée, la guerre se ralluma; Don Raymond commença par la vallée de Roncal et s'en empara en partie. 1137
Il gagna à son service un certain ricombre, Don Garcia Almoravid qui, trahissant son pays, se fit vassal de l'Aragonais, et lui devint d'une grande utilité. Béranger avait promis à ce transfuge, Roncevaux, Urroz et Ovanas, après la conquête projetée de la Navarre. Il obtint quelque succès; son alliance offensive avec l'empereur lui valut d'importants secours de troupes. Don Alphonse cependant ne vint pas en personne; apparemment par pudeur.

Le prince d'Aragon pénétra dans la Navarre avec les forces réunies des deux royaumes, et Don Sanche le Sage suivit les mêmes errements que son père en pareil cas; une guerre d'observation.

Trompé par le défaut de résistance sur lequel il n'avait pas compté, l'Aragonais s'engagea dans le pays, assiégeant des places, en investissant d'autres, pillant, ravageant ce que les Navarrais lui laissaient de blé et de fruits à détruire. Gonflé d'orgueil, regardant déjà comme conquis en entier le royaume qu'il convoitait, s'imaginant que la jeunesse de Don Sanche causait sa timidité, et qu'il n'osait se présenter à son épée, Don Raymond s'avança jusqu'à Artagona, à cinq lieues de Pampelune. La place n'était pas en défense; elle succomba.

Ce fut alors le tour de Don Sanche. Il voyait l'armée combinée de ses ennemis s'affaiblir tous les jours par les travaux de la guerre, les marches continuelles, le monde perdu dans les siéges et combats partiels, les garnisons qu'il leur avait fallu laisser partout. Avec ses vieilles cohortes aguerries, fraîches, et brûlant de venger l'affront national, Don Sanche parut tout-à-coup comme un météore, et fondit avec tant d'impétuosité sur Artagona qu'il l'enleva sans coup férir. La garnison en fut massacrée ou prisonnière. De là, il marcha sans relâche sur les autres places prises par l'Aragonais; elles se rendirent ou furent reconquises encore plus promptement qu'elles n'avaient été

croyaient grandir leur crédit de tout ce que leurs souverains perdraient en pouvoir. Pendant les débats des deux rois, les infidèles, fiers des avantages déjà obtenus, demandèrent au roi de Maroc des renforts pour achever la conquête de toute l'Espagne, que leur faisaient rêver la reprise de quelques villes et quelques courses heureuses. Abd-El-Mumen promit des armées.

En présence d'un ennemi puissant, audacieux, intrépide, emporté par le fanatisme, princes chrétiens et courtisans s'endormirent dans le souvenir de la victoire passée, confiants, ou plutôt insouciants de l'avenir, séparant leurs puissances jalouses, s'agitant dans d'étroites intrigues au lieu de s'unir en faisceau. Comme si la cause à soutenir n'avait pas été commune à tous; comme si l'épée musulmane n'était pas sans cesse brandie sur la foi et la liberté de la chrétienté tout entière; comme si enfin chacun des rois avait été assez fort pour arrêter seul le torrent qui grossissait et grondait autour de la digue qu'il allait rompre.

Abd-El-Mumen avait promis des secours prompts et considérables; il l'avait fait avec tant d'ostentation et d'une manière si positive que les Templiers, auxquels était confiée la défense de Calatrava, désespérant de pouvoir conserver cette ville au roi de Castille, la lui remirent et s'en retirèrent. Don Sanche de Castille fit alors publier qu'il donnerait Calatrava et ses dépendances, moyennant foi et hommage, à tout gentilhomme qui se chargerait de la préserver des infidèles. Malgré l'appât d'une aussi brillante récompense, personne ne brigua l'honneur d'occuper ce poste dangereux. On savait partout que le plan des Al-Mohades était de se porter, avec toutes leurs troupes, sur la Guadiana; d'enlever Calatrava, d'en faire leur place d'armes en la fortifiant en conséquence, et d'opposer à l'ennemi d'un côté la rivière, tandis que de l'autre ils resserreraient Tolède, en se renforçant sur les bords du Tage. De cette manière se serait trouvé coupé le chemin de l'Andalousie, et seraient naturellement tombées les places de cette contrée occupée par les chrétiens.

Alors était dans le monastère de Santa-Maria de Filero,

n moine issu d'une noble famille, vaillant chevalier avant 'avoir embrassé sa nouvelle profession. Le souvenir de on premier état réveilla en lui une ardeur qui semble peu ompatible avec sa robe. Il se présenta au père Raymond bbé de Fitero. Avec l'ascendant que donnent une idée forement conçue, une chaleureuse diction et la confiance en la ureté de ses intentions, Diego Vélazquez, c'est le nom du noine, exposa son plan à son supérieur, et l'entraîna, au iom de Dieu et de la religion, dans la sainte et hasardeuse ntreprise qu'il méditait. Connus de Don Sanche de Castille, e religieux et l'abbé furent se présenter au roi, alors dans la ille d'Almazan avec Sanche le Sage, au sujet d'une ligue ontre les Musulmans. Le Castillan leur accorda leur denande et ces deux hommes, sans autre force que celle de eur parole, sans autre ressource que leur profession et leur onfiance dans la providence, dont ils se sentaient les instrunents, se mirent à l'œuvre. Ils prêchèrent une croisade. La éhémence de leurs prédications, les avantages spirituels et es indulgences promises aux croisés, leur attirèrent une oule qui monta bientôt, selon Moret et plusieurs autres uteurs, entre autres Rodrigue de Tolède, à vingt mille iommes.

Ils s'en furent occuper Calatrava que la terreur avait lépeuplée, et fondèrent un ordre religieux et militaire qui orta le nom de chevaliers de Calatrava. Ils puisèrent dans 'ordre de Citeaux les pratiques et les règles religieuses, et es accommodèrent à leur institution guerrière. Ces chevaiers, intrépides comme les Templiers, surent si bien conenir les Al-Mohades que les deux frères, Sanche le Désiré et Ferdinand de Léon, purent tourner leurs armes l'un contre l'autre. Heureusement un arrangement et une bonne convention de paix furent les seuls résultats de tant d'apprêts menaçants.

Sanche de Navarre avait voulu profiter de cette dissension fraternelle pour s'emparer de la Rioja, sur laquelle il élevait toujours des prétentions. Son armée fut vaincue par celle du comte Ponce de Minerve, envoyé contre lui par Sanche le Désiré.

Rassuré à l'égard de son frère, le roi de Castille, audacieux et bouillant comme la jeunesse, doué d'un courage héréditaire, dirigea contre les Al-Mohades l'armée destinée en principe à combattre Don Ferdinand de Léon.

Cid-Jusef, fils d'Abd-El-Mumen, avait amené d'Afrique les troupes promises par son père. Il s'avançait, renforcé des Al-Mohades d'Espagne, lorsqu'il rencontra l'armée castillane aux environs de Séville. L'action fut des plus chaudes; mais les Musulmans ayant perdu leurs meilleurs scheiks, leurs officiers les plus distingués, furent complétement défaits. Daleguen et Aben-Gamar restèrent sur le champ de bataille. Les chrétiens, chargés de dépouilles, rentrèrent chez eux. Cette victoire est la seule qui marque le passage de Don Sanche le Désiré sur le trône et dans la vie. Il mourut le trente et un août, et fut inhumé auprès de son père. Don Sanche III, dit le Désiré, laissait un fils de trois ans, Don Alphonse, qu'il avait eu de Doña Sancha, morte
1159 peu après ses couches, et sœur du roi de Navarre. De grands troubles suivirent cet événement en Castille. Le roi de Léon finit par obtenir la tutelle nominale de son neveu, dont la personne resta néanmoins entre les mains de la remuante et intrigante famille de Lara. Leurs menées avaient réussi à soustraire le royal enfant à Don Guttiere Fernandez de Castro, aux soins duquel le roi Don Sanche l'avait confié en mourant.

Le comte Raymond, voyant les infidèles contenus par les Chevaliers de Calatrava, reprit toutes ses prétentions sur la Navarre, attaqua et prit Burueta, un des forts conquis sur lui par Don Garcie Ramirez, et s'avança vers la frontière. Don Sanche le Sage, qui aurait préféré la guerre contre le croissant, fut obligé de l'accepter où elle lui était présentée. Plein du souvenir des victoires remportées par son père sur l'implacable comte dans les lieux mêmes où il comptait le rencontrer, Sanche marcha rapidement au-devant de lui. Les armées en présence étaient prêtes à en venir aux mains, lorsque les grands et seigneurs des deux royaumes entamèrent d'actives négociations. Le résultat couronna leur bon

vouloir, leur patriotisme; les deux rivaux se virent et la paix fut conclue et signée.

L'inquiet Raymond, qui possédait de grands domaines en France, en profita pour aller contracter une étroite alliance avec Henry II roi d'Angleterre, devenu duc de Guienne par son mariage avec Eléonore, femme répudiée de Louis le Jeune. Une union fut même arrêtée entre Richard second fils d'Henry, et Bérangère fille de Raymond; le duché de Guienne devait être donné en dot à Richard. C'est ainsi que se préparaient l'influence et le pouvoir que devait exercer un jour, sur les destinées de la France, le royaume d'Aragon.

Les divisions de Castille et la paix faite avec Béranger déterminèrent de nouveau le roi de Navarre à entreprendre le recouvrement de la Rioja. Don Sanche excusait le choix qu'il faisait de ce moment, par la conduite antérieure des rois de Castille Alphonse VI et VII; ces rois avaient jugé convenable de profiter, l'un du trouble causé en Navarre par l'assassinat de Don Sanche de Peñalen, et l'autre de ceux apportés par la mort imprévue d'Alphonse le Batailleur, pour envahir les provinces à leur convenance, et séparer la 1160
Navarre de l'Aragon. Dès le printemps suivant, Don Sanche entra dans la Rioja, et s'empara de Logroño. Il fortifia cette ville et y mit garnison, afin de s'assurer par là un passage sur l'Ebre. Il se porta ensuite sur Ocon, qu'il prit ainsi qu'Ausejo, Entreña et d'autres places. Après avoir parcouru toute la Rioja, Don Sanche entra en Bureba, et prit Corezo; Briviesca, ancienne ville des Autrigons, tomba aussi en son pouvoir.

Don Sanche, qui avait amené dans cette expédition quelques chevaliers du Temple, employa presque toute l'année à soumettre ces populations, fortifier les places, et les munir de troupes. Il retourna dans ses états à l'entrée de l'hiver. 1161
Don Sanche le Sage dirigea, au printemps, ses efforts contre les Al-Mohades qui tentaient l'approche de ses frontières, et les contint par quelques combats heureux. Pendant ce temps, Henriquez roi de Portugal leur faisait une guerre impitoyable, et leur enlevait Béja. Les infidèles

avaient fait des irruptions dans la Castille, où ils avaient mieux réussi. Abd-El-Mumen était passé en Espagne avec de nombreuses tribus africaines, et s'était avancé avec quinze mille chevaux vers le point le plus exposé. C'était Badajos que menaçait Henriquez. L'Al-Mohade vainquit le Portugais dans une sanglante bataille, délivra Badajos, et reprit Beira. Il retourna ensuite à Maroc, d'où il fit publier l'Al-Gibedh dans ses états et toutes les terres musulmanes.

1162 Le comte Raymond Béranger appelé, ainsi que plusieurs autres princes, par l'empereur Frédéric avec lequel il s'était récemment lié, se rendit à Turin. Le but de cette réunion était la déposition du pape Alexandre III. Le comte, tombé malade en chemin, fut forcé de s'arrêter près de Turin, à Saint-Dalmace. Il y mourut le quinze d'août; d'autres, parmi lesquels Zurita, disent le six du même mois. Son corps, rapporté en Espagne, fut inhumé au monastère de Répul, sépulture de ses devanciers. Dès que la reine d'Aragon Doña Pétronilla eut appris cette nouvelle, elle voulut renouer la paix avec Don Alphonse le Sage. Le traité fut
1163 conclu pour treize ans. L'année suivante, la reine régente convoqua les états pour le quatorze juin à Barcelone, et quoique son fils Don Alphonse n'eût pas encore douze ans, elle l'investit du comté de Barcelone et du royaume d'Aragon, conformément aux dernières volontés de Raymond Béranger.

Par suite des mêmes dispositions son second fils Don Pedro reçut le comté de Cerdagne et toutes les possessions de son père en France. En cas de décès sans enfants, ces apanages devaient passer sur la tête de Don Sanche, le troisième fils. La reine douairière se réserva, avec la tutelle de son fils aîné, le gouvernement d'Aragon. La Catalogne et les autres principautés furent confiées aux soins du comte Raymond de Provence. Henry II d'Angleterre fut désigné comme tuteur des enfants de Raymond Béranger.

Zurita raconte qu'un individu, qui avait quelques traits de ressemblance avec Don Alphonse le Batailleur, prétendit se faire passer pour ce roi, à l'aide de circonstances assez particulières. Il disait avoir été se joindre aux croisés d'Asie

après la bataille de Fraga. Comme tous les imposteurs, il trouva des gens crédules. La reine - mère, en ayant été informée, fit arrêter le prétendu roi à Saragosse. Il fut pendu.

Don Sanche le Sage, assuré de la paix avec l'Aragon, sans inquiétude de la part de la Castille, trop occupée de ses propres dissensions pour songer à faire la guerre ailleurs, ouvrit une campagne contre les Musulmans. Il porta ses coups jusque dans le royaume de Murcie, sur la demande d'Aben-Lope roi de Murcie et Valence. Ce valeureux Al-Moravide, ne pouvant obtenir de secours d'aucun des états chrétiens, et ne voulant pas accepter le joug des Al-Mohades, désespéré en outre d'avoir perdu Grenade, s'adressa à Don Sanche de Navarre, promettant de se reconnaître son vassal, comme il avait été fidèlement celui du prince d'Aragon jusqu'à la mort de ce seigneur. Aben-Lope, qui avait attiré sur lui toute la colère des Al-Mohades, se voyait menacé par une armée, que le cartulaire de Théobalde porte à cent mille hommes d'infanterie et soixante mille chevaux. Don Sanche le Sage suivi de ses ricombres, des princes et comtes cis-pyrénéens, s'avança, à la tête de ses montagnards, au secours du roi de Murcie pour combattre l'ennemi commun. Déjà les Al - Mohades s'étaient ressaisis d'Almérie, Guadix, Andujar, Baëza, ainsi que de Santa-Eufémia, Muntoro et autres places d'Andalousie ; Grenade aussi était en leur pouvoir, et le cartulaire dit que Don Sanche la reprit. Luis del Marmol parle également de cette campagne et la signale, sans entrer en plus de détail, comme favorable aux armes navarraises. Il est fait mention aussi d'une grande bataille, dans laquelle furent répandus des flots de sang. Elle porte le nom d'Al-Gelab, qui signifie en Arabe *Journée des Clameurs*.

Le prince Abu-Saïd s'avançait sur Murcie ; son projet était de s'en emparer et de terminer ainsi une guerre interminable autrement, à cause de l'opiniâtreté et des ressources d'Aben-Lope. Celui-ci choisit treize mille de ses plus intrépides guerriers, les joignit aux Navarrais et, non loin de sa capitale, vint offrir la bataille. Au moment de se charger

et tant que dura la mêlée, c'est-à-dire jusqu'à la nuit, on n'entendait au loin que des hurlements de rage, des cris de désespoir ou de détresse poussés par les deux armées. Les efforts étaient égaux de part et d'autre; la résistance pareille. C'étaient deux murailles d'hommes qui se heurtaient, sans pouvoir se renverser. Les brèches que le fer y faisait étaient aussitôt fermées, pour se rouvrir et se refermer encore. Il n'y eut jamais d'exemple d'un acharnement aussi féroce. Jamais non plus les vainqueurs ne restèrent aussi peu nombreux pour se compter après la victoire. Telle fut la journée d'Al-Gelab.

Le roi de Murcie et Valence, fidèle vassal du roi de Navarre dont il obtenait toujours des secours, se maintenait encore sur son trône chancelant et sans cesse ébranlé par de violentes secousses. Don Pedro Ruiz de Azagra seigneur d'Estella, envoyé par Sanche le Sage à Aben-Lope, l'aida par de nombreuses levées de chrétiens destinées à le soutenir, comme aussi à couvrir la seigneurie d'Albarracin, confinant aux états du roi musulman, et qui lui avait été récemment donnée. Abd-El-Mumen, exactement informé par ses agents de tout ce qui se passait en Espagne, avait fait de nouveau publier la guerre sainte. Tunis, tout l'Orient, le midi, le littoral de l'océan fournirent des soldats au fougueux Al-Mohade. Ils accouraient des extrémités de l'Afrique, et se réunirent aux environs de Salé, dit l'historien arabe d'Abd-El-Mumen, au nombre exhorbitant de cent mille fantassins et trois cent mille chevaux. Un tiers de cette formidable armée était composé de vieilles troupes formées à la guerre, tant contre les Al-Moravides et les chrétiens de la Péninsule, que contre les farouches tribus du désert. La mort surprit Abd-El-Mumen tandis qu'il se repaissait avec orgueil de l'imposant spectacle de tant d'hommes réunis pour servir ses vues, et que son insatiable ambition rêvait la destruction des chrétiens et l'établissement de
1164 son pouvoir sur toute la riche Espagne. Son fils Cid-Jusef-Aben-Jacüb, à cette nouvelle, quitta la guerre et la Péninsule, courut à Salé, où son premier soin fut de licencier le peuple armé convoqué par son père.

Il doit sembler extraordinaire que les Musulmans ne rofitassent pas des discordes soulevées à cette époque ıtre les princes chrétiens. Mais quelles que fussent ces ivisions et leurs motifs, elles n'avaient pas amené les rois ı conflit à s'armer les uns contre les autres. La Navarre ; l'Aragon étaient en paix ; les frontières de tous les états taient gardées par des troupes, et présentaient un état de éfense respectable ; les puissances étaient prêtes à oublier urs désaccords, pour joindre leurs ressources contre la remière menace d'invasion ou d'hostilité. En outre, les lusulmans étaient détournés de toute entreprise par leurs uerres civiles. Il y eut donc stagnation. Pendant ce temps ırgit un nouvel ordre de chevalerie qui, par les services u'il rendit et le respect mérité dont il fut entouré plus tard, ənd son origine plus piquante.

A cette époque où les épées ne rentraient jamais entiè-əment au fourreau, la licence accompagnait et suivait la ıerre. La jeunesse rapportait des camps et du contact avec s Arabes-Maures, des habitudes, des goûts souvent peu en armonie avec la stricte justice et les lois. Un grand nombre e jeunes nobles Castillans, Léonais et Galiciens, que leurs ccès avaient compromis, s'étaient soustraits à la rigueur es lois, dont ils avaient trop audacieusement offensé l'aus-ərité. Organisés en corps, ils avaient pour chef Don Pedro 'ernandez. Cette jeune noblesse, retirée dans les monta-nes, seul asile qui pût la mettre à couvert, transformée en ande régulière de brigands, ajoutait de nouveaux méfaits ux anciennes culpabilités, répandait la terreur, et n'avait lus, pour toute perspective, que les derniers supplices omme terme de son aventureuse carrière. Don Pedro, ieilli dans ce dangereux et précaire métier, était arrivé à âge des sérieuses réflexions. Cette vie de crimes et d'anxiété 'allait plus à ses cheveux blancs ; il s'avouait en outre que ıi et les siens avaient trop outragé la justice et la société our pouvoir faire croire à un repentir sincère, et espérer n généreux pardon. Profitant de l'influence que son titre de hef, son âge, ses anciens exploits, lui donnaient sur ses əmpagnons, Don Pedro Fernandez leur fit part de ses

alarmes et du dénouement infaillible auquel, tôt ou tard, les conduirait leur périlleuse et coupable profession. Les nobles brigands furent frappés du tableau esquissé à larges traits et avec toute la sévère nudité de la vérité ; ils consentirent à se réunir en congrégation, et à admettre la règle de Saint-Augustin, adoucie et adaptée à l'institution militaire. Quand ce nouvel ordre eut été ainsi établi et que les déprédations et toutes les pratiques antérieurement suivies par la bande réprouvée eurent été remplacées par une conduite plus régulière, Don Fernandez donna au roi de Léon avis de la fondation de cet ordre nouveau. Le roi lui accorda, non-seulement son assentiment, mais encore des terres pour l'entretenir, et Saint-Jacques pour patron.

Cependant Don Ferdinand de Léon relevait toutes ses places démantelées, repeuplait celles qui étaient désertes, envoyait des secours aux Musulmans les plus faibles pour combattre les plus forts, nourrissait, ainsi que les autres rois chrétiens, la guerre civile chez les Maures, et finit par demander en mariage et obtenir Doña Urraca fille d'Alphonse de Portugal. Ayant ensuite réprimé une sédition à Salamanque et reconstruit quelques forts sur ses frontières limi-
1165 trophes de la Lusitanie, Don Ferdinand II projeta de porter la guerre chez les infidèles. Il voulut d'abord se tranquilliser du côté de la Navarre et se rendit à Pampelune, avec une suite brillante et nombreuse de sa noblesse et de prélats. Don Ferdinand fit un traité de paix avec son beau-frère Don Sanche le Sage, qui déjà annonçait autant de valeur que d'ardeur et de prudence. L'alliance fut conclue contre Abu-Jusef de Maroc. Pour corroborer davantage encore la liaison qui se formait, Don Ferdinand reconnut à sa sœur Doña Sancha reine de Navarre, tout ce que son titre d'infante de Léon lui accordait dans cette province. Cette donation porte qu'il réunit sur la tête de Doña Sancha, avec droit de transmission, tout ce dont les diverses infantes avaient joui jusqu'alors, nominativement dans Tolède, toute Alensierra, l'Estramadoure, Léon, le Viezzo, la Galice, les Asturies, villes, châteaux, monastères et *tous lieux et toutes choses soumises à ses droits*. Don Sanche le Sage donna à

a ville de la Guardia le For que son fils Don Sanche accorda lepuis à la vallée de Burunda. Une clause de ce For porte que les maisons y sont exemptes de donner entrée aux bourreaux ni officiers de justice; et que si ceux-ci voulaient eur faire quelque affront, ou entrer par force, les habitants ıvaient droit et pouvoir de les tuer. Comme paiement de cette autorisation et rachat de tout châtiment, chaque maison avait à payer un sou à la Pentecôte.

Don Ferdinand II entra en campagne contre les Musul- 1166
mans, et leur prit Ciudad Rodrigo, Albuquerque, Elvas et Abantarra. De retour de cette expédition, il fut obligé de marcher contre le turbulent Lara de Castille, et défit le
comte Manrique entre Huete et Garcinaro, après un vif com- 1167
bat dans lequel le comte fut tué. L'année suivante, le roi le Portugal enleva aux infidèles Evora, Badajos et plusieurs autres places importantes. A cette époque Don Rodrigue Ximenez, depuis archevêque de Tolède, le consciencieux et savant historien de l'Espagne, faisait ses études dans la célèbre académie de Paris.

Le jeune roi d'Aragon qui, à seize ans, venait de se rendre 1168-1169
maître de la Provence, la laissa sous le gouvernement de son frère puîné Don Pedro, qu'il en nomma comte et qui prit, à partir de ce moment, le nom de son père Raymond Béranger. De retour dans ses états d'Espagne, l'Aragonais voulut, à l'instar des autres princes chrétiens, s'agrandir aux dépens des Musulmans. Il commença aussitôt contre eux une guerre vive et animée, leur enleva Fovara, Peñarubia, Maella, Montroy, et les places qui gênaient les frontières de Catalogne et d'Aragon. Il se rendit maître de Caspe, qui fut confiée à la valeur des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, comme Abaniz à ceux du Temple et de Calatrava. La bannière aragonaise vint flotter jusqu'à Cantavieja et des garnisons furent laissées partout. Pendant ce temps Don Alphonse Henriquez de Portugal avait fait irruption sur les terres de Don Ferdinand son gendre, et lui avait enlevé les provinces de Limia et Turon, dans lesquelles il plaça des troupes. L'année d'après il vint investir Badajos, que les Maures tenaient à foi et hommage pour le roi de Léon. Il

s'en empara avant l'arrivée de ce prince. Don Ferdinand se décida à assiéger le Portugais dans Badajos même. Henriquez, voyant les Castillans aux portes de la ville, monta à cheval, et malgré ses quatre-vingts années voulut se frayer un passage l'épée à la main. Comme il sortait de la ville au galop, son cheval lui fracassa la jambe contre la porte; il resta prisonnier et ses troupes furent battues.

1170 Les Musulmans des montagnes de Prades en Catalogne, s'étaient soulevés contre le roi d'Aragon. Ce prince, après en avoir massacré un grand nombre, les réduisit par les armes à rentrer dans l'obéissance et le devoir. Don Alphonse de Castille, âgé alors de quinze ans, admirait tellement l'Aragonais qui, lui-même, n'en comptait que dix-huit, qu'il lui offrit et conclut avec lui une alliance offensive et défensive.

1171 Alphonse II d'Aragon méditait depuis quelque temps la conquête de Teruel, ville au confluent de l'Alhambra et du Guadalaviar. Ajouter cette belle et riche contrée à son royaume, et s'ouvrir un chemin facile vers celui de Valence, tel était son double but. Mais il se trouvait entravé par la proximité d'Albarracin, et plus encore par l'extension de puissance que prenait dans cette seigneurie Don Pedro Luis de Azagra, vassal de Sanche de Navarre. Après s'être emparé de Teruel, qu'il peupla de chrétiens et que les
1172 dissensions des Maures ne leur avaient pas permis de secourir, Alphonse II entra dans le royaume de Valence et Murcie, pénétra jusqu'à Xativa, qu'il prit, et mit tout à feu et à sang. Se retournant ensuite contre le seigneur d'Albarracin, il se jeta sur ses terres et les dévasta.

La puissance croissante de Don Pedro Ruiz portait ombrage à Alphonse d'Aragon, qui avait des vues sur le royaume de Valence. Mais le seigneur navarrais défendit sa province avec tant d'intrépidité et de talent, qu'il arrêta l'armée des Catalans et des Aragonais du roi.

Don Sanche le Sage, informé par son feudataire des événements qui ensanglantaient le midi de l'Espagne, en fut profondément irrité. L'ambition inconsidérée du jeune Alphonse II, en assaillant Aben-Lope et Don Pedro, renver-

it toutes les combinaisons du Navarrais, si heureuses
ıur la chrétienté. Le roi d'Aragon secondait, sans s'en être
ndu compte, les vues et les intérêts des Al-Mohades, en
rasant leur puissant et redoutable ennemi. Don Sanche au
ntraire soutenait celui-ci contre les Al-Mohades, les empê-
ıait ainsi de porter ailleurs des forces qui leur étaient
ıcessaires dans cette portion de l'Espagne orientale, la
ule qui résistât encore au torrent envahisseur. Les entre-
·ises de l'Aragonais contre les deux feudataires de la
avarre étaient, de plus, une déclaration formelle de guerre
Don Sanche et entraînaient un résultat doublement malheu-
ıux : l'extinction de la guerre civile chez les infidèles, et
mportation de cette même guerre civile parmi les chré-
ıns. Le roi de Navarre jugea qu'il rappellerait Don Alphonse
ıns ses états en entrant lui-même en Aragon, avec une
·mée. Il y pénétra, ruina, pilla tout, et assuma sur lui seul
ı poids d'une querelle dont il avait à cœur de débarrasser
ıs confédérés. Ce plan lui réussit complétement. Don
lphonse, abandonnant ses conquêtes passagères, revint
ı toute hâte où il était sérieusement menacé, entra dans la
avarre et exerça de cruelles représailles sur les environs
e Tudèle. Don Sanche ne voulait pas être en reste; il
ésola les alentours de Trasmoz en Aragon, et manœuvra de
ıanière à éviter l'armée d'Alphonse. Celui-ci assiégea et
rit le château d'Arguedas ainsi que la ville, et se mit en
ıarche pour retourner dans son royaume, après s'être
ssuré, par une garnison suffisante, l'occupation de sa con-
uête.

Dans cet intervalle Don Sanche enleva la ville et le
hâteau de Trasmoz, et se retira dans ses états. Cette guerre
ı trouvant balancée dans ses résultats, Alphonse II chercha
s'appuyer d'un auxiliaire. Il eut une entrevue avec le
ıune Don Alphonse de Castille. Les deux rois s'unirent contre
ı Navarre et Don Pedro de Azagra. Comme gage de leur foi
ıutuelle le Castillan remit le château de Berdejo à Don
lphonse II qui, de son côté, lui livra celui d'Ariza. Ces
changes étaient en usage alors ; c'étaient des espèces d'ota-
es, des garanties réciproques. Les deux rois n'obtinrent

aucun succès en Navarre ; les places de Don Sanche étaient strictement gardées et les fortifications en état de résister. Dès le mois de février, le roi de Navarre se trouvait à Péralta, avec les chevaliers Hospitaliers de Jérusalem, pour couvrir ses frontières sur ce point. Il leur délivra des lettres patentes de royale protection, pour eux et tous ceux de leur ordre qui se trouvaient dans son royaume. Il frappa une amende de mille pièces d'or contre quiconque blesserait un d'entre eux, ou chercherait à détruire ou endommager leur demeure.

Irrité des hostilités commises contre lui, Don Sanche entra au printemps en Aragon, attaqua Cajuelas, la prit après un long siége et y logea des troupes. Cependant Don Alphonse d'Aragon s'emparait de Milagro, qui fut démolie, tandis qu'un des officiers du roi de Castille surprenait la ville d'Ariza, donnée en otage par son maître à l'Aragonais. Soit qu'Alphonse fût étranger ou non à ce manque de foi, il en résulta un dissident entre les alliés; au point que le roi d'Aragon rompit le mariage convenu par son père entre lui et Doña Sancha sœur du roi de Léon, et tante de celui de Castille. Le roi de Léon profita de la guerre que se faisaient Don Alphonse d'Aragon et Don Sanche, pour opérer une pointe sur la Rioja, que le Navarrais ne pouvait secourir. Il assiégea Grañon, forteresse située à une lieue de Santo-Domingo de la Calzada, et la réduisit par famine. Don
1176 Alphonse II, voulant rompre entièrement son union projetée avec l'infante de Castille, fit demander, par ambassadeur, à Emanuel empereur de Constantinople, la main de sa fille la princesse Eudoxie. Le légat du pape remontra au jeune et bouillant prince l'inconvenance d'une démarche aussi imprudente que précipitée. Les négociations furent rompues. L'Aragonais ayant fait sa paix avec les rois de Castille et de Léon, reprit ses premiers engagements et épousa Doña Sancha (*).

Le Castillan et l'Aragonais reconnurent enfin l'inutilité de

(*) Zurita.—Garib.—Marian.—Moret.—Ferrer.—Turq.—Blanca.—Rod. Tol. —Luc. Tud.—Hist. Arab.—Chén.—Cond.—Arch. de Calahor.

leurs entreprises sur la Navarre. Ils virent que si Don Sanche, réduit à lui seul, leur était inférieur en forces et en hommes, en revanche il avait en lui des ressources qui suppléaient à ce qui lui manquait matériellement, et que surtout il savait mieux la guerre qu'eux. Ils convinrent qu'il était plus profitable et plus politique de reprendre les hostilités contre les Mahométans. En conséquence Alphonse de Castille partit à la tête d'une brillante armée, et fut mettre le siége devant Cuenca, ville fortifiée par l'art et la nature, que protégeait le Xucar, l'ancien Suero qui la baigne de ses eaux. L'opération traînait en longueur, et la place aurait été ravitaillée sans l'arrivée des Aragonais commandés par leur roi. Les Al-Mohades, forcés de renoncer à secourir Cuenca, voulurent du moins contraindre les rois assiégeants à l'abandonner. Dans ce but, ils ravagèrent les environs de Tolède. Les princes chrétiens restèrent devant Cuenca, qu'ils prirent après neuf mois de travaux, et les Al-Mohades furent battus dans une sortie des Tolédains, dont le gouverneur périt dans l'action. C'est à la suite de cette campagne, et en reconnaissance des éminents services d'Alphonse II, que le roi de Castille le releva de l'hommage dû par l'Aragon à sa couronne, pour Saragosse et les provinces de la rive droite de l'Ebre.

Don Sanche le Sage s'était porté de bonne heure à Tudèle, et garnissait sa frontière pour le moment du retour des rois ses rivaux. Leur éloignement avait produit une suspension d'armes. Il est à remarquer que dans l'investissement et le siége de Cuenca l'armée combinée fut généreusement aidée par ce même Don Pedro Ruiz de Azagra dont le pouvoir, fondé au détriment des Maures, avait tant excité l'envie et le mécontentement du roi d'Aragon. Le comte Don Pedro, oubliant la manière déloyale dont il avait été attaqué par ce prince, était venu lui offrir, ainsi qu'à son royal allié, le secours de son expérience et d'un corps de troupes d'élite qu'il leur amenait. On dut à ses talents et à la bravoure de ses guerriers une grande partie des succès obtenus; particulièrement le gain de la bataille contre Jacub, qui avait reçu d'Abu-Jusef son père de nombreux renforts d'Afrique. Le roi

d'Aragon ne pouvait tarir sur les éloges mérités qu'il prodiguait noblement à son ci-devant ennemi. Le comte Don Pedro n'était venu joindre ses armes à celles des rois chrétiens que pour combattre plus efficacement les Al-Mohades.

1178 L'année suivante n'est signalée que par les différents entre la Castille et Léon. Le roi d'Aragon intervint, appelé par celui de Léon, et rétablit la bonne intelligence entre les deux cours. La Navarre dut son repos à deux voyages que des affaires alternatives, de guerre en Provence et de succession en Roussillon, obligèrent l'Aragonais à exécuter.

1179 Les rois de Castille et d'Aragon s'étaient réunis à Cazala le vingt mars 1179, pour former une nouvelle ligue contre la Navarre. Ils se séparèrent néanmoins sans avoir rien conclu. Vers le milieu d'avril, Alphonse de Castille et Sanche le Sage eurent une entrevue entre Naxera et Logroño. Depuis le traité qu'ils y firent, rapporté tout au long dans le grand cartulaire et celui de Théobalde, Don Sanche céda à Don Alphonse, avec réserve d'hommage, les villes et places de Logroño, Entreña, Navarrete, Ausejo, Autol et Resa. Don Alphonse, de son côté, lui abandonna Léguin et Portella et, en outre, l'Alava à l'exception des forts de Maluacin et Morellas. En vertu de ce traité, la Navarre jouit d'une paix qu'elle avait achetée par bien des années de sang et de combats.

Au cinq août de la même année mourut la reine de Navarre. Elle laissa trois fils : l'aîné, Don Sanche, qui succéda à son père, avec le surnom de Fort; Don Ferdinand, qui mourut célibataire; Don Ramire, qui fut évêque de Pampelune; et trois filles, Doña Bérenguela ou Bérangère, mariée au roi Richard d'Angleterre; Doña Constancia, qui ne se maria point; et Doña Blanca, ou Blanche, devenue femme de Théobalde ou Thibaut, comte palatin de Champagne et Brie, qui continua la dynastie royale des Navarrais.

Garibay dit, avec les annales d'Aquitaine, que dans cette même année les Hauts et les Bas-Navarrais, réunis pour le licenciement qui suivit la paix de Don Sanche avec la Castille, firent conjointement une excursion sur Bordeaux. Ne pouvant s'emparer de la ville ils en brûlèrent les faubourgs,

après les avoir pillés, selon Robert de Monte auteur contemporain. Ils ruinèrent également, dans leur retraite, tout le pays d'alentour. Cette expédition fut faite en représaille des dégâts opérés sur les terres de Valence, par Richard d'Angleterre duc de Guienne et fils d'Henry II. Ce prince était venu deux ans auparavant assiéger et prendre Bayonne, sur le vicomte Arnaud Bertrand, qui en était gouverneur. Richard n'avait pas épargné alors non plus les lieux circonvoisins. Le Basque, peu endurant, attendit la rentrée des troupes envoyées en Espagne, ainsi que les Hauts-Navarrais qui vinrent, à leur tour, aider leurs frères dans cette expédition.

Le roi de Portugal continuait seul la guerre contre les 1180
Maures, et obtenait des avantages marqués sur terre et sur mer. C'est en 1180 que l'usage de dater d'après l'ère espagnole fut aboli, et remplacé par l'ère nommée chrétienne. C'est l'évêque de Tarragone qui fit établir le supput actuel, qui commence à la naissance de J.-C. On sait que la première manière de compter les années était de trente-huit ans en avant de la nôtre; ainsi cette année 1180 était l'an 1218 de l'ancien comput.

Don Sanche profita des loisirs de la paix pour fortifier ses 1181-1183
frontières d'Alava. Il construisit une citadelle sur l'éminence où était situé le village de Gasteiz, y ajouta trois rues, ceignit le tout de murailles flanquées de tours et bastions, et, pour attirer des habitants dans cette enceinte, il y attacha un For avantageux. La nouvelle ville fut nommée Vitoria, en commémoration, dit-on, de quelques faits d'armes remarquables qui auraient eu lieu dans ses environs. Cette ville prit bientôt de l'extension. Celle de Suso, ou d'en bas, s'éleva vite sous la protection des premières murailles, et l'ensemble de ces deux localités finit par devenir la capitale et la clef de l'Alava. C'est encore la Vitoria de nos jours, qu'il ne faut pas confondre avec la forteresse de *Victoriaco* fondée par Léovigilde en 581. Cette dernière, aujourd'hui appelée *Victorian*, est située aux limites de Biscaye, sur le versant de la haute montagne de Gorbeyo. Voilà pourquoi la ville de Don Sanche le Sage fut nommée *Vitoria la Neuva*.

Rodrigue de Tolède signale dans la guerre d'Alava les deux cités de ce nom, avec la distinction de *nouvelle* et *d'ancienne*. Les deux années suivantes furent employées encore, par le roi de Navarre, à revoir les lois et institutions, à relever et repeupler les villes, et fortifier de plus en plus ses limites.

1184 Le roi Jusef de Maroc était revenu en Espagne en 1180, avec un nombre considérable d'Africains; il reprit Santarem d'assaut. Les rois de Portugal et Léon arrivèrent trop tard pour secourir la ville, mais assez à temps encore pour tuer beaucoup de monde à Jusef, dans un combat fort vif qu'ils lui livrèrent. Les troupes de Galice vinrent se joindre aux chrétiens. L'intrépide Jusef accepta la bataille, quoique affaibli par sa première défaite, que son orgueil refusait d'avouer. Dix mille prisonniers étaient tombés dans ses fers, et lui causaient appréhension et embarras. Le mécréant les fit égorger. Le quatorze juillet est la date de la sanglante affaire dans laquelle l'Africain, tombé avec son cheval tué sous lui, perdit ensemble son armée, Santarem, et la vie.

1185-1187 Le roi Don Alphonse de Castille ravagea l'Estramadoure au printemps d'après. Les Andalous coururent au secours de leurs frères, rencontrèrent l'armée castillane, et la défirent. L'année suivante Alphonse revint, irrité et mieux accompagné; il se porta sur Valence et Murcie, ravagea tout sur son passage, et détruisit une place. L'année 1187 le vit encore vainqueur des Musulmans.

1188-1190 Don Ferdinand II mourut et laissa la couronne à son fils Don Alphonse IX. Ce prince fit la guerre aux Mahométans, de concert avec le roi de Castille son intime allié. L'Estramadoure, Reyna, Magaulla, Bagnos, plusieurs autres châteaux tombèrent, sans coup férir, devant les armes chrétiennes. L'armée traversa ensuite la Sierra Morena, portant la terreur et la dévastation jusqu'aux portes de Séville, et sur tout le littoral.

Don Sanche de Portugal, avec le secours du roi de Léon et l'aide d'un parti anglais qui, se rendant en terre sainte, avait relâché sur ses côtes, battit complétement Jacub-Ben-Jusef, surnommé Maroc-El-Mansor, ou l'invincible, fils et successeur d'Aben-Jusef. L'Africain retourna dans ses

tats, et reparut bientôt en Espagne avec une armée plus nombreuse encore que la précédente ; cette fois il prit sa revanche en Portugal.

Ce fut en 1191 que Richard d'Angleterre, dit Cœur de 1191-1193
Lion, refusant obstinément la main d'Alix sœur de Philippe-Auguste de France, obtint, par l'entremise de la reine Eléonore sa mère, Bérangère de Navarre. Eléonore s'était rendue à la cour de Sanche le Sage, et ramenait l'infante avec elle. Elle la conduisit à Messine, après avoir relâché à Naples où elle avait appris que Richard, poussé par la tempête sur les côtes de Sicile, avait assiégé et pris leur capitale à la suite de quelques brouilleries avec les habitants. Là, elle remit à Richard sa fiancée, et retourna en Angleterre.

Le mercredi de la Semaine Sainte, Richard Cœur de Lion leva l'ancre de Messine, et cingla vers la Palestine. Sa sœur Jeanne reine de Sicile, et Bérangère sa fiancée, montaient un autre navire. Une affreuse tempête assaillit la flotte royale ; le bâtiment qui portait les deux reines, ainsi que ceux de la première division, furent jetés sur le rivage de Chipre. Isaac Comnène régnait dans cette île. Il fit dépouiller et jeter dans les cachots les malheureux naufragés. Richard, avec la seconde division, aborde l'île, apprend le procédé barbare d'Isaac, se jette dans les chaloupes avec ses guerriers, saute le premier à terre, taille en pièces les troupes du tyran, le fait prisonnier lui-même, le dépouille et le met aux fers. Après cet exploit, le Cœur de Lion célébra son mariage sur le lieu témoin de l'affront fait à son nom et à ses armes, ainsi que de sa vengeance éclatante. La cérémonie fut faite par Nicolao son premier chapelain ; celle du couronnement se célébra le même jour. Jean évêque d'Evreux, assisté de celui de Bayonne et de plusieurs autres prélats, posa la couronne d'Angleterre sur le front de Bérangère de Navarre, en présence de toute la noblesse et de la cour de Richard.

Don Alphonse de Castille avait fait de grands préparatifs. Il lança sur l'Andalousie une armée commandée par l'archevêque Rodrigue de Tolède, l'historien ; ce prélat fit une irruption digne des barbares. Les moissons, les places, les

villes, les villages furent incendiés, les vignes, les oliviers arrachés; et pour éteindre et refroidir tant de cendres, il versa le sang de tous ceux qu'il n'emmena pas en esclavage. Le nombre en était grand; l'Andalousie fut aussi dégarnie de ses troupeaux et de ses bestiaux.

1194 Don Sanche de Navarre affectionnait la résidence de Pampelune et son air frais pendant l'été; comme durant l'hiver, la douce et tiède température de Tudèle. Il tomba malade à Pampelune, et mourut le vingt-sept juin 1194, avec toutes les démonstrations d'un chevalier preux et chrétien. Son royaume entier fut en deuil et le pleura sincèrement; ses ennemis même le regrettaient et ne purent retenir un éloge que leur arrachait leur respect pour ce prince.

Sanche avait trouvé la Navarre ruinée par les guerres continuelles de son père et de ses prédécesseurs; les finances épuisées; une partie des villes déserte, et les forteresses démantelées. Au bout de quarante-trois ans et demi de règne il laissa ses états florissants, le trésor dans un état prospère, les villes repeuplées, agrandies, d'autres nouvellement construites, les forteresses relevées, mises en bon état de défense et munies de tout. Pampelune, Estella, Los Arcos, reçurent accroissement et furent embellies. En Guipuzcoa Saint-Sébastien, en Biscaye Durango, furent repeuplées, fortifiées, douées des Fors qui les régissent encore aujourd'hui. Vitoria la Neuve fut fondée en Alava, Arganza reçut la population qui lui manquait. Triviño, Bernedo, Laguardia, San-Vicente furent fortifiées.

En guerre Don Sanche avait l'activité, le talent, le coup d'œil, les ressources de son père. Arrivé au trône à peine adolescent, deux rois puissants se liguent contre lui, se partagent d'avance ses dépouilles sur lesquelles ils comptaient, arment à toute force, entrent chacun par un des côtés du royaume, et attaquent le jeune roi dans sa vieille Navarre. Don Sanche, pour résister, n'avait qu'un pays épuisé, un trésor vide, des phalanges aguerries, intrépides, couvertes de cicatrices il est vrai, mais réduites par les guerres passées. Il ne lui restait que les ressources de son heureux

ɜt précoce génie pour suppléer à l'expérience. Mais il avait l'anciens chefs dévoués et formés à l'école d'Alphonse le Batailleur; mais il possédait l'amour de son peuple, et ce ɔeuple était jaloux et fier de sa liberté. Eh bien, Sanche ɔresque enfant, Sanche dénué des choses de première nécesɩité pour entrer en campagne, Sanche avec presque toutes ɩes villes ouvertes, déjoue les ambitieux projets de ses ʻivaux, brise leur ligue, rompt leurs bataillons, s'indemnise lans leurs propres états dans lesquels il porte la guerre et a conquête, et conserve ce qu'il a enlevé en recouvrant ce ʝu'il avait perdu. Et tout cela il l'opère seul, sans allié, ɩans auxiliaire, avec ses Navarrais et les Basques montaɡnards des deux versants pyrénéens. Il réduit ses ennemis à ʻenir à lui, à faire la paix; et cette paix lui sert à prémunir des ɩujets qu'il chérissait comme ses enfants, contre les agresɩions de voisins toujours aigris, toujours envieux, toujours aloux, et toujours envahissants. Les lois, les règlements, la eligion, les mœurs, il revit, il restaura tout : il porta partout on œil vigilant, son esprit d'ordre et réformateur. Sa vie ut pure; veuf de bonne heure il resta veuf, fier et content le ses six enfants. La noblesse fut tenue en honneur par ui; il encouragea efficacement ceux qui se vouèrent à la arrière des armes et protégea particulièrement les montaɲards. Il fut esclave de sa foi, rigide et respectueux obserʻateur de la parole royale. En un mot, les larmes d'un peuple ɛntier coulèrent sur son cercueil; un concert unanime de ouanges entoura son tombeau; ses contemporains lui décerɲèrent le surnom de Sage, et la postérité le lui confirma. Il n'est ni ne peut être pour un roi une plus belle oraison funèbre, un éloge plus complet. Sanche le fort, son fils aîné, lui succéda.

Jacub, ou Maroc-El-Mansor apprit la désolation de l'Andalousie, par les plaintes amères de ses sujets. La Gazie fut publiée dans toute l'Afrique, les tribus accoururent. La fureur et la vengeance qui exaspéraient le roi, passèrent dans les cœurs haineux de ses Africains, et cette foule armée, brûlant de combattre, d'immoler et de détruire, arriva à Séville. El-Mansor se rendit à Cordoue, y concentra 1195

toutes ses forces, et marcha sur la Castille. L'Africain avait écrit à Alphonse pour se plaindre à lui de la cruauté inouïe avec laquelle il faisait la guerre. La réponse du Castillan avait été d'une fierté et d'une hauteur si insultantes, qu'El-Mansor en était outré. Don Alphonse de Castille, gravement menacé, ne se sentait pas en état de résister. Les plus sanglantes représailles, la destruction, l'anéantissement se présentaient à son imagination effrayée. Il eut recours au roi de Léon et à celui de Navarre Sanche le Fort. Ces princes promirent avec empressement leur concours dans une lutte qui intéressait toute l'Espagne; Alphonse attendit plus calme. Il avait ordonné une levée en masse dans toute l'étendue de sa domination, et indiqué Tolède et ses environs comme points de réunion. Les soldats y accoururent en foule.

Jacub - El - Mansor était débarqué avec une armée que Rodrigue de Tolède, témoin oculaire, dit innombrable comme les grains de sable de la mer. Il y avait cent mille chevaux et deux cent mille fantassins. L'Africain s'avança de Séville à Cordoue, se renforçant encore des troupes qu'il rencontra sur son passage. Il vint camper proche Calatrava et Alarcos. Les rigueurs qu'il exerçait sur sa route, les cruautés auxquelles se livrait la multitude qu'il traînait à sa suite, faisaient refouler vers Tolède toutes les populations; les rangs de Don Alphonse s'en grossissaient. Cependant le roi de Navarre approchait; déjà il traversait la Castille. Le roi de Léon, qui l'avait devancé, avait franchi la frontière de la nouvelle Castille. Soit désir de faire cesser les dévastations de l'ennemi, soit confiance dans la force et le nombre de ses bataillons qui se formaient et se multipliaient à chaque instant, soit enfin que le vaniteux monarque fût jaloux de remporter seul une victoire dont il lui aurait fallu autrement partager l'honneur avec ceux qui avaient été ses rivaux; Don Alphonse se décida à ne les point attendre.

En vain ses plus anciens officiers, les plus expérimentés, les plus braves lui conseillaient de ne pas hasarder un engagement qui compromettait non-seulement sa personne, sa couronne et ses états, mais encore l'Espagne entière,

toute la chrétienté. Le Castillan refusa de les écouter, ne voulut point voir que ses troupes, bien que nombreuses, n'étaient qu'une poignée d'hommes comparativement à la foule des Musulmans, s'obstina à regarder les infidèles comme une cohue et non une armée, et se mit fièrement en marche vers Calatrava.

Les armées s'abordèrent avec une égale fureur. Les chrétiens se battaient résolument, le roi fit des prodiges de valeur pour retenir et fixer la victoire. Mais que pouvait-il contre des troupes sans cesse renouvelées ou secourues? Le nombre l'emporta ; les Castillans plièrent. Don Alphonse au désespoir, le front rouge de honte et de colère, voulait se précipiter et chercher la mort dans le plus épais des phalanges ennemies. Son courage exaspéré, ses efforts surhumains, sa résolution de ne pas survivre à sa défaite, firent tomber autour de lui le meilleur de sa noblesse, ses plus valeureux chevaliers, l'élite de ceux de Saint-Jacques et de Calatrava. A la fin, un des seigneurs qui combattaient à ses côtés, voyant que le roi allait se trouver seul et que déjà la déroute avait commencé dans l'armée, saisit par la bride le cheval de Don Alphonse. Ce preux entraîna loin de la mêlée son roi épuisé et sanglant.

Le résultat de cette victoire, une des plus fameuses si ce n'est la plus complète qu'aient remporté les Musulmans sur les chrétiens d'Espagne, fut, outre la fleur du royaume moissonnée sous les yeux du présomptueux Alphonse, plus de vingt mille hommes tués sur le champ de bataille, et tous les bagages de l'armée dont les débris furent réunis sous les murs de Tolède, qui les protégèrent. Jacub-El-Mansor ne se laissa point éblouir par cet éclatant succès; il en voulut profiter. Le siége fut mis incontinent devant Calatrava, qu'il emporta après la mort de Nuño de Fuentes, troisième grand-maître de l'ordre; Alarcos fut également prise. El-Manzor s'en fut ensuite ravager le Portugal, égorgeant les moines, les religieux, les hommes en état de porter les armes, entraînant en esclavage un grand nombre d'habitants; en un mot, reproduisant dans ce royaume toutes les horreurs qu'Alphonse et l'archevêque de Tolède avaient commises

l'année précédente en Andalousie. Jacub ne trouva en Portugal que de la terreur, et point de résistance.

Pendant que le roi de Castille rentrait tristement à Tolède, Don Alphonse de Léon y arrivait par la porte opposée, avec toutes ses forces. Cousin du Castillan, il lui fit, avec douceur et raison, quelques représentations et quelques reproches sur sa précipitation. Il lui fit observer qu'avec quelques jours d'attente, pendant lesquels il aurait aisément pu amuser l'ennemi, il se serait trouvé en état de remporter l'avantage qu'El-Mansor venait d'obtenir au détriment des chrétiens. La réponse du Castillan fut injurieuse et hautaine. Au lieu de convenir de ces vérités patentes, il les repoussa et rejeta sur la négligence et la jalousie des deux rois l'échec que sa faute seule lui avait attiré.

Une incartade aussi dure et aussi injuste blessa profondément le roi de Léon, qui dissimula alors son ressentiment, et peu de jours après s'en retourna. Sanche le Fort, instruit des propos du Castillan, n'y fut pas moins sensible, et revint sur ses pas sans avoir même poussé jusqu'à Tolède. En approchant de la Navarre il vengea son injure en ravageant cette partie de la Castille, tandis qu'Alphonse de Léon en faisait autant sur son chemin. Don Alphonse ayant eu connaissance de ces hostilités peu généreuses, qui ajoutaient à son malheur l'anéantissement de ses ressources, mit promptement Tolède en état de faire une longue résistance, et s'achemina à grandes journées vers Burgos.

1196 Jacub-El-Mansor continua ses conquêtes au printemps suivant. Il s'empara de plusieurs petites places en-delà du Tage, le passa, ruina les environs de Talaveira et Santa-Eulalia ; Guadalaxara, Escalona furent enlevées ; mais cette dernière fut rasée ainsi que Santa-Eulalia. Maqueda résista; Ben-Jacub fut réduit à l'abandonner. Il en fut de même à Tolède, qu'il trouva trop bien défendue pour réussir à la soumettre. Piqué de la résistance et des pertes qu'il éprouvait, El-Mansor se vengea en saccageant impitoyablement tous les alentours. Il entra de vive force à Salamanque. Habitants et garnison furent égorgés, les femmes et les enfants jetés dans les fers de la servitude ; puis l'incendie

lévora les cadavres, les maisons, les édifices de cette belle ville. On aurait pu se croire alors, dans la malheureuse Espagne, revenu au temps des Vandales et des Visigoths.

L'Africain se rabattit de nouveau vers le Portugal, renversant forteresses et couvents, poursuivant ses dévastations, et rentra à Séville saturé de carnage, pliant sous les dépouilles, suivi d'innombrables esclaves, et laissant derrière lui, dans toutes les contrées qu'il avait parcourues, une longue traînée de cendres et de sang.

Pendant ce temps les rois de Navarre, Castille et Aragon, que le danger commun avait réunis à Agreda, se promettaient de ne plus tourner leurs armes les uns contre les autres. Néanmoins Alphonse ne pouvait pardonner au roi de Léon son entrée et ses désastres en Castille. Les trois rois étaient encore assemblés dans cette espèce de congrès, lorsque Arnaud Raymond vicomte de Tartas vint faire hommage de sa vicomté à Sanche de Navarre, et se déclarer son vassal. Gaston VI de Béarn qui, en dépit du mécontentement de ses sujets à ce propos, reconnaissait la suzeraineté de l'Aragon, avait suivi Raymond pour soutenir contre lui ses prétentions sur Tartas. Raymond Guillaume vicomte de Soule et feudataire de la Navarre, était aussi à cette réunion. Sanche le Fort accepta l'hommage et vasselage du vicomte de Tartas, s'engageant à le soutenir et défendre envers et contre tous, comme aussi le vicomte Raymond était tenu de lui obéir en guerre et en paix, pour ou contre qui il plairait au roi.

Aussitôt que les souverains eurent conclu la trève, objet de leur réunion, ils se séparèrent; Alphonse d'Aragon, appelé en Roussillon, se rendit à Perpignan, où il tomba malade. Il y mourut le vingt-six avril, à l'âge de quarante-quatre ans, après en avoir régné trente-quatre. Son fils aîné Don Pedro, jeune prince au cœur haut placé, aux passions ardentes, mais à la flottante résolution, aux mœurs relâchées, lui succéda en Catalogne, Roussillon et Aragon. Don Alphonse son second fils, reçut la Provence.

Le Castillan, heureux d'avoir apaisé les ressentiments du 1197
roi de Navarre, entra dans le royaume de Léon, qui était

hors d'état de résister ; il enleva plusieurs places, et dévasta le pays, pendant que Jacub-El-Mansor en faisait autant dans la Castille. Don Alphonse, continuant à détruire et piller en Léon, ne s'occupa point de la guerre d'extermination que l'Africain faisait dans ses états. Celui-ci renouvela ses tentatives sur Talaveira et Maqueda, sans plus de succès que dans la campagne précédente. Il marcha vers Tolède, qu'il trouva mieux défendue encore que la première fois, et n'osa l'attaquer. Il poussa jusqu'à Madrid, qu'il battit avec ardeur et persistance. Mais, malgré la brèche qu'il avait réussi à pratiquer dans les murs, l'intrépidité des habitants l'empêcha d'y entrer. Alcala déjoua également ses efforts, et Jacub fut obligé de prendre un autre chemin pour s'en retourner. Son armée aurait péri de misère et de faim dans les contrées dont sa barbarie venait de faire un désert. Il passa donc par Uclez, Huete, Cuenca et Alarcos, dont il ravagea les campagnes. Il ramena à Murcie une grande quantité d'esclaves, ses soldats épuisés, et ses rangs décimés par la maladie (*).

Don Alphonse avait porté ses armes et sa vengeance jusqu'à la ville de Léon; il ne put s'emparer que du faubourg habité par les juifs. Après l'avoir détruit il courut assiéger Astorga. Obligé de l'abandonner à cause de l'énergique défense de cette place, il se retira vers Tolède, plein de ressentiment. Sa colère se manifesta dans les contrées qu'il parcourut. Pendant sa retraite Alphonse put voir la contre-partie de ses procédés inhumains, faite par El-Mansor. Le roi chrétien, chargé des dépouilles des chrétiens, trouva ses états misérablement ruinés par les infidèles, à la merci desquels il les avait abandonnés sans songer à les défendre, comme son titre de souverain lui en imposait le saint devoir. L'hiver fut employé par ce prince altier et vindicatif, à négocier une alliance avec Don Pedro d'Aragon, qui lui promit des troupes pour le printemps suivant.

(*) Sandov.— Rod. Tol.—Mor.—Luc. Tud.—Zurit.—Garib.—Chron. de Théobald. — Grand Cartul.— Ferrer. —Hist. Arab. —Mayern.—Hoveden. Ann.—Marian.—Chén.—Cond.—Vaisset.

Don Alphonse de Léon n'avait aucune envie de guerroyer; mais insulté, menacé de nouveau, il se mit en mesure de repousser l'agression.

Jacub-Ben-Jusef, qu'appelait en Afrique la révolte éclatée aux environs de Maroc, se décida à l'aller étouffer. Il proposa au roi de Castille une trève de quelques années qui lui était nécessaire et qu'Alphonse accepta, tant pour réparer ses pertes, que pour laisser respirer ses sujets. Placé sur les montagnes de Saint-Vincent, il observait les mouvements des Musulmans. Aussitôt que l'Africain se fut retiré de la Castille, Don Alphonse revint à l'improviste sur les terres de Léon, et saccagea les environs d'Alava, Tornés, Salamanque et Zamora. Il ne put former le siége d'aucune de ces places; elles étaient trop fortes. En compensation il s'empara de deux petites villes ouvertes, qui ne pouvaient résister. Don Alphonse de Léon, déterminé à combattre, s'avança avec son armée, qui n'était pas inférieure en nombre aux Castillans. Les prélats, les seigneurs invoquèrent la religion, les besoins et les dangers des peuples, augmentés encore par la désunion des rois chrétiens qui donnait tant d'avantages aux Mahométans. Au lieu d'un combat ce fut un mariage, celui de l'infante Bérangère de Castille avec le roi de Léon, qui termina cette campagne. La cérémonie fut célébrée à Léon; le Castillan n'y parut pas. Les deux époux étaient proches parents. Cette difficulté fut levée par les prélats qui promirent l'assentiment du pape Célestin III, en considération de la gravité des circonstances.

Don Sanche le Fort se vit tout-à-coup assailli par l'orgueilleux Alphonse et le roi d'Aragon, qui avaient renouvelé les alliances de leurs devanciers contre la Navarre, et leur projet de se la partager. Sanche fit tête à l'orage avec calme et fermeté. Il n'avait point d'argent; l'église de Pampelune lui fournit sept mille sous d'or. Il leva des troupes, garnit ses places, se montra partout, s'opposa partout, et ses ennemis furent contraints de se retirer, sans avoir réussi à rien opérer de marquant.

La Navarre était trop étroite pour les vastes pensers de son roi. Ulcéré par l'ingratitude de ceux qu'il avait secourus

de son or et de son épée et qui se liguaient contre lui pour le dépouiller d'une couronne qu'il portait si noblement, Sanche songea aux moyens d'agrandir ses ressources et de pouvoir à son tour, puissant et fort, dicter la loi à ses jaloux rivaux. Les rois chrétiens ne lui présentaient que guerre et félonie. Oubliant un moment le péril de la religion, le fier Navarrais se tourna vers le second Al-Manzor. L'Africain, flatté de voir le chevaleresque monarque rechercher son alliance, accueillit sa demande avec reconnaissance et empressement. Pour montrer le prix qu'il attachait à l'amitié de Don Sanche, le rusé Musulman, qui avait pénétré les vœux secrets du Navarrais, lui fit offrir la main de sa fille, avec l'Andalousie pour dot. Son but était d'obtenir de cette manière la neutralité d'un homme hasardeux et entreprenant, d'un guerrier qu'il redoutait. Il le leurra ainsi et l'entretint de fausses espérances, de difficultés calculées, ayant soin de laisser toujours un appât aux désirs de l'ardent Navarrais, une chance à l'accomplissement de ses vœux. Les bruits qui se répandirent à ce sujet terrifièrent les rois de Castille et d'Aragon. Le premier s'empressa d'informer la cour de Rome de ce qu'il regardait, à travers le prisme de la crainte et de sa politique, comme une monstruosité. Célestin III écrivit à Don Sanche, qui s'attacha à détruire les soupçons du pontife. Il n'en continua pas moins une correspondance secrète et suivie avec le roi de Maroc. Don Alphonse de Castille s'était rapproché de Don Sanche; celui-ci, qui avait ses projets ultérieurs, donna les mains à l'accommodement.

1198 Les prélats de Castille et Léon désirant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, prévenir l'effusion du sang chrétien prêt à couler, avaient fait conclure le mariage de l'infante castillane avec Alphonse de Léon. Sur l'objection de la proche parenté des parties contractantes, ils avaient promis les dispenses et la ratification du pape.

Célestin III était mort; il avait eu pour successeur Innocent III. Le bonheur des peuples, la paix de la chrétienté, l'avenir de l'Espagne étaient attachés à ce mariage, qui

semblait avoir étouffé les haines, désarmé les ambitions. L'amour des jeunes époux le légitimait, autant que le bonheur des deux nations et la force qui résultait de cette union pour repousser les audacieuses attaques des Musulmans. Mais le superbe évêque de Rome, offensé de ce que cet hymen eût été contracté sur la simple présomption de son consentement; oubliant que, lorsqu'il avait été conclu, le pontificat était occupé par Célestin, jugea à propos de déclarer l'empire de la tiare méconnu, et refusa de valider le mariage. Mieux : il le cassa. Et non content de cet acte arbitraire; non content de briser des liens devenus sacrés, de remettre en question l'accord, la paix, l'existence de deux royaumes chrétiens, il menaça d'interdit et d'excommunication royaume et souverains, s'ils ne violaient les lois saintes d'un mariage consacré par les archevêques et les évêques; s'ils ne rompaient des liens devenus sacrés devant Dieu et devant les hommes; s'ils refusaient d'entacher de bâtardise le fruit d'une légitime union que Bérangère portait déjà dans son sein; si enfin ils n'immolaient l'amour chaste et profond qui les unissait, au caprice d'un pontife orgueilleux.

Le légat d'Innocent eut la prudence de ne rien brusquer. Le roi de Léon envoya des ambassadeurs à Rome; c'était une faiblesse. Innocent ne pouvait avoir à reprendre et à sévir qu'envers les respectables prélats dont tout le crime était d'avoir jugé Rome et sa cour plus adroites, plus protectrices de la chrétienté qu'absolues et tyranniques. Alphonse ne devait rien au pape, et tout à son peuple; Dieu le lui avait confié : c'était donc à Dieu seul qu'il en devait compte. Pendant ces débats, qui durèrent au-delà de l'année 1200, la reine Bérangère mit au monde un fils, le même Ferdinand que Rome canonisa depuis. Innocent l'aurait déclaré bâtard: le peuple d'Alphonse le proclama légitime, au mépris des excommunications lancées contre lui, sa reine et son roi; en dépit encore du divorce auquel le chef de l'église contraignit plus tard le malheureux Alphonse. Plus tard aussi Bérangère, épouse et mère, fut obligée de retourner en Castille, abandonnant, de par le pape, son royal époux, son fils, gage d'un saint amour. Et la guerre se ralluma entre les deux

royaumes chrétiens, aussitôt que le gage de la paix eut été violemment brisé par l'altier Innocent.

1199 Nous avons vu Jacub-Ben-Jusef-El-Mansor quitter l'Espagne pour aller réprimer la révolte dans ses états de Maroc. Don Sanche n'avait encore renoncé ni à ses projets ni à ses espérances. Malgré tout ce que sa politique, un certain respect humain, et une sorte de pudeur secrète lui avaient dicté pour tranquilliser les susceptibilités de Rome, il n'en poursuivit pas moins son plan et les moyens de l'amener à exécution. Tenace dans ses idées une fois adoptées, craignant l'indiscrétion, songeant qu'il réussirait mieux qu'aucun de ses envoyés, Don Sanche imagina quelque prétexte plausible, et s'embarqua pour l'Afrique. Ce voyage, dont le but ne tarda pas à être connu, jeta, par son résultat possible, les rois de Castille et d'Aragon dans une grande perplexité. Encouragés néanmoins par l'absence de leur redoutable adversaire, les deux rois fondirent tout-à-coup, et chacun de son côte, sur la Navarre; l'étreignant entre leurs deux armées, ils la ravagèrent, s'assurèrent des places les plus à leur convenance, et se retirèrent après y avoir laissé des garnisons. Alphonse de Castille s'en fut attaquer l'Alava et s'empara, non sans combat, de Miranda de Ebro, et d'Insura. L'Aragonais prit la Mérindé de Sanguessa, Aybar, la ville et le fort de Burguy, une des sept du val Roncal. Cet état de Navarre, dont la liberté avait résisté à tant d'efforts, triomphé pendant tant d'années de tant d'ennemis, fut mis alors à deux doigts de sa perte. Du fond de l'Afrique Don Sanche entendit les cris de merci et de détresse de son peuple ; il voulut aller se mettre à sa tête, le délivrer, le venger ; il voulait aussi ne reparaître en Espagne que grandi en puissance.

Mais c'était alors le jeune Muhamad-Ben-Jacub qui occupait le trône de Maroc. Successeur de son père, il n'avait point hérité de ses idées, et ne les avait pas comprises. Muhamad refusa la main de sa sœur au Navarrais, avec tous les ménagements exigés par un caractère aussi fier, aussi susceptible. L'Africain aurait jeté Don Sanche aux fers, s'il n'eût écouté que sa haine pour les chrétiens et la crainte que

lui inspirait un aussi rude antagoniste. Peut-être les détours du sérail auraient-ils étouffé les plaintes, caché la mort de la royale victime, si Muhamad n'eût été plus sagement conduit que par sa passion, ses fanatiques préventions. Son conseil le fit recourir à cette politique moitié perfide, moitié courtoise des cours d'Orient, qui force à se soumettre sans laisser place à une récrimination fondée. Don Sanche, séparé peu à peu de la suite qu'il avait amenée de Navarre, reçut une garde d'honneur, garde nègre comme celle du souverain, et le refus de sa liberté. Muhamad était instruit de ce qui se passait dans le royaume de son prisonnier; il pensait qu'en le retenant dans des chaînes dorées, il donnait à ses ennemis le temps de s'emparer de ses états, veufs de leur intrépide chef. Quelques historiens prétendent même que le roi de Castille n'était pas étranger à cette espèce de détention.

Quoi qu'il en soit, Muhamad objecta d'un ton caressant et respectueux à Don Sanche qu'il ne pouvait se passer de ses avis ni de son bras, en même temps que de son expérience dans les conjonctures qui le pressaient. Plusieurs tribus étaient révoltées; il lui fallait leur faire la guerre, les soumettre. Son jeune âge ne pouvait inspirer aucune confiance à ses troupes; il comptait sur l'amitié de son futur beau-frère, auquel le commandement revenait de droit. Tel fut le prétexte de Muhamad, et Don Sanche fut retenu. Le Navarrais dévora cette injure, se résigna faute de mieux, et attendit.

C'est pendant ce temps qu'Alphonse de Castille avait assiégé Vitoria. Cette forteresse se vit réduite à une telle extrémité qu'elle fut forcée de capituler. Les conditions du gouverneur Don Alonzo Fernandez de Guendulain, furent néanmoins qu'il ne rendrait la place que sur les ordres de son roi. Le Castillan y consentit; il savait Don Sanche dans l'impuissance de secourir ses sujets. Vitoria aussi tomba en son pouvoir.

Par suite de certaines querelles survenues entre le roi 1200
de Léon et sa belle-mère, Doña Urraca reine douairière, Don Diego Lopez frère de cette princesse, mécontent de la manière tranchante dont le roi de Castille lui avait refusé

son intervention, s'était retiré en Navarre, en jurant de se venger de lui. Don Diego, aussitôt qu'il fut en sûreté dans ce royaume, organisa une bande qui devait servir son ressentiment.

C'est en 1200 que naquit l'infant Don Ferdinand, dont nous avons parlé plus haut, fils d'Alphonse de Léon et de la reine Bérangère, tous deux excommuniés, pendant que leurs états étaient mis en interdit.

1201 Don Sanche, après avoir réduit toutes les tribus rebelles d'Afrique à l'obéissance de Muhamad, revint en Navarre, chargé de gloire et des présens du jeune roi de Maroc. Désabusé depuis long-temps, aigri par la détention forcée qu'il avait subie sur la terre mahométane, il ne fut pas moins indigné de voir les principales places de son royaume occupées par les troupes de Castille et de Léon. Son premier soin fut d'appeler à lui ses fidèles sujets, afin de renverser l'étendard de l'usurpation et de reconquérir ce qui lui avait été enlevé. Dans cet intervalle, Don Diego Lopez avait formé sa troupe et s'était jeté sur les terres de Castille, qu'il ravageait. Cette troupe avait grossi tellement qu'elle était devenue redoutable. Le roi de Castille fut même forcé de recourir à celui de Léon, et de lui demander secours. Les deux monarques entrèrent en campagne contre Don Diego qui, trop faible pour résister seul et en rase campagne, courut s'enfermer dans Estella, au cœur de la Navarre. Les rois l'y poursuivirent et l'y assiégèrent. Les murailles battues à outrance offrirent bientôt une brèche, et l'assaut fut donné. L'intrépide Lopez s'y montrait toujours, combattait en désespéré, et toujours repoussait les assaillants.

Don Sanche avait réuni son armée et s'avançait à la défense d'Estella. Les rois alliés, obligés de lever le siége, se retirèrent. La guerre allait prendre un caractère plus sombre; Sanche le Fort et ses justes ressentiments, les Navarrais et leur haine profonde pour les usurpateurs, laissaient facilement pressentir l'animosité qui allait dominer cette campagne; mais rien ne permettait de prévoir où elle s'arrêterait. Sur ces entrefaites, les prélats et seigneurs des trois royaumes belligérants essayèrent d'entamer des négo-

ns. Les susceptibilités justement blessées de Sanche
rt ne lui permirent d'entendre à aucune composition.
fallait se venger d'un affront, et venger en même temps
peuple outragé et sacrifié ; c'était donc du sang qu'il
it, et non des traités violés aussitôt que conclus. On
nt cependant à l'appaiser, et les rois de Castille et
gon lui restituèrent toutes les places envahies par eux
n absence. Sanche le Fort posa alors les armes, et une
de trois ans fut convenue. Don Diego Lopez de Haro
concilia aussi à cette occasion avec le roi de Castille,
r son entremise avec celui de Léon. La valeur et les
s déployés dans cette guerre par ce seigneur, avaient
sur lui l'admiration des souverains ses ennemis.
rs le mois de décembre 1203, Don Sanche le 1203
était à Saint-Jean-Pied-de-Port dans sa Mérindé de Basse-
rre, lorsque Vibiano seigneur de Grammont, vint lui
hommage de sa seigneurie, et se reconnaître son
l. Par acte authentique du dix-sept décembre, le
eur Vibiano reconnaît tenir le château de Grammont, ou
nont comme on disait alors, pour le roi de Navarre,
ageant à faire la paix ou la guerre au gré de son suze-
avec ou contre qui que ce fût. Cet acte est signé
ıne grande partie de la noblesse de Basse-Navarre,
et Soule.
n Pedro d'Aragon s'embarqua cette année en Provence 1204
son oncle Don Sanche et une brillante suite, pour aller
me, visiter le pape Innocent III. Il en fut reçu avec
ificence et de grandes marques de distinction. L'évê-
le Porto le sacra ; il fut ensuite couronné des mains
ocent lui-même. En reconnaissance de cette faveur, et
nt en oubli les sages maximes de ses prédécesseurs,
Pedro se reconnut vassal du Saint-Siége, avec une
'ance annuelle et perpétuelle de deux cent cinquante
les d'or. Arrivé en Italie roi puissant et indépendant, il
rtit vassal et tributaire, emportant en échange la béné-
n du pape et l'honneur d'avoir été couronné par lui.
n Sanche de Navarre encouragea dans le cours de
année l'organisation d'une compagnie, entre la Navarre

et l'Aragon, pour la destruction des bandes de brigands formées, à la suite des guerres, sur ces frontières boisées et couvertes. Les membres de cette société devaient faire une battue par semaine. Au mois d'août suivant le roi reçut aussi sous sa protection, nous dit le cartulaire de Théobalde, la ville de Bayonne et son territoire; c'est-à-dire, depuis ce qu'on appelait alors les *jardins de Bayonne* jusqu'aux frontières de la Navarre.

Le roi de Léon et la reine Bérangère avaient constamment opposé aux prétentions et aux menaces de Rome, une louable énergie. Les royaux époux, qu'unissaient l'amour le plus vrai et leurs enfants, lien sacré qui rend les mariages indissolubles, résistaient encore à l'opiniâtreté d'Innocent. Le pontife s'était fait une loi de ne pas céder; il aurait craint de compromettre son envahissante dignité, le pouvoir de sa tiare, s'il avait rapporté un ordre impie en lui-même, et donné dans une boutade d'arbitraire. Offensé dans son orgueil, Innocent III avait fulminé l'interdit sur le royaume de Léon, après en avoir excommunié la reine et le roi. Les évêques se séparèrent en deux partis, l'un pour Rome, et ce n'était pas le plus nombreux, l'autre pour Alphonse et Bérangère.

Déjà cinq enfants, Ferdinand, Alphonse et les infantes Eléonore, Constance et Bérangère, avaient resserré les nœuds de cette union. La reine, dans ce moment encore, selon Oyhenart et Moret, en mit au monde un sixième qui reçut le nom d'Henry. Le roi de Castille lui-même fut menacé, s'il ne rappelait sa fille, des foudres du Vatican. Pour détourner ce fléau de son peuple, Alphonse de Castille écrivit au pape qu'il était prêt à recevoir Bérangère, dès que son gendre la lui renverrait. Peu de temps après ses couches, la reine Bérangère et Alphonse de Léon, par pitié pour leurs sujets que terrifiait l'interdiction, se séparèrent d'un commun accord, sans autre motif que la tyrannie d'un pape, et en se pleurant réciproquement. Ainsi, le roi de Léon fut de nouveau rendu veuf par les caprices des pontifes romains, bien qu'il eût ses deux femmes vivantes. Il aurait pu, sans polygamie, sans crime, sans encourir de censures canoni-

ques, en épouser une troisième et vivre légitimement avec elle, jusqu'au moment où l'envie de quelque légat ou de quelque évêque aurait insinué à Rome un motif, un prétexte de faire casser le nouveau mariage. Car, à cette époque, cela n'était pas considéré comme divorce.

La trêve conclue pour trois ans était expirée, mais encore observée. Don Pedro d'Aragon désira la convertir en traité de paix solide et durable; il demanda à Sanche le Fort la main de sa sœur, que le père Aleson nomme Constance ou Thérèse indifféremment. Don Pedro s'engagea par serment à l'épouser. Mais Innocent siégeait encore à Rome; il s'opposa au mariage, à cause de la parenté. Don Pedro et Constance étaient cousins-germains par leurs mères, toutes deux filles d'Alphonse VII de Castille. L'inflexible pontife ne voulut point entendre que de cette union dépendait celle des peuples. Don Pedro était son feudataire, et Innocent écrivit en propres termes à Sanche de Navarre : « Nous, attendu « que le serment n'a pas été institué pour garantir les choses « iniques, et qu'on n'est pas tenu de garder une parole « donnée pour l'accomplissement du mal, ou d'œuvres « mauvaises; nous défendons expressément à ta personne « sérénissime, et en cas que le bruit parvenu jusqu'à nous « soit fondé, de conclure l'incestueux mariage dont il est « question, en se fondant sur la valeur de ton serment qui, « dans la vérité, serait un parjure. » Don Pedro se soumit à l'ordre du suzerain, et le traité fut rompu. Il se contenta des démonstrations, de la bonne volonté de Don Sanche, et la paix fut également maintenue (*).

Le renvoi de la reine Bérangère, bien que fait à contre- 1205
cœur et pour obéir à une nécessité de convention, indisposa vivement le roi de Castille son père, et porta atteinte à son affection pour Don Alphonse de Léon. La guerre s'alluma entre le beau-père et le gendre, au sujet de quelques places données en dot à la reine. Elle dura trois ans. Au bout de ce temps, le roi de Castille, épuisé, demanda la paix et en

(*) Ann. Tol.—Luc. Tud.—Ferrer.—Marian.—Rod. Tol.—Garib.—Hist. Arab.—Chron. var. ant.—Zurit.—Mor.—Ep. Innoc.

laissa régler les conditions par le roi de Léon. Celui-ci donna encore dans cette circonstance une nouvelle preuve de son amour pour la femme qui lui avait été arrachée. C'est en 1205 selon Zurita, au mois d'octobre, que les rois de Castille et de Navarre se réunirent à Guadalaxara, non loin de Madrid. Il en résulta une paix de cinq ans, et les places données en garantie par Don Sanche, furent Irurita, Inzura et San-Adrian. Alphonse y affecta Clavijo, Ausejo et Jubera.

1208 La trêve d'Alphonse de Castille avec les Musulmans allait expirer, et le plus vif désir du roi était de voir la paix se rétablir entre les princes chrétiens, afin de les pouvoir engager avec lui dans la guerre qu'il méditait. Il eut à ce sujet une conférence avec Don Pedro et Don Sanche, entre Cortez et Mallea. Tous les points de la coalition furent arrêtés et convenus, et le Navarrais, en preuve de la sincérité de ses manifestations et de la droiture de ses sentiments, prêta au roi d'Aragon une somme de vingt mille pistoles, ou maravédis Alphonsis d'or, payables le troisième jour de la Nativité suivante. En nantissement l'Aragonais livra à Don Sanche les forteresses de Peña, Eseo, Pitilla et Gallen, avec leurs villes et dépendances. Don Ximeno de Ruda en fut gouverneur, par nomination conjointe des deux parties contractantes; stipulant que si, au jour indiqué, le paiement n'était pas effectué, Don Sanche s'emparerait naturellement de ces places et en disposerait comme des siennes propres, jusqu'à l'entier remboursement, qui devait se faire en une seule fois. Ce traité date de juin 1208.

1209 En 1209 Sanche le Fort donna la charge de porte-étendard royal de Navarre à Don Gomez Garcez de Agoncillo. Ce fut lui, selon Rodrigue de Tolède, témoin oculaire et acteur dans ce drame sanglant, qui le porta à la bataille de Las Navas, dite aussi de Muradal.

Tout étant bien convenu entre les puissances, Don Rodrigue Diaz grand maître de l'ordre de Calatrava, ouvrit les hostilités en fondant sur les terres des Musulmans; il leur
1210 enleva plusieurs places. L'année suivante fut employée par Don Sanche à mettre de l'ordre dans son gouvernement et

ans le trésor. Ferdinand infant de Castille fut solennelle-
ient armé chevalier dans la cathédrale de Burgos. Ce grade
ii était nécessaire pour pouvoir suivre son père dans la
uerre contre les Al-Mohades. Le roi d'Aragon avait rompu
ı trève et enlevé quelques places aux infidèles, tandis qu'Al-
honse de Léon fortifiait les siennes, renforçait ses fron-
ères, et rassemblait son armée.

Muhamad le Vert, paisible possesseur de Maroc, s'aban-
onnait mollement aux délices du sérail. Les plaisirs étaient
›n unique affaire. Il s'endormait, sans autre souci, dans
›ur sein, lorsqu'il fut tiré de sa léthargie par les cris de
étresse, les plaintes amères de ses sujets d'Espagne. L'An-
alousie, les royaumes de Murcie et Valence lui furent
iontrés ensanglantés, noircis par l'incendie, ruinés par une
ıerre de dévastation, décimés par l'impitoyable fer chré-
en. Ils appelaient Muhamad à leur secours, comme leur
nique ressource, leur dernier et seul espoir. A ces accents
›uloureux, l'Africain se réveilla; la colère, la honte, la
›ngeance brillaient dans ses yeux enflammés; l'Al-Gibedh
ıt ordonné aussitôt. Tout s'arma; le désert envoya ses
ibus et ses chevaux; il en sortit des flancs de l'Atlas et
ɜ tous les côtés. Arabes, Alarabes, Zénétes, Nègres, Berbè-
›s, ceux de l'Al-Magreb, de Tinmal, semblaient se défier
qui accourrait le plus vite, à qui fournirait le plus de ses
ıerriers. Les plaines des environs de Maroc, les grèves
ésertes de la mer furent couvertes au loin par cette foule
'hommes, aux armures, aux couleurs, aux langages diffé-
›nts. Groupés par peuplades, ils représentaient la migra-
on en masse des tribus de l'Afrique.

Muhamad ne regardait pas sans orgueil cette multitude
ue sa volonté seule animait ou calmait, concentrait ou dis-
ɜrsait comme le souffle puissant d'Allah les eaux de la mer,
›s sables du rivage. Puis il rentrait dans le somptueux
l-Cazar, bercé de pensers de gloire, rêvant la conquête de
Espagne, celle du monde. Il lui fallut un an tout entier
our réunir, ordonner, embarquer son armée, et la débar-
uer sur les côtes de Séville.

Au printemps suivant Alphonse de Castille se mit en 1211

campagne, suivi de son fils. Ses troupes étaient belles et nombreuses. Il enleva Alcala et plusieurs places aux confins de son royaume, marcha sur Jaen, Baëza, Andujar, ravagea leurs environs, entra dans le royaume de Murcie, où il porta la désolation, et, au moment des grandes chaleurs, se retira, sans avoir presque éprouvé d'opposition.

La renommée avait publié au loin l'arrivée de Muhamad le Vert avec toutes ses peuplades. Elle répandait que l'Afrique jetait sur la plage espagnole les flots de ses sauvages habitants. Alors les princes chrétiens tremblèrent sur leurs trônes; alors, mais trop tard, ils déplorèrent les longues et funestes querelles, les guerres impies dans lesquelles avaient été engloutis leurs plus vaillants chevaliers, leurs belles armées, leurs vieilles bandes, leurs ressources les plus précieuses. Alarmés avec raison, craignant de ne pouvoir, malgré leur réunion, opposer au farouche Africain qu'une digue impuissante, ils eurent recours au pouvoir du Vatican. Le pape Innocent III menaça d'excommunication celui des rois d'Espagne qui ne ferait par partie de la ligue, ou s'en éloignerait. L'historien Don Rodrigue archevêque de Tolède fut envoyé en cour de Rome, et le pontife proclama la croisade dans la Péninsule. Des indulgences y furent attachées, comme à celle d'Orient. A son retour, depuis l'Italie jusqu'aux Pyrénées, Don Rodrigue prêcha avec feu et entraînement la guerre contre le croissant. Nombre de chevaliers, nombre de guerriers accourus de Germanie, de France, d'Italie, passèrent les monts avec lui; ils étaient soixante mille, et vinrent joindre leurs épées à celles, déjà si fameuses, des Catalans, Aragonais, Navarrais, montagnards, Galiciens, Basques et Castillans.

Muhamad le Vert vit sans émotion ce surcroît d'ennemis. Fort de la multitude armée qu'il traînait à sa suite, confiant et présomptueux comme l'inexpérience qui n'admet pas la possibilité d'une déception, d'un mécompte, il répartit ses troupes en quatre grandes divisions. Dans l'une, les Alarabes et les cruelles tribus Berbères; dans la seconde les belliqueux enfants de l'Al-Magreb; dans la troisième les volontaires nègres et autres de toutes les parties de l'empire,

nassis sanguinaire de cent soixante mille hommes tant à
›d qu'à cheval; la quatrième se composait des fougueux
·Mohades et des valeureux peuples de Tinmal. Le point
ralliement donné aux Andalous, était Séville; ils devaient
mer la cinquième division. On ne prévoyait pas encore la
'ection sur laquelle allait fondre la trombe dévastatrice.
ıssi les rois de Portugal et de Léon se mirent-ils en mesure
garder les rives de la Guadiana; ceux de Castille et
Aragon marchaient vers Tolède; Sanche le Fort veillait
r ses frontières.

Muhamad Anazir, conseillé par Aben - Gamea qui s'était
ıparé de son esprit et ne souffrait point de partage dans sa
reur, s'était avancé sur l'importante et forte ville de Salva-
ırra. Placée sur les confins des terres chrétiennes, cette
ace presque inexpugnable, bâtie sur des rochers élevés, à
ıe dixaine de lieues nord de Xerès, avec son aspect sévère
buta presque Anazir. Les chevaliers de Calatrava la défen-
ient. Aben-Gamea, rusé et flatteur, s'écria que rien ne
›uvait résister à Muhamad le tout-puissant empereur de
aroc; le siége fut décidé.

C'était une faute. Le pays était pauvre, peu productif, les
vres, les fourrages étaient rares et difficiles; l'hiver appro-
ıait avec ses rigueurs, grandes dans ce coin montagneux.
'ailleurs s'arrêter ainsi c'était laisser à son ennemi le temps
› se remettre d'une première terreur, de se reconnaître,
entendre, organiser sa défense, et recevoir ses renforts.

Cependant les opérations commencèrent; avec elles les
taques vives et fréquentes. La garnison de Salvatierra était
etite, ses assiégeants un monde. Elle résista néanmoins à
›rce de courage et d'activité. Le grand-maître eut le temps
e faire savoir à Don Alphonse de Castille que, faute de
ecours, il allait être bientôt réduit à capituler. Alphonse
nvoya son fils, avec un gros de troupes, sur l'Estramadoure
t l'Andalousie; il pensait ainsi attirer l'ennemi vers ces
arages. Le nouveau chevalier avait avec lui les auxiliaires
aliens, germains et français, que l'espoir du pillage avait
ttirés. Magalon, Calatrava tombèrent devant ses armes;
Iuhamad le Vert n'en poursuivait pas moins opiniâtrément

son siége : la diversion fut inutile. L'Africain, furieux contre Aben-Cadis, gouverneur de Calatrava qui s'était rendu par manque d'un renfort instamment et souvent demandé, fit trancher la tête au malheureux Al-Caïd et à son beau-père qui l'avait suivi au camp de Muhamad. La saison avançait, les mois s'écoulaient, et sur les remparts de Salvatierra flottait encore l'étendard chrétien. Mais ses défenseurs, toujours diminués par des assauts continuels, fatigués par un service et des combats de tous les instants, épuisés par les privations et la misère, furent enfin contraints de céder à la force et à la fortune musulmane. Ce siége avait occupé une partie de l'année ; les Africains ne purent entrer dans Salvatierra qu'au mois de septembre, en foulant aux pieds les cadavres de ses derniers guerriers, dont plusieurs étaient morts de soif.

Vainqueur dans deux siéges et dans une rencontre avec un des détachements de Muhamad, l'infant Don Ferdinand était revenu auprès de son père. Don Alphonse déplorait amèrement la perte de Salvatierra et celle de tant de chevaliers qui y avaient péri. A ce chagrin, déjà bien vif, vint bientôt se joindre une poignante douleur. Le jeune prince qui semblait avoir tant d'avenir et se montrait déjà si digne de l'amour des peuples et de la confiance de l'armée, avait suivi son père à Madrid. Il y tomba malade et mourut le quatorze octobre.

Alphonse de Castille, réduit à ses propres forces, n'avait pu envoyer au grand-maître de l'ordre de Calatrava les secours dont il avait besoin. Il savait quelle nuée d'hommes couvrait les environs de Salvatierra, et l'expérience lui avait donné, lors de la désastreuse journée d'Alcoras, un sévère avertissement de ne pas s'exposer dans des entreprises trop hasardeuses. D'ailleurs douze ans de paix avaient engourdi les membres et l'énergie des Espagnols ; à peine maintenant résistaient-ils aux Musulmans. Le Castillan avait demandé au roi d'Aragon son concours ; celui-ci était récemment revenu de France, où l'avait appelé un ordre de Rome pour assister à la conférence de Narbonne. L'Aragonais avait été arraché à une expédition heureuse contre les infidèles, et

forcé de passer en France où Innocent III, oublieux de la croisade qu'il avait ordonnée un an auparavant, armait les chrétiens contre de simples hérétiques, et soufflait le feu dévorant de la guerre civile. Don Alphonse d'Aragon avait été obligé de laisser en Provence la plus grande partie de son armée sous les ordres du féroce et sanguinaire Simon de Montfort.

Appelé au secours par le roi de Castille, l'Aragonais écrivit au comte Simon pour lui redemander ses troupes. Vainement lui exposa-t-il le pressant motif de ce rappel; le lieutenant d'armes d'Innocent, Montfort les lui refusa. Mieux valait, sans doute, laisser alors l'Espagne désarmée à la merci des Mahométans, exposer les autels du vrai Dieu à être renversés dans le sang de leurs sectateurs, risquer de voir la loi du coran changer les églises du christianisme en mosquées, et se répandre, vainqueur, le glaive au poing, sur toute la surface de l'Espagne, que de suspendre une guerre horrible de cruauté, contre des hérétiques, des frères abusés, des chrétiens en désaccord sur quelques points de doctrine, qu'on aurait pu ramener par la persuasion, et dont on affermissait au contraire l'erreur en en faisant des martyrs. Quoi qu'il en soit de cette inexplicable politique, de cette sanglante question qui sort de la nôtre, Simon de Montfort refusa au roi d'Aragon ses soldats qu'il réclamait pour combattre l'infidèle. Il les garda pour égorger, au nom du pape et d'un Dieu de paix, des chrétiens égarés.

Après la prise de Salvatierra l'armée musulmane, qui avait déjà beaucoup souffert et éprouvé des pertes sensibles par suite des maladies, des mauvais alimens et de la privation de nourriture, fut rassemblée entre Jaen et Baësa, d'où elle s'étendait jusqu'à la Sierra Morena. 1212

Le roi de Castille ne cessait de solliciter les princes chrétiens de l'aider à faire face, dans une telle extrémité, à Muhamad le Vert. Sanche de Navarre fut quelque temps indécis. Il sembla même ne vouloir pas se joindre à l'expédition. La profonde blessure de son orgueil de roi n'était pas encore fermée. Sans doute, il avait une vengeance signalée à exercer contre l'Africain, pour la perfide détention

qu'il lui avait fait subir. Le Mahométan était, à la vérité, un ennemi du nom chrétien, ennemi de toutes les époques. Mais le roi de Navarre avait été accueilli et traité par lui avec le respect et la distinction que lui méritaient sa réputation et son rang. Si le Musulman avait violé, en quelque sorte, la trève en retenant par force Don Sanche dans ses états, quels reproches fondés le Navarrais n'avait-il pas à adresser aux rois de Castille et d'Aragon, ses riverains? Les incursions, les dégâts, les hostilités commises par eux dans la Navarre, pendant qu'ils savaient que Sanche le Fort ne pouvait la couvrir de son bouclier, traîtreusement retenu qu'il était sur la terre d'Afrique, lui semblaient une félonie. Sa fierté révoltée lui faisait regarder comme lâcheté un tel procédé; il ne pouvait pardonner à ceux qui avaient cherché à envahir ses états alors qu'ils étaient privés de leur soutien, et qui n'osaient plus faire briller un fer de lance dans les plaines de la Navarre, depuis que son roi était revenu à Pampelune.

Néanmoins, après de profondes réflexions, après une violente lutte intérieure, la cause sainte de l'intérêt général et de la religion, les conseils d'une politique sage et mieux entendue prévalurent. Sanche consentit enfin à faire partie de la ligue, imposa silence à tous les griefs qu'il pouvait avoir contre ses nouveaux alliés, s'unit franchement à eux, et ne laissa plus parler que son indignation contre l'affront reçu de Muhamad le Vert et de ses conseillers. Le lieu de la réunion, choisi par les rois de Navarre, Aragon et Castille, fut Cuenca. Don Sanche se contenta d'envoyer au congrès un des plus grands seigneurs de sa cour; les autres monarques s'y rendirent en personne. Le Navarrais n'avait pu se résoudre à s'aller mettre en face de ses deux ennemis, de ceux dont il avait eu tant à se plaindre, ni à se poser devant eux en ami, en chaleureux tenant.

Pedro d'Aragon fit à Don Sanche un nouvel emprunt de dix mille mazmudins, ou sequins d'argent, d'après le cartulaire de Don Théobalde; et donna en nantissement la ville et le château de Trasmoz. Le roi de Pampelune s'occupa activement de la levée et de la formation de son armée; il

manda les Basques de sa Mérindé de Saint-Jean-Pied-de-Port ou Basse-Navarre, du vicomté de Soule, et des pays de Labourd, Mixe, et Ostabaret. Le comte de Grammont, Gaston VI de Béarn, la Gascogne accoururent sous l'étendard de Navarre. Le roi retira la presque totalité de ses garnisons frontières d'Aragon et Castille, et en renforça ses rangs.

Les armées combinées devaient se réunir sous les murs de Tolède; l'étendue des plaines environnantes et leur fertilité rendaient ce choix heureux. Don Pedro d'Aragon y arriva le jour de la Trinité. Des tentes furent dressées dans les vergers, les riants jardins du roi Don Alphonse; et la superbe armée d'Aragon et Catalogne, avec les évêques de Tarrazone et Barcelone, tous les plus grands seigneurs et la noblesse du royaume y campèrent. Peu de jours après vinrent les Italiens, Allemands et Français au nombre, dit Rodrigue de Tolède, de dix mille chevaux et cent mille fantassins. Parmi les Français on remarquait les évêques de Bordeaux et Nantes, le vicomte de Turenne, les comtes de La Marche et de la Ferté, avec beaucoup d'autres. Le commandement de ce corps fut donné au noble et valeureux Don Diego Lope de Haro. Ces étrangers commirent quelques désordres dans Tolède, principalement sur les juifs qu'ils maltraitèrent. Grâce à la prudence de Don Alphonse, aucun trouble n'éclata. Il était urgent de les prévenir et de donner au plus tôt un aliment à l'inquiétude de tant de gens armés; la licence autrement se serait promptement introduite parmi eux. Aussi, dès le vingt juin Don Alphonse ordonna la levée du camp, et l'armée se mit en mouvement.

La marche fut ouverte par Don Diego de Haro avec ses bandes étrangères. Le roi de Castille et celui d'Aragon marchaient ensuite, mais séparément pour ne pas se gêner mutuellement. La route était par Magalon. Don Diego l'emporta d'assaut, malgré la vive résistance de la garnison, qui fut toute passée au fil de l'épée. L'armée se porta ensuite sur Calatrava, que les Musulmans avaient mise dans un état complet de défense. Les ponts sur la Guadiana étaient tous coupés, les chemins et toutes les approches de la ville

garnis de chausse-trapes et de fortes pointes de fer, destinées à blesser les hommes et les chevaux, la garnison était nombreuse et choisie, les fortifications belles, les provisions abondantes, et la ville et les troupes commandées par Al-Mand et Aben-Aliz, deux généraux de renom.

Calatrava se dressait donc devant l'armée chrétienne avec ses menaçantes murailles, ses tours peuplées d'archers, ses remparts garnis de soldats, et plus de cent bannières surmontées de leurs croissants dorés. Un coup d'œil dévoilait ainsi aux chrétiens étonnés les combats qu'ils auraient à livrer, le sang que leur coûterait la seule attaque d'une ville aussi grandement pourvue de défenseurs. Quelques-uns des chefs furent d'avis de la laisser derrière l'armée, et de marcher droit et ferme à l'ennemi. La victoire en rase campagne, disaient-ils, faisait s'abaisser tous les remparts. Le roi de Castille ordonna le siége et l'assaut; cette résolution subite fut suivie d'une exécution immédiate. En un moment Calatrava fut cernée, les échelles dressées, les murs escaladés. Les scheiks Al-Mand et Aben-Aliz se retirèrent dans la citadelle. A l'aspect de la foule des chrétiens, que les rues encombrées contenaient à peine, ils jugèrent la résistance inutile et demandèrent à capituler, pourvu qu'on leur accordât l'autorisation de sortir librement. Les croisés étrangers s'opposèrent à grands cris à cette composition; ils voulaient les dépouilles des infidèles, ils voulaient leur sang et le demandaient au nom de la religion, pour laquelle ils avaient déjà égorgé tant d'Albigeois.

Les rois de Castille et d'Aragon connaissaient l'importance de Calatrava; ils savaient aussi, qu'en guerre, gagner un jour est souvent décider du sort d'une campagne; ils méprisèrent ces clameurs et accordèrent aux Musulmans ce qu'ils demandaient. Que pouvaient être quelques milliers d'hommes de plus dans les rangs d'Anazir, quand il y comptait déjà des populations entières? Le temps était précieux, la place indispensable, quand il s'agissait de prononcer en une journée et sur un champ de bataille entre les destinées de l'Espagne et celles de l'Afrique, entre l'évangile et le coran. En cas de succès, Calatrava l'assurait; en cas de

'ers, elle devenait une ressource et un abri. En vain les angers continuaient leurs oppositions et leurs menaces; r chef Don Diego de Haro fut mis à la tète des Biscayens, ırgés d'escorter et de préserver les Musulmans de la cupié, de la colère d'une plèbe avide et mutine. Don Diego ıça la garnison entre les rangs serrés de ses montagnards i, fiers et l'épée haute, traversèrent, avec les hommes nfiés à leur garde, la foule des mécontents. Le seigneur Haro ne quitta les infidèles qu'il protégeait que lorsqu'ils ent en lieu de sûreté. Outré d'une modération qui frusıit ses espérances de pillage, ce ramassis d'aventuriers ırmura plus hautement encore, quoique Don Alphonse ır eût abandonné les deux tiers des dépouilles; le reste ait été donné au roi d'Aragon.

La prise de Calatrava avait eu lieu le premier juillet; les angers prétextèrent les grandes chaleurs pour se retirer ıne guerre qui rompait leurs habitudes de brigandage. Le i et les armées les virent partir sans regret. Cette défecn de cent dix mille hommes éclaircissait considérableent les rangs chrétiens. Arnaud évêque de Narbonne, nnu des Albigeois par la force de sa parole et l'éclat de ses mes, retint auprès de lui environ cent cinquante chevaux quelques fantassins; Thibault de Blacon, Espagnol d'orie, noble chevalier en renom dans le Poitou, garda aussi s troupes. Ce furent les seuls qui restèrent au camp et rtagèrent les dangers et l'honneur de la campagne. Malgré tte notable réduction dans leurs forces, les rois de Castille d'Aragon n'en marchèrent pas moins sur Alarcos. Ils nlevèrent ainsi que d'autres places et châteaux. Comme le ciel eût voulu récompenser de leur confiance en lui les ux fermes champions de sa cause, le roi d'Aragon reçut ɔrs un renfort considérable, et Sanche le Fort survint ssi avec une armée nombreuse, des troupes d'élite, et ut ce que la Navarre et les provinces dépendantes compient de chevaliers, de noblesse, de ricombres et d'écuyers. Muhamad III, ou le Vert, instruit et assuré de la retraite s croisés étrangers, quitta Jaca, appuya à Baëza les colons destinées à former sa droite, et s'empara des versants sud

et des passages de la Sierra Morena. Faisant ensuite avancer ses troupes parallèlement et de front à la chaîne de ces montagnes, il en fit occuper les principales hauteurs, garder toutes les gorges, et attendit l'ennemi. L'armée chrétienne était arrivée en vue de Salvatierra, dont elle ne tenta point l'attaque ; elle se contenta d'y asseoir son camp : l'ennemi était trop près pour que l'on pût songer à former un siége. Le lendemain, dimanche huit juillet, fut consacré à une revue générale.

Trois rois passaient devant les rangs d'hommes rassemblés de différentes provinces, mais tous animés d'un même esprit, tous dépositaires et défenseurs des destinées de l'Espagne et de sa liberté. Ces rangs serrés et étendus au loin présentaient un aspect sévère et imposant. L'air d'assurance et de satisfaction des soldats, la beauté de leurs armes brillantes, les sons guerriers de mille fanfares, les pennons et bannières de tant de nobles et seigneurs, une belle et nombreuse cavalerie, tout cet ensemble était fait pour caresser l'orgueil du chef de la croisade, pour inspirer de la sécurité et de l'espoir dans le succès d'une héroïque, bien qu'imprudente résolution.

Le lundi fut donné au repos et à quelques dispositions militaires. Le lendemain, dix juillet, ce grand corps s'ébranla, et arriva à Fresneda, déjà illustrée par un fait d'armes contre les Musulmans. Le mercredi les chrétiens parvinrent au pied de la Sierra Morena, à un endroit où le sol pierreux d'un chemin, dans un des bras courts de la chaîne, se trouve bordé de droite et de gauche par des blocs de rochers d'ardoise élevés à pic, et qui semblent former des murailles; c'est de là qu'on a assigné à ce site le nom de *Muradal*. Dans le bas fond qui fut occupé par les chrétiens, coule un ruisseau qui donne au lieu où campait l'armée, son nom de Guadalafajar.

Le jeudi, douze juillet, le passage de Muradal devait être tenté. Don Diego de Haro, chargé avec ses Biscayens d'éclairer l'armée, envoya un corps d'élite pour sonder et ouvrir le passage, sous la conduite de son fils Don Lope Diaz. Ce jeune seigneur, accompagné de ses cousins Don Sancho

Fernandez et Don Martin Muñoz, avait mission de s'emparer le la hauteur. Il était déjà engagé dans la montagne, lorsque es Arabes vinrent inopinément l'assaillir. Un moment de rouble suivit cette brusque attaque; mais une habile et vive nanœuvre de Lope Diaz ayant ramené l'équilibre dans 'avantage des positions, le combat s'établit chaudement. L'ennemi culbuté fut enfin obligé de se retirer, sous peine le se voir précipiter dans les fondrières, et Don Lope Diaz se ogea sur l'éminence. Le lendemain de nouvelles troupes naures vinrent défendre d'autres passages aux chrétiens, qui les forcèrent ainsi que le fort de Ferral. Chacun de ces succès était vivement disputé.

Le conseil de guerre fut ensuite convoqué; on délibéra sur le parti à prendre. Le défilé choisi comme le plus court, était encore long et étroit; les hauteurs étaient garnies par 'ennemi, et l'armée musulmane fermait le débouché de la gorge, de manière à écraser les chrétiens à mesure qu'ils en sortiraient, sans leur donner le temps de se déployer. Avec a position des infidèles, peu d'hommes suffisaient pour arrêter une armée, et ils étaient une multitude. D'un autre côté, on se trouvait engagé. Reculer c'était fuir; c'était donner à un ennemi, déjà plus que double en nombre et présomptueux, un avantage qui ajouterait encore à son audace, partant à sa force morale.

Dans les questions qui intéressaient les armées ou les peuples, à cette époque comme dans toute l'ancienne confédération cantabrique, les conseils se tenaient publiquement. Aussi, pendant que la honte de rétrograder, et l'imminence d'un inévitable danger partageaient les opinions, un inconnu vêtu en pâtre se présenta et demanda à parler aux rois. Cet homme leur dit qu'ayant, longues années, gardé les troupeaux et chassé dans toute la Sierra Morena, il en avait une connaissance exacte. Il ajouta qu'il savait un chemin assez doux qui, par un petit détour, conduirait les troupes sur la croupe de la montagne, au-dessus des postes musulmans, à l'insu de ceux-ci et sans qu'ils pussent nuire en rien à l'armée chrétienne, ni contrarier sa marche. Au surplus il s'offrait à lui servir de guide.

La proposition était séduisante. Les princes craignaient cependant de se confier à cet homme, et de hasarder, sur le dire d'un imposteur peut - être, l'existence de toute l'armée, celle de toute la chrétienté. Don Diego de Haro, plus aventureux ou plus confiant, s'offrit pour suivre le vieux pâtre avec ses Biscayens ; cet exemple fut imité par Don Garcia Romeo seigneur aragonais. Le berger conduisit ces preux chevaliers et les hardis Biscayens par un côteau, jusqu'au sommet de la montagne, sans qu'ils eussent été aperçus par les Mahométans. Le samedi, le reste des troupes suivit la même route et trouva sur le faîte un plateau assez vaste pour contenir l'armée tout entière. Le passage dont nous parlons, qui se trouve aujourd'hui entre l'hôtellerie dite Venta de Miranda, et le village d'Alviso, se nomme encore de nos jours *Puerto Real*, ou Port royal. Il forme la séparation de la Manche et de la province de Cordoue.

De ce poste élevé on voyait la surprise et la frayeur des Mahométans, à l'aspect de l'armée chrétienne parvenue, comme par enchantement, au-dessus de leurs têtes. Ils se réunissaient à la hâte et se rangeaient confusément en bataille. Les chrétiens, épuisés de lassitude, ne pouvaient profiter de leur trouble. Ils se retranchèrent sur le superbe plateau ; deux jours de repos furent accordés pour remettre les hommes et rafraîchir les chevaux, fatigués par l'âpreté des chemins qu'ils avaient parcourus. L'armée travaillait sans relâche à ses retranchements, à la vue de Muhamad étonné. Ce prince envoya cependant quelques forts détachements de cavalerie et d'infanterie, pour inquiéter les travailleurs. Ces agressions furent repoussées.

Voulant ensuite attirer les chrétiens à une affaire générale avant qu'ils ne fussent remis de leur longue et pénible course, l'Africain rangea ses troupes en bataille. Il s'établit sur le versant rapide d'une grande colline, s'entourant des corps de choix dont il avait composé sa garde. Ils étaient assez nombreux pour former à eux seuls une armée. En avant et sur les ailes Muhamad répartit la foule de ses Africains et Andalous, dont il était impossible d'évaluer le chiffre, selon Rodrigue de Tolède, tant elle était compacte.

ce que l'on a pu en savoir depuis, par les prisonniers,
que la cavalerie montait à quatre-vingt mille chevaux,
e l'on avait renoncé à faire le dénombrement des hom-
le pied.
haut de leur camp, les rois chrétiens et leurs guerriers
laient froidement cette multitude se mouvoir, se for-
jeter à l'air ses provocations; mais ils ne firent aucune
nstration. Contents d'avoir bien assis leur camp, dressé
tentes et ordonnancé les divers quartiers sous les
ds de l'ennemi, ils employèrent les deux jours consa-
u repos, à étudier la composition de l'armée infidèle,
erver son état, ses dispositions et ses mouvements.
t à sa force numérique, on la voyait assez.
ır tâter l'ennemi, quelques partis furent lancés, et
mouchèrent avec les Arabes; ces tentatives furent heu-
s. Le lendemain, dimanche quinze juillet, Muhamad
rt rangea encore son armée en bataille dès la pointe
ır. Il la maintint ainsi formée jusqu'à midi, dans une
nue et découverte, et sous un soleil brûlant. Il s'était
rter et dresser sa tente d'écarlate enrichie d'or et de
ries, sous laquelle il passa le temps de la plus grande
ur. Les chrétiens se contentèrent encore d'escarmou-
malgré les clameurs des Musulmans et leurs reproches
heté. Quelques scheiks, jeunes et audacieux, s'appro-
nt davantage du camp, portant des défis aux chrétiens.
ıt de cette manière plusieurs duels et tournois, jusqu'à
e où le roi de Maroc ramena dans ses quartiers ses
es inutilement fatiguées.
rès la retraite des Musulmans, l'archevêque historien
errier Rodrigue de Tolède, les évêques Arnaud de
nne, Tello de Palencia, Rodrigue de Siguenza,
do de Osma, Pedro de Avila, Garcia de Tarrazone et
ger de Barcelone, se répandirent dans les diverses
s du camp chrétien, exaltant par leurs allocutions,
prédications animées, le courage de tous ces valeureux
ts. Ils leur disaient que du combat qui se préparait
le lendemain dépendait le sort et l'avenir de l'Espagne
re, libre demain et catholique pour toujours, ou

mahométane demain et à jamais dans les fers. C'était à leurs épées de trancher cette grave question, et Dieu avait permis la retraite des croisés étrangers afin que personne autre que les enfants de l'Ibérie ne pût se vanter d'avoir mis la main au grand œuvre de l'affranchissement de la patrie, de la terre antique et de la religion sainte de leurs devanciers. Si la victoire était impossible, la mort serait encore préférable à l'esclavage. Mais le Dieu des armées et de l'Espagne qui avait fait surgir un simple berger pour servir de guide à trois rois; ce Dieu qui avait conduit miraculeusement l'armée entière sur les crêtes de cette montagne, précédemment couronnée par les infidèles; qui l'avait dérobée à leurs regards; qui l'avait tirée des gorges étroites et dangereuses de Muradal, et après l'avoir ainsi soustraite à une destruction inévitable et sans défense possible, a voulu la placer dans un poste avantageux, en présence, en face d'un ennemi déjà troublé de sa soudaine apparition : ce Dieu des combats, l'arbitre souverain des victoires, n'avait daigné leur accorder autant de faveurs que pour couronner en un jour tant de constance dans leurs efforts; pour leur donner enfin le prix des travaux sanglants, des cinq siècles de luttes acharnées, livrées pour les vieux foyers de leurs pères et l'antique foi de leurs aïeux. Enfin, c'était dans le sang musulman que les chrétiens devaient venger la mort de tant de milliers de leurs frères, et laver la longue souillure que la Péninsule avait reçue d'une impie et cruelle domination.

Puis tout rentra dans le silence; silence imposant et majestueux d'une agrégation d'hommes armés, dont plusieurs ne devaient voir que le commencement du jour suivant; calme solennel du courage et du dévouement qui songe à se mettre en état de paraître devant le grand juge d'en haut, holocauste offert à sa cause, sans penser autrement que, pour mourir, il lui faut quitter ce monde et les affections qui l'y rattachent.

Puis vinrent les ombres rafraîchissantes de la nuit, dans lesquelles furent ensevelis les appréhensions et les espérances, les fougueux élans et les doux souvenirs.

Mais à minuit les joyeuses fanfares, les fanfares de guerre retentirent dans tout le camp. Tout s'éveille, tout se lève, tout s'arme et accourt, saluant de ses acclamations le jour désiré. L'armée entière se forme. Aux premières lueurs de l'aube le Musulman put voir un spectacle grandiose par sa simplicité. Au centre du camp s'élevait une spacieuse estrade en amphithéâtre; au milieu de l'estrade, et de manière à être aperçu de tous, était dressé un autel. Autour, et rangés en demi-cercle, les évêques en habits pontificaux chantaient les louanges du seigneur, implorant le Dieu des batailles, sa clémence et son appui pour les chrétiens défenseurs de sa loi. A l'autel, l'archevêque de Tolède célébrait avec ferveur le redoutable mystère. Rodrigue lui-même, quelques heures plus tard, devait tremper son épée dans le sang des infidèles, des ennemis de son Dieu. Près de là, et sur l'estrade, trois rois connus pour leur intrépidité, revêtus de leurs armures, à genoux à terre, le casque posé auprès d'eux, et la tête ombragée chacun par l'oriflamme de son royaume, sur lesquels s'appuyaient fièrement les trois porte-étendards. Puis les grands, puis la noblesse, puis les ordres religieux et guerriers. Et pour cadre à ce superbe et touchant tableau, des milliers d'hommes agenouillés, recueillis, priant pour la délivrance de leur pays. Eux aussi allaient présenter bientôt leurs mâles poitrines au fer africain, et s'élevaient en pensée jusqu'au pied du trône de ce grand Dieu qui a dit : « Laissez les petits s'approcher de moi. »

La messe célébrée, le prélat bénit l'armée. A ce geste d'une main sacrée qui s'étend, qui s'impose et trace dans l'espace le signe vénéré de la rédemption, l'armée entière, comme un seul homme, courba dans la poussière son front altier qui allait affronter et faire pâlir les fils d'Ismaël et de Mahomet. L'absolution générale, la promesse des indulgences célestes furent ensuite prononcées; elles furent reçues dans le plus profond silence, avec la plus chrétienne humilité. Et quand le dernier chant sacré eut envoyé sa dernière note aux échos surpris de la Sierra Morena, de nouvelles fanfares se firent entendre, les chrétiens se relevèrent et les soldats formèrent leurs rangs. Ardents, pressés, joyeux, ils

attendaient avec une frémissante impatience le signal du départ.

Alors les barrières du camp, désormais inutiles, furent rompues; la foule sortit, et Don Alphonse de Castille prit ses dispositions. Il garda le commandement du centre, ou corps de bataille, et forma trois lignes. La première, devant servir d'avant-garde, se composait des Biscayens commandés par leur brave seigneur Don Lope de Haro; auprès de lui son fils Don Lope Diaz, ses neveux Don Sancho Fernandez, Don Martin Muños et d'autres seigneurs de ses parents. La seconde ligne était aux ordres du comte Don Gonzalo Nuñez; il avait dans ses rangs les Templiers conduits par leur grand-maître Don Gomez Ramirez; les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem sous leur grand prieur Don Guttiere Ermegildez; les chevaliers de Calatrava avec leur grand-maître Don Rodrigue Diaz de Los Cameros, et ceux de l'ordre de Saint-Jacques, dont le commandeur était Don Pedro Ariaz. Le flanc de cette ligne était fermé par Don Rodrigue Diaz, son frère Don Alvaro, Don Juan Gonzalez et d'autre noblesse.

En troisième ligne, arrière-garde ou réserve, était le roi de Castille en personne. A ses côtés, et armés en guerre, l'archevêque Don Rodrigue de Tolède et tous les évêques du royaume; les seigneurs Don Gonzalez Ruiz Giron, ses frères Don Rodrigue Péres de Villalovos, Don Suero Tellez, Don Fernando Garcia; quantité d'autres personnages de distinction et le porte-étendard royal Don Alvaro Nuñez. Dans les rangs des soldats flottaient les pennons des diverses corporations des villes de Castille.

Don Pedro d'Aragon commandait l'aile gauche; ses Aragonais et Catalans étaient disposés d'après la même ordonnance que les Castillans. A l'avant-garde brillait le brave Don Garcie Romeo. La seconde ligne était commandée par Don Ximeno Cornuel et Don Aznar Pardo. Le roi Don Pedro se tenait à la réserve, entouré de ses ricombres d'Aragon, de ses nobles Catalans, parmi lesquels l'archevêque de Luesia Don Miguel, Don Gerardo de Cervera comte d'Ampurias, Don Raymond Foulch, Don Guillen de Cardena,

et le porte-étendard royal Don Ponce de Héril. Les bannières des corporations y étaient aussi réunies.

La droite avait été laissée à Don Sanche de Navarre; la manière dont il avait rangé son armée n'est point parvenue jusqu'à nous. Rodrigue de Tolède dit seulement que la disposition de ses troupes fut confiée à son expérience. Ce prince connaissait mieux que personne la façon de combattre les Africains, puisqu'il leur avait fait la guerre, non-seulement en Espagne, mais encore chez eux, et commandant aussi des soldats africains. Son armée, d'après Rodrigue, était distribuée avec art. Il avait amené les milices de Ségovie, Avila et Medina, et renforcé sa première ligne plus que les autres rois ne l'avaient fait; il en faisait son corps d'attaque. Sanche le Fort s'était placé en tête de son avant-garde, entouré des ricombres de toutes ses mérindés. L'archevêque de Narbonne et Thibault Blacon, avec beaucoup d'autres volontaires de distinction le suivaient; auprès de lui était son étendard, porté par Don Gomez de Agoncillo. Cette avant-garde était composée de montagnards des deux versants pyrénéens. Le roi de Navarre voulait porter lui-même les premiers coups, diriger le premier élan, chercher et joindre dans la foule des combattants le fier et perfide Muhamad, pour venger sur lui son injure.

Les Musulmans suivirent le même ordre, excepté que leurs ailes s'allongeaient bien plus au loin dans la plaine, à cause de leur grand nombre. Muhamad III, dit le Vert moins à cause de la couleur de son turban, affectée à sa dynastie, que par les nombreuses émeraudes dont il était toujours garni, se tenait sur une éminence en arrière de l'armée. Son pavillon rouge se déroulait au-dessus de sa tête; il avait revêtu la riche tunique de son bisaïeul Abd-El-Mumen roi de Maroc. Sa garde nègre se pressait autour de lui dans l'intérieur d'un large cercle tracé et fermé par un double pourtour de chaînes de fer, bien assujetties de distance en distance et de tous côtés. Pour rendre ce sanctuaire plus inabordable encore, on avait fortement assuré dans les anneaux de ces chaînes, des lances, des flèches, des pointes aigues de fer. Autour de cette enceinte étaient

réunies toutes les troupes d'élite de l'armée, dont Muhamad avait fait la garde particulière de sa personne, sous prétexte d'avoir à sa disposition un corps de réserve. L'Africain, mollement assis sur de luxueux carreaux, et de manière à pouvoir être vu de toute l'armée, tenait un glaive d'une main, et de l'autre le livre du coran. Il semblait dire aux Mahométans qu'il leur fallait faire triompher l'islamisme ou périr.

Le mamelon qui servait ainsi d'observatoire à Muhamad était coupé par de nombreuses tranchées, rapporte l'archevêque historien. On y avait placé des fantassins qui y étaient couverts jusqu'aux épaules. En avant d'eux, un corps de cavalerie al-mohade, la meilleure de l'armée, couvrait au loin tout le pourtour, les approches du monticule, et semblait une seconde armée. Les armures étincelantes qui lançaient des éclairs en reflétant les rayons du soleil, leur donnaient l'aspect d'une muraille d'acier. On voyait se balancer au vent un nombre infini de leurs longues, étroites et riches flammes qui brillaient d'or, de pourpre et d'argent. Ce coup d'œil était magnifique, mais plus éblouissant que guerrier. Du haut de ce théâtre, Muhamad le Vert devait rester spectateur oisif d'un combat dans lequel son ambition avait jeté des peuplades entières. Lâche, il devait présider de loin à la bataille et, sans danger pour sa personne, donner despotiquement à d'aveugles et obéissants esclaves l'ordre de s'aller faire égorger pour lui.

Après un court moment d'observations, le signal du combat fut donné de part et d'autre. Une immense clameur partit, comme un tonnerre, de la masse des infidèles, et couvrit quelque temps les sons retentissants des instruments de guerre. L'armée chrétienne, plus calme, offrait un spectacle plus frappant. Plus de cent mille épées, tirées pour l'autel et la liberté des peuples, s'élevèrent, comme d'un commun accord, vers le ciel, pour lui demander son appui dans cette lutte qui était en partie la sienne.

Bientôt s'élança le formidable cri de guerre des montagnards, et Don Diego de Haro, avec ses fils et ses neveux, enleva la ligne biscayenne et fondit sur l'ennemi comme

a vent d'orage. Les deux ailes suivirent peu après le mouvement; quelques projectiles seulement furent lancés; ils ne suffisaient pas à l'impatience des chrétiens. C'était corps à corps, pied à pied, fer contre fer, qu'ils brûlaient de se heurter contre les Mahométans.

Les chrétiens n'avaient pas eu le loisir d'explorer le terrain sur lequel devait se passer la scène la plus animée, la plus saisissante que présente l'histoire de l'Espagne, tant par la qualité des acteurs qui la remplissaient, que par le résultat qu'elle devait amener. De loin toute la plaine semblait unie comme une pelouse; mais un accident de terrain, un ravin assez profondément creusé la coupait, et courait parallèlement au front de bataille, plus rapproché cependant des infidèles qu'il couvrait.

Les Arabes avaient habilement profité de cet avantage. Le fond du ravin était garni de troupes, masquées par anfractuosité. Sur le revers opposé se montrait de la cavalerie qui, à distance, semblait manœuvrer sur la continuation du plan plane. Les deux bords étaient abruptes, surtout devant le centre de l'armée, et la nature avait tellement nivelé les deux bords supérieurs, qu'ils ne semblaient pas avoir de solution de continuité. Les pentes s'adoucissaient, et le niveau s'élevait sur les deux ailes de la gorge. Un parti arabe avait été placé en haut du versant le plus rapproché des chrétiens, pour les attirer vers le point le plus âpre. Les Biscayens marchaient à lui à grands pas.

Après les avoir attendus jusqu'à une petite distance, les Musulmans battirent en retraite, et se coulèrent dans le fond de la profondeur. Le seigneur de Haro les crut abîmés sous terre. Il s'élança au pas de charge, et parvint bientôt au précipice, dont il vit le fond occupé par l'ennemi. Il s'arrêta le temps de le sonder d'un coup d'œil, et élevant sa lance, il se précipita en avant. L'avant-garde entraînée le suivit; les montagnards biscayens se trouvaient sur leur terrain. Les Maures, par une feinte habilement combinée, commencèrent à monter la pente raide du côté opposé aux chrétiens, dans le moment où Don Diego avait commencé à descendre. Arrivée parallèlement aux Africains, l'avant-garde

reçut une épaisse volée de projectiles, qui lui tua beaucoup de monde. Cependant, pressant sa marche autant que le lieu le permettait, le comte parvint au pied du versant, et commença à gravir l'autre péniblement, pendant que les Arabes, profitant de leur avance, reprenaient haleine. Ils continuèrent ensuite lentement leur ascension, et lorsque arrivant au sommet ils jugèrent les chrétiens assez près d'eux pour la portée de leurs flèches, ils commencèrent à les leur envoyer.

Les traits, les dards, les pierres atteignaient plus sûrement leur but, lancés du haut en bas, et de plus, gagnaient en force et en rapidité. Les Biscayens se troublèrent d'autant mieux qu'ils voyaient à tout moment arriver du renfort à l'ennemi, et que celui qu'ils pouvaient espérer était encore loin. Les exhortations du seigneur de Haro, de son fils, et des autres membres de la noblesse, leur exemple surtout retinrent les soldats qui, rompus par quelques charges que les Musulmans firent à propos, flottaient et commençaient à se pelotonner autour de quelques bannières. Furieux et désolé, le seigneur de Haro cherchait à rallier ses hommes, à reformer leurs rangs. Il se portait partout, jusque sur les derrières de la colonne, pour encourager le soldat et l'empêcher de lâcher pied. Comme sa bannière le suivait toujours, quelques-uns de ceux qui avaient abandonné le combat, rencontrant la seconde ligne qui s'avançait au secours de la première, y répandirent le bruit que Don Diego lui-même reculait, et qu'ils avaient vu son pennon quitter le premier rang.

La seconde ligne, composée en grande partie des ordres de chevalerie, pressa le pas pour soutenir l'avant-garde que déjà, à mesure qu'elle avançait, elle voyait tournoyer comme au moment de fuir. Don Diego courait, priait, menaçait, pleurait de rage; la démoralisation était dans ses Biscayens. Ils allaient s'abandonner à la déroute, lorsque la ligne des chevaliers parut sur le haut du ravin, au fond duquel les chrétiens avaient déjà reculé. La difficulté du terrain avait un peu rompu l'ordonnance des chevaliers; ils se rétablirent néanmoins et commencèrent un rude combat.

Muhamad le Vert envoyait sans cesse de nouveaux corps
'elever ou renforcer ceux qui étaient aux prises. Les chré-
iens reprirent cependant quelque avantage et regagnèrent
e terrain perdu. Déjà ils gravissaient de nouveau le versant
ıne fois abandonné et poussaient devant eux les Arabes
'épée aux reins, lorsque un fort détachement survenu
it reprendre l'offensive aux infidèles, et rétablit les chances
n leur faveur. Le premier désordre, qui n'avait pas été
ntièrement réparé, se remit parmi les Biscayens ; ils se jetè-
ent dans les rangs de la seconde ligne, et les troublèrent
ussi. La valeur des Templiers, des Hospitaliers, de tous
es preux, se brisa contre le nombre et la fougue des
fricains.

Don Alphonse de Castille s'était avancé avec la réserve ; à
on côté se tenait l'archevêque Don Rodrigue de Tolède. En
rrivant au fatal endroit le roi vit son armée rompue, com-
attant encore, mais sans ensemble et tourbillonnant. La
léfaite lui sembla inévitable ; un rapide coup d'œil sur le
assé lui rappela Alcoras. Il ne voyait plus qu'un parti à
rendre ; celui de mourir en héros, enveloppé dans la dis-
râce de ses armes et se soustrayant ainsi au douloureux
pectacle du désastre de son pays. « Archevêque, dit-il en
tendant son gantelet de fer vers Rodrigue, aujourd'hui vous
t moi devons mourir ici. — Seigneur, répondit le prélat,
ourquoi parler de mourir lorsqu'il s'agit de vaincre ? »

Le regard d'Alphonse était triste mais calme ; sa figure
ıe trahissait aucune faiblesse, mais bien une résolution
nébranlable, un regret aussi, mais une fermeté d'acier. Sa
nain étreignait convulsivement la poignée de son épée ; il
ui semblait que la victoire lui reviendrait par elle. Il voulait
harger en personne, à la tête de sa réserve. Le prélat et les
rands de l'état ne voulaient point lui permettre d'exposer
ıne vie de laquelle dépendait le sort de la bataille, de
'armée, de l'Espagne.

Les cris de joie et de victoire des infidèles ne contribuaient
as peu à jeter le découragement parmi les Castillans, déjà
n grand désordre ; les légions se rejetaient les unes sur les
es autres et se déformaient. La douleur du vaillant seigneur

de Haro, qui se prodiguait et semblait chercher la mort, n'avait d'égale que dans le désespoir du roi.

Sur les ailes les chances étaient différentes. Sanche le Fort à l'aile droite, en tête de sa première ligne, renversait tout ce qui osait s'opposer à ses coups. Le tumulte venu du centre appela ses regards de ce côté. Un coup d'œil suffit au grand capitaine pour deviner la détresse des Castillans. Il redoubla d'efforts, les Navarrais s'acharnèrent de plus en plus; ils suivaient et entouraient leur roi au travers de la mêlée. Sanche pressa la victoire, poussa, culbuta, refoula tout ce qui n'était pas moissonné par le fer navarrais. L'aile gauche de l'ennemi, réduite de moitié, diminuait encore à chacun des pas des chrétiens. Sanche et son armée, foulant aux pieds le carnage, passèrent sur le corps à la multitude que leur glaive avait fauchée.

N'ayant plus d'ennemis debout à combattre, le roi de Navarre donna de l'éperon à son cheval et montrant du bout de son épée, à ses montagnards vainqueurs et animés, les Castillans rompus et qui pliaient, il partit au galop. La cavalerie, les seigneurs et ricombres le suivirent; son agile infanterie, dit Rodrigue de Tolède témoin oculaire et acteur dans ce drame sanglant, se mit au pas de course. Ils volaient, ces braves fils des Ibères, arracher l'honneur de la journée aux Musulmans triomphants. A peine sortis d'une victoire disputée dont ils fumaient encore, ils portèrent le secours de leurs bras aux Castillans démoralisés. A eux les lauriers, à eux la couronne; ces vaillants hommes ont sauvé dans ce grand jour et le trône et l'autel.

Dans cette course rapide Sanche opéra son changement de front; dirigeant son aile gauche, par laquelle il se fit déborder, vers la droite de la division du centre c'est-à-dire des Castillans; refusant un peu lui-même sa droite, qui restait entière sur le bord supérieur du ravin du côté des infidèles, Sanche le Fort les prit en écharpe. Ce fut le choc incalculable d'un rocher détaché du sommet de la montagne par la fureur de l'ouragan; il roule, bondit avec furie, ébranle tout, entraîne tout, renverse, écrase dans son irrésistible élan les arbres et les murailles. La gauche des Arabes,

foudroyée par une puissance indicible que rendait plus formidable l'ardeur d'un succès récent et saignant encore, ne plia pas; elle n'eut pas le temps. Elle fut précipitée vers son centre, sur lequel elle tomba brisée. Le croissant, à son tour, recula devant la bannière de Sanche de Navarre, devant son aigle aux ailes déployées.

Les Castillans, toujours au fond du ravin, n'avaient cependant pu reformer leur front; les Arabes, qui voulaient les percer à jour, combattaient avec une opiniâtreté sans égale, et Muhamad envoyait sans cesse de nouvelles forces sur ce point, où il voulait concentrer la bataille. Alphonse avançait toujours avec son arrière-garde, voyait et jugeait ce dangereux moment. C'est alors que, d'une voix sonore, il dit pour la seconde fois à Rodrigue : « Archevêque, il nous faut « mourir ici vous et moi. La mort est belle, elle est « noble dans un pareil moment.— Non seigneur, reprit avec « chaleur le prélat tenant son épée nue à la main, nous ne « mourrons pas; la couronne du vainqueur vous attend avec « l'aide de Dieu. Et si telle n'est pas sa volonté, nous som« mes tous déterminés et prêts à nous faire tuer à vos « côtés. »

Malgré l'énergique secours de Don Sanche et les grands coups qu'il portait, le désordre continuait toujours parmi les Castillans. « Courons—s'écria tout-à-coup Alphonse dont le « regard vigilant et sûr ne laissait rien échapper—il est temps; « secourons nos frères; ils sont à l'extrémité. Qu'ils ne « perdent pas tout-à-fait du moins leur terrain. » Et le roi voulait s'élancer au galop. L'archevêque se mit en travers devant lui, et le comte Don Fernando Garcia, saisissant le cheval de Don Alphonse par les rênes : « Assez d'autres sans « vous, seigneur, lui dit-il, vont porter les secours néces« saires et se jeter dans un danger que vous ne devez pas « affronter encore. C'est à nous de courir au soutien de « l'armée. Vous, avancez plus lentement; votre concours « sera utile plus tard, votre tour viendra. » Disant ces mots, Don Garcia enlève au galop une partie de l'arrière-garde, et court se jeter intrépidement où la confusion était la plus grande. Sa charge fut terrible; les Musulmans renversés

reculaient, et tombaient sur la gauche des Navarrais qui les culbutaient.

Dans ce même moment Don Garcia Romeo, ayant fait la même manœuvre que Sanche le Fort, abordait l'aile droite des Arabes avec son avant-garde aragonaise, victorieuse aussi de son côté. Une aussi puissante diversion rendit aux Castillans la possibilité de se reformer.

Don Alphonse était arrivé sur le lieu du combat avec le reste de la réserve; il la fit passer en première ligne et se mit en tête. Alors il rétablit l'ordre, alors le courage et l'espoir revinrent aux enfants de la Castille, à la vue de leur roi qui rivalisait d'audace avec les plus intrépides chevaliers. L'armée castillane reprit sa première ordonnance, sa première fougue, accrue de la honte d'un moment de faiblesse; le seigneur de Haro se précipita avec ses Biscayens ralliés. Ce n'était plus de l'ardeur, de la bravoure, de l'élan; c'était de la rage.

Don Sanche fit refuser de plus en plus sa droite; sa gauche s'appuyait sur la droite des Castillans. A leur gauche Don Romeo avait été rejoint par la ligne de bataille aragonaise, ayant à sa tête son roi blessé. Ce valeureux prince avait eu la cuisse traversée d'un coup de lance, dès le commencement de l'action. Sanglant, la cuisse bandée d'un mouchoir, il avait continué à veiller lui-même au succès de la lutte, et n'avait point quitté la mêlée.

Alors le cri de guerre des Navarrais se fit de nouveau entendre, terrible et retentissant. Du fond du ravin ces agiles montagnards entraînaient les Castillans d'un côté, tandis que les troupes d'Aragon et de Catalogne en faisaient autant de l'autre. La ligne bien serrée, électrisée, monta la pente rapide sur laquelle les Arabes en amphithéâtre semblaient suspendus et ne pouvoir reculer. Enveloppés dans un demi-cercle de fer, ils combattaient intrépidement et tombaient sur place. Les trois bannières royales déployaient leurs longues ondulations, tantôt sur un point, tantôt sur un autre; celle de Sanche semblait l'aigle de la montagne qui fond sur sa proie.

Ce qui avait doublé la résistance d'abord, et ensuite

ccasioné le succès des Musulmans, devint en partie cause e leur perte. Une portion des volontaires d'Afrique, qui taient au nombre de cent soixante mille, avait été envoyée ar Muhamad le Vert à la défense du ravin. Ces hommes, ar suite d'une coutume particulière à leur tribu, combat-aient attachés deux à deux par une cuisse. La fuite leur tait impossible, la retraite difficile; mais leur front pré-entait une unité, une consistance redoutable. Une fois que es Navarrais les eurent entamés, ils furent bientôt tous nassacrés; celui des deux qui tombait gênait les mou-ements de son compagnon et l'empêchait dans le manie-nent de ses armes; retenu par le poids du corps mort, ntraîné par lui, il était facilement aussi porté à terre.

Castillans, Navarrais, Aragonais remontaient tous du nême pied, retardés seulement par l'incessant combat qu'il eur fallait livrer. Muhamad appuyait à tout moment les roupes en conflit; il les croyait toujours victorieuses parce ue, ne pouvant les voir d'où il était et ne les apercevant as reculer, il ignorait que les profondeurs du précipice ui cachaient leur mort et leur servaient de tombeau.

Mais peu à peu il vit l'armée chrétienne surgir comme de essous terre, en bon ordre, chassant devant elle ce que son laive n'avait pu atteindre. Anazir lança une nouvelle armée ur les rois coalisés; déjà les chrétiens étaient arrivés sur le errain plane; les fers se croisèrent et les Maures furent à eur tour rompus. Le carnage devint effrayant; les malheu-eux Africains accouplés, offraient une double victoire à la urie de leur ennemi; la campagne se couvrait des restes pars et fuyants de ces bandes, innombrables et épaisses il 'y avait que quelques heures.

Le tertre de Muhamad le Vert présentait seul encore un spect de défense; une autre multitude, fraîche et reposée, e défendait. La cavalerie des volontaires marocains mit ied à terre; les hommes entrés dans les tranchées offraient eu de prise et rendaient l'attaque périlleuse. Les chrétiens taient épuisés; douze heures d'un combat à l'arme blan-he, non interrompu, opiniâtre, sous un soleil brûlant, dans es positions difficiles et contre des troupes sans cesse

renouvelées, leur faisait sentir le besoin du repos. La victoire était à eux; mais elle n'était pas complète encore. Les rois, les chefs les pressaient d'achever une œuvre si brillamment commencée et presque terminée; ils leur montraient l'ennemi attérré par sa défaite, et le camp qui entourait le monticule, unique ressource de Muhamad, dans lequel ils goûteraient, après un dernier effort, les douceurs du repos et de la victoire.

Pendant ce temps Sanche le Fort, dont le plus ardent désir était de se trouver en face de Muhamad et d'assouvir sur lui sa vengeance, jugeant sa présence désormais inutile sur le champ de bataille devenu désert, marchait avec ses infatigables montagnards vers le mamelon. Il le trouva garni de troupes sur toutes les faces. C'était une masse d'hommes et d'armes qu'il fallait encore renverser; le combat recommença avec plus de chaleur et de colère que le matin. L'armée de Sanche le Fort comptait déjà deux triomphes; il lui en fallait un troisième. Les troupes musulmanes réunies dans cette dernière et forte position, avaient assisté à la bataille, mais sans y prendre aucune part active. Rempart vivant formé autour du roi de Maroc, ces hommes avaient vu fuir et tomber la foule de leurs compagnons devant l'armée chrétienne, comme le sable du désert sous l'impétueux souffle du vent. Ils comprenaient qu'eux seuls pouvaient sauver Muhamad et soutenir la dynastie chancelante des Al-Mohades en Espagne : l'établir était devenu impossible.

L'exemple des Navarrais avait entraîné les corps des deux autres rois; l'émulation les piqua de son aiguillon. Oubliant les fatigues de la journée, ils coururent au danger avec entraînement, et se heurtèrent de front contre les Africains.

Muhamad, debout sous son riche pavillon, récitait à haute voix les versets du coran qui promettent le ciel aux combattants tombés pour la loi du prophète, et levait en même temps en l'air son glaive étincelant, mais inoffensif. Les volontaires, les tribus du désert et de l'Atlas, la nombreuse garde nègre aux armes brillantes, aux turbans blancs, à l'œil farouche, se pressaient, frémissaient à ses côtés. Les

chrétiens avaient oublié déjà que la lassitude de la journée les avait brisés ; emportés par le cri enivrant de victoire, ils accouraient résolument sur de nouveaux bataillons compactes et imposants. Les plus forts, les plus beaux hommes de toute la cohue africaine amenée par Muhamad, comme aussi les plus déterminés, avaient été choisis par Anazir et entassés autour de sa voluptueuse et lâche royauté. Ces héros du croissant reçurent, sans pâlir et sans rompre, le formidable choc des chrétiens. Confiants dans leur nombre et leur position, encouragés par les récompenses célestes qu'ils croyaient mériter en mourant vainqueurs, par l'espoir aussi de la faveur de leur souverain présent, s'ils survivaient à leur triomphe, ces champions de l'islamisme se battaient comme les lions de leur désert, avec une intrépidité digne d'une meilleure cause et d'un meilleur sort. Les tranchées qui les abritaient devinrent bientôt des fosses creusées pour eux de leurs propres mains.

Don Sanche les aborda au milieu d'une grêle de javelots, et les Navarrais sautèrent dans les retranchements, où ils égorgèrent les Musulmans. A chaque fossé ce fut un combat furieux, et les braves Africains restèrent, couchés dans la poussière, possesseurs morts des postes que, vivants, ils avaient héroïquement défendus. Le roi de Navarre avançait toujours ; rien ne pouvait arrêter sa course. Le premier il avait abordé la dernière et périlleuse question ; il ne voulait pas être devancé, et dépêchait l'accomplissement de son œuvre. Fossés, retranchements, tranchées, tout était enlevé; les cadavres avaient rétabli le niveau dans ce terrain coupé. Gisants les uns sur les autres, entremêlés des chrétiens tombés sous les coups de leur sublime désespoir, ces superbes Musulmans, par leur tenace et fanatique courage, attestaient des gigantesques efforts des soldats chrétiens.

Enfin Don Sanche avait gravi la dernière et abrupte colline ; il arrivait à l'enceinte fermée de chaînes de fer, au milieu de laquelle présidait et trônait le chef des croyants. Les projectiles de toute nature accueillirent l'armée navarraise ; le roi et ses hommes, couvrant leurs têtes de leurs boucliers, continuaient leur marche, non sans jalonner la

route de morts et de blessés. Sanche le Fort fit avancer un corps d'archers et d'arbalétriers d'élite, qu'il opposa aux tireurs africains. Impassibles, adroits, ils forcèrent bientôt les Arabes à reculer vers l'intérieur du cercle. Aussitôt les massiers appelés par le roi accoururent, frappèrent, faussèrent, rompirent les chaînes, emblèmes de celles que le roi de Maroc rêvait d'imposer aux chrétiens de l'Espagne et du continent. Sanche, voyant la barrière abaissée, lança son cheval, franchit l'obstacle et, seul, présenta le fer de sa lance à la foule consternée qui le regarda d'abord, et le chargea presque aussitôt. Doué d'une vigueur athlétique et d'une énergie morale qui lui valurent son surnom, le roi de Pampelune pouvait supporter une armure pesante et à l'épreuve; aussi, tous les traits glissaient sur son bouclier, s'émoussaient sur sa cuirasse, et retombaient à terre sans l'ébranler. Les Africains, dont plusieurs avaient combattu sous lui et contre lui, lors de sa détention à Maroc, crurent revoir le favori du dieu de la guerre, le dieu des combats lui-même.

Cependant le danger dans lequel le roi s'était précipité tête baissée et sans regarder derrière lui, fit tressaillir les plus rapprochés de sa personne. Le porte-étendard royal Don Gomez de Agoncillo, s'était attaché à ses pas; les ricombres, les chevaliers et, à mesure que l'enceinte se brisait, toute l'armée pénétrèrent, au travers de mille dangers, de mille morts, marchant sur les cadavres amis et ennemis, amoncelés, ou rangés comme l'attaque et la défense les avaient trouvés. Don Sanche fut en un moment entouré des siens. Il piqua droit au pavillon rouge; il y supposait Muhamad le Vert, puisqu'il ne l'avait pas rencontré dans la mêlée qu'il avait parcourue en tous sens pour le trouver.

Castillans et Aragonais faisaient également des prodiges de valeur; ils renversaient toutes les oppositions, surmontaient toutes les résistances. Au moment où Don Sanche arrivait l'épée haute, l'œil étincelant et le cœur gonflé d'une joie farouche, sur le sommet du monticule, un cri confus d'abord, immense et douloureux ensuite, s'éleva de tous côtés. Un instant suffit pour en dévoiler la cause. Les chaînes

mpues, gisant à terre, rouges du sang des assaillants et s défenseurs, abandonnaient aux vainqueurs l'entrée d'un u désormais inutile à garder. Le roi de Maroc, l'orgueil-ıx Muhamad-Anazir ou le Vert, qui la veille écrivait à ses lis que dans trois jours les trois rois chrétiens et leurs is armées seraient à ses pieds et dans ses fers; Muhamad, onté sur une jument arabe prompte comme la gazelle, et e lui avait présentée son frère, avait fui. Lâche, il avait ssé égorger des milliers d'hommes sous ses yeux, et sans montrer à l'ennemi. Et lorsqu'il avait vu s'approcher igle si connu du roi des montagnes, de Sanche le Fort, celui qui tant avait à se plaindre de sa félonie; l'Al-hade se sentit faiblir contre un homme offensé par lui, mme il avait faibli devant le danger, failli à son armée, son drapeau, à sa foi, au renom glorieux de ses ancêtres.

Aussitôt que ce bruit fut répandu parmi les Musulmans, ıs à la fois se prirent à fuir aussi. Que leur restait-il à fendre, à ces vaillants, aveugles victimes de l'égoïsme iental et d'un révoltant despotisme, quand le chef de tant tribus décimées, le prince des croyants les abandonnait, ıportant dans les riches plis de sa tunique la loi de son ophète, le sang de ses peuples, la honte, la couronne isée, le déshonneur de sa dynastie?

Cette triple victoire avait rendu aux chrétiens force et ilité. Ils suivirent impétueusement les fuyards, et à la erie du tertre ajoutèrent une autre boucherie. Guidés, cités par les prélats, qui n'avaient pas quitté le premier ng depuis la mêlée du ravin, ils égorgèrent sans merci, ns pitié, sans relâche tous ceux qu'ils purent atteindre.

Frapper un ennemi sans défense n'allait pas à Sanche de varre. Piqué au vif d'avoir manqué la seule proie qu'il nvoitât, il quitta les somptueuses tentes, les dépouilles, camp ennemi, les champs témoins de sa victoire. Infati-ble, inexorable, il repartit avec ses ricombres, sa blesse et sa cavalerie; son infanterie encore le suivit au s de course, comme le matin après le premier succès. Ce e celle-ci rencontra de détachements ralliés des infidèles t passé au fil de l'épée, ou fendu par la hache euskarienne.

Sanche ne daignait même pas les toucher, en passant, de sa lance ; c'était Muhamad le Vert que réclamait sa colère; c'était lui qui, seul, semblait au roi navarrais un digne prix de la plus célèbre journée qu'ait jamais chantée l'histoire. Quelque vive que fût sa poursuite, la course de l'Africain était plus rapide encore. Anazir passa à Baëza et ne s'arrêta qu'à Jaen, cinquante et quelques lieues des champs sanglants de Muradal. La nuit suspendit l'inutile poursuite du roi de Navarre. Sanche retourna enfin sur ses pas et refit lentement le trajet qu'il venait de parcourir avec tant de vitesse. En route il ramassa son armée éparse, fatiguée de gloire, saturée de massacre. Il arriva au camp des Arabes, et y logea ses troupes. Tout retentissait d'hymnes de victoire; Sanche seul était morne : il n'était pas vengé.

Pendant sa course à la suite de l'ennemi qui fuyait devant lui, les Aragonais, Catalans et Castillans, après avoir égorgé ou chassé au loin ce qui paraissait encore de Musulmans sur le champ de bataille, furent ralliés par leurs rois, à son de trompette. Les évêques s'étaient réunis aussi au milieu de ces vastes plaines, précédés de leurs croix qui leur servaient de pennons. Comme les ordres de chevalerie religieuse, ils joignaient, dans ces temps encore, l'épée du guerrier à la mitre du prélat, la cuirasse du chevalier à la robe des ministres du Dieu de paix. Rassemblés, ils s'avancèrent processionnellement vers le centre des deux armées, reformées à peine. Les rois et les principaux des deux états, vinrent au-devant d'eux. A la tête des prélats marchait Rodrigue de Tolède.

L'ombre massive de la Sierra Morena couvrait une partie des champs des Naves de Tolosa. Les dernières réflexions du soleil qui s'abaissait lentement derrière la chaîne des montagnes, éclairaient le reste et rougissaient au regard les cadavres de plus de deux cent mille Musulmans, et de vingt-cinq mille chrétiens. Sur un côté, à l'ombre, la masse noire et indistincte du reste des deux armées ; à quelque distance et dans la partie éclairée, le groupe des rois et des prélats, aux armures faussées et ensanglantées. Derrière eux, le mamelon de Muhamad le Vert, sur le haut duquel flottait



encore et brillait le pavillon de l'Al-Mohade, tandis que toute la colline qui en descendait scintillait de paillettes et lames argentées. C'étaient les armes de ceux qui avaient succombé. Un profond silence régnait sur cette scène imposante et magique, que troublaient seulement les lamentations, le râle des blessés et des mourants.

L'archevêque de Tolède éleva alors une voix que le silence de la nuit rendait plus retentissante encore. « Seigneur, « dit-il à Alphonse, le Dieu qui du haut des cieux dirige les « armées, veille aux jours des rois et donne les palmes du « triomphe, vous en a couronné aujourd'hui. A genoux donc, « prince, pour remercier celui qui a béni vos armes et « affranchi ses serviteurs des fers et de l'esclavage des mé« créants. » Et aussitôt les casques des prélats et porte-croix tombèrent, leurs yeux, et leurs bras auxquels pendaient encore leurs boucliers, s'étendirent vers le firmament. Les monarques et leur suite, descendus de cheval, pressèrent de leurs genoux les cadavres des morts, et l'armée unit bientôt sa voix à celle de Rodrigue, qui entonna puissamment le *Te Deum*. L'évêque soldat nous apprend lui-même, dans ses écrits, cette particularité. Jamais ce chant d'action de grâces ne fut répété dans aucun temple avec autant d'allégresse et de ferveur. C'était la vie échappée aux plus pressants, aux plus imminents dangers, en présence d'une horrible destruction; c'était l'armée debout devant l'armée couchée à terre, ensevelie dans le grand sommeil, et plus nombreuse que celle des survivants; c'étaient des hommes appuyés sur leurs lances triomphantes, et regardant les hommes qui, étendus morts, tenaient pourtant encore leurs armes vaincues et brisées. Ces plaines de Tolosa étaient tellement littéralement couvertes de cadavres pressés les uns contre les autres, selon Rodrigue de Tolède, qu'on ne pouvait y marcher à cheval sans risquer de glisser dans le sang ou sur les corps; chaque pas en foulait un.

Bientôt après le chant religieux, tout se tut de nouveau, et la nuit enveloppa de son vaste linceul cet ossuaire immense, cette scène de désolation et de destruction, cette effrayante ruine d'un grand empire à jamais écroulé.

Les armées s'acheminèrent silencieuses et recueillies, vers le camp des infidèles, et s'y logèrent. Les Navarrais y étaient déjà établis, et la réunion totale des coalisés n'en pouvait à peine occuper que la moitié, tant il était étendu, tant avait été grand le nombre des Mahométans qu'il avait renfermés dans son enceinte. Sanche le Fort s'était emparé de la tente même de Muhamad, et avait placé ses montagnards dans la portion que décrivaient encore les chaînes rompues de l'Africain.

Le lendemain matin, les rois et les principaux chefs s'occupèrent de rassembler le butin; les historiens contemporains s'accordent à le signaler comme des plus considérables et d'une grande valeur. Il se composait de tentes enrichies de broderies et crépines d'or et d'argent; d'armes brillantes de ces mêmes métaux et de pierreries; de harnais luxueux; de quantité de chevaux andalous, arabes et berbères, les plus estimés parmi les diverses races de distinction. Des vivres abondants, de l'argent monnayé en profusion et indépendamment du trésor de l'armée, des bêtes de somme, parmi lesquelles on comptait trois mille chameaux, devinrent la proie des vainqueurs. Les historiens de l'époque affirment que le nombre de ces animaux s'élevait à trente-cinq mille.

Don Alphonse de Castille chargea le seigneur de Haro de la répartition des dépouilles. Don Diego, piqué de ce que les Castillans avaient failli l'entraîner à la fuite par la mollesse de leur résistance, par leurs longs et fréquents mouvements de retraite ; offensé en outre de ce que plusieurs de ces mêmes hommes au mépris des censures de Rome, qui déclaraient excommuniés ceux qui se livreraient au pillage avant la consommation de l'affaire et le partage, se fussent permis de courir le champ de bataille pour dépouiller les morts pendant la poursuite des fuyards, voulut les punir d'une manière sensible. En le chargeant de cette distribution, le roi semblait d'ailleurs faire l'aveu tacite du peu de droits qu'il reconnaissait à ses soldats d'y prendre part. Don Diego Lopez de Haro assigna d'abord à Don Sanche de Navarre la splendide tente de Muhamad le Vert, avec tout ce qu'elle contenait, ainsi que les chaînes que, par sa bouillante



ɔpidité, il avait rompues et franchies le premier. Don
che eut en outre, de moitié avec Don Pedro d'Aragon,
[ui se trouvait contenu dans cette vaste enceinte de fer.
t ce qui était en dehors du cercle, sur le flanc du mame-
et le champ de bataille, fut abandonné à ceux qui s'en
ɜnt emparés ou s'en rendraient maîtres. Don Alphonse
Castille eut pour sa part l'honneur et le renom de la vic-
ɔ, quand toute l'armée alors, quand tous les historiens
uis, l'ont attribuée avec plus de raison à Sanche le Fort.
. que le Castillan fût ou non content de cette répartition,
fecta de se montrer satisfait. Le généreux comte, qui
'ait rien retenu pour lui, avait adjugé une belle part à ses
ureux Biscayens.
'our donner une idée plus juste et plus grande de la
ntité d'hommes tués dans la journée de Muradal ou
es de Tolosa, ainsi que la désignent les Espagnols, les
ɔurs prétendent, et avec eux Don Rodrigue, que pendant
deux jours de repos donnés à l'armée chrétienne, on se
it uniquement des bois de lances et de flèches, d'arcs et
balètes ramassés sur le terrain, pour faire les feux, tant
x de joie que ceux de nécessité, et que l'on ne put même
tout consumer. Il est vrai de dire aussi qu'après la fuite
Muhamad les Musulmans jetaient leurs armes pour se
straire plus facilement à la poursuite des chrétiens, ainsi
ıvaient fait les deux premiers corps andalous et africains.
surplus, les troupes mahométanes s'élevaient à trois
t mille hommes de pied et quatre-vingt mille chevaux,
s comprendre dans ce nombre l'autre armée par laquelle
ıamad s'était fait entourer. Les chrétiens n'avaient pas,
ıombrant toutes leurs réserves qui furent obligées de
ner peu après le commencement de l'action, plus de
x cent mille combattants. C'est pour éterniser son beau
lécisif fait d'armes que Sanche le Fort composa de
ines l'écusson de son royaume, en souvenir de celles
ɔvées à Muradal. Cet écusson les porte d'or, en champ
gueules, et venant se rattacher au centre à une émeraude,
allusion à Muhamad le Vert.
Rodrigue de Tolède, cet historien habituellement si

véridique, affirme sérieusement que le nombre des chrétiens tués dans cette sanglante journée ne dépassa pas *vingt-cinq* hommes, et que toute la campagne n'en a pas coûté plus de cent cinquante. Lucas évêque de Tuy reproduit les mêmes assertions dans ses chroniques.

Quand l'armée chrétienne fut reposée, les rois alliés, loin de s'endormir sur leur victoire, voulurent en recueillir les fruits. Aussi le mercredi, dix-huit juillet, ils se mirent en marche sur Bilches, ville très-forte, qu'ils prirent en passant, ainsi que celles de Tolosa de la Sierra, Baños et Ferral. La terreur répandue par le combat des Naves était si grande, que toutes ces places se rendirent à l'apparition des vainqueurs. Baëza fut trouvée déserte, à l'exception de la mosquée, dans laquelle s'étaient réfugiés les malades, les infirmes, quelques femmes et enfants, et tous ceux qui n'avaient pu fuir, ou comptaient sur la miséricorde des chrétiens. Les prélats, dans leur zèle outré, firent mettre le feu à cet asile de la vieillesse, de l'impuissance et du malheur. Tous les infortunés qu'il contenait y furent brûlés.

De là on fut mettre le siége devant Ubeda, bien fortifiée et défendue par une nombreuse garnison. Les habitants de Baëza et de forts détachements échappés de Muradal, s'y étaient enfermés. La résistance fut des plus vives. Le lundi, octave de la célèbre bataille, l'assaut général fut donné à Ubeda. Un écuyer, Don Lope Ferrench de Luna, s'y distingua en arrivant le premier sur le haut de la muraille. Cependant malgré l'impétuosité de l'attaque, les chrétiens furent repoussés avec de grandes pertes. Les assiégés n'en comprirent pas moins que leur défense aurait nécessairement un terme et demandèrent une capitulation. Ils offrirent un million de doubles d'or, sous l'unique condition d'avoir la vie sauve et de rester maîtres de leur avoir.

L'armée écoutait favorablement cette proposition; les chefs et ricombres, les rois eux-mêmes étaient disposés à l'accueillir. Mais les prélats, et à leur tête les archevêques de Tolède et de Narbonne, prétextant les intentions du pape et les pouvoirs à eux déférés, s'opposèrent à toute composition. Ils voulurent qu'on exigeât la reddition à discrétion

d'Ubeda. Cette réponse, transmise aux assiégés, changea leur courage en désespoir. Ils se voyaient égorger de sang-froid et sans défense, en acceptant; ils refusèrent, préférant mourir les armes à la main, ensevelis dans leurs drapeaux, et sous leurs remparts. Le siége fut continué sans résultat. Peu de temps après, le manque de vivres se fit sentir dans l'armée chrétienne, la maladie s'y déclara. Les campagnes environnantes ruinées, dévorées par le passage et le séjour alternatif de deux armées aussi considérables, ne pouvaient fournir aux besoins ni au soulagement des assiégeants. Les rois coalisés furent obligés de décamper de devant Ubeda, la laissant aux mains des infidèles, avec ses murailles et ses trésors; ils se retirèrent sur Calatrava. L'archiduc d'Autriche y arrivait avec un beau corps de troupes, se joindre aux princes de la croisade; il trouva la campagne terminée. Les trois rois se séparèrent en cet endroit, se dirigeant chacun vers son royaume (*).

De retour à Pampelune, Sanche le Fort y trouva une nouvelle occasion de reconnaître que l'absence des souverains donne souvent jour à des troubles entre les peuples, à des guerres intestines. Pampelune était entourée par les faubourgs Saint-Saturnin, Saint-Nicolas, et Navarreria. Chacun d'eux était enclos d'un mur distinct, et séparé de la cité; chacun avait sa juridiction, ses priviléges à part. Le 1213-1220
conflit survenu à la suite de cette disparate, et pendant que la main ferme du maître n'était pas là pour maintenir l'accord, avait été sanglant. Les faubourgs avaient brûlé une église de Pampelune, avec les femmes, enfants et habitants qu'elle renfermait. Don Sanche assoupit toutes les rivalités, et rétablit l'harmonie entre les citadins.

Les années suivantes n'offrent rien de remarquable. On aurait dit que la chrétienté, satisfaite d'avoir renversé l'empire des Al-Mohades, ne songeait plus qu'à se reposer dans

(*) Luis del Marm.—Zurit.—Cart. de Théob.—Vaisset.—Blanca.—Ferrer.—Bentr.—Garib.—Hist. Arab.—Moret.—Turq.—Chén.—Cond.—Rod. Tol.—Luc. Tud.—Marian.—Ann. Tol.—Moral.—Chron. var. ant.—Epit. Alph. ad Innocent. III.

son triomphe. Les seules choses à citer sont la construction d'un nouveau château à Pampelune et la mort de Don Pedro d'Aragon qui, après avoir si glorieusement combattu les infidèles, se fit tuer à la désastreuse bataille de Muret en France, le douze septembre 1213, portant les armes pour les Albigeois contre Simon de Montfort. Don Sanche leva des troupes en 1215 et fit contre les Maures une campagne, dans laquelle il leur enleva quelques forteresses, et rétablit ses frontières. Il réprima les incursions faites dans ses états par un certain Don Arnaud de Alusan, Aragonais, s'occupa de garnir ses limites de châteaux forts, et fonda en 1219 la
1223 citadelle de Viane. Par arrangement avec l'infant Don Ferdinand frère de Don Pedro d'Aragon, le roi de Pampelune recouvra les forts et châteaux perdus tant sous le règne de Sanche le Sage, que pendant sa propre détention en Afrique. Ainsi rentrèrent sous sa domination Gallen, Peña, Pitilla, Esco, Trasmos, Aguilar, le fort de Sancho Abarca, ceux d'Estaca et Foz, Tiermas, Salvatierra, la ville et le château de Xavier; il obtint de plus le libre passage par les terres d'Aragon, pour entrer sur celles des Musulmans.

1231 En 1231 le jeune roi d'Aragon Don Jayme fils de Don Pedro, vint voir le roi de Navarre à Tudèle. Don Sanche, affligé d'un cancer à une jambe, ne se montrait plus qu'à ses affidés, et même pour affaires gouvernementales. Dans les entrevues qu'eurent ces deux souverains d'âges si différents, ils se lièrent d'une étroite amitié. Don Jayme donna au Navarrais Ferrara, Fétrella, Calatanur, Daymus et Castel-Fabib, avec toutes leurs dépendances. Ces divers lieux avaient primitivement été remis à Don Sanche en nantissement d'une somme de quatorze mille deux cent quatre-vingt-six doublons Alphonsis d'or, prêtés à Don Jayme. Ces villes furent ensuite abandonnées à Sanche le Fort, ainsi que Terruel, Peña - Fasina et Peña - Redonda au pied du Mont-Cayo. Les deux rois se donnèrent une nouvelle marque de leur mutuel attachement, en se léguant leurs couronnes au dernier survivant; donation illusoire, surtout avec le caractère et le For navarrais. Ce qui la rendait plus caduque et plus inexécutable encore, était la reconnaissance faite par Don

ache, et sanctionnée par les grands du royaume, des oits de successibilité du jeune comte Thibault de Chamgne au trône de Pampelune, en cas de décès du roi sans fants. Thibault était fils de la sœur de Sanche le Fort, nfante Doña Blanca. Le roi d'Aragon, de son côté, aurait à déshériter son fils Don Alphonse. Il est vrai que la cour e Rome, par la voix de Grégoire IX, avait cassé le mariage e Don Jayme avec l'infante Doña Léonora de Castille, sous rétexte de parenté. La reine avait donné à son mari un ls, ce même infant Don Alphonse avec lequel elle s'était tirée en Castille. Rien n'avait pu empêcher la reconnaisnce de sa légitimité.

Enfin, après avoir consacré les dernières années de sa vie 1234
a bien-être de ses états, au bonheur de ses peuples, Sanche Fort, dévoré par la souffrance, absorbé par une noire élancolie, descendit au tombeau. Il était un de ceux qui vaient le plus efficacement contribué au renversement de dynastie al-mohade. En lui aussi s'éteignit la noble et illante race qui, pendant cinq cents années, de père en ls et sans interruption de lignée, avait glorieusement prédé aux destinées de la Navarre. Il mourut sans postérité, près quarante ans de règne, un siècle après la restauration e cette province. Don Sanche fut enterré à Santa-Maria de ampelune. Une longue dispute s'était élevée entre plusieurs glises, qui prétendaient à l'honneur de le posséder. Penant ces controverses, le roi attendit la sépulture dans son ercueil. On plaça sur le mausolée de Sanche le Fort un moreau des chaînes de fer prises à Muradal, et qui figurent dans s armoiries de la Navarre.

Ainsi succombèrent dans les champs de l'Andalousie, aux laves de Tolosa, l'empire si menaçant des Al-Mohades et la omination africaine en Espagne. Ce pouvoir formidable périt, oyé dans le sang de ses sujets. Muhamad-Anazir lui-même e survécut pas long-temps à sa défaite, à la chute de sa uissance si chèrement, si lentement établie et qu'un seul our vit crouler, précisément alors que tout semblait lui en résager la consolidation. Son fils et son frère, alternativeient ses successeurs dans le laps de peu d'années, furent

les derniers membres de la dynastie Al-Mohade, dont l'ambition et la royauté étaient écloses à la brûlante haleine des révolutions, et que les soulèvements emportèrent dans leur tourbillon. A partir de ce moment, il n'y eut plus d'unité, plus de force parmi les Arabes - Maures de la Péninsule. Quelque temps encore ils s'y maintinrent, parce que pendant cinq siècles ils avaient jeté de profondes racines dans la terre d'Espagne; parce qu'ils avaient eux-mêmes remplacé les populations indigènes massacrées, déportées en Afrique, ou refoulées, émigrées vers les états chrétiens du nord de la Péninsule; parce qu'aussi les rois de ces états, occupés de leurs propres dissensions, les laissaient respirer et se remettre de la terreur de la dernière victoire. Mais ces Maures chevaleresques et brillants, fougueux au combat, presque invincibles en guerre et conquérants insatiables, sont désormais effacés des tableaux de l'histoire. Ce grand foyer jette encore de loin en loin quelques lueurs éclatantes bien qu'éphémères; puis tout rentre bientôt dans l'obscurité jusqu'au dernier jour. Leur existence matérielle et politique s'en fut dès lors décroissant. L'ambition, les intrigues, les haines particulières les enserrèrent de leurs étroites combinaisons; le peu de ressources qui leur restait fut employé à s'entre-détruire, à s'affaiblir de plus en plus, à préparer eux-mêmes leur entière expulsion. On dirait, en étudiant cette phase de l'histoire, que la stagnation des rois chrétiens leur fut insufflée par la providence de l'Espagne et que les oppresseurs de cinq cents ans étaient entraînés comme par fatalité, par une force irrésistible, vers l'accélération de leur perte et le complet triomphe de la chrétienté.

La croisade péninsulaire s'arrête également après la mémorable journée de Muradal. Les Basques surtout, posant la hache des batailles au pied de leurs montagnes, s'enveloppent de leur gloire et se reposent, pourrait-on dire, sur leurs derniers lauriers. Ils semblent reconnaître que la cause pour laquelle ils avaient veillé durant tant de siècles sous les armes, vient de triompher par leur épée. Ils ont assuré la liberté de leurs antiques foyers, établi celle de

Espagne, protégé l'indépendance de l'Europe : leur mis-
on est accomplie, le ciel est satisfait. Il ne leur reste plus
l'à s'asseoir sur le sommet de leurs rochers, en regardant
scène qui se prépare, en attendant une nouvelle inspira-
on du Dieu dont ils sont l'indestructible instrument. Que
ur liberté soit de nouveau menacée, que l'on touche à leurs
is, à leurs croyances ; nous les verrons encore rompre, en
urant, leurs faisceaux, se présenter, parés de leurs nom-
reuses cicatrices, aux coups de l'imprudent et présomp-
ieux agresseur.

Avec Sanche le Fort, qui clôture si dignement la série
es rois de Navarre, c'est-à-dire de la royale famille du
il, disparaît dorénavant, non pas l'impérissable nationalité
es Basques, mais bien leur prépondérante importance dans
balance des destinées espagnoles. Les divisions et les
uerres civiles des rois chrétiens entre eux, ne contribuè-
ent pas peu à la désunion territoriale et seigneuriale des
rovinces euskariennes.

Nous avons raconté le partage fait par Sanche le Grand
ntre ses quatre fils ; à l'un la Navarre, à l'autre la Castille,
troisième la Galice, au dernier l'Aragon. Par l'adop-
on de cette mesure le grand roi amena précisément ce
u'il voulait prévenir : la jalousie entre les frères, et tout
que cette dangereuse passion entraîne de dénaturé,
'inexorable. Le démembrement porte toujours une violente
fâcheuse atteinte à tout empire, surtout aux empires nais-
ants et enfants de la conquête. C'était à l'homme d'état,
rtisan d'une monarchie devenue puissante, qu'il apparte-
ait, avant de ramener les parcelles de son royaume devenu
uissant à leurs premières et faibles proportions, de se rap-
eler ce que son extension avait coûté de sang et de travaux.
'homme de guerre ne devait pas non plus perdre de vue
ombien de temps, combien de combats il lui avait fallu
outenir pour l'agrandir et le mettre en état de faire trem-
ler à son tour un ennemi actif, entreprenant, brave,
ontre lequel son peuple avait si péniblement, si longue-
ent lutté.

Les quatre frères qui se partagèrent la couronne du roi

leur père, étaient de la race navarraise. Eux et leur descendance cherchèrent à s'accroître, chacun aux dépens des autres, en dépit de la consanguinité. Quelquefois deux provinces royales, car elles méritaient à peine le nom de royaume, se réunissaient contre une seule, et lui portaient le défi et les horreurs de la guerre. Nous avons vu ce qu'il a fallu d'énergie et de force matérielle, à la Navarre entre autres, pour s'opposer à l'esprit envahissant de la Castille et de l'Aragon. Les provinces basques de Biscaye et Guipuzcoa, plus éloignées de Pampelune, celle d'Alava même, quoique plus voisine de la métropole, étaient toujours gouvernées par leurs lois particulières, leurs Fors territoriaux. En vertu de ces Fors elles étaient régies par des seigneurs électifs, qu'elles déposaient, ou tuaient même, selon qu'ils offensaient ou violaient les priviléges de la province. Car, remarquons bien ici une chose saillante, une chose que les diverses mutations d'administrations, de régimes politiques, de pensées civilisatrices ou religieuses n'ont pu effacer; que les révolutions et la marche des siècles ont laissé toujours vivante, toujours indestructible et neuve : c'est la distinction d'appellation. Les diverses portions, ou circonscriptions de l'Espagne portent encore leurs anciens noms et titres. Ainsi du royaume de Léon, de ceux de Castille, Valence, Grenade, etc., etc.; tandis que les parties qui n'ont jamais eu d'aristocratie vraie, celles qui ont constamment conservé par leur énergie la forme démocratique, même en se donnant un seigneur couronné avec la dénomination de roi, celles-là, encore aujourd'hui, sont désignées suffisamment par le mot simple de *provinces*. . . . .

Ainsi, et suivant la politique constante qui les gouverna depuis les Carthaginois, les provinces, balottées par les chances des armes de ceux qu'elles s'étaient donnés pour suzerains, exposées à être considérées comme faisant partie d'une conquête étrangère à leur délimitation et offensante pour leur liberté toujours intacte, usèrent de leurs droits et choisirent pour seigneur et protecteur celui dont la puissance étendue et consolidée leur offrait le plus de garanties pour leur tranquillité. . . . .

De même nous voyons en 1200 les Guipuzcoans offrir à Don Alphonse le Sage roi de Castille, la seigneurie héréditaire de leur province. Ils avaient, pendant longues années, proclamé une infinité de seigneurs, soit parmi les leurs, soit de ceux de Biscaye, soit un guerrier de la maison Larrea, ou un ricombre de Navarre, ou même un étranger qui, par sa loyauté et son courage, avait fixé leur attention. Un pareil choix était plus encore une faveur, une récompense, qu'un hommage. Aussi le Castillan fit-il éclater une grande joie à cette nouvelle inattendue. Mais il fut obligé de se rendre à l'assemblée générale des Guipuzcoans, tenue sous le chêne de Gherekiz, et de jurer par trois fois respect à leurs Fors, leurs priviléges et leur liberté.

Alphonse avait préalablement reçu communication de la constitution républicaine du Guipuzcoa, dont l'article fondamental est ainsi conçu : « Nous ordonnons que si quelqu'un, soit national, soit étranger, voulait contraindre quelque homme, femme, peuplade, bourg ou ville du Guipuzcoa à quoi que ce soit, en vertu de quelque mandat de notre seigneur le roi de Castille qui n'aurait point été agréé et approuvé par l'assemblée générale, ou qui serait attentatoire à nos droits, priviléges, fors et libertés, il lui soit incontinent désobéi. S'il persiste, qu'il soit mis à mort. «

L'Alava, à l'époque à laquelle nous sommes parvenus, ce champ de bataille éternel de toutes les nations qui avaient voulu entreprendre sur la liberté euskarienne; cette province dont les portions planes et abordables s'étaient vues traversées par toutes les armées, parcourues par toutes les guerres, noircies par tous les incendies ; dont la terre fut détrempée avec le sang des Carthaginois, des Romains, des Visigoths, des Musulmans d'Espagne et d'Afrique, des Aragonais, Léonais, Castillans, et Navarrais ; cette proie toujours enviée, toujours disputée, perpétuel champ clos de toutes les querelles, de tous les tenants : l'Alava jouissait encore de toute son indépendance sous les seigneurs qu'elle se donnait. Appuyée sur ses Fors, elle suivait les armes tantôt des uns, tantôt des autres, selon que son intérêt le lui

dictait. Mais elle n'avait accepté le patronage d'aucun roi navarrais ni espagnol.

L'Alava choisissait ses seigneurs parmi les fils des rois de Castille, ou la noblesse de Biscaye sa limitrophe, ou la famille de Lara, ou celle de Los Cameros. Au temps de Sanche le Sage, l'alliance de la Navarre fut recherchée par le seigneur de Véla, du consentement de la province, c'est-à-dire des états qui se composaient des nobles et des laboureurs. Depuis, elle quitta et reprit différentes alliances, jusqu'en 1332, qu'elle envoya des députés à Alphonse XI de Castille ; ce prince se rendit à Vitoria pour être investi du titre de seigneur de l'Alava. Il fut obligé de se transporter à l'assemblée des états, réunie dans la plaine et sous le chêne d'Arriaga. Les laboureurs, nobles, écuyers et hommes des villes, reçurent Alphonse et lui firent jurer le maintien intégral de leurs Fors sur la croix et l'évangile, qui lui furent présentés par l'évêque de Calahorra. Ils lui demandèrent ensuite d'en faire réunir et écrire en corps de loi les différents articles, jusqu'alors traditionnels. Ce traité porte en outre que « le seigneur ne pourra regarder l'Alava comme « sa propriété, ni exiger aucun impôt, ni acheter ville, « village, forteresse ou palais dans le territoire de la répu« blique. »

Ces réserves, ou pour mieux dire ces conditions imposées montrent assez l'esprit dominant des Euskariens. Ils se mettaient sous la protection de celui qui leur semblait en présenter une plus efficace, mais ne voulaient se relâcher en rien de leurs droits. En cas de mécontentement ils prétendaient user du pouvoir que leur conférait le For ; celui de changer de seigneur jusqu'à sept fois dans un jour. C'est assez explicite.

La Castille était toujours envahissante, et toujours s'agrandissait. La réunion de ses différentes parcelles, les vastes conquêtes de ses rois sur les Musulmans, lui donnaient une étendue territoriale et une influence qui attirait à elle par la force des choses, et lui soumettait tout ce qui ne pouvait prétendre à lutter seul pour son indépendance. Ainsi donc, les libertés montagnardes venaient s'abriter à l'ombre de la

puissance castillane, moyennant un vain titre qu'elles lui concédaient, et lui imposaient de cette manière l'obligation de joindre son épée à la hache ibérienne, pour le maintien de l'indépendance des Euskariens.

La Biscaye choisissait également ses protecteurs, selon qu'il lui plaisait. En 1309, lors de la mort de Diegue Loup de Haro son seigneur, qui ne laissa pas de progéniture, sa nièce Marie de Haro fut investie de la même dignité. Le mariage de Marie avec l'infant de Castille Don Juan, transporta dans cette royale famille le titre de seigneur; il y resta incorporé du consentement des Biscayens. Les cérémonies sont les mêmes, les mêmes exigences existent pour les rois de Castille et pour tout autre seigneur, lorsqu'ils sont appelés dans la province. Avant de mettre le pied sur les terres de la république, tout seigneur doit faire serment d'en respecter l'indépendance et les Fors. Il le renouvelle à Bermeo, Larrabezua, et partout où on le lui demande; en dernier lieu sous le chêne de Ghernica, en présence des états rassemblés.

A mesure que l'astre qui devait finalement tout entraîner dans son tourbillon, accroissait sa force, accélérait son mouvement, les planètes dont il était entouré, obéissant aux lois de l'attraction, venaient graviter autour de son foyer.

La Navarre était passée dans la maison de Champagne, par suite du droit d'héritage qu'elle-même avait établi. Elle se trouva ensuite arriver à faire partie de la couronne de France, puis devint alternativement domination des maisons d'Evreux, d'Aragon, de Foix et d'Albret, jusqu'à ce qu'enfin la marche toujours croissante et absorbante de la Castille la réunit au reste de l'Espagne. Mais il y eut encore bien du sang, bien des guerres avant que cette république, tourmentée par tant de seigneurs différents, eût repris son assiette et quelque tranquillité. Ses Fors et son amour de la liberté ont survécu à toutes les tempêtes; ses lois sont restées immuables comme ses mœurs, son idiome, sa nationalité.



HISTOIRE DES BASQUES.

TROISIÈME PARTIE.

MAISON DE CHAMPAGNE.

ɔrès la mort de Sanche le Fort les cortès de Navarre se irent. Elles examinèrent le testament du roi, et rejetè- tout d'une voix, la disposition prise entre lui et le roi ıgon, celle de la survivance de la couronne. Les cortès ɪuyaient sur le premier article du For de Navarre, « que igneur ne pourra jamais regarder la république ou la ince comme sa propriété. »
norant la manière dont cette décision serait accueillie Don Jayme, les états généraux armèrent à tout événe- t, en même temps qu'ils envoyèrent à l'Aragonais des tés pour lui communiquer leur arrêt. Le roi avait de la deur d'âme et du jugement; il comprit les funestes équences qu'entraînerait le maintien de ses prétentions. alant d'un coup d'œil rapide ce qui serait advenu si un lent imprévu, ou une mort prématurée l'avait enlevé t le roi de Navarre; songeant aux guerres qui s'en ent suivies pour maintenir les droits de son fils : Don ıe déclara généreusement ne prétendre en rien inter- r l'ordre de successibilité à la couronne de Sanche le , ni entraver ni contredire les décisions des états ɔays. La députation retourna joyeuse et prompte à

Pampelune, les apprêts de guerre furent contremandés et une solennelle ambassade fut dépêchée à Thibault duc de Champagne et comte Primat de Brie. Cette ambassade des ricombres et principaux seigneurs avait à sa tête l'évêque de Pampelune Don Pedro Ramirez de Pedrola. Elle était déjà de retour en Navarre avec le duc Thibault le cinq mai, et Don Sanche, oncle de ce prince, était mort le sept avril. Les décisions avaient été prises et exécutées avec une grande promptitude.

L'entrée de Thibault de Champagne, successeur de la couronne de Pampelune, eut lieu dans cette capitale de la Navarre aux sincères acclamations de joie de toute la population. La présence du nouveau roi semblait devoir fermer des plaies prêtes à se rouvrir plus sensibles, plus saignantes que jamais. La douleur causée par la mort de Don Sanche le Fort, fut remplacée par l'allégresse et l'espoir. D'heureux auspices ouvraient le règne de Thibault, puisque sa présence pouvait être regardée comme un bienfait du Ciel. Thibault arrêtait en effet la guerre civile et imposait silence à toutes les prétentions, en venant ceindre l'épée royale navarraise et se placer sur le bouclier des ricombres. Le peuple, d'ailleurs, se laisse prendre facilement à de prévenants dehors; il juge, pour ainsi dire, les hommes par l'épiderme.

Les avantages physiques, les manières affables, la grace des mouvements, la facilité, la courtoisie du comte, lui concilièrent tous les suffrages. On était loin de soupçonner sous cette flatteuse enveloppe une certaine raideur, une dureté même de caractère que la nature lui avait départie. Les envoyés n'avaient pas peu contribué non plus au favorable accueil fait au duc de Champagne. Ils en avaient entendu les éloges en France; ils en rapportaient la renommée de bravoure du prince qui, à peine adolescent, avait été faire ses premières armes en Palestine, et y avait conquis la réputation de preux et vaillant chevalier. Sa parenté était éclatante. Doña Blanca de Navarre sœur de Sanche le Fort, épouse de Thibault duc de Champagne, était la mère de Thibault I[er] de Navarre. La sœur de Doña Blanca, Doña

Bérangère, autre fille de Sanche le Sage, avait été mariée à Richard roi d'Angleterre, comte de Normandie et de Poitiers. Thibault de Champagne, père de celui qui nous occupe, était fils de Henry de Champagne et de Madame de France fille du roi Louis VII.

Afin d'enlever tout espoir aux prétentions qui auraient pu s'élever, la cérémonie du couronnement fut hâtée le huit de mai, trois jours après l'arrivée du comte Thibault. Aux termes du For, il passa la nuit d'avant dans la cathédrale de Pampelune, en veille d'armes, jura la constitution, fut proclamé après avoir subi toutes les cérémonies d'usage, et de plus, fut sacré. Il n'est pas certain que cet acte religieux fût établi en Navarre avant Thibault. Toujours est-il que, s'il en avait apporté la pratique de France, où elle était fort ancienne, depuis lui tous les rois de Pampelune ont reçu l'onction du chrême.

Thibault s'occupa avec succès de mettre ordre aux affaires 1237
du gouvernement et donna, en 1237, la ville de Xavier à Don Adan de Sada, seigneur distingué par sa naissance et ses services. C'est de cette famille que sortit l'illustre Saint François de Xavier, le disciple, l'ami de celui qui, après avoir porté les armes avec bravoure, devint le fondateur d'un des plus célèbres ordres religieux : Ignace de Loyola.

Les rois d'Aragon et de Castille étaient occupés à guerroyer, le premier dans les états de Valence, l'autre en Andalousie. Thibault observa le maintien de la paix et la bonne intelligence avec ses voisins; mais ayant eu quelque différent avec les seigneurs de Navarre sur la manière d'entendre et d'interpréter les Fors, il convoqua les états à Estella au mois de janvier. Comme il rencontrait une vive opposition dans les infançons et écuyers, il décida que la question serait soumise à l'arbitrage du pape Grégoire IX. Le pontife avait déjà vivement pressé le roi d'aller secourir les chrétiens de la terre sainte; Thibault, en lui écrivant au sujet que nous venons de dire, lui objecta que ses différens avec les grands du royaume ne lui permettaient pas d'armer pour la croisade, et qu'il en appelait à lui pour la régularisation des points en discussion. Le pape délégua Don Juan abbé

d'Irauzu, ainsi que les prieurs de Roncevaux et Tudèle, Don Lope et Don Miguel. La solution donnée par ces ecclésiastiques fut favorable au roi, et lui adjugea le droit de lever des troupes pour aller en Palestine, combattre les Sarrasins. Les seigneurs navarrais trouvaient avec raison que leur croisade de cinq siècles avait été assez longue, et les apprêts ordonnés par le roi ne se faisaient qu'avec une lenteur calculée qui ne laissait place à aucun espoir.

Sur ces entrefaites, Arnaud Guillaume seigneur de Grammont vint renouveler l'hommage de sa seigneurie au roi de
1238 Pampelune. Ce prince se rendit ensuite à Bayonne, depuis 1204 sous la protection des souverains de Navarre. Le projet du roi était la location des navires nécessaires au transport de son armée à la terre sainte; projet qu'il n'avait pas abandonné. De là, il passa jusqu'à ses états de Champagne et Brie, où l'évêque de Pampelune le suivit, et mourut. Le siége de la métropole resta vacant pendant assez long-temps par suite de ce décès et de l'absence du roi; ce qui prouve évidemment que la nomination des évêques était, encore à cette époque, un attribut du pouvoir royal.

1239-1243 Thibault fit des levées considérables dans ses états de France. Il ne fut suivi que par un petit nombre de Navarrais. Guillaume de Nangis moine de Saint-Denis, auteur presque contemporain cite dans la nomenclature des seigneurs qui se joignirent au roi de Navarre, chef de la croisade, les suivants : Pierre comte de Bretagne, les comtes Henry de Bar et Alméric de Montfort, Richard de Calvimont, Anselme de l'Ile, et peu après Richard d'Angleterre frère du roi Henry. Il y avait ensuite une foule de nobles, barons, chevaliers de France, mais aucun de Navarre. L'armée s'embarqua à Marseille. La mort du pape Grégoire IX en 1244, et le mauvais succès de la croisade, déterminèrent les princes et seigneurs européens au retour. Les préparatifs du départ et le voyage leur prirent toute l'année suivante, selon Rodrigue de Tolède, dont l'histoire se termine trois ans après. Thibault revint en Champagne après l'abandon de son entreprise; ce ne fut qu'au mois d'avril 1243 qu'il reparut en Navarre.

Le cartulaire du roi Thibault nous montre, dans cette
anée, le mariage de Doña Inez infante de Navarre, avec
fils du comte d'Albarracin Don Pedro Fernandez de
zagra. Au mois d'octobre suivant la ville d'Urt, en Labourd,
mit sous la protection de la couronne de Navarre, moyen-
ant une redevance annuelle de douze deniers Morlàas par
aison.

La vicomtesse Garsende de Béarn, son fils Gaston et le 1244
comte Guillaume de Soule, intercédèrent Thibault en
veur du seigneur Fortaner de Lescun. Le roi Sanche, en
unition de quelques ravages commis en Navarre par ce
igneur, lui avait confisqué, en 1212, son château de
adava et ses dépendances. En considération du cautionne-
ent des personnages que nous venons de nommer, Fortaner
e Lescun obtint la restitution de ses biens, et devint vassal
u roi Thibault, disent le cartulaire et Garibay. Le vicomte
e Soule et le comte Roger de Comminge firent également
ommage cette année. Trois ans après ce fut le tour du 1247-1251
comte de Tartas Raymond Arnaud; la suzeraineté de
avarre fut alors renouvelée dans les pays de Mixe et
stabaret. Pierre Arnaud seigneur de Luxe la reconnut
ussi.

Après avoir parcouru les Pyrénées, avoir été à Rome, dans
s états de France et à la cour de Paris, le roi rentra en
avarre en 1251; il donna deux ans aux soins de son
yaume et se sentit, bientôt après, pris de maladie. Trans-
orté à Pampelune, il y mourut le huit juillet 1253, dans la 1253
nquante-troisième année de son âge, et après avoir régné
x-neuf ans et deux mois. Rodrigue de Tolède et Rigordo,
tre écrivain grave, rapportent que le roi de Navarre était
posthume. Aussi le poète qui fit l'épitaphe de son père
comte Thibault IV de Champagne, dit-il: « Que le jeune
hibault naquit, comme le phénix, des cendres de son
ère. » Ce prince désigna comme héritier à sa couronne et
ses états de Champagne et de Brie, son fils Thibault II
Navarre et VI de Champagne. Le roi recommanda la reine
veuve, son fils encore enfant, et la conduite du royaume,

aux soins et à la loyauté de Don Jayme d'Aragon avec lequel il avait toujours entretenu une étroite amitié.

Thibault Ier était vaillant en guerre; en temps de paix il aimait les fêtes et réjouissances; les sciences et les arts. Il affectionnait la musique et la poésie, protégea l'agriculture, et importa en Navarre diverses productions de la Champagne, dans laquelle, en échange, il en introduisit d'autres des régions pyrénéennes. Dès la seconde année de son règne il fit commencer le cartulaire qui porte son nom; document précieux pour l'histoire. Rodrigue de Tolède dit que ce prince fut marié trois fois; son premier mariage, cassé par Rome, fut avec Gertrude fille du comte de Lorraine; le second avec Inez petite-fille du comte de Flandre et du Hainaut; le troisième avec Marguerite de Bourbon fille d'Archambauld prince de Bourbon et comte de Dampierre. C'est de ce dernier mariage, contracté en 1232, que naquirent Thibault II, Don Pierre son frère devenu seigneur de Murruzabal, et Henry comte de Henoy, depuis roi de Navarre. Deux filles provinrent aussi de cette union; Marguerite mariée à Ferricio duc de Lorraine, et Béatrix qui épousa le duc de Bourgogne Hugues IV du nom. On peut déjà pressentir comment la famille de France entra en Navarre (*).

Thibault Ier laissait la reine Marguerite régente du royaume pour son fils âgé seulement de quatorze ans, et qui ne devait atteindre sa majorité qu'au bout de onze mois. Le roi de Castille Alphonse XI, fils de Ferdinand dit le Saint, réunissait sous sa domination les conquêtes faites en Andalousie par son père, aux royaumes de Castille et Léon. Héritier du pouvoir de Ferdinand, il ne l'était ni de sa modération ni de sa générosité. Le coup d'œil de convoitise qu'il jeta sur la Navarre à la nouvelle de la mort du roi, lui montra un enfant en tutelle, une veuve pour régente, une femme à la tête du gouvernement, et l'agitation plus ou

(*) Rod. Tol. — Garib. — Oyhenart. — Beuter. — Rigord. — Mor. — Turq. — Cartul. Theob. — Pith. Généal. de Champ. — Kalend. de Leyre. — Dupleix.

grande que ne manque jamais d'occasioner un chan-
it de souverain. Alphonse entrevit dès lors la possi-
d'occuper la Navarre et de s'en emparer. Mais la reine
te Marguerite de Bourbon, inspirée par l'amour
nel et l'imminence du danger, déploya tout-à-coup le
ère que, du vivant de son auguste époux, elle n'avait
ème laissé soupçonner. Essuyant les larmes amères
e répandait sur une tombe à peine fermée, Marguerite
nédiatement garnir de troupes et ses frontières, et les
confinant à la Castille, et donna, en toute hâte, con-
nce à Don Jayme d'Aragon de la clause qui le concer-
ans le testament de Thibault. Elle réclama de lui le
vellement des traités de bonne alliance et amitié qui
it toujours existé entre lui et le feu roi, confiante dans
ns sentiments, et héritière de l'estime si hautement
estée pour lui par Thibault dans ses dernières dispo-
s.

épendamment de la noblesse de son caractère et de
tion profonde qu'il avait toujours professée pour le roi
t, l'Aragonais avait encore un grand grief contre
nse de Castille. Ce roi, qui changeait la paix en
aussi facilement que les mariages en divorce, ainsi
dit la lettre de Marguerite à Don Jayme, avait épousé
ite Doña Violante fille du roi d'Aragon. Il l'avait
iée et demandé la fille du roi de Norwége, la prin-
Christine. Christine arriva au moment des couches de
ite, que Don Alphonse avait fait épouser à l'infant Don
pe son frère, destiné déjà à l'église et archevêque de
e. Cet outrage avait irrité l'Aragonais, et Marguerite
urbon n'en fut que plus favorablement écoutée.

Jayme, retenu dans ses états, envoya l'infant Don
nse son fils aîné renouveler en son nom les anciens
. Marguerite, s'arrachant à sa douleur et à son deuil,
dit à Tudèle avec le jeune Thibault. La confirmation
nventions antérieures ne fut pas plus tôt faite, que la
retourna à Pampelune, se préparer à la guerre en cas
ssion. L'année suivante, Don Jayme d'Aragon se
en personne à Tudèle, où il confirma ce qui avait été

fait par son fils dans son entrevue avec Marguerite et l'infant de Navarre.

Diverses juntes se réunirent pour décider la forme du serment à faire prêter à Thibault lors de son couronnement, et le mode de gouvernement à adopter pendant sa minorité. Un grand nombre voulait la prolonger jusqu'à vingt-cinq ans; il fut cependant déclaré majeur à vingt et un ans. Ce serment est d'une grande longueur, et porte en général sur le maintien des Fors, priviléges et franchises. Mais ce qui est plus caractéristique, c'est ce que les juntes ajoutèrent à la formule que devait jurer le roi : « Ceci est la formule du serment que doivent prêter les ricombres des villes : Je jure par Dieu, les saints évangiles et la croix, que si Don Thibault se refusait à jurer tout ce qui est écrit ci-dessus, et de la manière dont il y est dit, il ne lui sera point accordé de royauté, et il ne sera point reconnu pour seigneur jusqu'à ce qu'il l'ait juré, etc., etc. » Thibault II le fit, fut élevé sur le bouclier en présence des états réunis à Pampelune en novembre 1253, et proclamé roi; il fut tenu d'avoir pour gouverneur un Navarrais auquel, dans le serment exigé, est donné le titre, non pas de *Ayo* qui signifie gouverneur des princes, mais bien de *Amo*, maître. Le roi devait lui laisser, en cas d'absence, la sénéchaussée de Navarre. Ce maître, ou *Amo*, devait être nommé par les douze conseillers composant le conseil du roi, et dont l'élection appartenait aux états. Thibault II devait rester soumis à cette espèce de tribunal politique et administratif, jusqu'à l'âge de vingt et un ans révolus, et dans cet intervalle ne pouvait rien faire ni entreprendre sans préalable avis des douze membres désignés.

1254 Alphonse de Castille faisait avancer de nombreuses troupes vers la frontière de Navarre. Les Navarrais aussi y étaient en armes, et le roi d'Aragon, en allié fidèle, avait placé son armée sur ses limites confinantes à la Navarre et la Castille. L'attitude des trois puissances était fière et menaçante; la guerre, pour éclater, n'attendait qu'un signal. Don Jayme avait dans ses rangs Don Diego Lopez de Haro. Ce seigneur, mécontent d'Alphonse, l'avait abandonné et s'était placé

ıs la protection du roi d'Aragon. Les forces réunies des
ux Castilles et de Léon, étaient concentrées à Calahorra,
faro et ses environs, les Aragonais à Tarazone, les Navar-
s à Tudèle, qui servait de place d'armes. Don Jayme
ûlait d'en venir aux mains avec son gendre, pour venger
ffront de sa fille; le jeune Thibault, son gouverneur, ses
nseillers, désiraient ardemment le commencement des
stilités pour punir Alphonse de ses audacieuses préten-
ıns. Déjà les camps ennemis s'étaient rapprochés; deux
illes seulement les séparaient. L'entremise d'un grand
mbre de prélats et de seigneurs termina toutes ces démons-
ıtions par une entrevue du beau-père et du gendre. Elle
t lieu entre Tarazone et Agreda, et la paix s'ensuivit. Don
phonse ne l'avait pas faite sans arrière-pensée. Dès le 1235
intemps suivant il arma puissamment, sous prétexte d'une
mpagne en Andalousie; et quand il se vit assez en force,
se porta vers Calatayud.

Don Jayme partit aussitôt de Huesca et vint garnir ses
ıntières, pendant que Thibault II en faisait autant de son
té. Le Castillan n'osa s'attaquer à une ligue aussi formi-
ble et qu'il avait espéré prendre au dépourvu. Il se con-
ıta de quelques démonstrations, comme la première fois,
cherchа à tirer parti de la mésintelligence du roi d'Aragon
ec son fils Don Alphonse, pour entamer quelque intrigue
jeter la désunion et la discorde parmi les alliés. Pen-
nt que ces tentatives échouaient, le Castillan eut la dou-
ır de voir son propre frère, entièrement brouillé avec lui,
ller ranger sous la protection du roi d'Aragon; avec lui,
grand nombre de seigneurs Castillans de la plus haute
ıtinction, qui s'étaient dévoués à sa fortune. Le jeune Don
pe Diaz de Haro seigneur de Biscaye par succession de
ı père Don Diego mort récemment, arriva aussi au camp
s alliés, avec une suite brillante de ses parents et des sei-
eurs de Biscaye et Alava. La nécessité fit encore éclore la
ix; le roi d'Aragon, muni des pouvoirs de celui de
varre, la conclut à Soria, avec le Castillan.

Au douze avril suivant la reine-mère Marguerite de Bour- 1236
n, qui avait été en Champagne pour y soutenir les droits

de son fils Thibault, mourut; elle fut enterrée au monastère
1257 de Clairvaux. Cet événement appela le roi de Navarre dans ses comtés de France, pour régler les prétentions de quelques-uns des princes de sa maison. Pendant ce temps-là mourut aussi l'empereur d'Allemagne Guillaume. Les trois électeurs de l'empire, l'archevêque de Trèves duc de Saxe, le roi de Bohême, et le marquis de Brandebourg élurent pour son successeur Alphonse de Castille, en sa qualité de petit-fils de l'empereur Philippe, dont la fille Béatrix était mère d'Alphonse. Les autres nommèrent Richard comte de Cornouaille, frère du roi d'Angleterre. Richard s'empressa de se faire sacrer et couronner; Don Alphonse, avide de pouvoir, voulut aussi faire valoir ses prétentions, et toute l'Allemagne se divisa en factions. Cet aliment jeté à l'ambition du Castillan fut cause, peut-être, du maintien de la paix avec la Navarre.

A son départ de Pampelune, Thibault avait enjoint au sénéchal Joffret seigneur de Barlemont, et aux conseillers de se maintenir dans l'alliance et les bonnes grâces de Don Jayme, auquel il avait recommandé la surveillance du gouvernement pendant son absence. Tout semblait marcher avec un accord parfait lorsque, sans aucun motif plausible, sans qu'on pût aucunement s'en rendre compte, des incursions réciproques furent faites sur les terres des deux royaumes. C'était, non-seulement sans le consentement des rois amis, mais encore à leur insu. Le sénéchal reçut ordre de Thibault de se rendre à Barcelone, protester contre les hostilités commises, et en demander la cessation. La paix fut rétablie.

Le roi de Navarre s'était étroitement lié avec Saint-Louis de France, et resserra encore les nœuds de cette amitié par son mariage avec la princesse Isabelle fille du monarque français. Don Jayme fut appelé aux fêtes du mariage; il s'y rendit avec d'autant plus d'empressement qu'il désirait vivement renouveler les liens de parenté des deux maisons de France et d'Aragon, en unissant l'infante sa fille avec le dauphin Philippe.

1265 Plusieurs années s'écoulèrent sans trouble, pendant lesquelles Thibault s'occupa de parcourir et gouverner ses



états. En 1265, il fit un voyage dans la Champagne, alors en proie à la guerre civile. Il y avait déjà sept ans de son union avec Isabelle, et il perdait l'espoir de voir continuer sa lignée. Il pensa à marier son frère Henry, qu'il voulait faire son successeur. Le comte Henry avait essayé vainement tous les genres de séduction auprès d'une demoiselle de Lacarre, maison noble de Basse-Navarre. Emporté par l'amour qu'elle lui inspirait, décidé à mener à bonne fin son intrigue et à réussir à tout prix, le comte Henry se laissa aller à promettre mariage à la gente damoiselle. A la faveur de cette promesse il en obtint un fils, Don Juan Henry de Lacarre, qui rendit cette famille illustre. Ce Don Juan devint porte-étendard royal, et ses hauts faits occupent une place distinguée dans l'histoire. Toujours est-il que le prince Henry fut vertement réprimandé par le roi son frère.

Thibault Ier, revenu en Navarre au sujet de cette affaire, employa presque toute l'année à obtenir de son jeune frère sa renonciation à une passion qui, aux termes du For, lui fermait l'avenue du trône. Dans le courant de la même année le roi reçut à hommage de suzeraineté les seigneurs Arnaud d'Espagne vicomte de Conserans, Bernard comte de Comminge, et Bernard comte d'Estarac frère et successeur de Centulle et tous deux fils de Centulle Ier qui prit part à la bataille de Muradal. Alors Thibault s'occupa du mariage de son frère avec Constance de Béarn fille du vicomte Gaston VII. Cette convention, établie par un acte public qu'Oyhenart dit exister en double à Pampelune et aux archives royales de Pau, ne reçut point d'exécution; on ignore par quel motif. Constance fut mariée dans la suite à Henry d'Angleterre fils du roi Richard. Morte sans descendance, sa dot revint à sa sœur puînée Marguerite qui, par son mariage avec Roger Bernard comte de Foix, opéra la réunion des deux comtés.

L'année suivante le roi de Navarre, se trouvant à Saint-Jean-Pied-de-Port, y reçut le renouvellement d'hommage du comte de Grammont. Deux ans après, les exhortations du pape Clément IV décidèrent Thibault à se rendre auprès de son beau-père à la cour de France, pour entreprendre une 1266-1268

croisade en Palestine. La crainte des entreprises d'Alphonse le Sage sur la Navarre pendant son absence, donnait cependant de l'hésitation au roi. Un événement heureux le tranquillisa bientôt de ce côté. Saint-Louis donna la main de sa fille Blanche au fils aîné du roi de Castille l'infant Don Ferdinand, surnommé plus tard *de la Cerda*. Ce prince devenait ainsi beau-frère du roi Thibault. Madame Blanche de France traversa la Navarre, où la tendresse d'une sœur et des fêtes royales l'accueillirent, et la suivirent jusqu'à Logroño. Le roi de Castille et son fils, accompagnés d'une suite brillante, vinrent l'y recevoir. Le roi de Navarre obtint enfin pour son frère le prince Henry, Mademoiselle Blanche fille de Robert comte d'Artois, et frère de Saint-Louis. Cette princesse apportait en dot le
1269 comté de Ronay, dont l'infant prit et porta le titre. Vers l'automne de cette année, Thibault II était en Basse-Navarre, s'occupant activement de rassembler le plus d'hommes de guerre possible pour l'expédition en terre sainte. Il fut ensuite à Pampelune dans le même but, ainsi que pour disposer l'administration du royaume pendant son absence.

1270 Au printemps suivant Thibault mit en marche toutes les troupes qu'il avait pu réunir dans les deux Navarres ; il prit également avec lui les seigneurs de son vasselage, et ceux qui s'étaient mis à sa solde. Le roi dirigea tout son monde vers Aigues-Mortes et Marseille, où il comptait le rejoindre avec les forces amenées de Brie et de Champagne. Après avoir investi son frère Henry du gouvernement de la Navarre, il remit à la reine Isabelle l'administration de la Champagne, où il l'emmena. Suivi d'un petit nombre de Navarrais, du porte-étendard Don Gonzalez de Agoncillo, du comte de Grammont et de quelques seigneurs cis-pyrénéens, Thibault s'embarqua à Aiguemortes. Il fit la campagne de Tunis, dans laquelle moururent Saint-Louis et Jean comte de Nevers son fils. Mais si la peste qui décimait l'armée chrétienne, et le fer ennemi respectèrent Thibault dans le cours de l'expédition, le quatre décembre de 1270 la mort le surprit en Sicile, lors de son retour. La reine



Isabelle survécut peu à la triple perte qu'elle venait de faire coup sur coup dans son père, son frère et son royal époux. Le vingt-sept avril 1271 la vit succomber à tant de 1271
douleur. Le corps du roi de Navarre fut embaumé, et transporté à Provins, où la reine, disent Favin et Dupleix, fut aussi inhumée, d'après ses dernières volontés.

Le prince Henry vice-roi de Navarre et comte de Ronay, apprit bientôt la mort de son frère. Le deuil fut général en Navarre. Les états assemblés proclamèrent le prince successeur de Thibault II. Henry prêta le serment ordinaire, fut installé, et sacré le premier mars 1271 avec les cérémonies accoutumées. Le roi se mit aussitôt à parcourir ses états. Sollicité par l'infant de Castille Don Philippe, pour embrasser sa querelle contre le roi Don Alphonse son frère, Henry refusa d'y entrer, comme il l'avait déjà refusé pendant son intérim. Mais cette fois ne pouvant prétexter son impossi- 1272
bilité d'agir sans l'autorisation du roi son frère absent, Henry, pressé et circonvenu, mit pour condition explicite à son concours que l'infant Don Philippe et ses partisans l'aideraient d'abord, et avant de rien entreprendre, à recouvrer les provinces d'Alava, Bureba, Rioja et Guipuzcoa, que la Castille avait enlevées à la Navarre. Ainsi qu'il l'avait prévu, cette réponse refroidit l'infant; Henry en fut débarrassé.

Le roi voulait s'assurer la bonne intelligence avec Alphonse de Castille; dans ces vues il arrêta, par acte authentique, le mariage de son fils Thibault avec l'infante Doña Juana; les deux enfants étaient encore presque au berceau. Le refus du roi de Navarre d'aider l'infant de Castille dans sa guerre 1273
contre Don Alphonse, les ravages exercés dans les états de ce dernier par les Maures de Grenade et les Marocains que l'infant avait soulevés et armés contre lui, disposèrent Don Alphonse à former une ligue franche et forte avec le Navarrais. Mais la base sur laquelle reposait cette alliance fut violemment brisée.

Henry de Pampelune se trouvait à Estella; la nourrice du jeune prince son fils se promenait sur la terrasse du principal donjon du château, tenant l'infant dans ses bras. Un

page du roi survint; tout en folâtrant avec lui la nourrice, reculant devant ses agressions, s'approcha du parapet. Le donjon, construit sur la cime d'un rocher, était fort élevé. La nourrice, dans ses jeux avec le page, s'était penchée vers le dehors; le royal enfant, effrayé sans doute, fit un brusque mouvement, échappa aux bras de celle qui le tenait, tomba, se brisa la tête sur le roc, et sa nourrice se précipita après lui. Tous deux périrent.

Dans cette perplexité les états furent convoqués; il ne restait plus au roi qu'une fille, plus enfant encore que son frère mort si malheureusement. L'état d'obésité d'Henry était tellement extraordinaire qu'il avait perdu toute espérance d'obtenir d'autres rejetons. Il fit accepter sa fille comme devant lui succéder.

La mort imprévue de l'infant Thibault de Navarre amena des conséquences désastreuses. Blanche reine de Pampelune avait conduit sa fille à Philippe-le-Bel de France, pour la mettre sous sa tutelle et protection. Alphonse de Castille sentit se réveiller avec plus de force que jamais toutes ses prétentions, un instant assoupies par la convention du mariage entre sa fille Doña Juana, et l'infant Thibault. Il adressa même au pape Grégoire X ses récriminations contre le roi de France, qu'il accusait de vouloir mettre la couronne de Navarre sur la tête de sa nièce l'infante Juana fille du roi Henry, et d'intervertir ainsi l'ordre de succession. Alphonse chercha à persuader au pontife que ce trône lui revenait de droit, tant il est vrai que l'ambition aveugle et dénature ceux qu'elle flétrit de son souffle. Alphonse XI de Castille surnommé le Sage, dont la vie et les actions avaient prouvé jusque alors qu'il était digne de ce beau et rare surnom, fut tellement fasciné par ses injustes projets et la perspective d'ajouter un sceptre au sien, qu'il démérita entièrement du titre que lui avaient obtenu ses nobles précédents. Il se prépara même à soutenir par les armes ses droits supposés, et à porter la guerre dans la Navarre, dont il voulait faire du moins une conquête, si on lui en déniait l'hérédité. Ces ferments de trouble assombrissaient l'âme du roi Henry. Tant de menaces avaient causé son empres-

sement à faire reconnaître sa fille pour reine après lui, et à l'envoyer ensuite à la cour de France, sous la sauvegarde de son oncle Philippe-le-Bel. Le roi de Navarre, dont le regard creusait plus profondément encore dans l'avenir, entama un traité avec Edouard roi d'Angleterre. Dans une entrevue qu'eurent les deux monarques aux environs de Hasparren en Labourd, dans le village Bonilco, aujourd'hui Bonloc, il fut question d'arrêter le mariage de l'infante avec un des deux princes Anglais, Henry ou Alphonse, fils du roi.

La Castille n'avait pas encore commencé les hostilités; les 1274
partis s'observaient. L'état du roi Henry empirait de jour en jour; son infirmité allait toujours croissant : il tomba dangereusement malade. A peu de temps de là, le vingt-deux juillet, Henry comte de Ronay, roi de Navarre, s'éteignit dans le seigneur. Il fut déposé dans un superbe tombeau à Santa-Maria de Pampelune, après un règne d'un peu plus de trois années, et âgé d'environ trente ans.

La mort de ce prince fut une source de troubles, non-seulement pour la Navarre, mais aussi pour tous les états voisins. La France elle-même en ressentit le contre-coup. Il était facile de prévoir que le roi de Castille et Léon et celui d'Aragon réclameraient la tutelle de l'infante Doña Juana, et qu'aussitôt qu'elle deviendrait nubile chacun d'eux prétendrait la marier à un prince de son sang. Mais tous présentaient des inconvénients. Le plus embarrassant était qu'un choix quelconque devenait un brandon de discorde et de guerre jeté entre la Navarre et les rois non choisis. Au milieu de ces difficultés la reine-mère convoqua les cortès générales, non pour reconnaître sa fille, elle l'avait déjà été, mais afin de nommer un conseil de tutelle et un vice-roi qui gérassent les affaires du gouvernement pendant la minorité. Don Pedro Sanchez de Montagudo seigneur de Cascante, fut désigné par la voix générale, comme le plus digne et le plus capable. Ce seigneur avait, en effet, joui de l'entière confiance du roi Henry. C'était à lui que le soin du royaume avait été laissé lors du voyage du roi en Champagne; lui qui avait été chargé de négocier le mariage de l'infant Thibault avec la fille du roi Alphonse; lui enfin qui était le plus versé

dans les traités et l'art de gouverner. Il prêta le serment, et fut nommé gouverneur du royaume de Navarre.

1275 A peine les cortès eurent-elles terminé leurs séances, que des démonstrations de guerre, de nombreuses troupes, vinrent de toutes parts fondre sur la province ; ses frontières étaient envahies, son territoire violé par les incursions des Castillans. Le point le plus menacé était aux environs de la Rioja, les limites de la Mérindé d'Estella. Cependant les hostilités ne furent pas poussées plus loin cette année. Alphonse n'osa pas engager son armée. On était entré en automne; les Andalous s'étaient soulevés, et les Maures d'Afrique accouraient à leur secours. Don Pedro de Montagudo envoya le porte-étendard royal Don Gonzalez Ibañez de Baztan, hâter la levée des troupes des frontières et de la Mérindé d'Estella. Le gouverneur se rendit à Tudèle pour être à portée de la Castille, qui cependant ne remuait pas de ces côtés, et de l'Aragon qui commençait à s'agiter. Don Jayme demandait à être chargé de l'administration du royaume, de la tutelle de l'infante et de son éducation jusqu'à sa majorité. Plusieurs seigneurs navarrais penchaient en faveur de cette opinion, se basant sur ce que l'alliance avec l'Aragon pouvait seule contre-balancer la puissance du Castillan. Quelques autres inclinaient vers Don Alphonse, alléguant l'étendue de ses états, et surtout la proximité de son armée, établie déjà sur la frontière. En tête de ces derniers était Don Garcia Almoravid, seigneur riche et influent, jaloux en outre de ce qu'on lui avait préféré Don Pedro Sanchez comme gouverneur. Ce dernier opinait pour l'ancien allié de la Navarre, le roi d'Aragon ; la reine elle-même n'était pas éloignée de partager cette idée. Ainsi, de tous côtés il n'existait que flottement, incertitude, et le printemps commençait, et les vieilles querelles entre faubourgs et cités allaient se rallumer à Pampelune, et la guerre civile menaçait, et l'armée de Castille épaississait ses rangs conduits par le fils aîné du roi, Don Ferdinand de la Cerda.

Pour terminer cet état de continuelle oscillation la reine-mère tourna les yeux vers son cousin-germain Philippe-le-Hardi, dont le fils, comme la jeune reine Juana, ne comp-



tait guère plus de deux ans. Blanche de Navarre emmena sa fille, passa les Pyrénées sous prétexte d'aller rassembler des secours chez les seigneurs de son vasselage, tant en Basse-Navarre qu'en Champagne et Brie, et se dirigea sur Paris. Le Castillan éprouva à cette nouvelle une vive peine mêlée de dépit et de colère. Son armée enlaçait la Navarre; il se voyait au moment de saisir la proie tant convoitée, et elle lui échappait. Le désappointement était complet. Alphonse eut à ce sujet une conférence avec le pape Grégoire X en France, à Lyon. Il recommença ses plaintes amères contre Philippe-le-Hardi. Les hostilités ne tardèrent pas à éclater; l'infant de Castille, entrant dans le ressentiment de son père, traversa l'Ebre sur le pont de Logroño et, suivi d'un corps imposant de troupes, s'avança vers Viane, devant laquelle il mit le siége après avoir ruiné toutes les terres des environs. Il pensait s'en rendre promptement maître; mais les habitants et la garnison, déterminés à se défendre jusqu'au dernier homme, rasèrent les villages d'alentour, abattirent leurs faubourgs et tout ce qui pouvait loger, cacher, ou abriter l'ennemi. La résistance fut tellement âpre que Don Ferdinand se vit obligé de décamper. Honteux de son insuccès, il revint peu après avec une armée plus nombreuse que la première et l'espérance de surprendre la place par un second siége et une soudaine apparition. Il se trompa encore. L'intrépidité des Vianois, la fréquence et la vigueur de leurs sorties déjouèrent toutes les tentatives de Philippe. Ils renversèrent ses ouvrages et lui firent perdre toute envie de donner l'assaut.

D'un autre côté, de forts partis navarrais, bien qu'ils ne fussent pas assez nombreux pour affronter en rase campagne l'armée de l'infant, se répandaient dans la Castille, ravageaient, pillaient les villes et villages, et se chargeaient de butin. Ce butin était ensuite réparti, par les soins de Don Pedro Sanchez de Cascante, entre ceux que l'ennemi avait dépouillés. Cette diversion avait pour but d'appeler l'attention de Don Ferdinand, et de l'éloigner de Viane. L'infant, d'autre part, traitait avec la même rigueur la contrée qu'il occupait..

Ainsi la guerre s'alimentait d'elle-même, chacun des partis continuant ses ravages et poursuivant avec la même persistance, l'œuvre commencée. A la fin cependant, lassé par l'infatigable courage des Vianois, craignant l'arrivée de secours qui l'auraient compromis lui et son armée, le Castillan se désista de son entreprise. Le printemps, l'été avaient été vainement dépensés à cerner, à battre Viane; l'armée de Castille fut forcée de se retirer, sans en avoir pu entamer ni les murs ni la fidélité.

L'hiver avait amené la suspension d'armes; la guerre se montrait toujours menaçante. Le printemps suivant devait la voir recommencer. La reine-mère était toujours à Paris, déplorant les troubles et les dangers de son royaume. Avec le concours de ses conseillers de Champagne et de ceux qui l'avaient suivie de Navarre, elle demanda et obtint de
1276 Philippe roi de France le mariage de la jeune reine Doña Juana, avec le prince Philippe fils aîné du roi et son héritier présomptif. Les deux fiancés étaient encore enfants. Le dauphin, âgé de quatre ans, avait un an de plus que Doña Juana. Par ce moyen Blanche assurait à la Navarre un puissant allié, un protecteur intéressé à soutenir et faire triompher une cause devenue celle de son fils, et la sienne propre. Ce tempérament n'était pourtant d'aucun effet contre les divisions intestines de la Navarre. Don Garcia Almoravid, zélé partisan de la Castille, cherchait à développer les germes de guerre civile en fermentation à Pampelune. Don Pedro de Cascante gouverneur du royaume, qui tenait pour l'Aragon, exigeait des seigneurs de la frontière le serment de le soutenir dans sa demande, en appelant avec lui le roi Don Jayme à la tutelle de l'infante, et en favorisant le mariage de Doña Juana avec un des infants Aragonais.

Les factions divisaient le royaume; la guerre extérieure était moins désastreuse, moins redoutable même que le conflit interne. Philippe de France conseilla à la reine Blanche de terminer ses discussions, sur le point de devenir sanglantes, en envoyant comme gouverneur en Navarre un seigneur étranger à toutes les querelles, à toutes les préfé-

ences, et qui agirait uniquement pour elle et les fiancés mineurs. Le choix tomba sur un homme d'un mérite éminent, d'une haute prudence et d'une brillante valeur. C'était le comte Eustache de Bellemarche.

Son arrivée en Navarre fut un sujet de jalousie et de mécontentement pour tous les partis. Tous en effet voyaient de mauvais œil un étranger placé à leur tête avec le titre et les prérogatives de vice-roi. Ils jurèrent la perte du vaillant Français. Montagudo de Cascante conserva un ressentiment d'autant plus profond de sa disgrâce, qu'il s'était fort avancé vis-à-vis du roi d'Aragon. Garcia Almoravid, l'évêque Armingol et les principaux partisans de la Castille, sommèrent le sire de Bellemarche d'évacuer le royaume et de s'en retourner en France. Le preux chevalier répondit avec dignité et fermeté : qu'investi de la double confiance de son roi et de la reine de Navarre, il s'en montrerait digne; que nul péril ne le ferait faillir à son devoir; qu'ainsi il resterait au poste commis à sa loyauté. Il ajouta d'un ton plus radouci, que les états assemblés pouvaient demander son rappel; qu'il y obéirait avec joie, plutôt que d'être une cause de discorde et de désunion parmi les Navarrais. Facilement, disait-il, on trouverait à le remplacer dans un pays qui comptait tant de nobles et loyaux chevaliers, capables de le défendre et de le gouverner avec autant de zèle que de sagesse et de fidélité.

Cette réponse calme et énergique convainquit les conjurés que la crainte ni les menaces ne sauraient avoir de prise sur un homme dont la forte trempe égalait la modestie. Le sombre Almoravid, dont les relations étaient bien établies avec les chefs des troupes castillanes assemblées à la frontière, résolut avec ses affidés d'attirer le gouverneur dans un piége. Il devait être immédiatement saisi, honteusement chassé, ou même mis à mort en cas de refus d'abandonner ses fonctions et la Navarre. Mais le comte de Bellemarche se tenait à Pampelune ; il fallait un prétexte pour l'en faire sortir. Almoravid écrivit à deux de ses affidés, Don Diego Lopez de Haro seigneur de Biscaye, et Don Ximeno Ruis seigneur de Los Cameros, qui commandaient l'armée dans

l'absence de l'infant de Castille, parti pour la guerre d'Andalousie. Les instructions du conjuré à ces deux seigneurs étaient d'envoyer en Navarre une partie de leurs troupes, qui ravageraient et pilleraient tout sur leur passage. Ce plan fut suivi. Les plaintes et les réclamations des victimes parvinrent au gouverneur; la guerre, qui semblait arriver du dehors, lui fit penser que le danger public étoufferait les secousses intérieures. Bellemarche envoya l'ordre de réunir des forces, et se mit en devoir de marcher à leur tête. Estella, voisine de la frontière, avait été désignée comme point de ralliement. Les conjurés s'en étaient emparés, sous prétexte de prompte obéissance et de défense de la ville. Ils avaient aussi formé quelques corps avec leurs vassaux, leurs complices et leurs parents; ils les avaient introduits dans la place, alléguant le danger commun. Au fait, leur dessein était de s'emparer de la personne du gouverneur, à son entrée dans Estella.

La nuit qui suivit immédiatement leur arrivée dans cette ville, les rebelles tinrent un conseil dans lequel ils décidèrent qu'au cas d'insuffisance dans leurs moyens d'exécution, ils se renforceraient des bandes castillanes qui désolaient le pays, pour chasser le comte Eustache, le transporter hors du royaume, ou s'il résistait, d'après ce qu'écrit le prince Charles de Viane dans son ouvrage sur la Navarre, le mettre à mort. Quelques personnes fidèles et dévouées, instruites de la décision du conciliabule nocturne, partirent en toute hâte dans la direction de Pampelune, trouvèrent le gouverneur en marche, et le prévinrent de ce qui l'attendait. Le loyal Bellemarche apprit avec autant d'indignation que de surprise le complot formé et le piége qu'on lui préparait. Il sut en même temps que la prétendue armée de Castille n'était autre chose que quelques bandes de pillards appelées par des ricombres transfuges et jaloux, pour attirer le gouverneur et s'en saisir. Le comte retourna aussitôt sur ses pas, occupa avec quelques troupes le bourg Saint-Saturnin et le faubourg Saint-Nicolas de Pampelune. Il n'osa se loger dans la ville, informé que le farouche Don Garcia Almoravid, son mortel ennemi, en disposait en maître absolu.

Cette portion extérieure de la ville avait été bâtie en entier par Alphonse le Batailleur et peuplée par une réunion de soldats auxiliaires, la plupart Français, qui avaient partagé les dangers et la gloire du roi contre les Musulmans. En vain les habitants du bourg avaient été naturalisés; leur voisinage déplaisait à ceux de la Navarrerie de Pampelune, qui s'obstinaient à les considérer comme étrangers. De là, jalousie, désunion, haine même. La prudence et la fermeté des rois avaient jusque là empêché les conflits, toujours imminents. Déjà Sancho le Fort avait arrêté la construction commencée des fortifications destinées à séparer la Navarrerie du nouveau bourg. Le roi Henry, par une funeste imprévoyance ou une coupable incurie, avait laissé terminer ces travaux; la malveillance s'en servit, l'esprit de parti exploita des inimitiés invétérées, les exalta, se retrancha derrière les murailles élevées par une inquiète et rancuneuse rivalité et les meneurs, par de perfides suggestions, rendirent les habitants des deux localités l'instrument de leurs ambitieuses passions.

Au vingt-cinq juillet 1276, mourut le roi guerrier Don Jayme d'Aragon, tombé malade à Xativa en apprenant la triste issue d'un combat livré aux Mahométans révoltés de Valence, près de Beniopa. Don Garcie de Azagra y avait été tué, ses troupes défaites, en partie massacrées, et le grand maître des Templiers, Don Pedro de Moncade, fait prisonnier par les Musulmans. Ce roi si brave, quoique d'un caractère inconstant et vacillant dans ses résolutions, avait régné soixante-trois ans, et vécut soixante-neuf années. Il avait vu surgir et tomber quatre rois en Navarre, et s'était maintenu en bonne intelligence avec Sanche le Fort, les deux Thibault, et Henry. Les partisans que cette longue alliance lui avait attirés dans le royaume de Pampelune, joints au désir exprimé généralement, de voir l'infante de Navarre s'unir à un infant d'Aragon, contre-balancèrent l'influence des partisans de la Castille. La mort de Don Jayme rompit cet équilibre, et la plus solide base du parti aragonais étant venue à crouler, il advint que ce parti dissous se fondit en majorité dans celui de Castille, qui s'en augmenta. Don

Pedro de Montagudo, si fortement prononcé jusqu'à ce moment en faveur du roi d'Aragon, subit aussi la métamorphose et se rangea du côté des Castillans, plutôt entraîné par la force des choses que par son propre choix.

Après la mort de l'infant Don Ferdinand de la Cerda, successeur légitime du trône de Castille, le roi son père dépouilla de l'hérédité qui leur revenait de droit, les deux enfants de ce prince, et les fit jeter en prison avec leur mère, fille de Saint - Louis. Philippe-le-Hardi, indigné du traitement fait à sa sœur et à ses neveux, menaça le Castillan de ses armes et lui déclara la guerre. Don Alphonse répondit fièrement à ce défi : qu'il irait chercher l'armée de
1277 Philippe en France même. Aussitôt cette rupture, les conjurés engagèrent le roi de Castille et Léon à en finir promptement avec la Navarre, en leur envoyant au plus tôt toutes les forces de ces deux royaumes avant l'arrivée de l'armée française. Garcia Almoravid s'était jeté dans la Navarrerie de Pampelune, dont les habitants lui étaient dévoués. Il les renforça d'une forte colonne de Castillans, et les enhardit à une révolte ouverte par la promesse d'un nouveau secours considérable et prochain. Don Garcia s'applaudissait de tenir le comte de Bellemarche comme emprisonné dans ses forts.

Le gouverneur avait appelé à lui tout ce qui était resté fidèle à la cause de la jeune reine. Foule d'écuyers, chevaliers et ricombres se rendaient de divers points sous la bannière royale. Almoravid prit ses mesures pour les empêcher d'arriver à leur destination. Seul, le brave Corbaron de Bidame, chevalier et ricombre de Navarre, réussit à pénétrer dans Saint-Saturnin, avec sa suite et ses parens. Du haut des murailles de la Navarrerie le chef des rebelles fit sommer les habitants du bourg contigu de chasser l'étranger de leur enceinte, sous peine d'être regardés et traités comme ennemis, sans espoir de grâce ni de quartier.

Pendant ce temps d'autres révoltés parcouraient les rues de Pampelune, vociférant la déchéance et le bannissement ignominieux du Français. Le comte de Bellemarche, de son côté, parcourait le bourg Saint-Saturnin, accompagné



de la noblesse qui s'y était enfermée avec lui, expliquant et faisant valoir les droits de Doña Juana, et les devoirs à lui imposés par la charge dont il était revêtu. Les habitants répondirent aux sommations d'Almoravid : « Que « les états généraux de la république avaient demandé un « gouverneur ou lieutenant-général à la reine-mère; que le « comte Eustache de Bellemarche, envoyé comme tel, après « la prestation des serments demandés avait été accepté et « reconnu par tout le royaume; que la reine seule avait le « droit de le révoquer; qu'à elle seule ils devaient adresser « leurs réclamations, et qu'en attendant la décision de leur « souveraine, ils soutiendraient et défendraient de tout leur « pouvoir une cause aussi juste, y consacrant leur sang, leur « avoir, et s'il devenait nécessaire, jusqu'à la vie de leurs « femmes et de leurs enfants. »

La fureur d'Almoravid ne connut plus de bornes à cette courageuse protestation de la fidélité. Il donna l'ordre de commencer immédiatement les hostilités, et s'adjoignit tout ce qu'il put ramasser de Castillans, de malfaiteurs, voleurs, repris de justice et criminels. Les murailles de la Navarrerie furent garnies d'archers, et celles du bourg Saint-Saturnin furent battues avec les plus fortes machines de guerre, qui lançaient en même temps dans la place des matières combustibles et des torches enflammées. Les assiégés avaient arboré l'étendard royal, qui flottait de tous côtés sur leurs remparts, faisaient des sorties, combattaient les travailleurs et assaillants, et jetaient sur eux des matières embrasées et de grosses pierres. En un mot, l'opiniâtreté de la défense était égale à la furie de l'attaque, et le sang coulait à flots. Les bandes formées par Almoravid se montraient dignes de servir les haineux sentiments de cet homme d'une cruauté froide et féroce. Elles se répandaient dans les campagnes, détruisaient jardins et vergers, arrachaient les vignes, ravageaient tout; et lorsque, dans les villages des environs, ces vils sicaires rencontraient des enfants à la mamelle appartenant aux habitants du bourg, ils les massacraient sans pitié, leur écrasant la tête contre les pierres, ou maculant leurs armes du sang de ces faibles et innocentes créatures.

Ces détails révoltants, fruit ordinaire des guerres civiles, sont racontés, entre autres auteurs, par le père Moret, l'infortuné prince de Viane et le moine Guillaume de Nangis.

De semblables horreurs indisposaient jusqu'aux partisans du sanguinaire Almoravid. Les personnages les plus influents, les prélats, les abbés de Saint-Gil et de Monte-Aragon surtout s'employèrent chaudement pour amener les partis en conciliation. Ils n'obtinrent qu'avec la plus grande peine une trève de quinze jours. On ne pouvait s'accorder sur rien. Les conjurés, avant de vouloir entendre à aucun arrangement, exigeaient l'expulsion immédiate du vice-roi. Les habitants des bourgs Saint - Saturnin et Saint - Nicolas insistaient pour qu'il continuât ses fonctions jusqu'à son rappel par la reine.

L'armée de Philippe-le-Hardi approchait; on savait qu'elle devait entrer en Navarre pour se rabattre ensuite sur la Castille. Aussi, dans la crainte d'être privés des secours de ce royaume, les conjurés prétendant que la trève avait été faite par surprise et à leur préjudice, la rompirent brusquement. Le roi de France, chargé par la reine - mère de la tutelle de Juana de Navarre âgée alors d'environ six ans, avait ordonné le rassemblement d'une nombreuse armée. Mais informé de la situation critique des affaires, il se contenta de mander les forces des provinces méridionales. Les sénéchaussées et comtés de Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Périgord, Foix, Béarn, et autres, fournirent, d'après Guillaume de Nangis et le prince de Viane, vingt mille hommes de pied et dix mille chevaux. Imbert de Beaujeu grand connétable de France, Jean de Nigelle comte de Pontieu, et autres capitaines expérimentés furent adjoints au prince Robert comte d'Artois, commandant en chef. L'armée était en marche sur la Navarre pendant que les insurgés pressaient le siége avec une ardeur toujours croissante. Les assiégés, qui savaient les secours en route, déployèrent d'autant plus d'énergie. Une partie de leurs murs avait croulé sous la sape; ils étaient parvenus,

à force de courage, à repousser les assaillants et réparer la brèche.

Don Sanche Montagudo, que nous avons vu entraîné à faire cause commune avec les rebelles, avait joint ses troupes aux leurs. Témoin des horreurs commises par les bandes de Garcia Almoravid, du sang qu'il répandait à profusion et de l'acharnement qu'il mettait à s'emparer du gouverneur, Don Sanche en fut révolté. La douleur de voir d'aussi près la guerre civile allumée pour une cause injuste, son indignation pour les moyens féroces mis en œuvre afin de réussir par la terreur, remplacèrent dans le cœur du chevalier le premier dépit de l'orgueil offensé. Il oublia que le roi régent l'avait dépouillé d'une haute dignité pour en revêtir un étranger; il ne vit plus que le danger de sa patrie, et admira dans l'étranger un homme énergique et fidèle. Il entama donc en dessous-main des négociations avec le comte de Bellemarche et lui fit proposer son concours avec celui de tout ce que sa qualité de ricombre et les partisans qu'il s'était faits pendant son gouvernement attachaient à sa bannière d'écuyers, chevaliers et montagnards. Le gouverneur accueillit avec empressement ces ouvertures. Détacher de la conspiration un homme comme Don Sanche de Montagudo, c'était l'affaiblir considérablement. Cet exemple pouvait aussi amener les plus heureuses conséquences. L'exécution du plan adopté présentait plus de difficulté.

Montagudo savait ce qu'il avait à redouter de son ancien ennemi, qui épiait avec une soupçonneuse anxiété ses moindres démarches. Quelque chose du projet de Don Sanche avait transpiré; l'ombrageux et farouche Almoravid résolut d'en empêcher l'accomplissement en le prévenant. Suivi de quelques brigands et partisans déterminés et dévoués, Almoravid s'en fut, de nuit, briser les portes de la maison qu'habitait Montagudo, et se précipita dans sa chambre, avant qu'il eût pu se mettre en défense. Le malheureux Don Sanche, surpris dans son lit, expira sous trente coups de poignard. Cinq de ses écuyers subirent presqu'en même temps le même sort. Le bruit de ce lâche assassinat provoqua

secret, et que le lendemain matin, avant jour, le comte d'Artois serait attaqué dans son camp, et détruit. Cette nouvelle répandit la plus vive allégresse dans les divers quartiers de la ville. Des feux de joie furent allumés sur les places et dans les rues, des danses se formèrent, des cris de défi retentissaient de tous côtés contre les assiégeants; l'espérance et l'ivresse étaient à leur comble. Ces réjouissances, entretenues par le perfide Almoravid, se prolongèrent assez avant dans la nuit.

Lorsqu'il vit le peuple se retirer pour prendre quelques heures de repos avant le combat du lendemain, le fauteur de tous les malheurs de la ville, convoqua de nouveau les chefs, ses partisans, leur avoua sa ruse, leur peignit vivement toutes les inquiétudes et les terreurs de sa position, son dessein d'échapper à ses funestes conséquences, et les engagea à se joindre à lui. Une des poternes de la ville lui était assurée pour son évasion; son prétexte pour sortir de la ville était le désir d'unir à l'armée castillane sa personne et son épée. Tous ceux qui l'écoutaient adoptèrent son plan félon; et lorsque les malheureux habitants, fatigués par la joie, leurrés d'un vain espoir, se livraient, confiants, au sommeil des braves, avec la perspective d'un combat à outrance au réveil, le lâche Almoravid et ses lâches complices fuyaient, abandonnant à la fureur d'un ennemi exaspéré les infortunés égarés par lui. La cour de Castille leur servit d'asile.

Le lendemain, au lieu du secours promis, au lieu de gloire à acquérir, les Navarrériens apprirent le départ furtif de presque tous leurs chefs. L'indignation, la fureur, les imprécations du désespoir, les vociférations de vengeance et de mort succédèrent dans toute la ville aux chants d'espoir, aux transports heureux de la veille. Le comte d'Artois, informé de l'évasion de Don Garcie, envoya aux assiégés Imbert de Beaujeu, pour traiter avec eux. Les Navarrériens demandèrent à capituler, et les conditions furent arrêtées. La ville rendue reçut l'armée française; mais avec elle entrèrent aussi les habitants de Saint-Saturnin. Rien ne put contenir ni arrêter l'implacable furie de ces hommes



indicatifs; ils se mirent à égorger avec frénésie. Hommes, emmes, enfants, vieillards, tout tomba sous leurs glaives t ceux de l'armée française, que l'exemple entraîna. Quand s furent gorgés de massacre, quand les victimes manquèent à leur brutale colère, ils se prirent à piller la ville, et uis à la brûler. Les églises, les monuments, les maisons, es fortifications, le lendemain tout gisait pêle-mêle sur le ol, parmi les cadavres et la cendre. Ceux des habitants qui vaient réussi à s'échapper de cette épouvantable boucherie, urent recherchés avec soin, jugés comme traîtres, exécutés omme tels sur les débris encore fumants de leurs habiations.

La destruction de la Navarrerie entraîna celle de la facion d'Almoravid. Le comte d'Artois, suivi du duc de Bellenarche, parcourut le reste du royaume, et trouva tout oumis ou prêt à se soumettre. A leur approche aussi les Castillans abandonnèrent les places qu'ils occupaient et se etirèrent sur leur territoire, avec ceux des conjurés qui s'étaient joints à eux et n'espéraient point de pardon. Les populations délivrées venaient d'elles-mêmes protester de leur obéissance à la reine.

Cette retraite des Castillans doit être en partie attribuée à l'approche de Philippe-le-Hardi. Ce prince était arrivé à Sauveterre de Béarn, à la tête de toutes ses troupes, et se préparait à fondre sur la Castille, après avoir terminé le siége de Pampelune; il voulait venger l'injure de sa sœur. Don Alphonse avait espéré établir le théâtre de la guerre dans la Navarre, sans le transporter dans ses états; la prise de la Navarrerie de Pampelune renversait tous ses plans. Cette perte causa tant de douleur à Alphonse qu'il fit trancher la tête à Don Ximeno Ruiz, seigneur de Los Cameros, lieutenant-général de ses armées en Navarre, ricombre, et allié aux premières familles de Castille. Cette exécution eut lieu à Tréviño. Le motif était que ce seigneur n'avait pas secouru les insurgés assiégés; et il est de fait qu'il n'avait reçu aucun ordre dans ce sens.

La pacification de la Navarre rejetait nécessairement le léau de la guerre sur la Castille, qui se trouvait menacée

d'un côté par Robert comte d'Artois, et de l'autre par le roi de France en personne. Le Castillan fit demander une entrevue au comte, qui refusa de l'accorder avant d'avoir l'assentiment du roi. Philippe consentit; les princes se virent. Le roi de France était dans une grande perplexité; campé dans le riche et fertile Béarn, les vivres cependant lui manquaient et le peu que l'on pouvait s'en procurer était hors de prix. La saison avançait; déjà les cimes pyrénéennes se dressaient blanchies par les premières neiges. Le roi rassembla secrètement son conseil intime, dans lequel il fut décidé qu'on renverrait l'entrée en campagne au commencement du printemps. Mais la disette augmentait; Philippe-le-Hardi fut obligé de battre en retraite. Les pourparlers du comte d'Artois et du roi de Castille traînaient en longueur.

Alphonse, instruit du mouvement rétrograde des Français, l'apprit au comte Robert. Lorsque le prince en eut acquis la certitude, son étonnement fut grand de n'avoir pas été prévenu. Il promit au roi de Castille et Léon de s'employer auprès de Philippe-le-Hardi pour obtenir une paix qui conciliât tous les intérêts. Le prince se retira, mais non sans soupçonner quelque trahison dans ce qui venait de se passer en Béarn. Ce qui le confirmait dans cette pensée était la promptitude et l'exactitude des renseignements reçus par le Castillan; tandis que lui, lieutenant-général et cousin germain du roi de France, n'était informé de rien. Il partit donc pour la France, de l'avis d'un conseil de guerre rassemblé à cet effet, laissa une portion de son armée au sire de Bellemarche, et la Navarre pacifiée. Le gouverneur, rappelé peu après par Philippe-le-Hardi, reçut l'épée de connétable; son successeur fut Reynald de Ronay.

Ce ne fut que l'année suivante, et au sujet de l'empoisonnement du dauphin Louis, fils aîné du roi de France, que l'on découvrit l'auteur de la trahison en Béarn. Cet homme, de basse extraction, souillé de crimes, devenu grand-chambellan et investi de l'entière confiance de son maître, était le trop fameux Pierre Labrosse; il fut pendu.

En 1277 mourut l'évêque de Pampelune Armengol,



complice et partisan d'Almoravid. Celui-ci aurait peut-être échappé à la juste exécration des Navarrais, grâce à la protection d'Alphonse de Castille dont il avait si chaudement épousé les intérêts; mais Almoravid avait, par ses crimes, soulevé contre lui de nombreuses et ardentes inimitiés particulières. Les enfants, les parents du vertueux Montagudo, tous ses amis, armés par la veuve de ce seigneur, avaient juré vengeance, et ne laissaient pas un moment de répit au lâche assassin. Garcia se vit obligé de fuir ses ennemis, comme il avait abandonné ses dupes. Il quitta l'Espagne, où tout, pour lui, provoquait une terreur, soulevait un remords. Il gagna la Sardaigne, où il expia dans les horreurs de la misère, dans les déchirements de poignants souvenirs, les malheurs attirés sur ses infortunés compatriotes de Pampelune, par sa cruauté, par sa farouche ambition. Il mourut de faim (*).

Les années suivantes n'offrent rien de remarquable. Elles 1277-1281
furent occupées par les vieilles et interminables querelles des moines noirs et des moines blancs, alternativement établis, chassés, réintégrés, et de nouveau expulsés du couvent de Leyre. Ils restèrent aussi peu d'accord dans leurs prétentions respectives que dans les couleurs de leurs robes. Philippe-le-Hardi fit justice aux réclamations des fils de l'infortuné Montagudo, au sujet de la seigneurie de Cascante. Ce roi accorda des pensions à ceux qui s'étaient le plus distingués dans la dernière guerre, et donna des indemnités pour les dégâts occasionés par ses troupes.

En 1281 le gouvernement de la Navarre fut confié à Guérin d'Amblequic. Les partisans de la maison d'Aragon étaient découragés depuis la mort de Don Sanche de Montagudo. La faction de Castille avait été étouffée dans les flammes et le sang de la Navarrerie; un long cri d'exécration avait poursuivi son dernier chef jusque dans les angoisses de son exil. Mais les rois de Castille et d'Aragon avaient

(*) Zurit. — Sandov. — Guill. de Nangis.— Alais. — Anquet. — Garib.— P. Carl. de Viane.— Fav.

repris leurs anciennes prétentions sur la Navarre. Ils se virent et se concertèrent à ce sujet au mois de mars, à Campillo entre Tarazone et Agreda. Cette Navarre qui, réduite à ses propres forces, avait déjoué, pendant un siècle et demi les projets et les efforts des rois de Castille et d'Aragon, semblait maintenant à Pierre III et Alphonse XI une proie facile à saisir. Ils convinrent de se la partager. Philippe de France, informé des menaces de guerre faites à la Navarre, y dépêcha le connétable Imbert de Beaujeu, avec Jean de Nigelle comte de Pontieu, qui connaissaient le pays depuis la dernière campagne. Ces deux seigneurs étaient porteurs d'une lettre du roi pour le gouverneur de Pampelune. Elle renfermait l'ordre de leur délivrer l'argent dont ils auraient besoin pour la levée des troupes et les autres préparatifs de défense. Des mesures aussi promptes arrêtèrent toute démonstration hostile de la part des rois coalisés.

Pierre d'Aragon, posé en héritier et vengeur du malheureux Conradin cousin germain de sa femme Constance fille de Mainfroi, prétendait avoir des droits à la couronne de Sicile, alors sur la tête de Charles d'Anjou oncle de Philippe-le-Hardi. L'Aragonais avait fomenté des troubles dans ce royaume. Il y avait même passé avec son armée, et faisait à Charles une guerre active, en dépit des menaces de Philippe de France. Ce monarque accourut à la défense de son oncle. Mais au lieu d'une bataille, qui eût probablement été funeste à Pierre, vu l'infériorité numérique de ses troupes, il fut convenu de vider la querelle par un combat de cent contre cent chevaliers, commandés par les deux rois en personne. L'astucieux Aragonais avait jeté son défi en termes si hautains que le duc d'Anjou crut son honneur engagé à relever le gant. Le délai fixé fut six mois; le lieu de la lice, les champs de Bordeaux. Exacts tous deux, ils comparurent au jour indiqué, l'un le matin, l'autre l'après-midi. La rencontre n'eut pas lieu ; l'un s'était montré trop pressé, l'autre pas assez, et tous deux consentirent peut-être tacitement à regarder comme une suffisante satisfaction d'avoir sauvé les apparences. En définitive, le jour seul avait été arrêté; les deux champions s'étaient conformés à cette

ndition, et pouvaient s'excuser sur ce qu'il n'avait pas été
it mention de l'heure du combat. Ils jugèrent donc leur
putation à couvert.

La guerre alors recommença en Sicile, cet antique champ 1283
bataille de Rome et de Carthage, qui devait encore prêter
n arène pendant près de deux siècles aux armes espa-
oles et françaises. Philippe-le-Hardi ne s'était pas con-
ıté de marcher en personne à l'aide de son oncle. Nous
ons déjà vu le connétable sire de Beaujeu, et le comte de
gelle s'assurer en Navarre l'argent nécessaire au recru-
nent. Une armée fut bientôt sur pied; renforcée de trou-
s françaises et montagnardes, elle devint considérable.
ndant ce temps le gouverneur formait sur la frontière de
istille d'autres corps levés en Navarre, de concert avec
nfant Don Jayme de Castille frère de Don Sanche, Don Juan
ıñez de Lara et Don Juan Alphonse de Haro. Ces jeunes
igneurs devaient aider le gouverneur dans une entreprise
ır la Castille; les premiers coups étaient destinés à Logroño.
ınguesa fut choisie comme place d'armes du corps d'opé-
ıtion contre l'Aragon. Ce corps pénétra par le Val Donzella,
n suivant le cours de la rivière Aragon. Il se signala par les
égâts dont il affligea le pays, et ne trouva de résistance que
ans quelques forts et châteaux, qui tombèrent bientôt
evant le vainqueur.

Don Pedro III, récemment revenu de Bordeaux, se tenait
Tarazone. Trop dénué d'hommes pour tenir la campagne,
ordonna de dépouiller tous les champs et de faire retirer,
vec leur avoir, dans les places fortes tous les habitants des
illages et villes ouvertes. L'armée navarraise s'empara de
Erda sur la frontière, et attaqua Ul, qui fut enlevée d'as-
ıut. Ul était commandée par Don Ximeno de Arieda son
eigneur, vaillant chevalier qui avait suivi Don Pedro en
icile et dans toutes ses guerres. Ce preux, réduit à une
oignée de soldats seuls survivants du siége et de l'assaut,
culé dans un coin se défendait à outrance et refusait de
 rendre. Beaujeu, touché de tant de valeur, le fit prison-
ier et l'envoya à Tolosa. Arieda s'en échappa, et courut
prendre les armes pour le service de son pays et de son

roi. D'Ul l'armée victorieuse s'en fut prendre d'assaut Filera, parcourut le Val Pinzano, s'empara de Bailo et Arbuez; puis passant la rivière Aragon, se rendit maîtresse de Verdun et brûla le faubourg de Mercado. Salvatierra, située au bord de l'Ega, fut prise aussi; on y construisit un fort, dans lequel fut placée une bonne garnison.

L'armée franco-navarraise se retira, après avoir parcouru une grande partie de l'Aragon sans y avoir rencontré ni l'armée ni le roi. Une partie des troupes de Pierre III était en Sicile, et une autre sur la frontière de Castille, sous les ordres de l'infant Don Sanche, en guerre avec son père Alphonse de Castille et Léon. D'un autre côté l'Aragonais avait été excommunié et son royaume déclaré en interdit, ainsi que toutes ses possessions, par le pape Martin II. Ce pontife avait proclamé qu'elles appartiendraient à quiconque en ferait la conquête. Le motif de cette décision de la cour de Rome était que Pierre d'Aragon avait osé attaquer un fief de l'église et le roi de Sicile qu'elle protégeait.

Ce fut dans cette guerre que Guillaume de Belzunce et ses trois fils qui, avec les Bas-Navarrais et les autres Basques cis-pyrénéens s'étaient joints aux Navarrais, firent éclater leur audacieuse valeur, admirée de tous, selon l'expression du chroniqueur. Ils méritèrent les récompenses et le glorieux hommage rendu à leurs services par une déclaration postérieure, datée de 1294, et signée de Jeanne de Navarre et Philippe-le-Bel son royal époux.

1284 Au mois d'août 1284 eut lieu la célébration du mariage de l'infante Jeanne de Navarre, ou Doña Juana, avec Philippe fils et héritier présomptif du roi de France. La princesse n'avait que treize ans, son époux en avait quinze; la cérémonie eut lieu à Paris. La jeunesse, la grâce de ce couple charmant attiraient les regards et l'enthousiasme de la foule. Car la reine Jeanne fut une des plus belles femmes de son époque, comme aussi c'est la beauté de Philippe qui lui valut le surnom de *Bel*. Aussitôt le mariage, le prince revêtit le titre de roi de Navarre. Tous les actes se firent en son nom et en celui de la reine Doña Juana, bien que Philippe-

e-Hardi dirigeât encore toutes les affaires de ce royaume, pour aider à l'inexpérience des nouveaux souverains.

Après la retraite de l'armée franco-navarraise, le roi Don Pedro vint, en grande force, mettre le siége devant Tudèle, il fut obligé d'y renoncer presque aussitôt. Le gouverneur de Pampelune y avait jeté des troupes, et Don Juan Nuñez de Lara la défendait. L'enlèvement d'un grand convoi, opéré par ce seigneur à la tête de quatre cents cavaliers navarrais, détermina la retraite du roi, qui ravagea toute la contrée pour se dédommager.

Dans leur principe, toutes ces guerres étaient étrangères à la Navarre. Mais elles devenaient la conséquence de celles que Philippe-le-Hardi avait intentées au roi d'Aragon pour son invasion de la Sicile, et à Alphonse de Castille et Léon pour l'exhérédation des enfants de Blanche, ses neveux, fils de l'infant Don Ferdinand de la Cerda. L'ambition avait fait tirer toutes les épées en Espagne, en France, en Italie; les liens de parenté rendaient les luttes plus acharnées et plus sanglantes.

L'infant Don Sanche était armé contre son père Don Alphonse; il voulait lui arracher la couronne, parce qu'il craignait de la voir revenir aux légitimes héritiers, les princes de la Cerda, ce qui l'en aurait privé. Pour couvrir sa révolte d'un masque spécieux, Don Sanche accusait son père d'avoir fait périr l'infant Don Fadrique son propre fils, et Don Ximeno Ruiz de Los Cameros, sans jugement préalable, en même temps qu'il avait dépouillé la noblesse de ses droits et immunités. Alphonse pressé, affligé, réduit, eut recours au pape Martin II, qui mit en interdit les royaumes de Léon et Castille, comme était celui d'Aragon. C'est ainsi qu'à cette époque tous les états chrétiens de l'Espagne se trouvaient excommuniés, à l'exception de la Navarre et du Portugal.

Au mois de janvier mourut Charles d'Anjou roi de Sicile; 1285
la tutelle des jeunes princes ses fils fut donnée par le pontife Martin à Robert comte d'Artois. Alphonse de Castille et Léon termina sa carrière à Séville, dans le mois d'avril. Ces deux rois, que les mêmes desseins ambitieux avaient agités

pendant leur vie ; qui avaient adopté et suivi les mêmes projets de dépouillement pour s'agrandir aux dépens du faible, semblaient avoir fait le pacte de s'aller, en même temps, reposer du monde, de ses agitations, de ses déceptions, lorsque la fortune et la force les eurent trahis tous deux.

Nous ne pouvons passer sous silence une grave erreur introduite dans l'histoire de France par Anquetil. (Edit. de 1829, pag. 213). Voici les expressions de cet historien distingué, si exact en général pour les dates : « Dans le cours « des hostilités qui se prolongèrent (en Sicile, 1285) le « jeune roi de Navarre, qui était accouru au secours de « Charles, mourut dans la Pouille. » Le jeune roi de Navarre, qui l'était devenu au mois d'août 1284 ainsi que nous l'avons vu plus haut, était Philippe fils de France, époux de Jeanne, ou Doña Juana reine de Navarre. Or ce Philippe, qui succéda depuis à son père, devint Philippe-le-Bel et ne mourut qu'en 1314, c'est-à-dire vingt-neuf ans plus tard. Juana, qui lui avait été fiancée à l'âge de deux ou trois ans, n'était pas devenue veuve pendant son enfance, et le père de cette princesse était Henry-le-Gros roi de Navarre et comte de Champagne, frère de Thibault II. La mort l'avait frappé à l'âge de trente ans, en juillet 1274, à Pampelune. Comme en outre Philippe-le-Bel n'avait pas suivi son père en Italie ; comme il n'existait pas d'autre roi de Navarre que lui, qui encore ne l'était que par son alliance avec la reine Jeanne âgée de treize ans, nous ne pouvons comprendre ce qui a déterminé Anquetil à tuer aussi gratuitement, en Pouille, un *jeune roi de Navarre* qui n'y était pas. Ce qui a plus lieu de nous étonner encore, c'est l'impardonnable anachronisme que renferme la phrase immédiatement suivante de cet auteur. Il y est dit : « Il laissait une jeune prin« cesse, unique héritière de ses états. » Henry-le-Gros est évidemment désigné ici, et nous savons qu'il était mort onze ans avant cette époque. Et comme pour désigner plus particulièrement encore la fille que ce monarque avait laissée au berceau, Anquetil ajoute : « Par leur position, ils (les « états de la Navarre) convenaient fort au roi d'Aragon :

« mais par la même raison, ils ne convenaient pas moins au « roi de France. Tous deux montrèrent de l'empressement « pour l'héritière dont la main donnerait la couronne à celui « qui l'obtiendrait. Philippe l'enleva à Don Pedro, qui s'en « croyait déjà sûr pour un de ses fils, etc., etc. » Excepté le dernier membre de phrase, qui concerne Don Pedro d'Aragon et son désir de joindre à son royaume des états autant à sa convenance, tout est erroné. Philippe-le-Hardi qui, malgré son surnom, n'a fait qu'une seule guerre importante, celle dont nous allons nous occuper tout à l'heure, n'avait tenté aucune démarche pour attirer auprès de lui la royale orpheline et sa mère. Il est possible que plus tard son degré de parenté avec la reine-mère sa cousine germaine, lui en eût donné la pensée. Mais Blanche de Navarre y avait songé avant lui. Emportant sa fille, elle avait fui un royaume prêt à être déchiré par les partis qui proposaient l'un un infant de Castille, l'autre un infant d'Aragon. Nous n'en dirons pas davantage sur cette question; elle se trouve résolue par l'exposé que nous mettons sous les yeux du lecteur. Mais nous ne pouvons nous empêcher de déplorer encore une fois la manière confuse et légère avec laquelle les auteurs, même les plus graves, traitent, embrouillent, ou défigurent les questions relatives aux Euskariens, ou celles qui pourraient jeter quelque jour sur leur histoire.

La tutelle des enfants de Charles d'Anjou roi de Sicile, fut exercée avec autant de gloire que d'habileté par le comte d'Artois. Il lui fallut tout son talent et sa valeur connue, pour conserver aux princes mineurs, au milieu de guerres incessantes, les états de Pouille, Calabre, Naples et Salerne. Il avait à lutter ensemble contre la difficulté d'une grande étendue de terrain, qu'il lui fallait couvrir et maintenir avec peu de ressources, et contre l'opposition que lui suscitait la haine naturelle des indigènes contre les Français.

Philippe-le-Hardi assembla à Narbonne une armée que Zurita fait monter à cent cinquante mille hommes de pied et dix-huit mille cinq cents chevaux. Les voiles réunies sur le littoral de la Méditerranée, composées de bâtiments français, génois et pisans, étaient au nombre de cent quatre-

vingt-dix grandes galères et soixante navires de moindre bord. Toutes ces forces étaient destinées à combattre Don Pedro et l'infant Don Sanche de Castille et Léon. Cette guerre, la plus considérable qui ait signalé le règne du roi de France, était faite à l'instigation du pape Martin. Non content d'avoir prêché une croisade contre Pierre d'Aragon, accusé d'être ennemi de l'église et rebelle à Rome, le pontife avait encore prétendu le dépouiller de son royaume, en le donnant à Charles, devenu Charles-le-Bel, fils de Philippe. Ce jeune prince avait suivi son père et portait, de par Rome, le titre de roi d'Aragon.

Le pape avait pour légat présidant à cette guerre, Jean Cholet cardinal de Sainte-Cécile, chargé de publier la croisade. Pour stimuler l'ardeur de Philippe de France, le pontife lui abandonna, comme subvention pour cette guerre réputée sacrée et faite au nom de Rome, la dîme de tous les revenus de l'église en France. Philippe-le-Hardi se trouvait ainsi chargé de conquérir tout le royaume d'Aragon pour son fils Charles, et la Castille pour les infants de la Cerda, auxquels il devait en remettre la possession.

Le roi devait donc entrer avec le jeune roi de Navarre son fils, par la Catalogne; et pour empêcher la concentration des forces de Don Pedro, il ordonna aux Navarrais une irruption par les frontières qui les confinent.

Don Pedro leva toutes les troupes et milices de ses états, garnit les places voisines de la Navarre, en donna le commandement aux principaux seigneurs de l'Aragon, et se prépara à faire tête à l'orage qui fondait sur lui. Il accourut à la défense de la Catalogne avec le peu d'hommes qu'il trouva prêts et en état de marcher, et se disposa courageusement à se jeter dans les Pyrénées. Il voulait y retenir l'ennemi jusqu'à l'hiver, espérant que l'âpreté de cette saison dans les montagnes, combattrait en sa faveur et disperserait ou diminuerait de beaucoup l'armée du roi français.

La position de Don Pedro était critique et embarrassée. Pour ne pas faiblir devant tant de dangers, et avec aussi peu de moyens, tant de chagrins et autant de mécomptes, il lui

allait une âme mâle, un caractère fortement trempé, une onstance, une énergie à toute épreuve. Excommunié par Rome, Pierre d'Aragon voyait son royaume en interdit lui efuser de prendre les armes. Il avait compté sur la sainteté les liens du sang, sur les secours de son frère Don Jayme oi de Mayorque. Le légat du pape avait séduit ce prince par la promesse, au nom de Rome, du royaume de Valence, et Philippe de France l'avait entraîné dans son parti et mis lans ses intérêts.

Il restait à Don Pedro son allié de tous les temps, auquel ine étroite amitié, une identité de cause l'unissaient : Don Sanche de Castille. Même danger, même ennemi, mêmes oudres du vatican les forçaient à courir la même chance, à riompher ensemble par une même victoire, ou à se voir emportés tous deux par un même ouragan. Eh bien, Don Sanche lui-même, cet ami, cet allié de toutes les époques nentait à sa parole, abandonnait son constant allié, son ami idèle, son compagnon de disgrâce, dans des périls identiques et communs. Le Castillan prétexta des mouvements opérés en Andalousie par les Musulmans.

Ainsi tout conspirait contre Don Pedro, tout le trahissait, out lui manquait à la fois. Mais l'homme fort ne douta pas le lui-même; il se confia dans son bon droit et son intrépidité. Rome, la France, la Navarre, Mayorque, la félonie de Don Sanche, Pierre vit tout, il brava tout; son cœur de roi, son caractère de guerrier résistèrent à tout, se résignèrent à tout, tant que sa vaillante épée ne serait pas clouée au fourreau, tant que sa noble main pourrait la tenir.

Philippe, parti de Narbonne, entra dans le Roussillon et arriva à Perpignan où il fut reçu et fêté par Don Jayme. Il marcha sur la place d'Elne, alors Janua, selon Guillaume de Nangis, et l'enleva d'assaut après une longue résistance. Garnison, habitants, tout fut passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Une partie de ces malheureux réfugiés dans une église, subit le même sort; ni leurs larmes, ni la pitié, ni la sainteté du lieu ne purent les garantir. La fureur de la soldatesque était excitée par le légat de Rome, le cardinal Cholet, un ministre du Dieu de

paix, du Dieu miséricordieux. Digne complément de la guerre des Albigeois, digne conséquence, sanglante paraphrase du mot si horriblement fameux : « Tuez toujours, tuez tout ; Dieu saura bien reconnaître les siens. » De ce massacre échappa un homme avec sept ou huit de ses compagnons ; il était désigné par le nom de *Bâtard de Roussillon*. Retiré avec sa poignée d'hommes dans une des tours d'un monastère, il se battait en désespéré ; sa bravoure, remarquée par le roi, lui valut la vie. La ville fut rasée.

Les hauteurs, les gorges étroites des Pyrénées étaient gardées exactement par le roi d'Aragon. Batardo, en reconnaissance de la grâce que lui avait accordée Philippe, conduisit par des sentiers et des détours pénibles une partie de l'infanterie française, qui parvint, sans être aperçue, sur les cimes qui dominaient les troupes de Don Pedro. Le roi fut obligé de battre en retraite, de peur de se voir coupé sur ses derrières. Philippe s'avança sur le comté de Lampurdam, et assiégea Peralada, située près du grand étang de Roses. Dès la nuit du lendemain les habitants évacuèrent la ville, après y avoir mis le feu que les Français éteignirent à leur entrée. Le jeune roi de Navarre, jaloux de prouver qu'il était digne chevalier, marcha contre Figuières avec un gros corps de troupes. Il enleva la place, y mit garnison française, et revint à Peralada avec ses prisonniers. Philippe-le-Hardi se dirigea sur Gironne.

Pendant ce temps, Don Pedro parcourait la Catalogne, relevait les courages abattus, excitait le patriotisme que décourageaient les forces imposantes et les constants succès de Philippe. Besalu et Erterlie, qui se trouvaient menacées, reçurent des troupes ; Pierre fit un appel aux vétérans, en réunit cinq mille de pied, cinq cents à cheval, et avec l'espoir et la fermeté qui jamais ne lui avaient fait défaut, se porta sur les derrières des Français et s'empara de vive force du château de Lers. Dans ce château, et un peu prématurément, venait d'être conférée au prince Charles de Valois la souveraineté de la Catalogne. On y avait aussi nommé un sénéchal, distribué des faveurs, charges et seigneuries.

Le siége de Gironne fut ouvert. Cette forte et importante



ville était commandée par le vicomte Raymond de Cardona; la garnison se composait de deux mille cinq cents vieux fantassins, cent trente chevaux, et plusieurs chevaliers, tant Catalans qu'Aragonais. Tous les habitants étaient armés et déterminés à s'ensevelir sous les ruines de la place. Philippe envoya le comte de Foix et Raymond Roger parent de Cardona lui faire des propositions de capitulation. Cardona rejeta les offres, et les assiégés brûlèrent leurs faubourgs, pour enlever ce logement à l'ennemi et resserrer leur défense.

Pendant que le siége était activement poursuivi, une maladie épidémique se déclarait dans l'armée, la décimait, et atteignait le roi Philippe lui-même. Sur ces entrefaites, la flotte de Pierre d'Aragon, composée de dix galères de haut-bord, était sortie de Barcelone, avait attaqué et battu près du port de Roses une escadre française, dans laquelle se trouvait le vaisseau amiral, ainsi que l'amiral, le fameux Enguerrand de Baillol. Nombre de seigneurs français, des parents du roi, entre autres Aubert de Longueville, renommé par sa valeur, furent tués. Guillaume de Nangis accuse à ce sujet le maréchal Jean d'Harcourt de ne l'avoir pas secouru tandis qu'il le pouvait. Pour complément à leur déconvenue les Français furent contraints de mettre le feu à quinze galères qu'ils désespéraient de sauver, et ne voulaient pas laisser tomber aux mains de l'ennemi. Philippe jura, dans la douleur et la colère que lui causaient cette perte et la mort de tant de braves chevaliers, de ne pas quitter Gironne qu'elle ne fût prise; sa maladie n'était plus pour lui une considération qui l'arrêtât.

Don Pedro cependant faisait une active guerre de partisan; il enlevait tous les convois qui arrivaient à l'armée française, soit du côté de la mer, soit de l'intérieur. Pierre avait formé un corps d'Al-Mogaraves, hommes habitant les montagnes et les bois, sobres, audacieux et endurcis à tous les travaux. Un matin le roi d'Aragon, avec quatre cents chevaux d'élite et deux mille de ces Al-Mogaraves, s'était embusqué. Il fut découvert par quelques batteurs d'estrade français. Au rapport immédiat de l'un d'eux, que Don

Pedro en personne commandait le détachement, Philippe-le-Hardi envoya Rodolphe de Nigelle connétable de France, le maréchal Jean de Hardi, et le comte de la Marque, avec cinq cents chevaux et une colonne d'infanterie. Pierre crut n'avoir en tête qu'une escorte ordinaire de convoi. Il fondit sur cette troupe. Le combat dura plusieurs heures et fut acharné. Le roi d'Aragon eut l'arçon de sa selle percé par un javelot montagnard, que dirigeait sur lui un chevalier navarrais. Don Pedro tua de sa main le comte de Nevers; mais frappé lui-même d'un coup de lance au visage, couvert de blessures, il fut obligé à la fin de céder le champ de bataille aux Français et de gagner les hauteurs avec ce qui lui restait de monde.

Cette malencontreuse affaire amena les habitants de Gironne à capituler; les conditions furent honorables. Philippe mit une forte garnison dans la place, et leva le camp. Malade, n'ayant plus qu'une armée affaiblie par l'épidémie et les privations, ayant perdu sa flotte, il reprit le chemin de la montagne et s'engagea dans les défilés. L'actif Don Pedro, oubliant son état et ses souffrances, suivit son ennemi. Secondé par les montagnards et les Al-Mogaraves, il fit payer cher à Philippe les succès du début de la campagne. Le roi de France arriva à Perpignan avec les débris harassés de sa brillante armée et, soit chagrin, soit fatigue, soit que son mal eût empiré, il y mourut le six octobre. Son rival, le vaillant Don Pedro, lui survécut peu; il mourut à Villafranca de Panadez le dix de novembre, à l'âge de quarante-six ans, et après dix ans de règne (*).

1286 Philippe-le-Bel fut sacré à Rheims et couronné roi de France avec Jeanne, déjà comtesse de Champagne et Brie et reine de Navarre. Fidèle observateur des Fors de ce royaume, il révoqua Alphonse ou Clément de Launay. Ce gentilhomme, vice-roi de Pampelune, se refusait à respecter les privilèges des habitants de Viane. Ceux-ci avaient

(*) Marian.—Zurit.—Aleson.—Ferrer.—Blanca.—Guil. de Nang.—Anquet. —Mayern.—Mézer.—Montem.—Acluto.—Vilano.—Florent.—Fav.

adressé leurs réclamations au roi, qui y fit justice. La guerre commencée par Philippe-le-Hardi entre la Navarre et la Castille durait toujours. Elle se bornait à des incursions de part et d'autre et quelques combats partiels. Les Navarrais étaient commandés par Don Juan Corbaran de Lehet; les Castillans par Don Pedro de Cornuel. Les engagements étaient fréquents, et le révérend père jésuite Aleson cite la particularité suivante, comme grand enseignement, dit-il, des choses de ce monde. Le dix-neuf mars un combat opiniâtre avait eu lieu entre les deux partis. Don Juan de Corbaran poursuivait chaudement les Castillans en déroute, lorsque tout-à-coup, et bien que le moment ne parût pas opportun pour de tels souvenirs, il revint en mémoire au vainqueur un sacrilége commis par lui dans des temps antérieurs. Et comme si le vent de la fortune eût subitement changé à cette intempestive souvenance, les fuyards se retournèrent comme par enchantement, ou par avertissement céleste, défirent à leur tour les Navarrais, et firent prisonnier le coupable Corbaran, obligé de payer ensuite une grosse rançon pour recouvrer sa liberté.

Alphonse III surnommé le Libéral, successeur de son père Don Pedro au trône d'Aragon, termina à l'amiable ses différents avec les Navarrais. C'est aussi de cette année 1286 que date la réunion du Béarn et du comté de Foix. Gaston vicomte de Béarn avait été puissamment aidé par Roger Bernard comte de Foix, dans la dernière guerre de Navarre et dans la conclusion de la paix. Roger Bernard était marié à Marguerite fille puînée de Gaston qui, du consentement des états, le nomma son successeur au détriment de sa fille aînée dont le mari, le comte d'Armagnac, non-seulement n'avait pas répondu à l'appel de son beau-père, mais encore ne lui avait fourni aucun subside pour cette campagne. Le reste de cette année et la suivante ne présentent rien de remarquable.

En 1288 éclata, entre la France et l'Angleterre, la guerre 1288-1290
dans laquelle le connétable Arnolphe de Nesle enleva l'Aquitaine à Edouard; mais toutes ces conquêtes furent reprises peu de temps après par le fils du monarque anglais. Deux

ans ensuite eut lieu à Bayonne une entrevue entre Philippe-le-Bel, Sanche de Castille et Alphonse d'Aragon. Le roi de France et de Navarre renonça à soutenir ses parents de la Cerda, et laissa à Sanche la royauté qu'il usurpait. Le trésor avait été épuisé par la guerre de Catalogne, et cette pénurie était la raison déterminante de Philippe pour abandonner un parti si justement pris par son père. Il se contenta de faire décider que trente-deux villes et le duché de Medina-Celi, dont leurs descendants jouissent encore aujourd'hui, seraient donnés aux deux princes de la Cerda. La paix avec l'Aragon fut également conclue. Par suite de ce traité la Navarre recouvra la tranquillité, et la maison de France perdit la Sicile, ainsi que les états de Castille et Léon.

1291-1294 Ce fut le quatre octobre 1293 que Jeanne de Navarre donna le jour à son premier-né, Louis, depuis surnommé le Hutin. Cet événement fut accueilli avec joie dans la Navarre. La paix, qui cependant n'était pas rompue, ne semblait pas stable à Philippe-le-Bel. Aussi plaça-t-il des troupes et nomma-t-il des commandants et alcaydes dans toutes les villes et places situées sur les frontières d'Aragon et de Castille et même dans l'intérieur de son royaume. Garibay donne à ce sujet une série de cent quatre noms de ricombres et chevaliers, tant Navarrais que Français. Car le roi, pour assurer la tranquillité de ses états trans-pyrénéens, y entretenait des troupes françaises salariées. Quelques mouvements faits par Don Diego Lopez de Haro et des seigneurs aragonais qui voulaient entrer en Biscaye, pour ensuite porter la guerre en Castille, inquiétèrent les frontières. Hugues de Conflans maréchal de Champagne et vice-roi de Navarre, porta ses regards vigilants partout, s'assura le passage de Larraun et Alsasua, et envoya l'écuyer Garcia Martinez de Oyaneder, avec un corps de cavalerie et d'infanterie, visiter les diverses places.

Philippe, maître momentané de Bayonne, envoya de cette ville deux mille hommes, avec ordre de chasser du royaume tous les Anglais qui, sous prétexte d'établir des relations commerciales, profitaient de la proximité de l'Aquitaine pour s'introduire dans la Navarre. Toute la province était



sous les armes, organisée et prête à entrer en campagne. Philippe fit réparer et augmenter les fortifications de Saint-Vincent, Artajona, Marañon, Tolaño, Toro, Peralta, Laguardia, Falcez, Los Arcos, Mendavia, San-Adrian, Belmarquez, Rocafort, Saint-Jean-Pied-de-Port et du fort d'Arraun que, peu auparavant, les Guipuzcoans avaient brûlé. Des réparations et des embellissements furent également faits aux palais d'Olite et Puente-la-Reyna.

Pendant que toutes ces mesures se prenaient pour repousser la guerre extérieure, trois individus de basse extraction, Simon Ardois, Miguel Arzaneghy, et Garcia Sanchez, mettaient le feu dans Pampelune, sans que l'on en ait pu soupçonner le motif. Diego Sanchez de Garris, qui commandait dans la ville, après avoir fait arrêter l'incendie, fit des poursuites actives et découvrit les fauteurs, qui furent pendus.

La mort de Don Sanche de Castille, survenue en avril 1295, 1294-1295
mit toute l'Espagne en émoi. Ce prince laissait un fils en bas âge, Don Fernando. Une minorité ne pouvait convenir à la gravité des circonstances, au milieu des troubles qui agitaient la Péninsule. Aussi la Navarre, l'Aragon, le roi Don Denis de Portugal, et comme si la voix des princes chrétiens eût été insuffisante, jusqu'au roi maure de Grenade lui-même, tout se prononça pour Don Alphonse de la Cerda. Philippe-le-Bel embrassa avec chaleur le parti de son cousin germain. Il envoya, en qualité de gouverneur de Navarre, Alphonse de Robray, avec ordre d'y mettre sur le pied de guerre toutes les troupes soldées, en les recrutant de tout ce que le royaume pouvait fournir d'hommes en état de porter les armes. Cette armée devait entrer en Castille en même temps que celles des autres confédérés, proclamer et installer roi le prince de la Cerda. Celui-ci, pour diminuer les oppositions et les difficultés, consentit à un arrangement avec son oncle l'infant Don Juan frère de Don Sanche, qui prétendait à la couronne au détriment du jeune Don Fernando.

Par cette convention Don Juan devenait roi de Léon, et Don Alphonse gardait la Castille avec ses nombreuses dépendances. De ce fait ressort encore cette triste vérité, qu'une

guerre, quelque juste qu'en soit le motif ou le principe, couvre toujours quelque lésion, quelque violence, et sert quelque ambition. Le reste de l'année fut employé à consolider la confédération, la régulariser et compléter les préparatifs.
1296 Dès le printemps de 1296, les armées combinées d'Aragon et de Navarre se réunirent vers Tarazone et Tudèle. Don Alphonse en prit le commandement, entra en Castille par Soria et Saint-Etienne de Gormaz et s'y proclama roi, sans rencontrer d'opposition. De là, fidèle à son traité, il se replia sur Léon et fit nommer Don Juan roi de cet état; lui-même fut couronné peu après roi de Castille à Sahagun, avec les cérémonies d'usage.

Le nouveau roi de Léon demanda instamment que Mayorga lui fût rendue. Cette forte place était occupée par la reine Doña Maria veuve de Don Sanche et mère du jeune Don Ferdinand. Elle avait réuni une garnison nombreuse et choisie dans la ville, et s'y était enfermée avec son fils. L'amour maternel avait déterminé Doña Maria à ce parti violent et désespéré; un courage au-dessus de son sexe, et les talents qu'elle déploya l'aidèrent puissamment. Mayorga fut investie, le siége commença avec le mois de mai, et dura jusque vers le milieu d'août, époque à laquelle arriva le roi de Portugal avec son armée.

Ce renfort devint pernicieux à toute la confédération; les Portugais apportaient la peste. Le fléau se déclara bientôt dans toute la coalition, et ses ravages furent affreux. Soldats, officiers, chevaliers, grands, petits, tout fut atteint, frappé, englouti. Dans cette perplexité les rois demandèrent à la reine Doña Maria l'assurance de n'être pas inquiétés dans leur retraite. Cette femme généreuse leur accorda toute garantie et envoya même au camp de ses ennemis de riches étoffes, pour ensevelir dignement les seigneurs morts de la contagion. Cette même année vit surgir une autre héroïne, Jeanne de Navarre reine de France. La guerre était vive entre Philippe-le-Bel et le roi Edouard. Henry comte de Bar, gendre d'Edouard d'Angleterre, était venu faire une incursion en France. Jeanne de Navarre arme son comté de Champagne, s'avance jusqu'aux frontières au devant d'Henry



de Bar, le rencontre, le combat et, triomphante, le ramène prisonnier à Paris.

A la disparition de la peste reparut la guerre. Les Navar- 1297
rais et les Aragonais s'avancèrent sur la Rioja avec quelques troupes, mais en nombre insuffisant. Ils prirent et reperdirent Naxera, que leur enleva Don Juan Alphonse de Haro, et se virent obligés de renoncer au recouvrement de cette province, presque de tout temps dépendante de la Navarre. L'occasion fut manquée.

Pendant quelques années les affaires de Navarre restèrent 1300
en stagnation. Un synode fut tenu à Pampelune dans l'année séculaire 1300, et c'est le premier dont les actes aient été écrits. Sans nous arrêter à l'interdit lancé sur la France et à l'excommunication foudroyée contre Philippe-le-Bel par le pape Boniface VIII dans un moment d'humeur de ce que le roi s'était refusé à s'incliner devant ses ordres, sans mentionner que ce pontife despote avait donné la couronne de France à l'empereur Albert, sans rappeler le rejet et la condamnation de la bulle spoliatrice par le parlement français, nous allons passer aux faits qui sont plus directement de notre ressort.

Jusqu'alors la paix avait été maintenue, mais le roi 1303
d'Aragon avait fomenté des troubles en Castille, et tout semblait tourner à la guerre. L'Aragonais Don Jayme II voulant entraîner Philippe-le-Bel à son parti, lui persuada que le moment était favorable pour recouvrer les provinces anciennement perdues, telles que la Rioja, Alava, Bureba, Biscaye et Guipuscoa. Philippe fut tellement circonvenu par Don Jayme qu'il lui rendit les villes de Lérida, Ul, Filera et Salvatierra, prises par les Navarrais dans la dernière guerre avec l'Aragon; il se réserva néanmoins Pitilla. Les principaux personnages de la Navarre penchaient aussi en faveur de ce recouvrement de provinces; en sorte que Philippe envoya des ambassadeurs à Burgos, où se tenait la courageuse reine Doña Maria avec son fils.

L'appui du roi de France et de Navarre lui fut promis contre Alphonse de la Cerda, moyennant la cession des pays déjà nommés. Ces propositions embarrassèrent la reine-mère;

elle ne pouvait disposer de contrées qui n'étaient pas sous son obéissance. D'un autre côté, un refus changeait en ennemi redoutable le protecteur qui s'offrait. Ainsi qu'il arrive toujours en pareilles conjonctures, la reine chercha à gagner du temps. Le résultat fut le refroidissement de Philippe pour une idée qu'il avait d'abord si chaleureusement embrassée.

Remis de son premier éblouissement, le roi réfléchit sans doute sur la valeur de la proposition qui l'avait séduit. Il reconnut que des provinces régies par des Fors ou constitutions démocrates qui leur conféraient le droit de se choisir un seigneur ou protecteur, avaient aussi la faculté de refuser une domination, et qu'elles la rejetteraient. L'énergie des populations dont il s'agissait était connue depuis longs siècles; leur amour de l'indépendance, leur attachement à leurs libertés, à tout ce qui tendait à les consolider faisait aisément prévoir l'issue d'une prétention à les ranger sous de nouvelles lois. Sans doute ces contrées avaient fait corps avec la Navarre dans un temps; elles avaient marché et combattu avec elle; mais toujours faisant état à part, quant à la législation. Depuis, elles avaient jugé plus favorable à leurs intérêts de venir placer le palladium de leurs Fors à l'abri de la puissance plus imposante de la Castille, et avaient offert à ses rois le titre héréditaire de leurs seigneurs. En cela encore les provinces n'avaient fait qu'user d'un droit acquis, imprescriptible, sanctionné par des flots de sang, des âges de luttes et de combats. Le projet suggéré par l'Aragonais, qui avait eu ses raisons pour en agir ainsi, fut sagement abandonné.

1305 Deux ans après, au mois d'avril, la tombe dévora Jeanne de France et de Navarre. Elle fut amèrement pleurée dans les deux royaumes. La reine avait fait plusieurs voyages, tant avec le roi que dans son comté de Champagne; enfin elle tomba malade. Voici ce que dit Favin au sujet de cette princesse : « Durant ses allées et venues la reine Jeanne mou-
« rut de maladie au château de Vincennes le onze avril 1305.
« Cette sage et vertueuse princesse, remarquable par sa
« beauté, aussi bien que son mari, entre toutes les dames

« de son temps, était douée pareillement de toutes les « vertus les plus rares et perfections de l'esprit, qui la ren« daient le miroir des princesses parfaites. Car ordinaire« ment dedans les corps adroits et parfaits en beauté rési« dent les belles âmes, ce dit le divin Platon. »

Jeanne fut une des plus grandes reines dont l'histoire fasse mention. Indépendamment de l'éclat de sa beauté, du charme et de la grâce de toute sa personne, cette princesse, modèle de douceur et de vertu, comme de grandeur d'âme, donna l'exemple si rare dans les familles des rois, d'un amour conjugal pur et mutuel. Elle aimait les arts et la lecture, encourageait la poésie. Douée d'un jugement sûr, riche de connaissances variées, Doña Juana avait un tact fin qui lui faisait discerner le vrai mérite des mérites usurpés ou de convention. A sa douceur naturelle se joignaient beaucoup d'énergie, un grand caractère. Les dangers de la guerre ne la virent point pâlir. Jeanne de Navarre se montra digne de sa noble origine; femme chevalier, elle joignit la vaillance du guerrier aux talents du général. C'est ainsi qu'on lui vit ramener prisonnier à sa suite Henry de Bar, qu'elle avait été combattre sur les frontières de ses états.

Sortie enfant de sa patrie, elle conserva, aima toujours le souvenir de sa Navarre, et témoigna souvent son attachement de prédilection pour ses sujets compatriotes d'outre-pyrénées. Le collége de Navarre avait été fondé à Paris par la reine Jeanne, exclusivement pour les jeunes Navarrais, de quelle classe qu'ils fussent, qui se destinaient à la cléricature, ou désiraient s'instruire dans les lettres. Il n'y eut que la jeune noblesse française qui y fût admise dans la suite.

Par ses éminentes qualités et sa douce modestie, la reine avait accaparé l'amour, l'estime, la confiance et l'admiration de Philippe-le-Bel. Administrateur habile autant que brave guerrière, que protectrice éclairée des lettres, elle gouverna toujours par elle-même ses états de Champagne, Brie et Navarre, sans que son royal époux s'en mêlât autrement que lorsqu'elle le consultait.

Cette grande princesse mourut à trente-quatre ans, après

avoir porté le titre de reine pendant près de trente et une années. Elle laissa de son mariage avec Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin, Philippe-le-Long, Charles-le-Bel, qui devinrent successivement rois de France et de Navarre. Elle eut aussi une fille du nom d'Isabelle, mariée à Edouard II roi d'Angleterre. La dépouille mortelle de Jeanne fut déposée au milieu du chœur de l'église des mineurs de Saint-François à Paris (*).

Les états de Navarre s'assemblèrent et résolurent de suivre la ligne d'hérédité. Ils jetèrent donc les yeux sur Louis dit le Hutin, fils aîné de la feue reine. Il fut décidé que deux lettres seraient adressées, l'une à Philippe-le-Bel pour le prier d'envoyer au plus tôt son fils à Pampelune, l'autre à Louis comte palatin de Champagne et de Brie, afin de l'engager à venir jurer les Fors du royaume et recevoir la couronne. Ces lettres, pleines de déférence et de respect, exprimaient les regrets de la Navarre entière au sujet de la mort de la reine. Il est à remarquer cependant que le titre de roi de Navarre n'y est donné ni à Philippe-le-Bel ni à Louis-le-Hutin. Le premier en avait perdu le droit en même temps que celle qui le lui avait conféré par suite de son mariage; l'autre ne l'avait pas encore acquis, n'ayant point prêté le serment exigé par la constitution navarraise. Il est parlé aussi dans ces lettres des dangers auxquels restait exposé le royaume par l'absence d'un souverain.

En effet, les frontières riveraines d'Aragon et de Castille étaient en émoi; des courses partielles violaient le territoire, et les anciennes prétentions semblaient se réveiller; on se tenait en armes des deux côtés. Philippe et son fils reçurent avec joie et distinction les envoyés de Navarre. C'étaient, au dire de Garibay et du prince de Viane, Don Inigo Lopez de Lumbier prieur de l'église de Pampelune, et Don Fortuño Almoravid porte-étendard royal et parent du traître Almoravid.

(*) Garib.—Oyhen. — Zurit.— Ales. — Turq. — Mézer. — Dupl. — P. de Viane. — Picinio. — Conrad. — Ver. — J. Villan. — Chron. de Fland. — Fav.



Cependant le roi ne se hâtait point de faire partir son ls. L'âge du jeune prince, qui n'avait pas encore quatorze ns, était plutôt le prétexte que le motif de ce retard. La eine Jeanne avait toujours et fidèlement été reconnue et ervie en qualité de souveraine par les Navarrais, sans avoir ımais reparu dans ses états depuis le jour où sa mère avait, pour ainsi dire, emportée dans son berceau. Phi-ıppe aurait voulu s'autoriser de cela pour changer un article à ı constitution : celui de la réception des rois. Il aurait voulu ue la royauté de Navarre fût venue trouver son représen-ınt à Paris, sans plus de formalités, supprimer la cérémo-ie mi-partie monarchique et démocratique de l'élévation ur le bouclier des ricombres, et par-dessus tout la presta-on du serment de maintenir les Fors, lois, coutumes, ranchises et priviléges d'un peuple jaloux et fier de ses bertés. Il s'appuyait sur ce que la reine Jeanne, sortie nfant de ce royaume républicain, ou de cette république ıonarchique, avait été exemptée de ces formalités par le fait eul de son absence et que lui-même, qui avait porté le titre e roi de Navarre, n'y avait pas été assujéti. Mais ce titre, il avait partagé avec celle qu'il avait fait participer à la cou-onne de France, asseoir sur ce beau trône à ses côtés. Et u moment que la tombe eut englouti diadème et dignités, vec celle qui en était revêtue, elle avait absorbé en entier ussi la dénomination de roi, l'existence d'un souverain. 'hilippe avait perdu ensemble et son titre et son épouse.

Au surplus Jeanne avait été reconnue, acceptée pour eine du vivant de son père ; elle avait été proclamée héri-ière de la couronne, la royale infante, lorsqu'à peine elle ommençait à bégayer les premiers mots de l'enfance. l'étaient les états assemblés de Navarre qui lui avaient rêté le serment d'obédience et de fidélité, conformément u droit qu'ils en avaient de par le For. Ensuite de la nort prématurée de Henry-le-Gros, ce serment, cette recon-aissance furent renouvelés du consentement de tout le ays. Depuis trente années environ la Navarre n'avait pas u séjourner son seigneur dans sa capitale ; le pays avait été ouverné par des vice-rois, des procureurs fondés; les

abus s'étaient accumulés, les peuples étaient en souffrance. Les Navarrais avaient la conscience de leur dignité; ils valaient bien la peine que l'on vînt chercher au milieu d'eux, recevoir de leurs mains la couronne qu'ils décernaient. Ils avaient le droit de l'exiger; ils le firent.

Aux termes de leurs Fors ils auraient pu élire un autre seigneur, élever un autre roi sur le bouclier; une nouvelle dynastie aurait commencé qui, si elle ne se fût pas montrée digne du peuple qui l'avait placée sur le pavois, aurait été également brisée comme une impuissante idole, un fétiche du moment. Philippe, dont le sens était droit et qui tenait à honneur le maintien de ce noble fleuron à sa couronne, envoya son fils en Navarre après deux ans d'hésitation. Il avait profité de cet intervalle pour le marier à Marguerite fille de Robert II duc de Bourgogne. C'est seulement après son couronnement à Pampelune que Louis, surnommé le Hutin, ajouta à ses titres de fils de France, comte palatin de Champagne et Brie, celui de roi de Navarre.

1307 Au printemps de 1307 Louis de France se mit en route pour l'Espagne, avec une escorte et une suite brillantes. Plusieurs seigneurs et ricombres passèrent les monts et furent au-devant du prince pour lui faire pressentir par cet empressement, le dévouement et la fidélité qu'il aurait à attendre d'eux une fois qu'il serait leur roi. A son entrée sur les terres de Navarre le concours de monde fut grand, la suite de Louis allait toujours grossissant; c'est ainsi qu'il arriva à Pampelune. Mais là la foule se pressait sur ses pas, le saluant de ses cris de joie, et témoignant son bonheur de voir, après trente ans, son seigneur en face. Il y avait aussi dans ces démonstrations l'espoir que l'on conçoit si volontiers de voir réprimer les vexations des gouverneurs et des dépositaires de l'autorité royale.

Le cinq juin, dans l'église de Sainte-Marie de Pampelune, eut lieu la cérémonie du couronnement. Le roi jura les Fors, reçut le serment de fidélité des ricombres et des états et, debout sur le bouclier, il fut élevé, majestueusement promené autour de la nef, emporté par les ricombres, aux acclamations des assistants. Les fêtes durèrent plusieurs

jours; Louis-le-Hutin avait à cette époque près de seize ans. Il passa à Pampelune quelques mois, consacrés à recevoir les plaintes des diverses communautés, à examiner les griefs, à réprimer les exactions des baillis et receveurs des deniers royaux, enfin, à réparer, autant qu'il était en lui, tous les genres de maux occasionés par l'administration des vice-rois et gouverneurs. Ensuite le roi partit de sa capitale et parcourut les différentes Mérindés, s'arrêtant de préférence dans les chef-lieux, pour écouter les réclamations et y faire droit.

Ainsi fut-il à Estella, dont il jura les Fors en même temps que ceux de Montereal, puis alternativement ceux de Lumbier, Aguilar et Ciraugui. Il envoya de vertes réprimandes aux baillis de Suhast et Armendaritz en Basse-Navarre, au sujet de leurs concussions, avec ordre de s'en tenir strictement aux anciennes coutumes et taxes pour les recouvrements. A Tudèle le même serment lui fut demandé, ainsi que pour les Fors de Mendigorria. De là le roi fut à Olite dont les Fors, ainsi que ceux de Mélida et Artaja furent également jurés. Après s'être arrêté quelque peu à Sanguesa, il revint à Pampelune; malgré l'hiver il passa les monts au mois de décembre, et vint dans la Mérindé de Basse-Navarre. Le seize de ce mois le roi était à Ostabaret, d'où il envoya la confirmation écrite des Fors de la vallée d'Aezcoa.

Louis-le-Hutin venait à peine de passer les Pyrénées, 1308
lorsque les bruits de guerre commencèrent à gronder hautement, surtout du côté de l'Aragon. Le fait suivit de près la menace, et dès le principe de l'année 1308 les hostilités furent commencées. La présence et le couronnement du roi de Navarre avaient fait penser à Jayme II que Philippe-le-Bel avait envoyé son fils uniquement pour changer la face des affaires en Espagne, et empêcher l'Aragonais de porter la guerre dans l'Italie et la Sicile, dont les rois étaient parents de celui de France. Il pensait encore que, pour arriver à cette fin, Louis avait parcouru la Navarre et l'avait disposée à prendre les armes. Cette crainte prétendue servait de masque au véritable motif de la rupture de l'Aragon.

Nous avons vu que Philippe-le-Bel, tout en rendant de son plein gré à Jayme II les villes d'Undues, Ul, Filera et autres, avait gardé celle de Pitilla. La raison en était l'ancienneté de cette conquête par les Navarrais. Mais cette ville forte était à deux lieues dans l'intérieur de l'Aragon, et Don Jayme voyait de mauvais œil ses voisins conserver une possession enclavée dans son royaume. Il est d'ailleurs dans la nature humaine d'être plutôt envieux du peu que l'on n'a pas, que content du beau lot que l'on reçoit. Aussi l'Aragonais fit-il vivement assiéger Pitilla. La frontière de Navarre s'émut de voir l'ennemi à ses portes; Sanguesa, chef-lieu de Mérindé, en fut plus troublée encore. Gens de frontières sont familiers des armes; sentinelles avancées, ils jouent avec la guerre et méprisent ses dangers. Les Sanguesses se levèrent donc et se gardèrent. Mais ne voulant pas laisser enlever Pitilla sous leurs yeux sans avoir fait au moins quelque démonstration, le conseil de la Mérindé se réunit pour délibérer. On envoya au roi un député porteur d'une lettre par laquelle Sanguesa lui demandait de la cavalerie, ajoutant que leurs combats journaliers avec les Aragonais diminuaient sensiblement leurs moyens. Louis était en Basse-Navarre.

Cette pénible nouvelle suspendit son retour auprès de son père; l'ordre fut donné au faible corps de cavalerie qui composait la garde de sa personne, de se rendre immédiatement à Sanguesa. C'étaient des hommes d'élite; la qualité suppléait au nombre. Ils arrivèrent au moment où les Navarrais, avec une colonne assez nombreuse d'infanterie composée en partie de montagnards, allaient partir pour Pitilla. Cette ville, attaquée au dépourvu, commençait déjà à souffrir beaucoup. Les Navarrais se mirent en marche sur Filera sans plus tarder; l'armée aragonaise les attendait dans les vastes plaines qui entourent cette ville. Le combat, long-temps disputé, fut décidé en faveur des Navarrais, par une charge opportune de la cavalerie française commandée par Don Fortuño Almoravid. Les Aragonais, après avoir perdu deux mille trois cents hommes, s'enfuirent jusqu'à Soz et les hauteurs du château de Ruyeta. Les Navarrais



laissèrent deux cents hommes sur le champ de bataille, sans compter les blessés.

Parmi les morts se trouvaient quatre-vingts habitants de Sanguesa. Le résultat de ce combat fut la levée du siége de Pitillo, son ravitaillement en vivres et en hommes, et de nombreuses dépouilles. Cette démonstration hostile de l'Aragon fut envisagée en Navarre et dans le conseil du roi, comme une échauffourée de parti, un fait partiel accompli sans la participation des souverains, et l'on regarda comme terminée par cette rencontre la guerre que l'on avait appréhendée.

Mais bientôt toutes les frontières confinantes à l'Aragon retentirent d'un formidable bruit d'armes. Don Jayme, voulant venger l'injure des siennes, appelait sous ses drapeaux la plus grande partie de son royaume. Louis, instruit de l'orage qui le menaçait, quitta la Basse-Navarre de l'avis de son conseil et, devancé par l'ordre de faire de promptes et nombreuses levées de tous côtés, rentra dans ses états trans-pyrénéens. Il établit son quartier-général à Urroz, quatre lieues de Sanguesa. De cet endroit il pouvait concentrer ses troupes et surveiller la frontière. Les Aragonais, dont la réunion avait été hâtée avec l'activité de la vengeance, entrèrent en Navarre avant qu'on ne fût en mesure de s'opposer à eux. Ils se dirigèrent sur le gué de la rivière Aragon dit Vado Luengo, ou Vado San-Adrian, passèrent en vue de Sanguesa et d'Aybar en parcourant la vallée pendant deux lieues jusqu'à la montagne San-Ginez, ravageant, pillant, détruisant tout sur leur passage, sans s'arrêter à assiéger aucune ville ni fort. Se portant ensuite sur les grandes plaines d'Olite et Tafailla, ils se chargèrent d'une indicible quantité de butin, et voyant que les Navarrais couraient aux armes et commençaient à se rassembler, ils songèrent à la retraite.

Comme ils ne s'étaient assuré aucun pont, force leur fut de revenir sur leurs pas. Ils suivaient exactement le chemin qui les avait amenés, veillant attentivement sur les richesses qu'ils emportaient, concentrant au milieu de l'armée leur long convoi de peur de surprise, et se dirigeant sur le gué

de Vado Loengo. Ils évitèrent soigneusement la forte place de San-Martin de Uns. Leur arrière-garde, dans cette marche rétrograde, était sans cesse harcelée par les habitants de la vallée d'Aybar, qui commençaient à se renforcer des populations voisines. L'armée aragonaise arriva non loin du gué au-dessous de la ville d'Aybar. Comme la nuit approchait, il fut résolu d'attendre le jour pour s'assurer que ceux de Sanguesa n'avaient point placé d'embuscade sur la rive opposée qu'ils devaient atteindre, et qui se montrait favorable aux embûches à cause des nombreux accidents de son terrain. Les Aragonais campèrent où l'obscurité les surprit.

Ceux d'Aybar, qui flanquaient et observaient l'ennemi, firent savoir aussitôt aux Sanguesses les dispositions prises par lui. Ils les avisèrent de venir en nombre s'emparer de la rive à laquelle était la sortie des Aragonais, et de fondre sur eux, en jetant de grands cris, au moment où ils prendraient terre. Ces cris étaient pour avertir le parti d'Aybar qui, sortant de ses retraites, attaquerait aussitôt de revers l'arrière-garde. La nuit était propice à l'exécution de ce plan; sombre, pluvieuse, elle devait en outre rendre le passage de la rivière plus difficile. Les habitants et la garnison de Sanguesa sortirent de la ville en silence, enveloppés dans les ombres de la nuit, après avoir garni les murailles et la tour des vieillards, des malades et des femmes, dont les armures et les fers de lances devaient en imposer à l'ennemi. Cette troupe d'hommes déterminés se masqua dans le ravin formé par le ruisseau Onzella, qui donne son nom à la vallée d'où il sort. A l'aube du jour les Aragonais commencèrent leur défilé. Ils mirent en tête de colonne le convoi de butin, comme pour amuser l'ennemi, au cas qu'il se fût embusqué, et le défaire pendant qu'il s'occuperait à piller. Une avant-garde formée du tiers de l'armée devait entrer dans le gué au moment où le convoi et les bagages en sortiraient avec leur escorte. Les autres corps devaient observer les mêmes distances et opérer les mêmes mouvements.

Les Navarrais laissèrent prudemment filer la longue ligne de chariots et bêtes de somme, qui passa tout près d'eux sans les apercevoir. Dès qu'ils découvrirent la pre-



re colonne ennemie qui commençait à sortir de l'eau, ils
récipitèrent avec impétuosité sur elle, la refoulant dans
t de la rivière et jetant des cris de guerre redoublés. La
nde colonne entra dans le gué pour soutenir la première.
ho de la vallée avait porté le signal convenu aux braves
arriens, qui tombèrent sur le corps d'arrière-garde. Les
ectiles avaient augmenté le désordre porté déjà dans les
s aragonais par la crue des eaux. Impatients de décider
ournée, les Navarrais se jetèrent dans l'eau l'épée haute.
la rive opposée les Aybarriens suivaient dans la rivière
ière-garde qu'ils y avaient poussée,
lors l'attaque et la défense, également furieuses, impri-
ent à l'onde une teinte de sang, un mouvement de flux
eflux réel. Les Aragonais, qui ne connaissaient pas
ndue du gué, crurent pouvoir se déployer; les Navar-
les coupèrent sur leur centre, rejetant l'aile gauche
re le courant, tandis que l'autre était culbutée dans le
du fil de l'eau. Mais la rivière Aragon, dont la rapidité
profondeur étaient augmentées encore par les torrents
endus des hauteurs de Lumbier, Iraty, Sarezazo et
s par l'endroit dit le pont du Diable; accrue d'ailleurs
les pluies de la nuit, offre deux espèces de gouffres aux
têtes du gué, que forme un rocher. Au bout d'un
ent l'épée navarraise était devenue inutile; le cours
dant de la rivière entraînait hommes, armes, chevaux,
és avec une impulsion irrésistible. Ceux que leurs
s physiques faisaient surnager et qui abordaient, ne
vaient qu'un rivage ennemi, des pointes de lances, des
chants d'épée pour les accueillir. Les flots rougis du
ent portèrent au loin la nouvelle et la preuve de la
ite des Aragonais; peu échappèrent au carnage et à la
ur des eaux. Un faible détachement de l'avant-garde qui,
atin, avait passé le Vado Luengo au moment de l'attaque,
it coulé sur la gauche des Navarrais, et avait réussi à se
er. Quelques-uns des vainqueurs coururent le long des
ls de l'Aragon jusqu'à Caparoso, à six lieues du champ
ataille, pour dépouiller les corps entraînés.
e leur côté, les hommes laissés à Sanguesa devinèrent

la victoire des leurs, en voyant défiler sans escorte le nombreux convoi dont ils s'emparèrent. Il fut conduit à la ville, comme point le plus rapproché. Les habitants d'Aybar et ceux des localités voisines, que l'ennemi avait dépouillés, retrouvèrent et reprirent leur bien. Quant au butin de la journée, chacun conserva celui que le sort des armes lui avait fait échoir. Quatre mille six cents Aragonais périrent dans cette affaire. La perte des Navarrais n'est pas connue; seulement le recensement fait dans la ville de Sanguesa peu de jours après l'engagement, signala cent vingt-six de ses citoyens qui y périrent.

Parmi les dépouilles du champ de bataille, la plus estimée fut l'étendard royal d'Aragon, avec son quadruple pal sur champ d'or. L'alcade, les jurats et plusieurs des bourgeois de Sanguesa, acteurs dans le combat, coururent à Urroz en faire hommage au roi. Louis, informé déjà de la victoire qu'il devait à la valeur de ceux de Sanguesa en particulier, sortit à cheval à l'approche de l'alcade et de sa suite, fut à leur rencontre et les accueillit avec la distinction due à leur courage et leur fidélité. Il reçut avec émotion de leurs mains ce monument de leur victoire et donna pour armoiries à Sanguesa celles mêmes d'Aragon, à l'exception du champ d'or, qu'il changea en champ d'argent. Le roi rassemblait alors des troupes pour les porter au secours d'une ville assiégée; mais le succès de Vado-Luengo termina la guerre. Les Sanguesses obtinrent le privilége de porter l'étendard d'Aragon dans les principales processions, en commémoration de la journée dans laquelle ils l'avaient conquis. Garibay, qui écrivait il y a environ cent cinquante ans, rapporte que de son temps cette coutume existait encore. Elle fut abolie plus tard, par suite d'un événement qui mérite d'être rapporté.

Cette procession annuelle semblait aux Aragonais une insulte périodique faite à leur pays. Un gentilhomme de cette province, homme d'une force et d'une audace peu communes, résolut de faire cesser cette injurieuse cérémonie, en enlevant l'étendard qui en faisait le trophée. Depuis longues années la paix régnait entre les états limitrophes, et

des relations de commerce, comme de bonne intelligence, attiraient beaucoup d'Aragonais aux marchés et aux fêtes de Sanguesa. Un jour que le fatal drapeau devait figurer en tête d'une procession, le gentilhomme, monté sur un beau et fort cheval, et bien muni d'armes à feu, qu'il avait eu soin de cacher, vint en ville comme à l'ordinaire. Il avait ramassé quelques hommes déterminés comme lui, et les avait embusqués dans un petit fort situé sur la frontière, à une demi-lieue de Sanguesa. L'Aragonais s'était rendu, au pas, à son hôtellerie habituelle, et tandis que l'approche de la procession militaire attirait l'attention des gens de la maison, il se plaça, à cheval, sous le perche, près de la porte d'entrée laissée entre-baillée. Aussitôt que le jurat porteur de l'oriflamme arriva à la hauteur du portail, l'intrépide Aragonais l'ouvrit tout-à-coup, s'élança d'un bond sur le porte-étendard, le renversa, enleva le drapeau d'un bras vigoureux en passant et, sans s'être arrêté un instant pour ce hardi coup de main, fuit à toute bride vers la porte Jaca. Son coursier l'emportait, rapide comme l'air. En un clin d'œil aussi l'enlèvement du précieux monument fut deviné plutôt que vu, les épées tirées, la procession dispersée. Tout court, tout vole ; des cris frénétiques semblent accroître la vitesse des Sanguesses : ils ont des aîles. Mais l'Aragonais fuyait plus prompt encore. Selon toute apparence il aurait réussi dans son rapt patriotique, quand sur une pente courte et assez rapide, à la sortie de la ville, le cheval du généreux gentilhomme s'abattit sur un pavé glissant. La vélocité de la course le lança loin en avant; la force de la chute l'étourdit. Les Sanguesses accouraient; avant que l'Aragonais n'eût pu se relever, il fut taillé en pièces. L'oriflamme fut rapportée en triomphe dans la ville. Depuis ce jour les Navarrais supprimèrent cette fête processionnelle, par égard pour la susceptibilité de leurs voisins. L'étendard royal d'Aragon, monument de la victoire des Sanguesses au combat de Vado Luengo, rentra à l'hôtel de ville pour n'en plus sortir.

La paix rétablie, Louis-le-Hutin, après avoir bien assuré ses frontières, céda aux pressantes instances de son père, et partit pour la cour de France. Il emmena avec lui les ricom-

bres Don Fortuño Almoravid et Don Martin de Aybar, qui avaient si puissamment contribué au gain des deux affaires de Filera et Vado Luengo. Plusieurs autres seigneurs se joignirent à sa suite, et le roi prit en outre avec lui trois cents jeunes Navarrais des principales familles, pour les faire élever au collége de Navarre fondé, ainsi que nous l'avons dit, par sa mère la reine Jeanne. Il passa par la Mérindé de Basse-Navarre, où il répara quelques griefs des communautés de Suhast, Armendaritz et Ostabat.

Nous devons ici relever Garibay et l'évêque Sandoval, qui l'a copié et suivi en cela. Par une erreur grave, ces deux auteurs renommés frappent de félonie deux familles distinguées de la Navarre, dont l'une avait déjà été entachée par un de ses membres, que punirent l'exécration de ses compatriotes et l'horreur de ses partisans eux-mêmes. On voit que nous parlons de Don Garcia Almoravid. Garibay dit que Don Fortuño et le seigneur d'Aybar, ennemis fougueux du gouverneur français de Pampelune, avaient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, au-devant duquel ils s'étaient portés jusqu'en Basse-Navarre. Il ajoute que Louis, mécontent de la violence des rapports des deux seigneurs, les avait jetés dans les prisons d'Estella, et ensuite emmenés avec lui pour s'en assurer, lors de sa rentrée en France. Le même auteur raconte que les trois cents jeunes nobles Navarrais n'étaient que des otages pris par le roi, en vue de se donner des garanties de la tranquillité et de la soumission du pays pendant son absence. Ces faits sont graves, et Garibay ne cite aucune autorité sur laquelle il puisse appuyer son dire. Il suffit de suivre la conduite et la destinée des deux ricombres, pour voir que les suppositions de Garibay et Sandoval tombent d'elles-mêmes.

D'abord pendant que Garcia Almoravid, parent de Don Fortuño, levait audacieusement l'étendard du révolté contre sa reine et versait à pleines mains les sanglantes horreurs de la guerre civile sur sa patrie, Don Fortuño, fidèle à la foi jurée et à son pays, s'était enfermé avec le sire d'Albequic, gouverneur pour Doña Juana dans le bourg Saint-



Saturnin, y avait subi toutes les privations, partagé tous les risques du siége, et n'en était sorti que lorsque l'arrivée de l'armée française eut rendu aux Navarrais dévoués la vie, la victoire et la liberté. Depuis, et au moment encore où le roi Louis arriva dans ses états, nous voyons Don Fortuño Almoravid porte-étendard royal, élevé à ce grade par la reine Jeanne, en récompense de sa loyauté. C'est encore lui qui est envoyé par le roi au secours des Sanguesses, à la tête de la cavalerie composant la garde de Louis. Il amène ce détachement de la Navarre française, combat, décide la victoire de Filera et partage la gloire et les dangers de la journée de Vado Luengo avec Don Martin d'Aybar et les autres qui suivirent le roi à la cour de Philippe-le-Bel.

C'est dans ce sens qu'en parle entre autres le grave docteur Don Juan de Jasse, président du conseil royal de Navarre, seigneur de Xavier et père de l'illustre missionnaire des Indes, Saint-François de Xavier. Il dit positivement que le roi Louis, qui avait expérimenté les talents et la haute valeur des seigneurs Almoravid et Aybar, avait voulu s'en entourer pour les guerres de France, ainsi que de plusieurs autres ricombres et seigneurs navarrais de Haute et Basse-Navarre, distingués par leur bravoure. « Et comme il avait besoin d'hommes de combat, dit le même auteur, il reçut chevaliers ceux qui lui semblaient le mériter; il en arma beaucoup dans le royaume, et les emmena avec lui en France. » D'ailleurs il n'est pas étonnant que ce jeune monarque, dont le front venait de ceindre un diadème autre que celui qui devait lui revenir de son père, désirât paraître à la cour de Philippe avec le plus d'éclat possible. Couronné, applaudi, vainqueur, il forma sa suite et sa cour des principaux artisans de sa gloire, et se sentait fier de se présenter aux chevaliers de France, entouré des preux navarrais qui, en naissance et en courage, n'avaient rien à envier à nation du monde.

Garibay et Sandoval prétendent que Don Fortuño mourut en France dans les fers, peu de temps après sa translation, et que Don Martin d'Aybar ne dut sa liberté qu'à la protection

du comte de Valois frère de Philippe-le-Bel et oncle de Louis-le-Hutin. Ils racontent que ce seigneur sortit de prison dans un état de souffrance, de dépérissement, de marasme tel, qu'il survécut peu à la faveur d'être libéré. Mais nous voyons au contraire Don Fortuño vivre en France et conserver ses fonctions et son titre de porte-étendard royal de Navarre pendant quatre ans encore. Après lui, Oyenart dit, dans le catalogue qu'il donne de ces hauts dignitaires, qu'Oger de Mauléon fut nommé à ces nobles fonctions et les remplit pendant six années, au bout desquelles il mourut. Son successeur fut ce même Martin d'Aybar dont la famille conservait une fidélité héréditaire. Enfin, dans les archives de Leyre, au dossier de Sanguesa, il est fait mention de ce ricombre dans un reçu de rentes donné en langue romance par sa femme, sous la date de 1321. Elle est désignée dans cette pièce; Doña Garcia Sanchez de Cascante, femme du noble Martin d'Aybar, porte - étendard de Navarre, etc. « Doña Garcia Sanchez de Cascante, muyller del noble Don « Martin de Aybar, Alferez de Navarra, qui fue, etc. » On voit aisément que la femme du ricombre était de la famille de Don Pedro Sanche seigneur de Cascante Montagudo, si traîtreusement et malheureusement assassiné au service de la reine Jeanne, mère de Louis-le-Hutin.

1308-1311 Quant aux prétendus otages emmenés en France par le roi, c'étaient des jeunes gens qui reçurent au collége de Navarre à Paris une brillante éducation, et en rapportèrent les bienfaits dans leur patrie. En quittant son royaume, Louis y laissa une organisation de réformateurs; c'est le nom qu'ils reçurent. Leurs fonctions consistaient à continuer et perfectionner le mode de gouvernement, veiller sur tous les intérêts et les servir, ainsi qu'à établir clairement et faire observer les droits de chacun. Louis-le-Hutin, absorbé par les affaires et les événements de la France, ne revint plus en Navarre. En 1309 il envoya une lettre au sire Hugues de Vissac gouverneur de Navarre, avec ordre de respecter scrupuleusement les Fors des intrépides et loyaux habitants de Viane. L'année suivante les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem prirent l'île de Rhodes sur les Turcs, et adoptèrent



le nom de cette conquête comme désignation de leur ordre, ainsi que dans la suite celui de chevaliers de Malte.

En 1311 le pape Clément tint à Vienne un concile, dans lequel furent agitées principalement les deux grandes questions d'une nouvelle croisade en terre sainte, et du procès des Templiers. Des crimes odieux furent imputés à ces hommes héroïques, dont les faits d'armes avaient si souvent fait pâlir l'audacieux Sarrasin, et triompher la cause de la religion ; à ces hommes dont les bras de fer avaient si longtemps soutenu, contre tous les ouragans, le frêle édifice élevé sur le sable d'Asie par les armées européennes. Les Chevaliers du Temple, ces champions de la croix dont les combats sont épiques, dont l'histoire entière est un poème admirable, dont la gloire et les hauts faits sembleraient presque fabuleux, les Chevaliers du Temple avaient eu le malheur ou la maladresse de s'enrichir. La reconnaissance des souverains envers eux s'était manifestée par des dons proportionnés à leurs services, et les chevaliers, admirés et riches, étaient devenus puissants. Tant de gloire acquise, leur nombre, l'étendue de leurs possessions, l'éclat de leur renommée, leur incontestable poids dans la balance politique, leurs nombreuses ramifications et, plus que tout cela, leurs trésors, attirèrent sur eux de mauvais vouloirs, des regards envieux, investigateurs et jaloux, des craintes vraies ou supposées, de formidables intrigues pour abattre ce grand corps, ce corps majestueux et imposant.

Il est vrai que la première simplicité de leurs coutumes, la première austérité de leur vie s'étaient ressenties de leur changement de position. Les Templiers s'étaient relâchés de leur sévère discipline ; leurs mœurs avaient subi l'influence toujours corruptrice d'une existence dorée. Mais ils ne méritaient point toutes les inculpations que l'on accumulait sur eux. Du jour où les rois crurent devoir redouter la puissance de cet ordre guerrier, sa perte fut décidée, et toutes les pensées souveraines se concentrèrent sur les moyens de renverser, avec le moins de danger possible, l'institution qui leur portait ombrage. Le pape commença dans le concile de Vienne par abolir l'ordre, en tant qu'ordre religieux ; il

prononça le séquestre de tous ses biens et revenus, dont une partie fut concédée à Philippe-le-Bel, qui en accrut son fisc; l'autre fut allouée aux chevaliers de Rhodes. Rome s'arrogeait ainsi le droit de disposer de l'avoir des sociétés, de celles-là même qui lui avaient été les plus dévouées et les plus utiles, comme aussi des couronnes des rois.

Une fois dépouillés de leurs trésors et de leurs possessions par un bref du pape, les Templiers, ces nobles hommes furent persécutés isolément d'abord, et ensuite plus ouvertement mandés à la barre des rois effrayés, des prélats conjurés entre eux; puis enfin jetés dans les cachots et livrés ignominieusement aux supplices de la torture, de l'échafaud, du feu. Leurs justifications ne furent point écoutées, leurs preuves ne furent point admises. Les accusations étaient suscitées par milliers; pas un défenseur n'osait se présenter. La crainte de châtiments iniques et cruels enchaînait la langue, étouffait les facultés d'hommes généreux par essence, mais terrifiés, et qui laissaient périr l'innocence que leur pusillanimité et des menaces horribles les empêchaient de soutenir.

Une fois que l'homme fort chancelle et commence à tomber, les pierres elles-mêmes se soulèvent contre lui et précipitent sa chute. Les bruits infâmes répandus contre ces illustres malheureux, dont la destruction était arrêtée d'avance, par la peur de leur voir élever puissance contre puissance, étaient accrédités par ceux qui règlent et modulent leurs consciences et leurs convictions sur un mot, sur un mouvement de sourcil, sur un pli du front des rois. Nous l'avons dit : opulents, glorieux et redoutés, les Templiers ne pouvaient faire qu'ombrage et envie; ils ne pouvaient donc subsister en présence de tant de pouvoirs tremblants qui se croyaient menacés. Les foudres de l'église jalouse ont commencé par les frapper; les bourreaux des monarques en émoi les ont abattus.

Mais en Espagne ces preux chevaliers avaient d'importantes possessions dans les états de Castille et d'Aragon. Ils étaient aimés et non jalousés dans cette valeureuse Navarre, terre classique de l'honneur et de la bravoure. Toutes les



provinces de la vieille Cantabrie flétrirent de leur indignation l'arbitraire et la barbarie des jugements et des exécutions provoqués par Rome et Philippe. Les chevaliers résidant en Espagne, forts de leur nombre, résolurent de repousser par le fer les fausses inculpations et les tourments qu'on leur préparait, comme à leurs frères de France et d'Italie. Les Basques prirent les armes pour la défense des Templiers; Don Diegue de Haro seigneur de Biscaye était prêt à marcher à la tête des siens. On prétend que non-seulement il était étroitement lié avec les principaux chevaliers de l'ordre, mais que lui-même en faisait partie.

Ces démonstrations inspirèrent de profondes inquiétudes à Rome, qui voyait ainsi avorter l'exécution de ses souveraines et suprêmes décisions. Elle eut recours à ses ressources ordinaires; les Templiers furent présentés comme des monstres d'impiété, des renégats, des hérétiques relaps, condamnés au concile de Vienne par la réunion des plus illustres prélats de la chrétienté. Il est à remarquer qu'un grand nombre de ces prélats s'était au contraire élevé contre la mesure proposée par Clément, et que ce pontife fut réduit à prononcer la sentence d'abolition dans un consistoire secret. Ainsi, des motifs de religion habilement présentés et exploités par un clergé déjà influent, réduisirent à l'inaction les Basques prêts à se soulever, et dont les mains laissèrent tomber les armes prises dans un moment d'élan généreux. Tant il est vrai que l'abus des choses les plus saintes entraîne des crimes révoltants; tant il est vrai encore que mainte fois on s'est servi de l'ascendant d'une religion sacrée pour assouvir des passions haineuses, pour renverser ce dont on avait peur, pour motiver les plus odieuses injustices et les disculper, sans faire entrer dans la balance l'iniquité de la mesure, ni le sang innocent qui allait ruisseler et devait un jour se dresser, avec un cri de vengeance et de flétrissure, contre ses bourreaux.

Tout le monde connaît la fin sublime et touchante de Jacques Molay dernier grand-maître de l'ordre des Templiers. Tout le monde a donné une larme d'attendrissement à ce noble vieillard dont les longs cheveux, blanchis par la

neige des ans et les travaux d'une longue vie toute guerrière, toute d'exploits, ombrageaient la vénérable tête. On l'a vu en face du bûcher dont la flamme allait dévorer les restes de son existence, lever en l'air ses bras maintenant chargés des fers du criminel, après avoir si glorieusement porté l'épée du chevalier. On l'a vu secouer ses chaînes, ses indignes chaînes, en présence des délégués du pape et de leurs suppôts, du roi de France et de toute sa cour, pour protester contre le jugement rendu, contre les horreurs dont son ordre était faussement accusé. Et quand il fut monté sur le bûcher, ferme, impassible et grand comme alors qu'il présentait sur la brèche, à l'ennemi de son Dieu, sa poitrine couverte de sa croix de Templier; quand la flamme eut commencé à l'envelopper ainsi que Guy grand-prieur de Normandie, lorsque déjà les deux victimes étaient dérobées par de longs rubans de feu aux yeux de la foule émue, une voix sortit de cette géhenne. Cette voix était celle du parrain d'un des enfants du roi, de Molay. Ce n'étaient pas des plaintes, des cris; mais une voix formidable comme celle de l'abîme, retentissante comme la trompette de l'ange des tombeaux; et cette voix clamante citait au tribunal de Dieu, pour répondre devant lui de leur coupable sentence, le roi Philippe dans l'année, et le pape Clément au bout de quarante jours.

Si la tombe a ses révélations, le crime a ses terreurs. Les deux interpellés furent exacts à la citation; Clément mourut au bout de quarante jours, Philippe-le-Bel ne vécut pas l'année.

312-1313 La guerre s'était déclarée de nouveau entre la France et la Flandre, au sujet d'une redevance annuelle que le comte Robert faisait quelque difficulté de payer. Cette guerre s'annonçait devoir être à outrance. Le roi Philippe-le-Bel commandait l'armée en personne; il avait avec lui ses trois fils, Louis-le-Hutin, Philippe comte de Poitiers, Charles comte de la Marche. Louis s'était mis à la tête des chevaliers navarrais qui l'avaient suivi en France; puis venaient ses levées de Champagne et Brie. On sait comment Enguerrand de Marigni, ministre favori de Philippe-le-Bel, sut



:miner ce différent avant qu'il y eût une épée de tirée, et
urner à son profit les trésors amassés pour subvenir aux
is de la guerre. L'armée fut donc licenciée. Mais le
uvel évêque de Lyon, Pierre de Poitiers, refusa le serment
roi de France. Louis de Navarre fut envoyé contre le prélat
calcitrant et le parti qui s'était soulevé en sa faveur. Le
ine roi était toujours accompagné de ses vaillants Navar-
is. Pierre fut assiégé et envoyé comme prisonnier à
ilippe. Très-peu de temps après cet événement il y eut
ns la ville de Lyon un soulèvement, conséquence probable
premier. L'émeute s'empara du château de Saint-Just,
'elle pilla. Louis-le-Hutin, déjà en retraite avec son armée,
obligé de revenir sur ses pas. Après plusieurs engage-
ents, dans lesquels il paya de sa personne au milieu de ses
varrais, l'ordre fut rétabli et les mutins réduits à l'obéis-
nce.

Enguerrand de Villers était alors gouverneur vice-roi de 1314
varre. Sa bonne administration et son soin de maintenir
frontières en état de bonne défense assurèrent la paix et
tranquillité. Seulement quelques bandes de malfaiteurs,
stes de la guerre précédente, sortaient de temps à autre
l'Alava et venaient piller les terres d'Aranaz, encoura-
es par la proximité de leur retraite. Ces courses inquié-
ent néanmoins les riverains, dont les plaintes arrivèrent
sire Enguerrand de Villers.

Dans ce quartier était une sorte de maison flanquée d'une
ur, et que l'on nommait Etcharry. Cette bâtisse était
olée; par les soins du gouverneur un village s'y forma, et
çut un For avantageux pour les nouveaux colons. Comme
tte localité se trouvait voisine des cavernes dans lesquelles
retiraient les brigands, ils furent bientôt pris ou tués. Le
r de ce nouveau village est signé de plusieurs seigneurs
ricombres, parmi lesquels Oger de Mauléon et Don
artin d'Aybar, qui venaient de rentrer de France; ce qui
rrobore notre assertion contre l'erreur de Sandoval et
ribay. Cette même année le roi, par lettre patente, accorda
x habitants de la Bastide-Clairence les Fors et privilé-
s que le roi son père avait donnés à ceux du comté de

Baigorry. Le roi Philippe-le-Bel était mort le vingt-neuf novembre 1313. En 1315 le sire Enguerrand de Villers fut remplacé dans sa dignité de vice-roi par le sire Alphonse comte de Robray.

1316 L'année d'après Louis-le-Hutin roi de France et de Navarre mourut le cinq juin, jour du neuvième anniversaire de son couronnement à Pampelune. Il laissait une fille, Jeanne, de sa première femme Marguerite de Bourgogne, étranglée en prison. Sa seconde femme, la princesse Clémence de Hongrie, était enceinte de trois mois. La loi salique ne permettait pas à la princesse Jeanne d'hériter de la couronne de France. La régence fut donnée à Philippe-le-Long comte de Poitiers, frère du feu roi, en attendant les couches de la reine. Eudes IV duc de Bourgogne voulait faire prévaloir les droits de sa nièce, et les Navarrais, qui ne reconnaissaient point la loi salique, voulaient aussi pour reine la fille de Louis-le-Hutin, leur roi. Quoi qu'il en soit, la reine Clémence accoucha d'un fils qui ne vécut pas.

Philippe II, dit le Long, prit la double couronne de France et de Navarre; le pays l'accepta, et le sire de Robray fut continué dans ses fonctions de gouverneur, à la satisfaction de tout le monde. Aucun acte, aucun événement ne signalent ce règne si court. L'évêque de Pampelune Don
1318 Armand de Puyane mourut le quinze décembre à Toulouse, en Aquitaine. En 1318 quelques troubles se manifestèrent sur les frontières du côté de la Castille. Ceux de Viane, signalés par leur fidélité à la feue reine Jeanne, penchaient pour la princesse fille de Louis-le-Hutin. Le gouverneur parvint, moyennant des concessions relatives aux Fors, à apaiser ce léger mouvement. Le roi Philippe-le-Long essaya la levée de quelques tributs et impôts sur le peuple et sur l'église. Mais aucune des corporations ne voulait se départir de ses priviléges, et le roi fut obligé de renoncer à ses prétentions. C'est en 1318 aussi que l'église de Saragosse fut élevée au titre de métropolitaine et archiépiscopale; Pampelune fut une de ses suffragantes, comme du temps des Visigoths elle l'avait été de Tarragone.

1319 Les anciens rois, qui portaient le titre de roi de Pampelune



ant qu'on le changeât en celui de roi de Navarre, aient fait aux églises, et surtout à celle de la métropole, s dons et cessions énormes ; et comme de cette manière le ergé se trouvait plus riche que l'état, particulièrement à mpelune, il en résultait des conflits avec les agents du c et les hommes du roi. Souvent même les habitants des vers quartiers d'une même ville prenaient fait et cause ur l'un ou l'autre parti, ce qui amenait des rixes sanglan- s. Arnaud Barbazano évêque de Pampelune résolut de rminer ces difficultés, en faisant au roi concession pleine entière de tous les droits de son église et des commu- utés, moyennant une compensation en rentes payées par tat. Cet arrangement avait été entamé sous plusieurs gnes, en dernier lieu sous Philippe-le-Bel, sans avoir core obtenu de solution. Le prélat réunit son chapitre, i approuva le projet. Il partit pour la cour de France, ivi des prieurs Don Garcia de Egues, Don Sancho Marti- z de Guerguetain, hospitalier, et le maître Don Garcia Zaspe archidiacre de Sainte-Gemme.

L'évêque représenta au roi la difficulté des recouvre- nts, leur diminution par les dépenses à faire pour opérer rentrées, les dissidences fâcheuses survenant à ce sujet tre les habitants, les pertes causées par le résultat des erres civiles, les querelles avec les gouverneurs, trésoriers, agents de la couronne. Il proposa la cession, moyennant une mpensation laissée à la discrétion et la généreuse munifi- nce du roi. Philippe, appelé le Long à cause de sa taille elte et haute autant que gracieuse, n'ignorait pas que l'opi- on des Pampelunais et de la Navarre entière, bien que non anifestée, n'était pas pour lui, et que les vœux et les suf- ges étaient en faveur de sa nièce. Philippe ne fut même mais couronné ; il fut subi et non proclamé. Saisissant ec empressement l'occasion d'être agréable à la capitale royaume, il répondit qu'il nommerait une commission ur examiner l'affaire. Il désigna en conséquence cinq de s conseillers, qu'il nomme ses amés et féaux. C'étaient iillaume évêque d'Agen, Etienne de Borrete doyen de

Chartres, le sire Milon de Noeris, Hugues de Celle et Thomas de Mortfontaine.

La transaction se fit pour une rente de cinq cents livres tournois payable sans retenue et de beaux priviléges. Le gouverneur de Pampelune, Ponce de Morentain vicomte d'Aunay, qui avait succédé à Alphonse de Robray, reçut à ce sujet des ordres, et celui de mettre les jurats et le conseil de Muez en possession perpétuelle de certaines terres provenant de Don Gonsalve Ibaynez de Bastan, famille illustre qui s'était retirée en Castille, ainsi que plusieurs autres, par ressentiment du mépris des droits de
1319-1321 la fille de Louis-le-Hutin à la royauté. Ce qui avait déterminé Philippe à accepter un traité moins favorable à ses intérêts qu'à ceux de l'église, était la crainte de quelque manifestation de la capitale, qui aurait entraîné tout le pays. Le roi s'était arrogé le titre de roi de Navarre; mais il ne s'en avouait pas moins que le droit de sa nièce était incontestable, aux termes de la constitution de ce royaume. Il espérait maintenir le calme par des concessions; il y parvint. Ce prince mourut après un règne qui ne fut troublé que par des querelles ecclésiastiques, et ensanglanté par la férocité des *Pastoureaux* et le massacre odieux des Juifs établis en France par Louis-le-Hutin. La date de sa mort est le trois janvier 1321 ; son âge, environ trente ans. Il fut déposé dans la sépulture royale de Saint-Denis.

Nous devons cependant ajouter ici que Philippe-le-Long, quoique n'ayant pas été couronné, avait reçu le serment des états de Navarre et leur avait prêté le même que ses prédécesseurs. Des députés des différentes Mérindés et corporations de la Navarre s'étaient rendus auprès du roi, sur une invitation écrite qu'il avait envoyée à Pampelune, s'excusant de ne pouvoir se rendre en Navarre à cause des nombreuses affaires de son gouvernement (*).

Charles-le-Bel, nommé en Navarre le Chauve, prit

(*) Ales. — Zurit. — Sandov. — Anquet. — Mézer. — Dupl. — Arch. de Leyr. — Villun. — D. J. de Jasso. — Pr. C. de Vian.

mme son frère Philippe, le titre de roi de Navarre. Il fut uronné et sacré à Rheims le vingt et un février. Il avait mandé à être reconnu par les députés des états qui vienaient lui porter la couronne en France. Les états s'assemèrent à cette proposition, et la rejetèrent; en sorte que la yauté de Charles fut tolérée et non agréée, puisqu'il ne ;ut ni ne prononça aucun serment. Les Navarrais attendiıt un moment plus propice pour se déclarer et proclamer lle qui était reine de droit.

Nous avons dit plus haut que le gouverneur Ponce n'avait exécuter les ordres du roi, et s'était fait remplacer dans le ïté avec l'église de Pampelune. C'est qu'il était aux fronres de Guipuzcoa; la guerre s'y était rallumée. Les Guizcoans, comme pour faire diversion aux entreprises qui préparaient du côté de la Castille, rassemblèrent des ıupes, se jetèrent sur les frontières de la Navarre, et rent tout au pillage. Ils s'emparèrent du fort de Gorrity, rnière localité navarraise dans ces parages. Ponce, outré voir rompre la paix sans motifs plausibles, jura de se nger d'une manière exemplaire. Il prit la moitié du corps ıbservation de la frontière de Castille, les garnisons des ıces les moins exposées, s'adjoignit quelques troupes franses, reprit Gorrity et entra en Guipuzcoa avec une armée quinze mille hommes. Il y porta le ravage, attaqua et leva la ville de Berasteghy, qui fut saccagée et brûlée; il mpara également de Gaztelu, étendit ses dévastations ns toute cette contrée et, lorsque son ressentiment fut ıouvi, après que les églises eurent été spoliées et les netières violés, il jugea à propos de se retirer.

On était au cœur d'une automne pluvieuse; il était urgent ıller veiller aux frontières de Castille. Le double sacrilége mmis sur les temples et les tombeaux exaspéra les Guizcoans contre le gouverneur. Eux aussi jurèrent vengeance rible. La retraite des Navarrais s'opérait par le pied de la ıntagne Béotibar. Cette montagne est d'une grande élévan, étendue et escarpée, bordée de gorges et de défilés ıgs et étroits. Les Guipuzcoans, sans compter ni eux ni ırs ennemis, se réunirent au nombre de seulement huit

cents, sous la conduite du vaillant Lopez Oñaz de Larrea, et s'emparèrent des hauteurs. Ils laissèrent l'armée navarraise s'engager dans les gorges; et lorsqu'ils la virent allongée selon les exigences de la localité et dans l'impossibilité de se former ni d'opposer de front, ils firent rouler sur elle quantité de quartiers de rocs, de tonneaux remplis les uns de terre, les autres de pierres, et leur tuèrent ainsi beaucoup de monde. Lorsqu'ils virent le désordre complet dans l'armée, ils l'assaillirent l'épée au poing et en firent, dit Mayerne, un merveilleux carnage.

Parmi les Navarrais de distinction qui périrent dans cette
1321-1327 rencontre, est cité le ricombre Don Juan Henriquez fils naturel de Henry-le-Gros et de la damoiselle de Lacarre; ce valeureux gentilhomme fut généralement regretté. Les Guipuzcoans conservent encore de nos jours la tradition de cette victoire dans une héroïde qui la célèbre, et qu'ils chantent souvent.

De retour de cette désastreuse expédition, le vice-roi s'occupa de la reconstruction de la Navarrerie de Pampelune. Il purgea aussi le royaume de douze mille Juifs, que leur religion et leurs nombreuses usures avaient rendus odieux. Le plus grand nombre fut massacré, le reste prit la fuite; ils avaient été chassés de France de la même manière sous le règne précédent. Aucun événement marquant n'eut lieu pendant les dernières années de Charles-le-Bel ou le Chauve, qui mourut à Vincennes le premier février 1328. Un seigneur Henry de Sully avait été nommé gouverneur en 1328, et remplacé cinq ans après par le sire Pierre Raymond de Rabastens (*).

L'intérim de la couronne de France fut occupé par Philippe de Valois. D'après la loi salique, ce prince prétendait à la royauté et fit triompher ses droits après les couches de la reine-veuve, qui mit au monde une fille nommée Blanche, mariée depuis à un fils du duc d'Orléans. Pendant ce

(*) Garib.—Zurit.—Rob. Gaguin.—Dupl.—Méz.—Turq.—Ales.—Buss.—P. Emil.—Ann. Tilli.—P. Ch. de Vian.—Garc. Lop.—Sandov.

emps la Navarre restait en suspens, et non sans agitation. ;'opinion excluait du trône de Pampelune Philippe de 'alois, ainsi que tout autre prince étranger au sang des rois égitimes du pays. Toutes les voix proclamèrent la fille du remier lit de Louis-le-Hutin. Aussitôt que l'avénement de hilippe de Valois fut connu, comme d'un autre côté le roi l'Angleterre élevait aussi des prétentions à la couronne de Navarre, les Navarrais, déterminés à soutenir leurs droits et repousser toute entreprise contre leur liberté, se tinrent rêts à prendre les armes. Des hommes prudents et influents ontinrent ces élans, et empêchèrent leurs compatriotes de e livrer à des démonstrations inutiles encore et dangeeuses.

Les états du royaume s'étaient assemblés dès le principe le l'interrègne à Puente la Reyna, pour examiner à fond la uestion et les diverses insinuations. Doña Juana fut econnue pour avoir d'imprescriptibles droits à la royauté; 1328
n arrêta que son époux, Philippe d'Evreux, la partagerait aturellement avec elle. Il y fut décidé aussi que les Navarais, quels que fussent les événements et leurs conséquences, levaient rester, vivre et mourir fidèles à leur seigneur légiime et aux prescriptions de leurs Fors. Tous les autres préendants furent écartés à l'unanimité. Les sentiments qui ermentaient dans toute la Navarre dominaient aussi les ortès. Celles-ci avisèrent aussitôt, et secrètement, la prinesse Jeanne et Philippe d'Evreux du vœu universellement xprimé dans le royaume, les priant de venir au plus vite rendre possession. Philippe cherchait de son côté à faire aloir ses droits à la couronne de France, s'entourait d'amis, le parents, de partisans, et remplissait l'état d'écrits avamment conçus, pour établir la justice de sa cause. Sur es entrefaites le gouverneur provisoire de Navarre prenait es mesures pour repousser les attaques qu'il prévoyait.

Pour donner un plus grand poids à ses décisions, la junte e transporta à Pampelune. Une autre raison concourut à l'y léterminer; c'était l'affluence toujours croissante de ceux qui venaient participer à ces graves et importants débats. Le premier mai les états se réunirent en cortès générales.

Le nombre ainsi que le concours des diverses députations de tous les points du royaume étaient tellement considérables que l'on fut obligé de tenir la séance en plein air, au lieu nommé alors *Pré de la procession des frères prêcheurs*, aujourd'hui la place du Vieux-Château. La proclamation de Jeanne et le rejet de tout autre furent unanimes dans cette foule assemblée. Les titres de la princesse étaient établis avec tant de netteté, que les états ne balancèrent point à envoyer au roi de France une déclaration écrite de leur décision.

Ils s'occupèrent aussi de substituer au gouvernement des vice-rois français celui de gouverneurs exclusivement Navarrais, formant ainsi un état provisoire. Les membres élus séance tenante furent Don Juan Corbaran de Léhet porte-étendard royal et Don Juan Martinez de Madrano seigneur d'Araniz et Sartaguda. D'autres furent chargés du département de la justice. Ces mesures sages réunirent tous les esprits, enlevèrent tout prétexte et toute chance aux factions. Le vice-roi et ses adhérents, voyant l'agitation de la Navarre et son résultat probable, avaient jugé prudent de se retirer en France.

Le roi Philippe de Valois et celui de Navarre n'avaient pas encore abandonné le terrain de leurs contestations. Ils s'en remirent, pour terminer, à la décision du parlement suprême de Paris. Les questions ayant été posées, la royauté de France fut reconnue à Philippe de Valois, tandis que celle de Navarre fut adjugée à Jeanne et à son mari, Philippe d'Evreux. Le roi de France, sacré fastueusement à Rheims, aurait voulu revenir sur cette sentence et trancher la difficulté par la voie des armes. Il avait de nombreuses troupes sur pied. Mais menacé d'une insurrection du côté de la Flandre, il recula devant une guerre intentée à la Navarre, dont il connaissait l'énergie et la constance. D'ailleurs un de ses compétiteurs, Edouard d'Angleterre, prince ardent et courageux, maître d'une partie de l'Aquitaine, de Bordeaux, d'Agen, de Bayonne, se trouvait presque limitrophe de la Navarre, à laquelle il aurait indubitablement donné la main. Les autres rois de l'Espagne auraient

i marché au secours d'une cause aussi juste, et pris part active dans une guerre dont le but eût été l'exclu- définitive des rois de France de la couronne de Pampe- . L'Espagne n'avait pu voir sans un vif déplaisir des ngers poser le pied sur son territoire, et abattre ainsi quelque sorte, la barrière des Pyrénées. Toutes ces idérations furent pesées par Philippe ; il chercha à faire rrangement avec le comte d'Evreux, qui le suivit dans campagne contre les Flamands ; elle fut heureuse aux es françaises. Au retour, les deux rois songèrent à ter- er leurs différents. Ils en avaient un, surtout, au sujet comtés de Champagne et de Brie, appartenant de droit eanne. Mais les clercs, les jurisconsultes embrouillèrent en l'affaire, que ces possessions furent présentées comme aine de la couronne et sujettes par conséquent à la loi que ; la princesse Jeanne fut dépouillée. En compensa- on lui donna les duchés d'Angoulême, Mortain et Lon- ville. Les deux lots n'étaient pas égaux ; mais Philippe III avarre préféra la paix, même achetée aussi cher.

u commencement de 1329 la reine Jeanne et le roi yèrent en Navarre le sire de Sully grand boutillier de ce et messire Aymar seigneur d'Athiat, s'informer ès des états des engagements réciproques du roi et du ume. On leur donna la formule du serment, qu'ils ortèrent. Cette même année, pendant l'interrègne, les arrais, irrités des exactions commises par les Juifs, se evèrent et en égorgèrent environ dix mille de tout sexe e tout âge. Le plus grand massacre eut lieu à Estella, 'activité du commerce avait attiré en grand nombre ces ulateurs cosmopolites. Les malheureux, profitant d'une aille qui séparait le quartier de la juiverie de la ville, yèrent de se défendre. Les habitants, renforcés de ceux environs, l'enlevèrent d'assaut, passèrent tout au fil de e, et brûlèrent le quartier. La ville de Viane se fit aussi rquer par son acharnement à détruire les Juifs. 1329

ers le printemps, Philippe III et la reine Jeanne se nt en route pour la Navarre, escortés de grand nombre eigneurs, tant Français que Navarrais, venus au-devant

d'eux. La marche des souverains à travers le royaume fut une sorte d'ovation. Les acclamations du peuple les accueillaient partout; ils arrivèrent ainsi à Pampelune, où les trois états les attendaient et les reçurent, réunis en états généraux. On convint alors de la forme du serment; on arrêta plusieurs points nécessaires, et le cinq mars la cérémonie fut célébrée au milieu d'un nombreux et brillant concours de peuple, des ricombres, écuyers et nobles du royaume, dans l'église Santa-Maria. La cathédrale avait été tendue et parée avec magnificence à cette occasion. Le serment portait sur le maintien et l'amélioration des Fors, franchises, coutumes et libertés de la Navarre, la réparation des torts faits ou fautes commises par les rois devanciers, et l'acceptation des places, charges, dignités, commandements des villes, forts et châteaux par des ricombres, écuyers et nobles, tous d'extraction navarraise, sans pouvoir jamais introduire aux places ni charges au-delà de cinq individus étrangers au royaume. Les souverains s'engageaient aussi à remettre le gouvernement de l'état au fils qui leur naîtrait, dès qu'il aurait atteint l'âge de vingt et un ans accomplis, se soumettant à ne plus être obéis, à être même dépouillés de la royauté s'ils contrevenaient en rien audit serment.

Dès qu'il fut prononcé, le roi et la reine furent élevés sur le bouclier, proclamés, l'argent de joyeux avènement jeté au peuple, et les fêtes durèrent plusieurs jours. A peu de temps de là, le roi et la reine confirmèrent à Saint-Jean-Pied-de-Port la jouissance du For de Bayonne, d'après lequel cette Mérindé s'était toujours gouvernée. Arnaud Guillaume seigneur de Grammont et de Bidache, vint renouveler son hommage pour ses deux comtés; de la même manière se présenta aussi Guillaume Lope seigneur de Til, écuyer, petit-fils par sa mère Doña Navarra, de Don Raymond Guillaume seigneur de Caupenne; Guillaume Lope faisait hommage pour la vicomté de Vayzuen, et la maison dite Ducoz.

L'année suivante fut consacrée à parcourir le royaume et
1330-1331 à jurer les Fors dans toutes les localités où les rois en furent requis. En 1331, Don Alphonse fils aîné de Don Ferdinand

de la Cerda, parut à la cour de Pampelune. Dépouillé de son royaume, ce prince avait été élevé sous les yeux du roi de France dont il était parent, et se montra avec une suite digne de son rang. La rentrée de la reine Jeanne dans ses droits, après en avoir été si long-temps spoliée, avait fait concevoir à Don Alphonse l'espoir d'être un jour réintégré dans son héritage. Aussi fit-il avec Philippe de Navarre, dit le Noble, un traité écrit par lequel il lui reconnaissait, comme appartenance légitime, les provinces de Guipuzcoa, Alava, Rioja, et les terres adjacentes ou y annexées. Il s'engageait à les lui restituer dès qu'il aurait recouvré ses états. Cette pièce se conserve dans les archives royales des comptes, au grand cartulaire. Cette année ne présente plus que le jugement de la Bastide-Clairence au sujet des dîmes à payer au roi et à l'église ; jusqu'en 1334 il ne se trouve aucun fait saillant.

Philippe et Jeanne, trouvant peu de charmes dans une 1334
royauté réduite, pour ainsi dire, à une simple magistrature, s'étaient absentés du royaume. La reine gouvernait les possessions qu'elle et son mari avaient en France, et Philippe III, que ses qualités distinguées firent surnommer le Noble, était sous les armes avec son cousin Philippe de Valois. Il lui portait le secours de quelques chevaliers navarrais et des troupes levées dans ses duchés et comtés cis-pyrénéens, car la France était alors engagée dans cette funeste guerre qui vit Edouard III d'Angleterre soutenir le rebelle Robert comte d'Artois, la révolte des Flamands, le brasseur Artewell, et se termina par la désastreuse bataille de Créci et la capitulation de Calais, si indignement violée par Edouard.

Les frontières de Navarre et de Castille étaient cependant en feu ; les cordons des troupes des deux royaumes, établis pour maintenir l'ordre, en venaient souvent aux mains. Des incursions, des dévastations étaient réciproquement commises, et les souverains des deux états l'ignoraient, ou étaient censés l'ignorer. Peut-être le roi de Castille n'était-il pas étranger à ces mouvements, par jalousie des projets

d'union existant entre Don Pedro, héritier présomptif d'Aragon, et l'infante Doña Juana fille aînée de Navarre.

Le gouverneur du royaume était alors le sire Henry de Sully, bien qu'il soit nommé par Garibay, Solibert et Gouliaco par Zurita. Ce seigneur, voyant le conflit de la frontière devenir chaque jour plus menaçant et Philippe-le-Noble engagé dans une guerre à laquelle il avait entraîné tout ce qu'il avait pu rassembler de Navarrais, travailla chaleureusement au mariage de l'infante avec Pierre d'Aragon, qui le désirait vivement. Le roi Alphonse père de Don Pedro, vieux et infirme, souscrivit à ce projet, le jura même à Daroca, et signa le traité et les conditions en présence de Don Pedro de Luna archevêque de Saragosse. Le sire de Sully s'assurait par ce moyen un secours important et à sa portée, en cas de rupture ouverte avec Alphonse de Castille. La noblesse de Navarre et d'Aragon vit avec plaisir cette détermination. Les Aragonais inclinaient fortement à soutenir, dans la guerre qui semblait se préparer, leurs anciens frères d'armes, leurs rivaux de gloire, leurs compagnons de dangers, les Navarrais. Don Pedro les avait tous dans son parti; ils se ralliaient autour de lui avec d'autant plus d'empressement que la santé chancelante de son père le faisait regarder comme à la veille de régner.

Alphonse de Castille, au retour de sa glorieuse campagne d'Andalousie, empira sa situation en voulant l'améliorer. Il écrivit à Alphonse d'Aragon son beau-frère, et lui envoya une ambassade pour le prier de s'opposer à ce que l'infant Don Pedro son fils, et les seigneurs de ses états prêtassent main-forte aux Navarrais dans la guerre qu'il allait leur intenter. L'Aragonais lui répondit que l'état délabré de sa santé ne lui laissait aucun moyen d'empêcher son fils, ni la noblesse de son parti, de contracter des alliances. Cette réponse, bientôt connue, parut aux Aragonais comme un assentiment patent, ou du moins une approbation tacite de leur conduite et de leurs projets. Aussi accoururent-ils en foule à l'appel de Don Pedro.

Déjà des messages, des délégués ou fondés de pouvoirs s'échangeaient entre les deux royaumes au moment de



s'unir. La tendance à une rupture était fomentée soigneusement par quelques seigneurs de la domination castillane. Ces seigneurs, dont les principaux étaient Don Juan Manuel fils de l'infant Don Manuel ou Emmanuel, Don Juan Nuñez de Lara seigneur de Biscaye, et Don Juan Alonzo de Haro seigneur de los Cameros, désiraient ardemment voir leur roi occupé par les soins et les travaux d'une guerre active. Ils redoutaient sa colère et sa sévérité au sujet de désordres assez graves commis par eux dans le royaume pendant qu'Alphonse était devant Gibraltar. En conséquence ils encourageaient de tout leur pouvoir le gouverneur de Navarre et l'infant d'Aragon. Le traité fut enfin conclu vers la fin de l'année, dans la ville de Cortez, place frontière de la Navarre. Pour en assurer l'exécution le sire de Sully livra, comme garantie, les six places de Lescar, Arguedaz, Santacara, Murillo, Galipienzo et Burghy; et Don Pedro celles de Los Fayos, Borja, Malon, Sos, Salvatierra et Candaljub. Un corps de quinze cents cavaliers d'élite fut aussitôt envoyé au gouverneur, sous la conduite de Don Miguel Perez de Zapata chevalier aragonais, l'un des plus renommés pour son adresse et sa bravoure, en même temps que pour son talent comme général de cavalerie.

Le sire de Sully, renforcé des troupes d'Aragon, se mit immédiatement en mouvement et fit, sur les terres de Castille, une excursion plus forte que toutes celles exécutées jusqu'alors de part ou d'autre. Dans ces représailles les environs de la frontière furent pillés et ravagés. Les Navarrais chassèrent les Castillans du couvent de Filera et du fort de Tudegen ; ils s'y établirent comme dans des places appartenant à la Navarre. Les chefs castillans des frontières avisèrent promptement le roi que leur position n'était plus tenable, et lui demandèrent des renforts afin de pouvoir se maintenir. Alphonse, qui venait de combattre les seigneurs révoltés contre lui, de faire trancher la tête à Don Alphonse de Haro, et de faire prisonnier Don Juan Nuñez de Lara, auquel il fit grâce, réunit les forces disséminées en Castille, et ordonna des levées dans ce royaume et celui de Léon. Don Martin Fernandez Portocarrero, chevalier d'une haute

valeur et d'une grande réputation, reçut le commandement des troupes destinées à renforcer la frontière ; on y comptait, outre une nombreuse infanterie, deux mille chevaux.

Les Castillans arrivèrent à marches forcées à Alfaro, quatre lieues de Tudèle ; l'armée s'accrut de nombre de seigneurs et chevaliers. Le sire Henry de Sully, informé de l'arrivée de Porto-Carrero, lui fit dire par un parlementaire qu'il se réjouissait de sa venue, et ferait une excursion le lendemain sous ses yeux, à Alfaro. A cette jactance le Castillan répondit que lui de son côté, en ferait une en même temps vers Tudèle. Le gouverneur de Navarre et les principaux membres du conseil furent très-embarrassés de cette réponse, dont la franchise les trompa. Ils l'imaginèrent faite pour couvrir une entreprise sur Fitero, et résolurent d'y envoyer toute la cavalerie sous les ordres de Don Miguel de Zapata, avec le train nécessaire pour ajouter à la défense de la place. Don Miguel devait revenir le lendemain sur Tudèle, en cas d'entreprise de l'ennemi sur cette ville.

Le gouverneur resta avec son infanterie seulement, ayant ainsi divisé ses forces pour soutenir une place qui ne pouvait résister qu'à un coup de main et devait forcément devenir la proie du maître de la campagne. Le secours inutilement envoyé lui enlevait à lui-même la moitié de ses ressources, et le mettait hors d'état de se défendre avec chance de succès. Dès le lendemain, à la pointe du jour, le général castillan, instruit par ses coureurs de la marche nocturne de la cavalerie, vint asseoir son camp en vue de Tudèle, et provoqua le sire de Sully au combat. Le gouverneur, enfermé dans la ville, au lieu d'attendre le retour convenu et prochain de Zapata, fit sortir l'infanterie en rase campagne. Comme pour accumuler faute sur faute, il choisit son terrain loin des murailles de la ville, d'où au moins les habitants auraient pu inquiéter l'armée ennemie par leurs projectiles. Sully resta à l'abri dans l'enceinte des remparts avec le seigneur de Luna, sans égard à l'effet décourageant pour le soldat de l'absence de ses chefs. Les troupes navarraises étaient excellentes et en assez bon nombre; aussi le combat dura long-temps, indécis et de pied ferme.

Mais les charges réitérées de la nombreuse cavalerie castillane secondant les efforts désespérés de l'infanterie, finirent par rompre la solide ordonnance des Navarrais. Ils furent obligés de céder le champ de bataille. Dans la fuite périrent beaucoup d'entre eux et d'Aragonais; un grand nombre de prisonniers tomba au pouvoir du vainqueur. La distance à parcourir, pour s'abriter dans Tudèle, augmenta de beaucoup la perte; les vaincus furent poursuivis jusqu'au pied des remparts.

Le général castillan, après cette victoire, s'empara d'un tertre qui commandait tous les environs, et d'où l'on découvrait au loin la route de Fitero, située à quatre lieues seulement de Tudèle. Il aperçut bientôt la cavalerie de Don Manuel Zapata. Elle arrivait en hâte, parce que de loin elle avait reconnu quelques clameurs de combat. En approchant du champ de bataille le brave Zapata eut bien vite jugé par les cadavres dont la terre était couverte, et la faute commise, et la défaite des siens. Navré de ce triste résultat, fort encore de son énergie, il vit, aux dispositions de l'ennemi, qu'un engagement était inévitable et s'occupa de reconnaître son terrain. Un canal d'irrigation le séparait de l'armée castillane; Don Manuel s'en servit pour couvrir son front. Il avait l'avantage de la position; mais le nombre était hors de toute proportion. Malgré cela plusieurs tentatives de passage furent vivement repoussées. 1335

A la fin l'infanterie et partie de la cavalerie de Portocarrero ayant passé les gués au-dessous et au-dessus des ailes de Don Manuel, celui-ci se trouva enveloppé, serré, pressé dans tous les sens. Une défense acharnée, celle du désespoir qui ne cherche plus qu'à tomber vengé, fit payer cher la victoire aux Castillans. Le valeureux Zapata fut renversé de cheval par plusieurs lances qui le heurtèrent à la fois; la sienne était brisée et son cheval tomba mort. L'excellence de son armure empêcha Manuel d'être cloué contre terre. Ceux qui l'avaient porté bas, irrités de la résistance furieuse que leur avait opposée ce guerrier, voulurent s'en venger en lui tranchant la tête. Au moment où ils lui enlevaient son casque après l'avoir désarmé, quelqu'un

d'eux le reconnut et l'espoir d'une forte rançon pour un homme de cette distinction et de cette renommée, les détermina à le faire simplement prisonnier. Plusieurs des parents du généreux chevalier subirent le même sort ; la nuit sauva du massacre une partie des cavaliers qui, en fuyant épars, eurent la présence d'esprit de crier *Castille, Castille*, et furent regardés, à la faveur de l'obscurité, comme des amis.

L'armée castillane fière de deux victoires remportées en un jour, chargée de dépouilles, embarrassée de prisonniers, se retira à Alfaro d'où elle partit le lendemain matin pour Fitero, qu'elle prit sans coup férir. Elle se dirigea aussitôt sur Tudegen dont la garnison nombreuse, composée de Navarrais, Basques cis-pyrénéens et quelques Béarnais, était décidée à se défendre à outrance. La situation de cette ville était forte et avantageuse ; la place promettait de tenir longtemps. Un moine nommé frère Jean, Castillan d'origine, natif de San-Pedro de Yangas et qui avait été placé dans Tudegen en qualité de tenancier pour le couvent auquel il appartenait, s'était emparé de la principale tour avec quelques-uns de ses complices. Plus partisan du repos monacal que de l'agitation des armes, il apprit à la garnison, et empira encore par ses récits la double défaite de l'armée navarraise ; il représenta qu'il n'y avait aucun secours à espérer ; enfin il employa tous les moyens imaginables pour décourager les défenseurs de Tudegen et les décider à se rendre aux Castillans. Mais ces braves hommes rejetèrent toutes les insinuations. Cependant, frère Jean s'y prit avec tant d'astuce, y mit tant d'insistance, leur laissa entrevoir si positivement et avec tant d'effronterie qu'en cas de refus lui et ses adhérents feraient pénétrer l'ennemi dans la place par la grande tour dont ils étaient maîtres, que force fut de capituler. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre et les Castillans, laissant Fitero et Tudegen bien occupées, s'en retournèrent à Alfaro.

1336 Philippe-le-Noble à son départ de Navarre avait envoyé une ambassade à Alphonse de Castille, lui demandant la continuation de la bonne intelligence entre les deux royaumes pendant son absence. Il en avait reçu les protestations

les plus amicales et les plus rassurantes. Le Castillan, instruit à Palencia où il se trouvait, de la défaite de l'armée navarraise et des dévastations, des excès commis par ses troupes, craignit que Philippe ne l'accusât d'avoir profité du moment où il guerroyait en France pour porter la désolation dans ses états. Alphonse rappela auprès de lui le général en chef Portocarrero, qui se rendit aux ordres du roi, après avoir placé de fortes garnisons à Alfaro, Calahorra et Logroño. Tous les autres seigneurs de l'armée suivirent son exemple, à l'exception de deux. C'étaient deux frères, Garcilaso de Veya et Gonzalve de Ruiz qui, non contents du butin dont ils s'étaient gorgés, se portèrent sur la Sansierra de Navarre, éloignée du théâtre et des désastres de la guerre, et y promenèrent rapidement le massacre, le pillage et l'incendie; après quoi ils se retirèrent avec précipitation.

L'occasion avait aussi paru favorable aux Guipuzcoans. Conduits par un certain Don Garcia Lopez de Lazeaño, ils commirent les mêmes ravages dans les lieux voisins de leurs frontières et opposés aux points occupés par les armées. Après avoir répandu partout la désolation, ils rentrèrent chez eux chargés de dépouilles et couverts de sang.

Le gouverneur Henry de Sully avait cependant reformé son armée. Il se jeta à l'improviste sur Fitero et Tudegen, et les reconquit aussi facilement qu'elles avaient été perdues. Gaston comte de Foix et parent de Philippe-le-Noble, indigné de voir porter la guerre dans la Navarre pendant l'absence du roi, rassembla ses troupes, passa les Pyrénées et, se renforçant des Navarrais échappés aux massacres de la Sansierra et des autres localités ravagées, se porta sur Viane, dont les habitants se joignirent à lui. Ceux de Logroño, situés à une lieue seulement de Viane, appelèrent toutes les campagnes des environs, s'adjoignirent la nombreuse garnison de leur ville et, se croyant assez forts pour repousser Gaston, marchèrent à sa rencontre. Ils passèrent l'Ebre sur le pont dont le comte de Foix ne s'était pas emparé et lui présentèrent le combat.

Gaston les aborda avec tant de fougue, qu'enfoncés,

défaits, ils furent réduits à fuir; mais d'une fuite prompte dans une déroute complète. Les Navarrais et les Aquitains les poursuivirent avec ardeur, passèrent le pont pêle-mêle avec les fuyards, et peu s'en fallut qu'ils ne pénétrassent ainsi dans la ville même. Elle fut sauvée par l'intrépidité héroïque d'un chevalier, Rui Diaz de Gaona et trois de ses amis. Voyant l'extrémité des débris de l'armée et de Logroño, ces preux firent tête à l'ennemi en lui barrant la porte. Ils combattirent ainsi jusqu'à ce que tous les leurs fussent entrés et les portes de la ville assurées et fermées. Les trois amis du héros avaient pu se sauver aussi dans la ville; Rui Diaz était tombé mort, criblé de mille blessures. Son corps fut jeté à l'Ebre, dans l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de *puits de Rui Diaz*. C'est une espèce de trou profond que forme le fleuve, et qui servit de sépulture à ce nouveau Coclès, en l'engloutissant. Mais sa gloire a survécu brillante et pure, son épitaphe est dans l'histoire, l'avenir la lira.

Philippe-le-Noble remplaça Henry de Sully dans les fonctions de gouverneur par le sire Saladin Enguerrand de Chénési ou Chévési, selon les diverses traditions d'Oyenart et des pères Moret et Aleson. Ce seigneur, doué d'un esprit conciliateur et parlementaire, fut investi de grands pouvoirs pour la conclusion de la paix. Parmi ceux qui devaient concourir aux traités était Jean archevêque de Rheims, en qui Philippe avait grande confiance. Ce prélat se présenta devant Alphonse de Castille et lui remontra ce qu'il y avait d'inconvenant et d'impolitique dans une guerre aussi dévastatrice et aussi cruelle entre des rois chrétiens. Alphonse était d'autant plus facile à convaincre, qu'il avait à redouter des démonstrations hostiles de toute part. Sa conduite envers sa femme, la vertueuse Marie infante de Portugal qu'il délaissait pour vivre publiquement avec la belle Eléonore de Gusman sa maîtresse, avait irrité contre lui le roi de Portugal son beau-frère. Don Juan de Lara qui, plusieurs fois déjà avait obtenu du généreux Alphonse le pardon de ses rébellions, était sous les armes avec Don Emmanuel infant prétendant de Castille, et le fils de ce prince, Don Juan.

Ces deux seigneurs étaient au moment de former une lliance offensive et défensive avec le Portugal. Le prince Emmanuel avait gagné à son parti Don Pedro de Castro, Don uan Alphonse d'Albuquerque et plusieurs autres ricomres et chevaliers. Il était à craindre que leurs troupes assent se joindre à celles du comte de Foix et de la Navarre, dont l'armée était recomposée et nombreuse. Sur n autre point les Africains et les Musulmans d'Espagne aisaient des préparatifs qu'Alphonse ne voyait pas sans nquiétude. Il était à Séville, où il s'était rendu pour déposer ux pieds de sa maîtresse les trophées de ses derniers uccès contre les infidèles. Il se prêta donc aux négociations. les commissaires furent nommés de part et d'autre, et leur éunion s'opéra à un endroit appelé los Tracos, sur le terriire de Viane, entre cette ville et Logroño.

Il y fut arrêté que les prisonniers aragonais et navarrais eraient mis provisoirement en liberté, sous garanties et autions. Dans le cas où la question serait décidée en faveur e la Navarre, les prisonniers recevraient leur liberté purelent et simplement. Dans le cas où, au contraire, Fitero et udegen seraient assignées à la Castille, les captifs devraient ayer une rançon fixée à quatre-vingt-cinq mille maravedis our le brave Don Manuel Perez de Zapata. Pour son cuyer, son frère Don Juan Zapata, Giralte et Ruiz Abarca ères, quinze mille maravedis chacun; trente mille pour ancho Sanchez de Medrano ; pour Miguel Perez de Urroz, ingt mille ; et mille pour chacun des autres, tant Aragonais ue Navarrais. Tous ces prisonniers avaient été faits à la ialencontreuse journée de Tudèle. Les mêmes conditions xistaient pour ceux des Castillans tombés au pouvoir des avarrais. Trente jours furent donnés pour les mettre en berté.

Les conventions furent bientôt arrêtées et jurées, et les ois de Navarre et de Castille vécurent, depuis ce moment, ans une étroite amitié, dans une constante union. L'année 1337 iivante s'écoula sans secousses et sans événement autre ue celui du renouvellement des propos de mariage entre infante de Navarre et Don Pedro d'Aragon qui venait de

succéder à son père Alphonse IV, surnommé le Débonnaire. Déjà deux ans auparavant un accord avait été fait entre le prince et le sire de Sully au sujet de son union avec Doña Juana fille aînée de Philippe. C'était même à ces conditions que l'Aragonais avait appuyé la Navarre contre les Castillans. Mais depuis cette époque, l'infante Doña Juana avait renoncé à la succession royale, au monde, et avait pris le voile dans l'abbaye de Sainte-Marie de Longchamps près de Paris. Ce couvent était de l'ordre de Saint-François.

Zurita prétend que Doña Juana, héritière du trône de Navarre, épousa Jean II vicomte de Rohan ; l'histoire universelle adopte aussi cette erreur, et couvre ce qu'elle a d'invraisemblable en ajoutant que Don Pedro d'Aragon avait stipulé dans ses conditions de mariage avec la princesse Marie, seconde née, que Doña Juana renoncerait à ses droits à la couronne en faveur de sa sœur cadette. D'abord il aurait fallu la convocation et le consentement des états, conformément aux Fors et coutumes, ce qui n'a pas eu lieu.

Sébastien Robillard, dans sa vie de sainte Isabelle sœur du roi Louis de France, parle de cette Doña Juana fille aînée de Philippe-le-Noble et de sa femme la reine Doña Juana de Navarre. Il dit que le roi son père lui faisait une pension annuelle de mille livres, auxquelles le roi Don Carlos fils du même Philippe et frère de la princesse en ajoutait cent autres à toucher sur le trésor de Mantes.

On trouve dans les archives de la ville de Montereal en Espagne, l'acte de renonciation de l'infante, et sa déclaration de vouloir s'enfermer dans le cloître de Sainte-Marie de Longchamps. Arnaud Oyenart a traduit en latin l'épitaphe française de Doña Juana, religieuse dans le couvent déjà nommé, et désignée comme fille aînée du glorieux roi Philippe de Navarre, qui mourut dans la province de Grenade pendant qu'il y faisait la guerre pour la foi chrétienne, etc. Garibay partage aussi l'erreur de Zurita.

Il y eut effectivement une infante du nom de Juana, mariée à un seigneur Jean II vicomte de Rohan ; mais c'était la troisième fille de Philippe-le-Noble, et le mariage ne se



fit que quelques années après celui de Don Pedro d'Aragon avec Doña Maria.

A ce sujet l'histoire universelle confond encore. Cet ouvrage, dans lequel les dates sont en général d'une parfaite exactitude et fixées avec une attention aussi scrupuleuse que profonde, ne s'étant pas occupé de l'histoire de Navarre, à pu glisser sur un fait et admettre la conclusion de l'union des deux familles royales en 1335, époque des premiers pourparlers avec le sire de Sully gouverneur. Mais il s'agissait alors de Doña Juana infante aînée, qui prit le voile deux ans après. D'ailleurs Alphonse IV était mort et son fils Don Pedro lui avait déjà succédé lors de son mariage avec Doña Maria. Remarquons que le vieux roi mourut le vingt-quatre janvier 1336.

Il est positif que Don Pedro était roi lors de son mariage; il est positif et prouvé que la demande faite par lui de la jeune Doña Maria eut lieu vers le milieu de 1337, et que le mariage se fit, non pas à Saragosse, non pas célébré par l'évêque de cette ville, non pas au commencement de 1335 ainsi que l'avance l'histoire universelle, mais bien à quatre lieues de Saragosse, à Alagon où la reine-mère, venue de France pour assister à la cérémonie, était tombée malade; mais bien béni par Philippe évêque de Châlons, cousin germain de Philippe-le-Noble et oncle de l'infante Doña Maria; mais bien le vingt-cinq juillet 1338, jour de Saint-Jacques. 1338
La célébration avait été retardée par les ambassades envoyées au roi de Navarre, que retenaient en France les embarras de Philippe de Valois; par les démarches à faire auprès du pape Benoît XII résidant à Avignon, au sujet des dispenses de parenté à obtenir; par l'attente de la reine-mère enfin, et par sa maladie. Aussitôt son rétablissement eut lieu le mariage, à la suite duquel les époux firent une brillante et solennelle entrée à Saragosse, où les fêtes et la magnificence les accueillirent.

Cette alliance établit entre Philippe-le-Noble et Pierre d'Aragon une union, une réciprocité de services et de bons offices qui ne se démentit jamais; chose rare parmi les souverains. La même intimité se maintint entre les rois de

Navarre et de Castille, ainsi que la suite nous le prouvera. Plusieurs fois aussi Philippe servit d'intermédiaire et de conciliateur entre son gendre et le roi de France. Enfin, le roi de Navarre fut aimé et respecté par suite de ses douces et grandes qualités, non-seulement dans ses états, mais encore parmi tous les princes étrangers.

1340-1341 Réginald de Pont succéda au sire Enguerrand dans le gouvernement de Navarre en 1340, année de la célèbre victoire d'Alphonse XI de Castille sur le roi de Grenade et les Africains ; victoire désignée sous les noms de Tarifa, Rio Salado et Benamarin, que les Castillans font sonner plus haut encore que celle de Muradal. C'est eux qui la jugent; ils y étaient seuls.

1342 En 1342, au sujet de quelques excès commis par Arnaud Guillaume comte de Grammont et de Bidache, vassal du roi de Navarre, Philippe ordonna la confiscation des châteaux de Bidache et Grammont, au bénéfice du fisc royal. Ils furent néanmoins rendus à Guillaume, qui renouvela son traité de foi et hommage: Il dut cette condescendance à l'intercession du comte de Foix et de quelques parents du roi. L'investiture lui en fut rendue par Philippe ancien évêque de Châlons, alors archevêque de Sens, et vice-roi de son cousin en Navarre. Une des conditions fut qu'il conserverait les petits pennons, écussons et armoiries de la Navarre attachés à ses châteaux, sans les enlever ni changer en aucune façon, et qu'il en accepterait et appendrait de semblables toutes les fois qu'il en recevrait l'ordre du roi ou de son gouverneur ; enfin que ses châteaux et fortifications resteraient à la disposition et discrétion du roi ou de son représentant.

1343 La paix venait de se conclure entre la France et l'Angleterre, par l'intervention de la cour de Rome. Philippe-le-Noble, heureux de voir suspendre l'effusion, déjà si longue, du sang chrétien, écrivit aussitôt au roi de Castille le désir qu'il avait de l'assister dans la guerre qu'il continuait vivement contre les infidèles, après sa victoire de Tarifa. Don Alphonse se préparait alors à mettre le siége devant Algésiras, située près du détroit de Gibraltar. Cette ville forte,

on-seulement servait de boulevart aux Musulmans d'Espane, mais encore de point de débarquement aux inépuisables fricains, qui déjà avaient réparé les pertes d'hommes prouvées dans leurs dernières défaites. Philippe ordonna ux troupes qu'il avait commandées dans la guerre de Flanre et qui se composaient de levées de ses duchés en rance, de Basques cis-pyrénéens et de Navarrais, de se ıettre immédiatement en route. Lui-même partit pour son oyaume, où il mit beaucoup d'hommes sur pied. L'exemle du roi, son éclatante réputation comme homme de uerre, la croisade prêchée contre les Mahométans, les écompenses spirituelles promises par le vatican aux croisés, ; désir et l'espoir de détruire les forces imposantes venues 'Afrique et que la renommée prônait, la crainte d'une ouvelle invasion de ces hordes sauvages et sanguinaires, out concourut à rallier sous les drapeaux de Philippe une rmée nombreuse.

C'est en Navarre que Philippe reçut la réponse du Casllan, qui se félicitait de voir accourir sous sa tente un roi 'aussi grand renom, et se joindre à ses étendards un secours ussi précieux et aussi efficace. Ordre fut envoyé par lphonse sur tous les points de son royaume, de faire au oi de Navarre une réception royale et digne de lui, en ıême temps que de lui fournir toutes les facilités possibles our les transports de toute nature qu'il désirerait. Philippe, ui avait traversé toute la France et avait toute l'Espagne à asser encore pour aller faire la guerre avec les Castillans, 'en fut que plus empressé lorsqu'il eut connaissance de ces ıesures, qui l'honoraient autant que celui qui les avait rdonnées. Il fit embarquer grand nombre de munitions ans tous les ports du Guipuzcoa, et indiqua aux navires la lus grande proximité possible du détroit de Gibraltar, omme point de ralliement.

Philippe était impatient de partir et de voler au secours e son allié. Il avait appris que les Musulmans, en force ıpérieure, s'étaient rapprochés jusqu'à cinq lieues d'Alhonse de Castille, et avaient juré de faire lever le siége 'Algésiras. Il regrettait amèrement de ne pas avoir eu sa

part de gloire de la journée de Tarifa, et ne voulait pas manquer l'action qui se préparait chaude et décisive. Laissant donc derrière lui son armée, dont la marche l'aurait forcément retardé, il ne prit pour le suivre que cent chevaux et trois cents fantassins, tous d'élite, hommes éprouvés qui formaient sa garde ordinaire. Il pressa sa marche et, favorisé par les moyens de transport qu'il trouvait toujours préparés sur sa route, grâce aux ordres d'Alphonse, il arriva avec son escorte à Séville, vers la fin de juin. Il fut reçu dans cette ville avec un éclat plus brillant encore que dans aucune autre; la garnison était venue au-devant de lui, et le suivit jusqu'à Xerez de la Frontera.

A Séville Philippe reçut des dépêches d'Alphonse qui le prévenait que de Xerez à Algesiraz les routes étaient infestées de Maures et d'Africains. Il ajoutait que, sachant que son impatience d'arriver ne lui avait pas permis de prendre une suite assez nombreuse, il lui avait envoyé à Xerez quelques-uns de ses officiers avec de bons détachements de cavalerie, pour éclairer et assurer les chemins. En effet, le roi de Navarre trouva dans cette ville les seigneurs Don Alvaro Perez et Don Juan Alphonse de Gusman, Don Pedro Ponce de Léon, et nombre de ricombres et vassaux du roi de Castille. Lorsque Philippe-le-Noble approcha du camp royal, le Castillan, ayant fait ranger son armée en bataille en dehors des retranchements, se porta à sa rencontre, suivi non-seulement de toute la noblesse de son royaume présente sous les drapeaux, mais encore des seigneurs étrangers, croisés pour cette guerre. Tels étaient Gaston comte de Foix et son frère le vicomte Roger Bernard, les comtes d'Arbide et Soluzber, Anglais, et plusieurs chevaliers allemands. Le quartier des troupes navarraises était tout préparé; Alphonse eut l'attention d'y loger les auxiliaires français et aquitains, et d'éloigner les Allemands, les Anglais, et même le comte de Foix qui s'était rangé de leur parti dans la dernière campagne de Flandre.

Chaque jour voyait se renouveler les sorties des assiégés, qui étaient au nombre de douze mille combattants d'élite de troupes régulières, sans compter les habitants des

deux Algésiras, vieille et neuve, et les secours que le roi de Grenade envoyait de Gibraltar. Al-Bu-Hazan roi de Fez et Maroc, se tenait à Ceuta avec une armée, prêt à la lancer au premier besoin. Ces combats sans cesse répétés dégoûtèrent Gaston de Foix, qui se retira avec son frère. L'approche de la mort avait-elle engourdi l'ardeur de ce seigneur, ou se rendait-il compte de la cause de la faiblesse avec laquelle il avait combattu lors de la dernière rencontre? Le fait est qu'il mourut à Séville, et son corps embaumé fut emporté en France.

Au mois d'août le feu prit à la portion du camp la plus voisine de la mer; il se communiqua de proche en proche et it de notables ravages. Le vent irritant la flamme, avait fait brûler une partie des magasins. L'année avait été mauvaise en Andalousie et dans tous les environs: il fallait donc faire venir les vivres de la Castille, et la Castille était loin. Les navires de Philippe n'avaient pu aborder à cause de l'état houleux de la mer; ils ne pouvaient s'approcher de la côte sans le plus grand danger. Vingt galères mauresques venaient d'y être brisées ou coulées. Le pain manqua; les abondants bestiaux de l'Estramadoure y suppléèrent pendant un temps.

La nouvelle de cet incendie, celle du départ des troupes de Foix et des Anglais relevèrent les espérances des Musulmans. Iusef roi de Grenade avait réuni autour de Gibraltar toutes ses troupes augmentées des renforts envoyés de temps à autre par Al-Bu-Hazan. Il se mit en marche sur le camp ennemi. Alphonse assembla son conseil auquel assistait Philippe-le-Noble. Le roi de Navarre fut d'avis de prévenir les infidèles, de sortir des retranchements, de s'emparer de quelques postes avantageux avant leur arrivée, et de les combattre de puissance à puissance; son avis prévalut. Le Castillan laissa uniquement au camp les hommes strictement nécessaires pour contenir une sortie, plaça deux fortes embuscades, et prit ses dispositions. Une vive escarmouche eut lieu entre les Arabes-Maures et Don Pedro Ponce de Léon, chargé de les attirer. Tout allait à souhait; mais l'impétuosité d'un gros de cavalerie française et navarraise des troupes de

Philippe fit manquer l'opération. Ces braves n'avaient pu voir l'ennemi aussi près d'eux sans le charger. Ainsi fut découvert le piége, sans que Philippe pût contenir cette troupe ardente, bien qu'il eût tué de sa main un de ces soldats emportés. Les Musulmans fuirent à toute bride, chaudement poursuivis; ils se retirèrent derrière leurs retranchements. Les rois chrétiens rentrèrent tristement dans leur camp.

Philippe fut bientôt atteint d'une maladie qui se déclara grave dès son principe. Alphonse de Castille, malgré ses continuelles occupations, l'allait voir régulièrement deux fois par jour, l'entourait de soins, et lui donnait ses propres médecins. Il fut décidé que l'on transporterait le roi de Navarre à Xerez de la Frontera; lui-même demanda à être transféré dans cette ville, comme étant la plus voisine du siége, en cas de guérison. Mais son état empira vite, et le vingt-six septembre 1343 il mourut. Cette perte fut très-sensible à Alphonse qui se voyait enlever dans cet ami sincère, un allié chaud et fidèle.

Un cortége royal et joyeux avait accueilli et accompagné Philippe de Navarre lors de son passage au travers des vastes états du roi de Castille, alors qu'il accourait joindre ses armes à celles d'Alphonse. Par un ordre de ce roi un cortége royal et funèbre le reçut et le suivit à son retour. Le clergé de chacune des villes de la route sortait au-devant du convoi et, après avoir célébré les cérémonies de l'église, l'accompagnait jusqu'à ce qu'un autre le relevât. Mais à son entrée en Navarre l'aspect de cette pompe lugubre, de cette escorte de la mort, redoubla les pleurs qu'avait fait couler d'avance la fatale nouvelle. Les Navarrais pleuraient moins leur roi, leur seigneur que leur père commun. On vantait sa modération, sa générosité, sa clémence, sa grandeur d'âme, son désintéressement, sa noblesse, son amour du bien. Jamais oraison funèbre de souverain ne fut aussi belle ni mieux méritée. Heureux autant que rares les princes sur la tombe desquels tombent des larmes, des fleurs, un concert de sincères éloges. C'est au peuple, comme jadis au tribunal égyptien, juge posthume des têtes couronnées, à peser les

rois morts. Ces arrêts-là du moins sont justes, ils sont impartiaux; la politique, la crainte ni l'intérêt ne les ont pas dictés; c'est la force de la vérité qui les arrache.

Ce grand et bon roi fut inhumé dans l'église cathédrale de Pampelune le vingt-neuf octobre. Il laissa une belle et nombreuse descendance obtenue de la reine sa femme, Jeanne de Navarre; cinq filles: Jeanne la religieuse, Marie reine d'Aragon, Blanche la belle qui, alternativement promise à Don Pedro fils d'Alphonse XI de Castille et trop connu sous le nom de Pierre-le-Cruel, puis à Jean fils aîné de France, fut mariée enfin à Philippe de Valois père de ce prince. Frappé de l'éclatante beauté de Blanche de Navarre, Valois amoureux éloigna son fils sous un prétexte quelconque, et en épousa la fiancée. La quatrième infante, Inez, épousa Gaston III comte de Foix, nommé Phébus à cause de sa grande beauté; et la dernière est cette Jeanne mariée à Jean II vicomte de Royan. Outre ces cinq filles, Philippe-le-Noble laissa trois fils; Charles II qui lui succéda et fut comte d'Evreux, l'infant Don Philippe comte de Longueville, marié à Yolande fille de Jeanne de Bretagne et de Robert de Flandre; enfin Don Louis comte de Beaumont et seigneur d'Anet, qui épousa la princesse Jeanne de Durazzo fille de Charles roi de Sicile et de Marie de Calabre, d'où Louis prit le titre de duc de Durazzo.

Ce prince étant vice-roi de Navarre en l'absence de son frère Charles II, eut pour maîtresse une noble damoiselle, Maria de Leissarrazua, dont il eut deux enfants, Charles et Jeanne. Ce Charles, ou Don Carlos, nommé en Navarre Carlot, devint porte-étendard royal de la Navarre et commença la fameuse famille Beaumontaise. Car de son mariage avec Anne, d'une famille distinguée d'Aquitaine, il eut Louis de Beaumont devenu connétable du royaume, et Jean, long-temps grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Jeanne, fille naturelle de l'infant Don Louis, épousa Don Pedro de Laxaga chevalier de haut renom et noblesse en Vasconie cis-pyrénéenne.

La reine-veuve passa en Navarre tout le temps de sa 1344-1349
viduité, conservant le gouvernement qui lui appartenait aux

termes du For, vu la minorité de Charles II. Elle sut maintenir la paix dans ses états et avec ses voisins, obtint la neutralité de Philippe de France dans la guerre de son gendre Pierre d'Aragon contre Don Jayme roi de Mayorque, et apaisa les troubles survenus sur les frontières de Navarre et Castille; précurseurs menaçants de rupture et d'hostilités. En 1349 la reine Jeanne passa en France au sujet de quelques affaires relatives à la principauté d'Evreux, appartenant à son fils aîné. Elle tomba malade et mourut le six octobre à Conflans. Elle reçut la sépulture dans les caveaux royaux de Saint-Denis, à côté de son père Louis-le-Hutin (*).

Charles II, dit le Mauvais, était en France lorsqu'il apprit la mort de la reine sa mère. Né en 1332, ce prince avait été élevé à la cour de Philippe de Valois. Dans sa jeunesse il fut remarquable par son érudition, son éloquence et les charmes de sa figure. Les états lui firent demander, par une députation, de se rendre en Navarre pour le couronnement. Charles était retenu en France; mais son départ fut activé par la nouvelle que lui envoya le sire Jean de Conflans seigneur de Dampierre, gouverneur de Pampelune, de
1349-1350 quelques soulèvements survenus au sujet de violations du For. Charles arriva en Navarre dans le mois de mai 1305, et fut couronné le vingt-sept juin, avec les cérémonies et serments ordinaires.

Il s'occupa immédiatement de son gouvernement et débuta par un acte de cruauté, que quelques auteurs espagnols nomment *justice sévère*, tandis que d'autres le flétrissent comme une atrocité gratuite. Les premiers disent que le roi fit arrêter, égorger et pendre dix des principaux mécontents qui s'étaient fait remarquer par la violence de leurs murmures. Les seconds prétendent que c'étaient dix députés de la nation, chargés de faire à Charles des remontrances relatives au maintien des Fors du pays et que le roi, les ayant fait

(*) Dupl.—Abarc.—Zurit.—Garib.—Oyhen.—Ales.—Grand Cartul.—Villa.—Fav.—Marian.—Ferrer.—Choisy.—Arch. de Montcreal.—Sebast. Robil.—Cond.—Blanca.—Mayern.—Bussièr.

conduire au pont de Miluce, en fit égorger une partie et pendre l'autre. Cette dernière version est dans le caractère haineux et vindicatif de Charles-le-Mauvais. Cette année vit mourir deux rois, dont la perte fut sensible à celui de Navarre : Alphonse XI de Castille, mort de la peste devant Gibraltar, et Philippe de Valois beau-frère de Charles-le-Mauvais.

L'année d'après, Charles fut sollicité par Pierre-le-Cruel 1351
roi de Castille et Pierre d'Aragon. Chacun d'eux voulait l'entraîner dans une ligue offensive contre l'autre. L'adresse de Charles lui servit à traiter de la paix avec tous les deux, sans s'être engagé vis-à-vis d'aucun. Il déclina la guerre de Castille, à laquelle le poussait l'Aragonais, en invoquant les souvenirs d'ancienne amitié entre feu son père et Alphonse. Pierre d'Aragon voulait que Pierre-le-Cruel épousât Blanche, jeune encore, veuve de Philippe de Valois et sœur de Charles-le-Mauvais; celui-ci opposa les usages de France. Enfin l'Aragonais voulait donner sa nièce l'infante de Sicile à Charles, qui prétendit ne vouloir et ne pouvoir se marier que du consentement des rois de France et de Castille.

Tout cela se traitait par ambassadeurs; les envoyés finirent par lui demander une entrevue à Huesca avec ses propres nièces les infantes d'Aragon, et une autre avec le roi Pierre à Montblanc; Charles y consentit. Il tint parole, et la paix continua. Charles-le-Mauvais avait des projets ultérieurs de mariage avec la princesse Jeanne de France, fille du premier lit de Jean II, dit le Bon. Quelques-uns des grands de sa cour l'y poussaient fortement, espérant que cette union le retiendrait loin de son royaume et leur donnerait la facilité d'en user à leur guise.

L'année suivante Charles s'achemina vers la France, suivi 1352
de ses deux frères dont l'un, Don Louis, avait été nommé par lui gouverneur de Navarre et l'autre, Don Philippe, était destiné à le devenir dans les possessions françaises du roi. Grand nombre de ricombres et nobles chevaliers navarrais accompagnèrent Charles. Dès son arrivée à la cour, ce prince demanda la main de Jeanne de France, que le roi 1353
lui accorda. Le mariage eut lieu en 1353. Il en naquit trois

fils; Charles né à Mantes en Normandie, et qui succéda à son père, Philippe né à Pampelune et tombé par une fenêtre des bras de sa nourrice, enfin Pierre, connu en France sous le nom de Pierre de Navarre, qui fut comte de Mortain. Les quatre filles de Charles sont Doña Maria, mariée à Don Alphonse d'Aragon comte de Denia, fils aîné de Pierre IV d'Aragon; Doña Juana mariée en premières noces au duc Jean de Bretagne et après son veuvage à Henry IV d'Angleterre ; Doña Blanca morte à quatorze ans à Olite; et Doña Bona que signale Oyenart. Outre ces enfants, le roi eut un fils naturel d'une noble dame, que le même auteur nomme Catherine ou Catalina de Lissarrazu, et que les chroniques de la chambre des comptes appellent Lizazu. Ce fils est Léonel de Navarre, souche de l'illustre maison des Navarre, maréchaux du royaume.

Pendant son séjour à la cour de France, Charles trahit l'ambition de ses vues en réclamant les comtés de Champagne et Brie, comme lui revenant; il éleva même des prétentions sur le duché de Bourgogne. En réponse à ses premières réclamations on lui opposa la loi salique, comme il avait été fait à son père; quant à la Bourgogne, il fut débouté de ses demandes. Gendre du roi Jean-le-Bon, il en avait reçu les villes de Mantes et Meulan, et tous les motifs qui auraient dû lui servir de lien pour l'attacher au trône de France et en faire un des plus fermes appuis, furent tournés par lui au profit de son insatiable ambition.

Charles attaqua la royauté française. Ardent, entreprenant, adroit, né pour intriguer, il l'ébranla. Il avait sollicité ardemment le duché d'Angoulême; Jean le donna à Don Carlos d'Espagne, petit-fils de Don Ferdinand de la Cerda, le fils déshérité d'Alphonse XI de Castille dit le Sage. Ce Charles d'Espagne ou de la Cerda, connétable de France, devint un objet de haine pour l'envieux roi de Navarre, qui jura de se venger de la préférence accordée à son compétiteur.

Le connétable connaissait le caractère de Charles-le-Mauvais; il prévit ses desseins et s'abrita dans le château-fort de l'Aigle, en Normandie, avec quelques chevaliers

rançais et navarrais, révoltés comme lui des procédés du roi Charles envers le loyal seigneur. Parmi les Navarrais on comptait Don Rodrigue de Urriz, Don Juan Ramirez d'Arrelano seigneur de la Solana, Don Corbaran de Lehet, et les barons de Garro et d'Artieda. Cette précaution rendit l'exécution de Charles plus difficile. Mais le complot était habilement ourdi, une surveillance continuelle comptait tous les pas, observait les habitudes du connétable avec un profond mystère. Dans la nuit du huit janvier 1354 les suppôts de 1354
Charles-le-Mauvais assaillirent, escaladèrent inopinément le château, et se jetèrent à l'improviste dans les appartements du connétable qui, surpris dans son lit, fut percé de coups et lâchement assassiné. Quelques auteurs prétendent même que Charles, en personne, les conduisait. Il se retira à Évreux, d'où il s'en fut à Mantes.

Charles-le-Mauvais se tenait en Normandie, principal siége de sa puissance, entouré du comte d'Harcourt et de presque tous les seigneurs de ce beau et vaste duché: de là il bravait audacieusement le roi Jean, son ressentiment et sa profonde douleur, ourdissait des trames contre lui, et faisait alliance offensive avec l'Anglais. Le roi de France voyait l'orage se former, et craignait de le faire éclater en sévissant contre le dangereux et puissant Navarrais. Il ajourna sa vengeance à un moment plus opportun et fit insinuer à Charles, par le cardinal de Boulogne, de demander grâce de son crime à son beau-père.

Charles aussi désirait un arrangement; il consentit à se présenter à la cour, devant le roi, dont le pardon lui était promis. Mais avec sa méfiance habituelle, il demanda comme garantie qu'un des fils de France lui fût remis en otage. Le duc d'Anjou fut envoyé à Evreux, et Charles parut à la cour.

Une sorte de tribunal avait été composé, devant lequel le Navarrais convint d'avoir fait périr le connétable par vengeance de quelques injures personnelles, mais sans nul dessein d'offenser le roi Jean ni de l'affliger en le frappant dans ses affections. Après cet aveu de Charles-le-Mauvais, le nouveau connétable de France, Jacques de Bourbon

premier du nom, s'empara du roi de Navarre avec toutes les démonstrations d'un profond respect, et le conduisit sous bonne escorte à la tour du Louvre. Alors la veuve de Philippe de Valois, les reines Doña Juana et Doña Blanca tante et sœur de Charles intercédèrent si vivement pour lui, que malgré toute sa répugnance le roi Jean fit mettre son gendre en liberté. Seulement il exigea de lui une forte somme d'argent, consacrée à des œuvres pies pour le repos de l'âme de l'assassiné. La réconciliation ne fut point sincère; Jean-le-Bon ne pouvait entièrement renoncer à venger son ami le connétable; l'orgueil de Charles-le-Mauvais avait été trop cruellement froissé pour qu'il l'oubliât.

Charles avait fait un voyage dans son royaume; Jean profita de son absence pour s'emparer à main armée de plusieurs villes de Normandie. Le Navarrais, irrité de cette félonie, chercha à s'allier les rois de Castille et Aragon pour faire la guerre au roi de France. Mais celui-ci l'avait devancé. Les souverains ne voulurent promettre que leur médiation. Charles réunit tout l'argent qu'il put ramasser, arma dix mille hommes avec lesquels il s'embarqua pour Cherbourg, où il arriva peu après. Il ne trouva de places conservées à son obéissance en Normandie que Pont-Audemer, Evreux, Cherbourg, Gouvrai, Avranches et Mortain. Ces villes avaient été vaillamment préservées par leurs garnisons navarraises. Lié avec son beau-frère le dauphin, Charles le séduisit et l'entraîna dans son parti. Mais la sagesse prématurée de ce jeune prince le fit bientôt se ranger du côté le plus sain, de celui que lui indiquaient ensemble et la politique et le devoir. Charles de Navarre, convié à une fête splendide donnée par le dauphin à Rouen, s'y rendit sans méfiance, accompagné seulement de quelques seigneurs de son intimité, L'infant Don Philippe, alors en Normandie, trouva un prétexte pour ne pas répondre à l'invitation. Cela le sauva.

Au plus fort de la joie d'un somptueux banquet, le roi Jean, armé de toutes pièces, entra dans la salle du festin avec cent hommes également armés. Immédiatement le roi

Navarre et tous ses chevaliers furent arrêtés, un écha-
d fut dressé dans la principale cour, la place d'armes du
iteau, la sentence fut prononcée par le roi; et le comte
larcourt, les sires de Grandville et de Maubui, ainsi que
;uyer Olivier Dublet, eurent la tête tranchée en présence
leur juge irrité. Jean de France remit à un autre moment
cécution du projet conçu dans le premier mouvement, de
'e subir le même sort au Navarrais. L'infant Louis envoya
mptement alors, de la Navarre où il était, des troupes à
ı frère Philippe en Normandie; quatre ou cinq mille
nmes de cavalerie anglaise, commandés par le duc de
ıcastre, le renforcèrent également.
Pendant ce temps, les rois de Castille et d'Aragon, le
nte Gaston Phébus de Foix, les reines, s'unissaient pour
nander la liberté de Charles. Tout fut inutile. Du fond de
prison le roi de Navarre, dont la fierté n'avait pu être
ttue par toutes les inquiétudes qu'on lui suggérait sur sa
, intriguait encore. Du Château-Gaillard il avait été
nsporté successivement à la tour du Louvre et au Châtelet,
ù sortaient, comme d'une officine, des semences, des
nents de troubles et de révolte. On fut obligé de le trans-
ɔr au fort d'Alleux dans le Cambrésis. La bataille de
tiers et la captivité du roi Jean le sauvèrent. L'effet pro-
t en France par cette désastreuse journée et les consé- 1356
ınces qu'elle entraînait dictèrent, aux états assemblés
' le dauphin, la proposition qu'ils firent de la liberté du
rarrais. Ils se fondaient, non pas sur son innocence,
is sur l'utilité dont il serait en unissant à la France,
ıtre les Anglais, les forces de ses états des deux versants
Pyrénées. Le dauphin, dissimulant le déplaisir que lui
sait cette demande, prit des faux-fuyants pour échapper
ne réponse positive. Il craignait, non sans raison peut-
, le ressentiment de Charles-le-Mauvais. Aussi le fit-il
ser de la prison d'Alleux dans un fort plus sûr encore.
lippe de Navarre avait cependant quitté la campagne et
cé ses troupes dans les principales places et les ports de
r du duché de son frère. La dernière mesure prise par
lauphin avait exaspéré les partisans de Charles. Ils réso-

lurent de rendre leur roi à la liberté, en employant la force à défaut de la persuasion.

Pierre-le-Cruel, roi de Castille, avait déclaré la guerre à Pierre d'Aragon, et chacun des deux rois cherchait à s'attacher l'infant Don Louis de Navarre, frère de Charles-le-Mauvais et gouverneur du royaume. L'infant eut la double adresse d'échapper aux deux solliciteurs, et de se maintenir en bonne intelligence avec eux. Charles-le-Mauvais cependant était toujours en prison, et son frère Don Philippe ne songeait qu'à lui rendre la liberté. L'absence du dauphin, qui s'était rendu à Metz pour consulter son oncle l'empereur Charles IV, parut aux conjurés une occasion favorable. Philippe résolut d'en profiter. Il connaissait le dévouement et l'intrépidité de cinq chevaliers navarrais, et ne balança pas à s'adresser à eux. Ces chevaliers étaient Don Rodrigue Urriz, Don Corbaran de Lehet, Don Carlos d'Artieda, le baron de Garro, et Don Ferdinand d'Ayanz. D'autres Basques de distinction s'adjoignirent à eux. Jean de Pequini gouverneur de l'Artois, voulut aussi se ranger au nombre des libérateurs du roi de Navarre et le duc d'Anjou, second fils de France, qui avait été peu d'années auparavant remis comme otage à Charles-le-Mauvais, favorisa l'évasion. Les chevaliers navarrais ayant arrêté leur plan, s'occupèrent de son exécution. Ils avaient gagné des charbonniers du Cambrésis, chargés de l'approvisionnement du fort d'Alleux, où se trouvait le roi Charles. Il fut convenu que les cinq nobles hommes, déguisés en charbonniers et les armes cachées sous leurs vêtements, pénétreraient dans la citadelle à la suite et à la faveur de leurs guides. Dans les longues et obscures nuits de novembre il était facile de tromper les sentinelles ; d'ailleurs les charbonniers picards ignoraient le véritable but des chevaliers navarrais. Au surplus, à cette époque de troubles et d'intrigues, où un caprice, un soup-
1356-1357 çon faisait jeter dans les fers, on était fait à voir des tentatives, à seconder des démonstrations d'amitié ou de dévouement. A la faveur de ce déguisement les chevaliers navarrais pénétrèrent dans le château d'Alleux, poignardèrent le gouverneur et tous ceux qui voulurent opposer

quelque résistance. Ils sortirent bientôt triomphants, rendant leur roi à la liberté, à ses sujets.

Un tel acte de fidélité et de courage, à Rome, aux temps de la république, ou dans les belles années de l'empire, eût été immortalisé par des médailles, des statues, ou les chants des poètes. Qu'il eût brillé dans tout autre état du continent, l'histoire s'en serait emparée, l'aurait célébré, aurait exalté la générosité, l'abnégation, la grandeur d'âme des acteurs de ce noble épisode. Mais ce sont des Navarrais, des Basques qui ont fait pour Charles-le-Mauvais, leur roi prisonnier de celui de France, et dans le cœur de la France, ce que des Français n'ont osé entreprendre, n'ont pas même songé à projeter pour leur propre roi Jean-le-Bon, prisonnier des Anglais sur le territoire de France! Est-ce vergogne nationale, qui rougit du parallèle? Est-ce haine conventionnelle ou jalouse contre les Basques de toutes les époques, hommes de tous les genres de gloire et d'illustrations? Serait-ce plutôt convention tacite et vieille comme l'invention d'écrire? Nous l'ignorons; mais telles sont les réflexions qui se présentent naturellement ici. Et nous demanderons ici aussi, à la face de l'Europe, pourquoi l'abbé de Choisi ose dire que c'est Piquiñi, le gouverneur de l'Artois, qui fit évader Charles par le moyen d'une échelle de corde, sans même insinuer que les Navarrais alors en France fussent entrés pour rien dans l'exécution de ce projet? Il aime mieux, l'abbé de Choisi, endormir les gardes, les postes, les sentinelles, faire un traître d'un lieutenant du roi de France, tout cela d'un trait de plume, que de rendre à César ce qui revient à César.

Anquetil fait mieux encore; il couvre son hallucination mensongère d'un vernis de vérité. Il veut bien que ce soient des sujets, des vassaux du roi de Navarre qui brisent courageusement ses fers, les armes à la main. Mais, selon lui, ces sujets, ces vassaux de Charles-le-Mauvais sont des Français, des Normands. Il embellit l'action, et fait assiéger et prendre d'assaut le château-fort à ses héros, comme autrefois les héros d'Amadis faisaient s'abaisser les remparts, s'écrouler les murailles par le prestige d'une lance

enchantée. C'étaient, dit-il, des seigneurs normands, parents de ceux que Jean II avait fait exécuter à Rouen. Le lecteur se souvient de ce banquet guet-apens, dans lequel l'échafaud remplaça la table du festin. Ce dire est spécieux ; mais Anquetil ne les nomme pas, ces libérateurs normands; il ne peut, le docte Anquetil, produire leurs noms et conserve encore assez de pudeur pour n'oser pas les prendre au hasard. Et nous, nous les trouvons dans les écrivains de nos Basques, dans les fastes de nos annales, dans ceux de la chambre des comptes de notre Navarre, qu'autrefois nos pères avaient intitulés *Arbol de la fama*, arbre de la renommée. Voilà notre temple de mémoire, modeste comme les hommes qui y sont inscrits; voilà d'où il nous faut aller les exhumer pour les trouver, secouer et écarter la poudre des siècles pour les reconnaître.

Que l'historien de France, Anquetil, ne se prévale cependant point de l'obscurité dans laquelle se cachent nos célébrités, pour excuser son ignorance ou son erreur, pour alléguer l'impossibilité de connaître la vérité. Favin, l'auteur Favin parle de ces faits, cite les noms des acteurs, et Anquetil ne pouvait pas ne point connaître cet écrivain. Mais Favin a vieilli; il est relégué par la grande majorité des lecteurs dans la poussière des bibliothèques, sur les rayons délaissés des bouquins. Peu de personnes l'ont lu ou s'en souviennent; d'ailleurs il parle des Basques avec sincérité, parfois avec admiration. Ce serait une trop grande disparate. En nommant nos montagnards dans cette circonstance il faudrait les mentionner ailleurs, partout; et l'histoire incomplète de France serait à refaire. Historiens de ce beau royaume, faites un humble aveu ; convenez que, de deux choses l'une, ou vous ignorez, ou vous ne voulez pas savoir.

1358 Charles ne fut pas plus tôt en liberté qu'il reprit, avec plus de ferveur que jamais, la trame de ses intrigues. Il apprit que Jean de Meulan, gouverneur pour le roi Jean II à Evreux, avait mis le feu à cette ville par ordre du dauphin, régent pendant la captivité de son père. Le régent avait donné cet ordre barbare, prévoyant le cas où il serait obligé de restituer au Navarrais cette cité confisquée sur lui. Aussitôt

Charles manda à l'infant Don Philippe son frère, d'user de représailles sur les villes du régent. Philippe, que son caractère et ses penchants auraient porté à incendier le monde s'il l'avoit pu, réunit en toute hâte son armée composée de Navarrais, de quelques Anglais, et de mécontents Français, et s'en fut brûler Nemours et les villages environnants.

Le dauphin alors avait peu de troupes ; il en levait de tous les côtés, et ne songea même pas, dans le moment, à venger cette injure. Les Navarrais pouvaient d'autant plus impunément donner carrière à leurs ressentiments et leurs dévastations, que la France était alors au début des sanglantes guerres de la Jacquerie. Les Jacques s'étaient réunis aux routiers, aux coutereaux, aux malandrins, écume de la France, brigands dont le pillage et la destruction formaient le code, mais doués d'une bravoure, d'une témérité, d'un mépris de la mort au-dessus de l'expression. Ces bandes redoutées, dont plusieurs avaient été battues en Picardie par le régent, avaient leur principal siége à Beauvais. Dès qu'ils eurent recommencé leurs brigandages, Charles se mit à la tête de ses Navarrais, marcha sur Beauvais, attaqua les bandes, les défit, les poursuivit à outrance, et finit par prendre vivant leur chef, Guillaume Callet. Il le fit transporter à Clermont et cruellement supplicier. Plusieurs autres de ces bandits furent pendus. Cette seule année coûta vingt mille hommes à la faction, qui fut ainsi étouffée, quant aux Jacques du moins.

Le dauphin régent vint peu après bloquer étroitement Paris dont le peuple, conduit par son prévôt des marchands Marcel, demanda instamment le roi de Navarre pour gouverneur et défenseur. Charles averti, entra dans la grande cité avec ses Navarrais, Anglais et Normands, qu'il répartit dans les divers quartiers de la ville afin d'en être plus maître. Il refusa l'offre des Parisiens de le proclamer régent du royaume, et se contenta du titre de gouverneur. Dans ses fréquentes sorties il ne se servait que de la bourgeoisie. Elle était toujours battue, mais les troupes de Charles demeuraient intactes. Le peuple commença à murmurer, à

parler de trahison. Le Navarrais savait que la
peuple et son enthousiasme sont passagers et
comme un souffle du vent. Sous prétexte d'une
décisive sortie, il réunit la presque totalité de ses
ne laissa dans Paris que trois cents Anglais, et fut
Saint-Denis.
Trop faible pour lutter corps à corps avec le
Charles-le-Mauvais conservait cependant une atti
respectable pour se faire écouter. Il s'abouch
régent. Il fut convenu que le dauphin lui assurera
garanties les plus formelles et les plus positives,
1358-1360 perpétuelle de dix mille livres tournois. A ce pr
s'engagea à faire rentrer les Parisiens dans le d
leur faire payer les trois cent mille écus demand
rançon du roi Jean, transféré en Angleterre. Cha
hasarda pas à rentrer dans la ville; il resta à Sain
fit donner aux Parisiens avis de ce qu'il avait fait
Les Parisiens furieux se jetèrent sur les Anglais
de Charles; déjà soixante avaient été massacrés,
reste fut mis en prison par Marcel, qui les fit év
renvoya au roi de Navarre. Les mauvais traiteme
vés par ces hommes de la part des Parisiens ex
les troupes de Charles; elles ravagèrent les envi
ville, égorgeant tous ceux qui s'exposaient à en
peuple de Paris força Marcel de se mettre à sa
aller châtier les Navarrais. Marcel conduisit sa fo
sur un point où il savait ne rencontrer personne
retour il fit battre et tuer une partie de son mon
bois de Boulogne par les Navarrais qu'il avait prév
1361 Charles-le-Mauvais ayant conclu la paix avec le
France et n'ayant plus besoin de son armée, la
Mais il ne lui paya rien de la solde arriérée. C
soldats mécontents ne purent obtenir de Charles,
rent se le donner par eux-mêmes. Ils formèrent u
se nommèrent des chefs, et promenèrent leurs br
sur toute la France. Ce sont ces pillards qui for
noyau des Tard-venus. Le pape Innocent VI les e
nia, puis publia contre eux une croisade; ni l'un

de ces moyens ne produisit d'effet sur les mécréants. Le marquis de Montferrat réussit mieux. Il gagna les chefs à force d'or, et enrôla toute la bande sous la bannière et à la solde du pape qui venait de les excommunier. Ils furent envoyés contre le duc de Milan, alors en guerre avec Innocent.

Le roi Jean était sorti de captivité lorsque Philippe, dernier duc de Bourgogne, mourut à quatorze ans. Le roi de France s'empara de son riche et vaste duché. Charles-le-Mauvais éleva des prétentions à sa possession, et le réclama comme héritage qui lui revenait. Il se fondait sur ce que son aïeule Marguerite était fille aînée d'Eudes IV duc de Bourgogne, tandis que Jean-le-Bon n'était fils que de Jeanne, la plus jeune des filles du duc. Mais Charles n'avait pas l'armée pour plaider et soutenir sa cause et son droit. Jean occupait en force le terrain en litige ; les réclamations furent inutiles. Le Navarrais protesta contre cette mesure injuste selon lui, car il n'admettait pas le retour à la couronne, tant qu'il y avait une descendance, même par les femmes.

Cette année naquit l'infant Don Carlos, devenu depuis le successeur de Charles-le-Mauvais. Il fut confié aux soins de sa tante la reine douairière Blanche, veuve de Philippe de Valois, puis suivi de bon nombre de chevaliers de toutes ses possessions, Charles s'achemina vers ses états d'Espagne.

Il y avait dix ans qu'il en était absent, et sa présence, au contraire de ce qui advient ordinairement, fut plus funeste au royaume que n'avait pu l'être son éloignement. Son frère Don Louis avait gouverné la Navarre pendant tout ce temps avec une prudence et une sagesse qui lui avaient attiré l'amour des Navarrais. De retour à Pampelune, Charles-le-Mauvais s'empressa de récompenser les chevaliers qui l'avaient si loyalement servi en France, et particulièrement ceux qui avaient exposé leur vie pour sa liberté. Don Rodrigue de Urriz reçut le gouvernement à perpétuité les villes d'Olite, Sanguesa et Tudèle. Quant au baron de Sarro, comme il ne voulait pas rester en Navarre il reçut une magnifique récompense en argent. Ce seigneur faisait

profession de chevalier errant, se portant aux lieux où la guerre était le plus vivement allumée, quelle que fût la bannière. Il prêtait noblement sa lance et son bras à l'innocence faussement accusée. On le voyait briller à tous les tournois, figurer dans les duels juridiques et publics, autorisés encore de ce temps-là. Le baron de Garro retourna en France et parcourut l'Allemagne. Partout où il porta ses pas ce ne fut que pour recueillir haut renom de vaillance et loyauté. Don Ferdinand de Ayanz retourna aussi en France, et y fut plus utile à son roi dans le gouvernement de plusieurs places de Normandie.

L'alliance de Pierre-le-Cruel de Castille fut recherchée par Charles-le-Mauvais. Il voulait s'adjoindre ce souverain, devenu l'irréconciliable ennemi de la France, depuis qu'il avait inhumainement assassiné sa belle et vertueuse femme, Blanche de Bourbon. Charles, habile politique, peu scrupuleux sur ses liaisons pourvu qu'elles servissent ses passions ou ses intérêts, voulait faire épouser sa querelle par le
1361-1362 puissant Castillan, et l'entraîner dans une guerre contre Jean II et le dauphin, auxquels il en voulait mortellement. Déjà des ambassades avaient été envoyées par lui à Pierre-le-Cruel; les bases d'une ligue offensive et défensive avaient été posées, et une entrevue à Soria avait été convenue. Charles y attendit Pierre dans le commencement de l'année 1362. Son frère Louis, et nombre de seigneurs et chevaliers de sa cour l'accompagnaient. Pierre l'accueillit avec empressement et caresses.

La politique venait de placer face à face les deux hommes les plus fourbes et les plus dangereux de la chrétienté, des hommes pour lesquels le serment était un jeu, la perfidie un talent, le crime un moyen. Tous deux vindicatifs et profonds en dissimulation, ils se craignaient foncièrement, se détestaient de tout cœur et cherchaient à s'allier entre eux, non pour s'unir, mais afin de se pouvoir mutuellement surveiller de plus près. Enfin chacun d'eux pensait se servir de l'autre pour le faire concourir à son but, s'imaginait le tromper, et l'entraîner où et comme il lui plairait, une fois engagé.

Dans cette circonstance ce fut Charles qui se trompa. Il ›nait de conclure la paix avec le roi d'Aragon, et son projet ait d'armer Pierre contre la France. Quoique cette combi- ıison parût rationnelle à Charles-le-Mauvais, qui comptait ır la haine du Castillan pour ce pays, elle manqua. Dans ›ntrevue que nous venons de mentionner, les deux rois ʻaient juré les conditions fixées par les ambassadeurs. lusieurs jours s'étaient écoulés en fêtes, en tournois, en ›ute sorte de divertissements qui ajoutaient à l'éclat de la ›ception faite au roi de Navarre.

A la suite de ces réjouissances, Pierre-le-Cruel invita harles-le-Mauvais à un grand et somptueux festin, alléguant ı'il avait à lui faire une communication de la plus haute ıportance. Après le banquet le Castillan, suivi de ses con- ›illers intimes, emmena dans une pièce retirée le Navar- ıis, qu'accompagnaient les siens. Une conversation, remar- ıable surtout par le caractère des interlocuteurs, eut lieu ıtre eux. Pierre-le-Cruel commença. « Nous avons juré sur la foi du serment une alliance offensive et défensive entre nous, pour nous secourir et nous aider réciproquement contre nos ennemis communs. — C'est exact, reprit Charles-le-Mauvais qui ne savait ni ne prévoyait où Pierre en voulait venir. — Il me semble donc, poursuivit le Castillan, vous avoir déclaré que la paix récemment conclue entre vous et le roi d'Aragon, mon ennemi personnel, l'a été contre ma volonté, et qu'elle est offensante pour mon honneur, autant que préjudiciable à mes intérêts. — Mais.... interrompit Charles un peu vivement. — Ecoutez-moi, continua Pierre-le-Cruel avec volubilité; vous allez comprendre. A-Ben-Alamar roi de Grenade et allié de celui d'Aragon, exerçait de grands ravages dans mes états. Ne pouvant faire face des deux côtés, je me suis vu forcé d'accepter la paix, bien contre mon gré, avec l'Aragonais, afin de pouvoir remédier à d'autres maux et châtier le Grenadin. Aujourd'hui que j'ai tiré satisfaction de ce mécréant, je ne pense pas devoir observer une paix faite par nécessité majeure, pour peu que le roi d'Aragon se refuse à me restituer les places que je lui avais données

« en garantie du traité. Auquel cas je vous prie, et vous « requiers même, de m'aider de votre puissance, de vos « troupes et de votre personne dans cette guerre, confor« mément à la promesse faite, à la foi jurée. »

Achevant ces mots, Pierre-le-Cruel lança un regard triomphant sur Charles-le-Mauvais, et s'éloigna au plus vite sans attendre de réplique, et laissant Charles étourdi, stupéfait de ce qu'il venait d'entendre. Tous ses plans, sa tactique, ses prévisions se trouvaient bouleversés; il ne savait plus quelle réponse faire à cette sommation aussi impérieuse qu'imprévue. Il se concerta avec ses conseillers, dont l'avis unanime fut d'accéder aux désirs de Pierre. Ils objectèrent la cruauté et l'implacable rancune de cet homme, pour lequel rien n'était sacré. Charles était encore en son pouvoir, dans ses mains, il avait tout à redouter; le moment ne lui appartenait pas plus que le dangereux terrain sur lequel il marchait. Il apprit enfin de ses conseillers quel genre de satisfaction Pierre avait tiré du roi de Grenade, et Charles n'en reconnut que mieux tout ce que sa position avait de précaire et de critique.

A-Ben-Alhamar, engagé dans une guerre avec le Castillan, se voyait menacé de la guerre civile par son compétiteur Muhamad-Lago. Il imagina de faire la paix avec Pierre-le-Cruel, et de l'intéresser en sa faveur contre son rival. Dans cette intention il renvoya sans rançon le seigneur de Padilla grand-maître de l'ordre de Calatrava, et peu après se rendit lui-même à Séville, sous la sauvegarde du roi de Castille. Pierre le reçut brillamment dans l'Al-Cazar, et lui renouvela toutes les garanties de sécurité. Il le fit ensuite convier à un magnifique festin par le seigneur de Padilla, le fit enlever pendant le repas, placer sur un âne avec ses vêtements royaux, promener ainsi dans les rues avec trente-sept des principaux personnages de sa suite, et quand ils furent arrivés au champ de Tablada, lieu où l'on suppliciait les malfaiteurs, ils furent tous massacrés. Il fut dit que Pierre-le-Cruel avait couru lui-même sur le roi de Grenade et l'avait transpercé de sa lance. Le motif de ce crime odieux était les grandes richesses apportées par le Grenadin, et

dont une partie était destinée à Pierre lui-même, comme prix de son secours, ou tout au moins de sa neutralité.

Charles de Navarre vit qu'il n'y avait pas à balancer; d'autant moins que toutes ses frontières étaient couvertes de nombreuses et excellentes troupes castillanes. Entraîné par la force des choses et la fausseté de sa position, au lieu d'avoir engagé Pierre dans la guerre à outrance qu'il méditait contre le roi Jean II, avec lequel il était en hostilité, Charles se vit au contraire contraint de suivre le Castillan dans celle que celui-ci apprêtait au roi d'Aragon, avec lequel le Navarrais venait de signer la paix. La guerre fut donc arrêtée, et les rois rentrèrent dans leurs états respectifs, pour s'y préparer.

L'Aragonais avait deviné la position forcée de Charles-le-Mauvais; aussi avait-il moins d'inquiétude de ce côté que de celui de Pierre-le-Cruel, aux forces supérieures duquel il ne pouvait résister seul. Il s'adressa à Henry comte de Transtamare, le suppliant de lui amener les troupes que ce prince avait déjà réunies en France. Le roi de Castille poussait activement ses conquêtes. Il s'empara même de Calatayud le vingt-huit août. Après avoir placé partout de fortes garnisons, il se retira à Séville, où l'appelaient d'autres occupations. Les ébats de la volupté, les affaires de l'état, les 1363-1363
travaux de la guerre se partageaient la vie de ce prince, sans que l'un nuisît à l'autre.

A l'ouverture de la campagne suivante Pierre envoya à Charles deux mille Castillans, afin qu'il poussât la guerre avec plus d'activité. Le Navarrais évita les engagements sérieux, se bornant à commettre des ravages en Aragon, comme à laisser ses soldats piller le pays. Il en usait ainsi pour se faire comprendre du roi contre lequel il agissait malgré lui, tout en cherchant à détourner les soupçons du dangereux allié qui s'était imposé à lui. Le roi de Navarre n'avait que peu de choses à gagner avec le Castillan, tandis qu'il pouvait beaucoup perdre en France. Cette raison d'état, saisie par le roi d'Aragon, donna à ce dernier l'idée de s'entendre avec le roi Jean II pour détacher Charles de la Castille, et l'entraîner dans la ligue déjà formée avec le prince de Transtamare,

prétendant à la couronne de Pierre-le-Cruel. Un ambassadeur fut dépêché à Avignon, résidence du pape. Des envoyés français, accrédités de leurs souverains, s'y trouvaient aussi. Il fut arrêté, par l'intervention du souverain pontife, que le roi d'Aragon serait chargé, concurremment avec six cardinaux, d'examiner les droits de Charles-le-Mauvais au duché de Bourgogne. De secrètes correspondances commencèrent alors entre les rois d'Aragon et de Navarre.

La guerre continuait avec fureur du côté de la Castille; Charles avait envoyé à Pierre de bonnes et nombreuses troupes, tant navarraises que basques cis-pyrénéennes, infanterie et cavalerie, commandées par son frère Louis. Les succès de ces armées réunies marchèrent rapidement; grand nombre de places tombèrent devant leurs drapeaux vainqueurs ; Valence même fut attaquée le vingt-huit mai par les troupes combinées. Cependant, ayant appris que ses deux frères, Henry de Transtamare et Don Tello seigneur de Biscaye, venaient secourir cette ville avec trois mille cavaliers, Pierre-le-Cruel, dont les forces avaient été diminuées par les garnisons placées dans les vingt et quelques forts et châteaux dont il s'était emparé, se retira, ainsi que Don Louis, à Monviedro. Le légat du pape, l'abbé de Fescamp, arriva sur ces entrefaites, et s'interposa pour oonvertir à la paix les rois ennemis.

Il fut statué que l'infant Don Louis, avec lequel il était intimement lié, serait médiateur pour Pierre-le-Cruel. Le prince se rendit auprès de Pierre d'Aragon à Buriana, revint ensuite à Monviedro avec les fondés de pouvoirs d'Aragon, qui firent au Castillan les propositions de leur maître, propositions honorables pour tous deux, et avantageuses pour Pierre-le-Cruel. Mais celui-ci rompit brusquement tout pourparler, par la condition qu'il imposa; condition unique, digne de lui, sans laquelle il n'admettait point de paix possible. Il exigeait que ses deux frères, Henry de Transtamare et Don Tello, fussent mis à mort par Pierre d'Aragon, leur allié. Cette réponse portée au roi, le révolta; il préféra exposer, perdre même sa couronne s'il le fallait, que de se déshonorer par un crime aussi lâche qu'odieux. Pierre-le-Cruel

epoussa obstinément toute négociation, tant que son bar-
bare ultimatum ne fut pas accepté. Pierre d'Aragon, après
voir long-temps résisté, faiblit et finit par consentir. Etait-
e crainte pour son trône? Etait-ce dissimulation? La suite
'expliquera.

La ville de Soz fut choisie pour le congrès; elle était
ragonaise. Pour la sûreté des puissances, le chevalier Don
Ramirez d'Arellano, chambellan du roi de Navarre, y fut
nvoyé avec quelques troupes et la charge de gouverneur
pendant la durée de l'entrevue. Les deux beaux-frères,
Pierre d'Aragon et Charles-le-Mauvais arrivèrent dans la
ille accompagnés chacun de deux suivants seulement.
Pierre-le-Cruel s'était conformé à cette convention, ainsi
u'Henry de Transtamare qui avait été appelé à la réunion.
le prince, averti de ce qui le menaçait, avait placé non loin
u lieu de la conférence, huit cents cavaliers dévoués, pour
e défendre ou venger sa mort. Les rois de Castille et
Navarre ne rougirent pas de proposer au généreux Ramirez
d'Arellano l'assassinat d'Henry de Transtamare. Le cheva-
ier navarrais recula d'indignation à cette ouverture, la
epoussa courageusement, promit le secret aux rois, et se
etira. Chose remarquable, il échappa au poison et aux poi-
gnards de Pierre-le-Cruel, et par la suite il fut comblé de
biens par Henry de Transtamare lorsque ce prince, monté
sur le trône de Castille, se rappela qu'il devait la vie à la
fermeté de Ramirez. Les deux rois restèrent avec la honte,
l'embarras et le regret d'avoir fait inutilement une démar-
che aussi infâme. Ils se séparèrent de nouveau sans avoir
rien conclu pour la paix, ni rien entrepris contre le prince
Henry. Huit cents hommes déterminés, et que l'on a sous la
main, sont une sauvegarde plus sûre que la parole et l'hon-
neur de semblables souverains.

Pierre d'Aragon désirait toujours la paix, et travaillait à
l'obtenir. Le roi de Castille, bien qu'il ne partageât pas sin-
cèrement ses vœux, feignait de n'en pas être éloigné. Le
roi de Navarre fut choisi pour arbitre entre les deux
monarques, et Tudèle pour la tenue du congrès. Les ambas-
sadeurs de Castille mirent bientôt au jour tout l'éloignement

de Pierre-le-Cruel pour un accommodement; ils exigèrent de nouveau en son nom l'assassinat des deux frères de leur roi. Tout fut encore rompu, et l'Aragonais chercha sérieusement à s'attacher Charles-le-Mauvais, déjà ébranlé. Ces deux princes s'abouchèrent à Uncastillo, dans le mois d'août de cette année.

Les conditions furent des plus avantageuses pour Charles, qui arrêta le mariage de sa sœur Doña Juana avec le duc de Gironne, infant héritier d'Aragon. Il fut stipulé que Don Louis de Navarre serait doté et marié dans les états de Pierre d'Aragon. Trente mille florins furent, en outre, promis pour dégager quelques terres que Gaston Phébus de Foix détenait à Charles-le-Mauvais, deux cent mille florins d'or et d'autres sommes pour la solde des gens de guerre, la solde et entretien perpétuel de six cents cavaliers de l'armée de Navarre en temps de paix, et de mille en cas de guerre, la possession de la ville de Salvatierra et quelques autres terres furent les avantages que Charles retira de ces conventions. De plus, Pierre d'Aragon s'engageait à l'aider de ses troupes de terre et de mer s'il entrait en guerre contre la France; Charles n'était tenu d'assister l'Aragonais que dans ses différents avec la Castille : encore Pierre d'Aragon devait-il compter au roi de Navarre cinquante mille florins à la conclusion de la paix. Ce traité secret fut juré sur le saint sacrement et signé le vingt-cinq août, en présence des comtes de Transtamare et de Ribagorza.

1364 L'infant Don Philippe de Navarre, gouverneur des états de son frère Charles-le-Mauvais en France, mourut l'année suivante à Evreux, où il résidait. Charles V, dit le Sage, avait succédé à son père Jean-le-Bon, et ce changement fut fatal au roi de Navarre. Le roi français avait secrètement aidé les Rouennais à s'emparer des villes de Mantes et Meulan, ainsi que du château de Rouboise, appartenant au Navarrais. Le prétexte avait été que ces places, situées entre Rouen et Paris, gênaient le commerce des deux villes. Le gouverneur de la Normandie fut le fameux Jean de Grailli captal de Buch. Charles l'avait choisi pour diriger la guerre qu'il avait à soutenir. Il le manda auprès de lui, et

'ailli s'embarqua à Fontarabie avec un fort détachement ı troupes navarraises, basques cis-pyrénéennes et gasnnes.

Il arriva à Cherbourg, reçut un renfort d'Anglais, et entra campagne avec dix mille hommes. Il avait en tête l'intréde Bertrand Du Guesclin et le maréchal de Boucicau, ıomme du royaume le plus précieux pour la sagesse de s conseils, son tact et son coup d'œil militaire. Dans la nglante journée de Cocherel le captal fut battu et fait isonnier avec nombre de seigneurs anglais et quelques ıvarrais. Charles V, qui reçut la nouvelle de cette victoire lendemain de son sacre à Rheims, donna à Du Guesclin comté de Longueville, apanage de l'infant Don Philippe Navarre. Ce présent était mortifiant pour Charles-leıuvais, qui comptait en hériter de son frère.

Anquetil place l'infant Don Louis comme gouverneur ssé en Normandie par Charles-le-Mauvais, lors de son part pour son royaume. Don Louis était vice-roi de la ıvarre en l'absence de son frère, et quand le roi revint ns ses états, Don Louis ne le quitta point. Il fit les guerres ntre l'Aragon avec Charles-le-Mauvais et Pierre-le-Cruel. ı moment où Anquetil nous le montre gouverneur de la rmandie, il venait de se faire prendre dans une escarıuche simulée et convenue avec le comte de Ribagorza. s princes sont sujets à voyager, surtout en temps de erre, nous le savons; ils le font vite et commodément, st encore vrai. Mais en histoire surtout, il ne faudrait pas déplacer au hasard, encore moins à faux. C'est une faute ıve dans un historien sérieux et instruit. Dans sa chronie, le prince Charles de Viane, tout Espagnol, tout Navars qu'il est, fourmille d'erreurs soit dans les dates, soit dans faits. Il est néanmoins facile de reconnaître que ces ıtes viennent en partie des copistes, quoiqu'il y en ait qui partiennent à l'auteur. Elles sont pardonnables au royal rtyr; il écrivait en prison, et selon toute apparence, de moire. Tandis que notre historien français était en pleine erté, à la source de tous les documents, de tous les

renseignements, et ne peut trouver d'excuse valable pour une pareille aberration.

Cette terrible bataille de Cocherel où le combat finit, on peut presque le dire, faute de combattants, où le vainqueur même s'assit, épuisé et sanglant, sur ses trophées si chèrement achetés, vient nous fournir une nouvelle preuve du mauvais vouloir que nous avons déjà reproché aux historiens, en ce qui concerne quelques actions remarquables de nos Euskariens.

Le captal de Buch criblé de blessures, était hors d'état de rester ni à cheval, ni debout. Il se rendit au connétable, quand il vit qu'il ne lui restait plus personne pour combattre avec lui. Ils étaient là, ses compagnons d'armes, couchés dans la poussière, morts. Un capitaine basque de la Mérindé de Saint-Jean-Pied-de-Port, nommé Marebil, au plus fort du combat renversait tout devant lui, sous son épée. Sa compagnie le suivait, traversait les rangs ennemis, et l'impétueux Basque, fier de ses succès, superbe, appelait à grands cris Du Guesclin. Sur son passage se trouva le vicomte de Beaumont, qu'il tua d'un coup de dague ; autant en fit-il au commandant des arbalétriers de France, Baudoin d'Annequin. Il fut enfin renversé de cheval, d'un coup que lui porta par derrière le comte d'Auxerre. Ceci n'est qu'un épisode dans le combat de Cocherel ; mais c'est une de ces actions qui font connaître un peuple, un trait comme il s'en présente beaucoup parmi nos guerriers, trait que réclame l'histoire pour l'inscrire, et qui honore une nation en même temps qu'il burine et consigne un nom dans la postérité.

Pourquoi donc ne pas même mentionner les Basques des deux versants à Cocherel ? Il n'est question dans Anquetil que d'Anglais et de Français ; cela n'est même plus de l'exactitude historique. Et d'un autre côté, la France est-elle donc si pauvre de gloire qu'elle doive envier ou dissimuler celle des autres ? C'est un fond qui ne lui manquera jamais, elle en est riche, et sur cette ligne radieuse elle peut marcher au moins l'égale des premières nations du monde ; elle n'en a aucune à jalouser. Nous réclamons ce qui nous revient, notre bien, notre droit, et nous le rétablirons, nous

racherons de l'oubli dans lequel on l'a bénévolement
:gué, sans pouvoir toutefois entièrement l'y enfouir.
ıu dix-huit février Charles-le-Mauvais, voulant rétablir
dre dans la perception des deniers royaux, avait institué
ampelune la chambre des comptes, ou finances du royau-
, et nommé des auditeurs et autres fonctionnaires subal-
ıes. Les rois de Navarre et d'Aragon, toujours en
iance l'un de l'autre, eurent une conférence dans la ville
Soz, le deux mars. Ils y renouvelèrent leurs traités
rets de paix et d'alliance, que toute la perspicacité soup-
neuse de Pierre-le-Cruel n'avait pu encore pénétrer.
rles-le-Mauvais, de concert avec Pierre d'Aragon, conti-
it ses démonstrations hostiles, ses pillages, ses petits
ıbats partiels, et tous deux dupaient ainsi le Castillan.
Ienry de Transtamare s'était transporté à Soz, et devint
lépositaire des otages réciproques des deux rois. Le
'arrais prit l'engagement de faire la guerre à Pierre-le-
el; Henry promit en retour à Charles de lui faire diver-
concessions stipulées alors, aussitôt qu'il monterait sur
rône de Castille. Mais comme la confiance était médiocre
re les contractants, le roi de Navarre prit en otage Don
honse Henriquez et Léonore, devenue plus tard reine
Navarre; le premier, fils naturel du prince Henry, et
ıtre sa fille. Plusieurs enfants, appartenant à des sei-
ırs castillans, furent également remis à Charles-le-
ıvais.
Ces gages de leur sincérité, que les rois et les princes
angeaient à cette époque, donnent la mesure de leur
ıactitude à observer la foi jurée. Quelle ne devait donc
être alors la perfidie, l'astuce des souverains, puisqu'ils
livraient des garanties aussi précieuses? Mais ceux que
stoire à flétris des surnoms de Cruel et de Mauvais, dont
mémoire est signalée à l'exécration de la postérité, à
ıe croyaient pouvoir se fier à une parole, toute appuyée
elle fût sur les gages les plus chers qu'un homme puisse
ir. Ils en auraient volontiers et sans répugnance fait le
'ifice, pour peu que leur ambition ou leurs intérêts
ssent demandé. On s'étonne avec raison de voir le père

Aleson, le continuateur de Moret, trouver des excuses à chacune des horreurs de Charles-le-Mauvais. Il a pris à tâche, dirait-on, de légitimer ce qui est le plus révoltant dans la vie de ce roi. Ses perfidies, ses crimes, sa félonie, son naturel dépravé, tout est couvert des raisons spécieuses de politique, adresse ou nécessité. Aleson va plus loin ; il fait l'éloge de son héros, le présente comme un bon et grand roi ; et tout cela parce que Charles-le-Mauvais a fait de grands et riches dons à quelques églises et aux couvents de la Navarre.

Quoi ! parce qu'une main, fumante de sang, s'ouvre pour laisser tomber dans le tronc d'une église ou le trésor d'un monastère quelques pièces d'or volées à la solde des troupes ou extorquées au peuple, en est-elle moins la main d'un assassin, celle d'un empoisonneur? Le cœur d'un Charles-le-Mauvais en est-il moins pervers parce que sa bouche a voté une donation au dieu qu'il méconnaît, blasphème et offense encore par ce don impur? La religion consiste-t-elle donc dans de prétendues libéralités, masque hypocrite emprunté par d'illustres criminels, de brillants et puissants scélérats, pour tromper une multitude aveugle, ou imposer silence aux cris d'une conscience bourrelée? Misérables superstitieux qui n'ont d'énergie que pour enfanter et ordonner le crime, et n'osent pas en braver les conséquences! Faibles esprits-forts qui cèdent par entraînement et faute de courage à leurs penchants dépravés, puis, pâlissant en présence du forfait commis, croient témérairement, ou cherchent à se persuader la possibilité d'une compensation dorée et son admission par l'éternelle justice! Mais c'est de la piété à la manière de Louis XI, de tous ceux qui se font peur à eux-mêmes, et n'osent pas fouiller les replis de leur conscience.

Les suites de la bataille de Cocherel ne furent pas moins fatales à Charles-le-Mauvais que l'avait été la bataille elle-même. Chaque jour lui enlevait quelque parcelle de sa belle province de Normandie. Il aurait voulu remédier aux coups qu'il recevait de ce côté ; mais Charles V était fort, et rien encore n'avait été décidé sur les droits du Navarrais à la

urgogne, que possédait toujours Philippe-le-Hardi. On
t que le pape était arbitre nommé de cette difficulté, et
choix ne contentait point Charles-le-Mauvais. En déses-
ir de cause, le roi de Navarre envoya son frère Don Louis
ueillir les débris de l'armée détruite à Cocherel.
L'infant passa les montagnes avec douze cents hommes,
fondit sur l'Auvergne qu'il pilla et ravagea. Charles de
ance concentra toutes ses troupes à Chartres et les divisa
trois corps. Celui que commandait le connétable Du
esclin s'en fut bloquer dans Cherbourg les Navarrais qui
étaient retirés. Pendant ce temps Don Louis suivait le
urs de ses hostilités. Il s'était adjoint un certain Bas-
varrais nommé Badesol qui, depuis Anse, avait poussé
courses en Auvergne et jusque dans la Beauce. Cet
mme intrépide, aventureux et redouté, s'était laissé
gner. Indépendamment du butin qu'il avait amplement
ueilli, il reçut une somme d'or considérable pour cesser
guerre et se retira, chargé de richesses, dans sa patrie.
Don Louis, renforcé de la bande de Badesol, surprit la
arité, ville située sur la Loire, y laissa une forte garnison
s le commandement de Salla et Lartigues, deux capi-
nes cis-pyrénéens très-renommés, et se mit en route
ur dégager Cherbourg. Ces expéditions, que les Navarrais
saient avec nerf et enthousiasme, rappelaient aux Basques
rs guerres si brillantes et si multipliées contre les Francs
. Mérovingiens et des Carlovingiens; luttes acharnées,
ribles autant que grandioses, dont le souvenir leur restait
pitant et précieux.
Le duc de Bourgogne, rejoint par Robert de Fiènes et le
réchal de Boucicau, mit le siége devant la Charité, qui
itula après s'être défendue à outrance. La garnison sortit
ec les honneurs de la guerre, armes et bagages, sous con-
ion de ne pas servir le roi de Navarre de trois ans.
Le siége de Cherbourg fut levé par suite des troubles
rvenus en Bretagne entre le comte de Monfort et Charles
Blois, compétiteurs. Du Guesclin, par ordre du roi de
ance, fut joindre ses armes à celles de Charles de Blois,
à la bataille décisive d'Auraí, tandis que le connétable,

épuisé par ses blessures, devenait prisonnier du fameux Jean Chandos.

Charles-le-Mauvais cependant ne fournissait point à Pierre d'Aragon les troupes promises pour la guerre de Castille. L'Aragonais non plus n'avait pas rempli ses engagements pécuniaires et Charles, brouillon et maladroit, continuait de loin ses intrigues et la guerre contre le monarque français. Le roi d'Aragon envoya des ambassadeurs à Toulouse, résidence du duc d'Anjou gouverneur du Languedoc et frère de Charles-le-Sage. Une ligue offensive et défensive fut conclue secrètement pour assaillir conjointement la Navarre et la réunir à l'Aragon. Dans ce traité il était établi que la France fournirait cinq cents lances à Pierre d'Aragon, contre quiconque entreprendrait de lui enlever la Navarre, et de plus, toutes les fois qu'il en aurait besoin.

1365 Dans les premiers jours de l'année suivante l'Aragonais sollicita Charles V de lui envoyer le secours convenu pour attaquer la Navarre. Il promettait au roi de France ses troupes de terre et de mer pour l'aider à reprendre la Guienne aux Anglais, après la réalisation du rêve de la conquête de la Navarre. En même temps, il pressait Charles-le-Mauvais de commencer les hostilités contre Pierre-le-Cruel. Charles V, qui désirait s'affranchir des entreprises du Navarrais, poussait également Pierre d'Aragon à commencer son expédition contre Charles-le-Mauvais. Mais l'Aragonais voulait d'abord faire déclarer la rupture de Charles-le-Mauvais et Pierre-le-Cruel, ce qui aurait dépouillé Charles de tout appui, et l'eût mis à la merci de ses ennemis. Charles, qui jugeait bien sa position, ne se hâta pas de rompre avec le Castillan. Il avait pénétré les projets de Pierre d'Aragon, et voulut tenter un traité de paix avec la France. Il y envoya la reine Jeanne sa femme, sœur de Charles V.

Ce roi était en suspension d'hostilité avec les Anglais et, tranquille dans son royaume, avait concentré toutes ses pensées sur la Navarre, dont il brûlait de se venger. Déjà il avait contracté alliance avec les seigneurs de Foix et de Béarn, ce qui inquiétait vivement Charles-le-Mauvais. La

ae de Navarre eut besoin de la médiation de Jeanne veuve Charles-le-Bel, de celle de Blanche veuve de Philippe de ois, et du concours plus efficace encore, peut-être, du ital de Buch Jean de Grailli, prisonnier de Cocherel, que roi de France affectionnait au point qu'il lui avait rendu liberté sans rançon. Une trève d'abord, la paix ensuite ent conclues et, moyennant la renonciation de Charles-le-uvais aux états de Champagne et de Brie, on lui restitua ites ses villes de Normandie, à l'exception de Mantes et ulan. Le duché de Longueville lui fut remplacé par la gneurie de Montpellier. Le roi d'Aragon, impatient et iorant de ce qui se passait, avait lancé sur la Navarre un ·tain Louis Coruel qui, après de grands ravages aux envi-ıs de Montagudo, avait été repoussé. Pierre apprit alors la ix de Charles avec la France ; cette nouvelle renversa à la s ses entreprises et ses espérances.

La reine de Navarre, après la conclusion du traité, s'était 1366
irée à Evreux où elle accoucha, le trente et un mars, de ıfant Don Pedro. Trois mois après elle rentra dans son ɾaume avec son second fils et l'aîné Don Carlos, âgé de atre ans. Pendant quelque temps il ne se passa rien qui re un véritable intérêt historique. Ce sont toujours des ues faites et rompues, des traités conclus avec des puis-ıces trahies aussitôt, des piéges continuels, et constam-ɛnt de fausses démonstrations. Nous ne récapitulerons pas faits que nous avons déjà narrés ; leur lecture seule indi-e assez la fragilité de ces alliances entre rois ; alliances ·ées partout ce que l'on connaissait de plus sacré alors, iances garanties par des otages, alliances qu'un jour sait naître et que rompait le lendemain.

Charles-le-Mauvais s'unit à Pierre-le-Cruel contre l'Arago-is, et en dessous main avec celui-ci contre Pierre ; ni l'un l'autre ne tint ses engagements. Traité de l'Aragon contre ıarles de Navarre avec la France, qui traite aussi avec ıarles ; ce dernier est l'allié de Pierre-le-Cruel contre ɜnry de Transtamare, puis, toujours inconstant et caute-ıx, il épouse la querelle de Henry contre le Castillan. Il ue ensuite une ligue offensive et défensive avec Pierre

d'Aragon, et tôt après le trahit. Partout la félonie, la mauvaise foi, la trahison; c'était le règne du crime : les trônes en étaient entourés, les rois flétris, les peuples effrayés. La pudeur, comme la sincérité, avait fui; on aurait dit qu'une des conditions principales de la royauté était d'avoir bu toute honte, renié tout sentiment, de se servir indifféremment et sans que le cœur faillisse, sans que la main tremble, du poison ou du poignard. Les liens du sang, ceux de la nature, les démonstrations d'amitié et de dévouement les plus positives n'arrêtaient point, ne faisaient pas hésiter ceux qui empruntaient le manteau sacré de la religion dans ses actes les plus redoutables et les plus saints, pour se faciliter un assassinat, ou couvrir une trahison. Ainsi le nom de roi était un épouvantail pour les peuples; ainsi les foudres de l'église furent considérées comme le seul préservatif possible contre les atrocités de souverains sans frein, sans conscience, sans remords; ainsi enfin la puissance temporelle de Rome et du clergé s'accroissait de tout ce que perdait la royauté en majesté, en respect, en pouvoir. Et le peuple gémissait toujours.

En 1366 le brave Du Guesclin, avec les grandes compagnies connues sous le nom de Malandrins, avait aidé Henry de Transtamare à renverser Pierre-le-Cruel, et à s'asseoir à sa place sur le trône de Castille. Pierre, réfugié à Bordeaux, avait contracté alliance avec le prince de Galles qui lui fournit des troupes et marcha à leur tête. Au six avril de
1367 l'année suivante, la bataille de Naxera précipita Henry et rendit la couronne à Pierre-le-Cruel. Il est à remarquer que Du Guesclin, prisonnier du prince anglais ce jour-là, fut commis à la garde de Jean de Grailli captal de Buch, ancien prisonnier du connétable à Cocherel.

1368 Mais Henry de Transtamare n'avait pas abandonné son projet; il poursuivait ardemment la royauté de Castille. Son armée était faible en nombre; le duc d'Anjou lui amena un
1369 renfort et la guerre continua. Pierre-le-Cruel avait aussi rassemblé ses troupes. Le roi de Grenade marchait avec lui. Ils se portèrent au-devant d'Henry, dont les forces étaient alors réduites. Mais le connétable de France, dont le nom

valait une armée, Du Guesclin sorti de captivité survint
un corps considérable de cavalerie française. Les grands
res de Calatrava et de Saint-Jacques s'unirent à lui, et
y ne balança plus à s'en aller affronter son heureux
.

erre-le-Cruel s'était établi autour de Montiel et divisé
lusieurs postes séparés. Il y fut attaqué et partiellement
t; si bien qu'après avoir long-temps combattu et avoir
n cheval tué sous lui, abandonné par les Maures dont
ief avait péri dès les premiers moments, Pierre courut
udemment s'enfermer dans le château de Montiel. Ce
eau était très-fort par sa position et les travaux de l'art;
il ne renfermait pas pour quinze jours de vivres.
y le bloqua aussitôt et entoura la place de fossés et
e haute muraille de terre et de gazon. Il voulait en finir
mble avec la guerre et avec son compétiteur. Pierre se
rait entre la famine et la reddition à merci. Il forma le
i projet de se frayer un chemin au travers de ses
mis, l'épée à la main. Mais il voulut d'abord savoir si
iuesclin consentirait, moyennant deux cent mille écus,
fournir des moyens d'évasion. Le connétable, nous dit
si, demanda le temps de la réflexion; il en profita pour
enir Transtamare.

ertrand Du Gueselin fit dire secrètement à Pierre-le-
l qu'il pouvait en toute sécurité se rendre à sa tente, ou
le du Bègue de Villaine, pour conclure avec lui le traité
ısion. Pierre y vint; Henry entra presque aussitôt la
e à la main. Les deux frères pendant un moment se
ırèrent de l'œil. Soit voix de la nature, soit respect
nandé par des infortunes royales, soit encore qu'ils ne
econnussent pas au premier regard après une aussi
ie absence, immobiles, ils semblaient hésiter. Le con-
ble, d'après les chroniqueurs et plusieurs historiens,
uant Pierre de la main dit à Transtamare qu'il avait
ennemi devant lui. « Oui, c'est moi! » répondit aussitôt
ıerturbable Pierre. Au même instant les deux frères
ncent l'un sur l'autre; Pierre saisit Henry à bras-le-
s, et après une courte lutte le terrasse et tombe sur lui.

Une main sur la gorge de son frère, l'oppressant de tout son poids, le Castillan tire son poignard. Henry était mort sans le connétable et le vicomte de Rocquebert, qui retinrent le bras de Pierre-le-Cruel et, par leur intervention, rendirent à Transtamare l'avantage qu'il avait perdu en tombant. Les deux princes se roulèrent un instant dans la poussière. A la fin Henry frappa mortellement son frère d'un coup de sa dague. C'était le vingt-trois mars. Pierre-le-Cruel n'avait que trente-quatre ans et demi d'âge, et dix-neuf ans de règne. En se redressant ensanglanté de dessus le cadavre de son frère, Henry de Transtamare se releva roi de Castille.

Le roi de Navarre, avant de se décider entre la France et l'Angleterre, résolut d'examiner par lui-même lequel des deux partis lui serait le plus avantageux. Il s'embarqua pour Cherbourg, avec bon nombre de gens de guerre, et resta dans cette ville sans aller voir Charles V, dont il se méfiait toujours depuis l'aventure de Rouen. Dans cet intervalle la reine de Navarre pressait la conclusion du traité entamé depuis long-temps contre la Castille. Il fut terminé l'année suivante à Tortosa.

1370-1371 Charles-le-Mauvais avait passé à Londres où il fit alliance avec Edouard d'Angleterre contre Charles-le-Sage. Lors de son retour à Cherbourg, Du Guesclin le détermina à une entrevue avec son beau-frère ; le roi n'y consentit qu'à la condition qu'on lui donnerait des otages pour sa sûreté personnelle. Charles V lui en envoya dix-neuf à Evreux. C'étaient des chevaliers, des prélats et des bourgeois de Rouen et Paris. Le colloque eut lieu à Vernon. On se quitta d'accord, en apparence du moins. Henry de Transtamare roi de Castille voulait reprendre au Navarrais les villes de Salvatierra et quelques autres, antérieurement conquises sur les Castillans. La reine Jeanne obtint qu'on s'en remettrait, quant à la constatation des droits de chacun sur ces
1372 villes, à la décision du pape. Le pontife leur imposa la paix. Charles-le-Mauvais, inquiet sur les intentions hostiles de Transtamare, retourna en Navarre et s'aboucha bientôt après avec le Castillan. Peu ensuite furent célébrées les

nçailles de Charles infant de Navarre, fils aîné du roi, et
l'infante de Castille Doña Léonore. A la suite des fêtes,
harles-le-Mauvais envoya à la cour de Henry son fils puîné
on Pedro, qui devait y rester en otage jusqu'à ce que
ige des fiancés permît la célébration du mariage.
Le trois novembre de l'année suivante la reine de 1373-137
avarre, Jeanne de France, mourut subitement à Evreux.
eux ans après, au vingt-sept mai, furent célébrées dans
oria les mariages de l'infant de Navarre avec sa fiancée
éonore de Castille, et celui de Don Juan, son frère, avec
nfante d'Aragon. Les fêtes et les réjouissances furent des
us splendides. Au bout de quelques jours l'infant Don
harles rentra en Navarre. La mort de la reine, princesse
rtueuse et habile qui avait si souvent servi Charles dans
s négociations, sembla ajouter encore à la mauvaise for-
ne du roi. Il était, aurait-on dit, poursuivi par une
fluence maligne, qui faisait tourner contre lui la plupart
ses entreprises. Non pas qu'il faille accuser de ce résul-
t la destinée ou l'étoile de ce prince ; mais bien son
ractère toujours flottant entre deux partis, toujours mé-
nt alors qu'il aurait dû se confier, dupe souvent de sa
opre astuce, et poussé dans des piéges qu'il avait tendus
x autres, comme dans son traité avec Pierre-le-Cruel. En
tre son naturel fourbe, farouche, perfide et intrigant le
isait honnir et redouter de tous. On ne se regardait pas
mme lié par une convention faite avec lui, une parole
nnée à cet homme qui n'en tenait jamais aucune et avait
jà arrêté d'avance, au moment où il contractait, celui où
romprait son engagement.
La mort d'Edouard d'Angleterre, survenue le vingt-trois
illet 1377, fut encore une perte importante, un coup fatal
ur Charles-le-Mauvais. Cet événement le laissait à décou-
rt et entièrement à la merci de Charles de France. Ce
rnier ne perdit point l'occasion favorable, qui se présen-
t à lui avec tant d'apropos, de châtier le Navarrais.
arles-le-Mauvais, après avoir conclu un nouveau pacte
ec l'Angleterre, avait tenté d'empoisonner le roi de
ance, qui l'accusait d'avoir empoisonné sa sœur Jeanne

reine de Navarre. Les confidents de Charles-le-Mauvais, Dureu et Dutertre, furent arrêtés et mis à la question. Ils avouèrent tout, chargèrent Charles de l'odieux de la trame, en donnèrent tous les fils et déclarèrent que, si le plan avait réussi, on devait, aussitôt la mort de Charles-le-Sage, s'emparer du dauphin et du gouvernement à la tête duquel se serait placé Charles-le-Mauvais. En reconnaissance du secours que les Anglais devaient lui fournir pour la réalisation du projet, ils auraient reçu les villes possédées en Normandie par le Navarrais, dont une fille aurait épousé le jeune roi Richard. Charles-le-Mauvais ayant appris l'arrestation de ses affidés et la saisie des papiers et correspondances chez son secrétaire Dutertre, qui résidait en Normandie, s'imagina détourner les soupçons en envoyant son fils aîné à la cour de France.

L'infant ignorait le complot; aussi fut-il, sans méfiance, se présenter à son oncle. Mais Charles-le-Sage refusa de croire à l'innocence du jeune prince qui, loin de soupçonner la vérité, avait ingénument demandé la grâce et la liberté des coupables. Il fut arrêté avec toute sa suite, parmi laquelle on distinguait le seigneur d'Urtubie chevalier vascon du Labourd et capitaine des gardes de l'infant. Peut-être aussi cette détention arbitraire, due à un premier mouvement de ressentiment, ne fut-elle ensuite prolongée que comme moyen coercitif, et pour contenir le Navarrais. Quoi qu'il en soit, les prévenus furent pendus et écartelés par jugement public du parlement. Le seigneur Don Fernando de Ayantz gouverneur de Normandie avait été, quoiqu'il fût étranger au complot, enlevé et jeté en prison avant l'arrestation de l'infant de Navarre ; il y fut retenu dix ans et demi. Les ducs de Bourgogne et Louis de Bourbon furent envoyés avec Du Guesclin pour s'emparer de toutes les villes de Normandie. Ils commandaient chacun un corps d'armée.

Parmi ces villes, celles qui avaient des garnisons navarraises se défendirent à outrance. Garibay dit que dans cette guerre périrent six cents hommes de la seule ville d'Artajona; on peut par là juger du reste. Cherbourg était au

pouvoir des Anglais. Mais les Navarrais y étaient plus nombreux qu'eux; depuis les dernières catastrophes ils s'étaient tous retirés dans cette forte place. Charles V imagina d'envoyer, sous bonne escorte et surveillance, l'infant Don Charles à l'armée française. Ce jeune prince avait l'ordre de donner lui-même aux Navarrais de la garnison celui de se rendre. Mais ses fidèles sujets reconnurent promptement que le rôle joué par le fils de leur roi était forcé; ils refusèrent et se battirent. Après sept mois d'un siége meurtrier les assiégeants se virent obligés de se retirer honteusement. Les Navarrais et les Anglais se vengèrent des maux qu'ils avaient soufferts, par des courses et pillages sur les terres du roi de France.

Charles-le-Sage ne se contenta point de tenir sous ses verrous l'infant de Navarre; il fit arrêter à Breteuil et mettre en prison l'infante Doña Maria et l'infant Don Pedro, fille et fils puînés de Charles-le-Mauvais. Ils furent néanmoins traités avec le respect et les égards dus à leur rang et à leur naissance. Ces princes étaient venus en France avant l'arrivée de leur frère aîné, qui les avait trouvés à Evreux. Charles-le-Sage remplit les cours de l'Europe et celle du pape de ses griefs contre Charles-le-Mauvais, cherchant à excuser et légitimer ainsi l'âpreté des mesures extrêmes que lui avaient dictées sa colère contre le Navarrais et son désappointement de la levée du siége de Cherbourg. Il n'en est pas moins vrai que le sage roi faisait tomber et peser son ire et sa vengeance sur des innocents. Couronne de roi, pouvoir suprême et absolu, sont un grand écueil, une dangereuse épreuve pour la sagesse, même la plus solide, la droiture la plus avérée, quand l'amour-propre de celui qui en est revêtu se trouve froissé.

L'horizon se dessinait sombre et menaçant pour Charles-le-Mauvais en Espagne comme en France. La politique, 1378
plus encore peut-être qu'une sincère amitié, unissait Charles-le-Sage et Henry de Castille. En envoyant son manifeste dans ce royaume de la Péninsule, Charles engageait fortement Transtamare à la guerre vive et prompte contre Charles-le-Mauvais. Celui-ci était auprès du roi d'Aragon

avait imprudemment donné, et les hommes que son trop de confiance avait exposés à la vengeance du sénéchal. Il était déjà trop tard; aucun moyen ne se présentait de les sauver, ni même de les secourir. Manrique, désappointé, regarda partir le roi, soupira et, songeant qu'il pourrait bien être pris au lacet tendu par lui-même, s'empressa de mettre le pont entre lui et ceux qui, dorénavant, devenaient ses irréconciliables ennemis. Il rentra à Logroño au galop, et comme il se voyait découvert, qu'il ne lui restait plus aucune chance de compléter sa perfidie, qu'il n'avait en outre plus rien à ménager, Don Pedro donna aux troupes qu'il tenait prêtes à marcher, l'ordre de massacrer instantanément tous les Navarrais introduits et dispersés dans la place. Cette mesure barbare reçut immédiatement un commencement d'exécution. Le seigneur de Lacarre, saisissant alors l'étendard de Navarre d'une main et son épée de l'autre, se jeta dans les rues, appelant à lui les Navarrais. Ceux qui avaient échappé à l'assassinat général accoururent, se pressèrent autour du drapeau national et, le brave Henry de Lacarre en tête, se frayèrent un sanglant chemin à travers la garnison qui barrait le passage.

Formidables et fiers, les Navarrais sortent de la ville et s'avancent vers le pont. Mais la porte de la tourelle élevée au milieu de ce pont, et qui l'interceptait, était fermée. Un fort détachement attendait, sous les armes, les débris de ces malheureux; il fallut combattre encore. Les Navarrais et les Vascons, toujours dignes d'eux-mêmes et de leur antique renommée, jonchaient le pont de cadavres castillans, et tombaient eux-mêmes l'un après l'autre. Cependant la garnison sortait en masse de la ville, et chaque moment voyait diminuer cette poignée de héros sous les coups de la multitude qui les entourait. Le combat le plus acharné s'était établi autour du valeureux Lacarre. Déjà il ne restait plus debout que six ou sept défenseurs du drapeau royal; Henry aima mieux mourir que de le voir passer aux mains ennemies. Blessé, teint de son propre sang et de celui des Castillans, sans moyen aucun de soutenir une lutte impossible, tout entouré de ses compagnons morts, Henry leva en

'air son oriflamme et s'élança d'un bond dans la rivière. Le)eu des survivants l'imitèrent; mais, épuisés par leurs bles- ;ures, ils se noyèrent tous, à l'exception d'un seul. Le sei- ;neur Don Martin Henry de Lacarre gagna le bord opposé, se 'etourna pour montrer victorieusement le drapeau navarrais ι ses ennemis confus et, accompagné du seigneur d'Oilloki, e seul échappé comme lui du fer et de l'eau, se rendit ncontinent à Viane. Là il raconta fidèlement au roi ce qui 'enait de se passer à Logroño. Ce fait date du mois de uin 1378.

Charles fut profondément affligé de la perte de tant de)raves gens; mais il était plus inquiet encore de la nouvelle [ue l'infant Don Juan, héritier présomptif des royaumes de ;astille et Léon, marchait sur la Navarre avec toutes les roupes qu'il avait pu réunir. Charles - le - Mauvais fit un ppel à ses sujets; à sa voix la Navarre s'émeut, frémit et e lève. Charles passe à Saint-Jean-Pied-de-Port, et tout le ays court aux armes. De là il se rend auprès de Richard 'Angleterre, le trouve entre Bayonne et Bordeaux et obtient n corps de troupes anglaises. Infatigable, il revient sur ses as, rentre avec une armée en Navarre, confie Tudèle aux nglais, met Estella sous la protection des Vascons, San- 'icente, place frontière de Castille, sous la sauvegarde des lavarrais, munit tous ses forts de garnisons, et commence ɔs hostilités par des courses, dont le butin et les trou- eaux qui en provinrent approvisionnèrent ses armées.

Les trésors de Charles-le-Mauvais furent épuisés dans ette guerre. Ses villes étaient gardées, garnies, défendues, nais il n'avait pas assez de troupes pour tenir la campagne. l retourna à Saint-Jean-Pied-de-Port et envoya à diverses eprises des renforts de Soule, de Basse-Navarre et du abourd.

L'infant de Castille avait quatre mille chevaux et une nfanterie nombreuse. Les Guipuzcoans et les Alavais vinrent ussi grossir ses rangs, nombre de seigneurs Castillans lui menèrent les milices de leurs bannières, San-Vicente fut ssiégée, et l'entreprise abandonnée après plus d'un mois. a résistance était vigoureuse; les pertes faites devant cette

place, considérables. L'infant pénétra plus avant dans la Navarre. Chemin faisant il s'adjoignit le sénéchal et sa nombreuse colonne, mit tout à feu et à sang, prit, pilla, ravagea les villes et villages ouverts ou non défendus, et vint camper sous les murs de Pampelune. Désespérant d'emporter cette capitale, il se retira à une lieue, au village de Gorraiz, y assit son camp, essaya les messages et les promesses, et au bout d'un mois, n'ayant rencontré que des hommes aussi inaccessibles à la crainte qu'à la corruption, il partit. L'infant promenait ses armes et ses dévastations autour de Pampelune pendant que le château de Tiebas, commandé par un certain Berrio, se rendait à la première sommation de Don Pedro Manrique. Don Juan, n'osant plus assiéger Pampelune en règle, se porta à Viane, jurant de ne quitter le poste qu'après avoir réduit la ville. Il la battit de son artillerie avec tant d'acharnement, les assauts furent tellement répétés, qu'au mois de novembre Viane, sans murailles, sans remparts, ayant perdu tous ses défenseurs, se rendit, vie et avoir saufs.

L'hiver fut le signal de la retraite; l'armée rentra en Castille, et Don Pedro Manrique reçut le commandement de Viane et de ses dépendances. Bien que les Navarrais n'eussent pas d'armée organisée pour s'opposer à un ennemi aussi puissant, ils ne laissèrent pas d'avoir des corps de partisans qui inquiétaient les Castillans. Un de ces corps, composé de Vascons, tua dans une rencontre Don Rui Diaz de Roxas général des Guipuzcoans. Le chef de ces partisans, détesté dans son quartier de Puente-la-Reina à cause de ses exactions, fut tué peu après dans une émeute populaire.

Pendant tout ce temps, et comme pour ajouter encore aux embarras et aux inquiétudes du roi de Navarre, ses enfants restaient détenus en France: jeunes princes avec lesquels les Navarrais, s'ils les avaient eus à leur tête, auraient enfanté de nouveaux miracles. La mesure de l'adversité se remplissait pour Charles-le-Mauvais, mais elle n'était pas comblée encore. Il eut la douleur de voir un grand nombre de ricombres et de chevaliers abandonner sa cause et embrasser celle de la Castille. Un coup d'autant

lus sensible qu'il était plus imprévu, fut que Martin Henry e Lacarre, le brave, le loyal Lacarre lui-même déserta le rapeau qu'il avait sauvé peu auparavant au grand péril de ı vie et, transfuge de son roi, de son pays, de l'honneur, ıt porter et prostituer son épée au Castillan.

A la fin Charles, abattu, sans espoir de sauver sa couronne ıancelante, délaissé par les siens, envoya des ambassaeurs à Transtamare et sollicita la paix de son superbe nnemi. Henry profitait de l'hiver pour faire de nouvelles ıvées et écraser, par une force irrésistible, l'indomptable avarre; Charles le savait. La paix néanmoins fut prompteıent accordée. 1379 Charles emprunta au Castillan vingt mille oubles d'or pour payer ses auxiliaires anglais et gascons, ui durent immédiatement sortir du royaume. C'était son or u'on lui prêtait. Les troupes de Castille devaient occuper endant dix années vingt places fortes de la Navarre, et écialement Estella. Telles furent les conditions humilians d'une paix indispensable et forcée par les circonstances. près que ces pactes eurent été signés par les ambassadeurs t le roi de Castille en personne, Henry et Charles eurent ne entrevue dans laquelle ils les confirmèrent. Le Casllan néanmoins rendait les terres dont la guerre l'avait mis n possession. Le roi de Navarre avait été magnifiquement eçu et traité; il retourna, malgré cela, triste et sombre dans on royaume démembré par sa faute, par son ambition, par ı perfidie envieuse et jalouse. Henry de Castille s'en fut u contraire heureux et vainqueur à Santo-Domingo de la alzada, et quelques jours après, le dix-neuf mai, y mourut. on fils, l'infant Don Juan, lui succéda dans les états de astille et Léon.

Les infants de Navarre, toujours captifs, voyaient chaque 1380-1381 ur diminuer leur espoir d'élargissement. Charles-le-Sage ıourut aussi, et les chances de Charles-le-Mauvais n'en evinrent pas meilleures. La minorité de Charles VI en 'rance, fut orageuse. Le roi de Navarre voulut profiter de époque du couronnement pour obtenir la mise en liberté e l'infant Don Carlos son fils aîné qui seul, de ses trois nfants, restait alors détenu. L'historien Gaguin, et Garibay

après lui, prétend que Charles-le-Mauvais avait fait une tentative pour empoisonner les ducs de Bourgogne et de Berry qui s'opposaient à la relaxation du prince. Aucun autre auteur ne parle de ce nouveau forfait, dont toute la probabilité repose sur le caractère trop connu de Charles-le-Mauvais.

Nous ne cherchons pas à blanchir de ce soupçon un prince peu scrupuleux dans ses vengeances ou ses calculs; seulement nous ajouterons que la politique et ses intérêts du moment devaient lui interdire ce crime dont, au surplus, il était fort capable, si tant est qu'il n'y eût point songé. Charles VI, sorti de tutelle, prit les rênes du gouvernement
1382 et l'infante Léonore de Castille, épouse de l'infant Don Carlos de Navarre, fut elle-même demander au jeune roi de France la liberté de son mari. Jean Ier son frère, roi de Castille, joignait ses instances à celles de sa sœur, les appuya par une ambassade, et l'infant Don Carlos vit enfin, au mois de décembre 1382, s'ouvrir les portes de sa prison. La réception faite au prince fut en harmonie avec la joie qu'en ressentait son père.

Environ à cette époque Iñez sœur de Charles-le-Mauvais et femme de Gaston Phébus comte de Foix et prince de Béarn, était à la cour du roi son frère. Des mécontentements suscités par la conduite peu régulière de son mari, selon les uns, selon d'autres une négociation d'argent avec le roi, l'avaient amenée. Son fils unique le jeune Gaston, âgé de quinze ans, beau prince doué de toutes les grâces de la jeunesse et de l'esprit, vint peu de temps après rejoindre sa mère et voir son oncle. Gaston Phébus, prince sage et de haute entreprise, dit Froissard, n'aimait point l'infante Iñez sa femme, ni ce fils, le seul qu'il eût de légitime. Aussi le jeune Gaston était-il parti de grand cœur pour visiter sa mère, qu'il chérissait. Il désirait ardemment la voir rentrer dans les bonnes grâces de son père, pour lequel il professait un profond respect.

Charles-le-Mauvais eut bientôt pénétré ces dispositions, et imagina d'en profiter pour se venger de son beau-frère, contre lequel il avait conçu un vif ressentiment. Il donna

achette au jeune Gaston un sachet de poison subtil, lui
uadant que c'était un filtre qui rétablirait à jamais et
mptement la plus tendre, la plus complète harmonie
e Iñez et Phébus. Le prince, innocent et confiant comme
âge, prit avec joie le sachet parricide, promit d'en
tre une légère pincée, avec tout le mystère possible,
s un plat préparé pour son père, et partit plein d'espé-
ce pour la cour d'Orthez. Il fut surpris jetant de cette
dre dans un mets que l'on fit manger à un chien ; l'ani-
creva aussitôt. Compte en fut rendu à Phébus; son
violemment interrogé, effrayé de ce qu'il aurait pu
olontairement commettre, déclara ingénument et les
nes aux yeux, comment il avait été trompé par Charles-
Mauvais son oncle, et mit ainsi à jour la pureté enfantine
ses secrètes intentions. Gaston Phébus le fit jeter en
on après un nouvel essai du fatal sachet et l'infant,
ablé par l'horreur des soupçons qui pesaient sur lui,
sa toute nourriture.

Les chroniques varient sur la manière dont mourut cet
rtuné prince, devant lequel sa naissance semblait avoir
ert un si brillant avenir, et à qui semblaient dévolues
t d'années dorées à compter. D'après les différentes ver-
s, il mourut de faim, ou de la main d'un séide dans le
nce d'un cachot et par ordre de son père, ou de la main
me de Phébus qui lui desserra les dents un peu vivement
c sa dague pour le forcer à manger, ou enfin par le
gnard que son père lui-même lui plongea dans le sein.
jours est-il que la vie du grand Gaston Phébus, une des
s brillantes figures de l'histoire béarnaise, prince magna-
e et vaillant, reste entachée par ce flétrissant soupçon,
nême ce n'est qu'un soupçon.

Gaston, qui suivit d'assez près son fils au tombeau, vou-
faire héritier de ses états, Jean, un de ses nombreux
ards. Mais comme les Béarnais, appuyés sur leurs Fors,
opposaient, leur prince les vendit secrètement à Char- 1382-1385
VI de France moyennant cinquante mille écus d'or,
il toucha. Les Béarnais refusèrent la ratification de ce
fic humiliant pour eux, et Gaston Phébus, sans fils, sans

héritier direct, fut obligé de laisser sa superbe succession à l'homme du monde qu'il détestait le plus, son oncle Mathieu vicomte de Castelbon, seigneur de Noailles.

En 1382 nous trouvons les Navarrais en Grèce, sous la conduite de leur ancien chef l'infant Don Louis, frère de Charles-le-Mauvais, et pour lequel ils conservaient un attachement profond. Le roi de Sicile venait de mourir et Don Louis, qui n'avait pas d'enfants de son mariage avec la princesse de Durazzo, prétendit que la Sicile revenait de droit à cette famille, avec le duché d'Athènes. Plusieurs seigneurs et barons s'étaient déclarés en faveur du roi d'Aragon; l'infant Don Louis, qui avait réuni autour de lui pendant son long séjour en Italie grand nombre de troupes et de seigneurs de la Navarre, se mit à leur tête, passa en Grèce, entra en campagne et battit l'armée catalane qui lui était opposée. Cette victoire le rendit maître d'Athènes et de toutes les dépendances du duché.

Don Galceran de Peralta noble Aragonais, s'étant échappé après avoir été prisonnier de guerre de Don Louis, demanda de prompts secours au roi d'Aragon, qui envoya une armée commandée par le vicomte de Rocaberti. Plusieurs princes des environs se joignirent à lui, ainsi que le grand-maître de Rhodes. Les Navarrais se défendaient avec valeur. Cependant l'infant, ayant appris les révolutions de Naples où la reine Jeanne avait été détrônée par Don Carlos de Durazzo à la tête d'une armée hongroise, se rendit en Italie. La reine avait adopté le duc d'Anjou pour son héritier; les Napolitains ne voulurent ni de lui ni de Don Carlos et, regardant l'infant Don Louis comme chef de la maison de Durazzo, ils le nommèrent roi de Naples. Ce fut pour son malheur; car huit jours après, selon un auteur digne de foi, ses ennemis l'empoisonnèrent avec des figues qui lui furent présentées à son repas.

Pendant que tous ces faits s'accomplissaient loin de la terre natale, l'infant Don Carlos de Navarre faisait ses premières armes en Portugal, en faveur du roi de Castille. Lors de la campagne suivante l'infant Don Carlos, voulant aider son allié plus efficacement, passa les monts après

›ir recruté un corps d'armée en Navarre et vint faire des pels dans le Béarn. Les provinces Basques et leur blesse aventureuse et guerrière se joignirent à lui. L'his- re conserve les noms d'un Henry de Lacarre fils du porte- ndard royal, des seigneurs de Luxe, de Belzunce, de harin, d'Armendarits, d'Uhart, d'Echaux, d'Aguerry, de sta et de beaucoup d'autres qui suivirent en Espagne Don naud d'Espeletta.

Déjà Lisbonne était attaquée par vingt-six navires du ipuzcoa et de la Biscaye et par les galères de Séville, jà les Castillans, commandés par Don Pedro Tenorio :hevêque de Tolède, avaient été sévèrement battus, lors- e l'infant écrivit au roi de Castille pour le prier de l'atten- e avant de livrer bataille. L'avis était sage. Cependant le stillan, bien qu'à peine convalescent, refusa d'écouter tte prière; et lorsque son armée fut écharpée à Aljubar- ta, Don Carlos n'en était plus qu'à quatorze, lieues à la e de nombreuses et bonnes troupes. Les Castillans perdi- nt dans cette journée dix mille de leurs plus vaillants sol- ts; le roi fut obligé de se confier à la vitesse de son eval, et l'infant navarrais n'arriva que pour recueillir les stes débris de l'armée de Castille. C'était le quatorze ût 1385. Ce malheur affligea profondément Don Carlos Navarre; il se rendit en toute hâte auprès du roi de stille son beau-frère, et chercha, par ses consolations et s bons conseils qu'il lui donna, à lui adoucir la perte rouvée, à lui montrer un avenir plus serein.

Le grand-maître de l'ordre d'Avis institué en Portugal 1147, l'usurpateur du trône de Portugal, n'était pas satis- it encore des succès obtenus. Son désir le plus ardent ait de renverser le roi de Castille. Il envoya à cet effet s ambassadeurs au duc de Lancastre, lui demandant le cours de ses Anglais pour l'accomplissement de son pro- t. L'appât présenté au duc était bien de nature à l'éblouir à entraîner sa détermination. C'était de poser sur son front s couronnes de Castille et Léon dès que la conquête rait terminée. Cette conquête semblait facile après la ›rnière victoire qui laissait le roi Jean sous l'abattement

d'une défaite complète, sans troupes et sans argent. En outre le duc avait des droits à faire valoir comme gendre de Pierre-le-Cruel. Toutes ces raisons entraînèrent Lancastre, qui ne tarda pas à se mettre en mouvement.

Don Carlos, cependant, ne quittait pas son beau-frère; il le suivit et l'assista à la tenue des états à Valladolid, où le Castillan dévoila la grandeur du péril dont était menacé le royaume. Une levée extraordinaire et générale fut ordonnée; Don Carlos s'offrit à aider le roi Jean de toutes les forces amenées par lui et cantonnées encore en Castille. Cette proposition, dictée par la noblesse de cœur de l'infant
1386 et par la tendre affection qui liait les deux beaux-frères, fut acceptée avec reconnaissance et empressement. Les ambassadeurs partirent aussitôt pour la cour de France; le conseil d'état comprit l'urgence de ne pas laisser l'Anglais s'asseoir sur un trône aussi puissant, aussi voisin, dont le pouvoir le rendrait plus formidable à la France, et la demande du Castillan fut favorablement écoutée. En souvenir des services rendus par le feu roi Don Henry de Transtamare, il fut immédiatement envoyé à Jean de Castille, pour parer aux dangers du premier moment, cent mille florins et deux mille chevaux commandés par l'oncle maternel du roi, le duc de Bourbon. En cas que ces forces fussent insuffisantes, Charles VI s'engageait à marcher en personne, à la tête de toute sa puissance.

Lancastre, auquel le roi d'Aragon prévenu par Jean de Castille, avait refusé le passage, s'embarqua avec ses troupes et arriva devant la Corogne le vingt-six juin. Il s'empara de six galères castillanes trouvées dans le port; mais la place lui résista. Lancastre continua sa marche par la Galice, avec quinze cents chevaux et autant de ces fameux archers anglais si renommés. La Galice se soumit à celui qui, déjà, prenait le titre de roi de Castille et Léon, et dont les succès paraissaient infaillibles. La jonction des deux armées s'effectua en Portugal dont le nouveau roi, le grand-maître d'Avis épousa la fille du duc; puis la campagne commença. Mais les grandes chaleurs firent éclater une maladie qui enleva le tiers des Anglais. Un grand nombre fut tué en

)utre par les habitants. Cette disgrâce néanmoins n'empêcha
)as Lancastre de sommer le roi Jean de lui céder sa cou-
'onne et de vider immédiatement le royaume. En réponse
ı cette exigence un mariage fut proposé entre la fille du
luc et le fils du roi. L'Anglais adopta vivement le projet qui
'ut tenu profondément secret, à cause des prétentions
:levées par le duc de Berry à la main de Catherine de Lan-
:astre.

Charles-le-Mauvais était rongé par la maladie, le chagrin,
)eut-être aussi par quelques remords, et la crainte de l'ave-
ıir pour son successeur. Il songea à marier sa fille l'infante
)oña Juana, avec le célèbre Jean de Montfort duc de Breta-
;ne. Ce prince, ennemi juré de l'Angleterre, était limi-
rophe de la Normandie et pouvait un jour reconquérir cette
)rovince usurpée sur la couronne de Navarre. L'union eut
ieu en Bretagne, où l'infante se rendit par mer dans le
nois de septembre. A dater de ce moment l'état du roi fut
oujours en empirant. Quelques fomentateurs de troubles,
ıe voyant plus dans Charles-le-Mauvais que l'ombre de
ui-même, en profitèrent pour ameuter le peuple contre
liverses mesures du gouvernement, à la tête duquel ils
'oulaient se placer. L'absence de l'infant Don Carlos
ıugmentait l'audace des émeutiers, et la sédition dura
'ingt-deux jours dans Pampelune. Charles, dont la pru-
lence et l'énergie résistaient à l'état maladif du corps,
lonna des ordres sages et vigoureux. Turejllas chef des
mutins, fut pris et écartelé; plusieurs des principaux
auteurs furent pendus, et d'autres emprisonnés dans des
:hâteaux forts. Ce soulèvement avait eu lieu vers la fin de
'année.

Au 1er janvier 1387 Charles mourut à Pampelune. Les cir- 1387
:onstances de cette mort, comme le genre de la maladie, sont
liversement racontés par les auteurs. Dupleix dit que la
'ie voluptueuse et désordonnée du roi lui occasiona une
'ieillesse prématurée; car il n'avait à son décès que cin-
[uante - quatre ans, quatre mois et vingt-deux jours; il
:omptait, depuis la mort de la reine sa mère, trente-six
ıns et environ trois mois de règne. La chaleur naturelle

l'avait totalement abandonné, et comme il souffrait d'un froid glacial dans tout son corps épuisé, les médecins le faisaient envelopper de draps imbibés d'alcool, que l'on cousait ensuite sur lui. Celui qui était chargé de cette opération ayant un jour approché la lumière pour couper, ou plutôt brûler son fil, l'alcool, les draps, le lit s'enflammèrent soudainement, et le roi fut brûlé.

Bussières prétend que cet incendie fut causé par une boule creuse en cuivre, remplie de braise, promenée sans cesse dans la chambre de Charles-le-Mauvais, et que l'on plaçait successivement dans les endroits chauffés ; il ajoute que quelques parcelles de feu échappées de la boule, produisirent la catastrophe. Le roi vécut trois jours selon les uns, sept selon les autres, dans des tortures atroces. Favin et Garibay disent que la dissolution des mœurs de Charles-le-Mauvais avait attiré sur lui une horrible lèpre et que ses chairs tombaient par lambeaux. Des bains fortement sulfurés lui avaient été ordonnés, et le feu prit un jour à cette matière combustible. Piscinia donne la même version. Comme on le voit, le résultat est toujours le même, bien que Mariana, et après lui le père Aleson, traitent de fables ces derniers rapports. Ils disent, sans plus de détail, que le roi reçut les secours de l'église, et mourut d'une maladie qui le détruisit lentement.

Ne serait-il pas possible que ses serviteurs, qui le connaissaient à leurs dépens, voyant le tigre enchaîné, aient conçu la coupable pensée de le museler une bonne fois et de lui faire terminer, dans les angoisses d'un cruel supplice, une vie dépensée dans la débauche et consacrée au crime? Au surplus nous ne pouvons quitter ce règne sans relever dans le révérend père Aleson une partialité outrée, qui s'efforce de présenter Charles-le-Mauvais comme l'honneur et la gloire de la Navarre. C'est vouloir mentir à la postérité, et lui mentir bien gratuitement, par la raison que toutes les histoires d'Espagne, de France, d'Angleterre, ont eu à parler de ce prince, et le présentent sous son vrai jour ; accord que peut donner la seule vérité.

Nous avons montré plus haut le motif et la mesure de

engouement du jésuite pour son héros, mais nous devons jouter que l'honneur de la Navarre n'est nullement intéessé à ce que l'on fasse l'apologie du seul mauvais roi ui ait souillé son trône. Ce ne sont pas le caractère, ni s qualités, ni les vices d'un souverain qui font le moral, a réputation d'un peuple. Il n'est pas bien prouvé que harles-le-Mauvais fût courageux. On le voit préparer des uerres, en soulever, faire couler le sang humain à flots; ais nulle part défendre son honneur et disputer la victoire n roi chevalier, comme jadis tous ses devanciers, comme us ceux de son époque, l'épée à la main. On le voit, comme ierre-le-Cruel son digne émule en atrocités, lâchement npoisonner, faire assassiner en silence, rompre tous ses aités, trahir tous ses alliés, fausser toutes ses paroles donées. Méfiant, cruel, fourbe, perfide et lâche, voilà le caracre de Charles-le-Mauvais, en ajoutant que, dissolu comme erre, il était comme lui le fléau du peuple, le tyran de la ition, son vampire, il la ruinait. Si parfois il rendit la stice, c'est que son application satisfaisait en Charles une ngeance. En un mot, en horreur aux hommes, il était pprobre des rois. Croyons donc que la justice céleste, ssée par une vie qui ne présente qu'un tissu d'infamies, a ulu que les derniers jours de ce monstre fussent une inition de ses forfaits, en même temps qu'une leçon terrie pour les monarques qui seraient tentés de suivre ce mnable et dangereux exemple.

Charles III dit le Noble était auprès de son beau-frère i Castille lorsqu'il apprit la mort de son père Charles-le-auvais. Il quitta Jean Ier qui le regretta vivement; le vingtit janvier Charles-le-Noble était à Viane; il en partit ssitôt pour Pampelune, où l'attendaient les états réunis. fut sacré roi; mais la rectification de quelques actes du uvernement et l'achèvement de quelques autres firent fférer le couronnement; il n'eut lieu qu'environ trois ans rès. La reine Doña Léonore, sœur du roi de Castille, ivit son royal époux à peu de distance. Elle arriva à Pamlune avec ses quatre filles, accompagnée de plusieurs imes et damoiselles de la cour, et de nombreux chevaliers

castillans. Le roi Jean voulait témoigner par là de son affection pour sa sœur et son beau-frère. Au surplus il ne s'était pas borné à ces stériles démonstrations. Charles avait reçu de lui sept villes et châteaux engagés par Charles-le-Mauvais comme garantie de la paix, quoique le terme de dix ans, fixé pour leur reddition, ne fût pas encore expiré. Jean remit de plus à Charles les vingt mille doubles d'or prêtés à son père, plus une autre somme de vingt mille francs, garantie par lui aussi pour la rançon d'un chevalier anglais. Charles-le-Noble fit, par ambassadeur, des traités d'alliance avec tous les princes ses limitrophes et ses voisins.

1388 Vers le commencement de 1388 la reine Léonore fut atteinte d'une affection mélancolique, qui porta une profonde tristesse dans son intérieur et interrompit une descendance qui promettait d'être brillante. On y comptait déjà deux fils morts en bas âge, et cinq filles nées avant eux. L'aînée, Doña Juana, mariée à Jean de Foix fils et héritier d'Archambaud de Grailli quatorzième comte de Foix ; la seconde, Doña Maria, morte nubile et non mariée ; la troisième, Doña Blanca ou Blanche qui, veuve successivement et sans enfants du roi Martin de Sicile et du duc de Bavière Louis, beau-frère de Charles VI de France par la reine Isabelle, épousa en troisièmes noces Jean duc de Peñafiel et hérita du royaume de Navarre ; la quatrième, Doña Béatrix devint femme de Jacques de Bourbon comte de la Marche, connu sous le nom de Jacques de Naples ; Isabelle, la cinquième, mourut en bas âge. Oyenart en nomme une autre, Isabelle comme sa sœur, mariée à Jean comte d'Armagnac. De plus le roi eut une fille et un fils naturels, Don Godefroi de Navarre maréchal du royaume.

1389 Les deux beaux-frères eurent une entrevue à Calahorra. Peu de temps après ils se réunirent de nouveau dans Navarrette, et la reine Léonore avait encore suivi son mari. On se rappelle la mélancolie qui l'assiégeait ; aussi les fêtes, les réjouissances que le roi Jean multipliait autour d'elle, les attentions, les soins dont elle était l'objet, rien ne pouvait l'égayer. Les médecins, à bout de leur science, avaient ordonné les distractions et le changement d'air. En sorte

ue Charles-le-Noble, laissant sa femme à la cour de Cas-
lle, s'en retourna dans ses états, seul et affligé. Le roi
ɜan traitait affectueusement sa sœur, et Léonore refusait
e retourner en Navarre. Elle avait pris son mari en aver-
on et prétendait, pour couvrir son obstination à ne pas se
ıpprocher de lui, qu'il ne l'aimait point, la maltraitait, lui
ɔfusait le nécessaire et ne témoignait pas assez de considé-
ıtion aux seigneurs castillans de la cour de Navarre. Cette
ernière objection était une de celles sur lesquelles elle
ppuyait le plus fortement, disant son patriotisme et son
rgueil national blessés d'autant plus douloureusement que
ɪs représentations qu'elle faisait à ce sujet au roi son
poux avaient, en grande partie, causé sa froideur.

Le roi Jean connaissait l'amour de Charles pour Léonore;
tâcha de la calmer en flattant ce qu'il regardait comme
ne fâcheuse manie, et la traita avec toute la distinction
ossible. La santé de Léonore s'était promptement rétablie;
lle se livrait avec abandon aux plaisirs d'une cour cheva-
ɜresque et galante ; sa mélancolie avait disparu. Plusieurs
ɔis Charles-le-Noble lui avait adressé des lettres dictées
ar un touchant et sincère amour, et dans lesquelles il la
ıppelait auprès de lui. Léonore ne les lisait qu'avec dégoût,
evenait rêveuse, et ne retrouvait sa gaîté qu'après avoir
cquis la certitude de n'être pas forcée à quitter sa chère
astille. Le cardinal Don Pedro de la Luna, envoyé par le
oi, épuisa vainement toute sa logique, toute son éloquence
our obtenir un rapprochement ardemment désiré par
harles, la cour et le royaume entier.

Enfin arriva l'année 1390, seconde de l'absence de la 1390
eine, époque à laquelle le couronnement avait été remis
our raisons d'état. Charles-le-Noble envoya Don Ramire
'Arrellano et Don Martin d'Aybar en ambassade au roi
ean, pour le prier de déterminer la reine à venir partager
vec lui l'honneur et les fêtes du couronnement. Heureux
u complet rétablissement de sa femme[1], Charles était pro-
ɔndément affecté de son abandon. Mais rien ne put ébran-
ɜr Léonore ; elle poussa l'impudence jusqu'à accuser le roi

de Navarre, le loyal Charles-le-Noble, d'avoir voulu indirectement la faire empoisonner.

La malheureuse princesse avait pris elle-même le poison de l'amour, et s'enivrait à sa coupe. Elle consentit cependant à laisser partir sa fille aînée l'infante Doña Juana, pour la cour de son père. Elle l'accompagna même jusqu'aux frontières de Navarre, et revint en toute hâte auprès de son amant, oublier dans ses bras mari, couronne, famille, pudeur, devoir, tout, en un mot, ce qui sert de frein à une femme, et surtout à une femme aussi haut placée, en butte à tous les regards. Ce fut un cuisant chagrin pour Charles-le-Noble, et le roi Jean, frère de l'adultère, en rougit plus d'une fois dans le silence des palais.

Mais combien les destinées sont bizarres! Charles-le-Mauvais fut toujours tourmenté, malheureux, hors de son intérieur, et trouvait toute consolation auprès de sa femme Doña Juana. Au dehors les intrigues le fatiguaient, les trahisons le jetaient dans les cachots, y précipitaient ses enfants; toujours et partout il voyait une épée de Damoclès menacer sa tête quand le remords le bourrelait. Rentré auprès de la reine, l'amour, la douceur de cette noble princesse lui apportaient tout adoucissement, tout relâche à ses peines, à ses inquiétudes, à ses tourments.

Charles-le-Noble son fils, prince bon, sage, au point qu'il fut nommé le second Salomon, plein d'honneur et de droiture, doué d'un cœur aimant et haut placé, père tendre, bon époux, ami sincère et fidèle, père de son peuple qui le chérissait, aimé et respecté de ses voisins, vécut, en dehors de sa famille, heureux du bien qu'il faisait, de la paix qu'il savait maintenir et qui réparait ses sujets. Tandis que dans son intérieur.... nous venons d'apprendre à connaître Léonore. Justice distributive, on est bien tenté de vous supposer le bandeau de l'aveugle fortune, l'incertitude du hasard.

Le dix février de cette année eut lieu le couronnement de Charles-le-Noble avec les cérémonies usitées de tout temps. L'évêque de Pampelune s'approchant de lui, prononça ces mots : « Vous, notre roi, notre seigneur naturel, vous

promettez, avant de recevoir l'onction sainte, de prêter à votre peuple de Navarre le serment par lequel vos prédécesseurs se sont liés à lui, et ensuite le peuple vous jurera de même qu'à vos prédécesseurs. » Le reste se passa omme à l'ordinaire.

Jean de Castille mourut cette année et laissa pour successur Henry III° du nom, dit le Maladif. Ce jeune prince 'avait alors que douze ans; il fut doué de hautes et grandes ualités, mais il voulut un jour, comme le roi Jean un de s devanciers, violer les Fors des Guipuzcoans. Comme ce it concerne les Euskariens, et pour ne pas avoir à rompre us tard le fil de notre histoire, nous allons en présenter exposé au lecteur. Le texte que nous citerons, en ce qui garde la ligue des villes et la communauté des Guipuzcoans, est tiré de Garibay, le grave historien; nous reproirons donc l'intéressante citation qu'en offre M. Augustin aho dans sa brochure des *Paroles d'un Bizkaïen aux éraux de la reine Christine* (*).

§ II.

« Sophistes de Madrid, savez-vous l'histoire? Ecoutez en.

« Sous le règne de Henry de Castille, III° du nom, le fisc nemi renouvela contre les Guipuzcoans la demande d'un ger impôt appelé *pedido*, que le roi Jean avait prétendu ablir sur les provinces comprises entre l'Ebre et les yrénées.

« Il arriva aux ministres du roi Henry ce qui était arrivé ux ministres du roi Jean.

« Les villes et communautés de Guipuzcoa se réunirent par éputés à Tolosa.

« Il fut dit là que les Cantabres étant des hommes nobles libres, qui se gouvernaient par les lois de leurs ancêtres, e devaient ni tribut ni impôt à qui que ce fût.

(*) Paris, librairie Orientale, 1834.

« Il fut arrêté que le *pedido* serait refusé ; et pour l'exécution de ce refus, l'assemblée décréta les mesures suivantes :

1° Que tout collecteur de Castille qui mettrait le pied sur le territoire de la république serait pris au corps et amené devant l'assemblée générale d'Uzarraga, pour y être jugé et condamné à mort.

2° Que tout Guipuzcoan cité par-devant la cour prévôtale de Castille refuserait de comparaître.

3° Que si le fisc de Castille se permettait de saisir les denrées et marchandises annuellement expédiées aux provinces voisines par les Guipuzcoans, les propriétaires des marchandises saisies préviendraient incontinent les magistrats du pays.

4° Que la nouvelle de cette saisie serait publiée à son de trompe dans tout le Guipuzcoa.

5° Que l'assemblée générale se réunirait immédiatement à Uzarraga, où il serait ordonné du rétablissement et de la restitution des objets saisis.

6° Qu'à cet effet tous les Guipuzcoans, depuis seize jusqu'à soixante ans, prendraient les armes.

7° Enfin, qu'une étroite amitié et fraternité serait jurée entre les villes et communautés du Guipuzcoa, comme au temps du roi Jean : et que chacun sacrifierait tous ses biens et sa vie pour maintenir le pays en droit et justice.

« Le fisc de Castille, informé de cette délibération, n'osa plus parler de *pedido*. »

§ III.

« Libéraux sophistes de Madrid, savez-vous l'histoire? Ecoutez bien.

« Henry de Castille, IV° du nom, fit un voyage dans les seigneuries au temps où les factions guerrières des Ganboins et des Ognazines remplissaient la Cantabrie de leurs discordes.

« Le juif Gaon, ministre de ses finances, s'imagina que la

ıce du roi parmi les Guipuzcoans était une circons-
des plus favorables pour leur extorquer de l'argent.
ais au lieu du *pedido* qu'il s'avisa de réclamer, certain
zcoan lui donna de son épée au travers du corps dans
: de Tolosa.
cette nouvelle Henry, qui s'était avancé jusqu'à Fon-
ɔ, revint sur ses pas à Tolosa, suivi d'une escorte
·euse; et dans le premier feu de son emportement,
.ttre la maison dans laquelle ce misérable avait été

es Tolosans, informés de son approche, avaient pris
ırmes et s'étaient réfugiés sur les hauteurs qui domi-
ɔur ville.
ue répondirent les hommes libres de la montagne aux
ès du roi-seigneur? Ecoutez bien.
es Basques sont les représentants de la nationalité
ienne.
s ont prodigué leur sang pour la défense de la liberté
gnole, contre les Celto-Gaulois, contre Carthage et
Romains.
s ont été la terreur des Visigoths pendant trois siècles.
s ont restauré l'Espagne en chassant les Maures qui
ıient conquise en dix-huit mois sur les Barbares.
es luttes des Basques contre les califes d'Occident ont
ɔ plus de six cents siècles. Le petit comté de Castille
istait même pas encore, alors que notre peuple comp-
déjà dans les vallées des Pyrénées trois mille ans
ıe existence éclatante et d'une gloire européenne.
n reconnaissance du service capital que les républi-
s pyrénéennes ont rendu aux Castillans, nous ne leur
ıandons qu'une seule chose : c'est qu'ils nous laissent
r en paix de nos lois et de notre liberté, héritage
ıos pères conservé au prix de tant de sang et de si
ieux travaux.
lais si jamais les Castillans se montraient ingrats et
stes à notre égard, ils apprendront à leurs dépens
furent et qui sont encore leurs maîtres dans l'art
a guerre et leurs libérateurs des montagnes.

« Relativement au *pedido* injustement réclamé et à la « mort du juif, le Guipuzcoan intrépide qui a tué ce publi« cain, a bien mérité de ses frères ; sa cause est la nôtre à « nous tous. Vous direz cela au roi Henry.

« Vous lui direz que, jusqu'à l'année 1200, les Guipuz« coans ont proclamé sous le chêne une infinité de sei« gneurs ; tantôt le seigneur de Biscaye, tantôt un guerrier « de la maison de Larrea ou un ricombre de la Navarre; « quelquefois même un chevalier étranger, brave et loyal.

« Vous lui direz que lorsque les députés de la républi« que allèrent offrir au roi de Castille, Alphonse-le-Sage, la « seigneurie de Guipuzcoa à titre héréditaire, ce monarque « fit éclater une grande joie.

« Il eut hâte de se rendre à l'assemblée générale des « Guipuzcoans, et fut proclamé sous le chêne de Guerekiz, « après avoir fait serment trois fois de respecter les traités « qui leur garantissaient l'intégrité de leur indépendance.

« Retournez donc au roi Henry, et rappelez-lui l'article « fondamental de notre constitution républicaine; il est « conçu en ces termes :

« *Nous ordonnons que si quelqu'un, soit national, soit « étranger, voulait contraindre quelque homme, femme, peu« plade, bourg ou ville du Guipuzcoa à quoi que ce soit, en « vertu de quelque mandat de notre seigneur roi de Castille, « qui n'aurait point été agréé et approuvé par l'assemblée « générale, ou qui serait attentatoire à nos droits, libertés, « lois, fors et priviléges, il lui soit incontinent désobéi; s'il « persiste, qu'on le mette à mort.* »

« Telle fut la réponse des Guipuzcoans. Henry reconnut qu'elle était conforme à la vérité et à la justice; il s'en retourna comme il était venu, et il ne fut plus question de *pedido*.

« Mais vous, libéraux sophistes de Madrid, de quel droit prétendez-vous, au nom de Christine, imposer ce peuple libre pour un *pedido* de sept millions? Serait-ce le droit inique de la guerre?

« Il vous reste à faire la conquête de la Cantabrie et de la Navarre. Malheur !...

« A d'autres plus terribles que vous ces vallées furent ıales.

« Là dorment, sous l'herbe ensevelis, les ossements des nturions romains, des chevaliers francs et visigoths et des ıeiks arabes. Malheur !

« La baïonnette navarraise deviendra célèbre comme l'anınne hache d'armes des Vascons.

« L'art nouveau de la guerre est plus favorable aux monʒnards que la mêlée des vieilles batailles. Une balle se coche de plus loin qu'un javelot, un trait d'arbalète; elle plus droit au but. »

La minorité de Henry III fut agitée par des troubles 1391
ieux, auxquels il finit par mettre un terme; nous ne les rions pas mentionnés sans la part active qu'y prit la reine Navarre. Cette princesse avait acquis en Castille une luence et de nombreux partisans. Parmi ceux-ci on remarait Don Pedro de Castille comte de Transtamare, son usin, les grands-maîtres de Santiago et Calatrava, des élats, des seigneurs attachés à la personne même du roi; us membres du conseil d'état et gouverneurs de diverses ovinces. Ces ambitieux, excités par Jeanne, auraient voulu ımparer du gouvernement.

Cependant la reine de Navarre avait réussi à faire donr la dignité de connétable au comte de Transtamare son vori, au détriment de Don Alphonse d'Aragon premier arquis de Villena, qui la remplissait dignement depuis ıuf années; elle s'entremit pour rétablir la paix entre les igneurs, et réussit à peu près. Elle exigea cependant pour le-même la confirmation de toutes les pensions, traiteents et apanages que lui avait assignés son frère le roi an. Cette paix, toutefois, n'était que factice; les passions agitaient sourdement, comme à toutes les époques de forme et de minorité, et toujours l'intrigante Léonore, qui était ostensiblement posée en pacificatrice, entretenait en ssous main le feu mal éteint.

En 1393 elle finit par le souffler ouvertement. Le motif 1393
ait la réduction de plusieurs places inutiles et des émoluents somptueux, plaies dévorantes d'un état, créées par

le feu roi pour contenir ou satisfaire l'avidité et la morgue des grands de son royaume. Léonore elle-même fut réduite à la pension annuelle de trois cent mille maravédis que lui assignait le testament de son frère. Il y fut néanmoins ajouté, pour les infantes ses filles, une rente de cent mille maravédis. On lui signifia, de par les cortès, qu'elle eût à se tenir pour satisfaite avec ces revenus et ceux dont elle jouissait déjà et qu'elle tirait des villes de Roa, Sepulveda et Madrigal. Le roi de Navarre apprit le sujet de mécontentement de son neveu Henry III contre la reine sa tante. Il en fut vivement peiné, et renouvela, mais inutilement encore, les tentatives de rapprochement si fréquemment répétées auprès de la reine; Léonore refusa même d'envoyer les infantes à la cour de leur père. Des ambassadeurs furent ensuite adressés à Henry III avec prière instante d'intervenir. Le roi de Castille aurait désiré se débarrasser d'un pareil tison de discorde. Il s'adressa en conséquence à Léonore, la pressa; mais elle reproduisit imperturbablement ses premiers griefs, et rejeta toute proposition. Les anciens traités furent pourtant renouvelés entre la Castille et la Navarre, et le roi Henry s'engagea à faire de telles démarches qu'il finirait par réussir à persuader sa tante et la renvoyer à son mari.

1394

1295 Plus le temps avançait, plus aussi augmentaient les craintes inspirées par les intrigues et les sourdes machinations de Léonore. Charles dépêcha une nouvelle ambassade en Castille, toujours dans le même but. Le roi Henry avait atteint ses dix-sept ans; il demanda deux mois de délai pour terminer cette interminable et scandaleuse affaire. Il était devenu plus qu'évident pour tous que Léonore n'était atteinte d'aucune humeur noire, d'aucune aliénation mentale, mais bien d'esprit d'intrigue et d'un sentiment plus tendre, qui étaient ses uniques moteurs, ses seuls conseillers, son unique maladie. Henry comprenait, en rougissant, tout ce que la présence de sa tante en Castille avait à la fois de dangereux et de honteux pour lui-même et pour son royaume. Il cherchait une raison plausible qui excusât la violence à laquelle il pressentait qu'il serait réduit de

›courir, puisque la persuasion était impuissante. Léonore › chargea de la lui fournir.

Elle n'avait pas vu tranquillement le duc de Bénévent et lusieurs grands seigneurs se ranger à l'obéissance du roi. ussi fit-elle venir à Roa, où elle résidait, le comte de ranstamare devenu connétable par elle. Le comte se ›ndit à l'appel de la reine avec deux cents lances et un ›rps d'infanterie. Léonore se voyant en sûreté, députa au ›i son confesseur et son chancelier, lui demander un sauf-›nduit pour s'aller justifier. Le roi connaissait les mauvai-›s intentions de sa tante et même du duc de Bénévent; il ; donc arrêter les émissaires de Léonore, et assembla son ›nseil. Quoique prévenu par ses amis, le duc s'y présenta ; partagea le sort des envoyés de la reine. Ses terres ırent confisquées, ainsi que les apanages de Léonore, et le ›i, à la tête d'une forte colonne, se présenta devant Roa et bloqua la reine de Navarre. Le comte de Transtamare, lus touché de ses propres intérêts que de la reconnaissance, échappa en Galice.

Léonore abandonnée se revêtit de deuil et le fit prendre galement aux infantes ses filles ainsi qu'à toute sa cour. lle envoya ensuite demander au roi le motif de ce déploie-ıent de forces contre elle. La perte de ses biens, l'énergie e Henry effrayaient la Navarraise qui, baignée de larmes, › plaignait amèrement de la conduite rigoureuse du roi son eveu. Mais les habitants de Roa, qui songeaient moins aux ıagrins de l'intrigante princesse qu'à leur propre conser-ıtion, offrirent au roi de se rendre à lui, avec prière de ne us les détacher désormais du royaume. Cette proposition ;réée, le roi fit son entrée dans Roa et se rendit immédia-ment auprès de sa tante. Léonore se présenta à lui en eurs, couverte de lugubres vêtements, et finit par obtenir, à rce de prières et de larmes, les revenus des trois villes › son apanage, dont elle perdit toutefois la propriété. éfense lui fut intimée d'habiter dorénavant Roa, avec ordre › se rendre sur le champ à la cour de Valladolid, d'où elle ›vait partir bientôt après pour la Navarre.

Arrivée à Valladolid, Léonore fut de nouveau pressée par

son neveu de retourner auprès de Charles-le-Noble; elle opposa la même résistance que précédemment, alléguant qu'il y allait de son honneur et de sa vie. Elle était gardée presque à vue, et la crainte de perdre les grands revenus dont elle jouissait en Castille fit à la fin plier son obstination. Henry III accompagna, avec une pompe royale, sa tante jusqu'aux frontières de Navarre; il les dépassa même de deux lieues et Charles-le-Noble, qui accueillit la reine avec grandes démonstrations de joie et d'amour, ordonna à Tudèle des fêtes splendides. Malgré tout, la vie de ce prince, comme son règne, fut toujours traversée par ses querelles avec l'incorrigible Léonore.

1396-1400 Le roi de Navarre n'avait pas de descendant mâle. Les cortès assemblées reconnurent toutes les infantes pour succéder à la couronne, selon l'ordre de leur naissance, et leur prètèrent le serment d'usage. Le vingt-neuf de juin 1379 naquit Jean infant d'Aragon, fils de Don Ferdinand Ier alors infant de Castille et depuis roi d'Aragon. Cet enfant, par son mariage avec l'infante de Navarre Doña Blanca, devint dans la suite roi de Pampelune; il influa puissamment sur les destinées de ce royaume, et joua un des rôles les plus importants de son histoire. Le lendemain de sa naissance vint aussi au monde l'infant Charles, fils de Charles-le-Noble et de Léonore; mais il mourut peu après. La couronne que les prévisions providentielles avaient destinée à un front étranger, ne devait pas se poser sur celui d'un fils de la Navarre. Le décret éternel et irrévocable était prononcé.

1401 L'aînée des infantes de la Navarre était veuve du duc de Bretagne. Elle épousa cette année Henry IV d'Angleterre. C'est à cette même époque aussi qu'il faut rapporter le mariage de l'infante Doña Blanca, ou Blanche, avec Don Martin roi de Sicile, infant premier-né d'Aragon, fils du roi Don Martin d'Aragon et de la comtesse de Luna. L'année
1402 suivante Charles-le-Noble, voulant resserrer de plus en plus les nœuds qui l'unissaient à l'Aragon, prépara l'union de sa quatrième fille l'infante Doña Béatrix, avec Don Jayme fils du comte d'Urgel et parent du monarque aragonais.

Charles-le-Noble s'occupait d'un important traité avec 1404
Charles VI de France. Il y renonçait au comté de Normandie, à son titre de comte d'Evreux, et reçut en échange le comté de Nemours, le titre de duc et pair de France, une rente de douze mille francs pour ses anciennes prétentions aux comtés de Champagne et de Brie, et de plus une somme de deux cent mille écus d'or au coin de France, comme indemnité des revenus de ses états français, non touchés les années précédentes par les rois de Navarre. C'est dans cette intention que lui fut accordée cette énorme somme, et non, comme le prétend Favin, pour couvrir ses frais de voyage, ce qui eût été une extravagance, une déprédation. Après un court séjour en France, Charles-le-Noble retourna en Navarre.

Avant son départ cependant, et comme le projet de mariage de l'infante Béatrix avec Don Jayme d'Urgel avait manqué, Charles s'occupa d'une alliance avec le comte de la Marche, Jacques de Bourbon. Nous verrons plus tard la conclusion de cette union. L'or rapporté par le roi de 1406
Navarre lui servit à la construction des palais d'Olite et de Tafailla. Ainsi le prix de son désistement à la Champagne et à la Brie tourna au profit et à la splendeur de son royaume. Au quatorze septembre de cette année eut lieu le mariage de Béatrix, qui reçut en dot deux cent mille écus. Le vingt-cinq décembre suivant mourut dans Tolède, à la fleur de son âge, à vingt-sept ans, le roi Henry III de Castille. Il laissait une guerre commencée contre les Arabes-Maures de Grenade. Ce prince accompli fut vivement regretté; son fils Jean II, âgé seulement de vingt mois, fut placé sous la tutelle de sa mère Catherine de Lancastre, et de son oncle l'infant Don Fernando. Tout le poids de la guerre entamée reposait sur ce dernier, et le comte de la Marche, Jacques de Bourbon, son cousin germain par alliance, brûlant de se signaler, accourut à son aide avec quatre-vingts-chevaux et bon nombre de chevaliers tant navarrais que français. Ils 1407
arrivèrent à Séville le vingt juillet 1407. Après maintes prouesses Jacques de Bourbon les ramena en Navarre, chargés de gloire et de renom.

La noblesse navarraise, chevaleresque et hardie, avait

conservé son honneur, des deux côtés des Pyrénées. Dans les loisirs de la paix elle utilisait sa valeur pour son pays. Il arriva alors un fait qui est du ressort de l'histoire, et mérite d'être rapporté. C'est un de ces épisodes que les peuples conservent et éternisent dans leurs annales et leurs traditions. Nous allons laisser parler, pour ce récit, M. Morel auteur d'un livre intitulé : *Bayonne, vues historiques et descriptives* (Bayonne 1836).

« C'est au commencement du XVe siècle que les chroniqueurs anciens et modernes placent le combat et la mort merveilleuse de Gaston de Belzunce, fils d'Antoine de Belzunce maire et gouverneur de la ville de Bayonne en 1372. Voyez-vous cette fontaine de Lissague, si fraîche et si ombragée, au pied du village de Saint-Pierre-d'Irube? Dans une caverne rocheuse et toute obstruée de lichens et de plantes grimpantes qu'on peut reconnaître encore près de la fontaine, s'était retiré un monstre que les plus hardis chasseurs avaient métamorphosé en dragon armé d'écailles. L'intrépide Belzunce se dévoue et se rend à la caverne pour ce duel étrange et sans merci. Le combat a lieu : Belzunce est un moment vainqueur; mais le monstre, blessé à mort, fait un terrible et dernier effort, et tous deux sont précipités dans la Nive. Nous n'insisterons pas sur l'origine du monstre, ni sur sa classification probable; une légende, c'est le récit traditionnel et naïf d'un événement éloigné, et ce serait vraiment la dépouiller de son parfum antique que d'y attacher des commentaires, souvent ridicules et toujours inexacts. Une légende mise à la question perd aussitôt toute couleur et tout intérêt. »

Nous ajouterons à cet article de M. Morel, que la peau du serpent a été conservée dans la cathédrale de Bayonne jusqu'à la révolution de 1789, époque à laquelle quelqu'un l'en enleva. Saint-Pierre-d'Irube, dont la fondation est postérieure à cet événement, lui doit son nom formé des deux mots basques *irur* trois, *buru* tête. La tradition donne trois têtes au dragon, que la famille porte dans ses armes.

Charles-le-Noble, dont le caractère est peint par son beau et rare surnom, était regardé avec vénération par les

souverains de l'Europe. Son impartialité, sa droiture, la profondeur de sa sagesse, l'équité de son jugement, le firent prendre pour arbitre dans les importants démêlés des maisons de Bourgogne et d'Orléans. Son arrêt les termina, du moins pour le moment; on sait comment le duc d'Orléans fut assassiné peu après par son rival. Après son retour de France, Charles, dans Estella, mit fin à la guerre acharnée que depuis long-temps se faisaient les factions de Ponce et de Learza.

La paix et son oisiveté ne pouvaient convenir à la 1409
noblesse ni aux troupes navarraises. Aventureux par caractère, accoutumés depuis tant de siècles à la vie saisissante et animée des dangers et des camps, ces hommes se résignaient mal à laisser leur brillante valeur se consumer, se refroidir dans les mous plaisirs et l'abandon inactif de la vie paisible. C'était de l'agitation, de la guerre qu'il leur fallait. Ils se distinguèrent par leur fougue habituelle dans toutes les occasions, particulièrement à Assedio et à la prise d'Antequera. Cette ville fut enlevée après un assaut périlleux et sanglant, à la suite duquel les soldats eurent entre eux une violente rixe au sujet de savoir qui s'était élancé le premier à l'assaut. L'infant, pour empêcher l'effusion du sang qui semblait imminente, ordonna la formation d'un conseil dont les juges seraient à la nomination des soldats. Ceux-ci choisirent des témoins oculaires, qui prononcèrent que le premier avait été le Navarrais Juan Vizcaino, natif de Miranda de Aya; ils en nommèrent ensuite quelques autres qui l'avaient immédiatement suivi, et en tête desquels était encore un Navarrais. Rodrigo de Narvaez, nommé gouverneur d'Antequera, en récompense des services rendus alors, était aussi du même pays.

Don Martin roi de Sicile, héritier présomptif d'Aragon, mourut cette année de 1409, laissant Blanche de Navarre sa veuve, sans postérité. Plusieurs princes recherchèrent la main de cette reine, qui déploya caractère, énergie, et talent dans l'administration du royaume. L'infant Don Juan d'Aragon lui avait donné ses pouvoirs par intérim; Blanche demanda néanmoins à être remplacée dans ces

fatigantes fonctions par ce même Don Juan, ou Jean d'Aragon, qui l'épousa quelques années plus tard. Pendant tout ce laps de temps, selon Monstrelet, des conventions de mariage furent arrêtées pour elle et le duc Louis de Bavière, frère d'Isabelle de France. Les contrats furent passés au palais royal du Louvre, en présence des rois de France et de Navarre, du frère de Charles-le-Noble, l'infant comte de Mortain, des ducs de Berry, de Bourbon, de Lorraine, de Braban, et d'un nombre infini de seigneurs et chevaliers, que le chroniqueur fait arriver à près de dix-huit cents.

En 1409, Charles de Navarre avait concouru à un arrangement entre les ducs de Bourgogne et de Berry. De concert avec la reine Isabeau, il avait réussi à faire poser les armes à ces deux puissants rivaux, déjà en présence. Après le fragile traité de Bicêtre, Charles III se retira dans ses états de Navarre, où la bonne administration de Léonore avait tout maintenu dans un état florissant. Ce prince, zélé sectateur des maximes chrétiennes voulut, deux ans après, faire son testament pendant qu'il jouissait encore de toute sa santé, comme de toute l'intégrité de ses facultés morales. Au lit de mort, des considérations plus graves, plus suprêmes l'auraient absorbé peut-être, et l'eussent pu induire à porter atteinte indirecte et involontaire à la sagesse, à la justice de ses dispositions.

1410-1412 Il renouvela alors aussi les beaux et larges priviléges octroyés par les rois ses devanciers aux Roncalois, priviléges que ceux-ci avaient gagnés au prix de leur sang. Les Béarnais et les Souletins reconnurent la validité des droits de ces hommes intrépides. Ces deux peuples se trouvaient redevables à la vallée de Roncal d'un tribut annuel de trois génisses, par traité anciennement conclu entre eux, comme paiement ou indemnité et marque de reconnaissance de la part des Souletins et Béarnais envers les Roncalois, pour les secours qu'ils en avaient reçus à certaines époques des guerres aquitaniques. Nous résistons mal au désir de citer ici le récit, fait par Marca, des cérémonies qui accompagnaient le paiement annuel de cette rente, et le serment de maintenir la paix. Le lecteur aimera mieux le style naïf du

eux Marca, qu'un extrait, ou compte-rendu qui lui ferait ›rdre tout son charme.

« Le treisiesme du mois de iuin, les iurats des sept communautés de Roncal, s'assemblent auec sept jurats et vn notaire de la vallée de Baretons, sur le coupeau des monts pyrénéens, à la frontière de Béarn en vn lieu nommé Arnace, où il y a vne pierre haute d'vne toise et demie, qui sert de borne et de limite aux deux royaumes. Les députés estans chascun en sa terre, sans s'estre salüés ni bienueignés auparauant, ceux de Roncal demandent aux Béarnois, s'ils veulent iurer à l'accoustumée les conditions de la paix; lesquels y consentans, les Roncalois répliquent et disent aux Béarnois, qu'ils estendent leur pique à terre, tout le long des limites, pour figurer la croix sur laquelle se doit faire le serment. Ce que les Béarnois exécutant de leur part, les Roncalois abattent aussi lenr pique, et la couchent sur celle des Béarnois, le fer trauersant du costé de Béarn, pour figurer la sommité de la croix. Les Béarnois et Roncalois agenoüillés, mettent conioinctement leurs mains sur ces deux piques entrelassées en forme de croix. Estans en cette posture, le notaire de Baretons reçoit leur serment solennel sur cette croix, et sur les éuangiles, de garder et obseruer toutes les pactions et conditions accoustumées, suiuant les titres et documens qui ont esté expédiés sur ce sujet. A quoi ils respondent, disant cinq fois à haute voix, *Paz abant*, c'est-à-dire que leur paix continüera doresnauant. Ce faict, les députés se lèuent, se salüent, parlent et communiquent ensemble, comme bons amis et voisins : A mesme temps sortent d'vn bois, trente hommes de Baretons diuisés en trois bandes, qui conduisent trois vaches choisies, et sans tare, qui sont de mesme aage, de mesme poil, et de mesme marque. Estents arriués à la frontière des royaumes, les Béarnois font auancer l'vne des vaches, en telle sorte qu'elle a la moitié du corps sur la terre de Navarre, et l'autre sur la terre de Béarn : laquelle est reconnuë par les Roncalois, pour sçauoir si elle est conditionnée suiuant les accords; ils la retirent après deuers eux, et la

« tiennent sous bonne et seure garde ; d'autant que si elle
« eschapoit, et reuenoit en Béarn, la vallée de Baretons n'est
« point obligée de la rendre : suiuant le mesme ordre, on
« fait la déliurance des autres deux vaches. Ensuite les
« Roncalois traitent ceux de Baretons, de pain, de vin, et
« de jambons, et tout le reste de la iournée les Béarnois
« tiennent vn marché ouuert de bétail, dans vne prairie,
« qui est du costé de Béarn. »

Le bon Marca est Béarnais, et dans ce compte-rendu ne parle pas des Souletins qui devaient la moitié du tribut et le paient encore aujourd'hui, conjointement avec les Baretons. Il est possible que les Baretons, ainsi que cela se pratiquait à chaque menace de guerre entre la France et l'Espagne, aient refusé de satisfaire à cet impôt, comme les Souletins. Mais Marca, un peu trop partial pour sa localité, a probablement appliqué à ses compatriotes ce qui appartient à leurs belliqueux et mutins cotributaires. Nous aurons plus tard occasion de revenir sur ce sujet, et nous l'examinerons consciencieusement.

1412-1418 La reine Léonore, qui avait reconnu les erreurs de sa vie passée et gouverné le royaume, ainsi que nous l'avons dit, en l'absence de Charles-le-Noble, mourut en l'année 1415, dans le nouveau palais royal d'Olite. Garibay, suivi en cela par Mariana, place la mort de cette princesse en 1416, au cinq mars. Il se fonde sur l'épitaphe du tombeau de la reine. Le sculpteur a dû se tromper et substituer au jour du décès celui auquel il terminait son œuvre. Les archives d'Olite et les anciens livres des municipalités de cette ville contiennent, entre autres relations exactes, une pièce authentique de laquelle il ressort que l'époque précise de la mort de Léonore est le vingt-sept février 1415. Cette pièce commence ainsi : « L'an de la naissance du Seigneur mille quatre cent
« quinze, jour de mercredi, vingt-sept de février, à huit
« heures de la nuit, l'excellente princesse Doña Léonore,
« par la grâce de Dieu reine de Navarre, infante de Castille
« et duchesse de Nemours, dans la chambre principale de
« son palais d'Olite, passa de cette vie, étant présent le roi
» Don Carlos son époux, etc., etc. » Suivent les noms des

moins, le détail des cérémonies funèbres et de la transla-
on du corps à Pampelune. Cette pièce, que renforcent
uelques autres, est évidemment plus sûre qu'une épita-
he, à laquelle s'en est rapporté Garibay copié ensuite par
ariana.

Ferdinand roi d'Aragon mourut en 1416, laissant pour
ıccesseur Alphonse-le-Magnanime, son fils. Le second
ıfant, Jean, qui lui succéda dans ses possessions de Cas-
lle, devint prince de Navarre par son mariage, dont nous
vons parlé plus haut, avec Blanche, veuve du roi de Sicile
t héritière de Navarre. Ce n'est qu'en 1418 que l'infante
abelle sa sœur épousa Don Juan comte d'Armagnac.

La fille aînée de Charles-le-Noble, l'infante Doña Juana 1419
omtesse de Foix, était morte sans postérité; Doña Maria,
euxième infante, était décédée nubile; l'infant Don Carlos
vait été enlevé en bas âge, et Don Louis, le dernier, avait
galement disparu peu après sa naissance. Le roi restait donc
ıns héritier mâle direct. Il dut songer alors à choisir un suc-
esseur digne de sa couronne et de lui. En âge encore de se
marier, il aurait trouvé plus d'une princesse fière de s'as-
oir avec lui sur le trône de Navarre et d'en partager le
eptre; il aurait pu se procréer une descendance mâle.
ais Charles n'osa former de nouveaux nœuds. Une fatale et
ngue expérience lui avait douloureusement prouvé qu'il
st moins difficile de pacifier des royaumes, de rapprocher les
nnemis les plus aigris, de terminer de vieilles querelles et
'apaiser d'anciennes factions, que d'établir l'harmonie de
intérieur, le bonheur de famille, la douceur et la consola-
on de tous les jours, avec une femme dont on n'est point
mé.

Après avoir jeté les yeux autour de lui, après avoir long-
mps observé et balancé, Charles-le-Noble arrêta ses regards
ır Jean d'Aragon, le frère d'Alphonse-le-Magnanime, et lui
estina la main de Blanche. La proposition en fut faite à la
mille d'Aragon, qui l'accueillit avec transport. Les états
énéraux, convoqués par Charles III, se réunirent à Olite.
s adoptèrent le projet et l'on établit les conditions du ma-
age. Le roi de Navarre s'engageait à ne légitimer aucun de

ses fils naturels comme il s'en était abstenu jusqu'à ce jour, ainsi qu'à ne leur donner aucun droit, ni sur la Navarre, ni sur le duché de Nemours qui revenait intégralement à sa fille. Il donnait en outre à Blanche, en dot actuelle, une somme de quatre cent vingt mille cent douze florins, six sols et huit deniers, somme exorbitante pour ce temps-là, et qui témoignait de l'économie prudente et de la richesse du donateur. L'infant don Juan devait, de son côté, apporter à la couronne de Navarre toutes ses vastes possessions, consistant, quant à l'Aragon, dans les duchés de Monblanc et Candie et la ville et seigneurie de Valaguer; en Castille le duché de Peñafiel, les seigneuries de Lara et de l'Infantazgo, les villes de Cuellar, Castroxeriz, Villalon et Haro; de plus, la succession de sa mère, consistant dans les villes et places de Alba de Tormez, Olmedo, Paredez de Nava, Mayorga, Vilhorado, Zerezo, Medina del Campo, Roa, El Colmenar et plusieurs autres terres. Cette addition à la puissance de la Navarre la rendait évidemment plus florissante. Le traité fut signé par le roi pour la princesse, et par le sénéchal de Castille et les trois états du royaume pour l'infant, le cinq décembre. Le dix-huit juin 1420 le mariage se célébra à Pam-
1420 pelune. Quatre jours après les époux s'acheminèrent vers la Castille, et le jour même de leur départ Don Juan, qui avait ajouté à ses titres celui d'infant de Navarre, reçut en route une lettre pressante de Don Sancho de Rojas archevèque de Tolède. Ce prélat l'appelait en toute hâte, lui apprenant que le douze du mois, l'infant don Henry, frère du roi Jean de Castille et grand-maître de Calatrava, assisté du connétable et de plusieurs grands du royaume, s'était emparé du palais et de la personne du roi.

1421 L'heureuse union qui venait de se contracter porta ses fruits. Un fils, qui fut nommé Charles comme son aïeul, porta la joie dans la royale famille, le vingt-neuf mai de l'année suivante. Charles-le-Noble se voyait reproduire et continuer; c'était son sang qui se perpétuait. La Navarre entière salua cette naissance de ses acclamations, et une
1423 longue paix ajouta au bonheur du moment. Deux années après, le roi reçut sa fille et son petit-fils avec des trans-

ports de tendresse et de joie. Il institua alors, comme apanage perpétuel des premiers-nés de Navarre, la principauté de Viane. Il la composa de dix-huit villes et places, outre bon nombre de châteaux-forts et villages en dépendant. Ce bon roi voulait que les héritiers présomptifs de la couronne eussent des revenus qui les missent en état de soutenir convenablement l'éclat de leur titre. Il fut stipulé que les infants porteraient les dénominations de princes de Viane, seigneurs de Corella et Péralta, sans pouvoir jamais rien aliéner de la principauté.

Le roi, frappé depuis long-temps des germes constants de division qui fermentaient dans Pampelune et désirant y remédier, songea à en détruire les causes. C'était en effet une sorte de monstruosité politique que de voir la capitale d'un état, séjour des rois, point de réunion ordinaire des états généraux, divisée en trois cités différentes, séparées les unes des autres par des fortifications distinctes, avoir chacune son alcalde ou municipal, ses jurats ou conseillers, et une administration particulière, indépendante. Les habitants des trois localités se regardaient plutôt comme des riverains, toujours en méfiance, toujours en hostilité ouverte ou occulte, que comme concitoyens d'une même ville. Nous avons vu précédemment l'effet produit par cette distinction dans l'affreuse guerre civile de la Navarrerie, composée de Français et d'étrangers employés au service de la république. La Poblation, qui était le noyau, et El Bourgo formaient, avec la Navarrerie, l'ensemble nommé Pampelune et *Iruña* dans le langage euskarien. Ce nom, aussi ancien que la ville même, signifie, non pas *les trois bonnes*, comme le prétendent les pères Moret et Aleson, mais bien *la bonne ville*. Il est facile de s'en convaincre par un court examen des faits.

La Poblation fut la première cité fondée, et portait le nom d'*Iroña;* les deux autres ne sont venues se grouper autour d'elle que successivement et long-temps après; la première désignation ne fut pas changée : les dénominations espagnoles sont arrivées depuis. D'ailleurs, la simple inspection du mot *Iroña* démontre qu'il se décompose en *Iri*,

ville, et *ona*, bon ou bonne, et non pas en *hirur*, trois, et *onac*, bons ou bonnes. Au surplus, la première raison que nous avons émise infirme le dire des deux auteurs espagnols.

Charles-le-Noble s'était rendu à Pampelune avec son petit-fils, et le huit septembre il fut décidé, avec l'approbation des états, que les armoiries et fortifications distinctives seraient supprimées; qu'un seul alcalde administrerait les trois quartiers réunis en une seule ville et serait assisté de dix régidors ou échevins annuels. Cette réunion passa en loi d'état, et fut inscrite dans le livre du For de Navarre, sous le titre de *Union de Pamplona*. Chacun des régidors devait recevoir, lors de sa nomination, un exemplaire du recueil des ordonnances et lois de la ville, dans lequel se trouve celle-là. Il y est établi que la ville de Pampelune n'aura plus qu'un seul écusson, et que ses armes seront un lion couronné avec les chaînes de Navarre en Orle au pourtour. Ainsi s'éteignit dans un commun civisme, dans des intérêts devenus identiques, une division qui, si long-temps, avait entretenu tant de haines, fait couler tant de sang. Le roi accorda aux habitants de Tafailla des priviléges comme il l'avait fait pour Viane, comme aussi il avait reconnu et confirmé ceux des Roncalois.

Instruit et formé par l'exemple de son père, dont il avait vu et jugé la conduite, ce bon prince avait compris la cause de toutes les calamités qui avaient affligé et la Navarre et Charles-le-Mauvais lui-même. Charles-le-Noble s'était tracé un plan de conduite diamétralement opposé, et l'avait scrupuleusement suivi. Quel changement pour ce pays qui, trente-sept années, était resté courbé sous un sceptre de fer, gémissant sous une main d'airain. Maintenant la pensée unique et dominante de son roi était le contentement et le bonheur du peuple, son allégement, le maintien de la paix, source de progrès et de prospérité. La Navarre, en paix avec elle-même, l'était avec tous les états ses voisins; les travaux publics donnaient de l'occupation aux ouvriers, en même temps que de l'activité dans la circulation des deniers, et dotait le pays de nombreux embellissements; les finances du royaume, sagement administrées, étaient dans

un état prospère; les principaux chevaliers et vicomtes des six Mérindés étaient comblés de bienfaits, plusieurs même étaient entrés dans la parenté du roi.

C'est par de tels moyens que Charles-le-Noble chercha à jeter les bases solides et bénies d'une ère pacifique et glorieuse pour ses successeurs. Les donations, les allégeances, les concessions, les priviléges, les titres de noblesse accordés par Charles aux peuples et aux grands, n'étaient pas donnés au hazard, distribués au gré d'un aveugle caprice ni d'une faveur mobile et sans motif. Tout était calculé par ce grand prince, pesé dans la balance de la justice et du bien général, et dans ce calcul entrait pour beaucoup la bonté de son cœur, en même temps qu'il s'entourait d'un réseau homogène, si l'on peut dire, réseau consistant, fort, et dont les mailles serrées, la solidité contribuaient puissamment à celle du trône, à son étroite union avec la nation.

Charles-le-Noble avait recouvré Cherbourg, rendu par le 1425
roi d'Angleterre. Il ne put rien obtenir de la France que les médiocres compensations pécuniaires, et le duché de Navarre dont nous avons parlé. Nogent, Pons-sur-Seine, Coulommiers et quelques autres terres sans importance y furent ajoutées. Mais sans parler des comtés de Champagne et de Brie, Charles avait perdu la Normandie, vainement réclamée par lui; ses droits légitimes au duché de Bourgogne avaient aussi été méconnus et rejetés. Mais sous ce rapport seulement, la couronne de Navarre était appauvrie.

Cet excellent prince se trouvait à Olite en 1425, à l'âge de soixante quatre ans, jouissant d'une santé robuste, et cherchant encore du bien à faire. Le huit septembre il se leva bien portant et gai, et tout à coup tomba frappé d'un mal subit. Il demanda aussitôt sa fille Blanca, femme de Jean d'Aragon. La princesse accourut immédiatement; malgré tous ses efforts le noble roi ne put proférer une parole. On comprenait néanmoins qu'il avait quelque chose d'important à communiquer. Au bout de peu d'instants il expira dans les bras de sa fille, après avoir régné trente-neuf ans, neuf mois et trois jours. Son corps fut transporté à Pampelune auprès de celui de la reine Léonore, dans le superbe

cénotaphe de marbre blanc que l'on voit au milieu du chœur. Les Navarrais le pleurèrent d'autant plus amèrement qu'ils n'osaient espérer de l'avenir un monarque aussi bon, aussi paternel. Son épitaphe, simple comme la vie de Charles, est l'expression de la reconnaissance qui burine profondément sur le marbre les pensers du cœur et retrace, sans commentaires, les bienfaits du roi pleuré. N'est-il pas vrai que la plus douce, la plus belle et la plus touchante oraison funèbre que l'on puisse faire d'un souverain ou de tout autre homme, est de graver sur la pierre qui le couvre, à côté de son nom, ces mots quand ils sont mérités : « Il fit le bien! »

Don Juan d'Aragon succéda à son beau-père, à l'âge de vingt ans, en sa qualité de mari de Blanche, légitime héritière de la couronne de Navarre. A la mort de Charles-le-Noble, Juan était à l'armée de son frère Alphonse d'Aragon, entré en campagne à cause de l'emprisonnement de son frère Don Henri, par le roi de Castille. Les deux princes étaient alors dans les environs de Tarazone, près des confins de Navarre et d'Aragon. Le défaut de descendance mâle et l'absence de la loi salique faisaient passer, par suite des mariages entre puissances, le sceptre de main en main, de nation en nation, et finirent par faire absorber par la domination castillane, la Navarre qui avait passé sous celle de la France. Elle lui échappait maintenant, mais pour lui revenir bientôt. A la nouvelle de la mort du vieux roi, Don Alphonse fit entrer une armée en Navarre, pour la réception de son frère à la royauté.

Le prince Don Juan s'était enfermé, en signe de deuil, pendant trois jours, au bout desquels il reçut d'Olite l'étendard du royaume, que la reine Blanche sa femme lui envoya par le porte-étendard royal, Don Nuño Vaca. Alors le nouveau roi monta un cheval superbement harnaché que conduisaient par la bride, et à pied, quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour; Jean était armé de pied en cap. Son armure blanche, par allusion au nom de la reine, était recouverte d'une cotte en velours écarlate, sur laquelle brillaient les armes de Navarre brodées en or et en perles; son

: Don Alphonse, également à cheval, marchait à sa
he ; l'oriflamme de Navarre était portée par Don Nuño
ı, et devant eux un héraut, revêtu de la cotte d'armes
łavarre, criait : « Navarre! Navarre! pour le roi Don
et Doña Blanca son épouse. » C'est avec ce cortége que
i fit trois fois le tour du camp au son des trompettes et
ânfares. Toutes les troupes restèrent sous les armes
ı'à ce qu'il s'arrêtât à la tente du roi d'Aragon, sous
elle lui fut servi un splendide festin. Un grand nombre
eigneurs et chevaliers aragonais et castillans suivaient
marche triomphale à pied; on n'y remarqua pas un seul
alier navarrais. Ils rendaient à Olite les mêmes honneurs
ınche et la proclamaient leur reine légitime.

on Juan employa le commencement de son règne à se
ilier les suffrages de la noblesse du royaume. Il fit con-
ble le seigneur de Peralta, auquel il confirma tous les
et avantages que lui avait faits Charles-le-Noble; il dis-
ıa des faveurs à peu près à tous, excepté à Don Louis
eaumont comte de Lérins, dont la grande richesse et la
sance portaient ombrage à l'humeur méfiante de Jean.
: pour contre-balancer cette puissance que le roi avait,
seulement confirmé, mais encore augmenté celle de
lta.

es acclamations qui se firent entendre séparément, à
pour Doña Blanca, et dans un camp castillan pour Don
son mari; la proclamation de la reine par les seuls
ırrais, et celle du roi par des étrangers, au sein d'une
ie étrangère et dans le cœur du royaume, présageaient
liscordes civiles qui devaient naître un jour, déjà pro-
n, et dont le malheureux objet fut le fils né, dès lors,
mariage contracté sous les plus heureux auspices, le
-fils de Charles-le-Noble, le prince de Viane, destiné à
r son propre père pour persécuteur. Tous les dons, tous
;rades, toutes les faveurs du roi Jean ne purent capter
onfiance ni, nous ne disons pas l'amour, la sympathie,
le bon vouloir des Navarrais. Rivaux nés et jaloux des
;onais et des Castillans, ils ne pouvaient tranquillement
sager un prince aragonais siégeant sur le trône de leur

patrie, ni regarder de bon œil celui qui, destiné par sa naissance à régner un jour sur l'Aragon, réunirait sur son front les deux couronnes et donnerait infailliblement la suprématie à celle d'Aragon. Les Navarrais auraient voulu un prince issu de Charles-le-Noble, un successeur direct de leur roi, et non un étranger venant s'implanter, se greffer sur leur tige, et se poser en maître par l'unique raison qu'il avait contracté une alliance dont son amour-propre était flatté, et qu'il avait partagé une couronne à laquelle sa naissance ne lui donnait aucun droit. Soit que le nouveau roi eût pénétré ces sentiments semi-hostiles, soit affection naturelle, Jean fixa sa résidence alternativement dans ses possessions de Castille et d'Aragon, et finit par abandonner la vice-royauté de la Navarre à celle qui lui en avait apporté la royauté.

1427 La reine Blanche réunit les états généraux le neuf août 1427; l'infant Don Carlos y fut reconnu d'abord comme prince de Viane, en confirmation des dispositions testamentaires du feu roi, et ensuite comme héritier de la couronne immédiatement après sa mère. En cas de décès de ce prince sans postérité mâle, le trône devait revenir à sa sœur Doña Blanca, et au défaut de celle-ci Doña Léonora, la plus jeune, devait succéder. Par suite des jeux de la destinée humaine, qui confond dans ses coups de dés les rois avec le reste des mortels, ce fut Léonora qui devint reine de Navarre, par suite de la mort violente de son frère et de sa sœur.

Les infortunes de Blanche, celles du prince de Viane le martyr, ouvrirent à la plus jeune, à la plus éloignée du sceptre, le chemin dans lequel elle entra sans que le pied lui ait hésité, sans que son cœur desséché par l'ambition ait laissé entendre un murmure, ait conçu une appréhension, un regret. Infortunes sublimes, en ce qu'elles ont révélé la magnanimité, la beauté de caractère du petit-fils de Charles-le-Noble. Infortunes déchirantes, en ce qu'elles ont armé les régnicoles contre eux-mêmes, en ce que l'hydre des guerres civiles est venue se repaître à longs traits du sang des Navarrais.

1429 Le roi Jean arriva à Pampelune, et le couronnement, dif-

l'impuissance du prince des Asturies et de son inhabi-
ɜ à jamais avoir de descendance. Dès lors toutes les
éranees fondées sur lui pour l'extinction de maux faciles
›révoir s'évanouissait, tout s'éteignait devant la crainte
inspirait le pouvoir absolu de Don Juan Pacheco, sous
uel se courbait l'infant, comme le roi était complétement
niné par Don Alvaro de Luna.

Le roi Jean était resté à Valladolid, renfermant dans son 1442
e le chagrin qu'il avait tant de raisons de ressentir; la reine
nche y était avec lui. Affligée des discordes qui, chaque
r et de plus en plus, assiégeaient la Castille et dans les-
›lles le roi son époux était si vivement intéressé et com-
mis, elle résolut de quitter la cour et de faire un péleri-
;e pour obtenir du ciel l'adoucissement des malheurs qui
naçaient sa famille. Elle fit une neuvaine à Roméria d'où,
ès de larges marques de sa munificence, elle se rendit
monastère de Notre-Dame de Niéva, dans la vieille Cas-
ɜ. Pendant que Blanche de Navarre y faisait sa seconde
ıvaine avec ferveur, elle fut prise par un mal soudain et
›révu, sur lequel nous ne possédons aucun détail, pas
s que sur le véritable but de son voyage; elle mourut
itement. Son époux le roi de Navarre, celui de Castille, la
ıe veuve de Portugal, le prince des Asturies, accoururent
sitôt et lui rendirent les derniers honneurs. Le corps de
eine de Navarre fut déposé dans la principale chapelle
couvent; on ignore où il a été transporté depuis.

ɜaribay, qui eut la curiosité de se rendre sur les lieux, ne
obtenir des religieux autre chose sinon que la transla-
ı avait été effectuée, sans que l'on ait le moindre rensei-
ment sur l'endroit de la sépulture de Blanche. Plus tard
eine Léonore, fille et successeur de la reine Blanche, se
vint de la clause du testament de sa mère qui ordonnait
on la transportât à Sainte-Marie d'Uxue. L'intention de
eine était de faire inhumer le corps, non pas où l'indi-
ıient les dernières volontés de Blanche, mais à Notre-
ne de la Miséricorde de Tafailla, que Léonore avait choi-
pour elle-même. La reine Blanche avait fait son testa-
nt à Pampelune le dix février 1439; elle y avait demandé

son inhumation à Sainte-Marie d'Uxue, en ordonnant de lui annexer le prieuré d'Aybar, après la mort du prieur existant, avec fondation d'une messe chantée chaque jour pour le repos de son âme.

Le prince de Viane, l'infant Charles ou Don Carlos, celui que la grandeur de ses infortunes et l'inaltérable bonté de son caractère ont fait surnommer le Martyr, avait vingt et un ans à la mort de sa mère. Il gouvernait, avons-nous dit, en l'absence de la reine, et la Navarre bénissait la main qui la conduisait avec tant de sagesse et de douceur, et la Navarre souriait avec espoir et bonheur à l'aurore d'un règne qui lui présageait tant de beaux jours, d'un règne comme celui de Charles-le-Noble, l'aïeul de Charles. Jean de Beaumont frère du comte de Lérins, avait été le gouverneur du prince, et les conseils de ce seigneur avaient trouvé une nature docile, un esprit supérieur, capable de les suivre et de les apprécier. Don Juan aidait le jeune Charles dans les embarras et les difficultés de l'administration du royaume, mais le prince se chargeait avec joie du poids fatigant des affaires, et rapportait ses succès à son digne gouverneur. Les intervalles de loisir que lui laissaient ses graves occupations, Charles les consacrait à l'étude des belles-lettres, et surtout au rare et précieux talent de manier la parole. Orateur distingué, logicien remarquable, plus d'une fois il fit servir au bien de son pays sa faconde brillante et persuasive.

Le roi et le prince de Castille s'étaient brouillés avec le roi Jean, père de Charles, et immédiatement étaient entrés en armes dans la Navarre et avaient formé le siége d'Estella. Le jeune prince n'avait pas de troupes à leur opposer, le temps lui manquait pour en réunir. Désarmé, il se présenta au camp et au roi castillan, plaida sa cause avec tant de chaleur, tant de force de raisonnement, tant d'entraînement, qu'il obtint l'oubli de la querelle et la levée du siége; l'armée ennemie s'en retourna en Castille.

Aux termes des conventions faites lors du mariage de l'infant et de l'institution de la principauté de Viane, Charles, et à son défaut ses sœurs par ordre de primogéniture, devaient succéder immédiatement à la reine leur mère, sans que le

roi Jean eût rien à prétendre à la couronne de la Navarre. Cette mesure avait été adoptée par les trois états réunis. En conséquence le prince de Viane était roi de droit à partir du décès de Blanche. Mais Jean était ambitieux; il ne pouvait se déterminer à arracher de son front, pour le poser sur celui de son fils, le resplendissant diadème navarrais. Il interprétait en sa faveur, tant bien que mal, les conditions matrimoniales qui le dépouillaient; il se prétendait usufruitier du trône, et se refusa constamment à se séparer du sceptre et à le laisser passer dans les mains auxquelles il revenait légitimement. La reine Blanche avait mis dans son testament une clause qui servit les usurpations de son mari. Cette clause portait que, malgré les droits qu'avait l'infant prince de Viane de prendre le titre de roi, elle le priait de ne s'en revêtir que du *consentement de son père, et d'accord avec lui*. Elle connaissait le caractère altier de son époux, la noble princesse; peut-être aussi son cœur de mère avait-il pressenti ce que l'orgueil du roi Jean préparait à son fils, en étouffant sous l'ivresse du pouvoir les devoirs et les sentiments paternels.

Le fils respectueux obéit au désir de sa mère et ne s'intitula que : « Charles, par la grâce de Dieu, prince de Viane, » premier-né, héritier et vice-roi du seigneur roi mon re» douté père, seigneur de Navarre et duc de Candie. » Il est cependant positif que le quatorze décembre 1442 le prince protesta contre l'usurpation de ses droits. Cette pièce authentique, datée d'Olite, se trouve dans les archives de Pau. Le prince de Viane, malheureux de voir la Navarre dépouillée de ses grandes possessions françaises par les rois de France d'un côté, tandis que de l'autre la Castille entreprenait encore sur la Navarre, se composa une devise ingénieuse et parlante, qu'il ajouta à ses armes. C'était un os que rongeaient par les deux extrémités deux grands lévriers, avec cet exergue : *Utrimque roditur*, il est rongé des deux bouts. La France et la Castille étaient les lévriers, et l'os rongé était l'emblème de la Navarre.

Le roi Jean oublia bientôt la reine Blanche, comme il 1443-1448
oubliait les droits de son fils; il épousa Doña Juana Henriquez,

fille de l'Amirante de Castille. Le mariage fut magnifiquement célébré à Torrelobaton, le premier septembre 1443, en présence du roi et de la reine de Castille, de celle de Portugal, du prince des Asturies et d'une grande affluence de seigneurs du royaume. Jean avait dédaigné de communiquer ce mariage à son fils et aux états navarrais. Aussi des murmures commencèrent-ils à circuler et des mouvements non équivoques de mécontentement se firent-ils remarquer: signes certains de ce que l'avenir recélait de troubles dans ses replis. Les états voulaient se réunir, proclamer roi le prince de Viane, selon ses droits et la justice ; il fallut toute la prudence et l'ascendant de Charles pour les retenir dans une mesure plus sage et plus calme.

La seconde femme du roi Jean, la fille de l'amirante de Castille, Doña Juana n'avait évidemment aucun titre au trône de Navarre. C'était pourtant là qu'elle visait ; c'était à ce titre qu'elle aspirait, l'ambitieuse castillane. Les Navarrais la repoussaient, le prince de Viane refusa de la reconnaître ; dès ce moment commença la désunion entre le prince et son père. Au mépris des anciens traités, Jean fit entrer des troupes navarraises en Castille ; elles firent plusieurs prisonniers, enlevèrent différentes places. Le roi de Castille fit parvenir au prince de Viane ses plaintes sur la violation des conventions. Charles, étranger à ces hostilités, assembla le conseil du gouvernement ; il fut fait droit aux réclamations du Castillan : places, villes et prisonniers lui furent restitués.

Le dix avril 1448 mourut Inez de Clèves, princesse de Viane. Elle ne laissa pas d'enfants ; autre cause des malheurs qui affligèrent la Navarre. Don Pedro Fernandez de Velasco comte de Haro, possédait de vastes terres contiguës à la Navarre ; le roi Jean jugea urgent de se l'attacher et convint de marier son fils avec la fille de ce seigneur. Il ne fit part de cet arrangement au prince de Viane qu'après que toutes les dispositions eurent été arrêtées. Don Carlos, piqué de ce que son père eût disposé de lui à son insu, de ce qu'en outre il l'immolât en quelque sorte à ses intérêts, refusa.

1449 A tous ces sujets de mécontentement la Navarre joignait

un commencement très-prononcé de lassitude. Les guerres continuelles du roi Jean pesaient presque exclusivement sur ce royaume. Le prince d'Aragon ne pouvait retirer que peu de choses de ses possessions dans ce pays; celles qu'il avait en Castille étaient usurpées et retenues. Ainsi donc tout le poids des dépenses retombait d'aplomb sur la Navarre, et la nécessité et le désir d'en tirer autant de subsides était probablement le principal motif déterminant de Jean, pour s'arroger le titre de roi au détriment de son fils et de toutes les précédentes conventions.

Les Navarrais cependant suivaient l'exemple respectueux du prince de Viane, qu'ils regardaient comme leur souverain, bien qu'il n'en portât pas le titre. Ils gardaient le silence et approuvaient même sous un certain point de vue, sinon la conduite du moins les intentions de Jean. Ils voyaient les efforts du roi pour ressaisir les biens considérables que lui avait laissés son père le roi Ferdinand, et que celui de Castille lui confisquait injustement. Le recouvrement de ces terres aurait, vu leur importance, compensé la perte des provinces anciennement rangées sous le pouvoir castillan. Les articles du mariage de Jean avec feu la reine Blanche en instituait héritiers le prince de Viane et ses descendants, comme aussi de la Navarre elle-même.

C'était par ces espèces de concessions morales que les Navarrais transigeaient avec leurs murmures, se résignaient, et fournissaient au roi Jean leurs secours d'argent et de guerriers. Ils imposaient également silence à leur principale récrimination, l'usurpation du titre de roi et le dépouillement de leur véritable souverain, réduit à la simple dénomination de lieutenant-général de son propre royaume. Les plus sensés gémissaient tout bas de la façon de procéder du roi Jean. Guerriers et politiques, ils prévoyaient que son ardeur inconsidérée à précipiter les choses, sa manière dénuée de calcul d'entasser les ressources sans les ménager, entraîneraient le roi à une perte totale, et la Navarre après lui. L'expérience du passé reflétait sur l'avenir; les gens sages tremblaient.

Le résultat de la campagne fut conforme à ces tristes 1451

prévisions. Les partisans de Jean furent obligés de fuir la Castille, qui ne leur présentait que des dangers sans compensation et sans aucun moyen de s'y soustraire. Ils se retirèrent en Aragon, et la Navarre, la belle Navarre si heureuse et si brillante sous Charles-le-Noble, si souriante sous l'administration éclairée de Charles de Viane, se vit à son tour envahie, attaquée, foulée par les Castillans qui vinrent assiéger Viane sous la conduite de Don Henry. Les troupes navarraises ne pouvaient secourir ni défendre leur patrie; le roi Jean les avait entraînées hors du royaume. Le prince de Viane réunit le peu d'hommes qui restaient disponibles et les envoya à l'appui de sa ville, sous le commandement de Jean de Beaumont grand prieur de Navarre. Ce seigneur marcha jour et nuit, tomba sur les Castillans avec sa poignée d'hommes, jeta bon gré mal gré sa petite troupe dans la ville, et prouva à Don Henry que s'il avait eu plus de monde il l'aurait complétement battu. Le siége de Viane fut levé aussitôt. Le château de Buradon, le plus fort de la Navarre, se rendit faute d'hommes et de vivres. La ville et le château d'Estella furent assiégés; le commandant en était le brave Lope de Baquedaño.

C'est là que le roi et le connétable de Castille firent leur jonction avec le prince Henry. Les attaques redoublèrent, pressées, violentes, la place allait tomber; Charles de Viane se résolut, faute de temps et de ressources, puisque son père avait tout occupé, tout épuisé, à demander un sauf-conduit au Castillan. Il lui parla avec chaleur, avec feu, avec amour de sa Navarre. Sa position était fausse sous quelques rapports; il ouvrit l'oreille à des insinuations, il écouta Alvaro de Luna, il accueillit la méfiance contre son père, fut aigri de nouveau au sujet du second mariage de Jean et de ses procédés dans cette circonstance, ressaisit l'idée de la sainteté de ses droits violés, de l'injustice flagrante dont il était victime, se rappela sa protestation du mois de décembre 1442 contre cette usurpation, et fit avec le roi de Castille et le prince des Asturies un traité secret par lequel il abandonnait le parti du roi Jean. La paix fut ensuite convenue sur les anciennes bases.

Le prince de Viane députa à Saragosse vers son père, le mari de Catherine sœur de Louis de Beaumont, le seigneur Don Juan Ixar, le supplier d'avoir pour agréable la paix conclue par lui, et qui assurait la sécurité de toute la Navarre. Cette intrigue avait été conduite par le rusé Don Alvaro connétable de Castille, dans le but de forcer le roi Jean à ne plus entrer dans les démêlés du royaume. Il lui en avait d'ailleurs enlevé les moyens, en empêchant les nouvelles ligues avec son gendre le prince des Asturies, maintenant lié par le traité.

A cette époque Jean de Ursua était maître-d'hôtel du prince de Viane, et commandait la forteresse de Maya. Nous le nommons à cause de l'inviolable fidélité avec laquelle il servit le prince. C'est par lui que la partie des montagnes resta constante à l'obéissance de Charles dans les longues guerres des Agramontais et des Beaumontais.

La reine Doña Juana Henriquez, fille de l'amirante de Castille et femme du roi Jean, se trouvait alors en Navarre, où son mari l'avait envoyée prendre possession du gouvernement, conjointement avec le prince de Viane. Elle arriva à Sanguesa, où le prince tenait sa cour. Doña Juana était enceinte et accoucha, le dix mars 1452, d'un fils qui fut Ferdinand-le-Catholique. Cet enfant, le plus grand roi de l'Espagne, naquit en Navarre au milieu des fureurs de la guerre civile. Le prince de Viane et ses dévoués serviteurs et partisans prirent à mauvais présage l'arrivée de la reine. Le ton impérieux que prit bientôt cette princesse, sa hauteur, son despotisme ne leur montrèrent que trop la justesse de leurs prévisions.

Nous citerons un trait qui aigrit violemment les esprits 1452
contre Jeanne et blessa le prince Charles d'une manière profonde. L'amirante de Castille, père de Jeanne, était venu à Sanguesa pour la voir. L'orgueilleuse reine, voulant offrir à son père un banquet de royal apparat, envoya au prince Charles l'ordre de venir remplir les fonctions de maître des cérémonies. Jean de Beaumont, informé de cette prétention, représenta au prince qu'il y allait de sa dignité. Charles s'y refusa donc, et l'amirante et la reine lui vouèrent une haine

éternelle. Ce procédé, et beaucoup d'autres semblables qui heurtaient toutes les délicatesses, froissaient toutes les susceptibilités, hâtèrent la guerre civile, déjà devenue inévitable.

Il est à propos d'élucider ici une question laissée généralement dans l'ombre par la plupart des écrivains. C'est l'origine des Beaumontais ou Luxiens, et des Agramontais. Car dans la guerre qui va nous occuper et dans laquelle les partis avaient pris ces dénominations, on voit bien un Beaumont à la tête des partisans du prince de Viane, mais ceux du roi Jean n'ont pas pour les conduire un Grammont : ce fut Don Philippe de Navarre, maréchal du royaume.

Les seigneurs de Luxe et de Grammont, puissants dans la Basse-Navarre, eurent de graves démêlés pour lesquels ils armaient, non-seulement leurs parents, leurs amis, leurs vassaux, mais encore tous ceux qu'ils pouvaient obtenir des provinces avoisinantes, et même de la Haute-Navarre. Ils y possédaient de grands biens, de nombreuses terres ; leurs alliances, leurs liaisons y étaient étendues, et les secours qu'ils tiraient de ce côté-là alimentaient leurs inimitiés en fournissant à leurs combats. C'était une guerre qui se recrutait, se soutenait, et ne semblait pas devoir finir de long-temps.

Le roi Jean, lors de son retour de Naples en 1438, résolut d'y couper court. Il rendit un décret, concurremment avec la reine Jeanne, à Olite le neuf avril 1438, par lequel il était défendu à tout individu du royaume, de quelque état, profession ou distinction qu'il fût, d'être assez osé pour aller prendre parti chez les seigneurs de Luxe ou ceux de Grammont, sous peine d'être poursuivi comme traître à l'état, et puni comme tel. L'animosité de ces deux partis était tellement violente que les noms survécurent à la querelle, et que ceux qui prirent le côté du roi Jean s'intitulèrent Agramontais, par la raison que ce seigneur fut le premier qui se rangea à l'obéissance du roi et que les autres gardèrent leur distinction nominale de Luxiens d'abord, et de Beaumontais ensuite, lorsque Louis de Beaumont se fut mis à leur tête.

Garibay, oubliant que les passions sont de tous les peuples et de tous les points du globe, dit que ces deux familles étaient françaises, et que de la France il n'a jamais passé en Navarre rien que de funeste. Mais un coup d'œil sur la généalogie d'un de ces deux noms nous prouvera l'erreur du grave historien ou son partial aveuglement. Car il savait, Garibay, que Charles de Beaumont, le premier de la race, était petit-fils de Philippe-le-Noble, puisqu'il était enfant naturel de l'infant Don Louis frère de Charles-le-Mauvais, et comte de Beaumont et d'Anet en Normandie. De ce Charles, ou Charlot comme il fut nommé, sortirent les comtes de Lérins ; les maréchaux de Navarre, marquis de Cortès, étaient leurs cousins germains par leur père Léonel de Navarre, fils naturel de Charles-le-Mauvais. Cette dernière lignée embrassa le parti agramontais; nous avons vu plus haut quelle haine mortelle divisait les deux familles. La faveur que le roi Charles-le-Mauvais témoignait à Charles de Beaumont fut la source de cette animosité, bien que Léonel eût été fait maréchal et que le roi son père lui témoignât de l'attachement. Et lorsque la guerre civile éclata dans l'époque à laquelle nous sommes arrivés, le connétable ne se rangea d'un côté que parce que le maréchal son cousin était de l'autre.

Enfin la guerre se déclara entre le roi Jean et le prince de Viane. Il n'est pas inutile de revenir sur l'examen sérieux et approfondi des droits de chacun des deux champions. Car de là ressort la justice ou l'iniquité des causes, l'odieux de répandre le sang, de provoquer des déchirements intestins, ou de soutenir noblement sa querelle à la tête du peuple qui l'embrasse, parce qu'elle est celle du bon droit. C'est ainsi seulement que les antagonistes peuvent être placés sur leur véritable terrain, et que se dessine leur véritable attitude, leur pose historique. On connait les clauses du contrat de mariage de Blanche avec Jean d'Aragon ; le prince de Viane devait, en conséquence, succéder immédiatement à sa mère sans l'interrègne de l'Aragonais. Les Agramontais, les partisans de Jean soutenaient que l'usufruit de la couronne lui revenait et que telle

avait été l'intention de la feue reine, puisqu'elle avait laissé, par son testament, l'ordre à son fils de ne point revêtir le titre de roi du vivant de son père. Ils faussaient ainsi les paroles et clauses expresses de ces deux pièces fondamentales, comme aussi de la décision des états du royaume. Quant au reproche adressé au roi Jean de n'avoir fait part de son second mariage ni à son fils, ni au conseil de cette Navarre sur laquelle il prétendait régner, les Agramontais objectaient que d'absorbantes occupations, et la gravité de ses affaires en Castille ne lui en avaient pas laissé le loisir.

Les Beaumontais opposaient que, puisqu'au milieu de tant de débats et de difficultés le roi Jean avait trouvé le temps de célébrer son mariage dans les fêtes et les réjouissances, il aurait bien pu prendre celui de le communiquer à qui de droit. Les clauses de son premier engagement avec Charles-le-Noble et Blanche étaient trop authentiques et trop récentes pour mériter une réfutation sérieuse; les expressions du testament étaient également connues de tout le monde. C'était tout au plus une prière de Blanche à son fils, mais non un ordre qu'elle n'avait même pas le droit de lui intimer, à cause de la décision des états généraux. Le roi Jean pouvait alléguer la possession; mais le fait d'une usurpation n'établit pas un titre suffisant, et Jean était devenu usurpateur depuis le jour du décès de la reine sa femme. En admettant même qu'il ne l'eût pas été, et que l'usufruit de la royauté lui fût revenu, il en était déchu aux termes du For de la Navarre, par son second mariage, puisque Jeanne Henriquez n'était pas princesse de sang royal.

Au surplus Don Juan n'avait reçu ni serment, ni reconnaissance de la nation, tandis qu'elle avait reconnu le prince de Viane lors de sa naissance, et lui avait juré obéissance et fidélité. Ainsi les empêchements qui séparaient Charles du trône ayant disparu avec sa mère, la Navarre avait son roi légitime, naturel, et se refusait à en admettre aucun autre. Pour ce qui concernait la reine Jeanne, puisque Don Juan n'était pas admissible dans ses prétentions, Doña Juana le

devenait bien moins encore. On ne pouvait donc arguer de rien en faveur de la royauté de Jean, puisqu'elle n'était que le fruit de la condescendance du prince de Viane; condescendance que les Navarrais auraient eu le droit de trouver répréhensible et coupable, sans leur amour et leur respect pour Charles.

Les partis étant ainsi en présence, aigris par une polémique ardente et passionnée, les glaives furent bientôt tirés. Guerre impie, guerre d'un père usurpateur du trône de son fils, guerre de citoyens contre citoyens, guerre qui forme la date funeste à partir de laquelle se perdent la liberté, la nationalité des Navarrais, des fils du vieux Ibère; époque de douloureuse et sanglante mémoire, qui reste chargée de la malédiction de toutes les générations qui lui ont succédé, comme de celle qu'elle avait engloutie.

Mais avant d'aborder le tableau de tant de malheureuses dissensions, il convient de présenter une observation. Les auteurs espagnols ménagent beaucoup, si tant est qu'ils ne l'exaltent pas, la reine Doña Juana Henriquez, seconde femme du roi Jean. Cette partialité s'explique par la vénération profonde, la classique admiration professée par les Espagnols pour Ferdinand-le-Catholique, dont Jeanne fut la mère. Mais Charles-le-Noble était fils de Charles-le-Mauvais, et les douces qualités, les vertus du fils n'effacèrent pas une tache de la mémoire du père, n'adoucirent pas un des traits de cette odieuse figure. Ferdinand-le-Catholique est un des rois dont l'Espagne se glorifie le plus; elle a raison. Mais, en royauté surtout, les faits, les actes sont personnels, ils brillent au-dessus de celui auquel ils appartiennent, et ne peuvent établir la réputation que d'un seul, ne peuvent faire respecter, chérir ou réprouver qu'un seul monarque. Cet engouement est une fausseté historique, et Jeanne, la marâtre du prince de Viane, fut l'ardente persécutrice du martyr. Castillane fière et hautaine, elle était ambitieuse et despote; fille d'un gentilhomme de Castille, d'une des premières maisons du royaume, il est vrai, mais aussi trop éloignée du trône pour le degré qu'elle occupait sur l'échelle sociale

pour oser y aspirer, elle fut éblouie par l'éclat de la pourpre.

La couronne qui scintillait sur le front d'un autre, l'insatiable Jeanne la voulut adjoindre à celle que les jeux et la bizarrerie des destinées humaines avaient laissé tomber sur le sien. Séduisant hochet, dangereux joyau qui entraîne dans sa chute celui dont il quitte la tête, et souvent écrase de son poids celui qui la convoite et l'ose ramasser. Pour Jeanne, tout lui parut légitime, tout lui sembla bon et faisable, pourvu qu'elle réussît. Tandis que son pied heurtait, audacieux, le trône sur lequel elle voulait monter après en avoir chassé le véritable possesseur, elle était assez aveuglée pour ne pas voir qu'elle ébranlait ce trône; et la sacrilége marâtre chargea des fers du criminel l'obstacle interposé entre elle et le sceptre. Elle fut reine et maudite; le prince de Viane, mort empoisonné dans sa prison, fut martyr et pleuré.

Charles de Viane, voyant son père résolu à ne pas observer la paix qu'il venait de conclure avec le roi de Castille et le prince des Asturies, paix basée sur les anciens articles de Charles-le-Noble, s'occupa de réunir ses troupes, auxquelles vinrent se joindre celles de Castille. Don Juan sortit furieux de Saragosse, et se jeta sur la Navarre où des forces lui avaient été préparées par les Agramontais. Des hommes d'armes d'Aragon se réunirent à eux, et au bout de huit jours la ville de Saragosse lui fournit un contingent de quatre cents hommes. Pendant ce temps, Charles et le roi de Castille s'étaient emparés d'Olite, Tafailla, Aybar, Pampelune et plusieurs autres places. Néanmoins, comme Don Juan se préparait depuis long-temps à cette lutte sanglante, il avait placé dans presque toutes les localités des hommes à sa dévotion; en sorte que la plus grande partie de la Navarre ainsi circonvenue et contenue, lui obéissait. Des espions apostés jusqu'auprès du prince de Viane, avertissaient et instruisaient Jean de tout ce qui se préparait. Ces mesures révoltantes étaient prises depuis la mort de la reine Blanche, et redoublées depuis le second mariage du roi.

Charles et le Castillan vinrent mettre le siége devant

Estella, résidence de Doña Juana Henriquez. Don Juan manquait des forces nécessaires pour délivrer la reine sa femme; il redoutait tout pour elle et recommanda de tenir en échec les Beaumontais. Avec une activité qu'aiguillonnaient son amour pour Jeanne et sa haine pour son fils et les Castillans ses alliés, Don Juan, arrivé à Saragosse le sept septembre, était déjà en marche dans les premiers jours d'octobre avec une armée réunie à Calatayud, Exca, Tarrazone et toute la frontière. Don Carlos n'attendait pas encore son père; il le croyait en Aragon, d'où il lui aurait fallu beaucoup de temps pour amener des troupes. La grande bonté de son cœur, sa facilité à s'aveugler lui firent envisager la guerre comme terminée; son respect filial, peut-être aussi l'espoir de fléchir son père par cette démarche, l'amenèrent à prier ses alliés de lever le siége d'Estella et de se retirer. Les Castillans rentrèrent à Burgos, Charles posa les armes, et prouva par là combien il lui en avait coûté pour prêter l'oreille aux haines furieuses des Beaumontais. Mariana dit aussi que la douceur de caractère et la candeur du prince de Viane lui coûtèrent souvent bien cher.

Don Juan apprenant la levée du siége d'Estella, vint asseoir son camp devant Aybar; Charles accourut et forma le sien vis-à-vis et en vue de celui de son père. Les troupes de Jean étaient faibles comme nombre, mais fortes comme hommes. C'étaient des vétérans rompus à la guerre. Chaque jour amenait à Charles de nouvelles compagnies d'hommes d'armes. Le roi brûlait d'en venir aux mains avant que son fils eût réuni plus de monde. Quelques prélats, frémissant à l'idée d'un combat dont l'issue pouvait devenir un parricide, s'entremirent et traitèrent de la paix. Le généreux Charles s'y prêta avec empressement; les conditions étaient que le roi son père lui rendrait son affection et accueillerait, en leur pardonnant aussi, tous ceux qui avaient suivi son drapeau et embrassé sa cause depuis la rupture. Qu'il les recevrait en sa bonne grâce, et prononcerait l'amnistie générale pour tous Navarrais ou Castillans qui s'étaient ralliés à lui. Il stipulait qu'ils ne seraient point exilés du royaume et que les prisonniers quelconques seraient relaxés sans rançon.

Charles priait le roi son père d'adopter et reconnaître le traité de paix conclu entre lui, prince de Viane, et le roi et le prince de Castille.

Il demandait encore à ne pas être renvoyé de la Navarre contre sa volonté; à conserver sa maison composée ainsi qu'elle l'était présentement, sans aucun changement forcé; à gouverner librement et sans adjoint le royaume dans l'absence de Don Juan; enfin que la principauté de Viane lui fût restituée telle que l'avait créée son aïeul Charles-le-Noble, et que les revenus de la couronne de Navarre fussent également partagés entre le père et le fils, dans un délai de vingt jours. Un autre délai de huit jours était fixé par lui pour réintégrer dans tous leurs biens et propriétés, villes et forts ou châteaux, le connétable Louis de Beaumont, Don Juan de Beaumont son frère, le seigneur de Luxe, Don Juan de Cerdona cousin de Charles de Viane, en un mot tous ceux qui étaient à son service. Restitution à ce même seigneur de Luxe des biens pris sur lui par Gaston comte de Foix, sous le prétexte de la rupture actuelle; assurance de pouvoir se retirer sains et saufs chez eux pour tous les chevaliers et hommes venus de Castille, d'Aragon, ou de quelque lieu que ce fût, sous sa bannière. En outre, comme Charles avait juré au roi de Castille, ainsi qu'au prince des Asturies son beau-père, de ne rien conclure avec le roi Jean sans leur consentement, il demandait, avant la ratification définitive, le temps d'obtenir cet assentiment.

Traiter ainsi était, en quelque sorte, une reconnaissance des titres de Don Juan, et Jean aurait désiré réduire son fils et tous les Beaumontais à reconnaître ses droits. Mais tout en accordant au prince Charles l'autorisation d'observer la paix avec le Castillan jusqu'à la réponse de Don Alphonse son oncle, il déclara que nul traité, nulle extrémité ne lui ferait admettre une paix dictée par la Castille à la Navarre. Jean voulait que le prince de Viane se mît à sa disposition, sans réserve, objectant que Charles devait songer que son père saurait maintenir et faire valoir les intérêts et les droits de tous deux. La principauté de Viane devait être rendue au prince Charles, à l'exception des forts et châteaux que

n Juan voulait garder pendant un an. Le roi prononça lement qu'il s'opposait absolument à ce que le roi de stille ni son fils entrassent dans cet arrangemènt; d'ailrs, disait-il, l'état des choses ne le permettait pas.

Zurita remarque à ce sujet que Don Juan ne s'exprimait si que parce que son fils se renforçait journellement des stillans qui accouraient à son camp. Jean était déterminé vrer bataille à Charles, si le prince ne voulait se remettre ni. Ce n'était point par couardise que le prince de Viane ulait devant le combat; mais bien par la crainte du scane, et l'horreur de s'exposer à tremper ses mains dans le g de son père. En conséquence il répondit que puisque oi voulait bien lui promettre sécurité pour lui et les siens, ne demandait pas mieux que d'aller, avec eux, recontre son obéissance, qu'il n'avait, du reste, jamais eu tention de décliner. Il insista néanmoins sur la mise en erté des prisonniers. Le traité fut juré et signé par le roi n et le prince de Viane le jour même, vingt-trois octo-, en présence des deux armées en position et rangées en aille. Jamais convention au monde, peut-être, ne fut e avec autant de solennité, ni garantie par des sernts plus sacrés. Aucune non plus ne fut aussi sacrilégent, aussi scandaleusement violée; peu d'heures après la nclusion, père et fils soutenaient leur querelle les armes a main.

Les Agramontais, furieux de voir leur échapper la proie 'ils regardaient comme assurée, prétendirent que le traité ait déshonorant pour eux. S'irritant de plus en plus par irs récriminations, ils passèrent bientôt des provocations x voies de fait. Un de leurs corps s'engagea avec les Beauontais; bientôt aussi le roi et le prince de Viane furent traînés.

Le commencement de l'action se déclara en faveur de arles; la première ligne des Agramontais fut enfoncée et se en déroute. Appuyée et ralliée par la charge énergique la seconde ligne, elle reprit le combat. Ce fut le tour des aumontais d'avoir le dessous. Les premiers qui fuirent à

toute bride furent les Genets, ou cavaliers andalous de l'armée de Charles ; les efforts surhumains du prince ne purent retenir la victoire qui lui échappait. Il combattit avec une audace telle, qu'il réduisit le roi son père à une extrémité dans laquelle il aurait infailliblement succombé sans le secours de Don Alphonse d'Aragon grand maître de Calatrava. Ce prince, frère de Charles, voyant son père au moment d'être pris, cerné par les escadrons du prince de Viane vainqueurs encore sur ce point, les chargea en flanc avec tant d'à-propos et d'impétuosité, bien qu'il n'eût que trente cavaliers avec lui, qu'il les rompit et donna jour aux troupes du roi, qui pénétrèrent dans leurs rangs et les défirent. Le prince Charles et les seigneurs qui combattaient à ses côtés, furent prisonniers. Charles de Viane ne voulut se rendre qu'à son frère le grand maître; il lui remit son épée et son gantelet. Don Alphonse descendit de cheval pour les recevoir, et baisa le genou du malheureux prince, que son père fit enfermer dans le château-fort de Tafailla. Charles, affecté de la rigueur de Don Juan, dont il avait imploré vainement la clémence, craignit qu'on ne voulût l'empoisonner. Pendant plusieurs jours il refusa tous les aliments auxquels son frère n'avait pas goûté avant lui. Avis du ciel insufflé au martyr.

Don Juan retourna à Saragosse, réunit les états, demanda des hommes et de l'argent ; on les lui refusa. Les Aragonais regardaient avec dégoût cet homme qui foulait aux pieds des droits sacrés, et étouffait la voix de la nature sous les cris de son ambition, ce père aveuglé, dénaturé, cruel, rival haineux d'un fils trop respectueux et trop soumis, qu'il aurait voulu faire accuser de s'être posé en ennemi de son père. Les cortès parlèrent ouvertement en faveur du prince de Viane; elles demandèrent pour lui la liberté, la restitution de sa principauté, ainsi que des villes de Corella et Cintruenigo, avec leur dépôt entre les mains des Aragonais jusqu'à la décision du roi Alphonse V, qui serait pris pour arbitre. En attendant, elles voulaient amnistie générale et le partage égal des revenus du royaume entre le père et le fils. Non-seulement Don Juan refusa toutes ces propositions, mais il

resserra et rendit plus pesantes encore les chaînes de Charles. De Tafailla, il avait fait transférer le prince au fort de Mallen; de là, ne le trouvant pas assez en sûreté sur les terres de Navarre, à celui de Monroy. Pendant ce temps Gaston de Foix comte de Médina-Céli, qui avait ses griefs, attaquait les frontières d'Aragon, et le prince de Castille, par haine pour son beau-père le roi Jean, se déclara pour le prince de Viane.

La guerre civile affligeait de ses cruautés, de ses haines, de ses crimes toute la Navarre. Aucun des deux partis n'avait quitté les armes; c'étaient partout des brigandages et des assassinats. Toute la population, forcée de se déclarer, s'était partagée entre les deux bannières. Pampelune, la ville Beaumontaise, avait envoyé des députés aux cortès d'Aragon, leur demandant d'interposer leur influence entre le prince et le roi. Elles le firent avec chaleur. Don Juan, inquiet du vif intérêt qu'inspirait le prince de Viane, l'envoya du fort de Monroy dans les prisons de Saragosse. Charles comparut devant les cortès et Don Juan leur donna trente jours pour conclure un arrangement dont plusieurs conditions très-dures furent dictées par lui. A défaut de conclusion dans le délai fixé, le prince devait être réintégré dans sa prison. Les clauses demandées par les cortès ont déjà été expliquées. Don Juan ordonna que le prince son fils mettrait à la disposition des députés, et comme otages, Louis et Charles de Beaumont fils du connétable, Guillaume et Menaut de Beaumont, Don Carlos de Cortez, Don Juan Martinez de Oriz, le seigneur d'Armendaritz, le licencié de Viane Carlos de Ayanz et Juan de Ursua, tous seigneurs et chevaliers de la faction beaumontaise. 1453

Il exigea que Charles, aussitôt sa liberté obtenue, irait à Pampelune et Olite, pour mettre ces deux villes sous l'obéissance de son père, ainsi que les autres forts et châteaux du royaume; après quoi les otages seraient mis en liberté. Jean spécifia que Charles de Viane ne pourrait ni se rendre auprès du roi d'Aragon son oncle, ni sortir de la Navarre sans son autorisation. Enfin il voulait placer des créatures à lui auprès de Charles, afin que le malheureux

prince, trouvant l'espionnage et la prison jusqu'au fond de son palais, n'ayant en quelque sorte la liberté ni d'agir ni de penser, ne rencontrât dans son existence que chagrins, dégoûts, et humiliation. De cette manière Jean espérait amener son fils à l'admission de toutes ses volontés, imaginant que l'espoir de l'indépendance le déterminerait à tous les sacrifices. Mais le prince se voyait soutenu par la Castille; l'infant Don Henry l'attendait à Santo-Domingo de la Calzada avec quinze cents chevaux; il était prêt à se joindre aux Beaumontais de Navarre. Les passions étaient entretenues par l'infant de Castille qui voulait forcer Don Juan à s'allier avec lui, pour s'en servir ensuite dans l'exécution du plan qu'il méditait, d'enlever la couronne à Don Juan de Castille, son père. Les arrangements proposés en Navarre n'obtinrent aucune suite à cause de cette dissidence d'intérêts heurtés entre eux, contrariés et toujours entravés par des troubles sans cesse fomentés.

Telle est l'amitié apparente des princes en général; tel est leur moteur dans les alliances qu'ils contractent, dans les querelles qu'ils épousent. En Navarre la guerre, parce qu'un père veut dépouiller son fils; la guerre en Castille, parce qu'un fils veut détrôner son père, et les secours fournis par Henry n'avaient d'autre but que de s'assurer un coadjuteur puissant, un complice dans la lutte impie qu'il méditait. Et la paix que cherchait à conclure le roi Jean, en tant qu'il la désirât, ne devait servir qu'à l'accomplissement de ses coupables vues, en rivant à jamais des fers dénaturés. L'intérêt de l'ambition, la soif des grandeurs, voilà le grand mobile, telle est la politique; cacher le fond des choses, bien déguiser les monstruosités de ses prétentions, habilement dérober son arrière-pensée sous un masque de dévoûment et de générosité, voilà ce qu'on a décoré du nom spécieux de diplomatie.

Le baptême de l'infant Don Alphonse fils de Don Juan et de Juana Henriquez, amena des fêtes dans Saragosse et fit ouvrir les prisons à tous les détenus, malfaiteurs et autres. Pendant que le roi se souvenait ainsi de tout le monde pour distribuer grâces et faveurs, il n'oublia que son fils le prince

de Viane, pour lequel les cachots restèrent fermés. Jean prolongea seulement le terme de trente jours indiqué d'abord et qu'il reconnut insuffisant. Enfin, à force de démarches, de concessions, Charles de Viane fut rendu à la liberté. Le connétable de Beaumont, ses deux fils, d'autres seigneurs navarrais au nombre de sept, qui s'offrirent volontairement, prirent les fers du prince. Dans ce temps arrivaient aux Beaumontais de nombreux renforts de la Castille, des provinces basques cis-pyrénéennes, de la Gascogne et du Béarn. Ainsi, alors que l'incendie avait l'air de s'apaiser sur un point, il menaçait d'éclater sur un autre, plus furieux que jamais. Henry de Castille ne s'attachait qu'à l'irriter. Il était venu à Logroño, non par affection pour Charles, mais pour l'abandonner quand cet infortuné prince aurait eu le plus grand besoin de secours, et pour s'attacher le roi Don Juan. Bonne foi, loyauté ne font point leurs temples des cœurs ambitieux.

En 1454 Don Henry de Castille répudia la fille du roi 1454
Jean, Doña Blanca, qu'il renvoya à son père pour le punir de n'avoir pas voulu s'allier à lui. Le prince se remaria avec Doña Juana infante de Portugal. Peu après le roi Jean renonça au douaire considérable que, dans le principe, il avait réclamé pour sa fille au prince castillan, avec lequel il entra en confédération. Don Henry, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était impuissant et le père Aleson donne à ce sujet des détails que l'histoire repousse, qu'un écrivain serait honteux de reproduire, et dont le cynisme ferait rougir le lecteur. Toujours est-il que la seconde femme de l'infant causa, par sa conduite déréglée, autant de scandale dans la Castille, que la Navarraise Doña Blanca y avait édifié par ses vertus.

Le roi Alphonse V, de Naples où il était, avait chargé la reine d'Aragon sa femme d'arranger les désaccords de Don Juan et du prince de Viane. Tout ce que put obtenir cette princesse fut une trève signée en 1455. Une trève entre un 1455
père et un fils; et cela quand les partis, de plus en plus exaspérés, étaient en présence, appuyés sur leurs armes qu'ils ne quittaient jamais, s'observant réciproquement avec



des pensers de vengeance, des regards menaçants, et se jetant mutuellement des cris de défi! A l'expiration des trêves la guerre recommença plus ardente, plus cruelle que jamais.

Le connétable comte de Lérins, ses fils, et les autres seigneurs nommés plus haut, étaient toujours otages, toujours dans la geôle de Don Juan. Plusieurs fois ils se virent au moment d'être égorgés par ordre du roi, tant il était irrité de ce qui se passait en Navarre. Un jour entre autres le prince Charles avait reçu un héraut du seigneur Pierre de Peralta, comme vice-roi et capitaine général du royaume. Ce héraut portait sur sa cotte d'armes l'écusson de son maître, entouré des chaînes de Navarre. Charles ordonna que les armoiries du royaume fussent enlevées de la cotte d'armes et qu'on n'y laissât que le blason de Peralta avant d'introduire le héraut en sa présence. Le roi en fut extrêmement courroucé, et ordonna par un décret que les chaînes de Navarre fussent replacées dans l'écusson de ce seigneur. Un autre grief plus grave encore de Don Juan contre son fils était qu'il n'avait voulu consentir ni à rendre au roi son père, ni à remettre aux mains tierces de la reine d'Aragon les villes de Montréal, Pampelune et autres qui avaient embrassé son parti.

1455-1457 Les pillages, la destruction, le fer, le feu dévastaient la Navarre. La ville de Roda, prise par les Agramontais, fut rasée; le comte de Foix, ennemi juré du prince Charles, était venu joindre ses troupes à celles du roi Jean. Elles étaient aguerries par leurs combats continuels et heureux contre les Anglais de la Guienne et de l'Aquitaine. Dans une bataille auprès d'Estella, Charles fut défait et obligé de fuir pour ne pas tomber de nouveau au pouvoir de son père. Il s'en fut à Pampelune, laissa à Don Juan de Beaumont, son chancelier, l'administration du royaume, à sa sœur Blanche, répudiée de Castille, celle du palais et de ses biens personnels, et partit pour Naples, en passant par la France. Il se rendit à Bayonne pour éviter le trajet par les terres de son beau-frère Gaston de Foix, époux de Léonore de Navarre. Le prince de Viane savait que Charles VII de France, qui

venait de chasser définitivement les Anglais de son royaume, était prévenu contre lui par Gaston. Le comte de Foix cherchait à entraîner ce puissant auxiliaire dans son parti. Arrivé à Poitiers, Charles dépêcha son secrétaire à Naples, avec une lettre à son oncle Don Alphonse d'Aragon ; il lui remettait avec abandon sa personne et sa cause. Le prince poussa jusqu'à Paris, où le roi le reçut amicalement, tout en lui adressant quelques reproches sur sa conduite envers son père. Il ne fut pas difficile au malheureux Charles de se disculper entièrement, et Charles VII, convaincu, se retira de la ligue du comte de Foix.

L'infant se rendit à Naples; le roi d'Aragon son oncle l'accueillit avec bonté et intérêt, et lui promit ses efforts et ses bons offices pour le raccommoder avec le roi Jean. Alphonse lui envoya en effet tout aussitôt Don Juan Rodrigue Vidal, un des officiers de sa maison. Ce chevalier était porteur de lettres, qu'il remit à Jean le vingt-quatre avril 1457, à Tudèle. Vidal trouva le roi irrité contre son fils et refusant tout arrangement avec lui. Le comte de Foix avait eu avec Jean des conférences à Barcelonne, et lui avait représenté comme un crime l'absence du prince de Viane : comme si un malheureux persécuté se rendait coupable parce qu'il cherche un asile contre ses ennemis acharnés et mortels. Mais le comte de Foix ne pouvait pardonner à Charles d'avoir éclairé le roi de France sur les machinations qu'il avait mises en jeu, sur sa haine contre son beau-frère en même temps que sur les impostures qu'il avait imaginées pour tourner le monarque français contre l'infant. Aussi Gaston ne négligeait-il aucune occasion d'envenimer le père contre le fils. Ce qui était résulté de tout cela, avait été la convocation de la portion agramontaise des cortès au mois de janvier de cette même année. Ces cortès illégales avaient prononcé la déchéance et l'exclusion du trône de Don Carlos prince de Viane, ainsi que celle de sa sœur Doña Blanca, le seul membre de la famille resté fidèle aux infortunes de l'infant. Doña Léonore, leur sœur puinée, comtesse de Foix, fut nommée reine, et à sa place le comte Gaston, son mari, fut proclamé chef du gouvernement. Cette décision inique

porta néanmoins un coup funeste au parti de Charles. Le comte de Foix et Béarn avait fait, dans ses deux comtés, des levées de troupes considérables, et s'était avancé sur la Navarre pour conquérir les portions qui relevaient du prince de Viane et qu'il regardait déjà comme lui appartenant. Don Juan de Beaumont, gouverneur en l'absence de Charles, assembla à Pampelune les cortès, afin de prendre des mesures. Le prince y fut proclamé et juré roi de Navarre, avec toutes les cérémonies usitées en pareil cas. De ce moment le titre lui en fut conféré dans tous les actes gouvernementaux. Le roi Jean conçut un violent dépit de cette levée de boucliers qui traversait tous ses projets; il en accusa avec aigreur et colère son fils absent qui l'ignorait. C'est dans ces dispositions que l'avait trouvé Rodrigue Vidal. Aussitôt que le prince de Viane eut connaissance de cette démonstration, il écrivit au grand prieur Jean de Beaumont, lui adressant de vives réprimandes sur ce qu'on le compromettait dans son honneur par ce fait inconsidéré, qui lui serait imputé quoiqu'il en fût innocent. Il ajoutait que c'était mettre en danger la vie du connétable, de ses fils et de tous ceux qui étaient en otage pour lui; il finissait par défendre absolument que l'on continuât à lui donner le titre de roi.

Jean de Beaumont, sur les préparatifs sérieux du comte de Foix, demanda à Henry VI de Castille le secours offert antérieurement par lui, et lui donna quelques-unes des villes de l'obéissance de Charles, en garantie. Rien ne pouvait, plus que cela, dépiter le roi Jean, qui prévoyait l'impossibilité de retirer ces places des serres du Castillan. Charles de Viane, instruit de ce qui se passait, adressa au roi de Castille, par l'intermédiaire de Beaumont, une lettre par laquelle il priait Henry de rendre à son gouverneur les places reçues en nantissement, et de retirer ses troupes, qui lui devenaient inutiles, puisque son père était en voie de négociation avec le roi d'Aragon et de Naples, au sujet des entreprises de Gaston de Foix. Il en écrivit une autre à son conseil de Pampelune pour le rassurer sur sa sécurité personnelle du moment; il s'y louait beaucoup de l'accueil et des procédés de son oncle et du prince son fils, assurant

qu'il touchait au terme de ses discordes avec Don Juan, et que bientôt il reviendrait au milieu de ses chers et fidèles Pampelunais. Qu'alors il s'efforcerait de fermer toutes les plaies dont ils avaient été affligés pour l'amour de lui. Il recommandait à ses conseillers la concorde, et d'avoir soin de sa sœur Doña Blanca, de son palais, de ses affaires particulières, enfin de ses enfants. Charles avait deux enfants naturels; l'un Don Philippe comte de Beaufort, né de Doña Brianda Vaca, l'autre Doña Alix issue de Marie d'Armendaritz. Ces enfants étaient élevés au palais de Pampelune.

Mais pendant que l'infortuné prince se livrait à l'espoir de voir finir ses tourments, un vent destructeur vint souffler impitoyablement sur ses illusions et les effaça, comme le dessin tracé sur le sable du rivage est emporté par la vague en fureur. Quelque chose de fatal et d'invincible semblait dominer toutes les actions du prince et faire tourner contre lui ses efforts pour le bien. Un de ses lieutenants, Charles de Arrieda commandant de Lumbier, provoqué par les Aragonais, était entré sur leur territoire pour les réprimer. Charles envoya ordre immédiat de satisfaire les Aragonais et de leur donner réparation, ce qui fut exécuté. Don Juan trouva mauvais ce procédé généreux ; il en fit un nouveau grief.

L'ambassadeur d'Alphonse V, Rodrigue Vidal, reconnaissant l'éloignement du roi Jean pour tout accommodement, se rendit à Pampelune et trouva Jean de Beaumont disposé à la paix. Comme le roi Jean s'y refusait, alléguant qu'il en était requis par son frère, Vidal offrit à Beaumont un biais pour amener le roi à des idées plus convenables. Il lui conseilla d'offrir sa garantie que, pendant la vie de son père, le prince Charles ne s'intitulerait ni seigneur ni roi de Navarre, ni titulaire du royaume, mais seulement prince de Viane, duc de Nemours, premier-né et héritier de la couronne de Pampelune. Il ajouta, selon Zurita, plusieurs autres clauses flétrissantes pour le prince. Le fidèle Beaumont demanda à l'envoyé s'il lui faisait ces propositions par ordre du roi d'Aragon. Vidal répondit que non et que lui seul avait conçu cette idée, qu'il regardait comme l'unique

moyen d'arriver au but désiré, se fondant sur ce qu'il prétendait avoir reconnu que le roi Jean se disposait à la guerre, et que le comte de Foix et Jean de Béarn étaient au moment de se jeter sur la Navarre. « Nous savons, répliqua Beau-
« mont, combien les ordres du roi votre maître sont diffé-
« rents de vos lâches propositions. Ceux de notre prince sont
« de nous conformer aux mandements de son royal oncle,
« et nous les suivrons à l'exclusion de tout autre. A donc,
« nous sommes prêts à exposer notre personne, notre vie et
« nos biens à tout péril, tout dommage, pour notre foi et
« obéissance à notre seigneur légitime et naturel, et mieux
« aimons encourir toute offense, tous travaux, toute guerre,
« que d'acheter paix ni repos par couardise ne félonie, ne
« par rien d'injurieux au nom de notre prince et seigneur. »

Vidal ayant échoué, le roi d'Aragon envoya deux nouveaux ambassadeurs à son frère ; ils devaient l'engager à remettre la décision de la question au roi d'Aragon et Naples, ainsi que l'avait déjà fait le prince de Viane. Ce parti dérangeait toutes les combinaisons de Jean, surtout en ce qui touchait à ses arrangements avec son gendre Gaston de Foix. Comme cependant il était plus dans la dépendance de son frère Alphonse V, à cause de ses possessions en Aragon, que dans celle de son gendre, dont il n'attendait rien, il se rendit à la raison. Le compromis fut signé à Saragosse. Avant ce moment les rois de Navarre et de Castille eurent une entrevue ; ce dernier vint à Alfaro avec sa famille et sa maison. Jean se rendit à Corella avec la reine et ses enfants ; Jean de Beaumont y arriva aussi ; la comtesse de Foix également, elle, Léonore, l'ennemie déclarée de son frère. Un accident l'avait mise au moment de perdre un œil.
« On dit, seigneur, écrivait à ce sujet Vidal au prince
« Charles, que la comtesse de Foix votre sœur va perdre
« un œil. Sur ma foi, prince, ne vous en chagrinez ne
« peinez ; car celle qui conspire la perte d'un frère tel que
« vous, mérite bien la privation d'un œil, quand serait le
« droit. »

Dans cette entrevue Jean chercha à circonvenir le roi et le prince de Castille ; Jeanne Henriquez en fit autant pour



la reine. Chacun visait à faire prévaloir ses intérêts particuliers; et l'intérêt général, le bien public auquel voulait Alphonse V que l'on travaillât, restaient profondément oubliés. Egoïsme des cours.

Jean de Beaumont faisait tous ses efforts pour que l'on s'occupât activement de la paix; il proposa même de mettre en séquestre, aux mains du roi d'Aragon, toutes les places de Navarre obéissant au roi Jean et au prince de Viane. Alphonse y aurait mis des gouverneurs nommés par lui, jusqu'à ce que sa décision eût terminé les déplorables divisions de l'état. Telles étaient les instructions du prince Charles.

Alors furent convenus les mariages d'Alphonse et Isabelle de Castille avec Doña Léonore et Ferdinand, enfants du second lit du roi Jean, et encore presque au berceau. Jean consentit enfin à signer le compromis mentionné plus haut; le roi et Léonore comtesse de Foix agissant pour eux, et Jean de Beaumont pour le prince de Viane. Six mois furent accordés, pendant lesquels le roi Jean retirait ses griefs contre son fils et sa fille Blanche, sauf à les reprendre ensuite si la négociation n'était pas achevée à l'expiration de ce terme. La trève entre les mêmes parties fut publiée aussi à Sanguesa, pour six mois, avec quelques conditions, entre autres la liberté des prisonniers de guerre.

Il y avait un an que Don Alphonse V travaillait à la pacification; les plus grandes difficultés étaient vaincues, la paix allait ressortir de la décision de ce prince, auquel a été dévolu le surnom de Magnanime. Charles de Viane arrivait au terme de ses longues et touchantes infortunes; la mort enleva le seul homme qui pût être son médiateur. Alphonse-le-Magnanime roi d'Aragon, Naples et Sicile, mourut le huit mai 1458 d'une fluxion de poitrine. Tout retomba en question, tout rétrograda violemment vers le point de départ, comme ces ressorts tendus qui s'échappent tout-à-coup par une de leurs extrémités et se replient subitement sur leur première et compacte circonférence. Ainsi, quand la fortune semblait sourire au prince Charles, 1458

c'était pour le frapper bientôt au dépourvu et plus cruellement; ainsi quand le terrain semblait s'affermir sous ses pas, c'était pour l'engloutir sans retour. Déceptions ordinaires et fréquentes dans la vie.

Alphonse V laissait par son testament les royaumes d'Aragon et de Sicile à son légitime héritier, son frère le roi Jean, et après lui au prince Charles de Viane. Quant aux états de Naples, que lui avait conquis son épée, il les donna à Don Ferdinand duc de Calabre, son fils naturel. Les seigneurs napolitains, mécontents et humiliés de ce choix, offrirent le trône au prince de Viane qui refusa, autant par modestie que par reconnaissance des bienfaits du roi son oncle, et de son fils.

Alphonse avait fait en faveur de Charles un legs de douze mille ducats de rente, qui lui furent toujours exactement payés. Pour éviter le renouvellement de la proposition faite par les seigneurs napolitains, par crainte aussi de donner de l'ombrage à Ferdinand, Charles quitta Naples pour la Sicile, devenue propriété de son père. Le prince y fut bientôt chéri de tous, et surtout des grands qui lui allouèrent pour ses dépenses une somme de vingt-cinq mille florins. On aimait en lui, lui-même d'abord, puis le souvenir de sa mère, reine de Sicile par son premier mariage, puis aussi le futur successeur de Jean.

Le prince s'occupait de littérature et suivait les bibliothèques, entretenait des correspondances avec les savants d'Italie, écrivait et traduisait les œuvres esthétiques d'Aristote. Au milieu de ces occupations, le cœur aimant de Charles s'attacha à une jeune Sicilienne nommée Capa, fille d'une naissance commune, mais d'une éclatante beauté. Il en eut un fils, qui reçut le nom de Don Juan Alphonse de Navarre et Aragon.

Le génie inquiet du roi Jean s'effaroucha promptement de l'amour que les Siciliens témoignaient à son fils. Il imagina que Charles cherchait à lui enlever cette couronne en compensation de la Navarre, et de sombres pensées le préoccupaient. Charles cependant était loin de semblables intentions. Pauvre jouet de la fortune, battu par le malheur,

ballotté par les événements, fatigué, rompu par la houle continuelle de son orageuse existence, Charles ne songeait plus qu'à vivre tranquille et retiré. Que n'eût-il pas donné pour être né dans une sphère moins élevée? Mais les nouvelles arrivées de Navarre, où tout allait de mal en pis, où l'on redemandait sa présence, la jalousie de son farouche père, ses craintes, ses plans de vengeance, tout cela arracha le malheureux prince aux premiers jours de repos qu'il eût goûtés depuis tant d'années. Etudes, tranquillité, retraite, amis, amours consolateurs, fruit de sa tendresse, il lui fallut abandonner tant de douceurs, pour se précipiter de nouveau dans les tourbillons qu'il avait voulu fuir, et dans lesquels les exigences de son rang le rejetaient toujours.

L'investiture de la Navarre, donnée à Léonore de Foix, la prison de sept années subie par les otages, par ces hommes qui avaient sacrifié pour Charles existence, liberté, position, fortune, famille; le danger permanent dans lequel ils vivaient : tant de motifs lui faisaient une loi de présenter son front à l'orage, et d'essayer du moins un remède à tant de maux. Charles savait que son père, non content du superbe héritage qu'il venait de faire de l'Aragon, la Catalogne et la Sicile, voulait encore le dépouiller de ce qui lui revenait légitimement, et qu'à ces fins Jean, de concert avec le comte de Foix et Béarn son gendre, avait renouvelé alliance avec le roi de France. Le prince de Viane se détermina à se rendre en Espagne et à se confier à son père, dont il fit préalablement sonder les dispositions et solliciter le pardon.

Malheureux prince qui se voyait réduit à implorer d'un père spoliateur sa grâce de ce qu'il réclamait des droits sacrés; sa grâce, parce qu'un peuple, qui se regardait comme le sien, chérissait sa douceur, gémissait sur ses infortunes imméritées, et préférait sa domination légitime à celle d'un orgueilleux étranger. Cependant sur les assurances des bonnes dispositions du roi Jean, le prince de Viane s'embarqua en 1459, et cingla vers les côtes de Catalogne. 1459
A peine les eut-il touchées, qu'un ordre de son père l'envoya à Mayorque, dont le fort, ainsi que celui de Belver, devait

lui être remis. Cet ordre avait été donné secrètement par Jean; il ne voulait pas que Charles fût accueilli, même dans cet exil, par une réception digne de son rang. Lorsque le prince voulut prendre possession, il ne se trouva plus que le fort de Mayorque seul de compris dans les instructions du roi. L'humiliation qu'éprouva Charles lui suggéra de bien tristes réflexions sur la rigueur de son père et l'animosité de sa marâtre Jeanne Henriquez.

Il écrivit au roi, lui redemandant ce que déjà ses ambassadeurs avaient demandé en son nom. Charles implorait sa tendresse paternelle, l'oubli du passé, consentait à ce que toutes les villes de la Navarre reconnussent Jean pour roi, demandait instamment que les gouverneurs placés dans ce royaume fussent, non des étrangers ou des hommes de parti, mais des Navarrais, ou tout au moins des Aragonais que n'eussent pas atteints les fureurs des factions. Doucement il se plaignait, le pauvre exilé, de ce que la terre de Navarre et la Sicile lui fussent interdites; mais il se résignait. Il sollicitait surtout sécurité pour ses dévoués serviteurs, ceux qui avaient tout exposé pour lui prouver leur fidélité. Il voulait pour ceux-là la restitution de leurs biens et charges: hommes généreux qui s'immolaient au bien de leur patrie, disait Charles, plus qu'ils ne pensaient à entrer dans une insurrection. Sa sœur aussi, Doña Blanca, que sa ressemblance avec son frère avait mise au ban de la tendresse d'un père en la rendant un objet de haine pour la reine Jeanne; sa sœur, la seule amie qu'il comptât dans sa famille, il demandait qu'on lui pardonnât son fraternel amour et qu'on lui rendît ses biens confisqués. Pour la moitié des rentes de Navarre, qui devait lui revenir, peu lui importait que son père lui en assignât l'équivalent soit en Catalogne, soit sur tout autre point. Il consentait au mariage dont il avait été question pour lui avec Catherine de Portugal, sœur de la reine de Castille et du roi de Portugal, et renonçait à celui auquel il avait pensé pendant son séjour à Naples, avec la duchesse de Bretagne, veuve sans enfants. Il finit par demander humblement à son père la permission d'aller se jeter à ses pieds, implorer lui-même l'oubli du passé pour lui et les siens, et que le roi

donnait sa parole aux envoyés qu'il ne serait rien entrepris contre ses partisans ni contre sa personne et sa liberté.

Le mariage dont il est parlé dans cette lettre avait été traité par l'intermédiaire de Gabriel Lorenzo ambassadeur du roi de Portugal. Ce souverain, neveu du roi Jean par sa mère, désirait vivement cette union, qu'il regardait comme un garant de paix et de tranquillité entre la Navarre et l'Aragon, à cause de la consanguinité avec la reine de Castille. La Navarre aurait été, de cette manière, appuyée sur deux fortes alliances, dont la puissance l'aurait mise à l'abri de toute tentative. Après une conférence avec le roi Jean, Lorenzo avait passé à Mayorque et le prince lui avait répondu qu'il se conformerait en tout à la volonté de son père. Dans cette circonstance encore Jean dissimulait sa pensée intime; car depuis la naissance de Don Ferdinand il avait laissé pénétrer qu'il aimerait mieux voir le prince de Viane mort que marié. Cependant, dit Zurita, il lui aurait laissé épouser n'importe qui plutôt qu'Isabelle sœur du roi de Castille, qu'il réservait pour son second fils. L'amirante, beau-père de Jean, préparait de loin cette union. Toutefois la seule pensée d'un mariage était imputée à crime irrémissible au malheureux Charles. On lui reprochait d'avoir prêté l'oreille aux propositions des Napolitains; et lorsque, plus tard, il en écouta d'autres au sujet de l'infante de Castille, Isabelle, on lui en fit un crime de lèse-majesté, et cette imputation lui coûta la vie.

Le naturel trop facile du prince lui fit croire aveuglément Don Lopez Urrea, envoyé par Don Juan en qualité de vice-roi de Sicile. Ce seigneur lui disait, et peut-être le croyait-il lui-même, que le retour du roi était sincère, qu'il avait repris toute son affection pour son fils premier-né et le lui prouverait en le traitant comme son successeur futur à toutes ses couronnes et possessions, en le dédommageant des maux soufferts, par les grâces et les bienfaits qu'il ferait pleuvoir sur lui. Charles se laissa prendre à ces paroles flatteuses, ou plutôt fallacieuses, tandis que jamais le roi Jean n'avait nourri plus de jalousie, conçu plus d'odieux soupçons contre son fils. Il le reléguait à Mayorque pour lui rendre plus difficiles,

sinon impossibles, les occasions de traiter avec le roi de Castille, les autres princes, les grands et les villes des royaumes de Navarre et d'Aragon.

Pourtant, au milieu des consolations que lui apportaient de pareilles ouvertures, le prince reçut de la cour avis de se tenir sur ses gardes, que le roi son père faisait préparer avec grand mystère quelques navires de haut-bord et autres, pour aller l'attaquer. Ces nouvelles, tout envoyées qu'elles étaient par une main amie, ne suffirent pas pour dessiller les yeux de Charles. Le noble prince ne pouvait croire à une telle perfidie chez son père, par l'ordre et sous la protection, foi et parole royale duquel il était placé à Mayorque. La prudence et l'incertitude le firent cependant s'assurer de quelques bâtiments biscayens pour opérer sa retraite en cas de besoin. Il écrivit aussi à Don Juan que le lieu dans lequel il était confiné n'était pas convenable; que d'ailleurs il était trop éloigné de la cour, et qu'il le priait de vouloir bien lui assigner une autre résidence en Catalogne ou en Roussillon, dans la citadelle de Perpignan, ou un port de mer quelconque.

Peu après, le vice-roi de Sicile, accompagné de Bernard de Requesens, vint à Mayorque de la part du roi. Dans la conférence qu'ils eurent, Charles leur dit qu'il n'insistait plus pour que le gouverneur de la Navarre ne fût ni Aragonais ni Catalan, mais seulement pour que la comtesse Léonore de Foix ne conservât pas cette fonction et n'eût même pas l'autorisation d'habiter le royaume; sa raison était que, plutôt que d'entendre à tout arrangement de ce genre, Léonore se porterait aux dernières extrémités. Charles demandait aussi que le roi lui laissât les états de Candie, ce qui lui fut refusé sous prétexte qu'il les avait abandonnés au roi en échange du duché de Nemours. Cette allégation était dérisoire en ce qu'elle réduisait à un don forcé ou à un simple titre cet échange prétendu, puisque la France avait confisqué le duché. Les envoyés du roi Jean déclarèrent au prince qu'il n'y avait pas d'arrangement possible entre lui et son père s'il ne consentait à une entrevue avec la reine Jeanne.

Le neuf décembre, le prince de Viane envoya ses ambassadeurs, et termina enfin le traité de bonne intelligence et concorde avec Don Juan. La ville de Pampelune et les autres places du royaume de son obéissance, dont l'ensemble formait la moitié de la Navarre, furent immédiatement offertes au roi Jean; ordre de Charles fut envoyé au commandant-général Jean de Beaumont, à Gratian de Luxe seigneur de Saint-Pé, gouverneur-général des terres basques cis-pyrénéennes, Jean d'Artieda, Charles son fils, Charles de Ayanz seigneur de Mendinueta, et tous les commandants des frontières et autres lieux, de reconnaître Jean d'Aragon pour leur roi et de lui remettre tous leurs commandements. A ces clauses le roi devait aussi rendre immédiatement à la liberté le comte de Lérins et les otages détenus comme garantie de la conduite du prince de Viane. Tout se passa ainsi, vu qu'il resta bien entendu et bien arrêté que le prince n'entrerait jamais en Navarre ni en Sicile du vivant de son père; en sorte que celui qui était roi de droit dépouillait son titre, se soumettait au bannissement de ses états, entravait sa propre liberté, se livrait désarmé, sans forces, sans défense, compromettait sa vie, pour briser les fers des preux chevaliers victimes volontaires de leur dévouement qui, depuis sept années, languissaient, résignés et fidèles, dans les prisons de Jean l'usurpateur. Ils auraient volontiers encore consacré sept autres années de leur vie, ils les auraient passées dans les mêmes souffrances, les mêmes angoisses, les mêmes dangers de mort imminente, pour que leur prince rejetât d'aussi cruelles conditions, et surtout ne vînt pas se livrer au père qui prenait déjà vis-à-vis de lui l'attitude d'un bourreau. Ils le lui firent savoir; mais rien ne put ébranler la résolution de Charles. Généreux prince qui croyait encore aux sentiments paternels et dont le cœur candide et tendre se brisait à la pensée des peines endurées par ses dévoués.

Les otages avaient su, malgré leur étroite captivité, les menées de Jean avec Gaston et Charles VII; ils savaient que ce triumvirat venait de décider l'entier dépouillement, la ruine complète de Charles; ils avaient su l'arrivée à Valence, où le roi Jean tenait alors les états, des ambassadeurs

français ainsi que du comte de Foix et Béarn; ils savaient encore que tout était conclu, fini, consommé, et priaient instamment Charles de Viane de ne pas courir lui-même à sa perte et à celle de ses amis, de ne pas sanctionner par sa présence tant de révoltantes iniquités. La réponse du prince fut qu'ils se conformassent aux conventions établies entre lui et le roi Jean. Bientôt, ajoutait-il, ils verraient de quelle utilité, de quel grand avantage cette conduite serait pour le royaume. D'ailleurs il n'existait aucun autre moyen possible d'arrêter la guerre civile et d'étancher le sang des peuples. Son aveugle confiance l'empêchait de voir que ce grand incendie, on voulait l'éteindre dans son propre sang, le sang du juste.

1460 Le pacte fut signé le vingt-trois janvier 1460. Le prince était exilé de la Navarre et de la Sicile; les revenus de sa principauté de Viane seulement lui furent restitués. Les otages reçurent la liberté ainsi que leurs biens et titres, excepté la connétablie du comte de Lérins; le roi en avait disposé en faveur de Pierre de Peralta, son serviteur damné. Les partisans du prince furent à peu près traités de même; des serments à formules préparées exprès furent exigés de tous les nouveaux commandants des villes, places et forts. Charles, toujours dupe de l'ingénuité, de la candeur presqu'enfantine de son âme, écrivit aux états de Navarre que, puisque la paix tant désirée était enfin conclue, il convenait que sa sœur, Doña Blanca, fût remise à son père le roi Jean, ainsi que ses enfants à lui, Don Philippe et Doña Anna, qui devaient être élevés sous les yeux de leur aïeul. Et Charles était le seul à ne pas comprendre que c'étaient des otages nouveaux exigés de lui par son père et sa marâtre; et seul, il ne s'apercevait point de la marche rapide que prenaient les choses pour l'entraîner à sa perte, lui, ses enfants, et la princesse sa sœur. Il l'apprit, il le vit et le reconnut bientôt; mais trop tard et à ses dépens.

Dès que toutes les conditions eurent été remplies, le prince s'embarqua à Mayorque; c'était le vingt-deux mars 1461. Il débarqua sur la plage de Barcelone et se rendit au monastère de Val Donzellas, où il fut dignement

reçu. Le lendemain Barcelone l'attendait avec ses pompes, ses fêtes, sa joie sincère; mais le modeste Charles craignit d'offusquer la susceptibilité de son père, et refusa de faire son entrée dans la ville avant d'avoir été rendre ses hommages à Doña Juana; il devait la voir même avant le roi. Leur résidence était hors ville; Charles ne les y trouva pas. Le roi ayant appris son arrivée, s'était porté au-devant de lui à Barcelone. Charles retourna aussitôt sur ses pas, et rencontra son père près Igualada. Là, sur la route, le prince descendit de cheval, se jeta aux pieds du roi dans la poudre du chemin, et lui baisa la main en lui demandant, les larmes aux yeux, pardon du passé! Il en fit autant pour la reine sa marâtre, son ennemie implacable, et les royaux époux l'accueillirent avec de grandes démonstrations de tendresse. Mais l'œil exercé des courtisans avait démêlé sous ces feintes caresses, le sourire du tigre qui joue avec sa proie avant de l'étrangler. Quoi qu'il en soit, tous trois firent dans Barcelone une entrée triomphale et magnifique; le peuple se montrait heureux de ce rapprochement. Il ne juge que sur l'apparence.

Tout fut assez tranquillement pendant quelque temps. Les plans de mariage avec Catherine de Portugal furent repris, et le prince donna le vingt-six juillet à Bartholomé Roz, conseiller de son père, pouvoir de conclure pour lui. Il écrivit en même temps, une lettre d'excuse à François duc de Bretagne pour se dégager des pourparlers d'union commencés à Naples au sujet d'Anne de Luxembourg, veuve sans enfants du duc Arthus de Bretagne, prédécesseur de François. Jean tenait à entretenir en Portugal l'idée du mariage avec l'infante, dans l'espoir d'obtenir du roi, frère de Catherine, le retour de ses terres confisquées en Castille. Avec la puissance que lui donnaient les états dont il venait d'hériter, tranquille du côté de la Navarre rangée silencieusement sous son obéissance, Jean espérait pouvoir joindre au recouvrement de ses biens de Castille, une partie de ce royaume. Dans la ligue étaient entrés plusieurs seigneurs de marque, entre autres Don Alonzo Carrillo archevêque de Tolède. Les projets conçus ne purent cependant être formés avec assez

de mystère pour qu'il n'en transpirât pas quelque chose, et ce quelque chose parvint aux oreilles de l'évêque de Séville Don Alonzo de Fonseca. Ce prélat en avisa aussitôt le roi Henry de Castille, qui envoya des ambassadeurs bien sûrs, bien instruits de leur rôle. Ils devaient féliciter de sa part Jean d'Aragon et Navarre de l'arrivée de son fils, porter les mêmes félicitations au prince de Viane, en lui offrant secrètement et de la part de leur roi, tous les secours dont il pourrait avoir besoin, et même la main de l'infante Isabelle sa sœur.

Bien que Charles ne se permît aucune réponse positive ni directe, il était facile de voir qu'il inclinait fortement vers ce parti. Il avait été démontré au prince, par les allures de son père qui devenaient plus claires chaque jour, que le mariage de Portugal était un leurre pour le distraire de toute observation et que sa réconciliation n'avait été que simulée, en un mot, un mensonge. Le roi de Portugal exigeait tout d'abord et avant tout que Charles de Viane fût reconnu et juré prince de Gironne, héritier universel de tous les états et possessions de Jean. Cette condition était loin d'aller aux vues postérieures du roi, qui restait également sourd aux instances que lui adressaient, au sujet du prince son fils, les Catalans et plusieurs souverains. Mais la voix de la nature était étouffée dans cette âme ambitieuse et cupide; il n'y restait pas une corde qui pût vibrer, puisque la douceur et la modestie de Charles et son angélique résignation n'étaient regardées par ce père dénaturé que comme l'exécution d'un devoir.

Le roi de Castille, non content d'avoir déjoué la ligue formée contre lui par le roi de Navarre, résolut de punir le coupable. En conséquence, convaincu que son frère, le grand maître de Calatrava, avait trempé dans la conspiration, il lui témoigna d'abord du mécontentement. Mais le grand maître était habile; il connaissait le fort et le faible du roi Henry, se disculpa, persuada son frère, et chargea de l'iniquité l'évêque de Séville. De cette conférence date la haine que les deux frères conçurent et conservèrent contre le fidèle prélat. De son côté Don Juan avait convoqué à

Lérida les cortès de Catalogne. Pendant qu'il les présidait se présenta à lui un chevalier castillan, envoyé de son beau-père Henriquez. C'était Juan Carrillo. Don Fadrique Henriquez révélait à son gendre tout ce qui s'était passé entre le prince Charles et les ambassadeurs d'Henry; il ajoutait qu'il y avait un arrangement de conclu pour écarter l'infant Don Ferdinand son jeune fils; que Charles de Viane tenait toujours en haleine et excitait secrètement les Beaumontais, qui se préparaient sourdement à la guerre. Il ne doutait pas, disait-il, que les Catalans ne suivissent le mouvement.

Cette confidence troubla grandement le roi; il prit aussitôt l'avis de ses conseillers privés et, leur en ayant adjoint d'autres, il fit mander à l'instant même le prince de Viane. Le prétexte dont il se servit comme d'appât pour l'attirer fut qu'il le voulait faire reconnaître prince de Gironne, pour céder enfin au désir général. Quelques personnes, partisans de Charles et qui avaient pénétré les sombres intentions du roi, lui conseillèrent de ne point obéir et d'alléguer quelque raison qui le dispensât de se rendre à l'invitation de son père. Ils ne lui laissèrent pas ignorer qu'il courait le plus grand danger. Un médecin l'avisa même, dit Zurita, de bien prendre garde à ce qu'il allait faire; qu'il était probable *qu'on lui donnerait à avaler un morceau de dure digestion*. Le fils soumis et résigné répondit à tous ces avertissements du dévoûment, qu'il obéirait à son père tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Il se rendit au conseil, fléchit le genou devant le roi et lui baisa la main avec respect. Mais Jean, la lui retirant avec colère, lui reprocha amèrement, et en termes peu ménagés, ses trahisons et rébellions répétées. C'était ainsi qu'il jugeait ou feignait de juger la conduite de son fils. Charles, étourdi d'une sortie aussi vive et aussi imprévue, essaya de se disculper et d'établir son innocence. Jean, craignant qu'il ne la démontrât trop bien, et que les juges n'osassent plus le condamner après l'avoir entendu, le remit aux mains des ministres de sa haine, qu'il tenait prêts, et leur enjoignit d'enfermer immédiatement le prince au fort de Miravet. Jean de Beaumont grand prieur de Navarre fut enfermé en même temps que Charles, au même lieu, avec la

même rigueur, mais non avec lui. Le roi recommanda que l'on tînt son fils sous bonne et sûre garde. C'est de cette manière que Jean viola de nouveau toutes les lois de la nature et de l'équité, et que le prince de Viane, encore une fois victime de l'animosité aveugle qui le poursuivait et des intrigues qui ne cessèrent de tourmenter sa vie, fut condamné sans être entendu. Son père avait d'avance préparé le jugement. Les haines de famille, enfants de l'ambition, sont plus acharnées, plus implacables que celles qui naissent d'une rivalité étrangère.

L'emprisonnement de Charles de Viane retentit douloureusement dans toute l'Espagne. Du sein de la Catalogne surtout s'éleva un murmure d'abord, puis des clameurs prolongées et improbatrices. On y jugeait le roi d'autant plus sévèrement, qu'indépendamment du mépris de sa propre foi, il avait compromis l'honneur des Catalans, entrés garants auprès du prince de la sécurité de sa personne et du sincère retour de son père. Trompés eux-mêmes par cet homme fourbe et sans cœur, les Catalans se voyaient encore flétris d'imposture et de complicité vis-à-vis du martyr qui s'était livré à son persécuteur, confiant dans la foi et les garanties jurées par eux. L'attachement qu'ils professaient pour Charles n'ajoutait pas peu à leurs récriminations. Comme les cortès étaient encore assemblées à Lérida, elles envoyèrent quinze députés au roi pour lui demander compte des raisons de la captivité de Charles de Viane et lui faire des remontrances sur ce que les sécurités promises et données par eux étaient violées. Jean répondit que c'était la troisième rébellion de son fils, sa troisième conspiration contre la couronne et la personne de son père et roi, que ce crime demandait vengeance et punition. Les députés, peu satisfaits de ces explications, plaidèrent la cause du prince, démontrèrent son innocence bien avérée et les menées de l'amirante de Castille; ils conclurent en demandant courageusement la liberté du captif. Elle leur fut refusée.

Les états furent indignés en apprenant la décision du roi. Aux quinze premiers ils adjoignirent soixante autres envoyés et les députèrent de nouveau vers Jean, avec des instruc-

tions plus étendues et plus sévères : à leur tête l'abbé d'Agor, qui porta la parole au nom des cortès et de ses collègues. Il commença par les mêmes représentations de manque de foi, d'injure gratuite à toute la Catalogne; reproduisit ensuite l'accusation d'intrigue contre Don Rodrigue Henriquez amirante de Castille, et l'évidence de la non-culpabilité du prince. « Prenez-y garde seigneur, dit-il en finissant; Don « Rodrigue cherche tous les moyens de perdre et faire périr « votre premier-né, l'héritier légitime et naturel de la Navarre, « de l'Aragon et de toutes ses dépendances, pour placer tant « de couronnes sur la tête des enfants de sa fille, de vos fils « du second lit. Mais entendez par ma voix la protestation « de toute la province; les Catalans emploieront leurs « biens, leurs années, leur temps, leur vie à la défense du « prince de Viane innocent et persécuté, à sa délivrance « d'une injuste et ignominieuse prison. Vous savez, seigneur, « que leurs moyens sont puissants et leur affection pour « votre premier-né profonde, autant que leur résolution est « inébranlable, leur caractère inflexible et fier. Réfléchissez « aux dangers qui vous assiégeront, aux remords dont, un « jour, vous serez assailli. Ne cédez pas en aveugle, sei- « gneur, à votre amour pour votre épouse, à votre affection « pour votre beau-père, surtout quand c'est la haine ambi- « tieuse de ces deux personnages qui vous égare. N'étouffez « pas dans votre sein des sentiments paternels qui ne deman- « dent qu'à parler, qu'à se faire jour. Redevenez père, sei- « gneur; songez aux graves conséquences, à la responsabilité « que vous encourez en maintenant un jugement trop pré- « cipité; ou du moins reculez, tremblez devant les calami- « tés, les misères, les luttes sanglantes, les périls continuels « que vous attirerez sur la nation et sur vous-même, en « persistant dans votre coupable détermination. »

A ces paroles fières et menaçantes, prononcées avec feu, le roi répondit avec calme et gravité : qu'il savait rendre justice, que c'était à lui qu'il appartenait de châtier un fils tant de fois rebelle, qui abusait de sa clémence et se laissait coupablement influencer par les criminelles sollicitations de ses vassaux. Les députés rendirent compte aux états de l'issue

de leur négociation par une lettre détaillée. Les Catalans se soulevèrent, déterminés à soutenir par les armes leurs réclamations et l'innocence du prince. Ayant établi des intelligences secrètes jusqu'au milieu de la cour, ils marchèrent sur Lérida dans l'intention de s'emparer du roi et de sa famille. Plusieurs seigneurs qui approchaient Don Juan étaient entrés dans la conspiration. Mais la main invisible qui s'écarte parfois du juste pour le laisser frapper à coups redoublés ici-bas, s'étend aussi sur la tête coupable et détourne d'elle le châtiment mérité. Décret mystérieux, incompréhensible à nos faibles intelligences, et dont le secret motif est écrit trop haut pour que notre vue débile le puisse découvrir.

Le roi averti, se disposa à fuir l'orage qui s'approchait grondant, malgré le conseil de plusieurs seigneurs de la cour, surtout de Don Pedro de Urrea archevêque de Tarragone et l'un des députés catalans qui insistaient pour que l'on fît tête aux rebelles. Rien ne put arrêter Jean, et tandis qu'il fuyait avec sa famille et sa maison du côté de Fraga, où il s'arrêta, les conjurés entraient à Lérida, couraient au palais et furent très-désapointés de le trouver vide au moment où ils comptaient saisir leur proie. Sans s'arrêter, ils marchèrent sur Fraga, que le roi leur abandonna en se retirant à Saragosse. Les révoltés s'emparèrent de Don Louis de Requesens gouverneur de la ville, et furent renforcés par Valence, les Aragonais, la Sicile, et Mayorque. Tous demandaient la liberté de celui qui devait, par droit de succession, régner un jour sur eux. La faction beaumontaise se redressa plus terrible, plus formidable que jamais; l'étincelle était devenue un vaste et furieux incendie. Les Agramontais coururent également aux armes. Même acharnement, même sentiment haineux, même férocité des deux côtés; on ne voyait partout que sang, cadavres et ruines. Chaque jour ajoutait aux excès, aux désolations, aux dangers, et Jean ressentit enfin les aiguillons acérés de la crainte.

L'insurrection marchait audacieuse et croissante. Jean frémissait derrière les murs de Saragosse; ses regards se portaient alternativement sur sa femme, ses enfants, sa



couronne, ses peuples soulevés, en armes contre lui. Il regardait approcher leurs flottantes bannières, leurs rangs pressés, lointain noir et sombre comme le nuage qui porte la foudre dans ses flancs, et Jean voyait la rébellion, l'émeute l'assiéger et marcher à grands pas vers une complète révolution. Justes représailles des angoisses dont il avait, les années précédentes, entouré la famille royale et le trône de Castille. Enfin, poussé par ses terreurs, sentant le terrain trembler sous ses pas, il écouta les avis des personnes sages qui se pressaient autour de lui.

Dans sa fuite devant les conjurés Jean avait eu la barbare précaution de se faire suivre du prince de Viane, traîné après son père de prison en prison, changeant de supplice mais non de fers. Dans le moment où nous en sommes Charles était détenu à l'Al-Gaferie ou palais des rois maures à Saragosse. Don Juan donna ordre d'ouvrir le cachot du prince, 1460-1461
et voulut que la reine elle-même le conduisît à Barcelone, ce qui fut exécuté le premier mars 1461. Les Barcelonais, se méfiant toujours du roi et prévoyant qu'il voudrait faire attribuer la délivrance du prince de Viane à la reine et non à l'intervention des Catalans, refusèrent l'entrée de leur ville à Juana. Ils avaient depuis long-temps conçu pour elle un invincible éloignement.

On ne saurait rendre l'ivresse au milieu de laquelle Charles fit son entrée dans Barcelone. Mais l'infâme père, la marâtre non moins infâme s'étaient arrangés pour ne laisser à l'amour des Catalans qu'une cruelle déception, un triomphe court et suivi de longues douleurs. Regardant le peuple comme un enfant gâté qui redemande avec dépit le hochet dont on l'a privé, les monstres avaient eu soin de briser le hochet avant de le jeter à l'enfant enivré de sa victoire. Un poison lent avait été donné à Charles de Viane, et chaque jour enlevait une feuille à cette plante étiolée par le plus affreux des assassinats. Maudite soit à jamais la mémoire de l'Aragonais Don Juan de Navarre ; qu'à jamais aussi celle de Doña Juana Henriquez la Castillane, sa digne épouse, soit en exécration. Du moins la vengeance céleste, qui avait assigné un lot aussi amer à l'infortuné Charles, s'appesantit

sur la marâtre, en punition du crime dont elle avait été le principal instrument par l'intermédiaire d'un médecin étranger. A défaut de remords, presque aussitôt l'empoisonneuse Jeanne fut dévorée par un cancer qui la fit mourir peu à peu dans les plus cruels tourments.

La précaution prise vis-à-vis le prince de Viane, ainsi qu'était qualifié l'assassinat par ses auteurs, assura la succession au trône aux enfants de Juana Henriquez. Voilà donc tout ce qu'il a fallu d'événements, de noirceur, de perfidie, de forfaits, pour que Ferdinand-le-Catholique épousât la catholique Isabelle, devînt roi d'Espagne et donnât, sous la couronne et le dais royal de son odieux père, l'exemple des plus hautes vertus. Mais pourquoi faut-il que dans la préparation des grands événements entre la combinaison d'aussi atroces manœuvres, de crimes qui commandent l'horreur et font reculer la nature? Impénétrable profondeur des décisions de la providence!

L'élargissement du prince de Viane n'avait pas arrêté la guerre qui se poursuivait activement en Navarre entre Agramontais et Beaumontais. Don Juan envoya son fils Don Alphonse avec un corps de troupes assiéger Lumbier; il fut bientôt le rejoindre lui-même devant cette ville, dont s'était emparé Charles d'Artieda pour le prince de Viane, et à son insu. Les Agramontais de Sanguesa et plusieurs autres villes de la faction furent joints aux forces déjà imposantes de Don Juan. Artieda fut obligé de demander les secours de la Castille. Le commandeur de Saavedra et Rodriguez de Marcheña étant les plus à portée, arrivèrent les premiers, et forcèrent le roi à lever le siége de Lumbier. Don Juan plaça de fortes garnisons dans Lérins, Pampelune et autres places beaumontaises, dont il suspectait avec raison la fidélité. Il se rendit aux cortès de Calatajud, laissant la conduite de la guerre à ses fils Don Ferdinand et Don Alphonse d'Aragon. Don Pedro Giron grand maître de Calatrava, ne tarda pas à se montrer à Aranda avec deux mille cinq cents chevaux, qui complétèrent les troupes amenées par le roi Henry et lui formèrent une armée avec laquelle il marcha sur Logroño.

De cette place le roi de Castille fit un appel aux Alavais,

aux Biscayens et Guipuzcoans, pour le suivre dans la guerre qu'il était venu faire en personne, au nom et en faveur de son malheureux et bien-aimé cousin le prince de Viane, Don Carlos, héritier direct du trône de Navarre. Tous les hommes en état de porter les armes, depuis vingt jusqu'à soixante ans, furent convoqués. Une telle puissance enleva à ceux des Navarrais qui avaient embrassé le parti du roi Jean, tout espoir de résistance. Les places tombaient sans se défendre, les troupes reculaient sans combattre. La seule ville de Viane, commandée par Pierre de Peralta, le connétable de Don Juan, tint à outrance. Mais battue sans relâche, pressée de toutes parts, elle se vit obligée de se rendre à discrétion au capitaine-général castillan Don Gonzalve de Saavedra. Pour marquer la douleur qu'il en ressentait, Peralta sortit de la ville vêtu de deuil, pendant que les Castillans, joyeux et vainqueurs, entraient par la porte opposée.

Pendant tous ces événements Charles vivait à Barcelone, languissant, mais chéri des Catalans. Il jouissait du gouvernement, de la juridiction et des revenus de cette province; son père s'en était réservé la souveraineté. Cette position était le résultat de l'arrangement fait par Doña Juana, et l'on aurait droit de s'étonner de tant de générosité : la marâtre savait trop bien que Charles n'en jouirait pas long-temps, que par conséquent les sacrifices seraient de peu de durée. Par suite du même arrangement Jean de Beaumont, emprisonné à Xativa en même temps que le prince, avait été relaxé en échange de Don Louis de Requesens, le gouverneur de Fraga.

Il ne manquait plus au bien-être de Charles que de se remarier. Il envoya au roi de Castille Don Juan Trellas, chevalier catalan, pour renouer les propositions de mariage avec l'infante Isabelle. Le roi Henry, qui désirait ardemment cette union, autorisa l'envoyé de son cousin, accompagné de l'évêque d'Astorga, à se rendre auprès de la reine-mère et de l'infante ; les princesses étaient alors à Revalo. La négociation fut des plus favorables, et Trellas, heureux du succès de sa mission, retourna à Barcelone.

Bientôt les joies et les espérances se changèrent en deuil.

L'état de langueur du prince de Viane empirait de jour en jour, et dans peu de temps tout espoir de le conserver fut perdu. En vain employa-t-on les ressources de l'art, celles de la religion, celles aussi de la superstition ; le poison avait été trop habilement donné, il s'était emparé sans retour de sa victime. Voyant le prince dans cet état, les Barcelonais le supplièrent d'accorder son nom et sa main à Brenda Vaca, mère de son fils naturel Don Philippe comte de Beaufort. L'enfant, ainsi légitimé, aurait hérité de tous les droits et titres du prince. Mais Charles s'y refusa. Il fut plus fort que tous les raisonnements, que la tendresse paternelle même, plus fort aussi que sa haine tant naturelle contre sa marâtre.

Le prince de Viane rendit le dernier soupir le vingt-trois septembre 1461, à l'âge de quarante ans, trois mois et vingt-six jours. Pas un membre de sa famille n'assista le délaissé à son heure suprême. Avaient-ils donc peur, les monstres qui savaient envisager, méditer et consommer le crime de sang-froid, qu'en s'exhalant de son corps qui se débattait sous les étreintes du poison, l'âme du martyr se dressât devant eux pour leur reprocher, de la grande voix qui doit clamer les jugements éternels, leur infamie et l'horrible vérité? ou l'aspect de leur victime expirée, la vue de ce cadavre livide qui se couvrit des taches révélatrices du poison après la mort, ne pouvait-elle être soutenue par leurs regards avec assez d'impudeur et de fermeté? Craignaient-ils encore de s'émouvoir, de laisser échapper un cri, une larme, un soupir de remords ou de regret, en entendant la voix affaiblie et mourante d'un fils empoisonné appeler son père et lui demander publiquement pardon d'avoir porté les armes contre lui?

Porté les armes contre son père! Et qu'avait-il fait, le malheureux, autre chose que défendre ses droits usurpés et méconnus, les saints serments violés, et couvrir sa tête de son bouclier impuissant contre la vindicte de l'ambition, la hache de son bourreau? et ce bourreau quel était-il? Jean de Navarre et d'Aragon, Jean, égaré par sa seconde femme Jeanne Henriquez, et son beau-père Fadrique l'amirante de



Castille ; Jean, dont le cœur insatiable ne pouvait être touché que par l'éclat fascinant des trônes, les charmes du pouvoir ; Jean, prince absolu, intrigant, dépravé, despote, plein d'une basse rancune, soupçonneux, jaloux de tout ce qui brillait au-dessus de lui ; enfin Jean, qui devint l'instrument avili et coupable des mauvais vouloirs et de la haine d'une femme et d'un homme d'un rang de beaucoup inférieur au sien.

Et pourquoi cette homme et cette femme avaient-ils pris en aversion le prince bon, aimable, généreux, oublieux des injures, angéliquement résigné dans les malheurs? Parce que Charles, fils et petit-fils de roi, descendant de tant de rois, fils de reine et roi lui-même par des droits imprescriptibles n'avait pas voulu s'abaisser à servir de valet à un amirante de Castille pour complaire à sa marâtre, alors qu'il était pour elle un objet d'aversion, un obstacle à la royauté de ses enfants. Mais elle a su, la marâtre, empêcher l'obstacle d'être insurmontable, et la postérité la flétrira, ainsi que son lâche époux, du nom d'empoisonneuse.

Le martyr, avant d'expirer et après avoir demandé publiquement le pardon de son père absent, dit qu'il pardonnait, lui, sincèrement à tous ceux qui l'avaient offensé, persécuté de quelque manière que ce fût. Il n'avait pas osé prononcer le mot accusateur d'assassins, quoiqu'au fond de sa pensée il les nommât, comme au fond de son cœur il les absolvait.

Son exécuteur testamentaire fut le prieur de Navarre Jean de Beaumont. Charles lui adjoignit le frère Pedro de Queralte son confesseur, le dépositaire des secrets de sa belle âme, Don Juan de Ixar, Don Juan de Cardona, et les conseillers de Barcelone. Il disposait de ses biens libres, provenants de la succession de Blanche sa mère, en faveur de Philippe comte de Beaufort, Alphonse de Navarre et Aragon, et Anna de Navarre ses enfants naturels. Il légua à son père mille florins que devait lui payer sa sœur Blanche, déclarée par lui héritière du royaume de Pampelune, ainsi que sa descendance aux termes de tous les actes, arrangements et testaments faits par son aïeul Charles-le-Noble, sa mère et

son père, le roi Jean. C'est dans de telles dispositions que s'éteignit la royale victime, ange emprunté pour quelques années par la terre aux régions célestes pour l'exemple des vertus et d'une sublime résignation; ange que le ciel réclama et retira vers lui, quand il eut assez souffert pour être nommé le martyr.

A la nouvelle de cette mort, la princesse Catherine de Portugal, qui ignorait les traités de mariage entre Charles de Viane et l'infante Isabelle, prit le voile au monastère de Sainte-Claire, à Lisbonne. Presque fiancée du prince, elle se regarda comme sa veuve. Le corps de Charles fut déposé dans le Panthéon royal, ou sépulture des rois d'Aragon, au monastère de Poblete. Il n'est pas surprenant qu'à cette époque de vive admiration pour celui qu'ils avaient vu indignement souffrir et pardonner si généreusement, les Catalans le regardassent et honorassent comme un saint.

1462 En 1462 les Catalans avaient déclaré le roi Jean ennemi de sa patrie; de là à la révolte il n'y avait qu'un pas. Indépendamment de l'absolutisme avec lequel Jean conduisait cette province, l'écrivain Correa dit que les Catalans croyaient fermement avoir vu l'âme du martyr voltiger la nuit dans les rues de Barcelone, demandant vengeance contre sa marâtre. Le roi de Castille, dont la politique se trouvait secondée par les soulèvements de la Catalogne, se
1462-1464 joignit aux mécontents. Jean se reconnut trop faible pour s'opposer à tant de forces réunies, bien qu'il fût soutenu par Louis XI. Ce monarque, un des plus profondément politiques et astucieux qu'ait eus la France, voulait bien aider Jean à prolonger la lutte; mais non de manière à la terminer à l'avantage de l'Aragonais, dont il désirait l'affaiblissement. Don Juan était rusé aussi, et soit qu'il eût pénétré les vues du roi français, soit qu'en effet il ne se sentît pas en état de résister, il demanda à faire un arrangement, ou plutôt un compromis. Louis XI fut choisi pour arbitre, et le quatre mai 1464 il rendit sa sentence à Hendaye. Elle fut adoptée et signée par Jean ce même jour. La clause principale portait sur la Navarre, condamnée aux frais d'une guerre soulevée par la Catalogne; en outre elle perdait sa

Mérindé d'Estella adjugée, par la décision de Louis XI, au Castillan, plus une forte somme d'or pour l'indemniser des frais occasionés par la guerre de Catalogne.

Les Navarrais se plaignirent hautement de ces conventions, et surtout de la faiblesse et de l'ingratitude du roi Jean, qui les avait adoptées. Les comtes de Foix étaient également compris dans leur mécontentement, à cause de la part qu'ils avaient eue à la conclusion de ce lâche traité, auquel les Navarrais et les Catalans seuls s'étaient opposés. En Navarre il n'y avait pas jusqu'aux Agramontais qui n'élevassent un cri de réprobation contre le roi. Ils se prétendaient vendus, tandis que le roi manquait à maintenir les droits régaliens et la couronne de Navarre intacts. « Telle était « donc la récompense de leur dévouement, de leurs sacri« fices, de leurs dangers dans la guerre de Catalogne, faite « uniquement pour les intérêts de Jean. La Catalogne, dont « le soulèvement avait réduit la Navarre à prendre les armes, « restait entière et libre tandis qu'elle aurait dû payer les « frais, tandis encore que la Navarre, demeurée fidèle, « combattant sous les drapeaux du roi, se voyait écrasée « d'impôts et démembrée. Etait-ce donc que la Catalogne « faisait partie des domaines propres au roi Jean et devait « revenir à son fils Ferdinand, pendant qu'il regardait la « Navarre comme étrangère et ne lui appartenant pas? Mais « elle aussi devait être l'héritage des enfants de son sang. « Pourquoi, de quel droit le roi faisait-il supporter aux « Navarrais les frais d'une guerre qui ne les touchait ni « intéressait en rien? Le roi Jean voulait donc lâchement « couper à la Navarre un des bras que, dans cette circons« tance, elle avait si généreusement employés à le défendre « et à le faire triompher? » C'est ainsi que les Navarrais, ignorants du fond de la question, exhalèrent leurs plaintes et leurs griefs.

Jean n'avait eu d'autre but que celui de leurrer Louis XI, et de l'amener à poser les armes, auxquelles le roi français voulait recourir pour soutenir ses prétentions et sa déclaration. L'Aragonais lui avait jeté cette concession de la Mérindé d'Estella et la promesse de mettre la reine sa femme

et sa fille entre les mains de l'archevêque de Tolède, qui les attendait toujours à Larraga. Le rusé Don Juan fit assembler les états secrètement et comme de leur propre mouvement; il leur fit insinuer de s'élever hautement contre la mesure, comme contraire aux Fors où lois de Navarre et dépassant le pouvoir du roi. Jean s'achemina ensuite vers Saint-Jean-de-Luz, où était le monarque français. Il avait amené avec lui deux clercs distingués qui devaient, au nom des états et de la ville d'Estella, expliquer à Louis XI le fâcheux effet produit par la sentence, et l'opposition fondée qu'elle rencontrerait dans son exécution.

La raison qui frappa le plus Louis fut la crainte qu'on lui témoigna que les Navarrais, usant de leurs droits, ne déposassent leur roi actuel et n'en élussent un autre qui les défendît contre des prétentions exorbitantes. La Navarre était le royaume d'Espagne dont la famille souveraine touchait de plus près à celle de France, et la lignée qui devait y régner par succession, rentrait encore dans la même parenté, par les comtes de Foix et Béarn. Car le fils du comte venait d'épouser madame Magdelaine de France sœur du roi, et Louis XI travaillait à les voir un jour maîtres de la couronne de Navarre. La principale condition de ce mariage était que l'infante Blanche, héritière légitime de Navarre, serait livrée au comte de Foix qui l'empêcherait de contracter de nouveaux liens. Par ce moyen sa sœur Léonore, qui la détestait comme une entrave à son ambition, montait sur le trône, ayant pour successeur son fils Gaston gendre de Louis de France. Blanche, héritière de son malheureux frère dans la haine paternelle et dans toutes ses infortunes, fut effectivement sacrifiée et remise au comte de Foix et Béarn.

La réponse de Louis XI aux députés d'Estella fut entortillée et diplomatique. Il désirait atténuer le mauvais effet produit par sa sentence, il prétendit avoir refusé à son chancelier l'admission des conditions maintenant incriminées, loin de les lui avoir dictées, et que son intention constante avait été de soutenir les droits et la cause de ses amis, et

non de les attaquer. Don Juan quitta immédiatement Saint-Jean-de-Luz et envoya en secret Pierre de Peralta, avec un fort détachement, occuper la ville et la citadelle d'Estella, comme si elle avait voulu se révolter. Le roi de Castille, qui à défaut d'énergie ne manquait pas de tact politique, pénétra promptement les manœuvres de l'Aragonais, et reconnut qu'il était l'instigateur caché de ces machinations. Il regrettait d'avoir abandonné la Catalogne et la fit engager à persister dans son insurrection, avec promesse d'un prompt et puissant secours. Mais les Catalans, offensés de l'espèce de défection du Castillan, s'étaient tournés d'un autre côté et avaient élu pour leur roi Don Pedro, prince et connétable de Portugal. Henry échoua donc dans cette combinaison.

La reine Jeanne et sa fille étaient à Larraga, ville du parti castillan, comme otages de l'exécution de la sentence de Louis XI. Le marquis de Villena avait rendu compte au roi Henry de l'opposition et du soulèvement d'Estella, et de l'impossibilité de tenir les conditions établies. Il lui conseillait de ne pas insister sur une chose qui pouvait amener et entraînerait indubitablement tant de maux. Henry, piqué au vif de ce manque de foi évident, envoya une armée assiéger Estella. La ville se défendit avec tant de force et de constance que, malgré des efforts inouïs, les Castillans furent obligés de se retirer avec de grandes pertes. Après cette malencontreuse tentative, le roi Henry en revint aux avis du marquis de Villena. Il envoya des députés au roi Jean et à la reine, qui s'excusèrent de la non-exécution du traité sur la rébellion des Navarrais. Instruit de cette frauduleuse réponse, le roi de Castille manda à ses envoyés de faire le meilleur arrangement possible. L'Aragonais gagna du temps, traîna les députés d'espérance en espérance, et ne conclut rien. Si bien que joués, ballottés par Jean, ils se retirèrent vers leur roi et l'engagèrent à conclure une trêve. Elle fut publiée à Pampelune le neuf juillet 1464, et le roi Henry resta frustré de tout ce que la sentence de Louis XI lui allouait. Cette trêve fut jurée des deux côtés; on admit aussi au serment le comte Gaston de Foix et Béarn ainsi que

Léonore sa femme, en qualité d'héritiers présomptifs de cette royauté.

Cette convention, fruit de la diplomatie habile de Don Juan, se convertit en un traité de paix avec Henry, qui excitait toujours en sous main les Catalans. Jean donnait au roi de Castille, en compensation de la Mérindé d'Estella et comme gage tout à la fois, le château de Monjardin, la ville de Dicastillo et quelques autres localités, tant dans l'intérieur de la Navarre qu'en dehors. Tranquille de ce côté, Don Juan s'occupa d'apaiser et de tromper le parti beaumontais, qui ne cessait de réclamer la liberté de Blanche, leur reine légitime. Il rendit à Louis de Beaumont et à la noblesse de son parti les charges, biens et rentes dont ils avaient été précédemment dépouillés; il leur promit que l'infante viendrait en Navarre et serait mise à la disposition des cortès, qui prononceraient à la fois sur son élargissement et sur ses droits à la couronne.

Mais Léonore veillait attentive, l'œil fixé de loin sur les moindres mouvements de son père. Elle tremblait pour sa royauté, quoiqu'elle tînt sous ses verroux, dans sa serre de hiène la sœur qui lui barrait l'arrivée au pouvoir. La promesse de mettre en liberté la malheureuse sœur de Charles de Viane était le mot d'ordre; l'impatiente Léonore le reçut avec transport et la bête féroce empoisonna sa sœur. Doña Blanca, odieuse à toute sa famille pour son fidèle attachement au martyr, mourut comme lui. Elle expira dans le fort d'Orthez en Béarn, où ses mortels ennemis la tenaient enfermée. Dégoûtée de la vie et des grandeurs à force de tourments, l'infortunée princesse avait nommé dans son testament, pour successeur à sa couronne qu'elle ne porta jamais, Henry IV de Castille. Les Navarrais, scrupuleux observateurs de leurs lois, n'admettaient jamais de semblables transmissions, faites par leurs rois. Ils les regardaient comme le fruit du dépit, du caprice, de la haine ou de la violence, et ne s'écartaient de la ligne de successibilité que lorsqu'elle se trouvait rompue. Alors ils recouvraient leur droit d'élection.

Quelque déchirant que soit le tableau de la longue agonie de Blanche, nous croirions manquer à l'histoire en le sup-



primant. C'est un fait grave de jeter à la face d'un père, empoisonneur déjà de son premier-né, l'accusation d'assassinat, ou du moins de complicité dans la cruelle mort de sa fille. Aussi regardons-nous comme un devoir l'assiette complète et lucide des bases sur lesquelles l'avenir doit fonder son jugement. Zurita, Aleson, Correa, Mariana, Antoine de Nebrixa, sont les principaux auteurs dont nous tirons nos preuves.

Blanche, pendant la détention de son frère, avait été remise au pouvoir de son père Don Juan, qui la gardait à vue. Après la mort de Charles de Viane, elle fut tenue enfermée dans des châteaux-forts convertis en prisons d'état, pour punir la divorcée de l'impuissant Castillan d'être née avant sa sœur Léonore, et d'avoir au trône de Navarre les droits que, de son vivant, avait eus Charles le martyr. Jean, père sans entrailles, qui n'avait de l'humanité que les formes extérieures, craignait de voir sa fille aînée tomber aux mains des Beaumontais, partisans de la légitimité. Blanche aurait été leur drapeau, leur point de ralliement, la personnification de leurs opinions. Elle aurait tout attiré vers elle; autour d'elle serait venue se grouper toute la Navarre. On sait les conditions du mariage de Gaston de Foix fils de Léonore, avec Madame Magdeleine de France; conditions dictées par Louis XI et adoptées sans opposition par son digne allié Jean d'Aragon. La princesse était en ce moment à Olite. Le roi son père, sacrificateur qui devait livrer la victime, lui fit ordonner de faire ses préparatifs pour le suivre à une entrevue qu'il devait avoir avec le roi de France, du côté de Saint-Jean-de-Luz.

Pour la tromper plus complétement encore, il eut la cruauté, l'inutile dérision de lui faire croire qu'il s'agissait de son mariage avec le duc de Berry, frère de Louis XI. Blanche avait eu quelque révélation des conventions passées à son sujet avec le comte de Foix et la comtesse Léonore. Elle devina le piége et fit répondre à son père qu'elle se refusait à sortir d'Olite, parce que aller où il la voulait envoyer serait être homicide d'elle-même. Ses prières, ses supplications, ses larmes auraient été capables d'*émouvoir le*

bronze, disent les auteurs espagnols. C'étaient l'anxiété, le déchirant désespoir d'un innocent qui se débat sous le poignard levé de son assassin, se traîne à ses genoux, les embrasse, les étreint, et demande avec angoisse, avec l'accent d'horreur et de frénétique délire d'un pareil moment, qu'on lui accorde la vie. Mais la pauvre Blanche s'adressait à plus dur que le bronze, à plus insensible que la pierre du rocher; elle avait affaire à un père dénaturé, à Jean d'Aragon l'empoisonneur de son fils. Inébranlable dans le crime, Jean donna l'ordre à Pierre de Peralta, son passif satellite, de doubler les gardes et de faire partir Blanche de force si elle s'obstinait à désobéir.

La princesse, voyant Peralta entrer chez elle, devina sur sa farouche figure la mission qu'il venait impitoyablement remplir. Les larmes aux yeux, l'infante implorait sa pitié. La pitié d'un séide de Jean. Elle le requérait au nom de la chevalerie de ne pas abuser de la faiblesse d'une femme, la plus malheureuse, la plus délaissée, la plus à plaindre des femmes. Elle le somma de ses devoirs de vassal envers la fille de son roi, elle évoqua les ombres de sa mère, de Charles-le-Noble son aïeul, elle disait qu'après le premier moment d'orage, son père, le roi Jean, lui saurait gré, à lui Peralta, d'avoir sauvé sa fille. La brillante perspective des récompenses, des honneurs, de l'or, tout fut employé par la royale captive. Elle ne demandait plus qu'une chose : d'être enfermée là, à Olite, dans une prison, dans un cachot, mais de n'être point conduite en Béarn, parce qu'elle savait qu'on l'y ferait mourir comme son frère de Viane. Les malheureux implorent vainement; ce n'est pas pour eux que la prière est exaucée; leurs pleurs sont et restent sans effet.

Peralta..., encore un nom voué à l'exécration, à l'infamie, avec ses contemporains Tristan-l'Hermite, Olivier-le-Daim; Peralta, fatigué des supplications, insensible aux larmes d'une femme jeune encore et belle, tombée à ses genoux, la saisit de ses mains criminelles, et l'exécuteur scrupuleux des ordres d'un père arracha avec violence Blanche de Navarre de sa propre demeure. Et pourtant, même pour les coupables, c'est un asile sacré. Sans perdre un instant,



Peralta l'emmena au couvent de Roncevau. Ces faits se passaient le vingt-trois avril 1462.

Dans la retraite de ce monastère, où Blanche fut détenue pendant trois jours, elle écrivit une protestation portant qu'on la livrait de force, soit au roi de France, soit au comte de Foix, pour lui arracher sa renonciation au trône de Navarre en faveur de Léonore sa sœur. En conséquence elle déclarait d'avance nuls et non avenus, extorqués par la violence, tous les actes qu'elle pourrait faire dans ce sens, ne reconnaissant de renonciation valable que celle faite par elle en faveur de Don Henry de Castille, ou du comte d'Armagnac son parent. Elle fut ensuite conduite à Saint-Jean-Pied-de-Port, où elle arriva le vingt-six avril. Là elle sut, l'infortunée, qu'il s'agissait pour elle, non pas d'une abdication, mais de la vie; son arrêt était prononcé. Elle profita d'un instant de surveillance moins active pour donner au roi de Castille, de concert avec le comte d'Armagnac, le comte de Lérins, Jean de Beaumont et Pedro de Irurita, pouvoir de s'occuper de sa mise en liberté, et d'employer tous les moyens pour y parvenir. Ce pouvoir les autorisait aussi à conclure pour elle un mariage avec le roi ou prince qu'ils choisiraient.

Ayant été prévenue que dans trois jours on devait la transférer à Saint-Palais, ville voisine du Béarn, et la remettre à la merci de ses ennemis, Blanche, résignée à la mort, fit cession et donation entre vifs, en faveur de son cousin Henry de Castille, du royaume de Navarre et de tout ce qu'elle possédait. Elle pensait, à la lueur des torches funèbres qui lui semblaient déjà allumées autour d'elle, que la puissance étendue et respectée de ce monarque pouvait seule la soustraire à la tyrannie sous laquelle elle gémissait, à la tombe que l'on creusait sous ses pas, ou du moins venger sa mémoire et celle de son frère tout à la fois. Elle déshéritait aussi la comtesse de Foix et Béarn sa sœur. Ses dispositions furent prises le trente avril 1462, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Peu après Doña Blanca, par ordre de son père, fut remise entre les mains du captal de Buch, pour être livrée au comte de Foix. Le captal la conduisit au fort d'Orthez,

où elle fut enfermée et traîna pendant deux années une vie languissante dans les privations, l'abandon, l'amertume de la souffrance et de la misère, si toutefois c'est encore vivre que de se trouver constamment face à face avec la mort, avec une mort prévue, lente à venir, horrible à envisager, et dont on attend le coup à chaque instant avec une sorte d'espoir mêlé de terreur,

Un jour, c'était le deux décembre 1464, un nouveau crime avait mis fin à cette longue et barbare torture de deux années. Une des dames de la comtesse de Foix, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, chargée du service de la princesse prisonnière et de compter les aspirations de cette interminable agonie, administra, par ordre de ses maîtres, la dose de poison destinée à clore la vie.de douleur de la fille des rois. On dit que le dernier souffle qui sortit de l'âme ulcérée de Blanche fut un souffle de malédiction, et l'ange incliné sur les lèvres pâles de la victime pour le recueillir, comprit son arrêt silencieux. Il reçut son exécution. Léonore mourut après avoir touché la couronne, mobile de ses crimes, objet de ses ambitieuses pensées. Vengeur du fratricide, le diadème dont elle ceignit son front le lui étreignit, le lui broya au bout de quinze jours de possession et de quarante ans d'attente. Gaston, son complice, eut une mort marquée au sceau d'un dieu vengeur. Ils avaient vu mourir avant eux leur fils Gaston gendre de Louis XI. François Phébus était devenu veuf; il succéda pourtant à ses odieux parents, mais avec lui finit sa lignée; elle était maudite du ciel. Cette lignée avait jeté ses dernières lueurs sans éclat, et s'éteignit dans une coupe empoisonnée. Doña Blanca fut inhumée à Lescar, près de Pau.

1465 La difficulté était vaincue, l'avenue du trône était déblayée, Gaston et Léonore étendaient la main pour saisir le sceptre ; mais ils rencontrèrent un nouvel obstacle plus invincible que ceux déjà renversés par eux : l'ambition de Don Juan. Les aspirants à la royauté de Navarre furent réduits au rôle secondaire de gouverneurs. Cette troisième usurpation remit les armes aux mains des Beaumontais. Gaston prit alors le titre de prince de Viane, espèce de

compensation de son désappointement. Il aurait fait plus sagement de laisser ce titre de sanglante mémoire s'endormir dans la tombe avec celui qui, le premier, l'avait revêtu et pour lequel il avait été créé.

Les Catalans étaient plus portés que jamais à déposer le roi Jean. Don Pedro de Portugal avait déjà été couronné, et Jean était absorbé par la guerre contre les révoltés. Gaston, qui déjà regardait la Navarre comme devant bientôt lui revenir à titre d'hérédité, prince ardent, brave au combat, voulut signaler son début dans les fonctions de gouverneur, par quelque entreprise éclatante. Sur l'avis de ses conseillers il résolut de surprendre quelque place castillane en compensation de celles de la Guardia, Saint-Vincent et Los Arcos, qu'Henry détenait depuis la guerre dernière. Il réunit à cet effet aussi promptement et secrètement que possible, un gros de troupes avec lequel il s'empara par surprise de Calahorra. Les seigneurs castillans conjurés contre le roi Henry applaudirent vivement à ce coup de main. Gaston, maître de Calahorra, envoya dire au roi de Castille qu'il n'avait aucun dessein de pousser plus loin ses conquêtes; que son unique intention avait été de s'assurer un équivalent des places auxquelles il avait droit de possession en qualité d'héritier de Navarre, et qu'Henry lui retenait à tort. Au surplus si le roi voulait envoyer quelque fondé de pouvoir, Gaston offrait de faire un arrangement basé sur la raison et l'équité. Le Castillan envoya aussitôt le licencié Diego Henriquez, qui s'en retourna avec l'envoyé de Gaston venu pour demander la restitution des trois places retenues en échange de Calahorra, sous la condition qu'Henry lui donnerait toutes ses troupes pour combattre les révoltés. Henry souscrivit avec empressement, et demanda deux otages en garantie du traité; c'étaient Don Juan seigneur de Narbonne et Doña Maria, enfants de Gaston et Léonore.

Diego Henriquez, envoyé de nouveau par son maître, resta à Logroño avec trois cents chevaux destinés à escorter les otages. Le député navarrais rendit compte de sa mission à Gaston, qui eut une entrevue avec le licencié dans un champ près de Corella. On se sépara sans avoir rien

conclu. Quelques-uns des seigneurs coalisés de Castille avaient insinué au comte de Foix qu'il obtiendrait aisément des conditions plus avantageuses. La suite prouva que le rusé Gaston fut complétement joué dans cette circonstance, et que pour avoir voulu trop, il n'eut rien. Le comte avait laissé pénétrer son arrière-pensée d'assiéger Alfaro. Diego y jeta cent chevaux, des vivres en abondance, et fut lui-même réunir des forces pour secourir la ville. Gaston refusa les otages, prétendit qu'on devait s'en rapporter à sa parole, et menaça d'assiéger immédiatement Alfaro si le roi s'obstinait à ne pas lui remettre les trois places qu'il gardait indûment. Alfaro fut approvisionné plus amplement en hommes et en vivres. Gaston tint parole, et battit la ville avec une formidable artillerie. Plusieurs larges brèches furent ouvertes et l'assaut donné plusieurs fois avec vivacité. La garnison, les habitants, les femmes même rivalisèrent d'ardeur et firent des prodiges. Le licencié avait, en douze jours, réuni cinq mille fantassins et treize cents chevaux, avec lesquels il força le comte à se désister de son entreprise. Gaston se retira à Tudèle, et de là en Béarn.

1466 A ces revers s'en joignit un autre plus sensible encore au comte de Foix. Les habitants de Calahorra, encouragés par le succès de ceux d'Alfaro, se soulevèrent et massacrèrent la garnison laissée dans leur ville, et composée de Béarnais et autres Français des états de Gaston. Calahorra se replaça sous la domination du roi de Castille. Bel exemple de fidélité que ces deux cités donnaient à la noblesse du royaume, dont la plus grande partie cherchait à renverser le souverain. La Navarre en était pour ses pertes récentes sans avoir amélioré en rien son état. Tout l'insuccès fut rejeté sur Etchavarry évêque de Pampelune, accusé de connivence avec les seigneurs rebelles de Castille. Il fut dit, avec raison, que s'il ne s'était traîtreusement mêlé du pacte commencé, il aurait été conclu et la Navarre serait rentrée dans ses possessions.

Les factions qui s'agitaient depuis si long-temps en Castille, éclatèrent enfin. Elles réduisirent Henry IV à un état complet de mépris et de nullité. Déjà la conduite de sa

seconde femme, Jeanne la Portugaise, avait été un objet de scandale général. Ses mœurs relachées entachaient de déshonneur la couche royale, et Henry, le faible et insouciant Henry semblait insensible à tant d'affronts impudemment multipliés. Aussi les grands du royaume déclarèrent-ils adultérine Doña Juana, fille unique de ce second mariage ; ils déclarèrent en outre impuissant Henry de Castille, qui n'en faisait point mystère, et proclamèrent Doña Isabelle sa sœur héritière du trône. On se souvient des projets de mariage de cette princesse avec Charles de Viane. Maintenant Don Juan d'Aragon reprenait son plan de la faire épouser à Ferdinand son fils aîné du second lit.

Après sa déconfiture d'Alfaro et la perte de Calahorra, 1467-1468
Gaston s'était retiré en Béarn et avait laissé la vice-royauté de la Navarre à Léonore, qui gouverna seule le royaume. Leur fils aîné, qui devait leur succéder, obtint enfin un fils objet de ses vœux les plus chers, et dont la naissance fut accueillie par les acclamations des Navarrais, qui voyaient se continuer ainsi la descendance royale. Cet enfant, né en 1467, reçut le nom de François et le surnom de Phébus, pour sa beauté remarquable. Le recouvrement de la principauté de Viane sur les Castillans ajouta à la joie de cet événement. Léonore, en faveur de la valeur héroïque et de la fidélité des Vianois, donna à leur ville de superbes priviléges pour l'aider à se relever de son dépeuplement et des dévastations causées par la guerre. Il est dit techniquement dans Don Juan d'Amiax que, non-seulement les hommes s'étaient signalés par une intrépidité au-dessus de tout éloge, mais encore que les femmes et les jeunes filles se déguisaient sous les vêtements de leurs maris et de leurs parents tués, pour aller combattre à leur place et remplir ainsi les brèches que le feu de l'ennemi faisait dans leurs rangs.

Le comte de Lérins fut chargé par la vice-reine de porter cette heureuse nouvelle au roi Jean son père, alors en Catalogne. Jean, pour donner au comte une haute marque de distinction, et plus encore pour se l'attacher avec toute la maison de Beaumont, la plus influente de la Navarre, lui proposa d'épouser Doña Léonore d'Aragon, sa fille naturelle.

Lérins accepta avec transport; on convint que pour la fin de septembre 1468 le roi aurait légitimé sa fille, et que le mariage se conclurait. Quinze mille florins furent offerts pour la dot de Léonore, et les fiançailles furent célébrées ce même jour par le patriarche d'Alexandrie, Don Pedro d'Urrea archevêque de Taragone.

L'année précédente, et dans cette même ville, avait été contracté un autre mariage d'un grand intérêt pour la Navarre, en même temps qu'important pour le roi : celui de Troyllos de Carillo fils de l'archevêque de Tolède, avec Doña Juana de Peralta fille et héritière du connétable Pierre de Peralta. Le prélat en avait fait et arrêté les conditions le treize septembre 1466, dans Avila. L'archevêque était l'homme que le roi Jean tenait le plus au monde à se concilier, car de lui dépendait l'accomplissement du plus ardent désir du roi : le mariage de son fils avec Isabelle.

Le roi Jean traînait en longueur la conclusion promise à Beaumont comte de Lérins, et le comte était impatient de s'unir à la belle Léonore. Zurita raconte que, piqué des retards apportés et sans cesse renouvelés par Don Juan, soupçonnant que le roi ne se souciait guère de payer la dot stipulée, Lérins conçut le projet de forcer Don Juan à tenir la parole donnée, comme à hâter le moment de son bonheur. Il pénétra mystérieusement dans Saragosse, bien préparé pour l'exécution de son plan. Il savait que la princesse était gardée dans cette ville par son père lui-même. Il établit avec Léonore une secrète intelligence, et à l'entrée de la nuit Léonore sortit déguisée de l'Al-Gaférie par une porte dérobée. Lérins amoureux, tremblant de voir échouer sa périlleuse entreprise, attendait à cheval, et dans l'ombre. Léonore, aidée par un affidé, s'élance sur le coursier de l'aventureux chevalier. Lérins n'a pas plus tôt reçu son précieux fardeau qu'il part au galop et enlève sa fiancée. Il l'emmena en Navarre, où il la mit en sûreté.

Grands furent la rumeur dans la ville et à la cour, le désappointement, l'inquiétude et la douleur du roi; et pendant plusieurs jours on ignora complètement où la princesse était



cachée. Toutes les recherches, les investigations avaient été dirigées sur Saragosse, où on la soupçonnait d'être retirée. Pendant ce temps le comte de Lérins, qui n'avait encore exécuté qu'une partie de son plan, pour le compléter fit enlever le trésorier du roi. Ce financier fut conduit du cœur de l'Aragon à la tour du château de Lérins, où il fut condamné à demeurer enfermé jusqu'à paiement intégral de la dot. Le roi Jean, pour délivrer son trésorier, fut contraint de compter les quinze mille florins d'or. Louis ne s'occupa plus ensuite qu'à apaiser son beau-père, dont il craignait le ressentiment. Il rentra en grâce plus tôt qu'il n'avait osé l'espérer, et le dut probablement aux soulèvements survenus surtout dans la Castille, sur laquelle Don Juan élevait de grandes prétentions. La gravité des affaires politiques étouffa les querelles de famille.

La Castille était en feu; Don Alphonse, jeune frère du roi Henry, avait été proclamé à sa place, et au détriment de sa sœur Isabelle. Après des combats sanglants Henry ressaisit la couronne, mais elle restait vacillante sur sa tête. L'archevêque de Tolède et plusieurs autres prélats conduisaient la révolte, de concert avec l'amirante de Castille et Peralta. Henry aux abois s'adressa au pape Paul II, qui excommunia les évêques. Ceux-ci en appelèrent de l'excommunication au prochain concile, arguant de ce que le pape n'avait pas le droit de s'immiscer dans les affaires temporelles. Précédemment ces prélats, chefs de la rébellion, s'étaient emparés du prince Alphonse, après l'avoir nommé roi, et le tenaient sous une stricte surveillance. Alphonse parlait d'aller rejoindre son frère; il fut menacé de mort. Déplorable mannequin des factieux ses créateurs, ce pâle fantôme de souverain n'était roi que pour obéir. Ce n'était pas encore assez pour les rebelles. Sous prétexte d'un nouveau traité, ils arrachèrent à la pusillanimité du roi son consentement au mariage de sa sœur Isabelle avec le grand maître de Calatrava, le frère du marquis de Villena. Mais l'infante était tenue en réserve par la providence pour remplir de plus hautes destinées. Elle devait, après un dur temps d'épreuves, après avoir été tour à tour écartée, rapprochée du trône par le flux et

reflux des factions, y monter un jour, y briller, et illuminer toute la Péninsule de son vif éclat.

Le grand maître accourait d'Almagro, ivre de bonheur et gonflé d'ambition, lorsqu'une maladie subite et foudroyante l'emporta. Cet arrêt d'en haut rendit inutile la courageuse détermination de Doña Béatrix de Bobadilla, dame d'honneur de la princesse. Cette femme énergique et dévouée cachait dans son sein un poignard, dont elle était résolue à frapper le grand maître dès qu'il se présenterait au palais.

Les évêques excommuniés envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour demander grâce au pape et obtenir le rappel de son arrêt. Mais le souverain pontife refusa de les recevoir et leur interdit même l'entrée de la capitale chrétienne, à moins qu'ils ne fissent préalablement le serment de retirer le titre de roi à l'infant Don Alphonse. Ensuite, dans un consistoire que tint Paul II, le pape les admonesta publiquement, ajoutant qu'il éprouvait une douleur profonde de ce que « ce jeune prince fût destiné, par une mort prématurée et prochaine, à expier les fautes et les crimes des autres. »

Tolède s'était rangée sous l'obéissance du roi Henry; les rebelles campés à Arevola se mirent en marche pour reprendre cette ville. Ils traînaient à leur suite l'infant, qui mourut en chemin. Il avait été empoisonné; on chargea de ce forfait un des seigneurs révoltés. Les conjurés offrirent la couronne à Isabelle de Castille. Dans la chaleur de son allocution, voulant mieux fixer l'attention d'Isabelle et la convaincre, l'archevêque de Tolède osa lui prendre la main. La princesse le repoussa avec dignité, rejeta la proposition et déploya tant de prudence, d'énergie et de grandeur d'âme, qu'elle se montra digne dès ce moment, non-seulement de la couronne de Castille, mais encore de toutes celles qui devaient plus tard se réunir sur son front.

1468-1469 La mort de Don Alphonse ramena au parti du faible et méprisé Henry plusieurs des insurgés et quelques villes. La Portugaise, sa seconde femme, vivait au château l'Alarcos, dans un dévergondage éhonté et repoussant, qui rejaillissait sur le roi; juste punition de sa lâcheté envers sa première

épouse. Il avait laissé sans pitié, livrée aux mains de ses bourreaux, l'infortunée Blanche qui, du fond de sa prison, du sein de ses misères, avait clâmé vers lui, lui remettant la défense de son innocence, et le suppliant de la sauver d'une mort certaine. De tous ces malheurs, de ces hontes accumulées ressortit l'événement qui devait verser à pleines mains l'honneur, la gloire et l'éclat sur toute la Péninsule : le mariage d'Isabelle. Il faisait l'objet de la plus anxieuse sollicitude de Jean d'Aragon et de la reine Jeanne Henriquez; leur agent le plus actif et le plus habile était l'amirante de Castille.

La reine cependant ne vit point l'accomplissement de son vœu le plus ardent ; sa coupable vie ne méritait pas la récompense d'assister au triomphe de ses crimes. Sans doute un avertissement secret, disent Zurita et Mariana, porta Jeanne à faire son testament le treize février 1469, et le même jour la vit mourir. Peu auparavant cette femme, d'une grande habileté dans la conduite des affaires en temps de paix comme en temps de guerre, avait eu une entrevue à Egéa avec Léonore, comtesse de Foix et de Béarn ; nous en rendrons compte plus loin. Depuis le mois de septembre 1461, époque de la mort du prince de Viane, Jeanne Henriquez avait été atteinte au sein gauche d'un cancer qui étendait peu à peu ses ravages et lui causait d'intolérables souffrances. Les douleurs physiques provoquaient de sombres réflexions, des souvenirs honteux et déchirants, et le remords y ajoutait ses pointes aigues. Les rêves de Jeanne étaient troublés par d'horribles visions ; et quand elle se réveillait, quand, couverte d'une sueur froide, elle sortait de cet étouffant cauchemar, on l'entendait souvent s'écrier d'une voix pleine de larmes et de terreur : « Ferdinand ! mon fils, ô combien tu me coûtes cher ! » Le roi Jean était fréquemment auprès de l'infanticide ; et Charles de Viane, l'innocent martyr, et la vertueuse Doña Blanca étaient expirés dans la solitude et l'abandon ! L'évêque de Taragone assistait aussi la reine qui, dans un moment de paroxisme, expira dans les tourments du corps et de l'âme, s'accusant, se repentant trop tard, d'avoir elle-même préparé

le poison de Charles de Viane. Ces détails sont rapportés par Garibay, Mariana, et autres auteurs.

La mort de la reine laissa un grand vide autour du trône. Jean était vieilli, Ferdinand sortait à peine de l'enfance, l'un devenu trop faible, l'autre encore trop inexpérimenté pour tenir les rênes d'un aussi vaste gouvernement. Le roi sentait plus que jamais l'urgence de conclure l'union depuis si long-temps projetée. Afin de présenter son fils avec plus de relief, il lui donna le titre de roi de Sicile, se réservant néanmoins le droit de coroyauté. La proclamation du nouveau monarque se fit à Saragosse, au mois de juin. Déjà Don Juan avait envoyé en Castille son connétable Pierre de Peralta, en qualité d'ambassadeur.

De grandes difficultés se présentèrent; la mort de Don Alphonse rendait héritière de la Castille la princesse Isabelle; elle avait même déjà reçu, en cette qualité, les serments des états, et plusieurs princes et souverains aspiraient à sa main. L'infant de Portugal, soutenu par le marquis de Villena, y prétendait. On présentait encore le duc de Berry, Monsieur frère de Louis XI, et le roi Henry inclinait vers ce dernier parti. Les grands de l'état, partagés dans leurs préférences, en offraient aussi plusieurs autres, selon leurs affections ou leurs intérêts.

Pendant que toute la cour s'agitait dans cette complication d'intrigues, l'archevêque de Tolède et Pierre de Peralta, avec l'actif concours de Fadrique Henriquez grand-père maternel de Ferdinand de Sicile et Aragon, dirigeaient sur l'infante elle-même des attaques plus savantes, plus directes et plus fructueuses. Ils manœuvrèrent si bien qu'Isabelle vaincue accorda la préférence à Don Ferdinand. Cette détermination fut prise contre la volonté du roi Henry, qui se disait maître et arbitre du choix à faire pour sa sœur.

Après l'adresse déployée dans les négociations, vint la nécessité du mystère pour couvrir l'exécution du projet. Le consentement de Henry était inutile à la validité du mariage; on se résolut aisément à passer par-dessus l'adhésion d'un roi que l'on ne cherchait qu'à détrôner. Ferdinand, âgé de seize ans et demi, arriva le soir du dix-huit octobre 1469 à Valla-

dolid. Il était déguisé; la princesse seule était dans le secret. Elle s'esquiva furtivement de la cour, et l'archevêque de Tolède bénit le mariage cette nuit même. Ce fut dans le ballottement d'une fortune alternative, tantôt adverse, tantôt prospère, que fut formé Ferdinand. Ecole précieuse pour les princes destinés à régner; école à l'instruction de laquelle le jeune roi de Sicile dut les éléments qui le rendirent le plus habile, comme le plus profondément politique et le premier roi de son époque.

La retraite du comte de Foix et Béarn dans ses états, provenait du dépit qu'il éprouvait de voir son beau-père déjouer toutes ses espérances à la couronne de Navarre, par l'interminable prolongement de son existence. Le rôle de simple gouverneur du royaume lui paraissait au-dessous de sa dignité de souverain, de gendre du roi, et plus convenable pour une femme. C'est pourquoi il avait laissé à Doña Léonore les fonctions de la vice-royauté. Irrité de tant de retards, Gaston prit enfin les armes à l'instigation des Beaumontais, entra en Navarre avec une florissante armée, et s'empara de la presque totalité du royaume pris au dépourvu, divisé en outre par les deux factions. Gaston prétendait, non pas faire une conquête, mais ressaisir un bien qui lui revenait de droit comme appartenance de sa femme, et faire cesser le rôle secondaire qui le plaçait sous les caprices du roi, en même temps qu'à la merci, pour ainsi dire, des Agramontais. Le moment était d'autant plus opportun que le duc d'Anjou occupait fortement le roi Jean en Catalogne.

Tudèle, ville agramontaise et importante, fut assiégée par le comte de Foix, qui la voulait assurer à la couronne de Navarre et redoutait de l'en voir détachée. Il n'ignorait pas non plus l'entrevue de sa femme avec la reine Jeanne, sa marâtre, le vingt-cinq juin 1467, à Egea-de-Los-Caballeros. Elle avait eu lieu à son insu, et toujours lui avait été tenue secrète par l'évêque de Pampelune et l'archevêque de Saragosse, qui y avaient assisté. Bien que ces colloques eussent eu pour motif ostensible la paix et le bien-être de la Navarre, ils n'en étaient pas moins suspects à Gaston. Le comte

n'avait pas entièrement tort, son instinct politique ne le trompait pas, puisque Léonore et Jeanne avaient fait et signé, du consentement et avec le concours du roi Jean, une ligue offensive et défensive, se déclarant amies des amis réciproques et ennemies de leurs ennemis, sans exception de personne. Elles étaient convenues aussi que Pierre de Peralta ferait hommage lige du château de Tudèle et le tiendrait pour le roi Jean jusqu'à sa mort, après laquelle le château reviendrait à ceux désignés comme héritiers du trône de la Navarre. La remise de plusieurs autres places du royaume occupait aussi un des articles du traité.

Gaston ne fut pas heureux dans le siége de Tudèle. La mort inattendue du duc d'Anjou, mal à propos nommé duc de Lorraine par Zurita, donna à Jean la liberté de disposer de son armée. Nombreuse, aguerrie, elle fut dirigée sur Tudèle, et Gaston jugea prudent de se retirer. Alors les Agramontais relevèrent la tête et les Beaumontais commencèrent à craindre. Louis de Beaumont comte de Lérins, était resté fidèle à son parti pendant cette guerre. Maître de Pampelune, il fit des incursions jusqu'à Jaca et Egea-de-Los-Caballeros en Aragon. Ses forces étaient imposantes. Il prit la ville d'Andosilla sur le connétable Peralta, celle de Mendavia sur Don Diego de Estuniga, puis encore Artajona et plusieurs autres villes et places. Est-ce à tort que quelques historiens l'ont accusé d'avoir eu pour mobile le projet de s'élever à la royauté? Il est vrai que, privé du prince de Viane et de Doña Blanca, légitimes héritiers, le comte était resté quelque temps attaché à la descendance et aux titres des comtes de Foix et Béarn, sur la tête desquels était retombé le droit d'hérédité. Mais les hommes changent comme les choses.

Jean d'Aragon, pour arrêter les armes de Gaston, envoya à Jaca et sur toute cette frontière, l'ordre d'une levée générale, celui d'entrer immédiatement en Navarre, combattre Beaumont et ravager ses terres. Lérins, qui en fut informé, résolut d'en prévenir l'exécution. Il réunit les principaux chefs de la faction beaumontaise, Charles d'Artieda, Machin de Gongorra seigneur de Ciordia, Jean et Ferdinand d'Ayanz,

et plusieurs autres qu'il envoya avec des troupes. Les Aragonais furent rencontrés non loin de Sanguesa, près d'un pont jeté sur la rivière Aragon. Ce pont devant servir de champ de bataille, la cavalerie navarraise mit pied à terre; malgré l'infériorité du nombre, ces hommes assaillirent les Aragonais et les mirent en fuite. Don Juan arrivait avec son armée. Gaston comprit son impuissance, calcula que le grand âge du roi ne lui promettait pas de longues années, que ce qu'il conquerrait, peut-être, par les armes, couvrirait la Navarre de sang et de long-temps ne serait consolidé. Il fit alors proposer un arrangement à son beau-père. Don Juan avait à cœur de retourner au plus vite en Catalogne, y terminer la guerre; il écouta cette demande, et l'on convint qu'il garderait pendant le reste de ses jours le titre et les priviléges de roi de Navarre, et que les choses demeureraient comme elles étaient avant la levée de boucliers de Gaston. Le comte exigea cependant que le royaume de Navarre lui serait assuré, ainsi qu'à Léonore, après le décès du roi Jean, ce qui fut acordé. Jean retourna en Catalogne, et Gaston se retira en Béarn.

La vengeance divine commençait à se souvenir du comte de Foix, et ce fut pour le frapper à coups redoublés. Rien ne lui avait réussi en Navarre, et rien n'y devait lui réussir. Gaston son fils aîné, objet de ses espérances d'avenir et beau-frère de Louis XI, était admiré et chéri pour ses précieuses qualités. Le duc de Berry, frère du roi de France et chef de la faction des mécontents dans la guerre du *bien public,* avait fait sa paix avec l'astucieux monarque, dont il venait de recevoir le duché de Guienne. Les seigneurs voisins s'empressèrent de l'aller féliciter à Libourne près Bordeaux, résidence du duc. Le jeune Gaston s'y était rendu et s'était fait remarquer par sa grâce, son adresse dans les tournois qui y furent célébrés et dont il remporta tout l'honneur. Dans une dernière course, il reçut en pleine cuirasse un coup de lance porté tellement d'aplomb et avec tant de force, qu'un éclat de l'arme, pénétrant par la visière du casque, le blessa grièvement. Il mourut peu après. Ce fait arriva le vingt-deux novembre 1469; Gaston avait vingt-six ans. Il

fut vivement regretté par son beau-frère le duc de Berry, qui aimait en lui ses belles et royales qualités, et tous les dons de la nature dont Gaston était abondamment doté.

Le duc fit des obsèques magnifiques à l'infortuné comte; son corps, transporté en grande pompe à Bordeaux, fut inhumé à la métropole de Saint-André. La douleur de Magdeleine, veuve de Gaston, fut profonde. Elle avait de lui un fils et une fille en bas âge. Le père du jeune comte et Doña Léonore sa mère ressentirent cruellement ce coup inattendu, et ordonnèrent que leur maison serait désormais vêtue de noir, comme eux-mêmes, et sans le quitter. Le reste de leur vie garda l'empreinte de ce chagrin, et Gaston de Foix ne put long-temps survivre au jour qui l'avait privé de son fils.

Cette même année fut signalée par la mort de Nicolas Etchavarry évêque de Pampelune. Il avait succédé dans ce siége apostolique au cardinal Besarion, non par vacance, mais au moyen d'une pension annuelle et viagère de mille écus d'or, qu'il payait au cardinal. Besarion se chargeait d'obtenir du pape Enée Silvius, dit Pie II, la permutation de l'épiscopat. Il fut aidé dans ses démarches par Pierre de Peralta, envoyé du roi Jean à Rome. Le connétable, homme peu scrupuleux et très-bien venu du pontife, lui avait dit, pour donner plus de poids à sa recommandation, qu'Etchavarry était son parent. Le pape lui en demanda le serment; Peralta le fit sans hésiter. Il n'y avait rien de vrai dans cette assertion. Après la nomination d'Etchavarry et l'expédition des bulles, Peralta remercia le pape et sollicita immédiatement de lui une seconde faveur, qu'il regardait, disait-il, comme le complément de la première et sa confirmation. Alors avec toute la grâce, tout le feu, toute l'adresse d'un vieux courtisan, Peralta lui avoua qu'Etchavarry n'était nullement son parent, ajoutant qu'il était plus encore, son ami. En conséquence, comme il avait fait un faux serment, il en demandait l'absolution. Le pape la lui accorda, et le nouvel évêque de Pampelune dut à un parjure la mitre que, peu après, il expia cruellement.

La princesse vice-reine Léonore avait convoqué les états



à Tafalla, sa résidence habituelle. Son but et son désir étaient d'opérer le rapprochement des Agramontais et des Beaumontais, dont les esprits étaient toujours aigris, quoique avec moins d'intensité que précédemment. Les hommes des deux partis montrèrent du bon vouloir dans cette réunion, mais les conversations de rivaux en présence et également fiers, devaient nécessairement produire de fâcheuses contestations. Etchavarry, l'évêque de Pampelune, eut surtout une chaude discussion avec le connétable, et lui parla, et l'apostropha sans ménagement aucun. Il s'autorisa pour ces écarts de sa dignité de prélat et de la distinction que lui accordait la princesse. Peralta, à qui Etchavarry devait son épiscopat, fut outré de l'ingratitude de l'évêque qui, non content de son nouveau titre, semblait encore vouloir enlever au connétable la faveur dont il jouissait. Les deux antagonistes se retirèrent profondément blessés, et l'évêque, connaissant l'humeur pointilleuse et vindicative, le caractère altier de Peralta, se tint à Tafalla sous bonne et forte garde, et n'osait sortir de la ville.

De tels différents peinèrent vivement Léonore; elle prévoyait des scènes de scandale, comme aussi de grands et peut-être irrémédiables maux pour résultat. Elle conçut un projet de réconciliation entre le connétable et l'évêque, et manda ce dernier auprès d'elle, au couvent de Saint-Sébastien où elle était en neuvaine. Rodrigue Robollado, homme d'autorité et de distinction, fut chargé de porter à Etchavarry la parole royale de Léonore que rien ne serait entrepris contre lui et qu'elle lui garantissait toute sécurité. Le couvent était près de la ville, et pourtant l'évêque, frappé de quelque sinistre pressentiment, refusa de s'y rendre. Nouveaux messages, nouvelles promesses de sûreté, et même réponse. A la fin la princesse, qui comptait faire venir le connétable devant elle aussitôt l'arrivée du prélat et tenait à ce qu'Etchavarry se présentât le premier, d'après une convention tacite avec Peralta, dépêcha à Tafalla plusieurs personnes de marque avec des troupes, pour escorter le prélat.

Tant d'instances entraînèrent enfin le tremblant évêque.

Le vingt-trois novembre il monta sur une mule, et bien entouré d'hommes de guerre s'achemina vers le couvent. Environ à moitié chemin de Tafalla au monastère, c'est-à-dire à environ un jet de pierre de l'un et de l'autre, Peralta à la tête de son monde s'élança de son embuscade, traversa l'escorte, perça Etchavarry et le tua à coups de lance, puis s'éloigna rapidement.

Un tel meurtre, commis sur un évêque en habits pontificaux, souleva un cri général d'indignation et d'horreur. Le prieur de Roncevaux, Dominique, fut nommé en remplacement du malheureux Etchavarry par le chapitre de la cathédrale de Pampelune, qui usait encore de son droit. Le premier acte du nouveau prélat fut d'excommunier le connétable. Peralta furieux lança aussitôt une lettre de mépris, d'invectives et de menaces contre Dominique, en appelant de son arrêt à l'archevêque métropolitain de Saragosse, et après lui au pape. Il en obtint l'absolution par l'intermédiaire du roi d'Aragon, sous condition qu'il fonderait une messe anniversaire perpétuelle pour le repos de l'âme de l'évêque Etchavarry. Sandoval dit que de son temps elle se célébrait encore.

Une colonne fut élevée au lieu de l'assassinat. Selon Garibay, cette mort fut applaudie en Navarre par plusieurs hommes du parti de l'Agramontais Peralta. Ce qui donnerait lieu à le croire, c'est ce qu'ajoute cet auteur, ordinairement si réservé, si charitable même, peut-on dire, pour les personnes qu'il met en scène : « Plusieurs prétendent, dit-il, que le vrai motif de la mort donnée à l'évêque Etchavarry était la suspicion de son commerce avec la princesse Léonore. La rumeur publique accusait la comtesse de Foix et Béarn de n'être ni aussi retenue ni aussi chaste qu'il aurait convenu à son honneur et son sang royal. Il était généralement établi que les mêmes errements étaient suivis en cour de Navarre et de Castille, ainsi qu'il ressort de cette histoire. » Garibay n'en accuse pas moins l'insatiable désir de vengeance, la farouche et sanguinaire humeur du connétable. Peralta s'était attendu à rencontrer dans Etchavarry un homme dévoué, soumis et reconnaissant; il n'en avait obtenu



au contraire que des paroles altières et injurieuses, ce qui l'avait exaspéré.

Zurita et Aleson, au sujet de la liaison incriminée de Léonore avec l'évêque, font l'éloge de la chasteté, de la vertu de la princesse, et de sa sévérité outrée envers les dames de sa cour, au point que celles-ci supportaient difficilement l'espèce de cloître que la princesse leur faisait subir. Cette retraite forcée, dans une cour surtout, semble peu admissible et moins encore à une époque de licence, de crimes et de guerre civile. D'ailleurs Zurita infirme son éloge quand il fait l'observation que l'on doit parler avec d'autant plus de circonspection de Léonore, que la plupart des familles princières de son époque, en Europe, avaient dans les veines du sang de cette princesse. Léonore fut, jeune encore et belle, délaissée en Navarre pendant longtemps, par Gaston son mari; ses intrigues continuelles, la force des choses la mettaient en contact immédiat et presque constant avec les premiers seigneurs du royaume, les chefs hardis de deux terribles factions. Au surplus, le cœur fratricide de Léonore ne devait pas plus frémir ni reculer devant l'adultère que devant le poison. Quoi qu'il en soit, cet événement lui causa une longue et vive douleur. Quand même elle n'y aurait pas regretté autre chose, elle se voyait privée tout-à-coup d'un homme pour lequel elle avouait son attachement, d'un ministre fidèle et dévoué, d'un conseiller sage et pieux, et plus encore, elle s'entendait accuser gravement au sujet de cet homme, et se voyait flétrir d'une tache indélébile, puisque la génération d'alors la signalait, et que l'impartiale et sévère histoire devait la recueillir.

Les états de Navarre députèrent au roi Jean pour lui demander l'arrestation, la mise en cause et le jugement du connétable; un châtiment exemplaire et la dégradation furent aussi réclamés. Le roi, qui aimait Peralta dépositaire de ses plus importants secrets, et avait besoin de lui, promit tout ce que l'on voulait, et ne tint rien. Il amusa les envoyés par de belles paroles, insista pour que l'affaire fût portée, contrairement aux lois de Navarre, devant les cortès

d'Aragon et son tribunal royal, traîna en longueur, laissa la première impression se refroidir, puis tout fut dit.

Gaston de Foix nourrissait toujours l'espérance que le roi Jean lui cèderait enfin le royaume de Navarre. Pour un ambitieux, une couronne, même usurpée, ne se quitte qu'avec la vie. Le vieux roi éludait toujours; il décevait constamment sa fille et son gendre et conservait sa royauté intacte, au grand désappointement de Gaston. D'un côté les réclamations du comte, les subterfuges continuels de l'astucieux monarque de l'autre, furent au moment, nous dit Garibay, d'amener entre eux une rupture ouverte. C'est ici le lieu de placer le portrait du roi Jean, tracé par cet auteur. Nous y ajouterons aussi ce qu'en disent plusieurs autres historiens, et l'on trouvera que cet ensemble est conforme à la conduite de l'Aragonais.

Le roi Jean, homme de moyenne taille, était bien proportionné dans ses membres. Sa prestance était gracieuse et agréable, son visage doux et beau. Il avait les cheveux châtains et lisses, le front uni et élevé, la bouche petite et jolie, comme la main, les yeux de couleur claire, ornés de longs cils, ombragés de sourcils bien dessinés, le nez petit, les dents blanches et écartées, la barbe belle et touffue, le timbre de voix mâle et sonore. Jean aimait les exercices de corps et y excellait. Ecuyer parfait, passionné chasseur, danseur léger et gracieux, il se livrait encore à cet exercice fatigant dans un âge avancé.

Les étrangers recevaient de lui un accueil de bienveillance marquée, les sages et les savants avaient droit à son affection et sa faveur. Intrépide et prudent à la guerre, il savait distinguer et récompenser le mérite. Franc en apparence et libéral dans l'occasion, sa libéralité était de l'ostentation et il portait dans les affaires une astuce, une habileté profonde. Il possédait le talent de dissimuler sa pensée et ses projets et de se rendre impénétrable, tout en découvrant les projets et la pensée des autres. Jean aimait les festins, les fêtes somptueuses, la représentation. Débauché, ses penchants voluptueux,
1469-1470 son esprit de partialité, son amour des intrigues le suivirent jusque dans la vieillesse. La fourberie, le manque



de foi, le crime même, et nous l'avons vu plus haut, ne lui coûtaient rien quand son intérêt ou l'ambition le demandaient. Pour ce qui est des qualités du cœur, si nous osions en parler, les ombres pâlies de Charles de Viane et de la touchante Doña Blanca soulèveraient leurs suaires pour nous répondre.

Voilà l'homme auquel avait affaire Gaston. Aussi ne put-il réussir ni dans ses négociations, ni dans ses entreprises, alors même que l'inconduite du vieux Jean, sa turpitude, le despotisme de ses dernières années, l'eurent rendu odieux et méprisable à ses peuples.

La Navarre fermentait, les factions sortaient de l'espèce 1471
de torpeur dans laquelle elles étaient restées comme engourdies depuis quelque temps. Le mauvais succès de quelques essais rendit bientôt nécessaire un pacte avec Don Juan, dont la trop grande indulgence envers l'homicide et sacrilége Peralta avait soulevé le royaume. Les conditions de ce pacte portent notamment que tous les Navarrais sans exception reconnaîtront pour roi Jean d'Aragon, et lui obéiront en cette qualité pendant toute sa vie ; que lui, ainsi que Léonore et Gaston, maintiendront les droits, Fors, priviléges et libertés de la Navarre ; que les états réunis en cortès jureront de reconnaître, après le roi Jean et à l'exclusion de tout autre, le comte de Foix et Béarn et l'infante sa femme pour roi et reine, et qu'en attendant ceux-ci seront inamovibles gouverneurs et vice-rois de l'état. Jean s'engageait par serment, comme aussi Léonore et Gaston, à ne rien détourner du royaume ni de ses possessions quelconques, et à les maintenir intactes.

Les états jurèrent à leur tour de s'opposer à leurs souverains en tout ce qu'ils entreprendraient ou consentiraient de contraire à cette clause. Amnistie générale et complète fut accordée à tous, quelle que fût même l'énormité de leurs crimes avant l'arrivée du roi en Navarre. La restitution de tous les biens ecclésiastiques ou séculiers confisqués, fut ordonnée ainsi que celle des honneurs et dignités retirés pour quelque motif que ce fût, et l'annulation de toutes les sentences prononcées jusqu'à ce moment fut accordée. De

ces dispositions étaient écartés le comte de Lérins, Jean de Beaumont, Carlos d'Artieda, le connétable Don Pierre de Peralta et Don Pedro maréchal de Navarre. Ils furent sommés de comparaître dans les douze jours de la publication du pacte, à cette fin de se soumettre à l'obéissance du roi et de terminer, par décision de justice, leurs différents. Faute d'obtempérer à cet ordre, ils devaient être regardés comme contumaces, perturbateurs de la paix, repos et bien du royaume, et de plus, comme rebelles à la couronne. Tous les prisonniers faits depuis les suspensions publiées par l'archevêque de Saragosse, fils du roi, devaient être élargis, même ceux incarcérés pour dettes. Toutes les obligations écrites ou verbales faites depuis cette époque, étaient annulées. Ordre fut donné aux ecclésiastiques de relever les débiteurs de leur parole. Ils devaient de plus être libérés dans les quinze jours de la promulgation, sous peine d'une amende de deux mille réaux d'or au bénéfice du trésor royal. Don Juan et Léonore signèrent et jurèrent ces conventions à Olite le treize mai 1471, après lecture faite par le secrétaire du roi, qui demeurait chargé de son exécution. Copie en fut envoyée à Gaston, qui déposa l'acte accepté, ainsi que son serment de le maintenir, entre les mains de Garcia évêque d'Oloron, du vice-chancelier du roi et de plusieurs autres ambassadeurs et seigneurs.

Aussitôt que Don Juan eût reçu cette pièce, il partit pour la Catalogne. Les haines, l'esprit de parti étaient tellement surexcités en Navarre, que de semblables palliatifs étaient devenus insuffisants. C'étaient des moyens plus énergiques que demandait le fiévreux état du royaume. Le progrès du mal ne pouvait déjà plus être arrêté que par le fer. La situation des affaires s'en fut toujours empirant, rongeant les faibles digues opposées à son élan ; et cela devait être, puisque le glaive de la vindicte publique était tenu par la main mal assurée d'une femme. Le pouvoir de Gaston même, s'il était survenu alors, n'aurait pu égaler la puissance de Don Juan ; et toute la puissance de Don Juan n'y pouvait déjà plus rien. Le conflit était donc inévitable, forcé, nécessaire. C'était la crise de la maladie, dans laquelle se devait trancher la ques-



tion de vie ou de mort, à la suite de laquelle, peut-être, le patient devait languir dans une longue agonie, épuisé par ses propres efforts et l'appauvrissement de sa constitution.

Léonore s'attacha à obtenir l'exécution des conventions, d'autant plus que le titre de vice-reine, qu'elle tenait non-seulement du comte son époux, mais encore du roi son père, ajoutait à son autorité. Mais rien ne put lui faire accorder le respect à sa personne; elle ne pouvait l'obtenir. Car dans les troubles publics, le respect pour les hautes positions s'attache moins à la sainteté des traités ou des serments faits, qu'au déploiement des forces armées, à la vigueur mise à s'en servir. Un avenir prochain nous en fournira une nouvelle preuve.

Léonore voulait donc réduire les principales têtes de la faction beaumontaise à s'incliner devant l'autorité royale, parce que de cette soumission dépendaient la concorde, la tranquillité de toute la population. La vice-reine se rendit à Sanguesa; Louis de Beaumont comte de Lérins, Charles d'Artiéda et plusieurs seigneurs de ce parti vinrent la saluer sur sa route, près de Rocafort. Léonore profita de l'occasion et les pressa vivement de se conformer au pacte convenu. Beaumont demanda du temps avant de donner sa solution; il retourna à Lumbier avec sa suite.

La prudence lui commandait de ne pas répondre à la légère. Se rendre aux ordres du roi ou de la princesse était, pour Lérins et son parti, se dépouiller de l'occupation de Pampelune, par conséquent exposer sa cause au plus grand danger. Le désir de remettre cette ville au pouvoir de la princesse parla plus haut chez quelques Agramontais qui l'habitaient. Ils s'entendirent avec les leurs du dehors, et il fut convenu qu'une nuit, avant le point du jour, ils briseraient la serrure de la porte dite de la Zapateria, et entreraient en nombre avec la princesse, qui s'emparerait de cette manière et sans coup férir, de Pampelune, pendant qu'à l'intérieur Jean de Atondo auditeur à la chambre des comptes et Michel d'Ollacarizqueta se rendraient maîtres de la tour dite royale, qui s'élève au-dessus de cette porte. Le maréchal Pierre de Navarre, second dignitaire de la maison

de Cortès, devait, en même temps que la princesse, pénétrer dans la ville et enlever, avec les chevaliers et hommes d'armes de sa suite, les deux autres tours situées non loin de la première et près des maisons voisines des remparts.

Ce plan exposait témérairement la princesse ; il était trop précipitamment conçu pour avoir une heureuse issue. Malgré tout, à l'heure dite, avant l'aube, la princesse, qui avait marché toute la nuit, se présenta à la porte de la Zapateria. Elle fut trouvée ouverte. On pénétra dans la ville ; le maréchal occupa les deux tours par son avant-garde et soixante écuyers, et la reine, escortée de ses conseillers, des prélats, de quelques seigneurs et chevaliers et de troupes, s'avançait vers le centre de la ville. Pampelune et ses faubourgs furent réveillés aux cris indiscrets de : Vive la princesse! poussés par les Agramontais. La surprise n'empêcha pas de courir aux armes, de se réunir, de se porter en masse au devant des troupes de Léonore, et de les empêcher de se loger dans les postes principaux de la ville. Les Beaumontais étaient nombreux; ils eurent bientôt rempli toutes les rues, et le comte de Lérins, non-seulement y organisa la défense, mais força Léonore à une retraite prompte et honteuse. Aussitôt il fit amener de l'artillerie et se mit à battre chaudement les deux tours.

La princesse envoya ordre à Lérins de cesser l'attaque et de respecter le maréchal, qui avait occupé ce poste par ses ordres. Elle défendit qu'on lui fît aucun mal et réclama l'entrée libre et sans obstacle dans Pampelune. De semblables ordres dans un pareil moment ne pouvaient être reconnus. La princesse reçut le prudent conseil de s'éloigner au plus vite, tant pour sa propre sûreté que pour le bien du royaume, et la canonnade des tours recommença plus vive que jamais. Le maréchal Pierre de Navarre, sommé de se rendre et hors d'état de se défendre contre la population presqu'entière de la ville, capitula. On lui promit la vie sauve pour lui et les siens, qui devaient sortir de la ville, abandonnant les tours, mais gardant leurs armes. Le maréchal remplit les conditions. Soit que les Beaumontais n'eussent pas eu l'intention de tenir leurs engagements, soit que la vue de leurs



ennemis, de ceux qui venaient de les trahir eût réveillé impérieusement leur colère, ils profitèrent d'un moment où les Agramontais étaient sans défiance, et se jetèrent sur eux. Les désarmer, les entraîner à la tour royale et là les égorger tous, fut l'affaire d'un moment. Pierre de Navarre, selon Garibay, y fut poignardé par Philippe de Beaumont.

Une autre version du même fait, tirée d'auteurs également dignes de foi, le présente différemment, quoique le résultat soit le même. D'après eux Léonore, avant d'exécuter son projet de se rendre à Pampelune, envoya des ambassadeurs à Lérins qui y commandait, et lui fit signifier sa volonté. Le fier comte, piqué de ce que la vice-reine s'était faite Agramontaise au dédain des services que la faction opposée lui avait rendus, répondit à ce message que la princesse serait la bien accueillie si elle voulait venir comme reine, et non comme représentante d'un roi qui n'avait aucun droit à la couronne; que telle était l'irrévocable décision des loyaux et fidèles serviteurs du trône de Navarre. Léonore était priée de ne point amener avec elle le maréchal Pierre, parce que la présence de cet ennemi juré du comte entraînerait infailliblement quelque collision. Mécontente d'une réponse qui n'avait cependant rien d'offensant pour elle, Léonore répliqua. On entama des négociations, que le comte rompit en partant pour Lérins et laissant à sa place son frère Philippe de Beaumont, avec promesse de revenir promptement.

Le maréchal voulut profiter de l'absence du gouverneur de Pampelune ; il obtint le consentement de la princesse, offensée des procédés de Lérins, et s'assura des intelligences avec les Agramontais de l'intérieur. Il fut convenu que l'échevin Urgarra, de concert avec Atondo, ouvrirait la porte de la Zapateria une nuit désignée. Le maréchal partit avec ses troupes aussi secrètement que possible de Tafalla, où il laissa la princesse. Il comptait sur le concours promis des Agramontais de la ville, et devait massacrer tous les Beaumontais surpris dans le sommeil. A minuit Pierre arriva à l'église de Saint-Antoine. Laissant là son monde, il s'avança seul vers la porte désignée par l'échevin. Les hommes de

sa suite, impatients d'un trop long retard, arrivèrent et essayèrent d'enfoncer ou briser cette porte. Quoiqu'ils ne fissent que peu de bruit, ils furent entendus par un *sereno* ou crieur de nuit, comme il en existe encore aujourd'hui en Espagne, que le hasard avait fait passer près de là. Cet homme pénétra le complot et se retira précipitamment et sans bruit. Philippe de Beaumont averti, s'arma sur le champ, et les citoyens accoururent de toutes parts au bruit du tocsin.

Pendant ce temps l'échevin Urgarra avait ouvert les portes. Le maréchal, engagé dans les rues, arriva avec ses hommes de pied et de cheval jusqu'au puits de la Salineria. C'est là que Philippe le rencontra et le chargea avec fureur, aux cris de : « Trahison ! trahison ! mort aux traîtres. » Attaqués par des forces aussi supérieures et qui augmentaient à chaque pas, les Agramontais cédèrent du terrain, mais toujours en bon ordre, mais combattant toujours. La foule encombrait les rues, la retraite était impossible au maréchal, qui plia vers la chambre des comptes et l'hôtel de la monnaie, à l'emplacement actuel du couvent de Saint-François. Pierre voulait entrer et se retrancher dans la cour de l'hôtel ; Philippe, qui le suivait de près, entra sur ses pas avec un gros des siens, et le maréchal fut tué. Les Agramontais de sa suite et ceux de la ville furent recherchés avec soin, arrachés de leurs retraites et massacrés sans pitié. L'échevin fut trouvé caché derrière un gros tonneau; tiré de sa cachette, il fut mis en pièces.

C'est ainsi que les Agramontais subirent le sort qu'ils avaient préparé aux Beaumontais. Les deux versions présentent les mêmes événements diversement amenés. Un des auteurs cités, qui écrivit peu après la publication de Garibay, dit que la porte de la Zapateria depuis ce moment fut nommée *porte de la trahison ;* non par décret de la princesse, dit-il, ainsi que le prétend Garibay, mais par la voix du peuple. Le maréchal n'eut non plus ni le temps de s'emparer des deux tours que cite le même Garibay, ajoute l'auteur, ni les forces nécessaires pour exécuter ce projet. Elles étaient gardées et fortes ; Pierre les tourna sans les attaquer ; dans la circonstance c'était plus prudent.



Il paraît en effet bien plus naturel que ce soient des gens trahis qui signalent la trahison dont ils ont failli être victimes, en consacrant le souvenir de cet événement par le nom infligé à la porte qui lui avait donné entrée. C'est plus rationnel que de voir la vice-reine en perpétuer la mémoire, tandis qu'elle était instruite de la perfidie et même l'approuvait. D'ailleurs ce qui était trahison aux habitants de Pampelune, pour Léonore ne devait être qu'une fortune de guerre, une ruse, un moyen de vengeance, un coup de main. Comme l'issue en a été funeste pour elle et son parti, il est évident qu'elle n'aurait pas commis la faute de préconiser en quelque sorte la trahison faite aux Pampelunais, et de les tenir en état d'irritation et de souvenir permanent par son maladroit décret. Les trahis devenus vainqueurs ont dû nécessairement changer eux-mêmes le nom de leur porte, comme ils l'ont fait, pour immortaliser leur victoire et donner à leurs ennemis un avertissement capable de les effrayer.

Il ne tombe guère sous le sens non plus qu'un homme prudent et dévoué comme le maréchal de Navarre, compromette aussi étourdiment la liberté et la vie de la vice-reine, en la jetant dans une échauffourée qui soulevait une ville populeuse, et dont le succès était aussi douteux. Quelle apparence que la fureur populaire, celle d'une faction irritée et déjà vieillie dans les horreurs de la guerre civile se soit contentée de faire sortir de la ville celle qui, par sa présence, venait se déclarer la protectrice, l'ordonnateur d'un massacre presque général? En définitive le second exposé paraît le plus vrai, est le plus acceptable et le plus conforme à la marche habituelle des choses. Garibay a dû puiser à une source qui l'a induit en erreur. Quoi qu'il en soit, Léonore fut tellement outrée de ce désastreux résultat, qu'elle fit déclarer par voie de justice le comte de Lérins, Philippe de Beaumont, leurs frères et parents, le comte de Luxe, Charles d'Artieda et ses fils, Arnaud de Hosta, tous les fonctionnaires de Pampelune, et en somme les Beaumontais, coupables du crime de lèse-majesté et dépouillés de leurs titres et honneurs. Lérins et les siens à leur tour répandirent avec plus de fondement des manifestes qui

établissaient les faits, et chargeaient les Agramontais de l'accusation de félonie.

Cette triste scène et plusieurs autres semblables de la guerre qui suivit l'entreprise sur Pampelune, provoquèrent le rescrit dans lequel le roi Jean, quelques années après, récapitula tous ces griefs contre les Navarrais. Il les accuse d'inimitié contre lui et sa couronne, il leur reproche d'avoir expulsé de Pampelune les Agramontais, les vrais amis du trône et les siens; d'avoir, de concert avec les Guipuzcoans, battu et détruit par le feu de l'artillerie ses forteresses de Lecumberry, Larraun, Leysa, Gorrity, et de s'être emparés de beaucoup d'autres encore. Il leur impute à crime de n'avoir obéi ni à ses ordres ni à ceux de la vice-reine sa fille, lorsqu'ils avaient été sommés de comparaître devant les cortès générales du royaume, et de mépriser également les lois humaines et les lois divines, puisqu'ils n'avaient voulu entendre non plus ni aux admonitions, ni aux censures du pape Pie II lorsqu'il s'efforçait de les rappeler au devoir. Comme conséquence de cette pièce, le roi accorda au traître Atondo, échappé du massacre et qui avait ouvert la porte de Pampelune avec Urgarra et Ollacarizqueta, l'honneur d'écarteler ses armes de l'écusson royal. Ollacarizqueta reçut de fortes rentes perpétuelles pour lui et ses descendants, en compensation de ce que son dévouement lui avait fait perdre.

Pendant que la guerre civile contre les Beaumontais, détenteurs de plusieurs places fortes en Navarre, absorbait Léonore qui voulait les conquérir à sa future couronne, le roi Jean, appelé par les Roussillonnais fatigués du joug pesant de Louis XI, était aussi occupé par une guerre sérieuse contre les Français. Louis s'était emparé du Roussillon en nantissement des trois cent mille écus d'or prêtés à l'Aragonais lors de la guerre de Catalogne. Don Juan avait voulu recouvrer sa province, et se voyait assiégé dans Perpignan. Le vieux connétable Pierre de Peralta, sujet et ami dévoué de son roi, ne put apprendre son extrémité sans vouloir aller la partager. Malgré son grand âge il partit.

La ville était étroitement bloquée. Peralta, qui possédait



parfaitement la langue française, se déguisa en religieux de Saint-François, arriva au camp des assiégeants par le côté de France, et un jour de sortie, ayant vu un cavalier tomber de cheval grièvement blessé, il court à lui comme pour lui donner les secours spirituels, saute sur le coursier, se mêle à la cavalerie aragonaise et entre avec elle dans Perpignan. Le roi fut touché de cette marque non équivoque de dévouement, et quelques jours après il reçut un secours de trois cents chevaux d'élite, conduits par Don Troylos de Carrillo, gendre de Peralta.

Parmi les Basques qui se distinguèrent dans ce siége sont cités Juan et Bertrand d'Armendarits, qui chaque jour faisaient des sorties à la tête de leurs compagnies de cavalerie. 1471-1473
Un jour Juan d'Armendarits fut pris et tué contre tous les droits de la guerre. Le roi ordonna, comme représaille, de trancher la tête à plusieurs Français de distinction qui étaient en son pouvoir. L'ordre fut révoqué cependant, par suite des explications et réparations qu'il reçut des généraux français.

Léonore tournait tous ses efforts contre le comte de Lérins, sans pouvoir le réduire. Elle aurait désiré lui enlever Pampelune et toute l'influence qu'il y exerçait. Pierre de Peralta, chef des Agramontais, était de retour de Catalogne; Léonore l'appela et l'opposa à Lérins. Force fut alors d'oublier l'assassinat d'Etchavarry. Mais placer en face d'un homme comme Beaumont son ennemi le plus déclaré, c'était l'exaspérer au dernier point. Aussi, non content de toutes les villes et places dont il s'était emparé, Lérins vint-il assiéger Mendigorria. Il resta deux mois avec ses frères et une partie de ses forces devant cette place, que la valeur de ses habitants préserva. Tous les environs furent ravagés, et Léonore vint en personne avec Peralta et les Agramontais pour délivrer la ville. Elle y réussit, et promit de ne poser les armes que lorsque Mendigorria aurait été vengée. 1474-1475

En 1475 une inondation de l'Ega détruisit près de la moitié d'Estella, qui reçut à ce sujet des indemnités considérables de la vice-reine. Léonore cherchait à faire marcher de front les actes gouvernementaux et les opérations d'une

guerre dont rien ne pouvait adoucir l'âpreté ni arrêter les haines qui, chaque jour, allaient croissant. Les affaires en étaient à ce point en Navarre lorsque le nouveau roi de Castille, Don Ferdinand dit le Catholique et fils du vieux Don Juan, arriva à Vitoria. L'ancienne union de la Castille et de la France était rompue ; Louis XI, entré dans le parti du roi de Portugal, qui aspirait à la couronne de Castille pour sa nièce Doña Juana à laquelle il supposait des droits, avait fait assiéger Fontarabie au mois d'avril, par le sire d'Albret, dont le fils, Jean, devint bientôt après roi de Navarre. Don Ferdinand s'avançait au secours de la ville attaquée. La haine conçue par le roi de France contre les Aragonais, lors de la guerre du Roussillon, l'avait facilement entraîné dans celle qui se faisait contre le fils du roi d'Aragon. Malgré cela l'armée française agissait mollement contre les Guipuzcoans; elle semblait ne se servir qu'à regret de ses armes contre d'anciens alliés. Le sire d'Albret leva deux fois le siége de Fontarabie, sans grand motif de le faire. Tous ses exploits se bornèrent à l'incendie de l'église paroissiale et d'un certain nombre de maisons du val d'Oyharzun. Ferdinand avait conçu le projet de s'établir à Pampelune, pour empêcher cette ville et celles qui dépendaient de la faction beaumontaise, de s'ouvrir aux Français. Il ne l'exécuta pas cependant, ayant réussi à attirer le comte de Lérins à Vitoria. Sa conférence avec ce seigneur apaisa ses craintes, en ce qu'il reçut l'assurance positive que Lérins ni les Français ne recevraient aucune parcelle du royaume de Navarre, et que les Beaumontais ne voulaient ni de son secours ni de sa domination. Lérins persista devant Ferdinand dans son assertion qu'il voulait conserver intactes, à l'héritier légitime du royaume, toutes les places qu'il occupait, toutes les dépendances de la province, et qu'il ne les gardait par devers lui que pour empêcher tout étranger d'y porter la main.

Don Ferdinand essaya de donner la ville de los Arcos au comte de Médina Céli, qui avait pour lors abandonné ses prétentions erronées à la couronne de Navarre. Les réclamations du roi Jean, celles plus énergiques des Navarrais, empêchèrent ce démembrement. Ferdinand, pour couvrir



ce que son procédé avait d'arbitraire, dit qu'il n'avait songé dans cette circonstance qu'à convertir le comte aux intérêts du roi Jean et le lui attacher, suivant les recommandations expresses du roi d'Aragon. On lui objecta qu'il n'avait qu'à disposer de quelques appartenances de la Castille.

Ce moment suffit pour découvrir que Ferdinand-le-Catholique n'était ni aussi désintéressé, ni aussi sincèrement attaché aux droits et titres de sa sœur Léonore, qu'il le disait et l'aurait voulu faire croire. Cependant le roi de Castille travailla activement pour rétablir, sinon la bonne intelligence, du moins la paix entre les Agramontais et les Beaumontais. Il fit appeler à Vitoria les chefs des deux partis, et Lérins et Peralta furent contraints de s'y rendre, de se placer en face l'un de l'autre. Nous disons contraints, non à cause de l'ordre d'un roi qui n'était pas le leur et dont ils auraient sans difficulté ni scrupule décliné l'autorité; ils savaient désobéir quand il leur convenait: mais un motif plus puissant les contraignit. C'était la voix de la nation qui se serait élevée contre eux et les aurait rendus responsables des calamités, des malheurs publics. Cette considération les retint dans de sages bornes; ils ne se défièrent ni ne se rompirent en visière; chacun resta fièrement sur son terrain, et toute l'habileté de Ferdinand ne put réussir à rapprocher ni adoucir ces deux hommes de fer. Tout ce qu'il obtint fut une trêve, pendant laquelle les hostilités devaient rester suspendues entre le comte et le connétable. Le roi arrangea aussi quelques démêlés particuliers et insignifiants de ces seigneurs. La trêve à laquelle Ferdinand venait de réduire les factions rivales, n'eut pas un effet complet. Souvent les haines politiques ou personnelles la firent violer, sans que l'on pût dire de quel côté venait le tort, car les partis se le rejetaient mutuellement. Ce n'en était pas moins un important acheminement vers la paix.

Les rois d'Aragon et de Castille, le père et le fils eux-mêmes avaient adopté une bannière différente; Don Juan était Agramontais et Ferdinand s'était déclaré pour les Beaumontais. Une telle disparate d'opinion semblerait bien étrange, peut-être même incroyable si l'on ne considérait

que l'étroite union des deux rois. Mais que ne peut la passion dans les affaires, même de la plus haute importance? Don Juan était aveuglément attaché à son fidèle Peralta, vieilli avec lui dans les intrigues du palais comme dans les travaux de la guerre et les menées gouvernementales, tandis que Don Ferdinand professait pour ce seigneur le plus profond éloignement, même de l'aversion. Le connétable avait marié sa fille à Troylos de Carrillo fils de l'archevêque de Tolède, et ce prélat était le plus irréconciliable ennemi de Ferdinand, l'instigateur des prétentions du roi de Portugal à la couronne de Castille, et le fomentateur de la guerre actuelle. La division des rois Jean et Ferdinand était en quelque sorte une autorisation tacite aux factions, et la trêve n'empêcha pas tous les maux de la guerre civile de se reproduire en Navarre. Les plaintes multipliées de Léonore déterminèrent les deux rois à conférer ensemble pour remédier à d'aussi longs malheurs. Le point de réunion fut fixé à Vitoria.

1476. Don Juan partit de Barcelone, et Don Ferdinand arrivait d'Andalousie au rendez-vous. Le vieux monarque, dont l'adroite politique perçait jusque dans les choses en apparence insignifiantes, sut que son fils, jeune et ami du faste et de la représentation, amenait une suite composée, ainsi que sa cour, de jeunes seigneurs comme lui, brillants, couverts d'or et de pierreries, vêtus de manière à attirer sur eux tous les regards, et jaloux d'entraîner les suffrages de la multitude et ses applaudissements. Un pareil encadrement n'aurait pu convenir ni aux cheveux blancs ni au corps usé de l'Aragonais. Comme il ne voulait cependant paraître ni ridicule, ni écrasé par la splendeur de son fils, il fit la contre-partie de la cour de Ferdinand. Don Juan choisit dans tout l'Aragon et la Navarre trois cents chevaliers, les plus nobles et les plus braves, tous âgés de soixante ans au moins; tous dans un costume riche mais simple et convenable pour leur âge, tous différenciés entre eux par leurs devises, leurs équipages et leurs couleurs. C'est à la tête de cette escorte belle et sévère qu'il fit son entrée dans Vitoria, imposant le respect et une silencieuse admiration, réveillant mille sou-



venirs glorieux, imprimant sur son passage un sentiment de vénération. Il s'avança hors ville au-devant de son fils, et le reçut avec autant de joie que de distinction.

Don Juan donnait le pas à Ferdinand sur lui-même, dans toutes les circonstances, dans les cérémonies, jusque dans l'intérieur du palais. L'orgueil castillan s'arrangeait fort bien de la suprématie que lui donnait cette façon d'agir. De leur côté les Aragonais et les Navarrais, se trouvant en seconde ligne, murmuraient contre le roi et ne s'en cachaient point. « Dans tout ce qui n'est pas juridiction, disaient-ils, « la courtoisie demande qu'on accorde la préférence à son « hôte. Mais les couronnes de Navarre et Aragon sont indé« pendantes de celle de Castille, et de plus la valent bien. « Le roi ne devrait donc rien se permettre qui eût l'air de « porter atteinte à cette indépendance, car il n'a pas le « droit de toucher à la représentation royale, corrélative de « l'honneur du royaume. Il ne peut donc y manquer sans « nous ravaler nous-mêmes, par conséquent nous offenser « grièvement. Quant à ce qu'il veut céder de ses droits de « père, il en est le maître. »

Pendant ces discussions des courtisans, les deux rois s'occupaient de choses plus sérieuses que de points d'étiquette. Il s'agissait de la succession au royaume de Navarre, qui fut remise en question en dépit des Fors de la province, de toutes les conventions, de tous les serments faits. Les rois examinèrent d'après cette base les droits de la Castille à la Navarre. On allégua Fitero, Tudejen, possédées jadis par le Castillan ; mais ces places étaient revenues à leurs maîtres naturels sous Charles II ; ce plan fut abandonné. Il en fut de même de plusieurs autres, qui tous avaient leur part d'absurdité. Enfin après avoir attentivement recherché tous les moyens, il fut arrêté que pour indemniser la Castille des frais considérables faits, selon le dire des rois, en faveur de la Navarre lors de la guerre de Catalogne et quand Ferdinand fut secourir son père assiégé dans Perpignan, lors aussi de l'entrée d'Henri de Castille et de l'amirante avec leurs troupes en Navarre, on donnerait au roi Ferdinand la

Mérindé d'Estella avec toutes ses dépendances. Pour adoucir autant que possible ce que cette décision avait d'amer pour les Navarrais, on ajouta que la Mérindé ne serait considérée que comme garantie de paiement, et conserverait ses lois, Fors, coutumes et priviléges, comme par le passé. Les villes de Bernedo, Larraga, Miranda de Arga furent alors même remises à Ferdinand, qui en retira les garnisons navarraises pour y placer des Castillans. La même marche avait été suivie pour Estella.

Tout dévoué qu'il était à son maître, Pierre de Peralta n'oublia cependant pas dans cette circonstance qu'il était Navarrais. Il s'opposa obstinément à une aussi criante injustice, à un tort aussi grave fait au royaume. « Seigneur, « dit-il au roi au nom de tout le parti qui s'était intitulé *des* « *zélés*, point ne peut être la Navarre sacrifiée ni à vos « intérêts ni à ceux de votre fils, quand, au contraire, c'est à « l'Aragon de lui payer fortes sommes et indemnités pour les « grandes dépenses, secours et assistances qu'icelle lui a « octroyés dans une guerre qui de rien ne la touchait ne « regardait. La Navarre vous est venue en aide pour votre « conquête de Catalogne, a fourni ses hommes d'armes à « votre redouté frère Don Alphonse à Naples, sans compter « autres guerres et campagnes faites à votre bon plaisir, « caprice et volonté en Castille pour la récupération de vos « domaines personnels, confisqués par de-là. La Navarre n'y « avait utilité ne besoin, encore que pour l'engager à besogner généreusement vous ayez pris le prétexte de dire « que ce votre patrimoine de Castille, après sa reprise, « devait revenir à l'héritier du royaume de Pampelune. Et, « seigneur, telles étaient aussi les conventions de votre traité de « mariage avec l'infante Doña Blanca votre première femme, « notre redoutée reine et maîtresse, que Dieu aye dans sa « gloire. Gardez, seigneur, qu'ainsi faisant, vous reproduisez « et donnez vigueur et exécution à la damnable sentence « prononcée en Bayonne par le roi de France. Car, lorsque « fut donnée cette dite, vous-même la teniez injuste et arbitraire, et bien savez par quels et combien moyens en avez « empêché l'exécution. Si la voudriez aujourd'hui valoir, en

« ce que votre fils du second mariage est advenu roi de « Castille. Point ne l'admettrài ni mes ayans-cause. »

Ce discours du connétable produisit un grand effet, et ses raisonnements furent admis et répétés par les zélés. Ce qui prouve encore pour leur solidité et la pureté de leur intention, c'est que le comte de Lérins lui-même, cet irréconciliable ennemi de Peralta, se rangea à son avis et s'en fit un des plus ardents défenseurs, ainsi que tous ses adhérents. C'est que cette opinion, cet avis était, non plus un système, mais un principe. Le résultat du débat fut qu'on n'engagea point Estella qui resta à la Navarre, que les factions ennemies s'unirent pour s'opposer aux projets de démembrement, et que les rois, inquiets de ce rapprochement, rompirent la conférence et convinrent de la reprendre plus tard à Tudèle.

Don Juan partit pour cette ville peu de jours après, vers la fin de septembre; Don Ferdinand fut rejoindre son père, et le deux octobre les partis opposés, dont les chefs étaient Louis de Beaumont pour les Beaumontais, Pierre de Peralta comte de San-Estevan pour les Agramontais, se réunirent en présence des deux rois dans la vallée des monts Notre-Dame-de-Miramanos, entre Tudèle, Alfaro et Corella. Là les deux chefs de faction convinrent devant les rois de dépouiller leurs inimitiés et terminer leurs différents. Ils donnérent en otage tout ce qu'ils commandaient de villes et places, et Peralta se porta garant pour son pupille Philippe de Navarre, fils du maréchal Pierre tué à Pampelune. Ce jeune seigneur était resté au pouvoir de Lérins depuis ce jour. On convint de le remettre aux mains tierces de Rodrigue de Mendoza, en attendant que Lérins fut réintrégré dans les forts de Murillo-del-Fruto, Milagro et les autres qui étaient au pouvoir de Jean de Beaumont lors de la paix. A défaut d'exécution de ces clauses, Philippe devait être rendu à Lérins; cependant pour plus grande sûreté du prisonnier, on le transféra à Burgos. Ferdinand fut désigné pour garder les otages et les villes données en garantie, dans lesquelles il plaça des commandants aragonais et castillans. On convint d'une trêve de huit mois, terme nécessaire pour l'arrangement

On se ferait difficilement une idée de la magnificence, du luxe et, tranchons le mot, du dévergondage qui présidèrent à cette cérémonie, ainsi qu'aux réjouissances et divertissements qui la suivirent. Il suffira d'indiquer ici que le roi Jean, déjà âgé de plus de quatre-vingts ans, y prit une part très-vive. Il devint amoureux éperdu de la belle Francina Rosa, que séduisit l'éclat du diadème, et qui céda plutôt à la richesse des dons du vieux débauché qu'à l'ardeur de ses transports, qu'elle trouva, dit le père Aleson, glacés comme l'approche d'un siècle.

1478-1479 Don Juan, sans vouloir écouter les précurseurs de la mort qui, cependant, frappait à sa couche royale, oublieux de son grand âge, de la goutte qui le martyrisait depuis longtemps, et surtout dans ce moment voisin de l'hiver, Don Juan s'occupait toujours de nouveaux et vastes projets. Son esprit ardent se nourrissait de pensées ambitieuses et rêvait encore un avenir. En dépit de la goutte sereine, qui venait ajouter à ses autres infirmités celle d'une cécité presque totale, il fit la paix avec la France et convint d'une entrevue avec son fils Ferdinand, à Daroca. Il comptait y renouer les premiers pourparlers du mariage de sa fille avec le puissant comte de Médina Céli, devenu veuf de Doña Anna de Navarre, fille naturelle du prince Charles de Viane et d'une demoiselle d'Armendaritz. Comme à son ordinaire, Jean avait dans cette circonstance un double motif; celui de gagner le comte et de s'en assurer, et celui de remédier aux maux de la Navarre, ou plutôt de les pallier par le crédit et l'influence de Médina Céli. Car il est à remarquer, même dans les moments les plus importants de sa vie, que la politique du roi d'Aragon était celle des palliatifs et non des remèdes, celle du moment plutôt que celle plus profonde et plus sage de la prévision.

Au moment de sa plus grande concentration dans ses plans, et de son plus complet éloignement de la pensée d'une fin prochaine, la mort s'annonça à lui d'une manière non équivoque. Il la reconnut, et se prépara à la recevoir. Son testament désignait comme successeur universel Ferdi-

nand, déjà roi de Castille et de Sicile, et pour la Navarre la princesse Léonore. Il ordonna qu'après Ferdinand les petits-fils de ce prince lui succèderaient au royaume d'Aragon, quand même ils seraient enfants d'une de ses filles, faute de descendants mâles. Mais toujours voulait-il que ce fussent les petits-enfants de Ferdinand, même au préjudice de ses propres filles. Cinq jours après le commencement de sa maladie, le roi Jean écrivit une lettre touchante au roi et à la reine de Castille, leur faisant ses adieux. Il expira le dix-neuf janvier 1479 à Barcelone, avec tous les secours de la religion.

Léonore apprit la mort de son père à Tudèle. Les états y furent convoqués aussitôt, et la reconnurent; elle fut couronnée le vingt-huit janvier, après neuf ans de veuvage. Mais ce trône qu'elle avait convoité pendant tant d'années, ce trône qu'elle tenait enfin, pour lequel elle avait fait tant de sacrifices, lui échappa quinze jours après son couronnement. Quatre mois avant sa mort, elle avait dépossédé le comte de Lérins de ses biens et dignités, et s'en était fait un ennemi irréconciliable, qui trouva dans Ferdinand de Castille l'appui dont il avait besoin. Dans son testament Léonore ne nomme seulement pas son frère, par ressentiment de ce qu'il avait quitté le parti agramontais favorisé d'elle et de son père, pour admettre les Beaumontais et seconder leur patriotisme. Apparence trompeuse d'un roi adroit politique, à la sagacité duquel l'avenir livrait ses secrets. Car il trouva des partisans où sa sœur s'était fait des ennemis, et les Beaumontais, délivrés de la crainte du roi Jean, commençaient à fonder leurs espérances sur Ferdinand-le-Catholique devenu roi d'Aragon. C'est ainsi que, par la force des choses, la faction beaumontaise se fit castillane. La même métamorphose succéda dans l'autre parti qui, après avoir lutté avec acharnement contre des droits sacrés, repoussa à son tour l'invasion de Castille et défendit la souveraineté légitime de Gaston Phébus, Catherine et Jean d'Albret. Léonore nomma pour lui succéder Gaston Phébus comte de Foix et Béarn et prince de Viane, le fils de Gaston si malheureusement tué au tournoi de Libourne. La reine avait ordonné le transfert de

son corps au couvent de Saint-François, en dehors de Tafalla. Elle expira le douze février 1479.

Léonore avait eu de son mariage quatre fils et cinq filles: Gaston, du même nom que son père, dont le fils est le roi dont nous venons de parler; Jean comte de Narbonne, marié à madame Marie de France sœur du duc d'Orléans devenu Louis XII ; après avoir fait la guerre avec distinction au service de France, Jean mourut et fut enterré à Etampes, où il était avec le roi son beau-frère : Pierre, né à Pau en 1449; il étudia les lettres et la théologie à Toulouse avec le plus brillant succès, ainsi que dans les universités d'Italie. Nommé évêque de Vannes, il reçut plus tard le chapeau de cardinal à Lescar. Jayme, quatrième fils, naquit en Navarre et y fut élevé. Il y apprit le métier des armes. Demandé à son père par Louis XII, il fit brillamment la guerre à son service en Lombardie, fut décoré du collier de Saint-Michel fondé par Louis XI, et reçut le commandement de cent hommes d'armes. Jayme mourut célibataire avant trente ans.

La princesse Marie fut l'aînée des filles et épousa le comte de Montferrat. La seconde fut mariée au comte d'Armagnac, si cruellement poursuivi par Louis XI que pour mettre sa vie à couvert il fut réduit à se réfugier à la cour de Castille, où le roi Henri IV le reçut et l'accueillit dignement. Marguerite, la troisième, était d'une beauté tellement remarquable, que sur le bruit de sa renommée François, dernier duc de Bretagne, en fit la demande et l'obtint. Devenue veuve, elle épousa successivement deux rois de France, Charles VIII et Louis XII. Catherine, l'avant-dernière, eut de son union avec le comte de Candale, originaire de la maison de Foix, deux fils et une fille, Anne, devenue reine de Hongrie et Bohême par son mariage avec Ladislas fils de Casimir roi de Pologne. Léonore, la plus jeune, fiancée au comte de Médina Céli, mourut avant la conclusion de son mariage. Elle était née en Navarre et y avait été élevée comme son frère Jayme.

L'expérience que la reine Léonore de Navarre avait acquise dans l'art de gouverner, son caractère énergique,



on esprit subtil, sa prudence, auraient pu, dans ces jours le violente tempête, l'aider à gouverner avec succès le vaisseau si ballotté de l'état. Peut-être aurait-elle conjuré, maîtrisé même l'ouragan ; elle en aurait pu du moins amortir es coups. Sous ce rapport sa mort si prompte peut devenir 'objet d'un regret. Mais pour elle personnellement, entourée l'ennemis, d'inextricables difficultés, dénuée de ressources pécuniaires, premier levier de toute politique et de toute entreprise comme aussi de toute réussite, fouettée par le vent des factions, tourbillonnant sans cesse autour de la guerre civile, Léonore a dû bénir le ciel, qui la retirait du milieu de tant de poignantes agitations, pour l'endormir paisiblement dans le profond et irrévocable repos des tombeaux.

La mort de la reine Léonore plaça la couronne de Navarre sur la tête de son petit-fils, le jeune François prince le Viane, comte de Foix et seigneur de Béarn depuis la mort de Gaston son aïeul. La Navarre n'eut pas d'autre roi le ce nom. Ce prince, âgé de douze ans seulement lors de son avénement, était bon musicien, d'un esprit remarquable et fin, et tellement beau, qu'il reçut des Gascons le surnom le Phébus, comme le fameux comte Gaston. Les factions qui divisaient le royaume retinrent le nouveau roi en France pendant trois années, durant lesquelles la princesse Magdeleine, mère de François, vint avec le savant cardinal Pierre le Foix et Navarre, prendre possession. L'autorité de ce prélat, nommé vice-roi, fut néanmoins reconnue sans opposition.

La guerre civile, soulevée par les partis agramontais et beaumontais, se poursuivait avec ardeur. Les inimitiés particulières y ajoutaient leurs fureurs, comme les vengeances personnelles lui prêtaient leurs poignards. L'assassinat, les trahisons, rembrunissaient encore cette scène de désolation, tandis que le brigandage, fruit des désordres politiques, obligeait tout le monde, sans acception d'opinion ni de parti, à marcher sans cesse armé de toutes pièces, et soutenu d'une escorte. Louis de Beaumont comte de Lérins, qui avait pour lui les sympathies de la presque totalité de la

Mérindé de Pampelune, s'était emparé de la capitale, où il posait en souverain.

Les Agramontais comptaient dans leur parti les Mérindés d'Estella, Saragosse, Olite, la majeure partie de celle de Tudèle, et toute celle de Saint-Jean-Pied-de-Port. A leur tête était le connétable messire Pierre de Peralta, que remplaçait en son absence le maréchal Philippe de Navarre. Celui-ci avait à venger la mort du comte Pierre son père, tué à Pampelune par Lérins ou par son ordre. .Cette mort était taxée par lui d'assassinat. Il se jeta inopinément sur la ville de Viane occupée par les Beaumontais, et s'en empara. Un chevalier de la maison de Gangorra ou de celle même de Beaumont selon d'autres, défendait la place. La ville enlevée, la garnison se retira devant le vainqueur jusqu'à la citadelle de Viane, dans laquelle elle s'enferma avec son commandant. Trop faible pour livrer l'assaut, ou pour espérer de réduire la forteresse, le maréchal sé retira, livrant la ville aux troupes castillanes, et servant en cela les Beaumontais, lui, chef du parti d'Agramont.

Le comte de Lérins était beau-frère de Ferdinand de Castille par son mariage avec une sœur de ce monarque, auquel les Agramontais accusaient le comte de vouloir livrer la Navarre. Mais Louis de Beaumont, qui avait à cœur de faire parade de sa fidélité à Phébus encore absent, ne répondit aux inculpations portées contre lui, qu'en reprenant Viane au Castillan et en attaquant Larraga, également en leur pouvoir depuis quelques années. Fidélité simulée, masque trompeur qui devait servir à cacher les vues ambitieuses de Lérins; précautions perfides derrière lesquelles il se retranchait pour attendre des circonstances plus favorables à ses plans.

Les Beaumontais travaillaient toujours à réunir la Navarre à la double couronne de Ferdinand de Castille et d'Aragon. Lérins voulait en ceindre le front de son beau-frère, et aspirait à la vice-royauté de cette province, que la guerre déchirait toujours et que tiraillaient en sens divers et contrariés les partis formés dans son sein. Les discussions civiles surgissent d'ordinaire aux époques d'ébranlement et de



ırécaire dans les états. La Navarre avait nominativement un oi; mais ce roi était encore dans l'enfance et absent. De lus, les partisans de Ferdinand occupaient sa capitale, et out son territoire était cerné par les ennemis sur toutes ses rontières. Magdeleine de France, mère de François Phébus, larmée pour la couronne de son fils, demanda et obtint du oi de Castille une entrevue; elle eut lieu en Aragon. Là lle mit en œuvre tout ce que l'ascendant d'une femme re- narquable, tout ce que l'éloquence d'une mère peut fournir le plus persuasif, pour amener Ferdinand à dissuader ses artisans de poursuivre leur projet, et renoncer lui-même à es vues sur le trône de Phébus.

Le fourbe Castillan feignit de se rendre aux sollicitations le Magdeleine de Foix et promit d'agir dans le sens qu'elle lésirait. Magdeleine retourna dans son comté, heureuse n espérance. Ferdinand envoya aux divers factieux un moine atif de Jaca, homme éloquent et instruit, prédicateur renom- né. El Maëstro Abarca, c'était le nom du moine, imagina un nariage entre le maréchal Philippe de Navarre et la fille du omte de Lérins. Quelques pourparlers eurent lieu ; le moine egardait ce rapprochement comme possible, lorsque tous es plans furent renversés par la brusque et violente rupture le tous propos, de tout accord. La haine du maréchal et du omte en devint plus violente et plus implacable; les deux uperbes rivaux jurèrent la mort l'un de l'autre. Le diplo- nate Ferdinand, exactement instruit de ce qui se passait, ut l'air de désirer la paix, d'y travailler avec sincérité, et endant ce temps-là ses officiers, placés sur les frontières le la Navarre, par suite de leurs secrètes instructions se- ouaient, agitaient plus que jamais le brandon de la guerre ivile, et en rallumaient le feu plus intense et plus violent.

Le comte de Lérins rassemble des troupes, se porte en 1480
orce sur les frontières où s'était rendu le maréchal et, supé- ieur en nombre, l'attaque près de Melida. Vaincu, Philippe le Navarre quitte le champ de bataille et fuit à toute bride levant le comte, qui le poursuit vivement. Dans sa course apide le cheval de Philippe s'abat; le maréchal se relève ıussitôt, mais il se voit perdu. Son ennemi était près de lui,

bouillant de vengeance, altéré de sang. De colère, Philippe tue l'animal qui le livre à l'inimitié de Lérins. Celui-ci arrive dans ce moment, et le maréchal le salue avec noblesse et dignité. Lérins, que sa haine mortelle empêcha d'être généreux et même humain, se mit à railler le maréchal par d'ironiques et mordantes saillies, et le tua à coups de lance.

Cette mort, qui portait tous les caractères d'un odieux et lâche assassinat, irrita les Agramontais. Les circonstances précédentes de la mort du père de Philippe furent évoquées; on y reconnut la même félonie, les mêmes sentiments haineux. On racontait la manière dont il avait été mis à mort dans les cours de l'hôtel de la monnaie à Pampelune, au milieu des siens; on rappelait que ce même Philippe, son fils, qui venait de périr dans le guet-à-pens de Lérins, avait été laissé pour mort lors du crime de Pampelune, ainsi que le seigneur Don Pedro Vélas de Médrano, Mossen Jayme son fils, et Tristan de Mauléon. On se souvenait que ces quatre chevaliers, restés cachés à cause de leurs blessures, sortirent un jour de Pampelune à cheval. Reconnus, ils furent coupés aux portes de la ville par les gens de Lérins et forcés de se frayer un passage l'épée à la main. Leur retraite fut troublée par le sire de Guirindiain et Machin de Gangorra seigneur de Ciordia. Ne se trouvant pas en forces pour faire tête à cinquante hommes qu'amenaient les Beaumontais, les fugitifs suivirent à toute bride la route de Tafalla. On se redisait qu'à la hauteur de Barasain, Gangorra, qui avait devancé de beaucoup sa troupe et approché les quatre Agramontais, cria au jeune Philippe de Navarre, avec arrogance et en se raillant de sa jeunesse : « Arrête, arrête, seigneur marmot. » Et l'on répétait alors le courage avec lequel le noble jeune homme, ayant suspendu sa course, s'était audacieusement retourné de face vers son ennemi, et avait tué Gangorra, qui resta étendu sur le chemin.

Ces propos ravivaient les querelles, aiguisaient de nouveaux poignards, aigrissaient les imaginations, irritaient la soif de vengeance, et les Agramontais jurèrent d'expier dans le sang des Beaumontais la mort de leurs deux maréchaux. Mais Pierre, frère et successeur de Philippe, était encore



tout jeune, Peralta très-vieux, et le parti se trouvait sans chef pour le commander, pour diriger ses plans et ses coups. Aussi n'était-ce plus une guerre, mais un conflit continuel, des meurtres incessants, dont le théâtre était partout où l'occasion, le hasard ou la perfidie faisaient se rencontrer les antagonistes. La ville, la campagne, nulle part il n'était d'asile protecteur; partout des embûches, partout des poignards, des sicaires, des scènes sanglantes.

Pendant ce temps Phébus gémissait dans le château de Pau des divisions qui déchiraient son royaume. Il y envoya le cardinal Pierre et l'infant Don Jayme ses oncles, pour travailler à la réunion des esprits, ou du moins à la pacification de la malheureuse Navarre. Le prélat et le prince s'y prirent avec adresse et prudence et mirent tant de suite et de persuasion dans leurs négociations, qu'ils réussirent à rapprocher le nouveau maréchal et le comte de Lérins. Le jeune homme y apporta la candeur de son âge, Lérins tous les dehors de la sincérité. Pour sceller cette heureuse réconciliation et la rendre inviolable, ces deux seigneurs, selon l'usage du temps, communièrent ensemble en partageant la même hostie, le jeudi saint 1481, veille du jour consacré au pardon des injures. Le lendemain, vendredi saint, le jeune maréchal, sans méfiance contre son mortel ennemi, partit de Tafalla pour Estella avec une faible escorte. Lérins en fut informé, s'embusqua et fondit sur Pierre de Navarre à la hauteur d'Añorba. Arnaud de Hosta seigneur de la maison d'Olcoz, soutint vaillamment l'attaque et donna au maréchal le temps de fuir avec une partie de sa suite. Beaumont les poursuivit, mais Pierre lui échappa. Plusieurs des personnes de son escorte furent atteintes et massacrées, entre autres Don Jayme Velaz de Medrano, laissé pour mort, l'archiprêtre de Mendigorria et Don Léon bâtard de Garro. Lérins était en horreur à tous, aussi disait-on que celui qui dînait avec lui ne pouvait savoir où il souperait, tant ce seigneur beaumontais était astucieux et faux, tant le crime lui était facile et familier. 1481-1482

Les cortès, désirant mettre fin à toutes ces horreurs, se réunirent à Tafalla et réclamèrent la présence du roi, comme

unique remède à tant et de si grands maux. François Phébus vint en Navarre et fit son entrée à Pampelune le trois novembre 1482; les trois états y étaient réunis, la réception fut royale. Le six du même mois eut lieu le couronnement. Rien ne manquait à la magnificence ni à la dignité de cette cérémonie. Le cardinal et Don Jayme infant de Navarre, avec une nombreuse et brillante suite de prélats et de chevaliers, étaient à la gauche du roi. La princesse Magdeleine, accompagnée de nombreuses dames de sa cour, marchait à la droite de son fils. Puis venaient le maréchal Pierre, le comte de San-Estevan, les ambassadeurs du roi d'Aragon et de Louis XI, avec ceux de plusieurs autres princes; suivaient, nombreux et richement armés, les chevaliers de Navarre, Castille, Aragon, France, et surtout Foix et Béarn. On y remarquait, non sans étonnement, le comte de Lérins lui-même.

1482-1483 Phébus ayant été élevé sur le bouclier après les cérémonies usuelles et les serments du maintien des Fors, fut proclamé roi. Plusieurs jours de fêtes, de réjouissances, de tournois, dans lesquels se signalèrent particulièrement les seigneurs français, firent oublier la guerre civile et ses désastres. La Navarre semblait respirer librement, rétablie de ses douloureuses blessures. La joie était générale et vivement sentie, l'arrivée du jeune et beau roi apparaissait comme une aurore de bonheur; aussi redisait-on dans tous les groupes, par allusion au surnom du souverain : *Post nubila Phebus*, après les nuages le soleil. Phébus rendit à Lérins la dignité de connétable dont sa famille était dégradée depuis plus de trente ans. Par les conseils de sa mère il donna aussi à ce seigneur la ville de Larraga et la plupart des lieux reconquis par lui sur les Castillans, à l'exception de Viane, apanage des aînés de Navarre. Beaucoup des autres seigneurs reçurent des marques de la munificence du roi.

Ferdinand-le-Catholique roi de Castille, qui déjà avait marié Doña Isabelle sa fille aînée au prince de Portugal pour terminer la guerre allumée entre eux, projeta d'unir l'infante Doña Juana au roi de Navarre. Mais cette princesse



ait encore que trois ans, Phébus approchait de sa
ızième année, et cette disproportion d'âge servit de pré-
ɜ à Magdeleine pour refuser son fils et rompre la négo-
on. C'est cette même Jeanne qui, dans la suite, après
r épousé l'archiduc Philippe d'Autriche, devint reine de
ille, d'Aragon, et même de Navarre par un enchaîne-
t d'événements particuliers. Peu de temps après, Phébus
'amené en Béarn par sa mère. Il était, nous l'avons dit,
bon musicien. Un jour après son dîner il prit sa flûte,
rument favori sur lequel il excellait. A peine l'eut-il
té à ses lèvres qu'il se reconnut empoisonné; l'embou-
re avait été garnie d'un venin subtil. Phébus succomba
bout de deux heures à la violence du poison. Il éprouva
orribles souffrances; les secours de l'art lui furent prodi-
s, rien ne put le sauver ni même le soulager. La douceur
la résignation du prince ne se démentirent pas un
nent; sa jeune vie s'éteignit comme il accomplissait seize

'avin voit dans cette catastrophe un crime politique dont il
ıse Ferdinand de Castille, en vengeance du refus de
ıa Juana, et pour rompre la trame que Louis XI ourdis-
contre lui. Le roi de France pensait à marier Phébus à
ıièce du roi de Portugal. Zurita attribue l'assassinat à
ins.
a princesse Catherine de Béarn succéda à son frère à
ɐ de treize ans; la tutelle du royaume revint à Magdeleine.
états lui envoyèrent des députés, porteurs de leurs com-
ıents de condoléance en même temps que de leurs as-
nces de loyale fidélité à la jeune reine. Le premier soin
fagdeleine fut de travailler à prévenir le retour de la
re civile, que la disposition des esprits laissait toujours
açante. Le cardinal fut envoyé en Navarre pour prési-
les états, qui prêtèrent serment à la reine Catherine,
uième reine héritière de la couronne de Navarre. L'in-
Don Jayme, autre beau-frère de Magdeleine, fut investi
ı vice-royauté.
e connétable Louis de Beaumont occupait activement
Jayme. Le mécontentement de Lérins, au sujet de la

tenue des cortès et de leurs décisions, sa puissance dans Pampelune, son influence dans beaucoup d'autres places fortes du royaume, son caractère remuant et ambitieux, son dévouement au roi de Castille, tout dans ce seigneur donnait de l'ombrage à l'infant vice-roi. On savait en outre que le connétable, aussitôt la mort de Phébus, avait dépêché des affidés à Madrid, séjour de Ferdinand, et que la conséquence du message avait été la décision du mariage de la reine Catherine avec le prince Don Juan, premier-né de Castille et Aragon. Il avait été établi aussi qu'on placerait sur la frontière de Navarre des troupes castillanes qui occuperaient les villes fortifiées, en cas que Louis XI eût la prétention de s'emparer de la Navarre sous prétexte de servir la cause de sa nièce.

Ferdinand, que ses intérêts portaient à désirer vivement cette union, envoya des ambassadeurs à la princesse Magdeleine, pour en traiter avec elle. Ils lui énumérèrent les incalculables avantages qu'un tel mariage apportait à la reine sa fille. L'infant Don Juan, héritier des couronnes d'Aragon, Castille, Sicile et plusieurs autres états, faisait de Catherine la reine la plus puissante de la chrétienté. Les intérêts matériels et moraux de la Navarre ne furent point négligés dans cette négociation.

Magdeleine éblouie se laissa persuader, consentit, promit tous ses efforts pour faire réussir une aussi brillante affaire, mais se réserva le droit de demander le consentement de son frère le roi de France. Magdeleine se flattait que Louis verrait la chose du même œil qu'elle. Mais Ferdinand, le rusé monarque, savait de quel mauvais vouloir il était animé contre lui. Avant que la réponse de Louis XI ne fût parvenue, le Castillan envoya le connétable avec un gros corps de troupes, commandé par Don Juan de La Ribera. Louis de Beaumont et ses seigneurs devaient mettre en bon état de défense Pampelune et toutes les places beaumontaises. Isabelle-la-Catholique, accompagnée de Don Pedro Gonzalve de Mendoza, se rendit à Vitoria pour activer le mariage. Le roi de France trouva encore dans sa politique tortueuse et ses vues d''avenir, impénétrables à tout autre qu'à lui, des rai-

spécieuses pour le faire manquer. Magdeleine s'excusa ès des ambassadeurs de Castille, exprimant son regret e pouvoir exécuter un projet qui lui était cher. Mais la ion précaire de la Navarre, celle non moins dangereuse États de Foix et de Béarn, déjà menacés par Don Juan eur de Narbonne, ne permettaient pas à sa fille, qui avait nt treize ans, d'attendre un mari encore au berceau. elle reçut ce message avec déplaisir et reconnut l'ini-, les habituels faux-fuyans, la tergiversation calculée de s. Comme le roi de France, d'une santé chancelante, mençait à ressentir les infirmités de l'âge, Isabelle compta sa mort prochaine et un changement de combinaisons s les royaumes d'Espagne comme dans les affaires de nce. Charles VIII succéda bientôt après, et cet événement changea rien à la position de la Navarre, à l'égard de elle la politique de Louis XI survécut à ce monarque. abelle restait toujours à Vitoria, nourrissant l'espoir de 1484 ure l'union à laquelle elle tenait si chaleureusement. dinand vint jusqu'à Taragone ; mais la guerre civile sus- par deux seigneurs rivaux, au sujet de l'héritage de us, le rappela bientôt. De son côté Magdeleine, soufflée les ministres de son neveu Charles VIII, éludait toujours question par des réponses évasives. La Castillane avait oyé à Ribera son lieutenant-général en Navarre, de nou-les troupes; elle formait des ligues secrètes avec des mbres et chevaliers navarrais, avec même des quartiers iers, déclarés pour les Beaumontais. C'est ainsi que Tu-, ville du parti, reçut un surcroît de garnison, et que l'on Viane, le château de Saint-Jérôme et Irurita, comme plu-rs autres places de Navarre, occupées par Ribera et ses tillans. Le principal moteur de tous ces mouvements était connétable de Lérins. Navarrais de naissance, oublieux ce qu'il devait à sa patrie et au bien général ; c'était lui fomentait les séditions, lui qui cherchait à jeter son pro- pays, le berceau de ses pères, le sien, sous la domina- étrangère. Il s'était uni d'armes et d'opinion à Ribera aux siens, et leur expulsion avait été son principal engage-nt lors de sa promotion à la première dignité du royaume.

A peine Ferdinand fut-il de retour à Tarragonne qu'il reçut les députés de Tudèle. Ils lui dirent que les états de Navarre avaient représenté à la princesse Magdeleine les avantages qu'offrait le mariage de la reine sa fille avec l'infant de Castille; que Magdeleine s'était prononcée comme l'ayant pour agréable, mais qu'actuellement tous les propos à ce sujet avaient été rompus. Ils demandèrent à Ferdinand, en cas que la princesse vînt à marier sa fille à quelqu'autre à l'insu des états et sans avoir leur consentement exprès, de donner ordre aux commandants de toutes ses troupes de ne commettre aucune hostilité avant d'avoir connu la réponse et les raisons de cette princesse. Placés sur le passage des armées, les députés étaient exposés aux premiers coups, aux premiers ravages. Ils promettaient à Ferdinand, s'il écoutait leur prière, d'user de tous leurs droits pour prononcer le mariage de la reine catholique avec Jean de Castille, de lever leurs bannières en sa faveur, et de regarder Isabelle et Ferdinand comme les gouverneurs naturels des droits et intérêts de leur fils, pendant sa minorité. En attendant, ils dirent que, le cas échéant, ils jureraient fidélité au roi, et que Ferdinand ferait serment de maintenir les Fors, coutumes et libertés de la Navarre. Le Castillan accepta la proposition et promit aux Tudélans de respecter leurs Fors mieux qu'aucun de leurs rois ne l'avait jamais fait. Ainsi s'accumulait de loin et peu à peu l'orage qui devait éclater sur ce malheureux royaume, et entraîner avec fracas sa légitime souveraine.

Don Jayme, le vice-roi, qui voyait l'horizon se charger, prit ses mesures pour faire une vive guerre au comte de Lérins. Mais l'attitude pacifique prise momentanément par les Beaumontais suspendit le fléau prêt à fondre sur le royaume, et lui procura quelques jours de répit. Le seigneur Jean de Foix comte de Narbonne élevait, lui aussi, des prétentions sur la Navarre; il invoquait en sa faveur la loi salique, inconnue dans cette province, et voulait s'attribuer la couronne au détriment de sa nièce Catherine. Ferdinand-le-Catholique l'avait fait renoncer à ce projet; alors Jean se rejeta sur les états de Foix et de Béarn. Il disait que ces pos-

essions, comprises dans les limites françaises, étaient passibles de la loi salique; en conséquence Catherine ne pouvait ériter de son frère que sur le versant sud des Pyrénées. Il nta même d'appuyer par les armes les droits qu'il s'arrogeait. Les Béarnais, fidèles à leur comtesse, se levèrent pour lle et une guerre sanglante s'en suivit.

La princesse Magdeleine, pour la régulariser, ordonna en 1485
éarn et Bigorre de grandes levées, dont elle confia le commandement au seigneur de Lautrec, avec ordre de reprendre à Don Juan ce dont il s'était emparé. Lautrec part, rive à Savardun, et pendant qu'il y entre par le côté du nt, Jean de Foix aussi fait son entrée par la porte opposée. ette rencontre, imprévue pour Lautrec, amena un traité antageux au comte, que le général béarnais signa. Mais agdeleine le trouva injuste, spoliateur pour sa fille, le assa, et la guerre recommença de nouveau. Le comte de arbonne, d'après Favin, ne s'en tint pas à la décision des mes; il recourut au poison. Roger de Grammont entra ns le complot de faire périr Catherine et sa fille. Tout fut couvert, et les coupables exécutés. Grammont cependant tint sa grâce en faveur des services signalés de ses ancêes. Jean de Narbonne n'était pas heureux contre les généux de Béarn. De grands revers le frappaient à coups doublés, mais rien ne pouvait abattre son âme ferme et domptable. Nous ne suivrons pas plus loin cette guerre i sort du cadre de notre histoire.

Des dangers sans cesse renaissants, d'odieux complots, 1486
s tempêtes politiques menaçaient la gracieuse enfance de itherine et surgissaient autour de sa jeune royauté. Comme ère et comme femme politique, Magdeleine résolut de nner à sa fille un appui contre tant de secousses, un défenur contre tant d'ennemis. Elle avait compris qu'auprès une couronne en péril, il lui fallait placer une bonne épée. e tous les seigneurs voisins du Béarn, le plus puissant, le lus abondamment doué de qualités physiques et morales ait Jean d'Albret. L'importance de ses possessions en ienne et sur d'autres points de la France fixèrent les irrélutions de Magdeleine. Des ouvertures furent faites à Jean,

il les accueillit avec empressement, et le mariage fut promptement célébré dans l'église principale de Lescar, au milieu des fêtes et des réjouissances. Il manquait à cet acte solennel la sanction des états du royaume, et cette clause suffisait pour le faire considérer comme nul par les fiers et jaloux Navarrais.

A la vérité la réunion des cortès présentait de graves inconvénients. Les députés de la Mérindé de Tudèle avaient déjà juré à Ferdinand de soutenir le mariage de son fils enfant avec Catherine; les partis beaumontais et agramontais avaient été en présence, et les conséquences du conflit étaient dangereuses. C'était dans le but d'éviter de nouveaux ébranlements que Magdeleine, de l'avis même de quelques Navarrais, dit Garibay, se décida à esquiver cette indispensable formalité, et à confier encore une fois l'existence ou la perte de la royauté de sa fille à l'éventualité d'un dé jeté en l'air. Au surplus le conseil royal était opposé au mariage Castillan. L'enfance du prince Jean ne présentait aucune garantie, l'ambition envahissante de son père effrayait. La première pensée qui occupa le nouveau souverain fut un accomodement avec Lérins; ce seigneur était trop dangereux pour qu'on pût espérer avec lui un règne paisible. Une seule alternative se présentait : l'écraser ou l'acquérir. Ce dernier moyen parut préférable; des négociations s'entamèrent à Pau, elles y furent conclues le huit février 1486, La faction beaumontaise jeta des cris de joie et de victoire; la dynastie régnante venait de se porter un coup funeste: elle préparait son deuil. Car il faut bien l'avouer; Magdeleine avait choisi, il est vrai, un époux à sa fille, un homme beau, jeune, puissant, instruit, musicien; mais à cette époque de fer, mieux aurait valu valeureux chevalier, que gracieux joueur de flûte, guerrier aux rudes formes et à la forte épée, que poursuivant du gai savoir. Jean d'Albret ne possédait aucune des qualités nécessaires à ce moyen âge si chevaleresque, si guerrier, si plein, si saisissant, où les couronnes s'entrechoquaient sur les trônes vacillants dont de fortes lances pouvaient seules rétablir l'équilibre ; temps où l'on s'échappait d'une fête pour courir au combat, où l'on

sortait vainqueur d'un golant tournoi, d'un brillant carrousel pour voler à un duel à mort.

Aussi les conditions de l'accord avec Louis de Beaumont, homme de cœur bien qu'il ne reculât point devant un crime, semblaient-elles dictées par lui. Il se fit restituer toutes les charges occupées par son père et son aïeul, les honneurs, droits et avantages de la ricombrie dont jouissaient ses devanciers. Connétable du royaume il eut encore le privilége de ne devoir ni entrée ni passage sur ses nombreuses propriétés, à aucune troupe royale. A ce qu'il possédait déjà furent ajoutées de nouvelles villes, des forteresses nouvelles. Indépendant de l'autorité du roi, en vertu de quelques autres clauses du traité, il se fit un royaume dans l'état et devint souverain arbitre de ses propres volontés, soumis à son seul bon plaisir, et placé de manière à pouvoir impunément préparer et tramer de loin la révolution qu'il méditait en faveur du Castillan. Le premier pas à faire était le renversement de Catherine et Jean d'Albert; et ils étaient dès lors à la merci du perfide connétable.

Les Agramontais, outrés des avantages accordés à leur plus mortel ennemi, à celui de toute la Navarre, suscitèrent toutes sortes d'entraves à l'exécution des conventions. De façon que les affaires se compliquèrent tellement, le royaume arriva à un tel degré de fermentation, que le roi et la reine, en route pour leurs états d'outre-Pyrénées, furent obligés de s'arrêter à Saint-Jean-Pied-de-Port. C'était la sixième Mérindé du royaume et la seule de ce côté des monts. Le quatorze septembre 1486 les princes, par lettre royale, y nommèrent vice-roi de Navarre le sire d'Albret père du roi, et le sire d'Abènes son lieutenant. Ce seigneur devait remplacer le roi dans ses absences, qu'on soupçonna devoir être fréquentes. Le sire d'Abènes était oncle du roi et frère du sire d'Albret. Ces deux seigneurs se rendirent immédiatement à Pampelune, où ils exercèrent leurs fonctions.

Environ deux ans après, à la suite d'une entrevue avec 1488
Don Juan de la Ribera commandant des troupes de Ferdinand sur la frontière de Navarre, le vice-roi se rendit à la cour de Valence. Il pria Ferdinand-le-Catholique de mettre

un terme aux désolations de la Navarre. Lui indiquant ensuite avec une fermeté respectueuse qu'il le reconnaissait pour le fomentateur des troubles et des discussions interminables du royaume, il termina en lui demandant chaleureusement de ne plus exciter les divisions, ni entretenir les funestes ferments de la guerre civile. Ferdinand avait reçu le vice-roi avec distinction; il le traita de même et lui promit de faire tous ses efforts pour ramener la paix et l'harmonie dans la Navarre. Remarquons ici que dans presque tout le cours des guerres civiles, les partisans de la dynastie navarraise cherchèrent à mettre l'indépendance antique de la province sous la sauve-garde de la royauté du Castillan.

1488-1490 Ferdinand-le-Catholique, hypocrite habile, selon Machiavel, politique consommé et astucieux, aussi faux en matière gouvernementale que l'avait été Louis XI, son constant ennemi, feignait le plus grand amour de la paix, qui n'allait pas à son ambition. Il ne voulait pas non plus de guerre ouverte; elle aurait mis ses vues trop à découvert. Mais en sous main il fomentait les discordes; ses officiers avaient des instructions secrètes, et comme ils connaissaient leur maître, ils regardaient comme non avenus les ordres officiels. Ils intervenaient dans toutes les affaires de la Navarre et agissaient hostilement sur les frontières; Ferdinand les blâmait publiquement, envoyait des ordres, des réprimandes, et ne sévissait jamais. Les apparences étaient sauvées, c'était assez pour lui. Ses officiers lui désobéissaient ouvertement, sûrs de suivre en cela son arrière-pensée, et la Navarre était toujours en proie aux factions. Il arriva dans quelques circonstances que la bascule politique de Castille pencha en faveur de la maison d'Albret. Mais ce fut seulement à l'occasion des prétentions élevées par Charles VIII de France sur les comtés de Foix et Béarn, dont il voulait déposséder Catherine et Jean. Cette combinaison ne pouvait convenir à Ferdinand. Ses intérêts personnels lui commandaient une intervention en faveur des princes Navarrais.

1491-1493 Jean d'Albret obtint de Ferdinand la restitution de toutes les places prises par les Castillans du temps de Phébus et lors de sa mort. Mais ce que le roi catholique donnait d'une



main, le fourbe le retirait de l'autre. A mesure qu'il restituait les villes, son beau-frère, sa créature, son suppôt, non moins perfide, non moins ambitieux et plus arrogànt que lui, le comte de Lérins s'en emparait. Le connétable, de plus en plus indépendant, devenait de plus en plus dangereux. Toujours envahissant, portant partout son esprit hardi et usurpateur, Lérins siégeait et commandait en roi à Pampelune, au mépris du sire d'Albret. Du moins il élevait ouvertement pouvoir contre pouvoir, et agissait en vice-roi de Ferdinand. Il s'était rendu maître de la plus grande partie des places frontières, et tous les points militaires de la Navarre étaient accaparés par lui. Le sire d'Albret et les Agramontais voyaient le mal, auraient voulu l'empêcher; mais malgré leurs forces assez considérables, il n'opposaient qu'une molle résistance. Ils reculaient devant la pensée de heurter de front et audacieusement les Beaumontais, dans la crainte d'envenimer le mal. Ils croyaient plus prudent de n'opposer que la force d'inertie, suffisante, pensaient-ils, pour arrêter le torrent. Malencontreuse mesure en temps de révolution, que le père Aleson approuve, ignorant sans doute que les flots soulevés de la mer arrachent jusqu'au rocher du rivage qui s'oppose à leur fureur.

Le roi Jean ayant arrangé ses différents avec le seigneur de Narbonne, son oncle, partit pour aller visiter son royaume avec la reine Catherine, une partie de la noblesse de Béarn, et les principaux Agramontais de la Navarre venus audevant de lui. Les souverains étaient suivis de belles et nombreuses troupes de Béarn et de Foix. La suite montra que cette précaution n'était pas inutile. Le roi et la reine se présentèrent le quatorze décembre 1493 aux portes de Pampelune; ils les trouvèrent fermées. Lérins, auquel les Beaumontais obéissaient aveuglément, avait donné cet ordre insolent, et le roi et la reine de Navarre, avec leurs troupes, se retirèrent de devant la capitale de leur royaume, fermée par un rebelle; ils s'en furent proche d'Egues, où ils passèrent quelque temps. Des négociations s'ouvrirent encore avec le connétable, qui fit les conditions les plus avantageuses possibles pour lui. Son coup d'œil perçant avait mesuré

l'homme auquel il avait affaire. Les souverains furent autorisés à entrer dans Pampelune; Lérins avait donné ordre d'en abaisser les herses devant les maîtres légitimes.

1494 On s'occupa aussitôt du couronnement. Les états furent convoqués, et jamais encore autant de pompe ni de magnificence n'avait été déployé dans une pareille solennité. La princesse Magdeleine, les prélats de France et d'Espagne, les ambassadeurs des diverses puissances, une affluence extraordinaire de nobles et de peuple se pressaient jusque dans les rues et les places de la ville. L'évêque de la métropole manquait à cette cérémonie, qu'il était dans ses attributions de présider; il était à Rome, où il mourut. Plus tard il fut remplacé dans ce siége par le fils du pape Alexandre VI, le cardinal César Borgia, qui depuis devint le trop fameux duc de Valentinois. Le roi prêta son serment entre les mains de Don Juan de Jasses, alcalde de la cour suprême et remplaçant le chancelier absent. Jean de Jasses était le père de Saint-François de Xavier. Le sacre du roi fut célébré par Jean de Barrère évêque de Bayonne, suppléant de celui de Pampelune. Après les cérémonies eut lieu la promenade royale, que la reine, enceinte, fit dans une litière à bras. Suivirent les fêtes, les représentations théâtrales avec des intermèdes; en un mot tout ce que le luxe du temps pouvait fournir de plus brillant. Mais ces intermèdes renfermaient des allusions moins faites pour ramener la concorde que pour aigrir les esprits. L'histoire nous a conservé une des strophes chantées en langue basque à cette occasion; en voici la traduction : « D'Albret et le roi sont père et fils, « qu'ils prennent pour frère le seigneur connétable. »

Labrit eta erreghe
Aïta, seme dirade
Condestable Jaona ere
Ar bizate anaïe.

Celui-ci s'était dérobé à toutes les fêtes et retiré à Lérins, sans doute pour paraître étranger à ces démonstrations. De temps à autre cependant il se montrait à la cour, mais il vivait et agissait avec une profonde diplomatie, quoique le roi

le traitât avec les mêmes égards que les autres seigneurs. La reine Catherine lui témoignait même beaucoup de bonté, soit en souvenir de ses efforts pour la faire reine de Castille et d'Aragon, soit qu'elle espérât se l'attacher par là, et ramener à sa cause et au devoir ce caractère sombre et altier.

A cette époque, Catherine avait vingt-quatre ans, un sens profond, de l'énergie, de la prudence, de la grandeur d'âme, et son exemple fut plus d'une fois précieux au roi Jean dans les difficultés et les affaires délicates du gouvernement. Dans d'autres conjonctures elle eût conduit le royaume à une heureuse fin; sa douceur, son aménité, ses charmes l'auraient fait chérir de tous. Actuellement maîtresse de son insignifiant mari, il lui fallait déployer toute l'adresse, la vigueur calculée, la délicatesse fine dont elle était susceptible; elle aurait dû réussir. Mais quand la grande voix d'en haut a parlé, quand le doigt de Dieu a touché une couronne, quand son souffle a frappé les trônes et les rois, que peuvent toutes les prévisions, les combinaisons, la sagesse humaines? Attendre l'heure, et tomber.

Au milieu de tous les propos, de toutes les satires qui couraient en Navarre et n'épargnaient personne alors, le seigneur d'Abenes fut sans cesse respecté. Preuve incontestable de la droiture et surtout du désintéressement de son administration.

Néanmoins tout semblait plus calme; les souverains de 1495
Navarre s'applaudissaient d'avoir dompté l'hydre révolutionnaire, éteint la guerre civile. Ils jouissaient presque sans trouble du repos et des plaisirs de la paix, lorsque, le vingt-quatre février 1495, la princesse Magdeleine mourut presque subitement. On l'inhuma dans la cathédrale de Pampelune. Magdeleine était une de ces femmes que la nature produit rarement. Elle avait vu tomber Gaston, son mari, au milieu des réjouissances à Libourne, dans un tournoi dont il venait de remporter toutes les couronnes; elle le pleura le reste de ses jours. Veuve à un âge où les grâces et la beauté des femmes sont dans tout leur éclat, elle ne songea jamais à former de nouveaux nœuds. Princesse de Viane,

sœur du roi de France, souveraine du Béarn, comtesse de Foix, régente de Navarre, entourée d'hommages, heurtée par les événements, froissée par les malheurs, menacée par de puissants ennemis, cette femme forte trouva dans son âme vigoureusement trempée, dans l'amour qu'elle avait pour François Phébus et Catherine ses enfants, dans son esprit supérieur, dans ses propres ressources, de quoi résister, se roidir, vaincre, négocier avec dignité et faire respecter son veuvage pendant vingt-cinq années. Son fils avait été arraché à sa tendresse par une trame infâme et imprévue, et la mère éplorée surmonta ses douleurs : elle se consacra à sa fille. Noble, belle et grande création dont le ciel est avare, gloire et honneur de son sexe; de pareilles femmes sont de grands hommes.

1496 L'année 1496 vit naître des troubles en Navarre. Deux puissances rivales peuvent difficilement marcher de front sur le même terrain, sans le faire trembler sous leurs pieds. Les Agramontais voyaient toujours avec dépit le pouvoir tout royal et l'incalculable influence de Louis de Beaumont. Ils représentaient sans cesse au roi qu'il était offensant pour sa dignité de souffrir les airs de hauteur et d'égalité du connétable. Ils disaient que la puissance du comte était funeste au royaume, en ce qu'elle divisait l'état en deux souverainetés, pour ainsi dire, et qu'en outre c'était donner aux Beaumontais un ascendant dangereux, et les moyens de soutenir plus audacieusement leur rébellion. Que d'ailleurs Lérins, comblé de biens par le roi, ne se servait de ses bienfaits que pour le braver plus ouvertement et avec une intolérable arrogance; c'était lui donner lieu de croire qu'il était redouté. Ces propos entraient peu à peu dans l'oreille de Jean et réveillaient en lui l'humiliant souvenir des places et châteaux pris et gardés par le connétable, et plus encore son refus d'ouvrir les portes de la capitale à son roi. Une autre circonstance vint ajouter encore plus d'amertume aux tardives réflexions de l'indolent monarque. Quelques motifs soudains et graves pour l'état nécessitaient une somme d'argent. Le trésor était vide, il fallait y suppléer; Jean, imbu des coutumes de France, ordonna un impôt extraordinaire.

Lérins le refusa. Alors le roi le somma de restituer les villes dont il s'était indûment emparé, lui retira les concessions exorbitantes qu'il lui avait faites en Béarn, et le déclara déchu de toutes ses possessions, même particulières.

Beaumont prit les armes, le roi envoya ses troupes, la guerre commença. Plusieurs forts et villages furent pris de part et d'autre, la Navarre allait encore se couvrir du sang de ses enfants. Ferdinand intervint à la demande de son beau-frère, hors d'état de tenir contre les armées du roi que composaient les troupes du Béarn et de Foix avec tous les Agramontais de Navarre. Le Castillan convint que le connétable sortirait du royaume et se retirerait en Castille pendant quelque temps; que dans cet intervalle les terres et toutes les possessions de Lérins en Navarre seraient remises à Ferdinand pour les administrer. Le roi Jean, faible, imprévoyant, sans portée politique aucune, consentit à tout ce que l'on voulut. Il lui semblait remporter une grande victoire en se débarrassant du connétable, en l'éloignant, et terminant ainsi le conflit du moment. Poser l'épée qu'il ne tira jamais, maintenir la paix afin d'en goûter le repos, voilà quelle était pour Jean d'Albret la plus grande mesure de gloire et de bonheur possible. Il ne savait pas voir qu'il démontait sa couronne pièce à pièce, que cette oisiveté dorée après laquelle il courait, il la paierait de son royaume; qu'enfin cette paix qu'il prétendait établir ferait couler des flots de sang, dans lesquels devaient se noyer un jour royauté, liberté, nationalité des Navarrais. 1496-1499

Ferdinand le fourbe suivait assidûment son plan de réunion et d'accaparement; il venait d'étendre une main sur le royaume objet de ses convoitises, il retirait près de lui le connétable de Navarre, le chef des Beaumontais qu'il saurait bien lancer de nouveau dans l'arène quand le moment deviendrait opportun. Toujours est-il qu'en s'éloignant, Lérins sembla emporter avec lui le venin de la guerre civile. La Navarre se calma. Une trêve fut conclue avec le Castillan; Jean, retiré en Béarn avec la reine Catherine, y fixa sa résidence et ne parut presque plus en Navarre.

Cependant les villes dont le connétable l'avait dépossédé

faisaient un vide dans sa domination. Il eut recours à son arme favorite et tenta de nouveau la voie des négociations auprès de Ferdinand. Le rusé Castillan reçut l'ambassade avec grand appareil, la combla de caresses, de protestations, des promesses les plus brillantes et les plus positives, la congédia, et n'en agit pas davantage. Il avait calmé les inquiétudes du roi de Navarre, s'était débarrassé pour un temps de ses importunités, et s'empressa de profiter de l'intervalle qu'il avait su se donner. Ses promesses, il les oublia; sa parole ne pouvait prévaloir sur les intérêts de son ambition, et l'insigne fausseté de Ferdinand-le-Catholique passa sur le compte de la politique et de la sagacité. Lérins était son beau-frère; Ferdinand se servit de ce lien, si tant est qu'on en reconnaisse d'étroits et d'inviolables dans les cours, et commença l'exécution de son plan. Il mit tout en œuvre pour décider le comte à lui céder ses propriétés personnelles en Navarre.

Le Castillan convoitait ce royaume depuis long-temps. Devenir maître des vastes possessions de Lérins lui semblait un grand acheminement vers l'envahissement total du territoire objet de ses incessants désirs. Il n'épargna point les plus séduisantes promesses, il faisait miroiter devant les yeux du comte les plus brillants avantages, les domaines les plus étendus, les honneurs les plus fascinants. Mais le Navarrais se réveilla en Lérins au moment, peut-être, où il allait être entraîné. L'amour de la patrie parla cette fois plus haut, plus fort que toutes les séductions de titres, de fortune, de puissance, plus fort même que l'attachement du comte pour le roi de Castille. Lérins y vit clair dans les pensées ultérieures de Ferdinand; sa conscience nationale se souleva à l'idée de concourir à l'asservissement de son pays, qu'il aimait malgré tout. Lérins refusa. Il allégua son saint respect pour l'héritage de ses pères, le prix qu'il y attachait; Ferdinand eut l'air de se contenter de ses défaites, il se désista, attendit, mais ne renonça pas.

Peut-être aussi, à côté de ces généreux sentiments s'en était-il glissé un autre moins pur, mais qui devait influer sur un caractère aussi altier, aussi avide d'honneurs et de



domination que celui du chef beaumontais. Devenu Castillan en acceptant l'échange proposé, Louis de Beaumont comte de Lérins, connétable de Navarre, renonçait à sa prééminence dans sa patrie, à la position exceptionnelle et brillante dans laquelle l'avaient placé sa naissance, les événements, et son audace. Il rentrait dans la classe nombreuse de la noblesse espagnole ; il y entrait comme transfuge de son pays, comme reniant son berceau et ses concitoyens.

Lérins comprit qu'agir ainsi était se priver du seul asile qui lui restât contre les fréquentes et capricieuses ingratitudes de la cour de Castille. Posé comme il l'était, Ferdinand ne pouvait voir en lui qu'un homme à ménager, un partisan indépendant et puissant, que le moindre mécontentement devait éloigner et changer en ennemi redoutable. De l'autre façon, au contraire, il aurait été acquis et se serait exposé à l'oubli, à l'exclusion des faveurs et des bonnes grâces du roi. D'ailleurs toutes les caresses du diplomate Castillan pouvaient bien n'être que le masque du même calcul, et n'avoir pour but que le désarmement d'un homme trop puissant pour n'être pas à craindre, trop remuant, trop ambitieux pour se condamner à une perpétuelle inaction. Les moyens coercitifs auraient été faciles en l'acquérant à la Castille ; ils restaient éventuels, même dangereux dans la position actuelle de Lérins. La réunion de tant de motifs fut déterminante pour le comte ; il tint ferme et résista au roi.

Les négociations qui échouaient à la cour de Castille 1500
contre les réflexions du connétable, et malgré toute l'habileté et la finesse du roi, eurent du retentissement jusqu'en Béarn. Jean et Catherine en tremblèrent pour leur trône ; ils quittèrent Pau pour la Navarre. Le vingt-quatre février 1500 naquit à Gan, petite ville voisine de la capitale du Béarn, l'infant d'Autriche, Charles, qui plus tard remplit le monde de son nom et en toucha les deux extrémités avec son épée, Charles-Quint empereur d'Allemagne, roi de Castille et de Navarre. Le roi Jean, craignant que Lérins ne cédât à la fin aux instances de Ferdinand, désireux en outre de voir par lui-même l'effet des promesses si positives du roi, résolut

de se rendre à la cour de Castille. La réception qu'on lui fit à Séville fut d'une rare magnificence; il n'est sorte de fête que l'on ne célébrât en son honneur. Le somptueux Al-Cazar royal lui fut assigné pour demeure. Le pauvre Jean fut ébloui, étourdi, enivré et de plus, trompé par les superbes et fallacieuses promesses de Ferdinand. Là se trouvait le duc d'Albe, le même qui devait, plus tard, à la tête d'une armée de Castillans, s'emparer de la Navarre au nom du roi catholique. Là aussi était le connétable séditieux; il se trouvait à Séville en même temps que son roi, contre lequel il était révolté. Lérins reçut défense de se montrer devant Jean.

Le faible roi de Navarre était sévèrement jugé à cette cour orgueilleuse et fière. Au surplus il le méritait. Un roi qui veut être lui-même son ambassadeur auprès de son plus perfide et plus dangereux ennemi, doit être assez fortement trempé pour se présenter le casque en tête, noblement appuyé sur sa lance; porter le cœur assez haut pour parler au nom de ses droits méconnus, pour reprocher, avec une amertume digne, l'injure qu'on lui a faite et demander ample et suffisante satisfaction. Autrement il ravale sa couronne et profane la pourpre des rois, qui doit rester immaculée si elle prétend encore à la durée, au respect.

Ce que Ferdinand n'avait pu arracher au connétable, il tenta de l'obtenir du roi Jean. Il mit en jeu ses ressorts accoutumés, et l'on peut comprendre maintenant sa raison de défendre à Lérins de paraître devant son roi; Ferdinand n'avait songé en cela qu'à écarter un obstacle. Il proposa donc au faible et indécis Jean de lui acheter à prix d'or les villes enlevées par le connétable. Jean recula devant cette offre et sa conséquence avouée, celle d'incorporer à la Castille les villes achetées. Lérins, sans le consentement duquel rien ne pouvait être fait, répondit fièrement que ce n'était pas contre de l'argent qu'il échangerait des places crénelées. Jean se voyant soutenu par un homme dans lequel il était forcé de reconnaître et admirait une grande énergie, fit des démarches, des avances que le superbe Lérins daigna enfin agréer; un raccommodement eut lieu.

Ferdinand avait échoué de nouveau, si toutefois les

instances faites au roi de Navarre n'étaient pas une de ces ruses adroites qu'il avait jugé devoir amener le rapprochement qui effectivement s'opéra. Ferdinand désirait maintenant voir le connétable réintégré dans ses terres et possessions. Il savait que le turbulent comte ne tarderait pas à recommencer ses entreprises contre son roi, et prévoyait que, tôt ou tard, les troubles et les dissensions intestines nécessiteraient son intervention en Navarre. Il se promettait bien de profiter alors d'une aussi belle occasion. Ainsi donc, la réconciliation du connétable et de Jean, qui au premier coup d'œil semble plus défavorable qu'avantageuse au Castillan, n'était autre chose qu'une trame habilement ourdie par lui, un pas fait vers son but. Jean partit de Séville le 16 mai, malgré les excessives chaleurs de cette année 1500, arriva à Olite le neuf juin, s'y reposa quelques jours, et rentra en Navarre. Peu de temps après, le connétable le suivit.

Jamais encore le roi et la reine, Jean et Catherine, n'avaient joui d'une aussi véritable royauté que dans ce moment; jamais non plus depuis ils ne l'eurent aussi entière. Bien venus de leurs sujets, estimés des princes étrangers, suivant Moret, il n'y avait pas jusqu'au comte de Lérins qui ne se montrât fréquemment à leur cour. Au surplus on y voyait affluer la noblesse navarraise, espagnole, française, comme à celle des plus grands souverains. Jean aimait les lettres et s'en occupait; il affectionnait la musique et nous l'avons déjà montré inséparable de sa flûte, sa principale et plus chère occupation. Il en avait cependant une autre qui rivalisait avec celle-là : c'était la réforme et le rétablissement des revenus royaux, entamés et dérangés par les guerres civiles. Il s'occupait aussi de blason, d'armoiries, faisait des généalogies illustres à des gens obscurs mais riches, au détriment de plusieurs familles pauvres, mais antiques et nobles comme les maisons royales. Il aimait à se montrer, non en roi, mais en simple particulier, se mêlant dans les banquets et les festins comme dans les danses du peuple. Il dansait même jusque dans les rues avec les femmes et filles de toutes classes, selon l'usage du pays; cet exercice plaisait à Jean. Il se présentait de lui-même dans les maisons bourgeoises et même

[illegible] le [illegible]

[illegible] de la dignité de la couronne, [illegible] à familiers comme des uns et le mépris des autres. Car il en est de la royauté, disons-le franchement, comme de [illegible] de vénération, de respect, souvent même de terreur pour les peuples. Les exposer rarement aux regards, comme jadis les druides, comme aujourd'hui [illegible], comme le grand Lama, comme le grand Sultan, et ne les montrer qu'au travers du prisme de la majesté et de l'admiration qui leur convient et correspond à l'idée [illegible], c'est leur conserver le prestige, sans lequel le public se désillusionne, sans lequel ils sont [illegible]. Le trône, dépouillé du drap d'or, des crépines, de la splendeur qui le recouvre et doit le décorer, montre à tous les yeux sa matière première, et le siège des rois n'est plus qu'un vulgaire fauteuil. Il n'est qu'un pas bien court du sublime au ridicule : le souverain qui cherche à se populariser, ainsi que le bon roi Jean, doit avoir semé assez de grandeur, de gloire, d'admiration et d'amour sur son chemin, pour être sûr d'en trouver par tout ce qu'il en faut pour conserver son éclat, pour recueillir le respect jusque dans ses courses hasardées, nous dirons même dans ses écarts et ses distractions.

1500-1501 Une mesure qui contribuait aussi à ternir le roi, à lui attirer même la désaffection des Navarrais, était celle qui plaçait des étrangers à la tête des diverses parties de l'administration et dans les principales places de l'état et de la couronne, contrairement aux Fors et aux serments qu'il avait solennellement prononcés. Les états du royaume protestèrent contre cet abus, mais en vain. Jean se prévalait de la protection imaginaire du roi Ferdinand, qu'il pensait avoir conquis depuis son voyage à Séville. Présomptueux enfant qui grossissait la voix pour effrayer l'objet qui lui faisait peur, et se croyait à l'abri de toute crainte, de tout devoir, parce qu'il s'imaginait pouvoir cacher sa tête sous le manteau royal de Ferdinand de Castille, qui le jouait.

Indépendamment de ce point de tranquillité sur lequel le monarque trompé croyait pouvoir compter, il en avait un autre plus vrai, plus solide. Ses titres de comte de Foix, de Béarn, de Ribagorza, de Bigorre, de seigneur de Balaguer, duc de Candie, etc., etc., n'étaient point de vains titres. Plus riche par lui-même que beaucoup de têtes couronnées, il ne tirait de son royaume épuisé de Navarre que de faibles deniers. En revanche il y trouvait révoltes, troubles, affronts, mépris ; il y récoltait abondamment le ridicule qu'il avait semé, se voyait menacé par l'envahissante Castille qui le leurrait, et par ses propres sujets auxquels il avait su donner de nombreux motifs de mécontentement. L'insurrection toujours à sa porte, des craintes de tous les instants, l'embarras des affaires, pour un homme qui n'en aimait que la partie financière et pour un cœur pusillanime, ne pouvaient être assez compensées par la vie dorée, la voluptueuse oisiveté, la cour molle et joyeuse de Pau et d'Oloron. Il ne faut donc pas s'étonner plus que ne le comporte le caractère nonchalant de Jean d'Albret, de l'insouciance qu'il apportait à tout ce qui le tenait éloigné de ses habitudes préférées, de son plus affectionné séjour. Un reste de pudeur le retenait encore dans cette Navarre dont il était roi, par son titre du moins, au milieu de ce peuple fier, indépendant, indompté, à l'âpre franchise, à la rude épée, peuple mécontent, noirci encore par la poudre éteinte des derniers combats, et qui murmurait jusqu'aux portes de son palais. Peut-être le prince de l'art héraldique, de la musique et des lettres eût-il désiré qu'une démonstration énergique l'eût forcé d'abandonner le champ de bataille et de s'aller doucement pavaner au milieu de la courtoisie de son entourage béarnais, et dans ses jardins parfumés.

Le sire d'Albret était arrivé à Bayonne avec des troupes 1503
françaises. Jean et Catherine avaient garni leurs places frontières, et la France menaçait la Navarre de ses soldats. Jean craignait que le prétexte de cette menace fût la conduite du connétable de Lérins, qui avait repris ses anciens errements contre son roi. Ferdinand était à Barcelone ; il envoya des députés au roi pour le tranquilliser sur les inten-

tions du comte. Jean se plaignit amèrement du connétable qui publiait, disait-il, ses appréhensions sur les intentions du roi au sujet de l'aliénation d'une partie du royaume. Il assurait pardonner de grand cœur tout le passé à Lérins, et n'en conserver aucun souvenir. Il demandait enfin qu'au lieu d'envoyer personne de sa cour avec la mission de convertir le comte de Lérins et de dissiper ses terreurs vaines ou prétendues, Ferdinand lui adressât l'ordre de rester fidèle à ses souverains légitimes, de remplir leurs intentions et ses devoirs, de se conformer aux Fors et lois de l'état ainsi que le faisaient grands et petits, et qu'alors il ne recevrait de son roi aucun sujet d'inquiétude. L'effet de cette ambassade, dont l'esprit dévoile mieux encore le caractère pusillanime de Jean, fut que le Castillan envoya son secrétaire Colonne en Navarre, en vue de confirmer le roi et la reine dans la bonne intelligence maintenue jusqu'alors avec la Castille. Ferdinand redoutait que Jean n'appelât les Français, ce qui l'aurait singulièrement contrarié et eût déjoué tous ses plans. Aussi ne négligea-t-il rien pour éloigner Jean III de cette pensée, en cas qu'il l'eût conçue, ou dans le cas contraire pour l'empêcher de l'adopter. Il lui fit insinuer de sa part, et comme étant bien informé, que la secrète intention du roi de France était de s'emparer de la Navarre pour la donner à Gaston de Foix, fils de Jean de Narbonne mort à Etampes, et son neveu. Par ce motif, et tous ceux qu'il put inventer, le roi catholique jeta entre Jean et Louis XII des semences
1503-1504 de méfiance et de discorde. Ceci avait lieu au moment où le seigneur de Luxe, allié fidèle de Lérins, s'apprêtait à passer en Aragon avec un corps de troupes françaises, traversant la Basse-Navarre et le val Roncal. Colonne, au nom de son maître, somma le roi Jean de tenir ses engagements, ce qu'il fit. Il envoya aux Roncalois l'ordre de s'opposer au passage. Les Roncalois, avec leur valeur ordinaire, refoulèrent l'invasion et préservèrent leur territoire d'une violation. Cette royauté de Navarre, jadis si florissante, si redoutée, si glorieuse, aujourd'hui, comme Milon de Crotone dans la fente du tronc de chêne, se trouvait à la merci de ses ennemis, étreinte entre la France et la Castille, et cette



Navarre si affaiblie, la Castille cherchait encore à s'en faire un boulevard contre la puissance française.

La reine Isabelle de Castille était tombée malade. Jean et Catherine, avant leur départ pour le Béarn, lui adressèrent une ambassade avec leurs compliments de condoléance. Les mêmes envoyés étaient chargés de supplier Ferdinand de prendre le royaume sous sa protection pendant l'absence de ses souverains. Tant d'aveuglement ne saurait appartenir à la nature humaine, si une main invisible ne s'était placée devant les yeux du roi et de Catherine, pour les empêcher de voir qu'ils livraient eux-mêmes la Navarre à celui qui brûlait de la tenir. Les réclamations de Jean, au sujet des restitutions précédemment promises, furent aussi reproduites auprès du Castillan. Le roi catholique n'était ni d'humeur, ni de caractère à lâcher ce qu'une fois il avait accaparé. C'était sa proie, il comptait la garder. Mais, habile à jouer les hommes, à les bercer d'espoir et les endormir dans la sécurité, il promit solennellement et protesta que le roi de Navarre pourrait s'éloigner sans crainte, qu'il en serait comme il le désirait.

Les ambassadeurs, tranquillisés sur ce point, s'acquittèrent du plus épineux de leur mission. C'étaient de nouvelles plaintes contre le connétable, toujours en rébellion, et la prière de ne pas favoriser cet homme ni son parti, dans leurs soulèvements contre leur légitime souverain. Les députés terminèrent en disant que leurs majestés catholiques étaient, du reste, choisies comme juges et arbitres suprêmes dans ces différents, et que le roi s'en reposait sur leur justice et leur bon vouloir. Comme il y avait eu cette année-là grande disette en Navarre, et presque famine, Ferdinand fut supplié de permettre qu'on s'approvisionnât en Aragon, 1504-1505
et de donner l'ordre que les bâtiments qui aborderaient avec des grains aux ports de Guipuzcoa ne fussent pas inquiétés et pussent tranquillement opérer leur débarquement et leurs envois. Ferdinand répondit gracieusement à tout, excepté à ce qui touchait aux restitutions. Il laissa pénétrer qu'il conservait une arrière-pensée.

La reine Isabelle-la-Catholique succomba à sa maladie.

Un cancer, venu à la suite de dix jours entiers qu'elle passa à cheval comme une héroïne, et sous un soleil brûlant au siége de Grenade fut, dit Zurita, la cause de sa mort. Cette princesse remarquable avait vu ajouter à ses états Grenade, Naples et les Canaries. Sous son règne aussi fut faite la découverte et la conquête du Nouveau-Monde. L'Europe l'admira, l'Espagne la révère. Avant de mourir, ayant reconnu que l'infante Juana sa fille aînée, mariée à Philippe archiduc de Flandre, était devenue folle à la suite d'une scène affreuse de jalousie, elle donna le gouvernement de Castille, qui lui revenait avec ses dépendances, à Don Ferdinand, jusqu'à ce que le fils de Juana fût en âge de régner. Mais avant de sanctionner cet arrangement, elle exigea du roi Ferdinand son mari, le serment qu'il ne se remarierait jamais. Le roi catholique, heureux de se voir continuer cette belle couronne, fit tous les serments demandés. Nous verrons dans la suite comment il les tint.

Cette mesure d'Isabelle indisposa les grands de l'état, qui murmuraient de voir interrompre l'ordre de successibilité légitime. Ils disaient avec raison que la tutelle de la princesse aliénée devait revenir à son mari et non à son père. Telle fut la source des discordes qui éclatèrent plus tard dans la Castille, et dont le contre-coup se fit ressentir en Navarre.

Ferdinand fut couronné à Toro ; les états y étaient assemblés. De tous les seigneurs un seul lui resta fidèle, le duc d'Albe, dont il sera parlé bientôt et dont le nom, funeste à la Navarre, s'allie malheureusement à notre histoire. A peine le roi catholique fut-il proclamé, qu'il reçut encore une ambassade de Jean d'Albret. Ladron de Mauléon fut chargé de renouveler les anciens pactes d'alliance avec la Castille et de traiter du mariage d'Henri, prince de Viane et fils de Jean, avec la fille de l'archiduc de Flandre, petite-fille de Ferdi-
1505-1506 nand. Le Castillan eut l'air d'y acquiescer avec empressement. Ensuite vint le chapitre des réclamations, tant de fois reproduit. Des promesses sans plus d'effet que par le passé, des protestations furent tout ce que l'on put obtenir. Ferdinand connaissait sa supériorité. Il réalisait la fable du loup



it de l'agneau. Jean demandait aussi la mise en liberté du ameux duc de Valentinois, l'ex-cardinal César Borgia. Mais ˀerdinand, qui avait de puissantes raisons pour s'en tenir ssuré, répondit que le moment n'était pas arrivé encore l'en conférer.

D'après les titres les plus authentiques, ce fut le mardi ept avril 1506 que naquit une des lumières de l'église, 'apôtre des Indes, l'ami; le disciple de Loyola, François de Xavier. Il appartenait à l'illustre famille de Jasses; Aspil-ueta y Xavier était le nom de sa mère. Pendant que le eune François faisait ses études à Paris et y était proclamé naître-ès-arts, il fut nommé chanoine élu à Pampelune. Sa vie est connue, nous ferons seulement remarquer qu'il était Navarrais.

Dans les pages de l'histoire, comme dans les événements le la vie, on passe souvent par une transition brusque d'un extrême à un autre. Après avoir cité Saint-François de Xavier dont le nom rappelle tant de pieux souvenirs, nous levons porter les yeux sur un homme dont le nom seul sou-ève des révélations de crimes, de bassesses et de grandeurs: homme extraordinaire par sa vie, sa conduite, son génie, ses prouesses et la variété des rôles qu'il a joués sur la scène lu monde. Cette année de 1506 est une des plus agitées du siècle, tant aux fastes de l'église que dans les annales des nations. Le duc de Valentinois, échappé de sa prison de Médina, se rendit en Navarre au temps où commençait la guerre du connétable Don Louis de Beaumont contre le roi Jean. Le roi avait envoyé au comte un ordre par un de ses officiers. Le comte, au lieu de s'y conformer, fit frapper à coups de bâton l'officier du roi, et l'enferma au château de Larraga. Il refusa de se rendre à Pau, où le roi le manda plusieurs fois; Alphonse Carillo de Peralta l'avait averti secrètement qu'on en voulait à ses jours. Jean le fit juger
enfin par contumace, dépouiller de ses biens et titres, et 1507
donna la connétablie à Peralta, qui l'accepta sans scrupule; l'intérêt personnel n'en connait aucun. Toutefois la faveur était singulièrement placée.

Aussitôt que les hostilités commencèrent, le roi Jean

nomma César Borgia son général en chef. Le cardinal paladin mit le siége devant Larraga qui se défendit avec tant de fermeté que l'impatient Borgia le leva bientôt, et courut le mettre devant Viane, où le roi vint le trouver. La citadelle seule tenait pour Lérins. Au moment d'être réduite à capituler faute de vivres, elle fut secourue et ravitaillée. Le duc de Valentinois ayant aperçu au point du jour le détachement ennemi qui revenait de son expédition, voulut le poursuivre. Emporté par sa fougue, il était loin en avant de sa colonne, et fut tué dans cette échauffourée. Son corps fut trouvé nu, dépouillé de son armure brillante, de ses riches armes, de son cheval, de ses vêtements, méconnu d'abord dans cet état, reconnu ensuite et enlevé par ordre du roi. Une capote de soldat servit de suaire à cet homme luxueux qui n'avait, lorsqu'on le rencontra, qu'une grosse pierre que ses vainqueurs avaient placée par pudeur, pour cacher ses nudités.

Ainsi mourut d'un obscur coup de lance cet homme dont les divers genres de renommée, toutes méritées, ont traversé plus de trois siècles sans avoir rien perdu de leur magique et saisissant effet. Le nom seul de César Borgia rappelle le fils d'un pape, un incestueux cardinal, un renégat, le beau-frère d'un roi puissant, le guerrier intrépide et savant, le plus dépravé et le plus orgueilleux des hommes. Borgia s'était peint dans sa devise si connue : *Aut Cæsar, aut nihil*, César ou rien. Elle disait assez son ambition, qui aurait peut-être trouvé trop resserrées pour la contenir, les bornes du monde dont elle rêvait la domination ; le premier échelon de cette dynastie aurait été César Borgia.

De son mariage avec Charlotte d'Albret il avait eu une fille, ange de beauté et de candeur qui disparut sans laisser aucune trace de son passage ou de sa fuite de cette vie à l'autre. C'est que le souffle de Dieu avait balayé puissamment dans sa colère et l'incestueux renégat, et tout ce qui émanait de lui. Son nom seul est resté avec sa mémoire, et c'est encore une flétrissure. Ses principes politiques sont dévoilés dans le remarquable ouvrage de son secrétaire, le fameux Machiavel.



La mort du duc de Valentinois n'arrêta pas la guerre. Ferdinand était en Italie; sa fille Jeanne duchesse de Flandre avait été nommée reine en Castille, conjointement avec lui. Elle ne pouvait rien par elle-même, la pauvre aliénée; mais son conseil envoya une ambassade au roi Jean avec prière, ou plutôt sommation amicale de n'en pas venir à la dernière rigueur avec le connétable. Lérins était toujours l'instrument de Ferdinand; c'est pourquoi les Castillans demandaient pour lui l'indulgence de Jean et la cessation de la guerre. Le roi et la reine Catherine firent cette fois une réponse digne, dans laquelle ils témoignaient leur étonnement d'une pareille démarche, réclamant vivement l'exécution des traités qui lui promettaient des secours contre les rebelles, et non des remontrances, et finissant par exiger que le connétable vînt se soumettre à ses souverains, reconnût sa désobéissance et en demandât le pardon comme il convenait à un sujet révolté.

Quant au fils de Lérins pour lequel la jeune reine, sa cousine, avait intercédé, les princes de Navarre consentirent à ne faire peser sur lui ni leur juste colère ni la responsabilité des fautes de Lérins; ils offrirent même de le prendre à leur service et de le traiter avec bonté. Le jeune comte, dans l'espérance d'adoucir le roi en faveur de son père, était disposé à accepter ces conditions. Lérins l'apprit, s'opposa fortement à son départ, refusa avec dédain et fierté de le confier à son roi et, tout assiégé qu'il était dans sa ville de Lérins, se montra plus hautain et plus intraitable que jamais. Pressé par la troupe royale, il reconnut que la place cesserait bientôt d'être tenable. Il en sortit avec quelques amis, se sauva en Castille d'abord et ensuite en Aragon. Pour la seconde fois son départ rétablit la paix dans sa malheureuse patrie. Il avait emmené ses deux fils. En passant la frontière, Beaumont, l'homme d'airain, versa d'abondantes larmes. « Ne « croyez pas, dit-il à ses compagnons surpris, que je pleure « ces créneaux, ces biens que j'abandonne et qui vont être « perdus pour moi et mes fils. Non; mais je pleure mon « pays, pour la liberté duquel j'ai combattu si long-temps, « que l'on entraîne à sa perte, et qui va tomber dans des

« mains étrangères. » Ici on est tenté de se demander si le comte parlait d'après sa pensée ou selon la physionomie qu'il voulait que lui donnât l'avenir. Car les hommes qui font l'histoire que les autres doivent écrire, savent que tout ce qui émane d'eux est recueilli et sert à asseoir le jugement de la postérité.

1508 La guerre civile était à peine suspendue, lorsque deux fléaux, la famine et la peste, vinrent joindre leur râle de mort aux angoisses déjà si cruelles de la Navarre ; ils se répandirent sur toute l'Espagne. Une calamité plus grande encore, dit le père Aleson, fut l'interdit lancé par Pie III, successeur d'Alexandre VI, sur le royaume de Pampelune. Jean et Catherine furent excommuniés, et toute la Navarre resta en interdit pendant dix-huit mois, au bout desquels le roi fut obligé de plier devant l'opiniâtreté du pape et de céder aux instances de ses sujets. Pendant tout ce temps-là les églises étaient restées fermées, les offices suspendus, les morts sans sépulture ecclésiastique. Et tout cela parce que le pape ne voulait plus reconnaître les droits qu'avaient eus jusqu'alors le roi et le chapitre de la cathédrale de Pampelune, de présenter le candidat à l'évêché de leur siége, à la nomination du souverain pontife. Le pape en protégeait un pour lequel il rejeta celui porté par les Pampelunais, et donna tout ce scandale. La justice n'est pas toujours la conséquence du pouvoir.

Ferdinand, de retour d'Italie, envoya au roi Jean une ambassade demander encore la grâce de Lérins et sa réinstallation dans ses biens et dignités. Le Castillan voyait avec inquiétude et chagrin son dévoué partisan éloigné de la Navarre et par conséquent hors d'état d'y servir ses intérêts. Aussi travailla-t-il de tout son pouvoir à le faire rentrer dans la lice et sur le terrain de ses intrigues. Mais Jean et Catherine avaient eu le temps de pénétrer le fond de la pensée du roi catholique. Ils virent le piége, et l'évitèrent. Le comte, répondirent-ils, avait trop vieilli dans la révolte pour n'y pas retomber; son caractère, ses habitudes, son ambition, sa manière de voir, tout l'y poussait irrésistiblement. Il n'y avait donc aucun accommodement solide, aucun changement à



ıpérer de lui; il devait subir son exil. Quant à la grâce sol-
ɔitée pour lui, il s'était refusé à l'implorer quand il en était
mps encore, et avait de plus, à ces fautes déjà intolérables,
outé encore des fautes nouvelles. Aujourd'hui il était trop
›upable pour qu'on pût lui octroyer un pardon. Jean et
ıtherine témoignèrent de nouveau leur surprise de la dé-
.arche de Ferdinand, qui fut obligé, quoi qu'il en eût, de
ı tenir pour satisfait de cette réponse. Il n'envoya même
ıs à Lérins les troupes qu'il lui avait promises, et que le
omte avait demandées pour entrer de vive force en Navarre.
.e dépit que ressentit le vieux Lérins de ce refus est inexpri-
ıable ; l'impression qu'il en reçut hâta même sa mort. Elle
ut lieu dans la même année, chez le comte d'Aranda, qui
.vait donné asile à l'incorrigible révolté.

Si le Castillan s'abstint de donner l'appui d'une armée à
'homme sur lequel il avait fondé ses plus fermes espérances,
e n'était pas qu'un sentiment de justice ou de générosité
'eût fait renoncer au dessein de s'emparer de la Navarre
.vec le concours des Beaumontais. Il poursuivait sans relâche
ıt avec une indicible patience, cette pensée favorite. Mais il
piait le moment de saisir sa proie, et ne le croyait pas
ncore venu. Si le comte de Lérins était rentré en grâce
uprès de son roi, ce fait seul aurait suffi pour effacer tous
es antécédents, lui rendre toute son influence, toute la
uissance de ses moyens pour servir la cupide ambition de
'erdinand. Mais le vieux chef beaumontais était maintenant
rop compromis, il avait porté trop loin ses fureurs et son
udace, trop de sang avait été versé par lui et pour lui ; on
.vait commencé à en murmurer fortement. Dans de telles
onjonctures, l'assister d'une armée eût été pour Ferdinand
igner l'ordre de ravager la Navarre, mettre le cachet à sa
ésolution de s'en emparer, et tourner contre lui et ses des-
ıeins tout ce qui restait de véritables Navarrais dans les rangs
les deux factions. Le cauteleux Castillan avait calculé, pesé
.outes ces raisons ; il ajourna. D'ailleurs il comptait sur l'aide
ı venir de Louis de Beaumont fils de Lérins ; il pensait faire
adopter à son neveu les errements de son beau-frère, en faire
un nouvel instrument de son usurpation, et tourna dès lors

toutes ses pensées vers les moyens d'y parvenir. Il se servit des précédentes déclarations du roi Jean au sujet de Louis de Beaumont pour faire restituer au jeune comte les titres et possessions de son père. Ce fut en 1511 qu'il y réussit. Alors aussi la dépouille mortelle de Lérins fut transportée et déposée avec pompe dans un tombeau fastueux d'albâtre dans l'église de la ville de Lérins.

Le connétable était un homme de petite taille, mais d'un esprit ardent et vaste; sa complexion était grêle et recouvrait un cœur de lion, un indomptable courage. Remuant, dissimulé, inquiet, d'une décision subite, profond dans ses combinaisons, Lérins était impénétrable, grand comédien, éloquent et persuasif. Chaleureux et entraînant dans ses allocutions, il savait y mêler jusqu'aux larmes quand il croyait en avoir besoin. Premier chef d'un parti trop fameux, il affichait le patriotisme le plus exalté. Il se plaignit toujours avec aigreur de ce que Jean violait les Fors du royaume, entourait sa personne et faisait occuper les places de l'état par des officiers étrangers. C'était vrai; mais Lérins n'avait garde d'ajouter que c'était lui dont les révoltes continuelles, l'arrogance et la duplicité avaient réduit le roi à cette mesure extrême. La conduite de l'orgueilleux comte depuis le moment où il aspira à la main d'une sœur de Ferdinand, la manière dont il l'enleva, la facilité du roi d'Aragon son beau-père à lui pardonner, tout porte à croire que dès lors le chef de faction avait fait entrevoir au monarque aragonais la possibilité d'ajouter la Navarre à ses autres possessions. Aveuglé par la vanité d'unir son nom et son sang au sang et au nom des rois, Lérins devint infidèle et parjure à ses maîtres légitimes, traître à sa patrie. L'ambition de grandir encore, de pouvoir jeter à la face d'un roi qu'il lui avait posé, lui Lérins, la couronne sur la tête, qui sait quel désir plus immense encore, domina toute sa vie. Violent comme celui qui l'avait conçu, ce désir ne put être égalé que par le chagrin de n'avoir su l'accomplir. Nous avons un peu empiété sur les dates au sujet du fils de Lérins, pour ne plus avoir à revenir sur ce qui concerne le vieux connétable. Le lecteur nous pardonnera cette légère anticipation.



Louis de Beaumont ressentit le dépit de son père, et le partagea. Mécontent de Ferdinand, dont il connaissait le vœu secret et le plus cher, il fit offrir au roi de France, disent Garibay et quelques manuscrits, de lui livrer la Navarre avec tous les états de Jean et Catherine. Sa seule condition, son unique exigence était qu'une armée française serait envoyée au secours des Beaumontais. Louis XII, alors occupé à la guerre contre les Génois, n'accueillit pas la proposition. Louis de Beaumont se retourna alors du côté de la Castille, 1510
sûr d'être écouté. Le maréchal de Navarre, en disgrâce près du roi Jean, était réfugié en Castille ; Ferdinand commença par le réconcilier avec Beaumont. Les anciennes inimitiés de famille se turent devant l'intérêt commun des deux mécontents, et se perdirent dans l'ambition du roi catholique. Ferdinand manifestait ouvertement ses vues par cette conduite. Jean et Catherine indignés, s'adressèrent, mais inutilement, à l'empereur Maximilien. L'intervention de l'empereur, qui aurait été décisive, se borna à une lettre datée du six mai 1510, écrite en latin très-élégant. Il engageait en beaux termes Ferdinand à mettre fin à ses menées, et à faire au roi de Navarre les restitutions depuis long-temps promises. Ensuite il oublia tout. Ferdinand regarda ces représentations comme non avenues, et la lettre aussi fut oubliée.

Louis XII, débarrassé de Gênes, menaça de donner les 1511
terres de Béarn, Foix et même Navarre, au détriment de Jean qu'il voulait déposséder, à son neveu Gaston de Foix, fils de sa sœur. Le roi Jean, pressé encore de ce côté, voyant son trône convoité par la Castille, au moment d'être attaqué par toutes les forces de la France, se sentit chanceler et fit un appel à la générosité de Ferdinand. C'était lui montrer sa faiblesse, son impuissance, son agonie, et le Castillan ne pouvait qu'être heureux d'une extrémité qui mettait enfin à sa merci l'objet constant de sa convoitise. Il reçut avec courtoisie l'ambassade navarraise, s'épuisa en promesses, même au sujet des places fortes usurpées et déjà réclamées tant de fois. Mais à son tour, et pour ne pas assumer sur lui l'odieux d'un refus gratuit dans une demande aussi juste, il réclama comme chose due l'amnistie de Beaumont,

précédemment convenue par le roi Jean. De cette manière il prenait une attitude de plaignant pour la non exécution d'une parole donnée, et mettait à cette condition l'accomplissement de la sienne.

1512 Les états de Navarre furent réunis à Tudèle et le péril du royaume y fut dévoilé. Les états, d'une voix unanime, non-seulement promirent à Catherine et au roi Jean, qui y assistaient, les secours nécessaires, mais encore mirent à la disposition des souverains leurs vies, leurs biens et leurs personnes pour les affranchir du danger qui les menaçait. Le roi et la reine furent touchés de ces protestations, et Jean, après avoir accordé des immunités à quelques villes, se mit à parcourir les frontières. Il les trouva dénuées de garnisons, laissées à la garde seulement des habitants, et parmi ceux-ci Beaumont comptait des partisans dans presque toutes les villes. Il aurait fallu les approvisionner de vivres et de défenseurs, ce qui devenait facile avec l'élan que lui avaient montré les Navarrais. Mais Jean calcula que mettre ainsi en défense les places frontières de la Castille et de l'Aragon pouvait déplaire au roi Ferdinand, qui lui avait promis de grands secours. Il ne voulut donc pas l'inquiéter et laissa ses villes dégarnies de troupes. Quant au nouveau comte de Lérins, Jean prétendit qu'il suffisait d'y veiller. Par faiblesse, par nonchalance, par impéritie, il ne voulut pas non plus faire aucune des levées d'hommes ni d'argent qu'on lui offrait, disant qu'il reculait devant la pensée de fatiguer à l'avance le royaume, que la nuée n'éclaterait peut-être pas encore, qu'il ignorait aussi de quel côté lui viendrait la tempête, et qu'il serait temps de recourir aux mesures positives quand la guerre arriverait. Prince imbécile qui balance quand déjà ennemis et guerre hurlent à ses portes et devaient le briser trois mois après. Il n'est plus temps de ponter son navire quand les vagues en fureur déferlent par-dessus et menacent de l'engloutir.

Louis XII avait fait rendre par le parlement de Toulouse une ordonnance établissant que, les états de Béarn faisant partie de la Guienne, les comtes de Béarn étaient feudatai-



es de la couronne de France; que par conséquent le roi et a reine de Navarre lui devaient foi et hommage. Cette préention avait été repoussée par eux comme erronée; Louis 'en était offensé au point qu'il avait voulu dépouiller Jean et 'atherine, non-seulement de leurs possessions françaises, nais encore de leur royaume; il avait agi ainsi dans le temps e sa prospérité. Aujourd'hui excommunié par Jules II, maleureux, menacé dans sa province de Guienne par les Casillans et l'Anglais, le roi de France implorait l'amitié, 'alliance de celui qu'il avait si grièvement offensé. Après ien des difficultés le vicomte d'Orbal ambassadeur de 'rance, obtint du roi de Navarre qu'il confierait ses intérêts son père Aman d'Albret, sous la condition expresse qu'on ie l'obligerait à la guerre ni contre le Pape, ni contre le roi le Castille.

Dans le traité conclu, le sire d'Albret ne s'oublia pas; ussi fit-il à peu près tout ce que l'on voulut: il fit pourtant ssurer le Béarn à son fils. Il fut stipulé que le prince de Viane, fils du roi Jean, serait remis comme otage à Louis, comme garantie de l'exécution des traités, pendant la durée fixée par les conventions. Les principales conditions étaient le mariage de l'infant Don Henri avec la plus jeune des filles de France, ce qui n'eut pas lieu; une alliance offensive et défensive contre les ennemis réciproques; Louis devait fournir des troupes contre les Castillans et les Anglais, et l'aider au recouvrement de certaines possessions usurpées sur la Navarre en Castille et Aragon. Plusieurs autres articles insérés dans le traité furent également tenus dans le plus profond secret, ce qui empêcha Ferdinand d'en être informé aussitôt qu'il l'aurait désiré. Le roi Jean ne se trouvait cependant pas assez rassuré contre la guerre avec Rome et la Castille, et ne signa point le pacte pour le moment. Ce qui le fit parvenir à la connaissance de Ferdinand est un de ces événements qui semblent préparés à la main. Le secrétaire de la cour fut assassiné pendant qu'il était chez lui, d'après Pedro Martyr conseiller de Castille, et l'on trouva dans sa poche une copie de cet acte, qui fut remise à un prêtre de Pampelune. Cet ecclésiastique, pour se mettre dans les

bonnes grâces de Ferdinand, lui fit aussitôt parvenir le papier révélateur.

Lérins s'obstinait à porter le titre de connétable, dont son père avait été dégradé par jugement. Suivi de ses parents et alliés, il sollicitait les secours de Ferdinand, comme il avait fait sans succès ceux de France; il entretenait aussi quelques intelligences en Navarre. Ferdinand organisait son armée sous prétexte d'aider les Anglais à la conquête de la Guienne, selon leurs conventions. Plus le Castillan mettait d'activité dans ses préparatifs, et plus le tremblant Jean d'Albret restait inactif, de peur de s'attirer la colère du roi catholique et de lui donner motif de l'attaquer. Il n'avait même pas osé demander à Louis XII les secours auxquels leur traité lui donnait droit. Ferdinand avait confié le commandement de l'armée à Don Fadrique de Tolède duc d'Albe. Elle ne se montait encore qu'à six mille hommes d'infanterie et mille hommes d'armes, presque tous des provinces d'Alava, Biscaye et Guipuzcoa, quinze cents chevaux d'Andalousie et vingt pièces de canon. L'Aragon devait fournir un nombreux contingent pour renforcer ce corps de troupes à la tête duquel Ferdinand, pour hâter les levées, avait annoncé vouloir se mettre en personne. Les cortès réunies à cet effet étaient présidées par la reine Doña Germanie, deuxième femme du roi catholique qui avait fait, au lit de mort d'Isabelle sa première femme, serment de ne jamais se remarier, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Le Castillan demandait passage pour lui et son armée à travers la Navarre, et comme garantie qu'aucune entreprise ne serait faite contre ses troupes pendant leur marche sur Bayonne, il voulait qu'on lui livrât le prince de Viane. Ne l'ayant pas obtenu, il insistait pour la remise entre ses mains des places fortes du Royaume. Jean, allié du roi de France, ne pouvait laisser passer son ennemi sur ses terres sans rompre les traités et s'attirer l'inimitié et la vengeance de Louis XII. D'un autre côté, complétement sans troupes, grâce à sa faiblesse et à sa constante tergiversation, il ne pouvait s'opposer à Ferdinand, qui était à ses portes en force, et dont les intentions n'étaient plus un mystère pour



lui. L'alternative était cruelle, le cas pressant, le péril imminent. Déjà le duc d'Albe s'était établi à Vitoria et avait cantonné ses troupes dans l'Alava et la Rioja. Louis de Beaumont était avec lui et travaillait de tout son pouvoir à opérer des soulèvements en Navarre, lorsque le comte d'Orsay arriva avec ses Anglais au port du passage en Guipuzcoa, pour l'invasion de la Guienne. A cette nouvelle Ferdinand redoubla ses instances, après avoir toutefois et préalablement donné à ses troupes l'ordre d'entrer en Navarre. Il mettait par là d'autant mieux son jeu à découvert, qu'il avait une autre route plus sûre et plus commode par l'Alava et le Guipuzcoa.

Forcé dans son dernier retranchement, Jean accorda quelques places en otage; il en excepta, selon Mariana, Estella et Saint-Jean-Pied-de-Port. Le Castillan n'eut pas plutôt le consentement du roi de Navarre qu'il envoya au duc d'Albe l'ordre de marcher immédiatement sur Pampelune. Le comte d'Orsay, que Ferdinand avait voulu s'adjoindre dans cette marche inique, sous prétexte qu'il était imprudent de s'aventurer en Guienne en laissant derrière soi un ennemi à redouter, s'y refusa. Le duc d'Albe avec Louis de Beaumont, ses compagnons d'exil et tout ce qu'ils avaient pu ramasser des restes de la faction, s'acheminèrent vers la capitale de la Navarre.

Jean convoqua les jurats et principaux habitants de la ville, qui tous savaient que les Castillans marchaient sur eux; il leur déclara qu'il se retirait dans ses états de Béarn. Les Pampelunais le supplièrent les larmes aux yeux de ne les pas abandonner au moment du danger, ils lui jurèrent de le défendre tous jusqu'au dernier. Jean resta sourd à leurs prières; il leur conseilla de se défendre du mieux qu'ils le pourraient, et de tâcher d'obtenir la meilleure capitulation possible, quand ils ne seraient plus en état de résister. Il leur promit cependant de revenir avant long-temps avec une armée plus nombreuse que celle des Castillans. Ce pauvre roi venait enfin de se décider à recourir à Louis XII et lui demander un secours qu'il aurait dû avoir déjà à sa disposition, content de n'avoir pas manqué, disait-il, aux lois

de la courtoisie envers Ferdinand, et de l'avoir mis complétement dans son tort.

La courtoisie, quand il s'agit du sort d'un état, de l'existence d'une nation! Elle avait raison, la reine Catherine, lorsque dans cette fuite elle lui disait : « Ah ! roi Jean ! roi « Jean ! Jean d'Albret vous êtes venu, Jean d'Albret vous « vous en retournez ! Si vous aviez été reine et moi roi, ja« mais nous n'aurions perdu la Navarre. » Elle avait raison, la reine ; eh bien, comme si tout avait conspiré contre ce monarque en faveur de son idiotisme gouvernemental et de sa couardise, le secours qu'il avait demandé à son allié de France lui attira les foudres de Rome, l'excommunication du fougueux Jules II, qui savait mieux manier l'épée de saint Paul que les clefs de saint Pierre, pour nous servir de l'expression pittoresque de Zurita et Yangaz. Le pontife lança cet arrêt avec menace d'interdit sur la Navarre, si elle refusait de reconnaître Ferdinand-le-Catholique. On voit d'où partait le coup.

Jean s'était arrêté à Lumbier avant de rentrer en France. La plus grande partie de la noblesse du royaume, voyant la bonne disposition de la plupart des villes, s'était rangée autour de lui pour former le noyau auquel devaient se joindre ensuite les troupes venues de France. Mais tout manqua au prédestiné monarque. Louis avait envoyé toutes ses forces en Guienne, contre les Anglais qui y étaient et les Castillans qu'on y attendait. Cependant, pour ne pas faillir au malheur, il ordonna au duc de Longueville, son lieutenant-général, de partager ses troupes avec le roi de Navarre. Longueville, trompé sur le nombre des Anglais, désobéit par prudence; Jean resta sans soldats, et les Anglais, voyant que le roi de Castille leur manquait de parole, ne débarquèrent point.

Le duc d'Albe avait fait sa halte à deux lieues de Pampelune. Les habitants, inquiets, lui envoyèrent des parlementaires, demander quelques jours de répit jusqu'à ce qu'ils sussent si le roi Jean, qui avait reçu leurs serments, pourrait ou non les secourir. Le duc répondit sèchement « que c'était « au vainqueur et non au vaincu à dicter des lois et faire des « conditions; qu'ils eussent donc à se rendre sur-le-champ à



« discrétion, s'ils ne voulaient s'exposer à toutes les horreurs « d'une ville prise d'assaut. » Ces dures paroles étaient accompagnées d'une armée, tandis que les Pampelunais, dit Varillas, étaient sans roi et sans garnison.

Dès que les envoyés se furent retirés, le duc s'approcha et vint camper sous les murs de la ville. En tête de l'avant-garde Louis de Beaumont, qui s'intitulait déjà connétable, et tous ses adhérents brillaient par la richesse de leurs costumes, la beauté et le nombre de leurs armes. Alors le Castillan mit en jeu un de ces ressorts qui agissent sur le peuple en frappant son imagination. Il fit répandre dans Pampelune que si la ville ne se rendait pas, ses habitants et toute la Navarre seraient excommuniés et interdits, comme leur roi l'était à cause de son alliance avec le roi, les hérétiques et les schismatiques de France; que Jean et Louis avaient fait le pacte détestable et impie de s'emparer de Rome, de déposer le pape, de se partager ses états; que le roi de France devait donner en Guienne à Jean d'Albret l'équivalent de la Navarre; que le saint père, pour éviter la dégradation et la mort dont il était menacé, s'était mis entre les mains et sous la protection du roi catholique, et en récompense des dépenses excessives auxquelles il serait obligé pour mener à bonne fin cette entreprise, Jules II, par une bulle authentique, lui avait donné le royaume de Navarre.

Ces propos produisirent l'effet qu'on s'en était promis. Les malheureux Pampelunais, abandonnés et sans espoir, réunirent leur junte et l'envoyèrent capituler avec le duc d'Albe. Il fut arrêté que les Fors, lois, coutumes, priviléges, usages, seraient respectés comme sous les anciens rois, qu'ils se reconnaîtraient sujets et non vassaux de Ferdinand; que le royaume de Navarre serait regardé comme un royaume à part, ainsi qu'il l'avait toujours été, et non confondu avec les autres états; que le roi catholique ferait le serment accoutumé et suivi par les dynasties précédentes. Plusieurs autres articles des coutumes et des fonctionnaires furent aussi ratifiés. La junte obtint encore du duc que, pour l'honneur de la ville, il différerait son entrée de deux jours. Mais Beau-

mont, par ordre secret du duc et de peur de quelque trame occulte, fit la sienne le jour même.

Le vingt-cinq juin les échevins et jurats sortirent au-devant du duc d'Albe, pour l'introduire d'après tous les rites voulus, et l'accompagner. Il est juste de noter ici que les Pampelunais paraissaient ce qu'ils étaient, résignés et non infidèles. Pas un cri, pas une manifestation ne furent remarqués sur le passage du vainqueur ; il fut subi comme une nécessité. Et cette nécessité devait leur sembler d'autant plus dure que, depuis la transformation de la république en royaume, c'était la première fois que cette noble cité ouvrait ses portes à un roi étranger, malgré toutes les guerres qu'elle avait essuyées durant plusieurs siècles contre les Maures, les Aragonais et les Castillans. Mais l'heure fatale avait sonné.

Le roi Jean, toujours à Lumbier, essaya une négociation avec le duc d'Albe, et lui députa quelques-uns de ses conseillers. On convint que le roi remettrait au duc les places de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Maya, et que les hostilités resteraient suspendues de part et d'autre, jusqu'à la décision du roi catholique, auquel s'en remettaient les parties, et qui devait prononcer en dernier ressort. Le jugement ne pouvait être douteux. Aussi Jean, toujours aveugle et dupé, fut-il obligé de se retirer en Béarn sans couronne, et la Navarre, indignement trahie, fut regardée comme pays conquis.

Une fanfaronnade de Louis de Beaumont avait effrayé le timide monarque. Beaumont s'était vanté de l'envoyer pieds et poings liés en Castille, d'où il ne sortirait jamais. Jean passa par le fidèle val de Bastan et arriva dans ses états de France, seul débris de toutes ses grandeurs. Le maréchal Pierre de Navarre, le connétable Pierre de Péralta et plusieurs autres seigneurs navarrais le suivirent dans sa disgrâce; déplorable fruit de sa coupable négligence, de son inexprimable crédulité. Après son départ ou sa fuite, les citadelles de Tudèle, Estella, Amezcoa et celles du Val Roncal furent les seules qui ne se rendirent pas à l'usurpation.

Le duc reçut de Burgos, où était Ferdinand, un nombre considérable de troupes pour mettre garnison dans les places



rendues. Ferdinand avait maintenant la Navarre, mais il voulait les deux versants des Pyrénées, les provinces de Soule, Basse-Navarre et Labourd, le Béarn et toutes les possessions de Jean dans la Guienne. Il envoya, sous le titre spécieux d'ambassadeur, un espion, Don Antonio de Acuña évêque de Zamora, pour sonder les esprits. Les Béarnais, instruits de son approche, le saisirent et l'emprisonnèrent à Sauveterre. Ils l'auraient pendu sans son caractère pontifical.

Le duc d'Albe s'apprêtait à passer en Béarn pour venger ce qu'il appelait une injure faite à son roi, lorsqu'il apprit que la nouvelle de l'approche de Jean avec une armée française avait fait remuer les villes d'Olite, Tafalla Estella et Tudèle. Il jugea important de faire prêter serment de fidélité aux Navarrais; il y parvint. Ferdinand n'attendait que ce moment; il arriva à Logroño, y fit les serments d'usage, se montra doux, conciliant et juste, au point que le changement de domination se fit à peine sentir. La faction agramontaise fut dépouillée de ses biens, qui enrichirent les Beaumontais. L'armée anglaise, toujours attendant, se balançait encore sur les côtes de Guienne. Ennuyé et piqué de se voir ainsi délaissé, le comte d'Orsay envoya un mandataire à Ferdinand, qui répondit que les troupes françaises, ayant repassé les Alpes, arrivaient à grandes journées et qu'il était trop tard. L'Anglais, outré de se voir joué, leva l'ancre et, sans attendre les ordres d'Henry VIII, retourna dans son île.

Le roi détrôné fit repartir son père pour la cour de France, solliciter du secours. Louis XII s'avouait que Jean s'était perdu par son alliance avec lui; il promit donc de faire en sa faveur les derniers efforts. Peu après, les bords de la Loire, la Guienne, se virent couverts de soldats, et les Agramontais qui avaient pu s'échapper d'Espagne avaient amené à Jean sept mille hommes d'élite, tous Navarrais. De cet ensemble on forma trois corps d'armées. L'un commandé par François de Valois duc d'Angoulême, héritier présomptif de France; le second par Charles de Bourbon duc de Montpensier, depuis connétable de Bourbon. Valois

n'avait que dix-huit ans, Bourbon vingt et un. Le troisième corps fut donné au roi de Navarre pour reconquérir son royaume, tandis que les deux autres devaient aller opérer en Guipuzcoa, et le duc de Longueville contenir la Guienne. Tant de forces réunies semblaient devoir être suffisantes pour replacer Jean sur le trône. Mais il est des destinées marquées à un coin particulier de prédestination, des hommes entre les mains desquels le bonheur même tourne contre eux.

Le roi de Navarre avait une connaissance exacte des divers chemins et sentiers des Pyrénées. Il était loin de vouloir se jeter sur le camp retranché du duc d'Albe, alors à Saint-Jean-Pied-de-Port dont il avait fortifié les abords de manière à n'en pouvoir être délogé. Jean se contenta de laisser devant lui quelques troupes pour le tenir en éveil, et marcha sur la Navarre avec le reste de son armée. Elle se composait de sept mille Navarrais, mille Allemands et trois mille cavaliers choisis. Le sire de la Palice y remplissait les fonctions de lieutenant-général. Le roi se dirigea entre le val d'Aezcoa et celui de Roncal, par des passages où jamais corps de troupes n'avait été engagé; il traversa les Pyrénées par le point qui semblait le plus inaccessible, et tomba sur Burguette, près de la frontière. Par un pressentiment sans doute, Ferdinand avait mis cette place en état de résister long-temps, et lui avait donné pour commandant le brave Valdez, capitaine de ses gardes. La Palice comprenait combien le temps était précieux; il réunit toute l'artillerie de l'armée sur un seul point, battit la place sans relâche, ouvrit une brèche étroite et ordonna l'assaut. Il avait fait mettre pied à terre à sa cavalerie, et échelonner ses troupes de manière à pouvoir successivement se remplacer et reposer ainsi les colonnes fatiguées. Le combat fut long et meurtrier; il dura huit heures. Mille des assiégeants tombèrent sur la brèche et dans les fossés du fort. A la fin il fut emporté, tout ce qui restait de la garnison fut passé au fil de l'épée, et ce ne fut qu'à grand' peine que La Palice parvint à sauver la vie de Valdez.

Si alors Jean, se repliant sur sa gauche, s'était brusque-



ment porté à Roncevaux, qu'il touchait puisqu'il n'est qu'à une lieue de Burguette, il coupait les vivres au duc d'Albe. Le duc devait les tirer de Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port, et les convois à dos de mulet qu'on lui portait chaque jour, passaient forcément par les défilés de Roncevaux et l'étroite gorge du Val-Carlos. Alors le duc, pris par la famine, aurait eu Longueville et son armée en tête, celle de Jean à dos, les sommets et les contre-forts des Pyrénées pour le bloquer sur ses flancs. Force lui eût été de se rendre à discrétion, ou de mourir misérablement. Trois ou quatre jours l'auraient réduit, et la guerre se fût terminée sans autre effusion de sang.

Le duc d'Albe avait été avisé de l'issue du combat de Burguette par deux soldats échappés du massacre de la garnison. Il sut que le roi s'était placé en observation, avec le dessein de faire reposer ses troupes toute la nuit et toute la journée du lendemain. Aussitôt le duc décampa furtivement, laissant derrière lui artillerie et bagages, et se porta à marches forcées sur Pampelune. Sa présence y était d'autant plus urgente, qu'il y trouva la presque totalité des habitants de Pampelune chaudement portée pour le roi, qui s'y était fait annoncer. Le lieutenant de Ferdinand manda aussitôt les troupes, désormais inutiles, qu'il avait laissées à la garde des passages de la montagne, et fit camper toute son armée sous le canon de Pampelune.

La grande faute était d'avoir divisé l'armée auxiliaire et laissé Jean, auquel appartenait le premier rôle dans ce drame imposant, avec un secours restreint, tandis que le plus grand nombre et la fleur des soldats, les plus aguerris et les plus intrépides que la France eût encore vus réunis, étaient détachés sous le commandement d'enfants, princes du sang si l'on veut, mais trop jeunes, fiers de leur naissance, indociles, présomptueux comme leur âge, et refusant les avis de l'expérience. C'était un hommage rendu à la valeur si connue des Guipuzcoans que de leur opposer ce qu'il y avait de meilleurs guerriers, nous en conviendrons; il y a plus, c'était même nécessaire. Mais cette diversion manqua son effet. Le roi catholique, confiant dans la bravoure de ces montagnards

et leur indépendante fierté, les abandonna à eux-mêmes et ne détacha pas un homme de son armée de Navarre.

On se trompa encore dans une autre combinaison, en ce que les Navarrais, qui tous seraient venus se presser autour de leur roi s'ils l'avaient vu suivi d'une force suffisante, hésitèrent en ne voyant autour de lui qu'un simple noyau et ne prirent pas les armes. Il est évident que pour regagner à l'épée une couronne perdue, il faut des épées, et c'est ce qui manquait.

Le duc d'Angoulème, comme héritier présomptif de la couronne, commandait en chef; nous avons dit qu'il n'avait que dix-huit ans. Le sire de Lautrec, après la destruction d'Oyharsun, Renteria et Hernany fut chargé du siége de Saint-Sébastien. Fontarabie, ses créneaux et sa garnison avaient été laissés en arrière légèrement. Toute la noblesse guipuzcoane, partie de celle de la Biscaye, avec un nombre considérable d'hommes de la campagne s'étaient enfermés dans Saint-Sébastien. Ils élurent pour chef Ayala, vétéran de toutes les campagnes de son époque. Le vieux chevalier instruisit, dressa lui-même son monde, et en fit promptement des soldats consommés. Le huitième assaut livré par Lautrec fut repoussé avec autant de vigueur et de succès que le premier; l'armée française avait perdu tant de monde que le siége fut levé.

Le joug des Castillans fut secoué en Navarre dans beaucoup de places fortes, par les soins des serviteurs restés fidèles à Jean; tels furent Don Juan Ramirez de Vaquedaño, Don Ladron de Mauléon, Don Martin de Goñi, Don Jayme Velez, Don Pedro de Roda, et plusieurs autres. Pampelune aurait imité cet exemple sans l'active surveillance du duc d'Albe et les menées des Beaumontais. La plupart des villes soulevées furent reprises, non sans combattre. Don Ramire de Vaquedaño, entre autres, après une héroïque défense, rendit sa place en défilant avec armes et bagages, étendards déployés et tambour battant, devant les assiégeants rangés en bataille, et qui leur rendaient les honneurs. Capitulation d'autant plus belle, que Vaquedaño s'en fut du même pas se ranger sous les drapeaux de son roi. Le duc d'Angoulême



songea alors à envoyer Lautrec et sa division renforcer le roi Jean. Déjà il était trop tard ; le secours arriva presque après la guerre. Les hommes de Lautrec étaient harassés; le repos indispensable qu'ils prirent empêcha leur jonction avec le roi.

Jean, à la suite de quelques escarmouches, arriva devant Pampelune, et fut surpris d'en voir les remparts garnis d'autant de défenseurs. Il sut par les prisonniers que leur nombre égalait celui de l'armée royale. Les habitants, espionnés, étroitement surveillés, ne pouvaient se réunir sans être chargés et dispersés aussitôt ; il leur fut donc impossible de faire aux troupes du dehors le signal convenu. Le siége de Pampelune résolu, La Palice, à cause de son peu de monde, se borna à dresser son attaque sur un seul point. C'était la porte Saint-Nicolas qui ouvre sur la Castille ; le plan était d'affamer par là la garnison. Mais au bout de trois jours il lui arriva à lui-même ce qu'il comptait faire éprouver à l'ennemi : la disette se mit dans son camp. Il n'en pressa pas le siége avec moins d'activité, fit tonner l'artillerie sans interruption, forma une brèche praticable, et le vingt-sept novembre donna l'assaut. Il fut terrible ; les Navarrais et les Français rivalisèrent d'impétuosité. A la fin la faiblesse causée par la famine trahit les forces de ces derniers et leur courage, pendant que la nombreuse garnison, concentrée sur un seul point, achevait de les écraser. Ils se retirèrent, et le siége et le camp furent levés. On savait aussi que le duc de Naxera avançait avec quinze mille hommes levés en Biscaye, Alava et Rioja.

L'archevêque de Saragosse, Alphonse d'Aragon fils du roi, avait envoyé six cents hommes avec ordre de se jeter dans Pampelune. Ils furent rencontrés par quatre-vingt-dix Roncalois à pied et cinq à cheval, assaillis, défaits, dépouillés complétement et renvoyés, n'ayant plus sur eux, selon le secrétaire d'Henri IV dans son histoire de Navarre, que leur seule chemise. Ce fait se passa à une demi-lieue de Saint-Martin-de-Uns. Le colonel qui les commandait accourut à Olite, demander des secours à l'archevêque, qui fut au moment de le faire pendre. Le duc de Naxera arriva devant

la capitale le premier de décembre, lendemain du jour où l'armée royale épuisée, réduite et battue avait décampé. Il ne voulut pas la poursuivre et refusa même la bataille que La Palice lui fit présenter par un roi d'armes.

La retraite était des plus périlleuses ; elle eût été impossible si les Castillans avaient poursuivi Jean. La neige qui couvrait les Pyrénées remplissait les vallons, et empêchait qu'on ne les distinguât de certaines hauteurs ; il y avait danger d'être englouti. Il fallut déblayer avec précaution pour frayer son chemin. La perte totale de cette malheureuse armée était inévitable si le duc d'Albe l'avait voulu. Au cœur de l'hiver, avec les difficultés de la saison, il n'eût pas été étonnant de la voir anéantir au lieu même où ses devanciers, sept cents ans auparavant avaient été si complétement défaits. Et ces devanciers étaient les chevaliers, les paladins, les brillantes et célèbres phalanges de Charlemagne ; et ceux qui les avaient détruits, des paysans, des hommes du sol.

Un homme que le malheur a une fois pris en visière, ne trouve jamais que désappointements, même dans les moments où il pense avoir à se féliciter d'une suspension d'infortune. Jean opérait sa retraite par la vallée de Bastan. Déjà il avait passé heureusement et en bon ordre les gorges et défilés d'Elissondo et Velate ; l'avant-garde et le corps d'armée les avaient entièrement franchis. Au moment où l'arrière-garde, composée d'Allemands, s'y fut engagée avec toute l'artillerie confiée à sa garde, un fort parti de Guipuzcoans et de montagnards l'attaqua à l'improviste, lui tua beaucoup de monde, et enleva douze pièces de canon du plus gros calibre. Le reste fut sauvé par les efforts et le courage des soldats de la Germanie. Les guerillas commandés par le seigneur de Gongorra, selon Favin et d'autres, emmenèrent en triomphe leur prise à Pampelune, et Ferdinand autorisa alors les Guipuzcoans à porter dans l'écusson de la province, en commémoration de ce fait d'armes, douze canons en champ d'azur. Telles sont encore de nos jours les armoiries du Guipuzcoa.

Ferdinand se transporta de Logroño à Pampelune, et donna les ordres nécessaires à l'achèvement et au maintien



de sa conquête. Il fut activement aidé par son fidèle neveu, le nouveau connétable comte de Lérins. Il trouva cependant de grandes difficultés à aplanir. Une armée de la force de celle qu'il avait actuellement sur pied lui était nécessaire pour l'année suivante, et les Castillans lui avaient déclaré qu'ils n'entendaient y contribuer ni en, hommes ni en argent. Les dernières cortès lui avaient même signifié que s'il ne se contentait pas des subsides habituels de ses prédécesseurs, elles le déposeraient de la régence, et le renverraient dans son Aragon.

La conquête de la Navarre était désapprouvée même par beaucoup de Castillans. Ils savaient que l'intention du roi était de joindre ce royaume et celui de Naples à ses états d'Aragon, en faveur des enfants issus de sa seconde femme, Germaine de Foix. Le retour des Français à la suite de Jean avec des forces plus complètes était à craindre ; la faction beaumontaise, repentante de ce qui avait été fait, commençait à remuer. Depuis la retraite de La Palice les Beaumontais, loin d'être caressés comme auparavant, étaient surveillés et maltraités comme l'avaient été les Agramontais. Reconnaissance des grands qui abandonnent et brisent même souvent, alors qu'ils ne croient plus en avoir besoin, les instruments dont ils se sont servis avec succès pour l'accomplissement de leurs vues ambitieuses.

La faction ne cachait plus son mécontentement. Un voile mystérieux commençait à entourer ses pas ; les propos, de plus en plus menaçants, volaient de bouche en bouche, et le roi catholique s'en inquiétait. Il prit ses mesures pour arrêter le mal, et guetta le moment d'agir. Ferdinand fit une trêve d'une année avec le roi de France, sous des conditions qui excluaient toute assistance pour le roi Jean. D'Albret fut entièrement abandonné par Louis XII ; La Trimouille et son armée furent envoyés en Italie reconquérir le duché de Milan avec l'aide de Ferdinand. La Trimouille fut défait, et la Navarre, qui refusait d'être adjointe à l'Aragon, le fut à la Castille.

Plusieurs des Navarrais qui avaient noblement partagé l'exil et la disgrâce de leur roi, rentrèrent dans leur patrie

et firent leur soumission. Le duc d'Albe fut nommé vice-roi. Cependant le bruit se répandait que Jean d'Albret, aidé du sire de Lautrec gouverneur de Guienne, levait des troupes pour tenter la chance une fois encore. Le seigneur de Luxe aussi faisait des préparatifs. Tous ces propos s'évanouirent bientôt; le seigneur de Luxe et Bertrand d'Armendaritz se rendirent à Pampelune, reconnurent le nouveau pouvoir et entrèrent à son service. La plupart des autres ricombres et seigneurs cis-Pyrénéens restèrent fidèles au malheur.

Lérins donnait toujours de l'inquiétude au roi Ferdinand. Le connétable paraissait sombre, rêveur, et l'on craignait son ambition de famille, malgré son invariable fermeté à servir le roi catholique. Principale cause de l'adjonction de la Navarre à la couronne de Castille, Lérins avait espéré en obtenir le gouvernement, et comptait recevoir une plus ample part des biens confisqués sur les Agramontais. Ferdinand, qui craignait de nouvelles intrigues, pensa à éloigner Beaumont; celui-ci le pénétra et fut le premier à lui proposer maintenant l'échange de ses possessions en Navarre contre un équivalent en Castille. Au fond le comte de Lérins était mécontent et n'en faisait même pas assez mystère. Si cet échange avait eu lieu, l'absence du connétable et du maréchal Pierre de Navarre, qui suivait toujours le roi, aurait assuré la tranquillité du royaume. Ferdinand prolongea d'un an sa trève avec la France, et l'état des affaires de Jean d'Albret, but constant des coups du Castillan, prit une tournure plus désespérée encore que précédemment.

1515 Louis XII était mort, François Ier lui avait succédé. Lié de tout temps avec Jean d'Albret, il lui avait promis de lui faire recouvrer sa couronne. Mais dès qu'il eut la sienne en tête il oublia tout, excepté le duché de Milan qu'il voulait, comme son père, reconquérir. François confirma la prolongation de la trève avec Ferdinand, et ajourna la cause du malheureux Jean d'Albret. Cet ajournement fut indéfini, le jour n'en luit jamais. Le roi déchu avait cependant souri à un rayon d'espoir lors de l'avénement de François Ier; il avait même en conséquence dépêché en ambassade deux religieux au roi catholique pour lui demander la restitution

son trône. Ferdinand était atteint d'une hydropisie décla-
ɜ, et les deux moines, le jugeant près de sa fin, « le citè-
ıt, dit Favin, à défaut d'obtempérer à leur sommation, au
bûnal éternel et redoutable du dieu vivant, juge suprême
s rois, et dont ils espéraient, eux, justice contre Ferdi-
nd et son usurpation. » Le roi réprima leur zèle, et leur
pondit avec calme et dignité : « Que la Navarre était à
lui par droit de justice et de conquête; qu'il n'avait d'ail-
leurs fait qu'obéir au bref du pape qui, en lançant l'inter-
dit sur le royaume, l'avait donné au premier occupant.
Pour mon honneur, dit-il en terminant, je ne puis donc
m'en dispenser, lorsque dieu lui-même témoigne haute-
ment son approbation de cette conquête en bénissant mes
armes et les favorisant contre ceux qui avaient essayé de
me l'arracher. » Jean d'Albret en fut pour son ambassade
pour ses espérances; sa vie était une déception.
Ferdinand succomba à sa maladie le vingt-trois janvier 1516
ı16. Il avait nommé pour héritière universelle de ses états
ı Castille, Aragon, Naples et Navarre, sa fille Juana.
ımme cette princesse n'était pas en état de gouverner, son
s Don Carlos fut chargé des affaires en son nom. Fléchier,
ns son histoire de France dit, en parlant du roi catholique :
Que le moyen employé par lui pour l'accomplissement de
ses projets était la religion. Ferdinand imputait à grand
péché à Jean d'Albret de n'avoir pas voulu adopter et
suivre les passions de Jules II, et regardait comme chose
sainte d'avoir poursuivi Alexandre VI, sous prétexte de
l'amener à la réforme de ses mœurs et de sa maison. »
Ferdinand-le-Catholique se peint dans les œuvres de son
gne, et pour qui l'envisage impartialement, il est loin
être sans reproche. Peu de rois comme peu d'hommes,
ı fait de réputation, résistent à la suprême et décisive
ɔreuve du suaire. Le froid de la tombe glace l'enthou-
asme, la pompe du marbre ne sauve pas du sévère juge-
ıent de l'histoire et de l'avenir. La vérité vient alors s'asseoir
ı chevet éternel des potentats et des héros ; elle seule sur-
it, une et inexorable.
Il nous faudrait retracer presque en entier le portrait de

Jean d'Aragon pour donner celui de son fils Ferdinand de Castille. Même ambition, même duplicité, même astuce, même perfidie, même adresse à éluder les réponses positives. Les événements n'ont pas exigé de lui des démonstrations, des actes criminels, des assassinats ostensibles par raison d'état. Mais il s'est servi des traîtres, les a provoqués, encouragés, et abandonnés après en avoir profité et les avoir flétris. Son surnom de Catholique lui vient de sa conquête de Grenade sur les Musulmans, et de leur définitive expulsion de la Péninsule. Mais son ambition, sa soif de reculer jusqu'aux colonnes d'Hercule les limites de son royaume, avaient autant de part dans cette entreprise que son zèle religieux. Sa déférence pour le pape lui a fait adjuger à Rome l'addition désignatrice à son nom, qui ne vaut pas, en réalité, celles que l'affection ou le sens collectif et profond des peuples assigne aux souverains après leur mort. Ferdinand avait été l'ami, le dévoué serviteur d'Alexandre VI, dont le nom seul est un arrêt prononcé contre l'homme ; il fut ensuite l'instrument aveugle des fureurs de Jules II. Si son intérêt personnel et celui de son ambition ne lui eussent commandé cette union intime avec la tiare, il se fût déclaré contre elle. Qu'on se rappelle l'envahissement de la Navarre.

Jean d'Albret attendait avec anxiété la mort de Ferdinand; les yeux fixés sur la Castille, il tenait une armée toute prête pour reconquérir son royaume. L'occasion ne pouvait être plus opportune, puisque les Castillans étaient presque sans force en Navarre. D'un autre côté les Navarrais, même ceux qui avaient le plus contribué au renversement du roi, le désiraient maintenant et se prononçaient pour lui. Changement ordinaire aux factions, à tous les mouvements dictés par l'emportement ou un intérêt imaginaire, et trompés par le résultat.

Le cardinal Ximenez, régent de Castille en attendant l'arrivée de l'infant Charles ou Don Carlos, s'inquiétait des mouvements de Jean d'Albret. Il fut même agité dans le conseil de démanteler toutes les places de Navarre, ce qui eut lieu plus tard, et de laisser toutes les terres en friche, avec défense de les travailler. La barbarie et l'absurde arbitraire

e cette mesure en empêchèrent l'adoption. L'inconcevable enteur de Jean dans cette circonstance décisive pour lui, et ui demandait une intelligente activité, donna à la Castille e temps de prendre quelques dispositions. Un peu de promptitude dans le commencement de la perturbation qui suit oujours, quoi qu'on fasse, la mort d'un roi, aurait mis bientôt Jean d'Albret en possession de Pampelune et de toute la Navarre.

Ce prince fut toujours entraîné par une pernicieuse irrésolution, et il fallait qu'elle fût bien profondément enracinée pour que ni ses propres dangers, ni ses intérêts les plus précieux et les plus chers, ni l'exemple des autres, rien en un mot ne pût le tirer de sa nonchalance et de ses doutes perpétuels. Il est vrai, selon Marsolin historien du cardinal Ximenez, qu'il avait pour se disculper, cette fois, la longueur d'un emprunt considérable. Pour cet objet Jean avait engagé les diamants de la couronne, dont il s'était fait suivre dans son exil. Pendant ce temps, et de l'aveu du conseil royal, Charles de Castille avait pris le titre de roi; il lui fut donné à cause de l'état moral de sa mère.

D'Albret se décida enfin à se mettre en marche; il le fit tard et maladroitement. Comptant, comme la première fois, sur le concours des Navarrais, il recommença la même faute et la fit plus lourde encore. Jean divisa en deux colonnes sa petite armée, déjà trop faible; il s'en fut avec l'une canonner Saint-Jean-Pied-de-Port et envoya le maréchal Pierre de Navarre avec la seconde, forte de seulement six mille hommes, faire son entrée dans le royaume. Le maréchal était personnellement brave, mais il n'avait aucune expérience et point de tactique. Il pénétra par la vallée de Bastan, qui tenait encore pour d'Albret, puis se porta sur Isaba dans le Val de Roncal. Le colonel castillan Hernando de Villalva l'attendait dans les défilés, l'y attaqua le vingt-cinq mars, d'après les archives de Leyre et le vingt-deux selon Garibay, le battit complétement, s'empara des bagages et fit le maréchal lui-même prisonnier, ainsi que le sire Henri de Lacarre et plusieurs chevaliers navarrais. Ils furent tous jetés dans d'étroites prisons.

[illegible] toutes les lois de la guerre et le droit des gens, le [illegible] malheureux maréchal fut enfermé par ordre du cardinal [illegible] d'Atienza. Au bout de peu de temps d'une dure [illegible] fut transféré dans les cachots de Simancas, où il [illegible]ment ses jours, en expiation de sa fidélité à [illegible] malheureux. Cette rigueur était injuste et cruelle: [illegible] de Navarre avait un tort irrémissible; il était [illegible] vaincue. La colonne battue se replia sur [illegible] quelques jours encore, et d'Albret s'emparait [illegible]-Pied-de-Port. La nouvelle de la déroute d'Isaba [illegible] le siége et perdre l'espoir de jamais recouvrer [illegible]. Il rentra en Béarn.

[illegible] les bagages pris se trouvaient ceux du maréchal. [illegible] conduisit à la découverte de quelques [illegible] secrètes avec le connétable. Le cardinal en fut [illegible] par la femme même de Lérins, disent quelques [illegible]. Elle avait découvert des papiers de son mari, entre [illegible] lettre de Jean lui-même, qui établissait son com[illegible] connivence. Doña Brienda profita de ce pré[illegible] séparer du connétable, dont la conduite trop [illegible] malheur de la comtesse. Le régent donna à [illegible] Acuña vice-roi de Navarre, l'ordre d'arrêter [illegible] Acuña, accompagné de quelques gentilshom[illegible] l'exécuter un jour que Lérins se promenait seul [illegible] environs de Pampelune. Mais le comte leur [illegible] en sûreté. Il eut ensuite beaucoup de [illegible] de l'accusation qui pesait sur lui.

[illegible] avait apaisé les terreurs du cardinal, [illegible] que de la destruction des forts et du [illegible] des places de Navarre. Cette mesure frap[illegible] villes, parce que toutes, sans exception, [illegible] une enceinte de fortes murailles. Le pré[illegible] fut l'économie, à cause du grand [illegible] de fortifications. La véritable raison fut la [illegible] soulèvements. Don Antonio Menrique, devenu [illegible] par la mort de son père, remplaça Acuña [illegible]: les cortès furent rassemblées, le roi [illegible] la reine Jeanne sa mère furent reconnus, et le

nel Villalva, chargé de la démolition, y travailla avec sauvage ardeur qui tenait de la barbarie.
On abandonna encore une fois la question de nouveau tentée de laisser toutes les terres en friche, et d'envoyer les habitants en Andalousie. Pampelune et Estella ent exceptées de l'arrêt général; Lumbier et Puente-la-na furent ajournées à la prière du connétable. Le château Marcilla ne dut sa conservation qu'à l'énergie de Doña a de Velasco marquise de Falces. Elle fit lever le pont approche des commissaires, leur déclarant qu'elle sau-bien elle-même conserver ses créneaux, les défendre qu'à l'arrivée du roi de Castille, et qu'ils pouvaient s'en urner. On épargna quelques murs de villages insigni-ts, beaucoup d'autres furent brûlés, et cette réduction s les populations amena le résultat désiré par la politi-castillane. Une grande partie des terres languit sans cul-, particulièrement la plaine dite de la Ribera, baignée l'Ebre, l'Aragon, l'Aya et l'Erga. Peu après mourut du son ou d'une orgie, car les auteurs varient, le colonel lalva natif de Placencia.
ean d'Albret, avons-nous dit, après la levée du siége de nt-Jean-Pied-de-Port s'était retiré en Béarn. La perte dente de sa couronne, les indignes fers sous lesquels aient courbés Pierre de Navarre et les fidèles chevaliers sa cause, fers que d'Albret ne pouvait rompre, les souf-ices d'un peuple qui avait été le sien, l'impossibilité bien uvée de remédier en rien à tant de maux, hâtèrent la fin ce prince, foncièrement bon. Avec plus de dignité royale, conscience monarchique, il eût été bon roi; mais il n'en-dait rien à régner. Sa faiblesse l'emporta toujours; il se dit ridicule et fut méprisé par un peuple naturellement oïque et fier. Jean d'Albret n'était ni l'homme de ses ets, ni celui du moment. Sa mort arriva le vingt-trois llet 1516, dans son château près de Monein. Son testa-nt prescrivit le transport de son corps au caveau royal de nte-Marie de Pampelune, et en attendant le moment portun de le faire, son dépôt à la cathédrale de Lescar. roi sans trône voulait une place non disputée à la suite

de ses prédécesseurs, et trouvait, du moins dans le calme du sépulcre, la compensation de ce qu'il n'avait pu obtenir de l'agitation de sa vie.

1517 A la mort de Jean d'Albret la reine Catherine s'était chargée seule du gouvernement de ses états de France, et du peu qui lui restait encore du royaume en quelques points de la montagne. Son premier soin fut de s'adresser à François Ier, qui conservait le désir de l'aider, autant qu'il était en lui, au recouvrement de sa couronne. La mort de Ferdinand-le-Catholique et l'avènement de Charles son petit-fils, avaient changé les projets de guerre du roi de France en essais de négociation. Les deux rois convinrent d'un congrès à Noyon. Il y fut arrêté le mariage de Charles de Castille avec Louise de France fille aînée du roi, et l'abandon au Castillan de toutes les prétentions du monarque français. Moyennant cela Charles s'engageait à rendre à la reine Catherine, dans un délai de six mois, la Navarre, dans laquelle François Ier se réservait de faire entrer des troupes, si les conditions n'étaient pas exécutées.

Cette promesse de restitution du royaume de Navarre fut très-mal accueillie en Castille. Le cardinal de Ximenez, régent en l'absence du roi, leur fit faire, par ambassade et au nom des cortès, des représentations à ce sujet. Lorsque les six mois furent expirés, le Castillan répondit aux députés de Catherine qu'il ne pouvait restituer le royaume de Navarre sans aller préalablement en Espagne, et qu'aussitôt son arrivée dans ses états il tâcherait d'obtenir le consentement de ses sujets à ce morcellement; car sans leur concours il ne pouvait rien conclure. On reconnut aisément à ces paroles peu ambiguës le changement opéré dans les dispositions du roi, et le résultat des menées du cardinal. Aussitôt, et comme pour légitimer la défiance et les soupçons de Catherine, ordre fut envoyé de changer le gouverneur de Pampelune et le président du conseil, qui étaient Navarrais. Deux Castillans furent placés à la tête des départements civils et militaires. Catherine se laissa abattre par la peine violente qu'elle ressentit de cette amère dérision. Elle mourut à Mont-de-Marsan le douze février 1518,
1518



à l'âge de quarante-sept ans. A l'intervalle de huit mois moins cinq jours elle suivit son mari dans le tombeau, comme à la sépulture provisoire de Lescar, en attendant sa translation à Pampelune.

Ce qui fera mieux apprécier le caractère de ces deux princes et l'insouciante torpeur de leur politique sans nerf, c'est le nombre d'ambassades qu'ils envoyèrent à Ferdinand, l'ambitieux spoliateur, le roi catholique, tandis qu'ils voyaient clairement percer de tous côtés sa duplicité et son plan arrêté de les précipiter du trône pour s'y asseoir à leur place et revêtir leurs dépouilles.

C'étaient des armées qu'il fallait leur envoyer et non des ambassadeurs ; c'était à grands coups d'épée et non à coups de négociations qu'il fallait faire la guerre. Que si au lieu de Jean d'Albret avait été son arrière-petit-fils Henry de Bourbon, notre Henry IV de France et de Navarre, jamais le Castillan n'aurait accaparé ce beau royaume. Les factions auraient été anéanties, ou du moins contenues, le trône eût été appuyé sur les baïonnettes navarraises, et les cris de dépit et de fureur de Ferdinand de Castille et de ses adhérents auraient été promptement étouffés sous le roulement du canon. Deux générations seulement séparent ces deux rois; quelle dissemblance cependant.

La faction des communeros s'était formée sous l'inspira- 1520
tion du patriotisme mécontent. Charles cinquième de Castille et sixième de Navarre, nommé empereur d'Allemagne à la mort de son aïeul paternel l'empereur Maximilien, avait abandonné l'Espagne pour habiter l'empire, et ne semblait pas devoir retourner dans la Péninsule. Il régna désormais sous le nom de Charles-Quint. Les principales fonctions des royaumes d'Espagne étaient remplies par des étrangers envoyés par l'empereur. On avait répandu que le but de ces seigneurs était de ramasser les richesses de la Castille particulièrement, et de les emporter ensuite dans leur patrie. Il n'en fallut pas davantage pour réunir en faction les hommes aux espérances et à l'ambition déçues. Ils rassemblèrent des mécontents, et le nombre en était grand ; ils armèrent, et devinrent formidables. Leur place d'armes était au cœur de

la Castille ; leurs chefs, le fameux Padilla, Antonio d'Acuña le même évêque arrêté par les Béarnais comme espion de Ferdinand-le-Catholique, Diego Bravo gentilhomme de Ségovie, et plusieurs chevaliers de Castille, Andalousie et Léon. Ils voulaient déposer l'empereur de son royaume d'Espagne, et nommer roi d'Aragon le prince de Tarente duc de Calabre, qui refusa. Cependant ils s'apprêtaient à combattre.

1521 Henry d'Albret fils de Jean, retiré dans le Béarn, crut le moment favorable pour réussir où avait échoué son père. Il obtint de François I[er] trois cents hommes d'armes et six mille soldats gascons, commandés par André de Foix comte de Lesparre, jeune seigneur plein de feu, d'âme, d'avenir, mais imprudent et sans expérience. A ces troupes Henry joignit celles qu'il put lever dans ses états, ceux des Agramontais qui vinrent le rejoindre, et même quelques Beaumontais. Car la Navarre n'avait pas oublié ses rois, et tout présageait une levée de boucliers en faveur d'Henry. Saint-Jean-Pied-de-Port reçut les premiers coups et se rendit, la place était presque sans garnison. L'armée partit ensuite pour Pampelune, passant par la vallée de Roncal qui envoya des députés saluer et reconnaître d'Albret. Le comte de Lérins lui-même ne s'abstint d'aller au-devant de Lesparre qu'à cause du refus du général de lui donner un sauf-conduit.

Don Antonio Manrique duc de Naxera, était alors vice-roi de Navarre. Le royaume entier s'agitait comme se balancent les flots de la mer avant l'orage; Pampelune et la Navarre ne présentaient aucune sécurité au duc à l'approche de l'armée française. Il n'y avait que peu de Castillans dans la province; le duc se réunit à eux et à l'évêque d'Avila, Don Rodrigue de Mercado son conseiller et son adjoint. Aussitôt leur départ de la capitale, les Pampelunais rendus à eux-mêmes choisirent Orcoyen pour gouverneur. Deux jours après Lesparre était devant la ville. Sans defense, elle ouvrit ses portes, et le reste du royaume, dénué de troupes et d'artillerie, suivit bientôt son exemple. Tous les chevaliers navarrais et autres avaient suivi le roi de Castille, à l'exception d'un seul. C'était un noble Guipuzcoan, devenu fameux



dans la suite, quoique dans une tout autre carrière : Ignace Loyola y Oñez. A quatorze ans Ignace était entré page du roi Ferdinand. Formé à l'école de cette cour politique et profondément diplomate en même temps qu'instruite, le jeune page s'y livra à l'étude de la poésie castillane et de l'histoire. Il devint, dit Aleson, habile courtisan, adroit politique et grand penseur. Ses rêves dominants de gloire et de galanterie, son goût et son caractère qui n'était pas dépourvu d'ambition, le portèrent au noble métier des armes. Dans la circonstance présente Ignace s'enferma au château de Pampelune avec une seule compagnie. Il releva le courage de cette poignée d'hommes, et dès que le général Lesparre eût commencé à canonner la place, Loyola, l'épée nue à la main, fut se placer à découvert sur le point le plus élevé de la citadelle. Un boulet pointé sur lui fit voler des éclats de pierre, qui lui fracassèrent une cuisse et lui endommagèrent l'autre. Ignace, puni de son inutile bravade, tomba dans les fossés et la garnison se rendit immédiatement. Les Français relevèrent le jeune brave, presque aussi maltraité par sa chute que par ses blessures, et reconnaissant en lui un noble chevalier, le firent transporter chez lui, au château de Loyola.

Après ce facile succès, Lesparre, au lieu de garnir les places de la Navarre de fortifications et d'hommes, et de faire venir de France ceux qui y étaient tout prêts à marcher, fit la faute de s'avancer vers la Castille. Comptant sur la victoire des communéros qui étaient en présence avec l'armée du roi Charles, Lesparre passa l'Ebre à gué, et mit le siége devant Logroño. Il fut soutenu avec courage, et toujours dans l'espérance de se voir sous peu renforcé par les communéros triomphants, le général français ouvrit l'oreille à la coupable insinuation de Sainte-Colombe son lieutenant-général. Il fut donné liberté aux soldats français de l'armée de retourner dans leur patrie, moyennant abandon de la moitié de leur solde. La plupart acceptèrent, dit Favin, et Lesparre retint l'argent.

La ville, moins pressée, se défendit avec plus d'ardeur; une balle tua Sainte-Colombe, les communéros furent battus,

et le duc de Naxera s'avança au secours de Logroño avec quinze mille hommes. Lesparre, dégarni de monde par sa faute, fut réduit à décamper. Il battit en retraite, accompagné du comte de Peralta, qui s'obstinait à s'intituler connétable de Navarre, et repassa l'Ebre au même gué qu'en allant sur Logroño. Il arriva sans encombre jusqu'au village de Noain, à une lieue de Pampelune. L'armée du vice-roi, composée presqu'en entier de Guipuzcoans conduits par le jeune Don Juan Manrique de Lara, âgé de quinze ans, de Biscayens, d'Alavais, d'hommes de Bureba et Rioja, talonnait celle du général français.

Une seule demi-journée de marche les séparait. Lesparre, fougueux et présomptueux, se voyant ainsi pressé par l'ennemi, fut le reconnaître en personne. Il lui parut être en désordre, et il résolut de livrer immédiatement le combat. L'ardent jeune homme était sous les murs de Pampelune ; il aurait dû appeler les troupes qu'il y avait laissées en partant, et les deux mille hommes Gascons et Navarrais que Oilloky commandait pour lui à Tafalla. Il aurait dû, tout au moins, attendre les six mille Navarrais qui devaient le rallier le lendemain. Irrité par ses désappointements antérieurs et le désir de prendre une éclatante revanche, il présenta la bataille. L'artillerie ouvrit chaudement le feu de part et d'autre, puis la cavalerie française chargea à fond l'infanterie guipuzcoane, qui reçut son choc avec fermeté, et la ramena. Après trois heures d'une lutte acharnée, Lesparre, qui se trouvait partout où le danger l'appelait et combattait avec une brillante valeur, reçut au front un coup de masse d'armes, asséné par un homme de la compagnie du comte d'Albe de Listé.

Le malheureux général tomba de cheval ; aveuglé et baigné dans son sang ; il dit qu'il se rendait au comte François de Beaumont, qu'il avait connu en France. François vint recevoir son prisonnier. L'armée était en pleine déroute ; elle avait perdu quatre mille hommes pris ou tués. Cette bataille emprunte son nom du village de Noain, ou de la montagne de Reniega, à cause de la proximité de ces deux points ; elle eut lieu le dimanche trente juin 1521. Les prisonniers de distinction furent nombreux ; Don Carlos de Mauléon, le ca-



pitaine San-Martin, Carlos de Navasans, le comte de Tournon et plusieurs chevaliers français, gascons et basques y perdirent la vie. Pierre de Navarre, qui devint maréchal après la mort de son père dans les cachots de Simancas, Fadrique de Navarre, Arnaud de Grammont et beaucoup d'autres regagnèrent la France par les sentiers des Pyrénées. Lesparre guérit de ses blessures par les soins de Beaumont, qui lui rendit la liberté moyennant une rançon de dix mille cinq cents écus; mais il resta aveugle et défiguré.

Le capitaine Ignace de Loyola employait le temps de sa douloureuse guérison à reprendre et continuer ses études. Les livres d'histoire et de chevalerie, les poésies, lui faisaient repasser toute sa jeune et brillante existence à la cour de Ferdinand. La lecture des livres saints jeta un jour inconnu dans sa forte imagination, et lui imprima une direction nouvelle. Sur son lit de douleur, pendant les longues journées qu'Ignace y fut retenu, il jeta un coup d'œil plein de sagacité sur l'état de l'église déchirée par le schisme de Luther, devina les luttes qu'elle aurait à soutenir, gémit des progrès de la nouvelle doctrine, et songea à y remédier. Elevé, pour ainsi dire, à la cour astucieuse de Ferdinand, puisqu'il y était arrivé à l'âge où l'âme, neuve encore, est avide d'impressions et les accueille promptement, Loyola avec son imagination de feu, sa facile conception, devint habile diplomate. Il s'accoutuma à suivre les choses, à les retourner, les pénétrer, à prévoir leurs résultats. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans les statuts fondamentaux de l'ordre institué par Loyola, toute l'habileté d'un politique profond, toute la vigueur d'un brave chevalier.

C'était une armée qu'il fallait organiser pour combattre celle déjà formidable des Luthériens; mais une armée permanente, avec des chefs impérissables, des lois et une discipline qui résistassent à tout, même à la sourde lime du temps. Enfin, disons-le, il fallait heurter tous les pouvoirs sans en avoir l'air, savoir détruire sans se mettre en péril, commencer terre à terre et s'élever peu à peu dans les airs avec les ailes fortes et majestueuses de l'aigle. Voilà les bases que jeta le savant et habile Ignace de Loyola, homme de cour

consommé, vaillant chevalier, fondateur de l'ordre des Jésuites. Ses disciples suivirent exactement les données de leur premier législateur, et les outrèrent même souvent. Les dénominations militaires, celle entre autres de général, y furent conservées.

Les Jésuites devinrent les dépositaires de la science, les précepteurs de la noblesse, des hommes d'étude et de lettres, les confesseurs des rois, les diplomates de l'Europe, les conseillers du monde. Mais toujours remuants, toujours indociles, toujours insinuants, ils étendirent leurs fils nombreux et en formèrent un formidable réseau, dans lequel se trouvèrent confondus église, peuples, souverains. Leurs faits et gestes trahissent leur origine. Ignace était du Guipuzcoa, nation indépendante, démocratique, pleine d'énergie et de gravité. Si à l'époque religieuse et guerrière de la ferveur des croisades, de cette croisade du nord de l'Espagne contre les Maures qui en étaient les maîtres; à l'époque où se formèrent les chevaliers de Calatrava, de Saint-Jacques, un Loyola eût surgi avec les mêmes idées, les hautes prévisions, la vigueur d'institution, l'habileté de statuts qui fécondèrent la pensée d'Ignace; plus forts que les chevaliers de Calatrava, de Saint-Jacques, du Temple, du Saint-Sépulcre, les chevaliers de Jésus auraient tout étouffé, auraient résisté à toutes les épreuves, à toutes les persécutions. Vainqueurs des événements et des haines qui les ont laissés debout et spectateurs devant les royautés qui passaient, les trônes qui s'entre-choquaient, les sceptres brisés et les peuples en combustion, ils eussent dominé en maîtres tous les éboulements, tous les cataclysmes politiques. Les couronnes auraient orné le front des chevaliers de Jésus, les républiques auraient eu parmi eux leurs présidents; ordre religieux, il serait arrivé jusqu'au Vatican, et la robe blanche des papes, celle qui luit doucement au milieu de la pourpre des cardinaux, alors que le pontife bénit majestueusement l'univers du haut de la coupole de Saint-Pierre de Rome, cette robe blanche aurait déroulé ses plis souverains sur l'armure d'un des impérissables chevaliers.

Que l'on y réfléchisse mûrement, on verra la vérité de ce

dire : depuis la couronne du comte jusqu'au diadème, du président de république à la tiare, tout aurait été envahi par eux ; la surface du globe aurait pris un aspect nouveau. Au lieu de cela, les Jésuites n'ont trouvé dans les institutions du maître que des traces du cachet natal. Elles étaient profondes ; ils les ont suivies avec ferveur. Aussi bien eussent-ils été sectateurs infidèles de leur patron, s'ils ne s'étaient montrés ce qu'il leur était ordonné d'être, et ce qu'ils seront toujours : les théocrates du monde, les jacobins du catholicisme.

La victoire de Noain avait été célébrée à Bruxelles par l'empereur avec beaucoup d'éclat. Le roi de France fit marcher vers la fin de septembre, en faveur d'Henry d'Albret qui poursuivait sa royauté, une armée sous les ordres de Guillaume Gouffier amiral de France. Ce général resta quatre jours à Saint-Jean-de-Luz et annonça son dessein d'aller directement à Pampelune. Il s'empara de Saint-Jean-Pied-de-Port et du fort de Maya, qui se trouvaient sans défense suffisante. Le château de Paeñon, élevé sur la montagne de Roncevaux, fut obligé de se rendre à une colonne envoyée pour l'occuper. Après deux jours de marche dans les montagnes, l'amiral fit prendre à son avant-garde, composée de six mille lansquenets conduits par le comte de Guise, une direction opposée à Pampelune et revint à Saint-Jean-de-Luz. Ces marches et contre-marches étaient pour cacher son plan d'assiéger Fontarabie.

L'armée s'étant reposée pendant deux autres jours, Gouffier la rangea en bataille sur les bords de la Bidassoa. Guise, la lance en main, descendit le premier dans la rivière et la passa à gué avec ses lansquenets ; toute l'armée le suivit. Le fort de Béhobie fut attaqué. Le premier boulet français vint frapper une des pièces du fort, entra par la gueule, la fit éclater et tua les quatre artilleurs qui la servaient. Béhobie se rendit. L'amiral y plaça un capitaine labourdin, vaillant soldat, natif d'Ascain, dont l'histoire n'a conservé que le sobriquet ; on le nommait Beaufils. Il reçut des troupes suffisantes pour convoyer les vivres venant de France et destinés à l'armée. Fontarabie fut attaquée aussitôt. Elle n'avait à

opposer à l'artillerie française que ses vieilles murailles : mais elles recélaient des Guipuzcoans.

Une brèche fut ouverte ; Gouffier ne la jugeait pas praticable, lorsque l'infanterie navarraise, basque cis-pyrénéenne et béarnaise, demanda l'assaut à grands cris : elle l'obtint. L'attaque et la défense furent également terribles ; les assaillants furent obligés de se retirer avec grande perte des leurs. Loin de ralentir leur ardeur, cet échec l'irrita ; ils sollicitèrent un second assaut. Mais la place était affamée ; le gouverneur Diego de Vera se rendit, malgré l'opposition des Guipuzcoans, qui aimaient mieux mourir de faim ou les armes à la main, que de se rendre. La garnison sortit libre, avec les honneurs de la guerre. Cette reddition fut heureuse pour Gouffier, car deux jours plus tard l'abondance des pluies l'aurait forcé de lever le siége, ou d'exposer son armée aux maladies. Trois mille hommes furent laissés à Fontarabie sous la conduite du seigneur de Lude, Auvergnat d'une valeur célèbre : c'est lui qui tint dans cette place avec une constance héroïque lorsque, plus tard, elle fut si vivement attaquée.

François Ier était engagé dans une guerre active avec l'empereur Charles-Quint, sur les frontières de Flandre. Le roi d'Angleterre entra dans leur différent comme médiateur, et le jour où la paix devait être signée, la prise de Fontarabie fut connue. L'empereur demanda la restitution de cette place ; François la refusa en demandant à son tour le royaume de Navarre pour Henry d'Albret, en exécution de la parole donnée à la feue reine Catherine. La guerre continua. L'empereur irrité ordonna aux vice-rois de Navarre, Castille et Aragon de se mettre en mesure d'arrêter les progrès de l'ennemi. Le capitaine-général de Guipuzcoa fut l'intrépide et habile Don Bertrand de la Cueva, mieux connu sous son nom de duc d'Albuquerque, qu'il porta depuis. L'empereur, après avoir mis ordre à la guerre de Flandre, se rendit lui-même en Espagne pour en expulser les Français. Il reprit et fit compléter l'exécution du projet de destruction de tous les forts de la Navarre, excepté Pampe-

lune, Lumbier, Puente-la-Reina et le château d'Estella ; tout le reste fut rasé.

1522 La Navarre et le Guipuzcoa s'efforçaient de chasser l'armée française, qui ne possédait que la seule place de Maya, dans laquelle Henry d'Albret avait laissé, comme garnison, deux cents chevaliers agramontais et mécontents, tous Navarrais exilés de leur patrie et dépouillés de leurs biens. Louis Velez de Mediano commandait le fort; avec lui était son fils, nommé Louis de Velez comme son père. Les vivres que l'on se procurait provenaient des excursions et levées faites sur les villages environnants. Fatigués de tant de réquisitions, les villages appelèrent le vice-roi comte de Miranda, qui vint assiéger Maya en nombre et muni d'une belle artillerie. Le connétable Louis de Beaumont s'était joint à lui avec un fort parti de la faction. La brèche ouverte, l'assaut fut donné, et repoussé avec tant d'énergie et d'habileté que Miranda en resta dans l'admiration et l'étonnement. Beaumont lui ayant dit qu'il ne devait pas être surpris d'une aussi héroïque résistance, puisque la garnison était navarraise, le Castillan piqué n'écouta plus que sa colère et son amour propre froissé. Informé par des gens du pays du côté faible de la place, Miranda changea les batteries et foudroya ce point avec tant d'opiniâtreté et de bonheur, qu'il y pratiqua une large brèche de niveau avec le sol, et par laquelle on pouvait même entrer à cheval. En même temps il avait fait attacher des saucisses et des pétards et jouer une mine, qui ouvrirent entièrement la place.

Trois fois dans la même journée les assiégeants prirent et perdirent la brèche; ils furent obligés de l'abandonner. Les vivres manquaient, la position était désespérée, et la vie de tant de preux chevaliers exposée à la vindicte Beaumontaise. Le gouverneur demanda à capituler, du consentement de sa noble garnison. Tous se rendirent prisonniers de guerre au vice-roi, avec la vie sauve. Un cependant s'y refusa; le fils de Velez, le jeune Louis. Il se défendit seul, l'épée au poing, contre tous ceux qui voulurent s'emparer de lui. Le nombre finit par le paralyser, il fut aussi fait prisonnier, et envoyé, avec ses compagnons de gloire et de malheur, au fort

de Pampelune. Seul de tous, le président Don Juan de Jasses parvint à s'en échapper, sous le costume de la servante qui lui portait sa nourriture. Les deux Louis de Velez de Médrano moururent au bout de quatorze jours de détention. Grammont, dans son histoire manuscrite, dit qu'ils furent empoisonnés, et Favin prétend qu'on les décapita dans l'ombre et le secret du cachot. Noble manière, manière toute castillane de se venger de deux héros dont l'on redoutait la valeur et le dévouement. C'est ainsi qu'ils partirent pour l'immortalité.

Les Français se maintenaient à Fontarabie, et les environs, désolés par leurs courses et leurs maraudes, étaient en état d'hostilité permanente contre eux. Ils demandaient au gouverneur des secours, qu'il ne put leur donner. Irun, Uranzu, Oyharzun, et Renteria surtout, avaient presque toujours les armes à la main.

A Oyharzun vivait Pierre de Urdanivia seigneur d'Aranzate, gentilhomme très-estimé du capitaine-général Bertrand de la Cueva. Le capitaine avait eu un démêlé assez vif avec un certain Juan d'Aëzca de la maison d'Ibarola, qui s'était réfugié à Bayonne auprès de Lautrec, alors gouverneur de la Guienne. Aëzca embrassa le parti d'Henry d'Albret, reçut le commandement de cinq cents hommes, tous Gascons, et fut envoyé à Fontarabie. Il proposa au comte de Lude un hardi coup de main. C'était d'aller enlever au milieu d'Oyharzun et dans sa propre maison, Urdanivia chef de guérillas dangereux, déterminé, et son ennemi personnel.

Lude accepta avec joie; Aëzca partit avec ses hommes et en silence, par une nuit d'hiver. Il arriva ainsi à Oyharzun, commença par enlever les battants des cloches, cerna la maison du cabecillo, et entra chez lui. Urdanivia était là, devant Aëzca, en son pouvoir, lorsque tout à coup, leste et vigoureux, le chef de partisans bondit comme un lion, et disparut. Toute poursuite fut inutile; la prudence commandait une prompte retraite. Mais les soldats d'Aëzca s'amusèrent à piller un dépôt de marchandises venues de France pour Medina-del-Campo. Le fugitif avait profité de ce peu de temps pour donner une sourde alerte. Aussitôt le départ des

Gascons, on courut aux cloches; des pierres, des marteaux suppléèrent aux battants, et les femmes sonnaient le tocsin pendant que les hommes prenaient les armes.

A peine deux cents Guipuzcoans furent-ils réunis, qu'Urdanivia s'élança chaudement avec eux à la poursuite d'Aëzca. Ils l'atteignirent près de Fontarabie et l'assaillirent avec tant de furie qu'ils lui prirent ou tuèrent quatre cents hommes. Aëzca et le reste des siens gagnèrent à grand'peine la ville, dans laquelle ils se mirent à couvert. Cette place exigeait une nombreuse garnison, et le fort de Béhobie en absorbait une partie. La démolition du fort fut décidée. Le capitaine labourdin Beau-fils fit miner les murs et tours avec grand mystère, pour faire tout sauter à la fois à l'insu de l'ennemi. Un artilleur qui avait encouru quelque châtiment déserta, et fut informer le frère du capitaine-général, Louis de la Cueva. Celui-ci en fit part à Bertrand de la Cueva, et au moment où la garnison, l'artillerie et les bagages venaient d'évacuer le fort de Béhobie, la Cueva s'y jeta avec ses hommes, arracha les mèches qui brûlaient dans la mine, fit réparer le dégât et logea dans la place une bonne garnison.

Les seigneurs labourdins de Saint-Pée, et d'Urtubie, obtinrent en faveur de Jean d'Albret un corps de trois mille cinq cents lansquenets allemands, soldats éprouvés, qu'ils joignirent aux mille Basques déjà réunis sous leurs bannières, et résolurent d'aller ravager le Guipuzcoa. Plusieurs seigneurs bas-navarrais, ceux de Luxe, de Belzunce, de Méharin, d'Uhart et autres s'étaient joints à l'avant-garde. Ils arrivèrent ainsi aux rives de la Bidassoa, et tentèrent de passer l'artillerie de siége sur deux gabares, traversant eux-mêmes la rivière à gué. Ils voulaient, chemin faisant, reprendre le fort de Béhobie. Mais le canon de la place et les populations voisines accourues au bruit du feu, leur empêchèrent le passage. Ils remontèrent la rivière et trouvèrent un autre gué, dont ils profitèrent, laissant l'artillerie au village de Biriatou.

A Irun se trouvaient alors deux hommes déterminés, Juan Peres d'Ascue et Miguel d'Amberlady, chargés de conduire tous les ans à l'empereur quatre cents miliciens guipuzcoans.

Leur contingent était réuni; ils projetèrent aussitôt de s'opposer aux dévastations de l'ennemi. Ils eurent cependant la déférence d'en aviser le capitaine-général, qui leur fit des représentations sur la disproportion de leurs forces. Ils n'avaient que huit cents hommes sans expérience des combats, contre trois mille cinq cents lansquenets nourris dans la guerre. Il fallut néanmoins céder à l'ardeur et aux supplications de ces braves. Bertrand de la Cueva leur amena lui-même quelques troupes et cent cinquante cavaliers. Alors le premier noyau recruté d'Oyharzun, Irun et Renteria, joint au reste, formait un ensemble d'environ trois mille hommes. Avec presque parité de nombre, la Cueva se mit en marche. Il tourna la montagne d'Oyharzun dans l'intention de tomber sur les derrières des lanquenets.

Pour inspirer plus de sécurité à l'ennemi et le mieux surprendre, Bertrand avait employé une ruse de guerre. Il avait ordonné aux femmes et jeunes gens des deux sexes de se montrer en nombre, et munis de torches, pendant une partie de la nuit, sur la chaussée en face des Allemands. A l'entrée de la nuit le capitaine-général se mit en route jusqu'à Serroya d'Aquiñays, d'où il détacha Ascue et Ambulady avec leurs hommes et quelque cavalerie, en reconnaissance sur les Labourdins campés à un quart de lieue de là, sur le sommet d'une montagne, au rocher d'Aldave. Vers minuit le bruit des chevaux sur des sentiers rocailleux donna l'alerte aux Labourdins. Surpris, ils crurent l'ennemi plus nombreux qu'il n'était, crièrent à la trahison et prirent la fuite. Le résultat fut seulement trente prisonniers, parmi lesquels le seigneur de Saint-Pée, échangé ensuite contre Don Henriquez. Amberlady fut ensuite reconnaître les Allemands campés sur le versant de la montagne, tandis que la Cueva en occupait déjà le sommet.

Le guérillo arrive avec ses quatre cents hommes, égorge les postes avancés, et tombe dans le camp comme une avalanche. Les lansquenets, qui avaient perdu beaucoup de monde dans les premiers moments de trouble, prennent leurs armes, se défendent avec fermeté, poussent, pressent à leur tour les Guipuzcoans qui plient, remontent la montagne en



usillant toujours, et sont suivis de près par les Allemands. Iommes de plaine, ceux-ci étaient presque épuisés avant l'arriver au fatal sommet, d'où s'élança le reste de l'armée. Les Allemands reçurent le choc et perdirent un de leurs bons officiers, Saint-Martin Français d'origine, et avec lui un porte-drapeau. La nouvelle de la retraite précipitée des Labourdins, la vue du corps de cavalerie, qui occupait la hauteur, déterminèrent la fuite des lansquenets. Elle leur fut funeste ; il n'en arriva dans la plaine et devant le fort de Béhobie qu'environ sept à huit cents : encore avaient-ils perdu leur colonel, tombé glorieusement. Le canon du fort foudroyait le carré de ces braves, l'éclaircissait, mais ne pouvait le rompre. Une dernière charge de cavalerie, conduite par le capitaine-général en personne, pénétra dans le carré écharpé par les boulets et la mitraille. Tout ce qui resta debout fut prisonnier. Don Bertrand fit enlever et soigner les blessés, et lorsque les détails de ce combat parvinrent à Rome, le pape Adrien écrivit à Bertrand pour lui demander en grâce l'envoi de ces braves et fidèles Allemands; il en voulait former la garde de sa personne. Le général guipuzcoan souscrivit à la prière du saint père avec toute courtoisie. Le combat porte le nom de Saint-Martial, à cause, dit Garibay, du jour où il eut lieu. C'était le trente juin, anniversaire fatal de la bataille de Noain.

Fontarabie était soumise à des attaques qui devenaient chaque jour plus audacieuses. Les Guipuzcoans, enhardis par leur dernier succès, venaient tuer les factionnaires jusque sur les remparts. Le comte de Lude ayant demandé du renfort, on lui envoya de Bayonne mille Gascons conduits par Monsieur de Chaufaron, Gascon lui-même. Cet homme arrogant et vaniteux se vanta d'aller mettre le feu à Irun avec ses compatriotes, semblant ainsi accuser de couardise ceux qui connaissaient mieux que lui les hommes auxquels ils avaient affaire. Le comte de Lude sortit avec cinq cents hommes en même temps que le Gascon, et s'en fut couper la route de la montagne. Ascue fut rencontré et insulté par Chaufaron; les Guipuzcoans avaient été avertis à temps et les Gascons furent mis en pleine déroute. Ascue, qui ne perdait

pas de vue son présomptueux et fanfaron antagoniste, le poursuivait à outrance. Il l'atteignit enfin, et lui donna un si terrible coup de cimeterre près de l'omoplate qu'il le fendit jusqu'à la ceinture. Chaufaron tomba de cheval mortellement blessé. Cette bravade couta environ quatre cents hommes à la garnison.

Le téméraire Ascue s'approchait même la nuit des murs de Fontarabie pour tâcher de surprendre quelques patrouilles, ou reconnaître quelques dispositions nouvelles, en cas que l'on en prît. Un soir qu'il était en ronde avec quelques hommes de sa compagnie, il aperçut un factionnaire à découvert. Il donna aussitôt à un de ses hommes l'ordre de lui tirer un coup de fusil. L'inégalité du terrain, l'obscurité de la nuit ne permirent pas au soldat de bien voir ce qu'il faisait; il passa une balle au travers de la tête de son capitaine. La compagnie fut donnée à son frère Juan de Alquiza.

L'empereur avait fait passer son armée de Flandre en Guipuzcoa, tant pour éteindre la guerre de ce côté que pour la porter ensuite en France, où tout semblait présager des troubles. Il ordonna, en attendant, le siége de Fontarabie, ce qui fut exécuté. Le connétable de Castille et le prince d'Orange avaient été chargés de cette opération. Ces deux généraux, qui voulaient ménager les troupes pour l'exécution du projet ultérieur de Charles-Quint, voyant la ferme résolution du seigneur de Lude, de se défendre à outrance, prirent leurs mesures en conséquence. Lude avait une garnison suffisante, d'abondantes munitions de guerre, mais peu de vivres. Malgré les batteries que l'on faisait jouer contre la place, le prince et le connétable, qui connaissaient l'état de Fontarabie, établirent un blocus plutôt qu'un siége, et préférèrent attendre de la famine ce que la vive force n'aurait pu leur procurer qu'avec beaucoup de sacrifices. Favin, Dupleix et autres auteurs s'accordent à dire que cette position dura dix mois, pendant lesquels le sire de Lude se défendit avec une grande bravoure.

Mais un secours lui était devenu indispensable. La famine sévissait cruellement ; déjà plusieurs personnes étaient mortes de faim : encore un peu de temps et la place était



réduite à capituler. François Ier, à la cour duquel était le prétendant Henry d'Albret, avait dépêché Gaspard de Coligny maréchal de Chatillon, avec une bonne armée au secours de Fontarabie. Ce général mourut en arrivant à Dax, et fut remplacé par le maréchal de Chabannes sire de La Palice, qui arrivait d'Italie. A Saint-Jean-de-Luz vinrent le joindre les milices basques cis-pyrénéennes, et il fut camper en face de Fontarabie sur les bords de la Bidassoa, à Hendaye. Là, il attendit le vice-amiral de Bretagne Lartigue, qui devait le transporter sur l'autre rive. Comme il ne paraissait pas, le maréchal résolut de passer la rivière à Hendaye même. Il 1523
disposa ses pièces avec tant d'habileté, que le comte Guillaume de Fustemberg, envoyé pour lui disputer le passage avec trois mille lansquenets, fut forcé de s'aller abriter derrière les montagnes. Le siége fut levé ; Chabannes jeta dans la place des vivres pour long-temps, releva la garnison qui avait tant souffert, et porta à quatre mille hommes cette garnison qui, auparavant, ne s'élevait qu'à trois mille.

Franget le vieux chevalier, honoré pour sa vaillance de l'estime de François Ier, et chef de cinquante hommes d'armes, releva le sire de Lude, dont les travaux du siége et de longues et pénibles privations avaient fatigué et altéré la santé. Pierre de Navarre, fils du maréchal si tragiquement assassiné, resta aussi dans la place, commandant les mille hommes d'augmentation. Après cette expédition, La Palice retourna en France, où l'appelait le service du roi. Le commandement de la Guienne fut donné pour la seconde fois au maréchal de Lautrec, parent d'Henry d'Albret.

L'empereur revint enfin en Navarre, répandant des bienfaits autour de lui. Il fit son entrée dans Pampelune le neuf octobre 1523 et établit sa résidence dans cette ville, comme étant la plus à portée pour diriger les opérations qu'il méditait contre la France.

Le pape Adrien IV, que l'empereur aimait tendrement, était mort, et la France pleurait Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, lorsque Charles-Quint jugea le moment opportun pour son invasion. En conséquence, il ordonna au connétable de Castille et au prince d'Orange,

alors en Guipuzcoa, de franchir la frontière avec leurs vingt-quatre mille combattants, et de se jeter sur le Béarn et autres possessions du prétendant, de ce côté des Pyrénées. Sordes, Hastingues, Bidache ville des Grammont, ainsi que toutes celles qui osèrent se défendre, furent brûlées. Trois
1524 cents Bas-Navarrais tinrent en échec toute cette armée pendant trois jours devant le château de Bidache, et périrent dans les flammes, à l'exception de quelques-uns qui préférèrent se précipiter du haut des murailles; ils furent reçus sur les piques espagnoles.

Sauveterre, commandée par le seigneur de Miossans, capitula après une courte résistance et se sauva ainsi de la destruction. Le connétable défendit qu'un seul Espagnol y entrât. Mauléon se rendit sans coup férir; Navarreins imita l'exemple de Sauveterre. Un corps de trois mille hommes se porta sur Oloron, conduit par le vice-roi d'Aragon. Cette ville était commandée par le sire de Louvie et le bâtard de Gerdrest. Une sortie fut tentée par les Oloronais, et peu d'entre eux rentrèrent dans la place. Oloron se défendit avec tant d'acharnement, que les Espagnols furent rejoindre le gros de l'armée qui, dès le commencement de 1525, repassa les monts. Le recensement qui en fut fait après cette courte campagne démontra que, soit par le feu de l'ennemi, soit par l'inclémence de la saison, l'armée était réduite d'environ un quart.

Lautrec, gouverneur de la Guienne, avait su que l'empereur s'était transporté à Vitoria, où il rassemblait de grandes forces pour s'emparer de Fontarabie. Il fut en personne ravitailler cette place en hommes, vivres et munitions, puis tourna toute sa sollicitude sur Bayonne, dénuée de troupes et mal fortifiée sur quelques points. Le maréchal pensa que Charles-Quint, informé de ces particularités, commencerait par l'attaque de cette ville. Il y appela les Labourdins, qui accoururent, prit toutes les mesures que lui suggérèrent le courage et la prudence, et dans le mois de février fut attaqué par terre et par eau. Il mit d'abord dans un état de défense imposant le confluent de la Nive et de l'Adour, et



défendit ainsi aux navires espagnols l'approche des fortifications.

La présence de Lautrec et son infatigable activité inspiraient la confiance aux habitants et défenseurs de Bayonne. Trois jours entiers furent employés par les Espagnols à d'incessantes attaques, à d'inutiles assauts. Ces trois jours et leurs trois nuits, Lautrec les passa sur les remparts. Le quatrième, l'armée assiégeante décampa et marcha sur Fontarabie, brandon de cette guerre, pomme de discorde entre la France et l'Empire. Charles-Quint voulait la recouvrer, François I[er] s'obstinait à la conserver. D'un côté Franget avec son talent, son expérience, sa froide bravoure, son coup d'œil d'aigle et ses Français ; de l'autre le connétable de Castille, le prince d'Orange, plus de vingt mille baïonnettes, outre huit mille lansquenets, des nobles castillans, des chevaliers navarrais, tous volontaires et ardents, et tous les Guipuzcoans capables de porter les armes.

Les batteries de siége furent établies du côté dit de Miranda, et canonnèrent le bastion de la reine. C'était par là aussi que les Français avaient attaqué lors de la prise de Fontarabie. La canonnade dura deux jours sans interruption; les brèches étaient ouvertes et praticables, et pourtant l'assaut ne se donnait pas. On prétendit que le connétable avait dans la place des intelligences avec son neveu Pierre de Navarre, et qu'il reculait devant l'effusion du sang.

Quoi qu'il en soit, la place était démantelée. Franget savait que l'empereur était déterminé à faire marcher toute l'Espagne à la conquête de Fontarabie plutôt que de l'abandonner ; que le roi de France ne pouvait lui faire parvenir aucun secours notable; qu'un convoi envoyé par Lautrec avait été saisi et brûlé par les Espagnols, sur la côte de Biarrits près de Bayonne. Il ouvrit l'oreille à la capitulation et obtint les conditions accordées, il y avait deux ans et demi, à la garnison espagnole de la même place. Français et Navarrais sortirent et défilèrent avec armes et drapeaux déployés. Pierre de Navarre resta avec ses Agramontais et Franget se rendit, avec sa troupe, à Bayonne, où il fut enfermé pour long-temps.

La perte de Fontarabie mit François Ier en fureur; il manda Franget à sa barre à Lyon, où le malheureux fugitif fut transporté. Aucune de ses raisons ni de ses excuses ne furent écoutées. On l'accusa de couardise, de félonie, de trahison, pour avoir rendu, par une capitulation forcée, une place qu'il ne pouvait matériellement défendre; tandis que tous les jours d'autres officiers en vendaient impunément en Italie. Mais il est des jours néfastes, comme des destinées arrêtées et marquées au coin de la disgrâce et du malheur. Franget fut condamné, non à mort, mais ce qui est pis, à se voir dégradé. Sa vieille gloire, ses cheveux blanchis sous le heaume, ses longues années consacrées au service, à la défense, à l'honneur de sa patrie, le sang versé sur les nombreux champs de bataille où il avait brillé, ses nobles cicatrices, rien ne put plaider en faveur du preux chevalier, honneur des armées de la France. Dépit de roi, colère d'un pouvoir absolu et arbitraire, auquel personne ne demande compte de ses œuvres.

Franget monté sur un échafaud en place de Lyon fut dépouillé de son armure, de ses titres, de son écusson. Sur son écu étaient ses armoiries: il fut broyé par la massue des rois d'armes : son épée fut brisée. Il fut flétri du nom de traître, le loyal Franget, dégradé de sa noblesse, déclaré roturier, infâme, corvéable lui et ses descendants, et à jamais inhabiles à porter les armes. Puis le noble vieillard fut poussé violemment par les exécuteurs, et précipité des tréteaux du criminel. Et tout cela parce que François Ier avait perdu, par sa propre faute, une ville, une citadelle qui, dans aucun cas, ne pouvait être à lui. Mieux eût valu suivre l'avis du duc de Guise, lorsque l'armée française s'empara de Fontarabie. Il conseillait de raser la place, et avec ses matériaux de la reconstruire à Hendaye sur le territoire français.

Les Espagnols la trouvèrent garnie d'artillerie, les fortifications améliorées et munies d'un moulin intérieur, toutes choses qui lui manquaient avant l'occupation. Ils y mirent garnison, et la placèrent sous les ordres du capitaine-général de Guipuzcoa, Martinez de Leyva successeur de Bertrand de La Cueva devenu duc d'Albuquerque.



La plupart des Agramontais réfugiés en France étaient des personnes de marque et de distinction. La conduite plus que molle d'Henry d'Albret, qui n'avait pas paru à l'armée, la soumission de toute la Navarre à l'empereur, les entraînèrent à suivre le torrent. Dépouillés de tous leurs biens, sans avenir, sans espoir dans Henry, ils reconnurent Charles-Quint, qui les rétablit dans leurs possessions et dignités, nomma Pierre de Navarre maréchal du royaume, loua généreusement et adroitement leur longue fidélité, leur dévouement modèle à leurs anciens rois, et les vengea ainsi des maux que leur avaient fait éprouver leurs éternels ennemis les Beaumontais. La guerre que se firent ensuite ces deux factions, dont tout souvenir n'est pas entièrement éteint de nos jours encore, ne fut plus qu'une guerre de plume. L'empereur trouva dans l'une comme dans l'autre, des partisans, des serviteurs constants et affectionnés, et consacra les trois années qu'il passa en Espagne à raffermir les Fors, priviléges et droits des Navarrais. Saint-Jean-Pied-de-Port, chef-lieu de la sixième Mérindé, fut fortifiée à la prière des Bas-Navarrais, et reçut garnison espagnole. La Mérindé voulait rester unie aux cinq autres, qui étaient également intéressées à cette conservation.

De nombreuses alliances avaient été contractées entre les deux côtés des montagnes, et Garibay et Aleson comptent, indépendamment d'un grand nombre de chevaliers, infançons, nobles communs aux deux Navarres, cent cinquante châteaux à pennons et armes qui ont leur origine dans notre Basse-Navarre, notre Mérindé, source de hautes lignées dans la Navarre espagnole, et dans plusieurs autres provinces de la Péninsule. La Mérindé de Saint-Jean-Pied-de-Port resta ainsi plusieurs années annexée, comme par le passé, aux cinq de la Haute-Navarre.

En 1530, Charles-Quint fit démanteler cette place malgré les réclamations de tout le pays, et remit aux habitants de la Mérindé leur serment et leur liberté. Mais il leur maintint les Fors. les priviléges de la Haute-Navarre, les reconnaissant pour Navarrais et aptes à occuper toute place militaire, politique, ecclésiastique ou civile, dans tous les domaines et

états dépendants de la Castille. Privée de roi, la Mérindé s'administra en république jusqu'au jour où Henry-le-Béarnais, Henry IV s'en empara. En 1583 les cortès de Tudèle voyant la Basse-Navarre obéir à un prince étranger, la déclarèrent déchue de ses droits et la dénaturalisèrent. Mais cette loi a été depuis déclarée nulle comme n'ayant pas reçu la sanction du roi Philippe II de Castille et IV de Navarre. Ce roi cassa lui-même cette décision par sa lettre du vingt février 1586, dans laquelle il ordonne formellement « que « si dans les premières cortès qui se tiendront, on a à traiter « une cause d'aussi grande importance, on aye à lui en faire « part à l'avance, et que, afin que les Bas-Navarrais ne pen- « sent pas qu'il voulait les écarter des récompenses à eux « dues, on eût sur-le-champ à leur en offrir. Que telle était « sa volonté. » Les sentences des tribunaux de Navarre ont toujours été favorables aux naturels de la Mérindé de Saint-Jean-Pied-de-Port, comme à ceux qui en étaient originaires. « Ce que nous ne devons pas omettre, dit Aleson, c'est que « les privilèges conservés à la Basse-Navarre par nos rois, « non-seulement lui ont été avantageux, mais l'ont été encore « à la monarchie espagnole. Parce que de tout temps les « enfants de cette ancienne partie du royaume sont revenus « dans la Haute-Navarre comme dans leur première patrie, « embrasser les intérêts des Navarrais, leur cause, leurs « querelles, et leur apporter le secours de leurs armes. » Nous avons anticipé sur les dates pour ne plus avoir à interrompre le fil de notre narration.

Henry d'Albret voyait toutes ses espérances renversées; il ne pouvait avoir d'un roi que le nom, et partout, excepté en Espagne, on consolait sa disgrâce avec ce vain titre. Il s'attacha à la fortune de François Ier, et tous les jours elle devenait plus défavorable, plus menaçante. Les ennemis se multipliaient, les ressources du royaume allaient décroissant, et le roi chevalier, obstiné à garder ses conquêtes d'Italie et à les étendre, était appelé sur le champ de bataille, toujours funeste à la France, où tout fut perdu *fors l'honneur*.

Prosper de Colonne était mort. Les lieutenants-généraux de l'empereur Charles-Quint, Lanoy vice-roi de Naples, et



le marquis de Pescaire avaient rendu le duché de Milan au duc de Sforcia. La guerre s'y était concentrée, et les troupes espagnoles occupaient les principales villes du Milanais. Après son heureuse expédition de Marseille, où il avait vu se retirer devant lui Pescaire et le connétable de Bourbon, François Ier passa en Italie et Milan lui ouvrit ses portes. Le roi détacha une partie de sa superbe armée, et s'affaiblit 1525
quand il aurait eu besoin de la concentration de toutes ses forces devant Pavie, qu'il assiégeait, Cette ville était commandée par le Guipuzcoan Antonio Leyra, soldat de fortune, général plein de génie et de ressources. Pescaire et Lanoy lui avaient donné l'élite de leurs troupes, parmi lesquelles six mille lansquenets et douze cents Navarrois et Biscayens. Aussi toutes les attaques du roi échouèrent, et il se résolut à prendre la ville par famine.

Pendant ce temps, Bourbon amenait d'Allemagne, où il avait été les recruter, douze mille lansquenets, heureux de servir sous ses ordres. Ce renfort mit les généraux de l'empereur en état d'affronter l'armée française.

Mais Charles-Quint n'envoyait pas d'argent, faute de paiement les auxiliaires étaient au moment de passer à l'ennemi; une bataille était nécessaire, et pendant que les impériaux cherchaient l'occasion de combattre, François Ier la leur fournit. Sa bravoure personnelle, ses chevaleresques idées, lui firent mépriser l'avis de lever le siége et de ne pas livrer bataille de quinze jours, vu que l'armée impériale, n'étant pas soldée, se dissoudrait d'elle-même avant ce temps.

François envoya défier Pescaire, poussé par Bonivet qui lui promettait un succès assuré. L'ennemi défié approchait; l'armée française l'attendit dans ses lignes. Elle y fut attaquée le vingt-six février au point du jour. Le marquis du Guast aborda et força le quartier du duc d'Alençon beau-frère du roi, pénétra dans Pavie, et dégagea le brave Leyra. Pendant ce temps Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie française, en dirigeait le feu avec tant de précision que chaque volée enlevait des files entières dans les rangs serrés des impériaux. Ils furent tellement maltraités

qu'ils se masquèrent dans un vallon. François prit cette mesure de prudence de l'ennemi pour une fuite, et malgré les représentations de Genouillac, qui lui disait de laisser à l'artillerie le soin de le détruire, le roi s'obstina à l'attaquer en personne. Il se mit à la tête de sa maison, la célèbre gendarmerie française. L'aile droite commandée par Chabannes, la gauche par le duc d'Alençon, furent entraînées par ce mouvement.

Bourbon, glissé entre l'aile droite et le corps du roi, prend Chabannes en flanc pendant que les Italiens le heurtent de front, et l'aile droite enfoncée, brisée, morcelée, se dissipe en un instant. Le brave Chabannes lui-même eut son cheval tué sous lui. Fait prisonnier, il fut indignement massacré par celui qui l'avait pris, et auquel d'autres disputaient la rançon du guerrier. Le duc d'Alençon se retira sans combattre et abandonna le roi. François, emporté par sa valeur, secondé par les braves qui le suivaient, renversait, écrasait tout sur son passage.

Le marquis de Pescaire, avec quatre mille Biscayens, tenta de rétablir le combat que les lansquenets écharpés abandonnaient. Les Basques, agiles et intrépides, cachés derrière la cavalerie impériale, se montrent tout-à-coup, se jettent tête baissée sur la gendarmerie française, font feu à bout portant, rechargent leurs armes dans les rangs mêmes de leurs ennemis, échappent à leurs coups en se glissant sous le ventre des chevaux, d'où ils choisissent leurs victimes. Les officiers, les principaux de l'armée étaient leur but favori. La Trimouille tomba, la poitrine percée d'une balle à brûle pourpoint; Louis d'Ars, le maréchal de Foix et beaucoup d'autres seigneurs furent ainsi tués sous les yeux du roi.

Il fallut bientôt ne plus s'occuper que de lui seul. Ses plus valeureux défenseurs étaient tombés autour de lui, les rangs de sa maison s'éclaircissaient, les Biscayens perçaient le ventre aux chevaux et fendaient à coups de crosse la tête aux cavaliers après leur chute. Le roi, resté presque seul, à pied, blessé, l'épée à la main; retranché derrière un tas d'hommes et de chevaux morts, refusait de se rendre. Pom-



pérant, qui avait suivi le connétable de Bourbon dans sa défection, aperçoit le danger de son roi. La pudeur nationale se réveille en lui, il perce les rangs serrés des assaillants, arrive et voit François Ier entouré, pressé par ces mêmes Biscayens qui venaient d'exterminer les gendarmes de sa garde.

Le roi était saisi de tous côtés. Son épée avait témoigné ensemble de la vigueur de sa défense et de l'intrépidité de ses assaillants : plusieurs gisaient, beaucoup portaient la marque sanglante de son fer royal. François, sommé de se rendre, voyait les pointes de vingt glaives menacer sa poitrine. Impassible, épuisé par ses blessures et par la fatigue d'une lutte aussi rude et aussi longue, il ne répondait pas; son œil menaçait encore et ses coups étaient suspendus. L'âme du noble chevalier défiait la mort; peut-être l'eût-il préférée à la captivité. Jean de Urbieta, natif d'Hernani en Guipuzcoa, s'élança audacieusement le premier sur le roi et lui saisit le poignet droit. L'épée de François fut paralysée. Alors des bras de fer le garrottèrent, pour ainsi dire; l'un le tenait par un bras, l'autre par sa ceinture. Mais le respect dû à sa haute valeur, son rang deviné à sa toque bleu de ciel, à son blanc panache, aux armes de France qui brillaient sur sa cuirasse, et à la richesse de son armure, mirent sa vie en sûreté au milieu de tant d'appréciateurs de l'héroïsme.

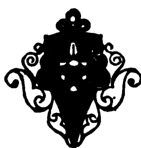
Telle fut la scène qui saisit Pompérant à son arrivée. Sans essayer d'inutiles efforts qui lui auraient coûté la vie ainsi qu'au roi, Pompérant s'en fut bride abattue au vice-roi, qui accourut. François Ier voyant arriver Lanoy, lui jeta son épée. Garibay, qui nous apprend ce trait glorieux d'Urbieta, ajoute que l'empereur lui accorda plusieurs avantages et priviléges devenus héréditaires dans sa famille. Le gantelet du roi de France était resté au pouvoir d'Urbieta.

Si alors que François Ier, la fleur des chevaliers de France, se trouvait dans les serres du Guipuzcoan, entouré des Biscayens dont la téméraire audace l'avait privé de ses intrépides et justement fameux gens d'armes royaux, un souvenir ou une voix révélatrice était venu lui souffler à l'oreille, comme une pesante accusation, le nom de Franget, les

larmes du loyal François auraient absous le vieux guerrier. Il aurait compris alors ce que plus tôt il n'avait voulu entendre, connaissant aujourd'hui ceux auxquels le vaillant chevalier avait été forcé de céder, et auxquels lui-même aussi expérimentait combien il était difficile de résister. François aurait réparé d'une manière éclatante la faute, l'injustice commises ; il eût flétri son arrêt, et rétabli dans leur honneur, leurs grades, la pureté de leur gloire, les descendants de celui que l'ingratitude et l'orgueil d'un roi qu'il chérissait, la rougeur d'une flétrissure imméritée et publique, firent misérablement périr dans l'amertume de la douleur la plus profonde, sous le poignant soupçon du déshonneur.

Aleson, dans son compte-rendu de la bataille de Pavie, attribue le trait d'intrépidité des Biscayens aux arquebusiers espagnols. Nous lui ferons, au Castillan transfuge de la Navarre, un reproche bien plus amer encore que celui adressé par nous aux historiens français. Ne pas parler des prouesses d'un peuple long-temps rival et peu connu faute d'écrivains, est une simple gloriole nationale qui prend son excuse dans son motif. Mais se faire historien spécial de ce même peuple et le dépouiller d'un de ses beaux titres à la gloire, pour en parer ses oppresseurs, est une félonie; c'est pis qu'un mensonge. Les arquebusiers espagnols ! eh sans doute ils l'étaient, puisque la Biscaye se trouve dans le périmètre de la Péninsule, englobée dans la dénomination générique. Mais il était tenu, lui, historien des Basques, de savoir et de dire à quelle province appartenaient les héros; tandis que dans cette circonstance les historiens français, et c'est une justice que nous aimons à rendre ici à Anquetil, signalent les Basques. Ils sont excusables d'ignorer la dénomination provinciale de ces Basques, mais donnent au moins l'honneur à qui il revient. Garibay, que le père Aleson cite à tort et à travers, qu'il blâme souvent, auquel souvent il prête des intentions que n'a pas eues le grave et consciencieux auteur; Garibay lui aurait dit, au moine, quels étaient ces Espagnols. Mais depuis la réunion à la Castille, Aleson change. Partisan de la présence réelle, il se tourne au soleil levant, et lui seul a droit à ses hommages et ses adulations. Il tourne avec

a faction et devient Beaumontais déterminé; tandis que Garibay reste ferme dans son patriotisme éclairé. Moret aussi, l'élégant, le savant jésuite, aurait suivi avec constance et amour, s'il avait vécu, la ligne qu'il avait tracée et que son continuateur Aleson a eu la lâche faiblesse de gauchir. La nationalité, pour lui, c'est la Castille; l'esprit envahissant de Ferdinand-le-Catholique est justice à ses yeux; le bonheur et la gloire des provinces Basques, c'est d'avoir vu leurs rois chassés, leurs trônes anéantis, et la Castille annexer à sa couronne les fiers et démocratiques, quoique toujours fidèles provinces euskariennes. Mais l'orgueil national y survit toujours, mais les sentiments d'indépendance et le souvenir de l'antique liberté n'y périront jamais, tant qu'il existera un champ de Gherekiz, Arriaga et Ghernica.



HISTOIRE DES BASQUES.

DERNIÈRE PARTIE.

ÉPOQUE MODERNE.

Nous venons de voir la monarchie castillane étendre ses 'as et son pouvoir du nord au midi de l'Espagne, achever un côté l'expulsion des Mahométans, s'accroître de leurs ;pouilles, des terres que huit cents ans ils avaient tenues us leur domination; et de l'autre, cette même monarchie nant toucher de son sceptre insatiable les versants méri- onaux des Pyrénées. Ce n'était pas encore assez pour nextinguible soif d'extension du fils ambitieux de l'ambi- ;ux Jean d'Aragon. Le Nouveau-Monde, l'Amérique fut couverte sous Ferdinand - le - Catholique : les Basques aient pris part à ce grand événement, qui aurait suffi à llustration d'un règne. Ce fut un navigateur basque qui véla à Colomb l'existence de ce grand continent. Mais la :couverte pure et simple d'un monde ajouté à l'ancien ne uvait satisfaire la cupidité du Castillan. Les navigateurs i avaient dépeint cette autre partie du globe comme célant dans ses entrailles plus d'or, de pierreries, de :hesses de tout genre que l'imagination même n'en pou- it admettre ; et Ferdinand couvrit les mers de ses vaisseaux, iargea ses navires d'hommes et d'armes, et décida la nquête, l'envahissement de ce peuple nouveau.

Il envoya les foudres de l'artillerie sur des plages inoffensives, ne leur fit connaître de la civilisation que son côté destructeur et cruel, et les hommes neufs crurent entendre le tonnerre du ciel et le voir descendre d'en haut pour obéir à la volonté, au geste seul d'êtres dans lesquels ils refusaient de voir de simples enfants de la terre armés d'un instrument de destruction. On sait combien de sang indigène abreuva le Nouveau-Monde pour assouvir l'avarice castillane; combien encore en fit couler Ferdinand-le-Catholique sous prétexte de convertir au christianisme la race des Incas, des fils du soleil. Mensonge sacrilége, prestigieux manteau jeté sur la cupidité de son but et sa manière barbare d'y courir. L'Amérique fut sillonnée par les boulets hypocrites du roi de Castille, des prêtres y furent prêcher un dieu d'amour et de paix, tandis que des sacrificateurs armés, de licencieux et avides séides, des bourreaux autorisés, parcouraient le sol vierge et massacraient ceux que n'avait pu atteindre la persuasion. Encore une fois, tel était le prétexte; l'or était le moteur.

Les Espagnols de Pisarre, entre autres, ont fait maudire et abhorrer les nations européennes dans ces climats, que la supériorité des armes subjugua, que les égorgements calculés dépeuplaient, auxquels en imposait la civilisation européenne, son art et ses vaisseaux. Mais en courbant leurs fronts sous un joug inévitable, les Américains attendirent avec patience et espoir le jour de la délivrance, qui a lui pour eux après moins de trois siècles. Jusqu'alors il put dire, l'orgueilleux monarque, que jamais le soleil ne se couchait sur ses états. Il en éclairait toujours une partie.

Après Ferdinand vint Charles-Quint qui ajouta une partie de l'Europe à la vassalité déjà si étendue de son père, et la monarchie espagnole devint démésurément grande. Maîtresse, peut-on dire, d'une partie de la création sublunaire, comptant sous sa domination tant de peuples divers, elle abandonna l'idée de faire perdre aux Cantabres leurs antiques Fors. Il savait, le grand empereur, que la vie n'est pas départie à l'homme pour des siècles, et qu'il aurait fallu de nouveaux siècles de combats pour les détruire, ou plutôt que

e lui eût été de ne pas laisser debout un seul des
itants de l'ancienne Cantabrie, pour arriver à son résul-
Il aurait fallu effectuer le dépeuplement des provinces
ques, le transfert de leurs enfants dans le midi de la
insule, la conversion de leurs champs en désert et de
s villes en ruines.

e projet, on avait bien osé le concevoir sous Ferdinand,
iter sous Charles-Quint; mais on avait reculé devant son
cution. Les Pyrénées auraient toujours eu pour le reje-
de l'Ibère l'attraction de l'aimant pour le fer; ils eussent
ersé, bouleversé l'Espagne, le monde pour les retrouver,
r vivre encore et mourir sur la terre baignée du sang de
de leurs générations. On le savait; l'entreprise était
dangereuse : on s'abstint. Mais Charles-Quint nourris-
le rêve dont se sont bercés bien d'autres conquérants
nt et après lui, celui de la monarchie universelle, et ne
cevait qu'une grande unité collective. Les Basques lui
araissaient donc trop braves, trop respectés, pour qu'il
asardât à porter atteinte à leurs droits. Il ne l'osa pas,
Charles-Quint qu'il était. Au lieu de se les aliéner, de
es rendre hostiles, la cour de Castille adopta une politi-
plus sage et plus lucrative. Elle ne trouvait pas un avan-
assez considérable dans la possession territoriale d'un
si petit pays; elle voulut du moins se servir du génie des
ques et de leur hasardeux courage. Aussi les voit-on
rer dans les armées de terre et de mer, dans toutes les
rres, les gouvernements, les places fortes, les ministères,
vice-royautés. Adroite et craintive, la cour glorifia les
iléges des Basques, proclama leur noblesse, récompensa
rs services, les attira toujours, et combla de faveurs les
ntagnards.

Ienry IV de Castille beau-frère de Ferdinand, avait jeté
remier les bases de l'accaparement de la Navarre. Les
tis agramontais et beaumontais existaient de son temps,
'on a vu avec quel empressement Henry excitait le mal-
reux prince de Viane contre son père; combien il le
ssait, à quel point il favorisait les Beaumontais. Nous
ns vu aussi son désir d'unir la Navarre à la Castille, par

le mariage d'Isabelle sa sœur avec le prince dépossédé. Et si Charles de Viane eût vécu, Henry la lui eût donnée de préférence à Ferdinand l'héritier présomptif d'Aragon, Naples et Sicile. Mais le plan de conduite vis-à-vis de la Navarre, comme vis-à-vis des autres Basques de la Péninsule, avait été suggéré par lui. Il avait appris par les réponses et les démonstrations significatives des hommes libres, ce qu'il devait en attendre, et la manière de les conduire. Eux aussi s'étaient donnés, et n'avaient point été conquis. Cette politique bien calculée, et élaborée ensuite par les successeurs d'Henry, fut loyalement suivie, nous devons cet aveu à la royauté de Castille, sans examiner si sa conduite est due à la prévision, la crainte ou la conscience, ce qui serait, politiquement parlant, un rare phénomène. Toujours est-il que la Castille recueillit le fruit de la sage observation de l'ancien plan, lors de la guerre de 1793 contre la république française, puis dans celle de l'indépendance contre les armées impériales de Napoléon.

Un jour la cour de Madrid voulut s'écarter de cette marche, et témoigna la velléité de bannir les Fors et le titre de seigneur, pour leur substituer la législation du royaume et la royauté absolue. Alors furent reprises les armes, alors les montagnards montrèrent encore les Cantabres d'autrefois, alors surgit Zumalacarreguy et apparut Charles V, promettant le maintien des Fors antiques et la simple dénomination de seigneur. Mais nous ne devons pas aller au-devant des époques. Nous parlerons impartialement et en peu de mots de cette crise, quand la marche des années nous y amènera. Nous allons donc reprendre le fil des événements selon leur chronologie, et les parcourir rapidement.

L'histoire politique des trois provinces cantabres de Biscaye, Alava et Guipuzcoa se termine pour chacune d'elles au moment où elles adoptèrent pour seigneurs héréditaires les princes de la maison de Castille. Ce fait n'aliéna point leur indépendance, puisqu'il ressort des Fors qui leur donnent droit d'élire leurs chefs. Leur vénérable constitution n'en reçut aucune atteinte, et loin de faire le moindre sacrifice,



provinces travaillaient à la corroboration de leurs privilé-
, au sanctionnement de leur liberté. Unies par une étroite
iance avec une monarchie devenue puissante, les provin-
s'endormirent paisibles à l'ombre de son bouclier pro-
teur, et n'eurent plus à redouter, pour leur indépendance
ticulière, les ennemis du dehors. En conséquence les
tinées de la Cantabrie eurent pour solidarité les desti-
s de toute l'Espagne. En ce sens il est vrai de dire que
istoire de la nationalité cantabre finit à l'époque où les
is provinces se mirent sous l'égide de la monarchie cas-
ane.

A l'arrivée des Arabes et des Maures, le labarum, l'éten-
d aux poignets sanglants, le fameux exergue *Hirurac-Bat, trois n'en font qu'une*, s'était montré devant les escadrons
rasins, et les avait traversés, comme ceux de tous les par-
ins d'oppression. Les liens de la fédération avaient été
serrés alors. Dans l'agrégation à la Castille, ou pour parler
s vrai, dans le choix que les provinces firent de son
roi, elles ne rompirent pas ces liens. L'époque des dan-
s imminents était passée; les acteurs, fatigués du grand
me, voulurent se reposer. Ils le firent en veillant sur le
l ennemi qu'ils eussent alors à redouter : l'esprit enva-
seur de ceux dont ils avaient choisi le patronage. Il n'y
plus de guerre entre les Basques des deux versants et la
tille, ni aucun adversaire particulier depuis cette date
qu'à la fin du dix-huitième siècle. Nous disons, point de
te armée, de lutte qui fait couler le sang; mais bien
rre de plume, discussions de questions fondamentales
un terrain qui n'est pas dénué d'intérêt.

Son examen nous montrera la politique une, résistante et
onnelle des Basques, assis à côté des tronçons de leurs
es, posés entre la prétention espagnole et la tendance
çaise au renversement de tout obstacle à l'absolutisme.
is y verrons la politique, le fisc, l'ardeur de l'accapare-
nt, se jeter avec leur béante gueule sur des hommes qu'ils
yaient anéantis parce qu'ils n'avaient pas l'épée à la
in, et se faire repousser par ces mêmes hommes, lors-
ils voulurent relever leur tête assoupie par des siècles de

fatigue. Le monstre cependant avait enlevé un lambeau, petit à la vérité, mais assez grand pour satisfaire, sinon sa voracité, du moins son orgueil.

Les discussions entre publicistes des deux nations sont d'un ordre élevé; elles se rattachent aux plus hautes questions, aux principes fondamentaux du droit pratique. Un coup d'œil rétrospectif sur les circonstances qui accompagnèrent l'agrégation des Basques de France et de l'Espagne à leurs monarchies respectives, est nécessaire pour asseoir exactement ses idées à ce sujet.

Le lecteur se souviendra que les diverses provinces euskariennes se choisissaient des seigneurs, se donnaient des chefs électifs, et non des maîtres; que ces chefs politiques et militaires étaient tenus de se montrer les plus fermes soutiens de la nationalité, soit dans la harangue du conseil, soit dans le conflit du champ de bataille. Parfois les Basques ont laissé l'hérédité à leurs seigneurs, lorsque la reconnaissance pour d'éclatants services, ou l'absence d'hommes suffisamment dignes, les y conduisaient. On sait que même cette hérédité tolérée exigeait une élection renouvelée autant de fois que se reproduisaient au poste éminent les membres de la famille adoptée, et qu'en outre pas un n'était exempté du serment fait au maintien des Fors, lois et coutumes, priviléges et franchises de la province. Même après l'admission toute diplomatique des rois pour seigneurs, chacun des descendants devait venir à son tour prononcer le même serment, et il lui fallait l'adoption, non d'un conseil privé, non d'un conseil d'état, mais de la nation assemblée, qui le saluait et l'adoptait comme seigneur. Toute fusion avec le corps du peuple monarchique était dès lors impossible chez les montagnards, puisqu'elle aurait entraîné la perte de la liberté civile et de l'indépendance nationale, objet du culte trente fois séculaire de ces généreuses peuplades. Comme nous sommes obligés de donner un extrait des traités jurés par les différents rois de Castille depuis l'adoption de la seigneurie, pour servir de base à nos exposés ultérieurs, nous allons les extraire textuellement des auteurs.

Mariana nous donne celui que suivaient en Alava les rois de Castille. Il porte entre autres clauses :

« 1° Que le seigneur ne pourra regarder le pays d'Alava « comme sa propriété.

« 2° Qu'il ne pourra exiger aucune espèce d'impôt.

« 3° Qu'il ne pourra acheter ou bâtir ni ville, ni village, « ni forteresse, ni palais dans le territoire de la république.

« 4° Que les Alavains conservent intacte la constitution « démocratique des Cantabres leurs aïeux, et que si quel- « qu'un, soit national, soit étranger, ose attenter aux droits « de leur indépendance, chaque Alavain pourra le poursui- « vre avec armes, et lui donner la mort. »

Nous avons déjà cité les mesures prises et jurées par les Guipuzcoans, à la page 283 de ce volume. On peut y voir aisément, à l'indépendance et à la fierté de leur langage, la mesure d'autorité qu'ils accordaient aux rois leurs seigneurs, et les bornes qu'ils y avaient posées.

En Navarre la royauté, toujours élective, était une magistrature. Une loi fondamentale fut rédigée par la nation réunie, lors de l'établissement de la royauté, et placée en tête du For national. Nous citons ici cette pièce probante du caractère toujours indépendant du Navarrais, en dépit de la monarchie établie en considération des besoins politiques.

« Premièrement, il a été établi un For d'élire un roi « pour toujours.

« Mais afin qu'aucun roi ne puisse jamais nuire à la nation « qui lui a donné tout ce qu'elle a conquis sur les Maures, « il fera serment, le jour de son élection, sur la croix et « l'évangile, de rendre aux Navarrais bonne justice, de ne « jamais attenter à leurs Fors, mais de leur donner, au « contraire, plus d'extension ; enfin de partager ses conquê- « tes avec les ricombres, infançons, cavaliers, hommes des « villes et tout le peuple, sans jamais en faire part aux « étrangers.

« S'il arrive qu'il soit roi d'une autre terre ou d'une lan- « gue étrangère, il ne pourra introduire à son service, dans « la Navarre, plus de cinq hommes de son pays.

« Le roi ne pourra tenir cour ni conseil sans l'assistance

« des ricombres navarrais ; il ne pourra faire ni conclure ni « guerre, ni paix, ni trève avec ou contre aucun roi, aucune « reine, sans l'avis de douze *varones* ou hommes sages.

« Le roi de Navarre ne pourra se marier qu'à une prin« cesse, et les enfants du roi décédé seront exclus de la « succession du trône s'ils ne sont issus d'une mère dont la « condition était égale à celle du roi.

« Si le roi meurt sans postérité, les écuyers, le peuple, « les infançons, les ricombres et le clergé en éliront un « autre.

« Le jour de son couronnement douze *varones* feront ser« ment sur la croix et l'évangile d'avoir soin de la personne « du roi, de l'état, et de la conservation des Fors. »

Le For pampelunais contient entre autres cet article remarquable : « Que si le roi se permet la moindre atteinte « envers la moindre des libertés garanties par la constitu« tion, les Navarrais seront, par là même, dégagés du ser« ment de fidélité et pourront élire d'autres rois et reines. »

Nous ne reproduirons pas ici le croquis des cérémonies usitées lors du couronnement des rois navarrais ; le détail s'en trouve dans plusieurs auteurs. Mais nous transcrirons la formule du serment prêté par le prince royal avant sa proclamation.

« Nous jurons aux Navarrais, sur cette croix et évangile » que nous touchons de notre main, et à vous prélats, ricom« bres, infançons, hommes et députés des villes et com« munes, relativement à vos droits, libertés, lois, Fors, pri« viléges et franchises, savoir : que chacun d'eux sera par « nous religieusement observé, conservé et maintenu durant « tout le temps de notre vie.

« Nous jurons de ne les jamais empirer, mais au contraire « de les rendre meilleurs et plus favorables.

« Nous jurons de réparer tous les griefs qui vous ont été « faits par nos prédécesseurs, par nous ou par nos officiers, « ou qui à l'avenir vous seraient faits ; et ce sur le droit et « justice qui nous seront remontrés. »

Souvent aussi les cortès rédigeaient des formules de serment d'une excessive longueur, et dont elles exigeaient la



testation par le prince royal. L'énumération textuelle des principaux Fors y figurait alors, et entre autres celui qui porte la clause suivante :

« Nul homme ou femme de Navarre qui fournit caution « selon son For, ne peut, sous aucun prétexte ni pour aucun « motif, être détenu ou conduit en prison, à moins toutefois « que le prévenu n'ait déjà été jugé pour brigandage sur la « voie publique ou crime de haute trahison. »

Nous ne pouvons résister non plus à la citation du serment d'association fait par les députés des cortès pampelunaises, pendant la minorité de Thibaut II. Il montre dans tout son jour la manière dont les Navarrais comprenaient la royauté.

« Nous jurons par le Dieu vivant, sur la croix et les évan« giles, que si Don Thibaut ne jure les articles tels qu'ils « sont énumérés dans la présente charte, il ne sera point roi « de Navarre, et qu'il ne sera tenu pour roi et seigneur « qu'après avoir fait ce serment.

« Nous jurons que si Don Thibaut voulait arbitrairement « mettre hors la loi du For quelque ricombre, écuyer, infan« çon, homme ou femme de Navarre, nous prendrons tous « les armes pour que réparation soit immédiatement faite et « l'arbitraire détruit.

« Que tous ceux qui ont conclu le présent accord le feront « adopter et exécuter dans toute la Navarre.

« Que si quelqu'un d'entre nous y contrevient lâchement, « il soit déclaré traître à la patrie, et que ses armes ni celles « d'autrui ne le préservent de la mort. »

Les *varones* de la montagne, au nom du peuple navarrais, prêtaient au roi un serment remarquable, dont voici la teneur :

« Nous *varones* de Navarre, en notre nom et en celui de « tous les infançons et guerriers, jurons sur cette croix et « évangiles que nous touchons de notre main, de fidèlement « servir votre personne et votre terre, et de vous aider de « tout notre loyal pouvoir à maintenir et défendre nos Fors « et liberté. »

Les Basques de Soule, que Frédegaire appelle *Subolates*,

et qui sont les *Sybillates* de Pline, avaient pris la part la plus active aux guerres d'Aquitaine du temps des Carlovingiens. Sous les derniers ducs de Vasconie Semeño et Loup Centule, ils avaient des chefs particuliers appelés vicomtes, selon le langage et les idées du temps. Le plus ancien de ces vicomtes connus était un chevalier du nom de Sancho. Charles-le-Chauve, en 845, concéda à un chevalier navarrais nommé Aznar, les deux vicomtés de Soule et de Louvigny. La première de ces vicomtés fut agrégée au royaume de Navarre à l'époque de la reconnaissance, par la Basse-Navarre, de Sanche Abarca Ier, de Pampelune. Cette province fut érigée en sixième Mérindé, division ou département du royaume. Sa capitale était Saint-Jean-Pied-de-Port.

La Soule conserva ses lois ou Fors et sa forme démocratique, sous la protection des rois de Pampelune. Dans un traité passé entre le vicomte Raymond-Guillaume de Soule et Centule-Gaston vicomte de Béarn, on voit qu'elle reconnaissait la souveraineté du roi de Navarre. Ce monarque est seul excepté, avec le duc ou comte de Gascogne Béranger, ou son successeur Eudes, des ennemis contre lesquels Guillaume s'engageait à secourir le seigneur béarnais. Le titre de vicomte resta dans la famille de Raymond-Béranger jusqu'au commencement du quatorzième siècle. Le dernier de ces seigneurs, Augier, se retira en Navarre, où il exerça la charge de connétable. La vicomté de Soule fut alors cédée à Edouard d'Angleterre duc de Guienne, par Louis-le-Hutin.

Mais ce qu'il y a de remarquable dans la cession, c'est que le château de Mauléon y est seul mentionné; rien du pays, rien du peuple. Le roi Louis ne se regardait donc pas comme propriétaire et suzerain de l'un ni de l'autre. Le vicomte de Soule également, au nom duquel agissait le roi, ne possédait non plus, en vertu de son titre, que le seul château, et n'était, comme le roi lui-même, que seigneur ou chef du reste du pays. Bien que cet acte fît passer la Soule aux Anglais, elle n'en resta pas moins libre, exempte de toute servitude, franche de tout vasselage, comme sous les rois de Navarre et ses propres seigneurs. Annexée par



Edouard au duché de Guienne; elle ne revint à la France qu'avec lui.

Gaston comte de Foix et Bigorre avait obtenu en 1465 du roi Louis XI, une somme de dix mille écus. Le roi ne pouvant la compter alors, céda en nantissement au comte ce château, châtellenie, seigneurie, juridiction moyenne, haute et basse de Mauléon, que Gaston devait restituer, ainsi que le titre de vicomte, aussitôt paiement. Depuis lors cette province revint à la France et fut administrée, jusqu'à la révolution de 1789, par ses états; c'est-à-dire le tiers et la noblesse.

Nous empruntons à Béla, auteur national, les détails suivants sur la législation et les coutumes de cette province. On ne saurait les tracer avec plus de netteté.

« La Soule, qui comprend une petite ville, trois bourgs « et soixante-huit paroisses, dans un espace de huit lieues « de long sur quatre de large, jouissait du privilége de garder ses frontières. Ses troupes nationales consistent dans « un bataillon d'infanterie formé par le second ordre, et « commandé par des officiers tirés du premier. Les habitants vivant sous la foi de lois contenues dans une coutume rédigée du temps de François Ier, et approuvée par « la reine, laquelle porte que tous les Souletins sont francs; « de franche condition et sans aucune tache de servitude; « qu'ils peuvent porter les armes en tout temps et en tous « lieux pour leur défense et pour celle du pays; qu'on ne « peut exiger aucun droit sur leurs personnes, ni s'en faire « suivre, soit dans la province, soit hors de ses limites, si « ce n'est en temps de guerre, lorsque par ordre du roi ils « doivent s'assembler pour le service du prince et la conservation de la patrie; que tous habitants en se mariant peuvent ordonner clercs, c'est-à-dire faire des institutions « héréditaires, ce qui en France ne peut avoir lieu qu'entre « nobles; que chez eux les coupables de crimes graves ou « de trahison envers le roi, auront la tête tranchée, ce qui « n'appartient qu'à la noblesse; que tous ont le droit de « chasser et de pêcher dans l'étendue du pays, sans être « inquiétés ni troublés dans l'exercice de ces priviléges;

« qu'ils pourront construire dans leurs domaines des mou-
« lins ou autres bâtiments à leur gré, pourvu qu'ils ne pré-
« judicient ni au public, ni au particulier voisin; qu'ils ne
« seront sujets ni à la gabelle, ni aux droits de foraine pour
« l'exportation de leurs denrées et marchandises dans les
« provinces voisines et jusque dans la ville de Toulouse;
« qu'ils ne paieront ni taille, ni imposition quelconque,
« autre que la capitation, laquelle se paiera par abonne-
« ment; que leurs maisons nobles qui rendent les posses-
« seurs juges nés du pays, ne seront tenus envers le roi ni
« à hommage, ni à dénombrement, ni à *lods et vente*, quel-
« ques mutations qu'elles éprouvent; et que les maisons
« réputées rurales, en cas de mutation par vente ou par
« décret, ne paieront qu'un droit de cinquante-quatre liards,
« quel que puisse être l'objet etc. Enfin suivant le censier
« du pays, la Soule ne doit rien au roi, quoiqu'elle ne recon-
« naisse point d'autre seigneur que le roi.

« De tous les temps les princes auxquels les Souletins ont
« obéi, se sont maintenus dans les droits primitifs de la
« nation Basque, et n'ont jamais prétendu sur eux le droit
« de souveraineté. Si quelque Souletin va encore aujour-
« d'hui, s'établir en Espagne, il lui suffit de prouver quatre
« générations d'extraction Basque pour y être reconnu et
« reçu comme gentilhomme dans les tribunaux, et pour être
« admis dans les ordres militaires qui exigent des preuves
« de noblesse.

« Ces priviléges ayant été représentés en 1667 au nom
« du pays par son syndic général Isaac de Béla, assisté de
« quatre députés, au sieur Pelot commissaire des partis
« dans la province de Guienne, pour la recherche des usur-
« pations de la noblesse; ce magistrat, après en avoir fait
« une exacte vérification, reconnut les droits des Souletins
« et termina à l'instant ses recherches et ses poursuites contre
« eux. »

Ce privilége de noblesse attribué aux Souletins dans la coutume écrite, reconnue par les rois de France et assimilant chacun des montagnards aux gentilshommes et possesseurs de fiefs du royaume, était commun aux Basques des

ept provinces tant de France que de l'Espagne. Selon es époques il réclame deux interprétations. Relativement à 'ère ancienne, celle qui précéda l'invasion des Barbares nodernes et l'institution de la féodalité, il signifie que 'Euskarien se regardait comme un peuple noble. Cette ıoblesse, dit Béla avec fondement, il la déduisait avec raison le sa descendance d'une race pure, antique, illustre et ;ivilisée, qui fut celle des Ibères hispaniens.

L'allodialité de leurs terres, la conservation non interompue de leur indépendance depuis les monarchies fran[ue et visigothe, donnent le même droit aux Euskariens le cette seconde époque. Aucune tache de servage, même ın la recherchant aux temps les plus reculés, ne les flétrisant, et n'ayant porté atteinte à leur liberté, ils se considéent aussi indépendants dans leurs possessions, quelques ıornées même qu'elles soient, que le seigneur dans son ;hâteau flanqué de tourelles, que le roi sur son trône. En 'rance, les conquérants du sol, eux-mêmes, ont conservé ıt consacré ce privilége de noblesse. Seul des peuples qui 'étaient agités sur le terrain de l'ancienne Gaule, l'Euskaien avait lutté victorieusement contre la conquête, et epoussé le joug. Le maintien intact de sa liberté et de ses ranchises l'instituait noble, de par la législation des Barba'es qui, accoutumés à la servitude, ne voyaient que dans son ıxemption les titres de noblesse. Aussi dans l'ancienne loi ıes Basques étaient-ils nobles; et c'est plutôt pour la constatation de leurs droits de propriété et pour leur inviolabilité comme pour leur dignité d'hommes, que par un orgueil audessous de leur caractère et de leur renom, qu'il est tant insisté sur ce privilége dans leurs coutumes écrites.

Aprés y avoir prouvé leurs droits par toutes les conflagrations dont nous avons rendu compte, après les avoir conquis par le sang de tant de générations successives, il leur a fallu l'établir de manière à combattre victorieusement l'effet destructeur du temps, les arguments du fisc, et l'esprit dénigrant de l'envie et des pouvoirs.

L'auteur qui nous a fourni les lignes lumineuses que nous

venons de citer au sujet de la Soule, ne nous éclaire pas moins au sujet des Guipuzcoans.

« Non-seulement Henry IV de Castille qualifie la province « de Guipuzcoa de *noble et fidèle;* non-seulement Charles-« Quint lui a donné depuis le nom de *très-noble et très-« fidèle,* l'un en 1466, l'autre en 1523; Ferdinand-le-Ca-« tholique, dans une déclaration adressée aux Guipuzcoans « en 1476 renchérit encore sur ces qualifications. *Mon inten-« tion*, leur dit-il, *est de vous conserver votre noblesse et « votre fidélité comme à mes bons et fidèles gentilshommes, etc.* « Par lettres patentes de l'an 1480, il reconnaît pour nobles « tous les Guipuzcoans, de quelque qualité et condition « qu'ils puissent être, et Philippe III, voulant en 1608 pré-« venir les difficultés que les Guipuzcoans éprouvaient en « diverses provinces d'Espagne au sujet de leur noblesse, « ordonne qu'après que les Guipuzcoans auront prouvé « leur généalogie, non par ouï dire, mais par une enquête « judiciaire dans la province, ils seront déclarés gentilshom-« mes, en possession et propriété de cette qualité dans toutes « les chancelleries de son obéissance. »

Les chevaliers et les fantassins formaient la seule distinction nobiliaire chez les Basques. Cette distinction était purement militaire; l'état la payait par des rentes affectées à cet usage, et assignées sur un des revenus de la république ou du roi. Aucun droit territorial n'en résultait. Le titre de ricombre était une conséquence de la fortune et non de la naissance, comme le dit le mot lui-même. *Hombre rico* en espagnol est littéralement homme riche. Il suffisait de pouvoir équiper et entretenir à ses frais un nombre déterminé de cavaliers pour obtenir des droits à la ricombrie. Elle ne fut régularisée comme dignité que lorsque son autorité dans l'armée fut arrêtée définitivement. Quiconque pouvait entretenir un cheval, ou combattait comme cavalier avec le bouclier et l'écu, *Escuta* en Basque, recevait la détermination d'*Escutero*, écuyer, chevalier. Les capitaines d'infanterie étaient infançons.

« Tout citoyen, dit encore Béla, naissant soldat comme dans l'ancienne Rome, il prenait rang dans les armées



ationales et s'y trouvait classé selon que ses facultés, plus
ı moins étendues, lui permettaient de prendre une armure
us ou moins distinguée. Le citoyen aisé, armé de la lance
de l'écu, combattait à cheval; le pauvre n'ayant que le
aume et l'épée combattait à pied, et dans l'une ou l'autre
asse le commandement était dévolu à celui que ses riches-
s rendaient le plus influent, le plus puissant. »

« De là cette subordination précieuse qui, sans préjudicier à la noblesse originelle d'aucun des citoyens, tenait chacun dans la place qui lui convenait; qui à l'armée soumettait le légionnaire au centurion, celui-ci au tribun, ce dernier au général, quoique tous égaux entre eux comme citoyens; cette subordination qui dans la ville mettait les patriciens au-dessus des chevaliers, et les chevaliers au-dessus des plébéiens, quoique ces deux premiers ordres eussent été tirés originairement du dernier et conséquemment n'eussent point une noblesse supérieure à la sienne.

« Ainsi, chez les Basques la noblesse commune à tous les grades, loin de nuire à la subordination et à l'harmonie nécessaire entre tous les membres d'un état, les liait plus entièrement les uns et les autres à l'intérêt général de la patrie, et entretenait dans tous les cœurs une émulation constante, aussi profitable à l'état qu'honorable pour les particuliers.

« Cette émulation était sans cesse excitée par les prééminences accordées par la nation à ceux qui avaient bien mérité de la patrie, et qui transmettaient à leurs descendants une illustration comme un monument de leurs services, et un motif puissant de marcher sur leurs traces. C'est aux effets de cette émulation que l'on doit attribuer le nombre prodigieux des maisons distinguées qui existent dans cette partie de la Cantabrie située au-delà des Pyrénées, que le célèbre jurisconsulte Gutierez appelle noble par excellence, restauratrice de l'Espagne, centre de noblesse, pays indicatif et démonstratif de noblesse, très-ancienne souche de la noblesse espagnole.

« C'est en conséquence que les rois d'Espagne ont toujours

« maintenu les Basques dans le droit d'élire eux-mêmes
« leurs consuls et officiers municipaux ; et ceux-ci en vertu
« de leur élection sont autorisés à exercer leurs charges et
« leurs fonctions sans avoir besoin de recourir à la confirma-
« tion du prince. Ils sont même dispensés d'obéir aux gou-
« verneurs et lieutenants-généraux établis dans la province,
« lesquels n'ont à leur égard que le droit d'avis, et non celui
« de commandement, conformément à la déclaration de
« Philippe II, du seize septembre 1597.

« Et si l'on demande quel rôle les hommes de qualité
« peuvent jouer dans un pays où le peuple est noble, nous
« répondrons avec un Basque auquel un étranger faisait la
« même question : que le rôle des premiers est celui que les
« planètes jouent au milieu des étoiles fixes. »

Le privilége de noblesse, que les Souletins avaient de commun avec les autres Basques, n'est pas le moins remarquable de ceux rapportés par la coutume écrite. Le lecteur aura toutefois remarqué celui par lequel ils étaient exemptés du droit de foraine pour l'exportation de leurs denrées et marchandises, dans tout le rayon de l'ancienne Aquitaine, jusqu'à la ville de Toulouse. Nous avons dit plus haut que sous les Mérovingiens les Vascons avaient étendu leurs conquêtes jusqu'à cette métropole. La dissolution définitive du duché de Vasconie eut lieu sous Louis-le-Débonnaire, Pépin d'Aquitaine, et Charles-le-Chauve. Le privilége accordé aux Souletins, et qui date de cette époque, montre assez les ménagements gardés par la seconde race des rois de France, les Carlovingiens, envers les montagnards. Elle ne réussissait que péniblement à les resserrer dans leurs premières limites, et savait que la force les y aurait encore plus difficilement contenus. Les droits de l'ancienne conquête se trouvaient donc reconnus en quelque sorte par ces franchises, et quelques fruits de leur indépendance, demeurés intacts, restaient encore aux vainqueurs d'autrefois. Nous allons laisser examiner à l'auteur déjà cité, la question relative au Labourd.

« Il est incertain si le Labourd, qui comprenait alors
« toute la partie du Guipuzcoa soumise à l'évêque de

Bayonne suivant la charte de l'évêque Arsius, suivit le sort de la Soule, lorsque ces contrées furent placées sous la protection du royaume de Navarre par Sanche Garcie Ier, dit Abarca. Mais il est très-probable que les seigneurs connus depuis cette époque sous le titre de comtes des Basques, et dont la plupart devinrent ducs de Gascogne, n'étaient autres que les seigneurs du Labourd. Tel fut Guillaume-Sanche petit-fils de Garcie, Sanche-le-Courbé; tel fut Sanche-Guillaume, qui suivit Sanche-le-Grand dans la plupart de ses expéditions contre les Maures. Il résidait à la cour de ce monarque et signa avec lui plusieurs actes publics. D'ailleurs la ressemblance des noms prouve assez évidemment que ces seigneurs étaient de la même famille que les rois de Navarre et leur tenaient par les liens du sang, comme le peuple du Labourd pour l'identité d'origine, des mœurs et du langage.

« La postérité de Fortuñio-Sanche qui, vers l'an 1060 fut vicomte de Bayonne et Labourd, posséda cette vicomté jusqu'au temps de Richard duc de Guienne du chef de sa mère Eléonore, et depuis roi d'Angleterre. Ce prince fut mécontent d'Arnaud-Bertrand, alors vicomte de Bayonne, et de la majeure partie du Labourd en 1177. Il ne toucha cependant ni aux lois, ni au gouvernement du pays, qui continua d'avoir ses vicomtes particuliers jusqu'au règne de Jean-Sans-Terre, frère et successeur de Richard. Depuis la réunion du duché de Guienne à la couronne de France, le Labourd, ainsi que la Soule, a continué de se régir par ses lois et ses usages propres; il a son tribunal particulier à Ustaritz, comme la Soule a le sien à Licharre, dans lequel tous les gentilshommes sont assesseurs, en qualité de juges nés du pays. Il y a cependant cette différence depuis le dernier siècle, que le Labourd ressortit au parlement de Bordeaux et la Soule à celui de Navarre. Le Labourd fournit plus de marins que de cultivateurs; il ne paie encore aujourd'hui qu'une petite taxe au roi, il est regardé comme un pays franc et libre. »

Indépendamment du Labourd, de la Soule et de la Mé-ndé de Basse-Navarre et de Saint-Jean-Pied-de-Port, se

trouvaient dans la circonscription de cette dernière deux petites communautés, celles de Mixe, et celle d'Ostabat. Depuis la dissolution du duché de Vasconie, au neuvième siècle, elles s'étaient maintenues indépendantes. De pareils phénomènes ne se rencontrent dans l'histoire d'aucun autre peuple. Chez les Basques, fait remarquable, aucune des portions de leur ancienne confédération, même la plus minime, ne tomba sous le joug des conquérants; aucune n'aliéna sa liberté. Toutes les provinces, disons toutes les localités, même le Mixain et l'Ostabaret, malgré leurs proportions restreintes se conservèrent franches et libres jusqu'à l'époque de la révolution française. Jamais les ducs de Guienne ne possédèrent ces petits pays. Le onzième siècle les trouva encore sous la dépendance de la vicomté d'Acqs, aujourd'hui Dax, dont ils suivirent les révolutions et l'ordre de succession. Cette terre dépendait des rois de Navarre, qui en étaient souverains et seigneurs suzerains. Les vicomtes de Béarn s'emparèrent de la vicomté d'Acqs et de ses dépendances. Usurpation d'un jour qu'une génération vit naître et finir. Les seigneuries de Mixe et d'Ostabat rentrèrent dans le cercle de la monarchie navarraise à titre de pays libre. Elles eurent une cour générale qui réglait leurs Fors. Leurs registres présentent le préambule de quelques statuts intitulés *Ordonnances politiques*. Son style vieilli, son antique rédaction, ses longues phrases, n'empêchent pas ce document d'être curieux, et lui donnent au contraire le vernis de son âge.

« Du 24 mars 1598; Ordonnance politique du pays d'Os-
« tabaret; — Extrait des registres de la cour générale du
« pays d'Ostabaret; — S'ensuivent les ordonnances poli-
« tiques dudit pays.........

« Comme ainsi soit que toutes les nations et touts temps
« ayant eu singulier soin que par justice et police en meil-
« leur ordre et règle qui puisse estre, le peuple soit régy et
« gouverné, tellement que ceux qui l'ont en haine sont estés
« tenus contraires en nature et par ainsy les Athéniens, jà
« soit qu'ils fussent payens, ils eussent soucy d'ordonner et
« mettre en escrit leurs loix et coustumes et à plus forte
« raison nous chrestiens deuons tascher et procurer que le

genre humain soit régy suiuant le droit en bonne police; et comme en diuerses prouinces, diuerses coustumes, ordonnances et règles de viure ayant eu et obtenu comme aprés nous vivons et observons; et le païs et prouince d'Ostabaret soit situé au présent pays de Nauarre séparé des autres prouinces du royaume, et aye ses coustumes, priviléges, poliçes et règles de uiure différentes des autres pays et provinces, par aincy les gentils hommes et infançons dudit pays d'Ostabaret qui sont beaucoup en nombre, et les uilles d'Ostabat et Larcebeau, sittuéz au dict pays, d'Ostabaret et les autres gens et commnnautés du dict pays assemblés en nombre compétent en la forme, manière, ordre et lieux accoutumés pour entendre au service du roy, et bien et utilité de la république estant tous unanimes et confirmés sans aucune discrépance, en la meilheure vie, forme et manière qu'ils peuuent, et ont prié, ont ordonné et estably et fait rédiger par escrit les coustumes, fors et loix suiuantes par articles, considérant la qualité et quantité du dict pays et province d'Ostabaret, et encienne coustume en içelle observée, et çe conformément à raison en la forme, manière ordre et qualité. »

La Basse-Navarre ou Navarre française, qui comprend en ›ut cinq villes peu considérables et cent villages et hameaux, ›t la même destinée. Elle fut constante dans ses protesta›ons pour ses libertés. Sixième Mérindé du royaume de ampelune depuis le dixième jusqu'au seizième siècle, la asse-Navarre en 1512 resta fidèle à ses légitimes seigneurs atherine et Jean d'Albret. Les Agramontais des provinces s-pyrénéennes combattirent chaudement à toutes les tentaves de restauration faites dans les intérêts de leurs princes. erdinand-le-Catholique fit des propositions avantageuses, iit en œuvre toutes les insinuations possibles. C'était un ›and monarque; mais la Basse-Navarre rejeta insinuations t propositions, écarta le sceptre qui cherchait à s'étendre sur lle et refusa de devenir Espagnole et Castillane. La valeur t l'énergie des Bas-Navarrais repoussèrent une nouvelle ›ntative faite depuis par Charles-Quint. Il voulait, lui ussi, s'attacher la sixième Mérindé; mais elle tira l'épée et

garda son indépendance. Et cependant l'armée française, unique et dernier espoir du roi agramontais, venait d'être défaite par les armes impériales. Les Basques comptaient encore plus sur eux-mêmes ; ils eurent raison, et se conservèrent tout seuls. Nous trouvons dans l'histoire de Foix, par le vieil Olhagaray, les lignes suivantes :

« Squarabuquo, colonel de l'infanterie française et l'évê-
« que de Conserans gagnèrent au pied et ne cessèrent de
« courir qu'ils ne fussent à Bayonne, où leurs coffres les
« attendaient. De là ils avertirent le roi Henry, qui était aux
« écoutes à Navarreinx, prêt pour assister l'armée, si elle se
« fût avisée de lui en donner plus tôt avis. Ceux du fort du
« Pignon et du château de Saint-Jean-Pied-de-Port ne s'éton-
« nèrent nullement de cette fuite; ainsi en gardant leurs
« places, ils conservèrent encore pour leur seigneur naturel
« la Basse-Navarre. »

Tout le monde sait que l'adjonction de la Basse-Navarre à la France date de l'avénement d'Henry IV au trône de Paris. Elle n'était qu'un membre séparé par la conquête du royaume primitif, et cependant elle conserva le titre et les priviléges d'un royaume indépendant et distinct. Nouvelle preuve que les Basques, après avoir victorieusement défendu leur liberté contre les guerres d'invasion, savaient encore maintenir et faire respecter leurs droits pendant les temps de paix, contre les empiétements du gouvernement de France.

Les troupes de la Basse-Navarre consistaient en quatorze cents hommes d'infanterie, commandés par des chefs nationaux, et toujours prêts à marcher au premier appel. La bravoure des Bas-Navarrais se signale encore sous Henry le Béarnais, qui ne pouvait tarir sur leur compte et les exaltait après chaque combat. Les Poitevins et les Saintongeais en devinrent jaloux, dit d'Aubigné dans son premier livre, parlant de la bataille de Coutras.

Au sujet de la même affaire le père Daniel cite un trait qui fait trop d'honneur aux Basques pour que nous ne cédions pas au désir de le rapporter. Dupleix en parle dans les mêmes termes, ainsi que Dupuis, au sujet du siége de Rouen.

.'armée du roi de Navarre couvrait par son centre le village le Coutras. Sa droite était appuyée à un bois taillis, et sa auche à la Drogue. Le bois était une position importante; a presque totalité de l'infanterie y avait été jetée, en sorte ue la gauche restait dégarnie. Daubigné, historien et guerier, en fit l'observation au roi. Pour combler le vide, oixante arquebusiers furent tirés de chacun des régiments le Mongommeri, La Borie, Belzunce, Salaignac et quelques utres. Ils furent envoyés à la gauche de l'armée avec un utre détachement de deux cents arquebusiers.

La cavalerie de Turenne fuyait, la victoire erra un moment autour de l'armée catholique. Accompagné du jeune Iongommeri, le capitaine de Belzunce cria à ses Navarrais : Enfants, il faut mourir, mais au milieu des ennemis. A bas les arquebuses ; l'épée à la main : en avant! » Le bataillon navarrais, déjà réduit à trois cents hommes, jette ses rquebuses, saisit l'arme favorite de ses pères et, l'épée au oing, s'élance sur les pas de Belzunce. L'infanterie catholique, plus nombreuse des deux tiers et formée en carré, est bordée avec furie et enfoncée; les piquiers se voient arraher leurs hallebardes des mains par les Basques, l'infanteie catholique est en pleine déroute. Des trois cents homnes, ceux qui tombèrent périrent dans les rangs ennemis. Iais il en resta assez, des Navarrais de Belzunce, pour ignaler plus tard encore leur affectueux dévouement à Henry V, leur valeur dans d'autres combats, et rapporter chez eux a tradition de Coutras.

Louis XIV les vit toujours les mêmes dans toutes ses iombreuses campagnes; le régiment de Navarre devint célèbre. Les traditions d'honneur et de bravoure s'y conservaient u point que Rousseau a pu dire qu'un poltron devenait forément brave en entrant dans le régiment de Navarre.)epuis leur séparation d'avec la mère-patrie, les Bas-Navarais avaient quitté le drapeau rouge. Leur régiment en avait ıdopté un de couleur feuille morte, avec une croix blanche ntourée de fleurs de lys en or et les anciennes armes de Navarre, dont les chaînes étaient un souvenir de Muradal,

la représentation parlante d'un haut fait. Emblème ingénieux et touchant de cette branche vigoureuse qui, séparée du tronc principal et privée de la sève antique et vivifiante, était frappée de dépérissement.

La Navarre, suivant l'usage immémorial, ne payait ses milices que dans les cas de guerre personnelle ou d'invasion. Le roi de France était tenu de les solder et les entretenir quand il les employait dans ses places fortes, ou les appelait sous ses drapeaux. L'hydre du fisc essaya d'appuyer sa serre sur la Basse-Navarre, comme sur le reste de la France; il y eut même quelques tentatives d'y établir la féodalité. Ces plantes éxotiques ne purent jeter de racines dans un terrain qui les repoussait et les dévorait. La féodalité, le fisc, en furent pour leurs essais.

L'édit de réunion de la Basse-Navarre à la France, rendu en 1620 par Louis XIII, devint le premier texte des discussions soulevées à ce sujet. Dans la crainte que le défaut d'héritier mâle de la couronne de France ne donnât accès aux prétentions des princes étrangers, il est relaté dans cet édit, après un exposé qui prend le texte du bien public : « A ces « causes nous avons, par cet édit perpétuel et irrévocable, « uni et incorporé, unissons et incorporons ladite couronne « et pays de Navarre à notre couronne et domaine de France, « pour être dorénavant censé membre d'icelle, et de même « nature, qualité et condition que les autres membres de « notre royaume, couronne et domaine. »

Cette maxime féodale, *nulle terre sans seigneur*, fut alléguée contre le franc-alleu et l'indépendance de la Basse-Navarre. Les Basques répondirent : « Nul seigneur sans terre », et retournèrent l'arme de leurs adversaires contre ceux qui l'avaient présentée. Les Bas-Navarrais défendirent leur juste cause par des raisons solides. Dans leurs considérations se trouvait néanmoins une inexactitude, mais une seule, et encore était-elle relative. C'était de regarder les cinq Mérindés de la Haute-Navarre comme conquises par le duc d'Albe, au nom du roi de Castille. Elle fut vendue, la Haute-Navarre, et non conquise; elle fut livrée, et non conquise: elle fut courbée sous une loi de nécessité, et non



conquise, la Haute-Navarre; et cela, par les menées, les soulèvements, les trahisons, l'insatiable ambition des Beaumontais aidés des provinces d'Alava, Biscaye et Guipuzcoa, qui portèrent au trône de Pampelune la dynastie de leurs seigneurs adoptifs. Nous l'avons vu ; l'histoire nous l'a dit : elle ne ment pas. A cette erreur près, les argumentations furent sages et savantes. Les Bas-Navarrais se montrèrent versés dans les théories du droit politique, comme dans l'exercice de la liberté pratique, et fermes sur ce nouveau terrain comme sur celui des combats.

Cette justesse, cette précision de raisonnement contre des hommes consommés dans l'art de manier la polémique, était déjà une présomption de l'excellence de leur cause. Ils disaient que si l'une des deux Navarres avait dû perdre sa franchise territoriale, c'était la partie soumise par la conquête; et cependant, ajoutaient-ils, la Navarre espagnole a conservé sous le sceptre de Castille la franchise de ses terres, sa liberté allodiale. Comment donc cette liberté originelle aurait-elle pu être perdue, aliénée, entamée même dans la Basse-Navarre, que jamais aucune nation étrangère n'avait soumise? A l'appui de ce dire, ils citaient la constitution du royaume.

« Il fut d'abord établi un For, d'élire un roi pour toujours, « et qu'avant d'être proclamé, le roi jurerait d'améliorer « toujours les Fors et de ne les empirer jamais. Les Fors de « la Navarre existaient donc avant qu'elle ne fût soumise à « des rois. Don Charier dit, en effet, dans sa préface : « qu'avant d'élire leur premier roi les Navarrais formèrent et « écrivirent leurs Fors. La formule du serment des rois « prouve que la nation ne leur abandonna pas la puissance « législative puisqu'ils juraient *d'améliorer toujours les Fors* « *et de ne jamais les empirer*. Ils ne pouvaient donc rien « ordonner de contraire à cette loi primitive que la nation « avait fait. Ils ne pouvaient même la changer sous prétexte « d'amélioration ni faire de nouvelles ordonnances, qu'avec « le conseil, consentement et volonté des prélats, ricombres, « chevaliers, infançons et députés des bonnes villes du « royaume de Navarre. Le roi Philippe comte d'Evreux, en

« fait l'aveu dans la correction du For du dix-sept septem-
« bre 1330. C'est ainsi qu'il a fait lui-même cette correction
« intitulée *A mi Juramento*. Les rois juraient encore qu'ils ne
« pouvaient tenir cour, ni exercer la puissance judiciaire,
« sans le conseil des ricombres naturels du royaume, et
« qu'ils ne feraient guerre, ni paix, ni trêve avec aucune
« puissance, ni aucune autre chose importante pour le
« royaume, sans le conseil de douze ricombres ou de douze
« des plus anciens sages du pays.

« Lorsque, pour délibérer sur les lois ou sur quelque acte
« important d'administration, on voulait éviter le tumulte des
« grandes assemblées et réduire les assemblées en petit
« nombre, ce n'était pas le roi qui choisissait le commissaire
« des états; c'étaient les états eux-mêmes. J'en trouve
« encore la preuve dans la correction du For de l'année 1330.
« J'y vois cependant qu'on admettait dans ces comités quel-
« ques officiers nommés par le roi; mais ils y étaient en
« petit nombre. Dans le comité qui travailla à la correction
« du For en 1330, il n'y avait que sept officiers du roi, et
« les cortès y avaient, outre les députés des villes et com-
« munes, dont le nombre indéterminé pouvait s'élever à
« plusieurs cents, quatre commissaires de l'ordre du clergé
« et huit de l'ordre des chevaliers. Il paraît même que les
« officiers du roi n'y avaient que voix consultative, puisque
« le roi Philippe y déclare qu'il ne fait de nouvelles ordon-
« nances que du consentement des gens des trois états.—
« Un autre droit qui ne fut jamais contesté aux Bas-Navar-
« rais, un droit que les cortès de la Haute-Navarre ont con-
« servé, était celui de n'offrir à leurs rois que des dons
« volontaires, de s'imposer eux-mêmes, et de ne pouvoir
« l'être par aucune puissance. Ce droit fut exercé dans toute
« son étendue, et respecté par les souverains jusqu'en
« l'année 1643. »

A cette époque les traitants et maltôtiers avaient pris à ferme les contributions de la France et gouverné l'armée du fisc dans ce pillage organisé. Mesure déplorable, due à l'état de marasme du trésor, à ses dilapidations, à l'absence de lois financières, à un vice plus organique encore dans le



gouvernement, vice enfanté par l'absolutisme et la féodalité. Et c'était, comme toujours dans ces temps-là, le peuple pressuré qui payait, en outre des dépenses ordinaires, indispensables et voulues de l'état, les pensions scandaleuses des courtisans, le luxe et les pensions plus scandaleuses encore des maîtresses et des bâtards des rois, et les rapides et colossales fortunes des fiscaux. C'est alors qu'ils essayèrent d'englober la Basse-Navarre dans leurs avides mesures. Leur point de départ, leurs bases principales étaient le malheureux édit de réunion.

Déjà la constitution du pays avait reçu quelques atteintes, notamment dans le droit le plus essentiel des Navarrais, celui d'obtenir la réparation de tous leurs griefs lors de la tenue des états, avant de désemparer, avant même de délibérer sur les dons à faire au roi. La Basse-Navarre avait vu s'anéantir ce droit, tandis que la Haute-Navarre, sous la maison de Castille, le conservait dans toute son intégrité. Les commissaires royaux chargés de tenir les états, n'eurent plus le plein pouvoir de réparer les griefs des communes, si ce n'est à la charge de ne pouvoir toucher aux arrêts du parlement de Pau. Cette restriction était diamétralement opposée à la constitution navarraise. Des documents contemporains nous apprennent en outre que les pouvoirs ainsi modifiés des commissaires, étaient toujours accompagnés d'ordres secrets de ne réparer aucun grief un peu considérable, sans en avoir préalablement référé au ministre.

Ainsi tomba en désuétude l'ancien usage de demander et d'obtenir réparation pendant la tenue des états. L'amalgame produit la décadence. Les cahiers rédigés par les cortès étaient envoyés à Versailles, y restaient long-temps sans réponse, ensevelis, oubliés, souvent perdus dans la poussière des bureaux ministériels. Parfois l'objet de la réclamation était d'une importance qui ne comportait point les lenteurs d'une correspondance. Alors les Navarrais étaient obligés d'envoyer à grands frais, à plus de deux cents lieues de distance, des députés pour aller demander un acte de justice, une solution. Et cette solution, cet acte de justice, ou n'arrivait pas, ou venait trop tard.

Les Bas-Navarrais reconnaissaient tristement les atteintes portées à leur constitution ; ils les toleraient. Mais plutôt que de la laisser anéantir, ils se seraient révoltés et battus jusqu'au dernier. Les empiétements s'étaient faits insensiblement, à la dérobée, pour ainsi dire. La force d'inertie, des lenteurs calculées, le silence et d'autres moyens pareils venaient en aide au ministère courtisan de Versailles. On n'eût pas osé nier les droits du peuple navarrais, ni recourir à la force ouverte pour l'en dépouiller. La constitution ne pouvait être violemment arrachée par les Bourbons. Un principe populaire chez les Basques était l'imprescriptibilité des droits des nations, et que la constitution ne pouvait être changée, même avec le consentement des états. Aux termes du For il fallait le concours du peuple entier; son concours, disons-nous, car son approbation n'eût pas suffi. Les états n'étaient point législateurs. Mandataires de la nation, ils avaient tout pouvoir pour maintenir, défendre, corroborer, améliorer les lois de la Navarre ; aucun pour les aliéner.

On écrivait de Saint-Jean-Pied-de-Port à Versailles que Louis XIII, en unissant le royaume de Navarre à sa couronne, avait déclaré : « Ne pas vouloir déroger aux Fors, « franchises et libertés, priviléges et droits appartenant à « ses sujets du royaume de Navarre. » Pendant qu'il faisait rédiger le mandat d'union, il faisait le serment « de main- « tenir les Bas-Navarrais dans tous leurs Fors, droits et pri- « viléges, etc. » Ce serment, particulier au royaume de Navarre et qui n'avait rien de commun avec celui que faisait le roi de France à son sacre, fut répété par tous ses successeurs. La conclusion naturelle en était que les Bas-Navarrais formaient un corps indépendant et séparé de la nation française ; que leur existence, leurs droits, leur constitution, étaient à part et ne participaient en rien de la constitution, des droits, de l'existence du reste du royaume, dont, en ce sens, ils étaient distincts. Aussi, depuis l'édit de réunion, les états du pays avaient-ils conservé le titre d'*états généraux du royaume de Navarre*. Cette désignation indiquait assez la représentation d'un corps entier et non d'un simple fragment de nation.

L'édit d'union changeait implicitement l'ordre de succession du royaume de Navarre. Les Bas-Navarrais objectèrent toujours que l'abrogation d'une des premières lois fondamentales de leur pays aurait dû être soumise aux états, communiquée à la nation assemblée en comices, et adoptée par une nouvelle loi claire et précise, plutôt que par un édit subreptice et ambigu. En ce point comme dans les autres, l'édit était resté sans effet. Car, d'après lui, la Navarre aurait dû cesser d'être un royaume distinct, subsistant par lui-même, et son titre même aurait dû disparaître. Cependant depuis l'édit, comme antérieurement, Louis XIII et ses successeurs accolent le titre de roi de Navarre à celui de roi de France, ce qui maintient la destination séparative, bien qu'on ait eu l'idée de n'en agir ainsi que comme pure indication d'une double couronne, ou d'un cumul.

Si la Navarre avait été réduite au rôle secondaire de simple membre ou province, ainsi que l'édit l'aurait voulu et l'indiquait, les rois auraient supprimé le serment explicite et particulier aux Navarrais. Cependant les rois de France ne le méconnurent jamais et suivirent, en cela du moins, les coutumes et lois de Pampelune. Dans la même hypothèse et d'après le même édit, la Navarre, une fois assimilée en nature, qualité et conditions, aux autres membres de la France, ses états généraux seraient devenus provinciaux en conséquence de cette assimilation.

Néanmoins les rois de France eux-mêmes ne les ont jamais désignés que par le nom d'*états généraux de la Navarre*. Ceci établit une véritable reconnaissance, et non une concession. Alors dans la condition établie par l'édit, la Navarre aurait été forcée d'envoyer ses députés aux états généraux de France, et toujours les Bas-Navarrais s'y sont opposés et refusés. Fait qui constate un droit reconnu, et non une mutinerie ou une vaine prétention. Le premier était incontestable, il devait être respecté ; la seconde eût été coupable, elle eût mérité châtiment. Il n'a point été question de punir une intention séditieuse ; on s'en est tenu à la discussion, qui était déjà une présomption en faveur du défendeur. Le gouvernement de France n'avait rien à redouter ; ce n'était

[illegible]

Le [illegible] mai 1789 les états généraux de France furent convoqués ; ceux de Navarre avaient déjà leur session le [illegible] et [illegible] mars précédent. On peut voir par les pièces suivantes que les Bas-Navarrais n'entendaient rien céder de leurs droits politiques. La [illegible] topographique, et la numérique faiblesse de leur état ne leur suffisaient pas pour admettre que leurs droits particuliers, comme nation indépendante, pussent rien perdre de leur importance ni de leur valeur. On y retrouve partout leur conscience de ce qu'ils avaient été, de ce qu'ils étaient encore comme valeur intrinsèque. Les nations roulent, les nationalités sont entraînées par le flot des événements, les droits sont violés, mais [illegible] droits, nationalités survivent, et clament, de toute la force de la vérité, du fond de l'abime où les ont précipités les [illegible]ations.

Lorsque les pièces que nous allons mettre sous les yeux du lecteur se rédigeaient, un orage apparaissait à l'horizon. Les états navarrais lisaient peut-être une tempête

olente dans ces nuages amoncelés; mais il n'était pas ınné à la perspicacité humaine de pressentir le cataclysme ıi devait en ressortir. Dans la mémorable séance du trente un mars 1789 un discours fut prononcé après la détermiıtion prise d'envoyer des députés à Louis XVI. Il trace nettement l'opinion invariable, la situation morale de la Naırre : en voici la péroraison.

« Vos députés doivent être chargés de présenter au roi le cahier que vous aurez dressé, et qui contiendra la déclaration la plus positive de votre pouvoir législatif: l'adoption pour le royaume de Navarre de l'ordre de succession pour la couronne de France, le redressement de tous vos griefs, et la réforme des abus et des vices de votre organisation.

« Ils demanderont que tous les articles soient rédigés en forme d'édit.

« Les mêmes députés seront chargés des pouvoirs des états, pour se présenter aux états généraux de France, pour leur faire connaître la constitution et l'indépendance de la Navarre, l'impossibilité où ils sont de renoncer à cette constitution et à cette indépendance et par conséquent de se déclarer membres des états généraux de France, jusqu'à ce que lesdits états généraux se soient donné une constitution aussi bonne ou meilleure que celle de la Navarre, qu'ils aient pris les moyens convenables pour la rendre ferme et stable à jamais.

« Ils déclareront en conséquence qu'ils ne peuvent demander ni accepter la voix délibérative dans les états généraux de France sur tout ce qui concerne, soit la constitution à former par la nation française, soit l'octroi et la répartition de l'impôt que les états généraux de France jugeraient à propos d'accorder au roi; parce que délibérer sur la forme de la constitution française, ce serait en quelque sorte renoncer à la constitution de la Navarre avant que la France en ait une à lui offrir, et que délibérer dans les états généraux de France sur l'octroi et la répartition de l'impôt, ce serait renoncer au droit qu'a toujours eu la

« Navarre de s'imposer par soi-même et de ne pouvoir être « imposée par aucune autre puissance.

« Ils témoigneront en même temps aux états généraux de « France combien ceux de la Navarre désirent que la France « se donne une telle constitution que la Navarre puisse « l'adopter, et ne faire dorénavant qu'un seul et même « corps politique avec les états généraux de France. Ils « donneront pour garant de la sincérité de ses désirs l'acte « par lequel les états généraux de Navarre auront adopté « pour leur royaume l'ordre de succession établi pour la « couronne de France.

« Ils seront chargés d'offrir aux états généraux de France, « en attendant que cette incorporation puisse s'effectuer, de « s'unir à eux par les liens d'une confédération frater- « nelle.

« Ils seront aussi chargés de déclarer que les états géné- « raux de la Navarre sont disposés, quand ils connaîtront la « masse des dettes et des dépenses publiques, à y contribuer « pour leur part en proportion des facultés de leur pays.

« Comme il est impossible, vu la distance des lieux, que « le gouvernement communique aux états généraux du « royaume de Navarre toutes les pièces justificatives, tous « les papiers et documents nécessaires pour connaître, véri- « fier cette masse de dettes et de dépenses publiques, les « députés seront chargés de demander l'entrée aux états « généraux de France, pour y entendre les discussions et « vérifications qui y seront faites, prendre communication « des pièces et documents sans se déplacer, en avoir même « du secrétaire des états généraux de France telles amplia- « tions et copies collationnées que le cas requerra, et du tout « référer aux états généraux de Navarre leurs commet- « tants. »

Une lettre fut aussi rédigée au nom des trois états; et comme elle est la conséquence et le complément du discours ci-dessus, nous en offrons une copie à nos lecteurs.

« AU ROI.

« SIRE,

Les gens des trois états de votre royaume de Navarre)us remontrent très-humblement que, pendant qu'ils aient assemblés et uniquement occupés d'objets intéres-ınts pour le service de V. M. et pour la maintenue de urs franchises et libertés violemment attaquées, ils ont ı avis de la prochaine promulgation d'un édit qui ssujétit au droit de franc-fief les villes et pays abonnés u qui ont reçu précédemment des exemptions. Frappés e la seule idée du danger dont ils se sont crus menacés, s ont suspendu le cours de leurs délibérations; mais un xamen réfléchi des droits constitutifs de votre royaume e Navarre a dissipé leurs alarmes. Ils ont vu renaître ıssitôt dans leurs assemblées les sentiments de confiance ue votre justice et votre bonté paternelle ne cessent de :ur inspirer. C'est à V. M., Sire, à justifier les motifs de :ur sécurité, c'est pour la prévenir contre de nouvelles ırprises qu'ils vont faire passer au pied du trône leurs ès-humbles et respectueuses représentations.

L'établissement du franc-fief, dont l'histoire place l'épo-ue au temps des croisades, n'a eu lieu que dans votre)yaume de France, fondé par droit de conquête, et n'a en de commun avec la Navarre qui, érigée en monar-ıie par le propre fait du consentement du peuple, n'a ımais été conquise. Les régnicoles ont conservé leurs nmunités originaires dans lesquelles ils ont été mainte-us de règne en règne. D'ailleurs on sait que le droit féo-al qui a enveloppé toutes les parties de la France, a pro-uit celui de franc-fief; mais la Navarre étant en franc-alleu 'origine, on n'y trouve pas de vestiges de ce droit, qui 'y a jamais été perçu ni même connu.

Telle était, lors de l'avénement d'Henry IV à la cou-)nne de France, la constitution fondamentale de votre)yaume de Navarre qui, loin d'avoir varié depuis, a été olennellement cimentée par un édit de Louis XIII, du

« mois d'octobre 1620, par lequel il a uni le royaume de « Navarre à la couronne de France.

« Le préambule de cet édit est remarquable en ce qu'on y « voit que Henry IV avait *commandé la réunion à la couronne de* « *France de toutes les terres qu'il possédait avant que la suc-* « *cession du royaume lui fût échue*, c'est-à-dire de celles qui « relevaient de la couronne de France. Ensuite Louis XIII « passe au motif de l'édit, et déclare qu'il consiste à *préve-* « *nir les malheurs et inconvénients qui arriveraient si, par dé-* « *faut d'héritier mâle de sa maison, le royaume de Navarre* « *échéait par succession à des princes étrangers*. C'est cette « raison dominante, puisée dans la politique, qui le porte, « non à réunir comme les autres terres ainsi qu'Henry IV « l'avait ordonné, mais à unir la Navarre et le Béarn à la « couronne de France. Aussi après avoir ordonné cette « union uniquement pour ranger la Navarre sous la loi « salique afin de rendre les deux couronnes indivisibles; « après avoir enfin pourvu à ce que l'intérêt de l'état exi- « geait à cet égard, Louis XIII, cédant ensuite au mouve- « ment de sa justice, ajoute : *que c'est néanmoins sans déroger* « *aux fors, franchises, libertés, priviléges et droits de ses* « *sujets du royaume de Navarre*.

« A cette époque il est indubitable que le droit de franc-fief « n'existait pas en Navarre, d'où il s'ensuit que l'exemp- « tion de ce droit est implicitement comprise dans les im- « munités reconnues par la dite union, dont les parties inté- « grantes sont indivisibles et liées les unes aux autres. Cette « loi est aussi irrévocable par rapport au maintien des « immunités, qu'elle l'est en ce qui regarde l'union des deux « couronnes, et par une conséquence nécessaire on ne peut « anéantir les immunités par des établissements qui y seraient « diamétralement contraires, tels que le droit de franc-fief, « sans renverser la loi qui unit les deux couronnes, ni sans « tomber dans les inconvénients que la sagesse de Louis-le- « Juste a prévenues. Ici la raison d'état milite éminemment « en faveur de vos fidèles sujets de Navarre, et les met à « l'abri de toute recherche à l'occasion du franc-fief.

« Il y a plus, Sire; les remontrants ont pour eux un gage

« précieux de l'équité de Louis XIV, votre auguste bisaïeul.
« C'est un édit du mois d'avril 1694, enregistré au parlement de Navarre le vingt-deux mai suivant. On y voit que, sur les représentations des trois états de votre royaume de Navarre portant que, quoiqu'ils tiennent en franc-alleu naturel et d'origine tous leurs biens nobles et roturiers, et que par cette raison ils soient exempts de tous actes de vasselage, de tous droits seigneuriaux, et notamment de celui de franc-fief, ils sont néanmoins inquiétés à l'occasion des droits de franc-fief et franc-alleu portés par les édits du mois d'août 1692. Et d'après cet exposé le roi *éteint, supprime et révoque, pour ce qui concerne la Navarre, lesdits édits, sans qu'aucun des habitants de ce royaume puisse être recherché pour aucun des cas portés par iceux. Et en conséquence, les maintient dans la faculté de tenir en franc-alleu naturel et d'origine tous leurs biens nobles et roturiers, particuliers et communs, et tous leurs autres droits, priviléges, exemptions et libertés, nonobstant lesdits édits assurant le franc-alleu et le franc-fief.* »

« Il est manifeste que l'édit dont on vient de faire l'analyse remonte aux droits originaires de la Navarre, et est inhérent à la constitution fondamentale de ce royaume, dont ils forment le cens, en cela bien différent des exemptions de pure concession qui ne sont pas irrévocables de leur nature; au lieu que les immunités des remontrants le sont, parce qu'elles portent sur le droit public même.

« A partir de ce principe, dont on ne peut s'écarter, il est évident que le nouvel édit concernant le franc-fief n'est applicable qu'aux villes et pays qui ont obtenu des exemptions particulières, et qui, relevant de la couronne de France, rentrent dans l'ordre du droit commun, lorsqu'il plaît au souverain de l'ordonner. Au contraire, suivant l'édit de 1620, la Navarre doit toujours être considérée comme un royaume distinct et séparé en ce qui touche ses franchises primordiales.

« Ces assertions et les conséquences qui en dérivent sont trop claires, Sire, pour ne pas convaincre V. M. qu'il est de sa justice de défendre d'y porter la plus légère atteinte

« sous quelque prétexte que ce soit ; il est encore de son in-
« térêt de conserver dans toute leur intégrité, les lois fonda-
« mentales de ses états, parce qu'elles sont l'appui le plus
« ferme du trône et de l'autorité royale. Mais si, malgré les
« motifs et l'esprit du nouvel édit dont on ne peut rien in-
« férer contre les remontrants, comme on l'a déjà fait voir,
« ils étaient exposés à des recherches fiscales, ce serait les
« replonger dans la douleur et former des doutes injurieux
« à l'honneur et à l'état de familles accoutumées à sacrifier
« leurs vies et leurs biens pour le service de l'état ; ce serait
« leur ravir l'estime du public et déprécier leurs propriétés,
« et cela sans presqu'aucun intérêt pour V. M.

« Ces recherches odieuses conduiraient à celles de la no-
« blesse, et donneraient lieu à des décisions et à des taxes
« arbitraires. Les lois de Navarre, aussi anciennes que la
« monarchie elle-même, et opposées à celles que la politi-
« que des rois a introduites en France, anoblissent chaque
« possesseur de salle, ou maison décorée du droit de pren-
« dre séance aux états, pourvu d'ailleurs que ceux qui en
« sont revêtus vivent noblement. Tellement que la noblesse
« est réelle en Navarre, telle qu'elle était autrefois en France.

« On ne peut présumer, Sire, que l'intention de V. M. soit
« de contester aux possesseurs des salles, vivant de père en
« fils noblement, le droit de noblesse ; car du moment que
« par un ordre exprès de V. M. ils sont appelés pour jouir
« aux états des prérogatives de nobles, et qu'en effet ils y
« assistent en cette qualité pour participer aux fonctions les
« plus importantes de l'administration, ils acquièrent par ce
« seul fait, sous l'autorité royale, le droit de noblesse avec
« d'autant plus de distinction que, par une prérogative par-
« ticulière aux états de Navarre, V. M. est toujours censée
« présente à leurs assemblées, qui par cette raison ne sont
« jamais présidées.

« Il résulte, Sire, de ces circonstances toutes appuyées
« sur la possession la plus constante, que si on entreprenait
« d'introduire en Navarre l'édit dont il s'agit, et qu'on éten-
« dît les recherches inséparables de son exécution aux no-
« bles prenant séance aux états, et qui composent le corps

« entier de la noblesse, ils seraient d'une part reconnus no-
« bles par V. M. qui les appelle et les admet en cette qua-
« lité aux états, et de l'autre livrés à des recherches igno-
« minieuses touchant cette même qualité, ce qui produirait
« un contraste absurde, inalliable avec la raison et les
« principes du gouvernement, et capable d'avilir le corps
« de la noblesse aux yeux du peuple, accoutumé à le res-
« pecter et même à lui obéir lorsqu'on fait prendre les
« armes aux troupes du pays pour le service de V. M. Ces
« troupes, où les emplois sont remplis par les membres des
« états, ont été employées pendant les dernières guerres à
« la garde des places menacées par les Anglais, et même
« en Espagne à l'occasion des guerres suscitées à Philippe V.

« Mais de plus, ce qu'il importe, Sire, de faire connaître
« à V. M., est que dans votre royaume de Navarre, où il
« n'existe pas de cadastre, où les aveux et les dénombre-
« ments n'ont pas lieu, où enfin on n'a guère d'autres titres
« par rapport aux héritages, que des actes possessoires : les
« nobles, vivant sous la foi de leurs lois, ont négligé de
« conserver les titres justificatifs de leur filiation ; tellement
« que les nobles, même d'extraction, peuvent à peine en
« rapporter des preuves.

« Les remontrants ne dissimuleront pas qu'ils ne peuvent
« envisager qu'avec amertume ce désordre qui serait l'uni-
« que fruit qu'on retirerait des recherches du droit de franc-
« fief en Navarre, etc., etc. »

Mais cette année de 1789 portait dans ses flancs les foudres qui, après avoir frappé le roi et culbuté le trône, devaient étendre leur effroi et leurs longs roulements autour de tous les palais royaux de la vieille Europe. Epoque dès long-temps préparée, commencée par Louis XI dans les premiers coups qu'il porta aux souverainetés formidables de Bourgogne, Bretagne, Normandie, véritables royautés partielles et rivales de la couronne mère. Epoque continuée par Louis XIV, quand son épée absolue et puissante frappa à mort la féodalité, et donna du nerf, de la réalité et de l'élan à la rotation de la centralisation. Le philosophisme échauffa ensuite son atmosphère et la fit éclore sous un roi

que le ciel avait choisi pour présenter au monde un modèle de vertus privées, de résignation dans le plus poignant malheur, de courage en présence du genre de mort infamant pour tout autre, et que le martyr ennoblit par sa fermeté, son noble sang et sa royale innocence, comme jadis les Cantabres honorèrent les gibets romains.

Au milieu du vœu d'unité émis par l'assemblée nationale, malgré l'insinuation de Necker, que le roi leur prêterait plus tard, après le premier assaut de la tourmente, le serment qu'ils demandaient, les députés de la Navarre furent dignes de leur mission, du peuple qui les envoyait. Paulverel et les marquis de Logras et d'Uhart écrivirent à leurs commettants ce que l'on exigeait d'eux, jugèrent préjudiciable à leur pays d'y acquiescer, déposèrent à Versailles un cahier de leurs griefs et remontrances au sujet de l'impôt et de l'édit d'union, que les états avaient rédigé pour le roi, et s'en retournèrent dans leurs foyers, comme autrefois leurs aïeux, regarder passer la royauté du haut de leurs montagnes.

« Les députés de Navarre ne prenaient-ils pas bien leur « temps pour demander la pleine réintégration de leurs pri« viléges? » Voilà la question que se pose M. Mazure dans son volume sur le Béarn et sa prétendue histoire des Basques. Il est vrai que dans une note microscopique de la page suivante, il adoucit ce que ces lignes ont d'amer et de déplacé, en reconnaissant cependant qu'*il y a un sentiment estimable et généreux dans le dévouement de ces vieilles communautés politiques, s'attachant avec d'autant plus d'ardeur à leurs antiques lois, Fors et priviléges, que le moment de leur ruine totale était plus prochain*. Ceci est vrai, en ajoutant que s'ils en avaient pressenti la *perte totale*, leur façon d'agir eût été, non pas *estimable*, mais sublime, mais cantabre. La remise de leurs cahiers aurait acquis une importance bien autre; le refus de siéger dans l'assemblée nationale de France avant l'obtention du serment exigé du roi au nom de leur pays, fut une généreuse menace, un défi porté, et leur retraite vers leurs commettants une déclaration d'hostilité.

Et qui peut dire ce qu'aurait entraîné une pareille démonstration de la part de ces hommes d'élite, fondée sur

des motifs aussi sacrés, aussi purs que le maintien de leurs libertés? Mais alors ils ne voyaient, les députés de la Navarre, qu'une intention bien posée de remaniement dans la constitution française. C'était une nécessité généralement reconnue, elle était inévitable, la force des choses conduisait sensiblement à la monarchie constitutionnelle, dont les fondations étaient encore à établir. Personne ne songeait encore à l'assassinat de Louis XVI, à l'expulsion de la vieille dynastie. Un roi comme Louis-le-Simple eût été bafoué et renvoyé; Louis XIV se fût fait bravement hacher à la tête de sa noblesse; Louis XVI, jeté au moule du moment par la providence, a été égorgé et le voulait être seul. Voilà ce que n'avait pu prévoir la sagacité des Navarrais.

Mais ils savaient, ces hommes que leurs traditions faisaient remonter bien loin dans le passé, que les révolutions ont leurs éventualités, leurs événements imprévus, leurs incalculables catastrophes, leurs résultats plus difficiles encore à pressentir. Le char placé sur le sommet de la colline part à l'impulsion reçue; la pente l'entraîne. Un obstacle sur sa route double sa vitesse; et qui peut dire si le bond qui le précipite au fond de la vallée le fera tomber sur un terrain doux qui le recueillera entier et brillant, ou l'enverrra heurter un rocher qui le brisera?

C'était précisément aux députés d'un pays qui jamais n'avait subi de révolution, qui jamais n'avait changé de constitution ni de lois, à exiger le maintien de leurs priviléges aborigènes, au moment où, tout autour d'eux, les priviléges s'abolissaient, les lois étaient méconnues et bouleversées, la constitution antique lacérée pour être refondue. Les Basques se devaient de présenter au nouveau bouleversement social la figure de tous leurs devanciers au jour de toutes les disparitions de peuples et d'états, et de tous les renversements gouvernementaux. Uns comme la divinité, ils ne voulurent point mentir à leur origine, à leurs aïeux. On refusa de leur confirmer, de leur rendre leurs priviléges; ils les reprirent et les emportèrent. On voulait bien leur dénier leurs droits; ils les gardèrent. Silencieux et calmes, ils observaient. Mais en vain ils protestèrent aux états géné-

raux, à l'assemblée nationale de France contre l'agrégation de la Navarre; l'élan était donné, l'ère nouvelle commençait, elle devait s'accomplir. L'influence du souffle révolutionnaire fut plus forte que l'envahissement de la monarchie féodale; elle opéra l'incorporation. L'Euskarien s'était endormi dans sa vieille liberté; surpris par ce grand événement, il se réveilla membre de la nation française.

Quatre-vingt-treize, rouge du sang de son roi, avait lancé ses phalanges républicaines jusqu'au pied des Pyrénées; elles y portèrent leurs chants de liberté. A ce cri de tous les âges, de l'Euskarien, les montagnards s'émurent, se levèrent. Etourdis encore de la rapidité d'un mouvement qui mettait en question l'existence des hommes et des choses, ils crurent le moment arrivé de ressaisir leur ancienne attitude de soldats de l'indépendance, tendirent une main amie à ceux qu'ils regardaient comme des frères, et se groupèrent autour des couleurs de la révolution.

On connaît la part active et brillante que prirent aux campagnes de cette mémorable époque les chasseurs de montagnes, les chasseurs cantabres, sous la conduite de leur valeureux capitaine Harispe, qui ajouta ses longues années de gloire contemporaine aux vieilles gloires de son pays. On sait les noms de ceux qui se distinguèrent plus particulièrement, tant dans les guerres contre l'Espagne, qu'en Italie et dans le reste de l'Europe sous l'Empire, après la fusion des bataillons montagnards dans les nombreux régiments de la grande armée. Si les Basques d'outre-Pyrénées ne se joignirent pas alors à nos Basques, c'est que la république française se présenta comme une invasion, comme une menace de conquête, et non comme une agrégation d'hommes qui viennent de briser leurs fers, et accourent pour aider des frères captifs à sortir de l'esclavage.

L'empire trouva les provinces euskariennes d'Espagne sous les armes lors de la guerre de l'indépendance. Cette guerre vit surgir les deux Mina, Jaureguy-el-Pastor, berger-général, nouveau Viriathe; tant d'autres encore dont l'histoire proclamera les noms parmi ceux des braves, et dont le patriotisme brûlant a prouvé que cette noble fibre ne s'est

jamais engourdie dans les cœurs montagnards. Les faits militaires qui appartiennent à nos Basques cis-pyrénéens sont individuels, et confondus dans la masse des hauts faits de toutes les armées françaises qui se sont succédé. Des mémoires pourraient accueillir de tels récits, ils seraient de leur ressort et dans leur esprit; pour l'histoire, ce ne serait qu'une nomenclature, un bulletin nominatif.

Le dernier coup d'œil que nous allons jeter sur le peuple Basque nous le montrera encore en armes, luttant, combattant pour ses Fors, ses droits et ses libertés : à sa tête, un Basque, un Guipuzcoan, homme d'un grand, d'un profond génie, d'un patriotisme plus grand encore; homme créateur, dont le début se fit avec cent cinquante hommes sans armes et qui au bout de peu d'années en comptait trente mille, tous armés, une belle artillerie, autant de victoires que de combats. Zumalacarreguy marqua son passage comme un météore filant dont la course rapide et courte illumine l'horizon, et qui replonge tout dans d'épaisses ténèbres du moment qu'il s'éteint. Une balle l'atteignit un jour au gras de la jambe... Mais nous sommes trop près de ses cendres, trop près surtout du tableau de ce drame de sept ans pour en bien distinguer tous les traits, saisir les détails, et oser le juger. Le temps seul pourra découvrir les ressorts qui ont joué pour amener tant de dévouement, d'abnégation, de constance et de patriotisme à s'aller éteindre dans le traité de Bergara, qu'un homme, Maroto, paya de son déshonneur en vendant une armée euskarienne pour six millions. C'est à l'avenir à signaler aux générations à naître la main qui pansa la blessure de Zumalacarreguy, la ferma et la couvrit avec la pierre d'un tombeau.

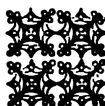
Le traité, ou plus techniquement la trahison, l'encan frauduleux de Bergara, qui devait être peu après si indignement violé, promettait le maintien des Fors. Cette promesse aussi est devenue un mensonge. L'état d'irritation occasioné par cette fausse manœuvre, état qui dure encore, aurait dû être prévu. Le Basque attend. La division, trop fréquente en Espagne même dans les temps les plus critiques, s'y est répandue de nouveau, l'affaiblit, la déchire.

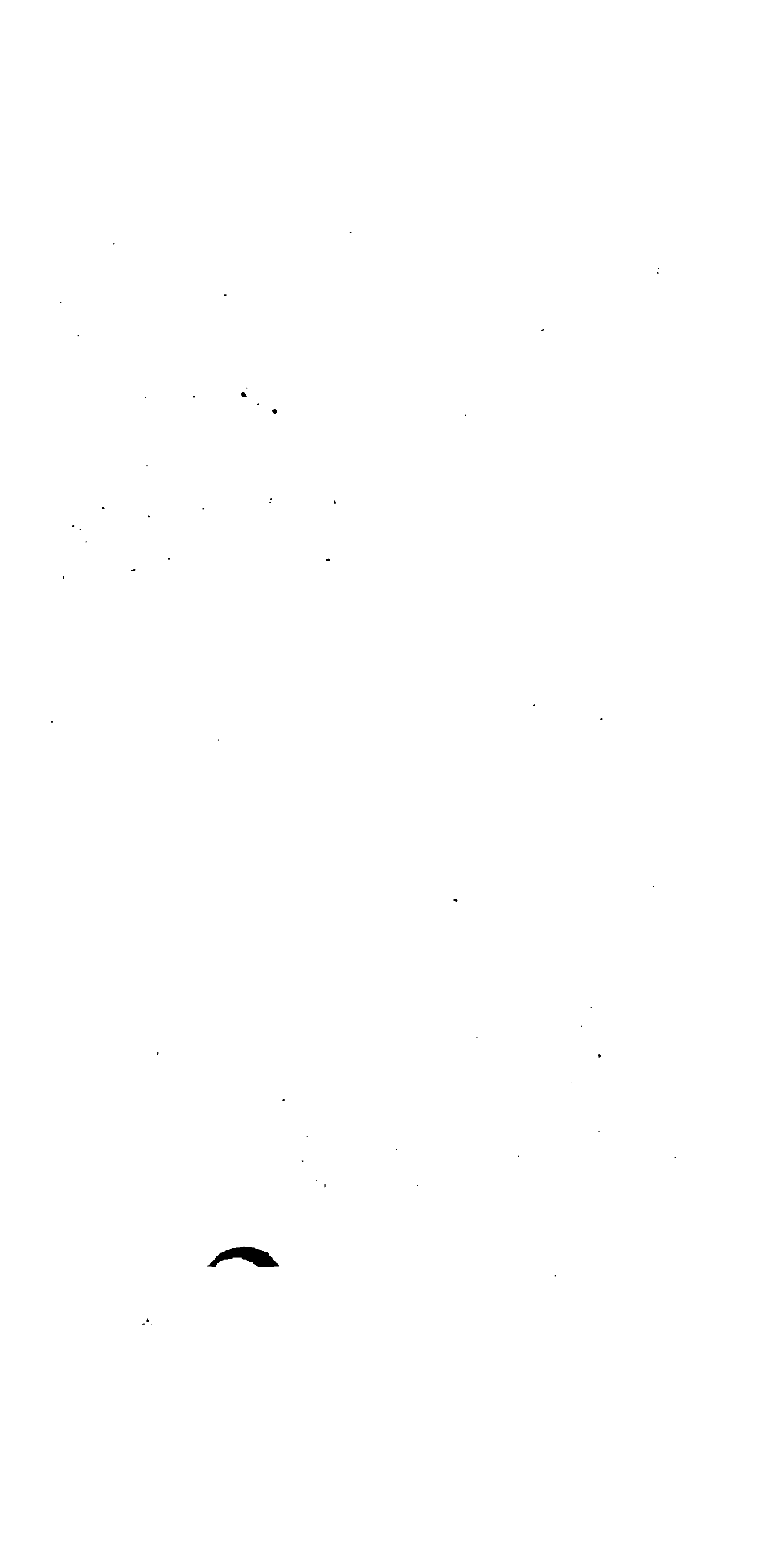
Que ne reste-t-elle en faisceau, franchement unie à ses défenseurs les plus fermes et les plus constants, aux Basques de Cavahonga, Munda, Muradal? Que ne reste-t-elle unie en attendant d'un temps plus calme et d'esprits plus mûris la réforme que la marche des événements et son âge de peuple, infailliblement lui apporteront, dont peut-être même le moment n'est pas éloigné?

Mais quand viendra cette réforme qu'appellent et attendent les hommes sensés, les amis éclairés de l'humanité, gardez-vous de toucher à la vieille nationalité des Basques, des fils du Cantabre, des héritiers de l'Ibère. Ne demandez pas pourquoi cette préférence en leur faveur, regardez, et vous saurez. Cette nationalité n'a-t-elle pas été acquise par des milliers d'années et de combats, d'effrayants revers, d'indicibles victoires, des flots de sang? Leurs lois n'ont-elles pas vieilli avec eux? Leurs Fueros médités, adoptés et établis au bruit du fer heurtant le fer ennemi? Quoi! les révolutions du globe, les peuples qui le couvraient ont passé et disparu en s'inclinant avec respect devant cette belle et simple élaboration de la sagesse et des vieillards; et parce qu'un intrigant ambitieux, un félon, un Espartero a parlé, on la détruirait? Le temps a conservé ce monument élevé pour durer l'âge du monde; aucun sacrifice n'a coûté au peuple inamovible qui l'a maintenu debout jusqu'a ce jour; il en est fier, il en est heureux. Malheur à la main profane qui s'étendrait pour le renverser; ce contact lui serait mortel. Avant que les pages des Fors Basques soient lacérées et anéanties du consentement des Cantabres, le dernier des montagnards tombera, enterré sous la montagne qu'il entraînera dans sa chute. Ils pourront bien, avec la patience prudente qui les caractérise et à laquelle les réduisent des événements, une force matérielle impossibles à heurter de front, souffrir en silence et continuer jusqu'à un moment plus opportun le sommeil du lion. Mais accepter l'anéantissement de leurs droits, mais renoncer à les rétablir un jour? Jamais. Qu'on y songe bien. Il est en outre d'une politique saine et prévoyante de rétablir les Fors des provinces. La reconnaissance suffirait pour en faire une loi à l'Espagne, puisque

c'est aux Basques, à leur puissante collaboration dans des guerres disproportionnées, incessantes, qu'elle doit le recouvrement et le maintien de sa liberté. La prudence aussi le demande. Les provinces sont les frontières de la Péninsule; ses habitants, leurs indestructibles remparts. Encore une fois, qu'on y pense mûrement; il est temps encore; malheur s'il devient trop tard!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.





HISTOIRE DES BASQUES

depuis leur établissement dans les Pyrenées Occidentales

jusqu'à nos jours.

PAR

LE VICOMTE DE **BELSUNCE**.

BAYONNE.

Imprimerie et Lithographie de P. LESPÈS, Rue Bourg Neuf N° 1.

1847.

